

*Bibliothèque numérique*

**medic@**

**MAITRE - JAN, Antoine. Traité des  
maladies de l'oeil**

*Paris : Jacques Lefebvre, 1707.*



**(c) Bibliothèque interuniversitaire de médecine (Paris)**  
Adresse permanente : <http://www.bium.univ-paris5.fr/hist/med/medica/cote?05282>

# TRAITE DES MALADIES DE L'ŒIL

ET DES REMEDES PROPRES  
POUR LEUR GUERISON

ENRICHY DE PLUSIEURS EXPERIENCES DE PHYSIQUE.

Par M<sup>re</sup>. ANTOINE MAITRE-JAN, Chirurgien Juré  
du Roy, à Mery-sur-seine.



A TROYES.

Chez JACQUES LE FEBVRE, Imprimeur & Marchand  
Libraire en la grand' rue, à l'Image S. Augustin.

M. DCC. VII.

*Avec Approbation et Privilege du Roy.*



A MONSEIGNEUR  
MONSEIGNEUR  
**JEAN PAUL BIGNON**  
ABBE' DE S. QUENTIN DE L'ISLE,  
CONSEILLER D'ETAT ORDINAIRE,  
Président des Académies Royales des Médailles & des  
Sciences; & l'un des quarante de l'Académie Française.



MONSEIGNEUR,

*Je prens la liberté de vous offrir ce  
Traité des Maladies de l'Oeil, en re-  
ā ij*

## ÉPI T R E,

connoissance des obligations que je vous ay de l'honneur que vous m'avez fait dans un tems où je pensois le moins être connu de vous. Et quand je ne vous aurois pas, MONSEIGNEUR, toutes ces obligations, je ne sçai à qui je pourrois m'adresser pour trouver un Protecteur à ce Livre qui pût lui être aussi favorable que vous. Les profondes connoissances que vous avez dans les Sciences Divines & Humaines; ce Genie heureux qui vous fait juger si solidement de tout; cette laborieuse application dans la direction de ces Royales & celebres Societés de Sçavans dont vous êtes avec justice le Chef & le Modérateur; tous vos Nobles Talens, dis-je, joints à vôtre Illustre Naissance, qui vous rendent si recommandable, persuadent par avan-

EPI T R E.

ce ceux qui, par une louable émulation, cherchent à se détromper des anciens préjugés, très nombreux dans les Sciences humaines, qu'ils trouveront dans les livres des Auteurs que vous honorez de votre protection, quelques nouvelles lumières pour se conduire dans la recherche de la vérité. En effet, MONSIEUR, on est si fortement convaincu, qu'étant aussi éclairé que vous l'êtes, vous ne permettriez pas qu'un Ouvrage de la nature de celui que je vous présente parût sous vos Auspices, si le Public n'en devoit recevoir quelque avantage, soit pour la connoissance, ou pour le prognostic, ou pour la guérison des maladies dont il traite. Je m'estimerois sans doute bien récompensé de mon travail, si, appuré de cette protection, ce Livre que

## ÉPI TRE.

je n'ay composé qu'en vüe de servir le Public , pouvoit un jour lui procurer toute l'utilité que je me suis proposée ; & s'il pouvoit vous faire connoître de plus en plus le desir que j'ay de remplir autant que je le pourray , les devoirs que vous , MONSEIGNEUR , & l'Académie m'avez imposé , lorsque vous m'avez fait l'honneur de me marquer que vous vouliez bien recevoir mes Ouvrages. Si je suis assez heureux pour que mes souhaits soient accomplis , je vous avoüe , MONSEIGNEUR , que vous en serez la seule cause ; puisque c'est vous , qui , par quelque sentimens d'estime que vous avez temoigné avoir de quelques-uns de mes ouvrages , m'avez donné la hardiesse de rendre ce Traité public. Je vous prie donc

EPI T R E.  
*de le recevoir, comme une marque du  
profond respect avec lequel je suis,*

**MONSIEUR,**

Votre très humble & très  
obéissant serviteur.  
**ANTOINE MAITRE-JAN.**

# TABLE DES CHAPITRES contenus dans ce présent Traité.

La description de l'œil est renfermée en vingt-deux  
Chapitres.

I. CHAP.	DE l'œil & de sa division.	Page 1.
II.	Des paupières.	pag. 3.
III.	Des glandes de l'œil, & de sa graisse.	pag. 6.
IV.	Des muscles de l'œil.	pag. 9.
V.	Des nerfs, des artères & des veines qui se portent dans les parties susdites.	pag. 12.
VI.	Des membranes communes du globe de l'œil.	pag. 14.
VII.	De ses membranes propres, & I. de la cornée.	pag. 17.
VIII.	De l'uvée.	pag. 22.
IX.	De la rétine, & par occasion du nerf optique.	pag. 31.
X.	Des parties ou corps transparents, & I. du corps vitré.	pag. 34.
XI.	Du cristallin.	pag. 38.
XII.	De l'humeur aqueuse.	pag. 48.
XIII.	Du cercle ciliaire.	pag. 50.
XIV.	Conjectures touchant la nourriture des deux corps transparents & de l'entretien de l'humeur aqueuse.	pag. 53.
XV.	De la vue, & comprend la I. expérience d'optique.	p. 61.
XVI.	Suite du précédent, contenant des expériences pour prouver la réflexion & la réfraction de la lumière.	pag. 63.
XVII.	Suite des deux précédents, contenant des expériences pour prouver de quelle manière la réfraction se fait dans les verres convexes & concaves.	pag. 69.
XVIII.	Suite des trois précédents, contenant quelques remarques à faire sur les expériences y contenues.	pag. 72.
XIX.	Suite des quatre précédents, de la nature de la lumière.	pag. 74.
		XX.

T A B L E.

XX. Suite des cinq précédents, contenant le reste de l'explication de la première expérience. pag. 80.

XXI. Suite des six précédents, contenant l'explication de l'usage des parties principales de l'œil, & qui sont nécessaires à la vision. pag. 83.

XXII. Sçavoir si le cristallin est absolument nécessaire pour voir. pag. 98.

Conclusion de la Description de l'œil. pag. 100.

La Description des maladies de l'œil est divisée en trois parties.

La première Partie contient les maladies du cristallin connues vulgairement sous le nom de cataractes est renfermée en vingt deux chapitres, dont voici les titres.

I. Diverses opinions sur la nature de la cataracte, & quelques réflexions sur ces opinions. pag. 105.

II. Ce que c'est que cataracte, & de la division des cataractes. pag. 110.

III. De la cataracte vraie. pag. 111.

VI. Réflexions sur les observations contenues au chapitre précédent. pag. 122.

V. Des causes des cataractes vraies. pag. 125.

VI. Suite du précédent. pag. 129.

VII. Des différences des cataractes vraies. pag. 135.

VIII. Des signes diagnostics des cataractes. pag. 139.

IX. Des signes prognostics des cataractes. pag. 142.

XX. Si par les remèdes on peut guérir la cataracte naissante ou non confirmée, & si on la peut prévenir. pag. 152.

XI. Ce qu'il faut faire avant l'opération, le tems que l'on doit choisir, & la qualité des éguilles. pag. 158.

XII. De la manière d'abaisser les cataractes. pag. 162.

XIII. Comment il faut surmonter les difficultés qui arrivent dans

T A B L E.

	le tems de l'opération.	pag. 167.
XIV.	Plusieurs observations de pratique qui ont raport aux choses ci-devant dites.	pag. 181.
XV.	Ce qu'il faut faire après l'opération, & les moïens de remédier aux accidens qui la suivent.	pag. 198.
XVI.	Des fausses cataractes, & I. du Glaucoma.	pag. 204.
XVII.	De la protuberance du cristallin.	pag. 209.
XVIII.	De la cataracte branlante.	pag. 217.
XLX.	De la cataracte pendente, ou de l'abcès du cristallin.	pag. 225.
XX.	Des cataractes mixtes ou trompeuses.	pag. 231.
XXI.	Du déplacement forcé du cristallin.	pag. 249.
XXII.	Des taches du cristallin, & des imaginations perpétuelles.	pag. 253.
La seconde Partie contient les maladies du Corps Vitré, de l'humeur aqueuse, de la Rétine, du Nêr. Optique, de l'Uvée, de la Cornée, & des Membranes qui forment le blanc de l'œil, renferme vingt-trois chapitres, dont voici les titres.		
I.	Des maladies du corps vitré.	pag. 259.
II.	Des maladies de l'humeur aqueuse.	pag. 268.
III.	Des maladies de la rétine.	pag. 270.
IV.	Des maladies du nerf optique.	pag. 276.
V.	Des maladies de l'uvée.	pag. 280.
VI.	Des maladies communes à toutes les parties intérieures du globe, & I. de sa grosseur & éminence contre nature.	pag. 189.
VII.	De l'atrophie ou diminution de l'œil.	pag. 298.
VIII.	Du dérangement des parties intérieures de l'œil, ou de leur confusion.	pag. 301.
IX.	De l'œil crevé ou rompu.	pag. 303.

T A B L E.

X.	De la sortie entière de l'œil hors de l'orbite.	pag. 307.
XI.	Des playes des yeux & de leurs contusions.	pag. 313.
XII.	Digression, sur les causes générales & particulières des fluxions, inflammations & autres maladies locales; sur le bon usage de la saignée dans les inflammations & autres maladies contre l'opinion de quelques Modernes; & sur l'action des remèdes purgatifs pour corriger l'intempérie du sang.	pag. 325.
XIII.	Des maladies de la cornée, & par occasion, de celles des membranes qui forment le blanc de l'œil, & 1. de l'ophthalmie.	pag. 345.
XIV.	De l'œdème ou fluxion œdémateuse de la conjonctive & de ses autres inflations.	pag. 363.
XV.	Des pustules de la conjonctive & de la cornée.	pag. 365.
XVI.	De l'hypopyon ou abcès de la cornée.	pag. 371.
XVII.	Des ulcères de la conjonctive & de la cornée.	pag. 379.
XVIII.	Des symptômes qui suivent les ulcères des yeux. De la chute de l'uvée ou staphylome 1. symptôme.	pag. 398.
XIX.	Suite des symptômes qui suivent les ulcères des yeux. De la fistule de la cornée 2. symptôme. Des excroissances de chairs 3. symptôme. Des cicatrices de la cornée 4. symptôme.	pag. 408.
XX.	De l'aigle ou aige, & du leucoma ou albugo.	pag. 416.
XXI.	Du pterygion ou ongle.	pag. 420.
XXII.	Du rétrécissement ou rides de la conjonctives & de la cornée.	pag. 430.
XXIII.	Des yeux louches ou de travers.	pag. 431.
La troisième Partie contient les maladies des parties situées entre le globe & l'orbite, celles des angles des yeux, & celles des paupières; renferme vingt-trois chapitres dont les titres suivent.		
I.	Des abcès qui se forment entre le globe de l'œil & l'orbite.	p. 437.
II.	Des maladies des muscles de l'œil & de celles des nerfs.	p. 452.

T A B L E.

III. Des maladies des glandes des yeux.	pag. 455.
IV. Des maladies des angles des yeux, & I. de l'anchilops ou abcez du grand angle.	pag. 458.
V. De l'œglops ou fistule lacrimale.	pag. 454.
VI. De quatre autres maladies du grand angle. 1. d'une excroissance de chair dite Eucanthis. 2. de la consommation de la chair glanduleuse du grand angle. 3. des pustules du grand angle. 4. des ulcères prurigineux du grand angle.	pag. 471.
VII. Des maladies des paupières, & I. de leur enflure.	pag. 476.
VIII. De l'abcez des paupières, & de leur pourriture.	pag. 479.
IX. De la dureté & du schirre des paupières.	pag. 483.
X. De l'anthrax ou charbon des paupières.	pag. 485.
XI. De l'orgeolet, de la graisse, & de la pierre ou gravelle des paupières.	pag. 490.
XII. De l'atherome, du steatome & du meliceris des paupières.	p. 495.
XIII. De l'hydatis des Anciens ou tumeur adipeuse des paupières.	p. 500.
XIV. Des verrues des paupières.	pag. 506.
XV. Du cancer des paupières.	pag. 510.
XVI. Des varices des paupières.	pag. 515.
XVII. Des ulcères prurigineux ou gratelles des paupières, & par occasion de la chassie ou lippitude.	pag. 520.
XVIII. De la chute des cils, de leur des-rangement, & de leurs autres vices.	pag. 536.
XIX. De la relaxation & foiblesse de la paupière supérieure.	p. 547.
XX. De l'érailement des paupières, & I. de celui de la paupière supérieure.	pag. 550.
XXI. De l'érailement de la paupière inférieure.	pag. 554.
XXII. De la conjonction des paupières.	pag. 558.
XXIII. Des maladies des paupières excitées par des causes extérieures.	pag. 565.
Conclusion des maladies de l'œil.	pag. 567.

---

## APPROBATIONS.

**J'**AY lû ce Livre intitulé *des Maladies de l'œil & des remèdes propres pour leur guérison*, par M. ANTOINE MAITRE-JAN Chirurgien Juré du Roy à Mery-sur-Seine, dont j'estime que l'impression sera tres utile au Public. Fait à Paris ce onze Avril mil sept cens quatre.

DODART, Docteur en Medecine de la Faculté de Paris,  
Medecin de S. A. S. Madame la Princesse Dowaiere,  
de Cony, de l'Academie Royale des Sciences.

---

**N**OUS souſignez Docteurs en Medecine de la Faculté de Paris, avons lû un *Traité des Maladies de l'œil & des Remèdes propres pour leur guérison*, composé par le Sieur ANTOINE MAITRE-JAN Chirurgien Juré du Roy à Mery-sur-Seine, que nous avons jugé meriter d'estre imprimé & communiqué au Public. Fait à Paris ce quinze Juin mil sept cens quatre.

MORIN.

DEBOURGES.

---

## PRIVILEGE DU ROY.

**L**OUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE. A nos Amex & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maistres des Requestes ordinaires de nôtre Hostel, Grand Conseil, Prévost de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Julticiers qu'il appartiendra, SALUT. Nostre amé ANTOINE MAITRE-JAN Chirurgien Juré Royal à Mery sur Seine; nous

ayant fait exposé qu'il desireroit faire imprimer un Livre de la composition intitulé *Traité des Maladies de l'œil, & des Remedes propres pour leur guérison*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de privilèges sur ce nécessaires; Nous avons permis & permettons par ces presentes audit Maître-jan de faire imprimer ledit *Traité* en telle forme, marge, volume, & caractère, & autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre par tout nostre Royaume pendant le tems de six années consecutives, à compter du jour de la date des presentes, & faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere en aucun lieu de nostre obéissance, & à tous Imprimeurs, Libraires & autres d'imprimer, faire imprimer & contrefaire ledit *Traité* en tout n'y en partie, sous quelques pretextes que ce soit, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrefaiteurs, dont un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, un tiers au Dénoncateur, & l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interets; à la charge que ces presentes seront Enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce, dans trois mois de ce jour que l'impression dudit *Traité* sera faite dans nostre Royaume, & non ailleurs; & ce, conformément aux Reglemens de la Librairie, & qu'avant de l'exposer en vente il en sera mis deux Exemplaires dans nostre Bibliothèque publique, un dans celle de nostre Château du Louvre, & un dans celle de nostre tres cher & seul Chevalier Chancelier de France, le Sieur Phelypeaux Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des presentes, du contenu desquelles Vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant ou ses ayans causes paisiblement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit causé aucun trouble, ou empêchement. Voulons que la copie desdites presentes qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit *Traité* soit tenue pour bien & debûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, soit soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier nostre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution des presentes tous actes requis & nécessaires sans autre permission, nonobstant clameur de Haro, Chartre, Normandie, & autres Lettres à ce contraires. CARR tel est nostre plaisir. DONNÉ à Versailles le premier jour de Février l'an de grace 1705. & de nostre Regne le soixante deuxième. Par le Roy en son Conseil. Signé, L. F. E. V. R. E., & scellé en grand Sceau de cire jaune,

Et ledit Antoine Maître-jan a cédé son droit de Privilège à Jacques le Febvre, Imprimeur & Marchand Libraire à Troyes, suivant l'accord fait entre eux,

Regist. sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris le 10. Février 1705, Signé, P. E. M. R. Y., Syndic.

La



# DESCRIPTION DE L'ŒIL.

*De l'Oeil & de sa division.*

## CHAPITRE PREMIER.



PUISQU'IL faut nécessairement connoître la structure d'une partie, pour avoir une idée juste & distincte de toutes ses maladies; je me vois engagé avant que d'expliquer les maladies de l'œil, leurs Remedes & leurs Operations, de décrire toutes les parties qui composent cet organe. Cette description sera succinte à l'égard des parties extérieures dont je demeure presque entièrement d'accord avec les autres Anatomistes; & je ne m'étendray que sur celles qui composent le globe, ou qui y sont renfermées, & sur lesquelles je feray remarquer quelque chose de particulier. Je donneray ensuite

A

## DESCRIPTION

mes conjectures touchant la nourriture du corps vitré & du cristallin, & sur l'origine & l'entree de l'humeur aqueuse : & enfin je feray connoître le vray usage des parties principales de l'œil, à l'occasion de l'explication de la vue, que j'appuieray sur plusieurs expériences d'optique.

Pour commencer cette description, je diray que l'œil qui est l'instrument de la vue, est une partie organique, composée de membranes de différente nature, de nerfs, de veines, d'arteres, de muscles, de glandes, de corps transparents, d'une humeur particulière, & de quelques autres parties : que sa figure est sphérique, si on ne considère que son globe séparé des autres parties qui l'environnent, & si joint avec elles, qu'elle est oblongue & pyramidale, ayant sa base en dehors & sa pointe en dedans : qu'il est situé dans l'orbite, où il se meut en différentes manières : & qu'il est recouvert des paupières.

Je diviseray l'œil à la manière ordinaire des autres Anatomistes, en son globe qui est cette ampoule formée par la cornée & tout ce qu'elle renferme, & en les parties extérieures qui sont les muscles, les glandes, la graille, les nerfs, les vaisseaux, & les paupières.



*Des parties extérieures de l'Oeil, & premièrement des Paupières.*

## CHAPITRE II.

**L** Ordre de dissection m'oblige de commencer par les paupières, parce qu'elles se présentent les premières. Il y en a deux, l'une en haut & l'autre en bas; la supérieure est la plus grande en l'homme. Leur figure est assez connue, puisqu'elle se voit sans dissection. Les endroits où ces deux paupières se joignent, se nomment, *Angles*: celui du côté du nez s'appelle, angle intérieur ou grand angle, & celui du côté des tempes, angle extérieur ou petit angle.

Elles sont composées de la peau, d'une membrane charnue, d'une membrane que l'on croit particulière, de muscles, du tarse & des cils.

La peau des paupières est la même qui couvre les autres parties de la face, elle est seulement plus mince & fort lâchement étendue, pour se pouvoir rider aisément; elle se termine au bord de chaque paupière, où elle est percée pour laisser passer les cils. En cet endroit elle est jointe & continue à cette autre membrane particulière fort unie, mince & sensible qui revêt la partie intérieure des paupières & qui se joint à la conjonctive avec laquelle elle se confond: & même la surpeau dont cette membrane est recouverte & qui est très mince & très transparente, se continue & recouvre non-seulement la conjonctive, mais aussi toute la cor-

A ij

D E S C R I P T I O N

4  
 née transparente. Nos Anatomistes croient que cette dernière membrane est produite du pericrane, & que c'est la raison pourquoi elle est si sensible: quoi qu'on puisse dire avec quelque fondement, qu'elle est plutôt une production ou extension de la peau même qui recouvre les paupières, puisqu'elle lui est continüe; & que d'ailleurs lorsque l'une ou l'autre paupière demeure renversée par quelque maladie, & que cette membrane n'est plus humectée, on la voit manifestement devenir semblable à la peau.

Entre cette membrane & la peau on rencontre une membrane charnüe, qui n'est autre chose qu'une extension des muscles orbiculaires des paupières. C'est à l'extrémité de cette membrane qu'est attaché ce petit cartilage membraneux & demi-circulaire qui donne cette même figure aux paupières, tenant leur peau étendue suivant leur longueur: on l'appelle *Tarse & Peigne*; à cause que les cils, qui sont des poils droits toujours d'une certaine grandeur & ordonnez en maniere des dents d'un peigne, sont implantez à son extrémité.

Les paupières se meuvent quelques-fois selon nôtre volonté, & le plus souvent aussi elles se meuvent sans que nous y faisons aucune attention. Ce dernier mouvement est fort vite & se fait de moment en moment quand nous veillons.

Trois muscles meuvent les paupières. Le premier & le second qu'on rencontre au dessous de la peau des paupières, se nomment *Orbiculaires* ou *Demi-circulaires*. Ils naissent l'un & l'autre au grand angle de l'œil, le supérieur passe par la paupière supérieure, &

l'inferieur par la paupiere inferieure, & se vont insérer ensemble vers le petit angle aux environs de l'os de la pommette, où ils confondent leurs tendons, en sorte qu'ils ne semblent être qu'un seul muscle. Ils sont larges d'un travers de doigt ou environ; & quand ils agissent, ils tirent en même tems la paupiere superieure en bas & l'inferieure en haut, & ferment exactement les yeux.

Le troisieme est le *Releveur* de la paupiere superieure. Il naît du fond de l'orbite assez près du trou par où passe le nerf optique; & couché sur le muscle droit releveur de l'œil, d'un principe étroit & charnu, il se termine par un tendon assez large au tarfe & au bord de la paupiere superieure. Lorsqu'il agit, il lève la paupiere en haut & découvre l'œil.

L'usage des paupieres est de couvrir l'œil; de le defendre des injures exterieures; & par leurs mouvemens de répandre également sur tout l'œil la liqueur qui sort des glandes qui l'entourent, afin d'humecter la cornee, de la polir, de la nettoyer & de la rendre plus transparente.

Au dessus de chaque paupiere superieure sont les Sourcils, qui outre l'agrément qu'ils donnent, servent à détourner la sueur, pour l'empêcher d'incommoder les yeux. Ils sont trop visibles pour avoir besoin de description.



2<sup>o</sup>. Des Glandes de l'Oeil & de sa graisse.

## CHAPITRE III.

C E qu'on appelle vulgairement *Glande lacrimale*, est une petite caroncule ou chair glanduleuse, située au grand angle de l'œil à l'entrée du *sac lacrimal*. Il semble même que cette caroncule ne soit formée que par la réunion de la membrane intérieure des paupières: car dans l'homme il n'y a point proprement de glande; & si nos Anatomistes ont ainsi nommé cette partie, c'est à cause de la liqueur qui se filtre aux environs par les points lacrimaux qui percent dans le sac lacrimal, qu'ils estimoient ne pouvoir venir que d'une glande située en cet endroit; & de ce que de cette même caroncule on voit manifestement transuder une humidité qui abreuve aussi l'œil, & qui dans quelques-unes de ses maladies coule très abondamment.

Le *Sac lacrimal* est l'entrée du canal par où passent les larmes pour se vider dans le nez; & c'est une extension de la membrane intérieure du nez. Ainsi la membrane qui forme ce sac est glanduleuse, puisque toutes les membranes qui tapissent intérieurement le nez le sont. Il a deux trous fort petits que l'on nomme *Points lacrimaux*, qui s'ouvrent vers le bord des paupières dans la *fossète du grand angle*.

Dans les animaux qui ont une troisième paupière, cette espèce de glande paroît plus considérable que dans l'homme, & on y remarque bien plus aisément deux

ou trois vaisseaux lymphatiques qui se portent & s'ouvrent, a ce que l'on croit, en la superficie interieure de la paupiere, & d'autres parties que je ne decriray pas ici, puisque mon dessein n'est que de traiter des maladies des yeux des hommes.

Au dessus de la paupiere superieure a l'entree de l'orbite, il se rencontre une autre glande qui n'a point de nom, qu'on pourroit avec plus de raison appeller *Lacrimale*, tant pour sa grandeur que pour son usage. Elle commence vers le petit angle & se continue presque jusques au grand angle, & est assez large & epaisse. Elle se trouve quelques fois divisee en plusieurs glandes &, varie souvent en sa figure. De cette glande on voit sortir des lignes droites & nerveuses, qu'on estime etre des canaux excretoires, qui se portent le long de la membrane interieure des paupieres & que l'on croit qu'ils percent enfin pres des cils.

Outre les trous ou points lacrimaux dont j'ay parle ci-dessus, on remarque au bord interieur de chaque paupiere une rangee de points qui sont a l'extremite de quantite de petites lignes a peu pres disposees comme les cils. Etant a Paris au mois de Janvier 1700. Mr. Mery de l'Academie Royale des Sciences me confirma ( ce que d'autres Anatomistes ont aussi remarque ) que lorsqu'on pressoit le bord des paupieres, il sortoit par ces points ou pores un peu d'humeur gluante; ce que depuis j'ay experimente etre vray. J'ay aussi observe qu'en fendant ces petites lignes, on y trouve plusieurs petits corps gros comme des grains de pavot, & qui semblent etre glanduleux: ils sont disposez dans cha-

que ligne les uns au bout des autres comme les grains d'un chapelet. On les voit mieux avec de bonnes lunettes, ou avec une loupe de verre, & les considérant avec un microscope ils paroissent être de véritables glandes. Apparemment que ce sont ces petits corps glanduleux qui fournissent cette humeur gluante & qui est plus fluide dans les hommes & les animaux vivants à cause de leur chaleur, qui concourt à humecter les yeux & à rendre leurs mouvemens plus libres.

Les glandes des yeux comme toutes les autres glandes du corps, outre leurs canaux excrétoires, ont des nerfs, des artères & des veines. Leurs nerfs principaux sont quelques rameaux de la cinquième paire des Modernes qui est la troisième Anciens: elles en reçoivent aussi quelques-autres peu considérables des autres paires qui se portent & passent par l'orbite. Leurs artères viennent de la carotide, & leurs veines se déchargent dans les jugulaires.

L'usage de toutes ces glandes est de filtrer sans cesse cette liqueur, qui sortant par les ouvertures des canaux excrétoires, abreuve l'œil. Quelques Anatomistes prétendent que quand elle ne sort que dans une médiocre quantité, le superflu passe par les trous qui sont vers le grand angle, entre dans le sac lacrimonal, & se décharge enfin par le canal du nez: mais que lorsqu'il s'en filtre une plus grande quantité, ces trous n'étant pas assez grands pour lui donner passage, elle est obligée de couler le long des paupières en larmes.

Que ces larmes abondantes qu'on répand dans la douleur, dans la tristesse & dans d'autres passions violentes

tes, viennent du cerveau, comme quelques-uns se l'imagent, il est difficile d'en demeurer d'accord. En effet, on ne peut montrer aucuns conduits par lesquels elles puissent couler, hors les nerfs, qui, outre qu'ils sont tres petits, n'ont pas de cavitez sensibles pour laisser passer une si grande abondance de larmes, & dailleurs ce n'est pas leur office. Il est donc bien plus probable de dire, que ces larmes ne sont autre chose que la serosité même du sang qui se porte dans ces glandes par les arteres & qui s'y filtre alors plus abondamment; soit à cause que le mouvement circulaire du sang se trouve dans ces passions en quelque maniere intercepté, comme on le peut juger par les sanglots; ou que le sang acquiert quelque degré de consistance qui facilite la séparation de sa partie serreuse.

Dans l'orbite on rencontre une assez grande quantité de graisse qui environne l'œil, & remplit les espaces que les muscles, la glande sans nom & les vaisseaux laissent, & qui sert à échauffer l'œil, à l'humecter, à rendre ses mouvemens plus libres & sa figure plus égale.

---

3°. *Des Muscles de l'Oeil.*

CHAPITRE I V.

**C**omme toutes les parties qui attachent & retiennent l'œil dans l'orbite sont molles & lâches, l'œil aussi se peut mouvoir aisément en différentes manières : & ces mouvemens se font par le moyen des

B

10 DESCRIPTION  
muscles, qui sont *Droits* pour faire les mouvements  
droits, & *Obliques* pour faire les mouvements obliques.

Il y a quatre muscles *Droits* & deux *Obliques*, qui  
reçoivent leurs noms de leurs situation & de l'action  
qu'ils font. Le premier des droits est situé en la partie  
supérieure de l'œil & le tire en haut, on l'appelle *Haus-*  
*seur* & *Superbe*: le second qui lui est directement op-  
posé est en la partie inférieure de l'œil & le tire en bas,  
on le nomme *Abaisseur* & *Humble*: le trois & le qua-  
trième sont aux côtes, & tirent l'œil du côté du grand  
angle, ou du petit angle; celui qui est du côté du grand  
angle est dit *Adducteur*, *Beuveur* & *Liseur*, & celui du  
petit angle, *Abducteur* & *Dédaigneux*.

Ces quatre muscles dont le ventre est rond, long &  
charnu, prennent leur origine du fond de l'orbite, au-  
tour du trou par lequel passe le nerf optique, & s'avan-  
çants par les quatre parties cardinales de l'œil, finis-  
sent en des tendons larges, minces & forts, qui s'unif-  
sent tous ensemble & forment une large aponévrose  
qui se glisse entre la cornée & la conjonctive ausquel-  
les elle est adhérente, & s'insere enfin à la cornée opa-  
que vers l'endroit où elle commence à dégénérer en  
transparente.

Lorsque ces muscles agissent également ils tirent  
l'œil en dedans & le tiennent en une situation ferme  
& égale, c'est ce qu'on appelle mouvement tonique.  
Et il étoit nécessaire que ces muscles fussent opposés  
les uns aux autres, parce qu'autrement l'œil auroit eu  
une inclination à se tourner inégalement d'un côté  
ou d'autre.

Des deux muscles *Obliques*, l'un est *Grand*, & *Supérieur*, l'autre est *Petit* & *Inferieur*. Le *Grand* prend son origine du fond de l'orbite presque du même lieu d'où naît l'*Adducteur de l'œil*, & se portant droit au grand angle, il se termine dans un petit tendon rond & long qui passe par un trou formé par un petit cartilage, que nos Anciens, à cause de son usage, ont appelé *Poulie*, situé au grand angle près de la caroncule lacrimale, & se réfléchissant presque en angle droit & se dilatant, il monte obliquement par la partie supérieure de l'œil & s'insere à la cornée à côté de l'iris vers le petit angle.

Le *Petit oblique* naît de la partie inférieure & presque externe de l'orbite du côté du grand angle, & s'avancant obliquement au petit angle par la partie inférieure du globe, il unit son tendon à celui Du *grand oblique*, se terminant ainsi à la cornée à côté de l'iris.

Ces deux muscles agissant séparément tirent le globe de l'œil du côté du nez en le tournant un peu ou vers haut, ou vers bas; & c'est à cause de ces mouvements qu'on les a appellez *Amoureux*: & lorsqu'il agissent ensemble ils tirent & arrêtent fixement l'œil du côté du nez.



4<sup>o</sup>. Des Nerfs, des Arteres & des Veines qui se portent dans les parties ci-devant dites.

### CHAPITRE V.

Toutes les parties extérieures de l'œil que je viens de décrire, reçoivent des nerfs pour leur porter les esprits animaux, des arteres pour leur fournir leur nourriture, & des veines pour remporter le superflu de cette même nourriture.

Les nerfs les plus considerables sont, la troisième paire des Modernes qui est la seconde des Anciens que l'on nomme *Moteurs de l'œil*. Ils prennent leur origine de la base de la substance medullaire près de l'entonnoir, & sortants du crane ils entrent dans l'orbite, & se dispersent dans tous les muscles destinez à mouvoir l'œil, & fournissent aussi quelque rameau aux muscles des paupières.

La quatrième paire des Modernes qu'on nomme *Pathétiques des yeux*, qui naissent de la partie supérieure de la substance medullaire, près des protuberances orbiculaires, & entrants dans l'orbite s'insèrent entièrement dans le grand oblique supérieur. On les nomme *Pathétiques*, parce qu'on croit qu'ils sont la cause de ces mouvemens involontaires des yeux qu'on remarque dans l'amour, dans la haine, dans la crainte, dans la colere, dans la tristesse & dans les autres passions : à la difference des moteurs qui ne servent que lors qu'on à dessein de regarder quelque objet.

Outre ces nerfs *La cinquième paire*, des Modernes qui est la troisième paire des Anciens, ne se distribue pas seulement au palais, aux narines & aux autres parties de la face & à presque tous les visceres, elle envoie encore des rameaux aux yeux. Cette paire sort des côtes de la protuberance annulaire par un trou assez ample derrière les pathétiques des yeux: elle a plusieurs fibres, *Molles & Dures*, qui s'assemblent & forment un faisceau, dont il se détache un rameau qui se porte aux yeux, où il distribue quelques branches à la cornée & aux glandes lacrimales, comme je l'ay déjà dit, & le reste de ce rameau *Ophthalmique* ayant passé par dessus ces glandes, s'engage dans les cavitez du nez.

*La Sixième paire* des Modernes ou la quatrième des Anciens qui sort de la plus basse partie de la protuberance annulaire, & passant hors du crane par le même trou que les nerfs de la trois & quatrième paire, se termine aussi en partie dans l'orbite & au muscle abducteur de l'œil; pendant que l'autre partie s'unissant avec quelques ramifications de la *Cinquième paire*, forme avec elles le principe du nerf intercostal.

Enfin il se jette encore dans les muscles des paupières & du front, un rameau de la partie dure de la *Septième paire*, qui est la cinquième des anciens, après que cette partie est sortie du trou dont l'issue est entre l'apophyse *Mastoïde & Sphéroïde*, & qu'elle a fourni quelques ramifications à l'oreille externe, à la face & autres parties.

Les arteres qui se portent aux yeux viennent des

divisions de la carotide, dont le tronc extérieur fournit des rameaux aux paupières, de même qu'aux autres parties de la face & aux tempes : & le tronc intérieur étant entré dans la tête, envoie un rameau qui accompagne le nerf optique & se distribue à tout l'œil.

Et les veines se déchargent, sçavoir celles des paupières, des glandes & quelques autres dans les jugulaires externes, & toutes les autres dans les jugulaires internes.

---

*Du Globe de l'Œil, & 1<sup>o</sup> de ses Membranes communes.*

### CHAPITRE VI.

**L**E globe de l'œil est composé de membranes, de partie transparentes, & d'une humeur.

On divise ordinairement les membranes en communes, & en propres, on en compte deux communes, la *Conjonctive* & l'*Innommée* ; mais sans m'arrêter à ce nombre, je diray qu'il y en a une *Troisième*, que l'on peut reconnoître de même que les deux autres.

Celle-ci est extérieure & est une continuité de la membrane particulière qui revêt la partie intérieure des paupières qui se couche sur la conjonctive, s'y attache & se continue avec elle jusques au bord de la cornée transparente, & même la surpeau dont elle est recouverte, & qui est très délicate, recouvre aussi toute la cornée transparente, comme je l'ay déjà dit en parlant des paupières. Quoi que cette membrane soit fort mince & qu'elle soit fortement unie à la conjonctive, en tirant ou étendant les paupières on la reconnoît ai-

fément par les rides qu'elle forme & qui se terminent où elle finit, c'est-à-dire au bord du cercle de la cornée transparente : si même on se donne un peu de peine, on la séparera de la conjonctive, en l'écorchant toutefois, de la même manière qu'on en sépare la membrane innominée. Il n'est pas non plus difficile de reconnoître cette surpeau qui recouvre cette membrane & la cornée transparente : les *Phlyctènes*, qui sont des petites vésicles pleines d'eau qui s'élevent sur la superficie de la cornée transparente & sur le blanc de l'œil, & dont quelques-unes ont quelques fois leur centre au bord de la cornée transparente, & occupent en même tems partie du blanc de l'œil & partie de la cornée transparente, sont des preuves de son existence.

La seconde est dite *Conjonctive*, parce qu'elle retient l'œil dans l'orbite. Elle naît du pericrane, ou plutôt elle en est une continuité. Elle s'étend depuis la circonférence de l'orbite, jusques au bord de la cornée transparente. Cette membrane se voit dans toute son étendue après qu'on a levé les muscles orbitaires des paupières.

La troisième est appelée *Innominée*, par un caprice des Anatomistes, qui appellent de ce nom les parties auxquelles il ne leur plaît pas d'en donner. Elle est formée par les tendons des muscles de l'œil qui se convertissent en une large aponévrose qui se glisse entre la cornée & la conjonctive, auxquelles elle est adhérente, & se continuë ainsi jusques au bord de la cornée transparente, comme je l'ay dit en parlant des muscles droits.

Ces trois membranes unies & jointes ne semblent en composer qu'une, qu'un Anatomiste peut cependant diviser comme je viens de le dire ; & on a accoutumé de l'appeller du nom de la principale qui est la conjonctive : ce qui fait que beaucoup d'Anatomistes ne reconnoissent que la *Conjonctive*, d'autres la *Conjonctive & l'Innommée*, auxquelles j'ajoute la *Troisième* ci-dessus.

On appelle encore cette partie de la conjonctive que l'on voit en ouvrant l'œil, *Le blanc de l'œil*, à cause de la blancheur des membranes dont il est composé. Et c'est à cause de ces trois membranes appliquées les unes sur les autres, & particulièrement de l'extérieure qui est la plus lâchement étendue, que dans les ophthalmies violentes, le blanc de l'œil croît quelques fois & s'étend si démesurément, qu'il couvre toute la cornée transparente.

Le tronc extérieur de la *carotide* fournit aussi à la conjonctive le sang nécessaire pour sa nourriture, de même qu'aux paupières, par quantité de petits rameaux souvent imperceptibles qui se conduisent de différents endroits sur la superficie de cette membrane, dont cependant les principaux partent du côté du grand angle de l'œil ; & le superflu de ce sang est reporté par les veines dans les jugulaires externes.



2°. Des

2. Des Membranes propres, & 1. de la Cornée.

C H A P I T R E V I I.

**L** Es membranes propres sont trois, la Cornée, l'Uvée & la Rétine.

La Cornée, est la plus grande de ces membranes, puisqu'elle est celle qui forme le globe de l'œil. Elle est dure & épaisse; son épaisseur n'est pas égale, elle l'est davantage vers son fond, & elle diminue insensiblement en approchant en devant. Elle est opaque par derrière, polie & transparente par devant; d'où vient que quelques Anatomistes la divisent en sa partie transparente qu'ils appellent Cornée, & en sa partie opaque qu'ils nomment *Sclérotique*, ou *Dure*; mais je ne la reconnois ici que pour une seule & même membrane.

Elle est entretissuë de toutes sortes de fibres, d'où vient qu'il est difficile de la déchirer uniëment. Et comme toutes les autres membranes qui ont une épaisseur un peu considérable, on estime qu'elle est composée de plusieurs pellicules appliquées les unes sur les autres, dont le nombre ne se peut déterminer. Il est cependant bien difficile de diviser la cornée opaque par pellicules, pour la quantité des fibres qui la traversent: & la transparente, au contraire, se divise un peu plus aisément; car avec la pointe de la lancette couchée de plat on en peut lever deux & trois épaisseurs, & même plus sans percer l'œil, on s'en peut figurer un bien plus grand nombre; mais comme ces divisions artificielles

C

ne sont qu'arbitraires, elles ne sont pas tout à fait capables de persuader, il faut donc avoir recours à la raison tirée de l'expérience. On sçait par expérience que la cornée transparente est souvent travaillée de pustules & d'abcez; & comme ces petites humeurs qui sont plus ou moins enfoncées, sont sujettes à s'applatir & même à faire fusée, on juge qu'elles se trouvent entre des pellicules; parce qu'autrement l'humeur qui cause ces petites humeurs, trouvant un obstacle égal de toutes parts, formeroit nécessairement & toujours une humeur ronde.

Cette membrane forme une ampoule qui contient les autres parties intérieures de l'œil, & c'est ce que l'on appelle *Le globe de l'œil*, dont la rondeur n'est pas exacte; car la partie transparente de la cornée s'élève en une bosse qui excède la superficie sphérique de la partie opaque. Cette bosse dans l'homme, & dans la plupart des animaux quadrupèdes, fait partie d'un cercle, dont le diamètre, si ce cercle étoit entier, seroit moindre d'une huitième partie ou environ, que le diamètre du cercle formé par la partie opaque de la cornée: & dans les oyseaux elle est si éminente, que le diamètre de son cercle n'égale qu'environ le demi diamètre de la partie opaque. Ainsi selon que cette bosse est éminente ou déprimée, c'est-à-dire, selon qu'elle fait partie d'un plus grand ou d'un moindre cercle, on voit les objets ou plus petits, ou plus gros, ou de plus loin, ou de plus près, comme je le diray ci-apres.

Cette bosse de la partie transparente de la cornée exceptée, le globe de l'œil se trouve rond en tout sens

dans l'homme & dans les animaux quadrupèdes : mais dans les oyseaux & dans les poissons, il est applati de devant & derrière.

La cornée contre le sentiment de du Laurent, a des arteres qui viennent du rameau de la carotide qui accompagne le nerf optique en sortant du crane, & qui lui fournissent sa nourriture, & des veines qui se déchargent dans les jugulaires & qui remportent le superflu de cette même nourriture. Les plus considerables de ces vaisseaux se jettent particulièrement vers la partie postérieure aux environs du nerf optique, où ils forment différentes ramifications, dont les unes s'étendent par toute la cornée & finissent entre ses pellicules, & les autres pénètrent en biaisant ces mêmes pellicules, & entrent dans le globe de l'œil, pour se distribuer à l'uvée, à la rétine & aux autres parties intérieures, comme je le diray dans la suite.

Outre ces vaisseaux, il s'insere en cette membrane quelques rameaux de nerfs, qui viennent du rameau ophthalmique de la cinquième paire. Ces rameaux ayant accompagné le nerf optique se distribuent en partie au fond de cette membrane & se répandent à sa superficie extérieure & intérieure, & le reste la pénétrant entièrement en d'autres endroits se porte à l'uvée & au cercle ciliaire, comme je le diray ci-apres.

C'est à la partie postérieure de cette membrane qu'est l'entrée du nerf optique pour se jeter au dedans du globe de l'œil. En pénétrant cette membrane, il s'y attache fortement, en sorte qu'on ne l'en peut séparer. C'est ce qui a fait dire aussi à quelques Anatomistes

modernes, que la cornée n'est autre chose qu'une extension ou développement de la membrane extérieure de ce nerf : ce que je ne leur accorde pas ; parce que si cela étoit, cette membrane devoit être douée d'un sentiment plus exquis que celui qu'elle a, & la ponction dans l'abaissement des cataractes seroit insupportable aux malades, ce qui n'est pas, puisqu'ils ne ressentent qu'une mediocre douleur, quoi que cette membrane soit dure & assez épaisse ; & je pourrois même assurer qu'ils n'en ressentiroient presque pas ; n'étoit qu'on est obligé de piquer le blanc de l'œil dont les membranes qui le composent sont d'un sentiment très exquis, mais dont la douleur est supportable lorsqu'on les pique, à cause de leur peu d'épaisseur qui est bien-tôt pénétrée par l'éguille,

L'union qui se remarque dans l'implantation de ce nerf, ne peut être non plus un argument de l'extension de la membrane : cette union étant aussi nécessaire que celle qui se rencontre dans toutes les autres parties de notre corps, même de nature bien différente, comme des ligaments & des tendons avec les os, sans qu'on puisse dire pour cela que les os prennent leur naissance des ligaments ou des tendons.

D'ailleurs, s'il étoit vrai que la cornée fût une production de la membrane extérieure du nerf optique, il s'en suivroit que dans les oyseaux & dans quelques poissons dont la partie opaque de la cornée se convertit en partie en os, & dans d'autres animaux où elle se trouve cartilagineuse, la membrane extérieure de ce nerf, que l'on suppose former la cornée, deviendroit

osseuse, ou cartilagineuse, ce qui seroit absurde : quand même on objecteroit qu'on voit d'autres membranes, comme celle qui forment la fontanelle chez les enfants, & des tendons, comme ceux des muscles, des cuisses & des jambes dans les oiseaux se convertir en os quand ils vieillissent ; parce qu'on ne s'est jamais avisé de dire, que les membranes qui forment la fontanelle, fussent une production de la dure-mere, quoi qu'elle y soit attachée, & que les tendons des muscles fussent une suite des nerfs.

Il est donc bien plus probable de dire que cette membrane est formée dès la première conformation de même que les autres parties de nôtre corps, & qu'elle est d'une nature toute particulière, ne s'y en rencontrant point de semblable dans le reste du corps, comme on peut le connoître en comparant cette membrane avec les ligaments des articles, les aponévroses des muscles, les membranes qui les envelopent, celles qui recouvrent les os, & généralement toutes les autres membranes.

Quand je dis que c'est à la partie postérieure de la cornée qu'est l'entrée du nerf optique, je l'entens dans l'homme particulièrement, dans le chien & dans quelques autres animaux qui ont le cerveau plus gros que d'autres à proportion de leur corps, chez lesquels cette entrée est presque directement opposée au trou de l'uvée ; car dans la brebis, le bœuf & autres animaux quadrupèdes, dans les oiseaux & dans les poissons, elle se trouve plus à côté du globe en tirant vers le nez, aux uns plus, aux autres moins.

3. De l'Uvée.

## CHAPITRE VIII.

**L**A membrane qui est immédiatement au dessous de la cornée se nomme *Rhagoïde*, ou *Uvée*, pour sa ressemblance à la peau qui recouvre un grain de raisin & dont on a séparé la queue, & *Choroïde*, parce que de même que le chorion environne & contient l'enfant dans la matrice, & sert d'appuy aux vaisseaux qui lui portent sa nourriture, cette membrane contient les parties principales destinées à la vue, & reçoit & affermit les vaisseaux qui se doivent distribuer à ces mêmes parties.

Elle est beaucoup plus mince que la cornée, & est très délicate se déchirant aisément. Elle paroît fort obscure en toutes ses parties, ensorte qu'elle ne permet l'entrée de la lumière que par son trou qui est en sa partie antérieure, & cela à l'occasion d'une couleur noire dont elle est enduite, qui dans l'homme & dans plusieurs animaux rend cette membrane *fort noire*, qui d'elle même ne l'est pas, comme on peut le connoître en lavant ou ratisant cette couleur qui se sépare aisément. Cette membrane ne se trouve pas également enduite de cette couleur en toutes ses parties. Il y en a davantage en sa partie extérieure qui touche la cornée, & dans la surface intérieure de l'iris, que dans la partie intérieure du côté de la rétine, & dans la partie antérieure de l'iris : même dans le bœuf & divers au-

tres animaux , l'uvée se trouve de diverse couleur du côté qu'elle touche la rétine, & dans ceux là il se rencontre tres peu de cette teinture noire.

Cette membrane tapissée tout le fond de la cornée dont elle imite la figure , & elle ne s'en sépare qu'à l'endroit où elle forme l'iris, où elle est plus épaisse & plus forte qu'en sa partie postérieure. Elle s'atache à la cornée en differents endroits. Dans son fond elle est intimement unie à la circonference de l'entrée du nerf optique ; ensuite elle n'est plus attachée que par les vaisseaux, je veux dire par les nerfs, les artères & les veines qui passent au travers de la cornée & se jettent en cette membrane. Et lorsqu'elle est parvenue vers la fin de la cornée opaque, elle s'attache en rond sur & près de son bord, & cela par le moyen d'un cercle en maniere de petite couronne, qui est d'une substance différente de l'uvée, pour ensuite s'en séparer & former l'iris.

*L'Iris*, est cette partie de l'uvée que l'on voit au travers de la cornée transparente, ainsi nommée à cause de la diversité ou du mélange des couleurs qui s'y remarquent, qui sont ou bleües, ou jaunes, ou vertes, ou noires, &c: & l'on croit que ces couleurs suivent la diverse temperature du cerveau & des yeux, & qu'elles sont plus ou moins vives selon que les esprits sont plus ou moins agitez. La couleur dominante de l'iris donne le nom à l'œil ; ainsi on appelle un *Oeil bleu*, quand l'iris est plus mellé de bleu &c.

On remarque au milieu de l'iris un trou qui est toujours rond en l'homme, & qui dans quelques animaux

est oblong ou d'autre figure, qu'on appelle *Pupille* ou *Prunelle*. Ce trou se dilate & se resserre; il se dilate dans les tenebres & lorsque l'on est exposé à une foible lumière, ou lorsqu'on regarde des objets qui sont près de l'œil; il se resserre lorsque la lumière est forte, ou que l'on regarde des objets fort éloignés. Il paroît noir dans l'homme & dans les animaux dont l'uvée est noire, parce que les rayons de lumière passants par ce trou & traversants l'humeur aqueuse, le cristallin & le corps vitré, ne trouvent point de corps au delà capable de les réfléchir au dehors: la rétine qu'ils ébranlent en s'illuminant, ne le pouvant, & l'uvée qui est noire s'oposant à cette réflexion.

L'Uvée depuis son fond jusques au cercle ciliaire paroît tissue de quantité de petites fibres qui semblent différentes de ses fibres membraneuses, qui ayants abandonné la circonférence de l'entrée du nerf optique où elle sont attachées, se conduisent en biaisant un peu de derrière en devant; & avant que d'avoir atteint le *Cercle ciliaire*, quelques-unes de ces fibres se réfléchissent & forment des espèces *D'aillets*, ou *Volutes*, à peu près semblables à ces ceilllets formez par ces petites lignes que l'on remarque en la surpeau de la partie intérieure du bout des doigts. Cette disposition de fibres me fait conjecturer que cette partie de l'uvée n'a point de mouvement comme quelques-uns le pausent; parce que si cela étoit, ces fibres se porteroient toutes, sans changer leur premier ordre, jusques au cercle ciliaire.

Quand ces fibres (différentes des membraneuses) ont atteint le cercle ciliaire, elle s'y attachent fortement

&

& se glissent en lignes droites & paralleles par le travers de la superficie intérieure de ce cercle ; & parvenues vers sa partie antérieure elles s'en séparent , se réfléchissent , & ordonnées en manière de petits rayons fort courts elles s'insèrent tout aussi-tôt au tour de la membrane du corps vitré à l'endroit où elle se double pour embrasser le cristallin. Ces fibres ayant abandonné le cercle ciliaire , paroissent plus grosses , plus blanches , & elles sont si tendres qu'elles se rompent très aisément ; & cela d'autant plus qu'elles ne sont contenues n'y affermies par les fibres membraneuses de l'uvée.

Entre toutes les fibres qui se glissent par le travers du cercle ciliaire , il y a des petites cannelûres remplies de cette teinture noire, dont j'ay parlé ci-devant. Il y en a de semblables sur la membrane du corps vitré à l'endroit où ce cercle se colle sur cette membrane , & qui répondent aux premières : en sorte que quand ce cercle est uni à la membrane du corps vitré , ces cannelûres forment des especes de conduits qui se trouvent toujours remplis de cette teinture noire : d'où vient que lorsqu'on a séparé ce cercle du corps vitré , il reste sur ce corps des lignes noires disposées comme des cils , que la plupart de nos Anatomistes ( faute de les avoir bien examinées ) appellent *Fibres ciliaires*. Ce ne sont point ces lignes ou cannelûres que j'appelleray *Fibres* ou *Procez ciliaires* , mais bien ces fibres blanches & molles dont je viens de parler.

A l'égard des fibres membraneuses de l'uvée , elles passent au de là du cercle ciliaire & forment l'*Iris*. Ce ne sont pas ces seules fibres qui constituent l'*Iris* ; j'en

D

remarque encore d'autres dans la partie intérieure, & d'autres dans la partie antérieure qui tiennent des routes différentes, & qui font que l'uvée est beaucoup plus épaisse & plus forte à l'endroit de l'iris, qu'en la partie postérieure.

La délicatesse de toutes ces différentes fibres de l'iris est si grande qu'il est impossible de les séparer les unes des autres pour connoître leur nature; mais quand une partie fuit mon scalpel, je l'abandonne, & pour connoître ce que c'est, j'ay recours à la raison. Ainsi considérant le mouvement de l'iris lorsque la pupille se dilate ou se resserre pour regarder les objets proches ou éloignez, je conçois qu'il faut qu'il y ait des parties pour faire ces mouvements: & comme je ne vois pas qu'il en vienne d'ailleurs, j'infere que ces parties se doivent trouver dans l'iris même.

En effet après avoir ratiflé & lavé la partie intérieure de l'iris pour en ôter la noirceur dont-elle est enduite, je remarque des fibres différentes de celles dont j'ay parlé ci-devant, qui partent de la circonférence de la partie antérieure & interne du cercle ciliaire & se terminent en ligne droite vers le bord de la circonférence de la pupille; je conclus que ce sont des *Fibres motrices*, dont la disposition est fort propre à dilater le trou de l'uvée, lorsque ces fibres agissants vers leur principe se raccourcissent.

Dans les vieillards chez lesquels ces fibres acquièrent une consistance un peu plus forte, on les distingue aisément au travers de l'iris, se servant de bonnes lunettes, ou d'une loupe de verre quand la vue n'est pas

assez perçante, & on les voit disposées par rayons très bien ordonnez, on observe même leurs mouvements.

Si ces fibres sont capables de dilater la pupille, il faut nécessairement qu'il y en ait d'autres qui la resserrent, puisque ces mouvements suivent nôtre volonté, quoi que nous n'y faisons point d'attention : mais comme ces fibres ne se peuvent desmesler dans un œil d'homme, à cause de leur petitesse & de leur confusion, j'ay recours à un œil de bœuf dont la pupille est oblongue ; & après avoir enlevé toute la cornée transparente, & ratifié & lavé la partie antérieure de l'iris, j'ouvre un peu la pupille & je reconnois par la disposition de quelques rides qui s'y forment, ( me servant d'une loupe de verre pour les mieux observer ) qu'il doit y avoir à la partie antérieure de l'iris de part & d'autre de la pupille quelques fibres pour former ces rides. Et comme ces rides semblent partir d'un des angles arrondis de la pupille, se conduire au tour de cette pupille de part & d'autres, & se terminer à l'autre angle, je n'ay point de peine à concevoir que les fibres qui font ces rides ont leur naissance du côté d'un de ces angles de la pupille, & qu'elles s'infèrent vers l'autre angle. Que leur attache commune est à la circonférence de la partie extérieure du cercle ciliaire ; qu'elles sont unies les unes aux autres comme les fibres qui composent un muscle : & que leur disposition doit être assez semblable aux fibres qui forment les muscles orbiculaires des paupières. Je puis donc vrai-semblablement conjecturer que ce sont ces fibres qui en se racourcissants resserrent & ferment la pupille dans les animaux qui l'ont oblongue ou en fente.

D ij

Je puis encore conjecturer que dans l'homme & dans les animaux qui ont la pupille ronde, ces fibres doivent se croiser & avoir différentes origines & insertions, pour me servir des termes des Anatomistes lorsqu'ils parlent des muscles, plusieurs attaches communes au cercle ciliaire, & même disposition entre toutes celles qui partent d'un même lieu & s'insèrent en celui qui lui est opposé, pour pouvoir resserrer la pupille en rond : parce que je sçais que la nature agit toujours uni-formément dans la construction des parties qui doivent avoir un même usage.

C'est à ces différentes fibres de l'iris qu'on doit attribuer la cause efficiente de la dilatation & du resserrement de la pupille, & non point à la différente action de la lumière, qui d'elle-même n'est point capable de produire ces mouvements ; mais seulement d'exciter dans la rétine une certaine sensation qui seroit souvent confuse, si cette lumière n'étoit modifiée en passant par la pupille : & c'est à l'occasion de cette sensation que l'ame est muë à dilater & resserrer la pupille au degré nécessaire pour perfectionner la vision.

Outre ce que je viens de dire de l'iris, il faut encore remarquer que les fibres membraneuses de l'uvée qui passent au de là du cercle ciliaire & qui forment l'iris, en occupent le milieu, & se continuent jusques au bord de la pupille où elles forment comme un petit ourlet, & que les fibres motrices ne vont pas jusques au bord, mais se terminent auprès : ce qui fait que l'iris est si mince & si tendre aux environs de la pupille, que dans les moindres efforts extérieurs ; ou pour peu que l'on

touche le bord de la pupille lorsque l'on abbaïsse les cataractes, se bord est sujet à se déchirer jusques au lieu ou s'insèrent les fibres motrices ; & quand cela arrive la pupille change de figure.

Comme l'uvée est attachée autour de l'entrée du nerf optique, nos Anatomistes croient aussi qu'elle est formée par l'extention & développement de la membrane délicate de ce nerf ; quoi qu'on ne voye aucun rapport entre cette membrane & la membrane intérieure du nerf optique. Mais cette manière d'expliquer l'origine des parties étant industrieuse, il ne faut pas s'étonner que quelques Anatomistes modernes se plaisent à l'exagerer. Pour moi je crois que l'uvée de même que la cornée, est formée des principes communs dès la première conformation ; & je ne sçauois me persuader ( si ce que ces Anatomistes avancent étoit vray ) comment les malades pourroient souffrir les piquées, incisions & déchiremens de cette membrane ensuite de quelques playes ou contusions de l'œil, qui causeroient sans doute de très cruelles douleurs ; puisque pour peu qu'on touche un nerf découvert & sain, les douleurs en sont insupportables. Je ne veux pas nier cependant, que le nerf optique ne s'attache à cette membrane comme à la cornée, puisque cela est en effet ; mais les membranes ou envelopes de ce nerf finissent où elles s'attachent & on ne les peut conduire plus loin.

Les arteres qui vont à l'uvée, comme je l'ay déjà dit, passent au travers de la cornée en quantité d'endroits : une partie se distribue à l'uvée & au cercle ciliaire, & l'autre partie pénètre cette membrane & se

porte à la rétine. La plupart des artères qui se portent au cercle ciliaire, après avoir pénétré la cornée, font deux & trois lignes de chemin entre cette membrane & l'uvée sans être attachées ni à l'une, ni à l'autre de ces membranes; & ces artères par leurs battemens font des impressions à la partie intérieure de la cornée de la même manière que celles qui se remarquent à la superficie intérieure du crane faites par le battement des artères qui rampent sur la dure-mere. Les veines qui suivent les ramifications des artères, ressortent au travers de la cornée pour se décharger ensuite dans les jugulaires.

Cette membrane reçoit aussi des nerfs qui viennent du rameau ophthalmique de la cinquième paire qui se porte à la cornée, & dont plusieurs scions ayant abandonné cette membrane se disséminent en plusieurs endroits de l'uvée & au cercle ciliaire. Les plus considérables sont ceux qui se portent au cercle ciliaire, & on en remarque aussi quelques-uns qui après avoir pénétré la cornée, se glissent de même que les artères & les veines entre cette membrane & l'uvée avant que de se jeter dans le cercle ciliaire. On distingue toutes ces fibres nerveuses des artères & des veines, quand on sépare l'uvée de la cornée, par leur blancheur & leur dureté: d'ailleurs celles qui se portent au cercle ciliaire se font reconnoître trop aisément pour en douter. Il y a apparence que ce sont une partie de ces nerfs qui en se distribuant dans chaque fibre motrice de l'iris, leur portent ces esprits animaux, comme parlent les Medecins, nécessaires pour leurs mouvements.

## 4. De la Rétine &amp; par occasion du Nerve Optique.

## CHAPITRE IX.

**A**vant que de décrire *La Rétine*, je dois faire connoître les *Nerfs Optiques*, puisque cette membrane semble en être véritablement une continuité.

Cette paire de nerfs est la première des Anciens & la seconde des Modernes. Ils prennent leur origine au deffaut des corps cannelez, de la partie supérieure de cette substance medullaire que Galien appelle *Le liêt des nerfs optiques*, & descendants & s'avançants en devant s'unissent près de *l'Entonnoir* au dessus de la *Selle de l'Os Sphenoïde*, ils se séparent après & sortent aussitôt du crane, entrent dans l'orbite & s'insèrent au fond de la cornée.

Ces nerfs sont les plus gros de tous ceux qui sortent du cerveau, ils sont aussi les plus fournis de cette substance medullaire qui se rencontre dans les autres nerfs, d'où vient qu'ils semblent plus moûs, & se revêtent comme les autres nerfs de la *Dure* & de la *Pie-mere*.

Les Anatomistes disputent si leur union se fait, ou en se croisant, c'est-à-dire, si un de ces nerfs qui naît du côté droit du cerveau passe à l'œil gauche, & celui qui sort du côté gauche s'insère à l'œil droit; ou par un mélange de leur moëlle; ou par un simple attouchement. Mais l'observation que Vesale a faite dans une femme qui avoit l'œil droit émacié dès son bas âge, & le gauche parfaitement sain, dont le nerf optique

de l'œil émacié étoit beaucoup plus petit que celui de l'œil sain depuis l'œil émacié jusques à la naissance de ce nerf & au côté droit de cette union, décide la chose & fait connoître que leur union se fait par un simple attouchement de leur moëlle.

On demande à quoi sert cette union ? Ceux qui se flatent de connoître les desseins de la nature, comme s'ils avoient été appellez en son conseil, nous disent  
1. Que cette union est faite afin que l'espece visible reçüe en chaque œil ne parût point double : 2. Afin qu'un œil venant à manquer, tous les esprits animaux des deux nerfs se pussent distribuer à l'autre : 3. Pour les assurer mutuellement dans leur route qui est longue.

Leur première raison se détruit d'elle-même, si on considère que d'autres nerfs destinez à d'autres sens, comme par exemple ceux de l'ouye, ne font pas appercevoir une double sensation, quoi qu'ils tiennent des routes opposées l'une à l'autre, leur seconde ne se soutient pas mieux, puisqu'elle suppose une communication reciproque de leurs conduits ou pores, ou bien une détermination volontaire de ces esprits, ce qui ne se peut prouver : d'ailleurs quand ces esprits qui ne peuvent plus couler dans l'œil malade seroient déterminez à se joindre à ceux de l'œil sain, il faudroit que les pores du nerf de cet œil sain fussent disposez pour les contenir tous. Leur troisième raison est la plus probable.

Le nerf optique, comme les autres nerfs, devient plus solide à mesure qu'il s'éloigne de son origine. La manière dont-il s'implante dans la cornée, & pénètre l'uvéa, fait bien connoître que ces membranes ne sont  
pas

pas des développemens de celles qui le recouvrent, comme je l'ay déjà dit ci-dessus, & pour s'en assurer encore davantage, il ne faut que prendre un œil tiré de son orbite, & apres en avoir séparé les muscles, la graisse, & les autres parties qui s'attachent en dehors, fendre le nerf optique jusques en son milieu & continuer de suite l'incision par la cornée, l'uvée & la rétine, jusques à ce qu'on puisse séparer le globe en deux hémisphères : on distinguera alors les différentes substances de toutes ces membranes, & on verra manifestement que les envelopes de ce nerf finissent où elles s'attachent sans s'étendre dans la cornée ni dans l'uvée : on verra même deux petites lignes des deux côtez de ce nerf qui en sont comme les termes.

A l'égard de la rétine il n'en est pas de même : car quoi qu'il semble d'abord que le nerf optique finisse tout à coup apres qu'il a pénétré l'uvée, on voit cependant sortir de l'extrémité de ses fibres moëlleuses un tissu delié & fort tendre en manière de membrane, que l'on croit avec raison être un développement ou une dilatation de ces mêmes fibres : du moins il est constant que ces fibres en forment la plus grande partie, & c'est ce tissu que l'on appelle *La Rétine*.

Cette membrane est située immédiatement au dessous de l'uvée, elle embrasse toute la partie postérieure du corps vitré, à la membrane duquel elle est attachée par quelques fibres tres tendres dans les endroits où ce corps se joint au cercle ciliaire, & elle se termine enfin autour du cercle ciliaire auquel elle s'attache.

Dans les enfans nouveaux nés elle est d'une consi-

E

stance extraordinairement tendre , & elle l'est un peu moins dans les adultes. Si cette membrane ne paroît pas tout à fait si blanche que les fibres moëlleuses du nerf optique dont elle tire son origine , on peut croire que son humidité en est la cause.

On remarque plusieurs petites branches de vaisseaux qui rampent sur la superficie extérieure & qui lui fournissent le sang nécessaire pour la nourrir : ces vaisseaux viennent des arteres & des veines qui pénètrent la cornée & l'uvée aux environs du nerf optique.

Comme cette membrane paroît être une extension des fibres moëlleuses du nerf optique, qu'elle est blanche dans l'homme & dans beaucoup d'animaux , qu'elle est fort tendre , & qu'elle est située immédiatement derrière le corps vitré , nos Anatomistes modernes y ont établi le siege de la vue , & avec juste raison : en effet c'est la seule partie capable de recevoir les images des objets , je veux dire les impressions de ces rayons de lumière réfléchis & différemment modifiés par les différentes superficies des corps qu'ils frappent, comme je le diray plus au long ci-apres.

---

5. Des Parties ou corps transparents, & 1. du Corps vitré.

#### CHAPITRE X.

**I**L y a dans l'œil deux parties ou corps transparents le *Vitré* & le *Cristallin*. Le *Corps vitré* est un composé de membranes & de fibres transparentes qui contiennent une humeur à peu près semblable à l'humeur aqueuse.

Les membranes & les fibres de ce corps sont si délicates & si transparentes, qu'il est impossible de les distinguer de l'humeur qu'elles renferment : ainsi il est nécessaire de se servir de quelque artifice pour tâcher de découvrir à peu près leur disposition. voici de quelle manière j'y procède.

1. Je prens un corps vitré séparé de l'œil d'un homme ou d'un animal nouvellement mort, je le pose sur un ais, où étant il prend une figure ronde & platte, & petit à petit laisse écouler une humeur assez semblable à l'humeur aqueuse. J'examine d'où peut venir cette humeur, & je m'aperçois qu'elle suinte de toute sa superficie; de sorte qu'en quelque endroit que je pose mon doigt, je l'en retire mouillé. Comme cet écoulement se fait tres lentement, ce corps demeure longtems sans recevoir une diminution sensible : je pique ce corps en plusieurs endroits, & je remarque que du côté des ouvertures que j'ay faites, cette humeur s'écoule un peu plus abondamment, & que ce corps s'émince davantage dans les environs de ces ouvertures, pendant que les endroits non piquez se conservent aussi un peu plus dans leur épaisseur : j'augmente les piquûres & ce corps se vuide entièrement & un peu plus promptement que lorsqu'il n'est point piqué.

2. Je prens un autre corps vitré séparé comme dessus, je le presse entre les doigts, & je sens quelque chose qui se romp au dedans : & quand je le pique en quelques endroits & que je le presse doucement, j'en exprime abondamment l'humeur qui y est contenüe.

3. Je prens un troisiême corps vitré séparé comme dit

DESCRIPTION

36  
est, je le plonge dans de l'eau presque bouillante ; je remarque, d'abord qu'il est échauffé, qu'il se ramasse & s'arrondit, & qu'il devient un peu plus solide : je fais ensuite bouillir l'eau, & j'observe qu'à mesure qu'elle boult, il diminue de sa grosseur, augmente en solidité, conserve sa rondeur & beaucoup de sa transparence ; & si je continue l'ébullition, il diminue en sorte qu'il n'en reste pas plus gros qu'un petit pois.

De toutes ces expériences je tire ces conséquences.  
1. Que la membrane qui recouvre le corps vitré est poreuse en toutes ses parties ; ce qui fait que l'humeur en fuite de toutes parts quand on pose ce corps sur un ais, & qu'il diminue promptement quand on le fait bouillir dans de l'eau, parce que l'humeur se rarefiant par la chaleur de l'eau est obligée de sortir abondamment par les pores de sa membrane.

2. Que le corps vitré outre la membrane particulière qui l'enveloppe entièrement, à d'autres membranes ou fibres membraneuses qui le traversent en tous sens & qui s'attachent à sa membrane extérieure où en sont des productions : d'où vient que ce corps s'arrondit & devient plus dur, quand ses fibres échauffées par l'eau bouillante se raccourcissent ; & que quand je presse ce corps entre les doigts, je sens quelque chose au dedans qui se rompt.

Que ces membranes ou fibres membraneuses doivent former quantité de petites cellules pour contenir cette humeur ; parce que si elle n'étoit contenue qu'entre des interstices de fibres, elle s'écouleroit promptement, sitôt que la membrane qui recouvre ce corps est rom-

püe en quelque'une de ses parties.

4. Enfin que ces cellules se communiquent réciproquement les unes aux autres par des trous ou canaux fort petits : d'où vient que quand on a percé ou rompu la membrane qui recouvre ce corps en quelques endroits, ces cellules se vuident toutes successivement, & quand on le presse doucement que l'humeur s'en écoule un peu plus abondamment.

Ces raisons sont, ce me semble, assez fortes pour persuader que le corps vitré n'est point une humeur congelée ou épaisse comme on le croit ordinairement, mais comme je l'ay dit, un composé de membranes, de fibres & d'une humeur fluide. Dans le Chapitre suivant je rapporteray encore quelque expérience pour prouver ce que j'avance.

Le corps vitré occupe tout cet espace qui se trouve entre le cercle ciliaire, le cristallin & la rétine, c'est-à-dire les deux tiers ou environ du globe de l'œil. Comme il est fort flexible, il s'acommode aisément à la figure du lieu qu'il occupe : ainsi sa partie postérieure est sphérique, & sa partie antérieure est enfoncée à l'endroit où est logé le cristallin.

Il est comme je l'ay dit recouvert entièrement d'une membrane : cette membrane à l'endroit du cercle ciliaire s'y trouve attachée & à la rétine par le moyen des procez ou fibres ciliaires. En ce même endroit elle semble se diviser en deux membranes dont l'une continue à environner la partie antérieure du corps vitré sur laquelle est enfoncé le cristallin, & l'autre passe par dessus le cristallin, l'embrasse entièrement, & le tient

fermement attaché au corps vitré : ce qui est fort aisé à reconnoître apres qu'on a ôté ces deux corps transparents hors du globe de l'œil sans les séparer l'un de l'autre.

Quelques Anatomistes donnent des arteres & des veines à cette membrane, ce que je n'ay pas de peine à croire, puisque je suis persuadé que toutes les parties membraneuses se nourrissent de sang; mais il faudroit des yeux de lix pour les distinguer. Je ne diray rien ici de l'origine de cette humeur qui est renfermée dans le corps vitré, me réservant d'en parler au Chapitre 14. & j'expliqueray l'usage de ce corps au Chapitre 21.

---

6. Du Cristallin.

CHAPITRE XI.

L'Examen peu exact que nos Anciens ont fait du *Cristallin*, est la cause qu'ils ont peu connu cette partie : car n'examinans que son écorce, je veux dire sa transparence, sa mollesse & sa viscosité lorsqu'ils le broyoient sous les doigts, ils ont conclu que ce n'étoit qu'une humeur épaisse & congelée de même que le corps vitré. J'ay déjà fait voir que le corps vitré n'étoit pas une humeur épaisse, mais une partie composée de membranes, de fibres & d'une humeur fluide; & presentement je vais faire connoître que le cristallin est un corps d'une nature toute particulière, & dont la structure est si réglée, qu'elle se rencontre toujours semblable non-seulement dans l'homme, mais aussi

dans tous les animaux qui jouissent de la vüe.

Comme la mollesse & la transparence de ce corps sont trop grandes pour le pouvoir anatomiser dans l'état qu'il se trouve naturellement, je cherche des moyens pour lui ôter cette mollesse & cette transparence, & j'y réussis en ces deux manières.

1. Je fais chauffer de l'eau jusques à ce qu'elle soit prête à bouillir, je plonge dedans un cristallin séparé de l'œil d'un homme ou d'un animal nouvellement mort : si-tôt qu'il y est je vois que sa superficie commence à blanchir : je fais bouillir l'eau quelques bouillons, & j'observe que sa blancheur augmente de même que sa solidité : je continue encore l'ébullition quelques momens & je retire ensuite ce cristallin de l'eau ; je m'aperçois que sa superficie est un peu inégale & raboteuse, & du reste je le trouve solide, blanc, sans aucune transparence, conservant la figure qu'il avoit avant l'ébullition, & en état d'être anatomisé comme je le diray ci-apres.

2. J'ouvre l'œil d'un homme ou d'un animal, j'en tire le corps vitré & le cristallin que j'y laisse attaché sans offenser la membrane qui les joint, même le cercle ciliaire que j'ay soin de conserver entier le plus qu'il m'est possible, j'en separe cependant la plus grande partie de l'uvée à cause de sa noirceur : je plonge le tout dans une eau composée de trois parties d'eau commune & d'une partie d'eau forte meslées ensemble : peu de tems apres la membrane qui recouvre le corps vitré & embrasse le cristallin devient un peu trouble, ensuite le cristallin blanchit & s'affermit toujours de plus en

plus, jusques à ce qu'il soit entièrement pénétré par l'acide de l'eau forte, alors il demeure dans une même consistance; je laisse ainsi le tout pendant vingt quatre heures, je le retire ensuite hors de l'eau, & j'observe sans dissection.

1. Que la membrane qui recouvre le cristallin est une continuité de la membrane du corps vitré, comme je l'ay dit au Chapitre précédent.

2. Que la face intérieure du cercle ciliaire est légèrement collée sur la membrane du corps vitré; & en détachant doucement ce cercle, je remarque assez distinctement que les cannelures qui sont entre ses fibres droites & parallèles répondent à celles qui sont sur la membrane du corps vitré, comme je l'ay ci-devant dit, & je vois aussi comme ces mêmes fibres se réfléchissent & s'insèrent aussi-tôt à cette membrane à l'endroit où elle se divise pour embrasser le cristallin, c'est-à-dire vers les côtes de ce corps.

3. Que le corps vitré est fort peu alteré, sa membrane étant seulement un peu trouble & blanche, comme je viens de le dire, aussi bien que quelques fibres membraneuses qu'on remarque en dedans de ce corps & qui semble partir de differents endroits de sa membrane vers sa partie postérieure & un peu latérale & s'unir ensemble vers sa partie antérieure vis-à-vis le milieu de la partie postérieure du cristallin. Cette disposition de fibres forme ainsi une espèce de cône, dont la pointe répond au cristallin & la base à la partie postérieure de ce corps vitré; elles l'empêchent par ce moyen de s'allonger comme il feroit, & de presser ou de

de pousser le cristallin trop en devant. Quand même on élève le cristallin, le soutenant par les côtez, & que le corps vitré y est encore attaché, il se forme une enfonceure vers le milieu de la base du cône, ce qui marque que ces fibres sont plus courtes en cet endroit. A l'égard des autres fibres membraneuses on n'y peut observer aucune disposition particulière, parce qu'elles conservent trop leur transparence.

Je fends ensuite en quatre parties, avec la pointe de la lancette, la membrane qui couvre le cristallin, après quoi le cristallin s'échape de lui même, sans que je puisse remarquer aucune attache, ou vaisseaux, ou fibres: ce qui me fait connoître qu'il n'est joint à aucune partie, étant seulement contenu dans le lieu qu'il occupe, par la membrane qui le recouvre.

J'examine anatomiquement ces deux cristallins préparés, je m'attache plutôt à celui qui est préparé avec l'eau forte, parce qu'il se développe plus aisément, que ses fibres sont plus souples, & que sa superficie n'est point altérée; aussi est-ce la meilleure manière de le préparer. Je remarque d'abord que le cristallin n'est autre chose qu'un amas & assemblage de plusieurs *Pellicules*, ou *Ecailles*, comme on voudra les appeller, qui sont fort minces & polies, qui forment chacune leur sphère, & qui sont renfermées les unes dans les autres de la même manière que plusieurs boîtes d'une même figure & de différentes grandeurs, ou comme les différentes lames ou pellicules qui composent un oignon. Toutes ces pellicules sont formées par quantité de fibres courbes & fort deliées qui vont de der-

F

rière en devant, ou de devant en derrière, comme on voudra l'entendre : & c'est cette conduite de fibres qui est la cause qu'on peut rompre aisément le cristallin de devant en derrière & plus difficilement de travers.

Je développe ainsi par pellicules tout le cristallin jusques à son centre, & j'observe en le développant que ces pellicules ont moins de solidité vers sa superficie, & qu'elles s'endureissent à mesure qu'elles approchent du centre : que leur couleur est d'un beau blanc, & que quand on les regarde avec un verre convexe, ce blanc paroît un peu bleuâtre : que le centre est fort dur & qu'il conserve encore un peu de sa transparence. J'observe encore que les fibres qui forment ces pellicules sont plus grosses vers les côtes du cristallin, & qu'elles diminuent en approchant en devant & se portant en derrière. Il semble même que celles des pellicules superficielles ne se joignent pas en devant & en derrière avec celles qui leurs sont opposées.

Voilà donc ce que j'observe dans les cristallins préparés de la première ou seconde manière. Mais avant que de passer outre je suis bien-aise de dire en faveur de ceux qui voudront préparer des cristallins de la seconde manière, qu'on peut augmenter ou diminuer la quantité d'eau forte qu'on mesle avec l'eau commune ; il faut seulement observer que quand on en met trop le cristallin est sujet à se fendre, même la membrane qui le recouvre se rompt, du reste il se prépare également ; & quand on en met moins il est plus longtemps à se préparer, mais toutes ces parties demeurent en leur entier. On peut aussi faire tremper les cristallins

seuls, quand on ne veut examiner que cette partie : cependant il est meilleur de les laisser enveloppez de la membrane qui les tient attachez au corps vitré, parce que leur superficie se conserve plus égale. Ce qui n'arrive pas de même quand on les fait bouillir ; car qu'ils soient enveloppez ou non, leur superficie est toujours inégale, parce que la membrane qui les recouvre se rompt le plus souvent dans l'eau chaude ; aussi cette préparation quoi-que plutôt faite ne vaut pas l'autre, tant par cette raison, que parce que le cristallin se desseiche davantage, ce qui fait que ses fibres ne se dévelopent pas si bien. On remarquera aussi que le cristallin ne se dissout nullement tel tems qu'on le laisse tremper, j'en ay laissé pendant trois mois entiers dans l'eau ci-dessus dite, sans que j'y aye observé aucune diminution.

Je veux bien encore ajoûter ici une manière de préparer l'œil, qui est une suite de celle de l'infusion, & par laquelle presque d'une seule-fois on peut voir & anatomiser routes les parties intérieures du globe. Pour cet effet je sépare de l'orbite le globe de l'œil, je nettoye bien toute la superficie extérieure de la cornée de muscles, de graisse & des autres parties inutiles pour cette expérience, & je laisse seulement le nerf optique assez long. Je perce avec un stile pointu ce nerf en son milieu selon sa longueur jusques dans le globe, je seringue par ce trou l'eau susdite que je tiens plus forte en ne mettant sur une partie d'eau forte que deux parties d'eau commune, & cela à cause quelle s'affoiblit assez par le mélange de l'humeur aqueuse, & j'y en in-

roduit tout autant que je puis, je lie apres cela ce nerf pour empêcher aucune humeur de sortir, & je laisse ainsi cet œil pendant trois ou quatre jours sans y toucher, & alors il est en état d'être anatomisé.

Par cette préparation la cornée transparente blanchit & devient fort trouble, le cristallin blanchit & durcit comme dans la préparation précédente, la membrane du corps vitré devient un peu trouble & blanche aussi bien que les fibres dont j'ay parlé, la rétine se caille en quelque manière & blanchit, & tous ces changemens de couleur donnent plus de facilité à distinguer les autres parties intérieures du globe.

Pour anatomiser un œil ainsi préparé, je coupe en rond la cornée transparente près de la cornée opaque, & l'ayant enlevée j'observe le cristallin & la partie antérieure de l'uvée qui forme l'iris dans leur situation naturelle: je fends ensuite la cornée opaque depuis cette ouverte jusques aupres du nerf optique, laissant l'uvée entiere, ensuite je la coupe en rond à une ligne de distance de l'attache du cercle ciliaire, & je remarque les nerfs, les arteres & les veines qui passent au travers de la cornée & qui se dissèminent dans l'uvée & au cercle ciliaire: je coupe aussi l'uvée en long & de travers & j'aperçois la rétine qui est blanche, plus épaisse du côté de son origine, & diminuant insensiblement à mesure qu'elle s'avance vers le cercle ciliaire; j'observe encore qu'elle est d'une consistance comme de lait caillé, & que cette substance caillée que je crois être la partie moëlleuse se sépare aisément de certaines fibres un peu plus dures, qui avec plusieurs

seions de vaisseaux qui se communiquent les uns aux autres forment une espece de lacis qui se porte jusques au cerele ciliaire : j'examine ensuite le cerele ciliaire & le corps vitré & enfin j'anatomise le cristallin & j'observe en ces parties toutes les choses ci-devant dites.

Après avoir examiné le cristallin préparé comme dessus, je l'examine encore sans aucune préparation & dans l'état qu'il se trouve naturellement dans l'œil.

Je remarque 1. qu'il est situé au milieu de la partie antérieure du corps vitré vis-à-vis le trou de l'uvée : qu'il est retenu fermement en ce lieu par la membrane du corps vitré, qui comme je l'ay déjà dit, se divise en deux membranes, dont l'une continue à environner la partie antérieure du corps vitré & l'autre passe par dessus le cristallin & l'embrasse de telle sorte qu'il ne peut changer de situation.

2. Que de toutes les parties de nôtre corps, s'est la seule que je connoisse qui n'a point de continuité avec aucune de ses parties voisines, n'étant attaché par aucuns ligaments ni membranes, & ne recevant aucuns vaisseaux ; mais étant seulement contenu & affermi dans le lieu qu'il occupe par la membrane du corps vitré comme je viens de le dire, sans y être nullement adhérent : ce qui se connoit quand on fend cette membrane, car le cristallin s'en échape sans aucune violence & sans qu'on y puisse remarquer aucunes attaches.

3. Que sa figure dans l'homme & dans plusieurs animaux est ronde & déprimée, approchant en quelque façon de celle d'une lentille ; ainsi il a deux faces dont l'antérieure qui est la plus petite est plus dépri-

mée, & la postérieure qui a plus d'étendue, est plus éminente & un peu allongée en manière d'un cône : c'est cette face qui est enfoncée dans le corps vitré. Il ne faut pas s'imaginer que ces deux faces forment chacune une portion tout-à-fait régulière de cercle, comme quelques-uns l'ont crû : car si on coupe un cristallin en deux parties égales ( ce qui est fort aisé, se servant d'un cristallin préparé avec l'eau ci-dessus dite ) qu'on en applique une moitié sur un carton, & qu'on en trace la figure avec un stile pointu qu'on tourne tout à l'entour, on aura le profil naturel du cristallin & on en reconnoitra la différence.

4. Qu'il est d'une substance tres pure & tres transparente, imitant en cela le cristal, d'où lui vient son nom : que cette substance quoique molle a assez de consistance pour se contenir aisément en ses propres bornes, & qu'à paremment elle est disposée par pellicules, formées par des fibres courbes, puisqu'elle se rencontre ainsi lorsqu'elle est endurcie par l'ébullition ou par les acides quelles est différente en son centre & en sa superficie, quoi qu'également diaphane, étant plus tendre & molle en sa superficie, & plus solide en son centre, comme on peu le reconnoître dans un cristallin nouvellement tiré d'un œil, dont on sépare aisément la superficie qui paroît comme une gomme ou colle fondue & fort épaisse, dont la quantité ramassée ensemble fait à peu près un tiers de tout le cristallin.

Je remarque enfin que quoique le cristallin soit d'une substance molle, tres pure & tres transparente, qu'il s'endurcisse par la chaleur de l'eau & par les acides, il

à encore cela de particulier, que les particules qui le composent sont si pressées les unes contre les autres, qu'il est un des corps les plus pesants qui se rencontrent dans l'homme & dans les autres animaux, à proportion de son volume : comme on le connoît lorsqu'on le plonge dans un verre plein d'eau, au fond duquel il se précipite aussi promptement que feroit une pierre. J'en ay même plongé dans l'esprit de vitriol & dans l'eau-forte qui sont les liqueurs les plus pesantes que je connoisse, & il s'y est précipité également.

Je diray à l'occasion de la pesanteur du cristallin, que le corps vitré n'est pas à beaucoup près si pesant ; car si on le plonge dans de l'eau, il y flote à peu près comme fait la cire : ce qui fait connoître que son volume pese aussi à peu près comme un semblable volume d'eau.

Que le cristallin se nourrisse, je crois que personne n'en doute : mais de sçavoir d'où il peut tirer sa nourriture puisqu'il n'est adhérent à aucune partie, c'est une question que nos Auteurs n'ont encore gueres éclaircie. J'en donneray mes conjectures ci-apres au Chapitre quatorzième & j'expliqueray l'usage de cette partie au Chapitre vingt-unième.



*De l'humeur Aqueuse.*

## CHAPITRE XII.

C E que j'ay dit dans les deux Chapitres précédents du corps vitré & du cristallin, suffit ce me semble, pour prouver que ce ne sont point des humeurs congelées & plus ou moins épaissies, comme on se l'est persuadé : car si par humeur on entend une substance liquide qui s'engendre selon nature dans le corps de l'animal, de l'aliment digéré, & qui sert pour la nourriture du corps ou pour d'autres usages, il est constant qu'on ne peut mettre le cristallin ni le corps vitré au nombre des humeurs, puisqu'ils n'ont point la fluidité requise aux humeurs, & qu'au contraire ils se contiennent aisément dans leurs limites, ayant chacun leur propre structure, comme je l'ay suffisamment prouvé ci-dessus : Ainsi on ne doit reconnoître dans l'œil qu'une seule humeur, qui à cause de sa pureté, de sa transparence, & de sa consistance se nomme *l'Humeur Aqueuse*.

Il ne faut pas cependant se persuader que cette humeur ressemble entièrement à de l'eau : elle a une viscosité que l'eau n'a pas, & j'ay toujours reconnu cette viscosité dans l'opération de l'abaissement des cataractes, où il sort de cette humeur plus ou moins par le trou qu'on a fait avec l'éguille. J'ay même percé de propos délibéré des yeux d'animaux vivans pour m'en éclaircir davantage, chez lesquels j'ay trouvé que cette  
humeur

humeur étoit pareillement visqueuse. Il est vrai qu'elle<sup>49</sup> l'est plus ou moins selon que ces animaux se portent plus ou moins bien, & cette différence se remarque même chez les hommes comme je l'ay souvent expérimenté. Ajoûtez que si on recueille une quantité suffisante d'humeur aqueuse, qu'on la fasse évaporer à feu doux, il restera une gelée qui fera assez connoître la nature de cette humeur.

L'humeur aqueuse remplit tout cet espace qui se rencontre entre la cornée transparente, le cristallin & les côtes antérieurs du corps vitré: ainsi la partie de l'uvée qui forme l'iris baigne dans cette humeur. Elle ne peut passer au fond de l'œil, parce que le corps vitré l'occupe entièrement: d'où vient que dans les oiseaux chez lesquels le corps vitré est un peu plus petit à proportion du globe de l'œil, que dans l'homme & dans les autres animaux, l'humeur aqueuse se rencontre aussi bien au fond de l'œil comme à la partie antérieure, quoi qu'en moindre quantité, parce qu'elle doit chez eux remplir l'espace que le corps vitré ne peut entièrement occuper.

Lorsque cette humeur s'écoule par quelque ponction de la cornée, ou qu'elle se diminue par quelque violente maladie, ou par une extrême vieillesse, le globe de l'œil s'affaisse, l'iris se ride, & les malades ont plus de peine à discerner les objets. Fort souvent elle se rengendre assez promptement lorsqu'elle s'est écoulée, comme je l'ay vû arriver plusieurs fois, & j'en rapporteray même quelques exemples dans la suite, ou qu'elle s'est diminuée par maladie lorsque les malades viennent

G

en convalescence, & alors la vie se rétablit; mais quand elle s'est diminuée par une extrême vieillesse, il est rare qu'elle se rengendre. Nos Auteurs en citent cependant quelques exemples.

De dire précisément d'où cette humeur vient, il me seroit assez difficile, puisque les parties qui la fournissent, ou plutôt qui la filtrent de la masse du sang sont d'une délicatesse si grande, qu'il est impossible d'en connoître parfaitement la structure; j'en ay que des conjectures qui sont d'autant plus probables qu'elles s'accordent à la disposition commune de l'œil & à la règle générale des filtrations. Je les expliqueray ci-apres au Chapitre 14. & je parleray de l'usage de cette humeur au Chapitre 21.

---

*Du Cercle ciliaire.*

### CHAPITRE XIII.

**E**N décrivant l'uvée, la rétine & les deux corps transparens, je me suis vû engagé de parler du *Cercle ciliaire*, parce que toutes ces parties s'y attachent; en sorte que ce cercle semble être un lieu commun pour les retenir dans la situation qu'elles doivent garder. Mais comme je n'en ay pas fait une description suivie, ne la pouvant faire entièrement avant que d'avoir décrit ces mêmes parties; j'ay jugé à propos, pour donner une idée moins confuse de cette partie, & pour mieux faire comprendre son usage, d'en faire de nouveau une histoire abrégée & suivie, auparavant que

d'établir mes conjectures touchant la nourriture des deux corps transparens , & l'entretien de l'humeur aqueuse.

Le *Cercle ciliaire* est une manière de petite couronne qui entoure l'uvée avant qu'elle forme l'iris , & qui semble faire partie de l'uvée même , qui est cependant d'une substance différente , & qui colle & attache cette membrane sur le bord de la partie intérieure de la cornée opaque avant qu'elle devienne transparente,

On distingue ce cercle par le dehors de cette membrane lorsqu'on la sépare de la cornée & après même qu'elle en est séparée , car il est blanchâtre dans l'homme & dans quelques animaux : on le distingue aussi à l'occasion de cette même couleur par le dedans de cette membrane ou on voit ses attaches avec la rétine & avec la membrane du corps vitré.

De sorte que la substance qui forme ce cercle pénètre l'uvée , je veux dire qu'elle passe entre les interstices des fibres de l'uvée qui se continuent à l'iris , qui sont entièrement remplis par cette substance ; ou si on veut l'entendre autrement , que ces fibres de l'uvée passent au travers de la substance de ce cercle. C'est delà que quelques Anatomistes ont crû que l'uvée finissoit à ce cercle , & que l'iris n'étoit joint à l'uvée que par son moyen , faisant ainsi deux membranes distinctes de l'uvée : mais dans la description que j'ay ci-devant faite de l'uvée j'ay tout compris sous une seule membrane , tant pour ne point multiplier les membranes , que parce que j'estime que les fibres moyennes de l'iris , sont une continuité des fibres membraneuses de l'uvée.

J'ay dit en parlant de l'iris, que ses fibres motrices intérieures prenoient leur naissance de la circonférence de la partie antérieure & interne du cercle ciliaire, & que ses fibres motrices extérieures avoient leur attache commune à la circonférence de la partie antérieure & externe de ce cercle: & en parlant des fibres de l'uvée, qu'il y en avoit qui se glissoient en lignes droites & parallèles par le travers de la superficie intérieure du même cercle ciliaire, & qu'étans parvenues vers sa partie antérieure elles se réfléchissoient & s'inferoient aussitôt à la membrane du corps vitré. Je ne décriray pas plus au long ces particules, puisqu'elles le sont déjà au Chapitre huitième ou on aura recours; je diray seulement que ce sont ces dernières fibres qu'on doit appeller *Fibres* ou *Procez ciliaires* à cause de leur disposition, & non point ces lignes noires couchées sur le corps vitré, comme je l'ay déjà dit.

Ce sont ces fibres ou procez ciliaires qui s'attachans autour de la membrane du corps vitré à l'endroit où elle se divise pour recouvrir le cristallin, semblent retenir ce même cristallin dans la situation qu'il garde.

C'est autour de la partie intérieure de ce cercle que se termine la rétine, comme je l'ay dit ci-devant en parlant de cette membrane.

Ce cercle reçoit un grand nombre de nerfs, d'arteres & de veines, dont j'ay suffisamment parlé au Chapitre 8.

Si on considère la structure particulière de ce cercle, & l'union qu'il a avec toutes les parties ci-devant dites, on jugera d'abord que son usage est d'attacher l'uvée

à la cornée, de donner naissance ou de servir d'appuy aux fibres motrices de l'iris, de servir à l'insertion de la rétine, & enfin de tenir comme suspendu le cristallin vis-à-vis de la pupille: mais si on considère la substance qui est blanchâtre & glanduleuse, & nullement de la nature des ligamens, le nombre des nerfs, des artères & des veines qui se jettent en cette partie, & que l'on fasse attention sur la disposition des fibres ou procez ciliaires, on conclura sans doute qu'il doit avoir quelque autre usage, comme je le vais dire en expliquant la manière dont je pense que les deux corps transparens se nourrissent, & que l'humeur aqueuse est entretenüe.

---

*Conjectures touchant la nourriture des deux Corps transparens  
& de l'entretien de l'humeur Aqueuse.*

#### CHAPITRE XIV.

**L**A transparence du corps vitré & du cristallin, qui est si grande & si pure qu'elle imite en cela celle du verre & du cristal, seroit sans doute altérée, si le sang se portoit dans ces deux corps dans le même état qu'il se rencontre dans les artères; & les hommes & les animaux qui jouissent de la vüe, verroient tous les objets teints de cette couleur rouge qui se rencontre dans la masse de leur sang. Il est donc nécessaire que le sang se dépure avant que d'arriver en ces parties, c'est-à-dire qu'il se dépouille des parties inutiles à la nourriture de ces deux corps; & que ce qui se fait

pour l'ordinaire dans les autres parties qui reçoivent leur nourriture immédiatement des artères, se fasse pour celles-ci dans des parties étrangères.

Il n'est pas nécessaire que je prouve ici, qu'il y a dans la masse du sang autant de particules différentes qu'il en faut pour nourrir & entretenir toutes les parties différentes de nôtre corps : que dans presque toutes les parties il s'y rencontre une certaine disposition de pores propres à laisser écouler les seules particules capables de nourrir chaque partie : que ces particules sont ordinairement dans une quantité plus grande qu'il n'en est besoin pour la nourriture ou l'entretien des parties qui les reçoivent : que ces particules sont disposées à s'unir aux parties pour lesquelles elles sont destinées, par le ferment naturel qui se rencontre dans chaque partie, qui n'en admet qu'autant qui lui en est nécessaire pour sa nourriture, pendant que le surplus se décharge dans les veines qui sont ouvertes pour les recevoir : & que ce ferment n'est autre chose que le résidu de ces particules prêt à être uni à ces mêmes parties, qui se perpétue continuellement. On demeure assez d'accord de toutes ces choses dans le tems que j'écris, & d'ailleurs cela me conduiroit trop loin & me feroit sortir des bornes qu'un Anatomiste doit se proposer : je me contenteray donc de les supposer pour faire connoître l'opinion dans laquelle je suis, & d'en faire l'application au sujet que je traite.

Je diray donc que de tout ce grand nombre de vaisseaux qui traversent la cornée, très peu passent au delà de l'uvée, qu'on n'en remarque que quelques petits ra-

meaux qui rampent sur la rétine, & qu'on n'en voit <sup>55</sup>  
point qui se portent au cristallin ni au corps vitré. Il  
est cependant probable qu'il s'en porte à la membrane  
qui recouvre ces deux corps, puisqu'on sçait par expé-  
rience que les membranes se nourrissent du sang qui se  
porte chez elles immédiatement par les artères, & que  
si on ne les voit pas, c'est quelles sont si petites quelles  
fuyent les sens. La preuve de ceci se reconnoît dans le  
blanc de l'œil ou on ne remarque que quelques vais-  
seaux, & dans la cornée transparente ou on n'en re-  
marque aucuns, quand ces membranes sont dans leur  
état naturel : cependant dans les inflammations de ces  
parties, on les voit manifestement rougir, & on y re-  
marque en même tems un nombre infini de petits vais-  
seaux. Et quoique j'estime que la membrane qui recou-  
vre les deux corps transparens, reçoive des vaisseaux  
pour la nourrir, on ne doit pas inférer que ces vaisse-  
aux soient capables d'entretenir l'humeur qui se ren-  
contre dans le corps vitré & de nourrir le cristallin, ils  
seroient trop petits pour entretenir de si grandes parties  
à proportion de cette membrane, puisque quand elle  
seroit toute ramassée ensemble elle ne feroit pas la mil-  
lième partie de ces deux corps.

Ainsi puisque le plus grand nombre des vaisseaux qui  
traversent la cornée se termine dans l'uvée ou au cercle  
ciliaire, il est probable que ce n'est pas seulement pour  
nourrir ces parties ; elles n'ont pas besoin d'une si gran-  
de quantité de sang ; l'uvée est trop mince, & le cercle  
ciliaire à trop peu d'étendue pour en tant consommer.  
Il faut donc que ce sang reçoive dans ces parties quel-

que préparation, pour delà être transmis dans les corps transparens. Voici comme je conçois la chose.

Je considère l'uvée comme un grand filtre, dont les petites fibres qui s'étendent depuis le fond de cette membrane jusques au cercle ciliaire, & qui sont différentes de ses fibres membraneuses, sont autant de canaux particuliers: de sorte que le sang artériel se portant en cette membrane s'y dépouille de certaines particules inutiles pour la nourriture des corps transparens, qui rentrent suivant la loy de la circulation dans les veines, pendant que les autres particules pures, transparentes & propres pour la nourriture de ces corps se filtrent au travers des pores disposez à les laisser écouler, entrent dans ces canaux particuliers, & se portent jusques au cercle ciliaire.

Je considère le cercle ciliaire comme un autre filtre, qui étant de la nature des glandes, & recevant un grand nombre de nerfs & d'arteres, filtre abondamment une autre ou une semblable liqueur aussi lymphatique, qui entrant dans les canaux dont je viens de parler, qui selon toute apparence sont ouverts du côté de ce cercle puisqu'ils y sont intimement unis, se mesle avec cette autre humeur nourricière qui vient de l'uvée; & ces deux humeurs unies & n'en composans plus qu'une, continuent leur route par les fibres ciliaires, qui sont les suites de ces canaux de l'uvée, & se distribuent aux deux corps transparens.

La manière dont ces deux corps reçoivent leur nourriture est différente. Le corps vitré la reçoit immédiatement des fibres ciliaires, qui s'ouvrent si-tôt qu'elles ont

ont

ont pénétré la membrane, & la répandent régulièrement dans toutes ses cellules : ainsi ce corps se nourrit ou s'entretient de même que les autres parties continues de nôtre corps.

Il n'en est pas de même du cristallin, qui étant séparé de toutes parts de la membrane qui l'embrasse, comme je l'ay dit en parlant de l'anatomie de cette partie, ne la reçoit que par *Imbibition* : car le suc nourricier ne peut être qu'épanché par les fibres ciliaires entre cette membrane & le cristallin ; de sorte qu'à mesure que cette humeur s'épanche, le cristallin en est incontinent imbibé de même qu'un corps poreux qu'on feroit infuser dans une liqueur, & ainsi il se nourrit & s'entretient d'une manière différente des autres parties de nôtre corps.

Que des fibres ciliaires les unes s'ouvrent dans le corps vitré & les autres dans cette bourle qui contient le cristallin, on le peut vrai-semblablement conjecturer : puisque ces fibres s'infèrent justement au lieu où la membrane du corps vitré se divise pour recouvrir le cristallin. Il est vray qu'on ne peut justifier ce fait par dissection, parce que ces fibres sont d'une délicatesse trop grande pour souffrir le scalpel.

Mais ce n'est pas assez d'avoir fait connoître les parties qui filtrent le suc qui doit nourrir les deux corps transparens, & les canaux qui le conduisent chez eux, ce suc n'y peut demeurer long-tems, comme dans un magasin, sans s'y altérer : il faut à la manière des autres humeurs qu'il se renouvelle, c'est-à-dire qu'il rentre dans la masse du sang, suivant la loy de la cir-

H

culation, à mesure qu'il s'en filtre de nouveau. Il est donc nécessaire que j'explique comment je conçois que cela se fait.

J'ay prouvé ci-dessus en parlant du corps vitré, que la membrane qui recouvre ce corps est poreuse en toutes ses parties, c'est-à-dire qu'elle est percée de quantité de petits trous: il y a apparence que la partie qui recouvre le cristallin est percée de même. J'ay fait voir aussi que toutes les cellules qui sont dans le corps vitré se communiquent les unes aux autres. Ceci posé: je dis que le suc nourricier étant continuellement poussé dans le corps vitré & autour du cristallin par le mouvement du sang, les parties sur-abondantes de ce suc, ou inutiles à la nourriture de ces deux corps, sont obligées de sortir par les pores de la membrane qui les recouvre, & de s'épancher entre le corps vitré & l'uvée, au travers même de la rétine qui leurs donne librement passage à cause de sa texture rare, & entre le cristallin & la cornée transparente, par les conduits dont je vais parler, pour remplir tout l'espace qui se rencontre en la partie antérieure de l'œil, & tenir tout le globe de l'œil dans une juste étendue.

C'est cette humeur épanchée au dedans de l'œil qu'on nomme *Humeur aqueuse*. Voila donc son origine expliquée, sans avoir recours à ces prétendus conduits ou canaux aqueux que quelques Anatomistes modernes ont publié: voila comme elle est entretenue: voila la raison pour laquelle elle ressemble si fort à l'humeur qui est renfermée dans le corps vitré, & pourquoi elle se reengendre si promptement quand elle s'est écoulée

par quelque ponction de la cornée, ou qu'elle s'est <sup>59</sup> diminuée par quelque violente maladie.

J'ay dit ci-dessus au Chapitre huitième en parlant des fibrès de l'uvée, qu'entre ces fibres droites & parallèles qui se glissent par le travers de la superficie intérieure du cercle ciliaire, il y avoit des petites cannelûres qui répondans à de semblables qui sont sur la membrane du corps vitré en l'endroit où ce cercle se colle sur cette membrane, formoient des especes de petits conduits toujourns remplis d'une teinture noire. C'est par ces conduits que cette humeur qui s'écoule par la partie postérieure du corps vitré se communique à la partie antérieure de l'œil. Et il ne faut pas croire que cette teinture noire \* dont ils sont remplis puisse s'y opposer, puisqu'au contraire cette humeur y coule aussi librement qu'au travers d'un sable délié.

Cette humeur épanchée dans le globe de l'œil, étant continuellement augmentée par de nouvelle, ne pourroit y demeurer long-tems sans étendre extraordinairement ce globe : elle est donc contrainte de rentrer dans les veines à mesure qu'il en arrive de nouvelle, pour se mesler de nouveau avec le sang & suivre son mouvement.

Ceux qui sçavent de quelle manière les veines ré-

H ij

4. Je ne sçai d'où il vient. Tout ce que je puis dire à Mr. Dodart c'est que je sçai seulement que dans les fœtus, si-tôt qu'on peut distinguer leurs yeux, on apperçoit au travers de leurs membranes cette teinture noire : ce qui peut faire conjecturer que cette teinture n'est point un excrément, ni simplement une humeur ; puisqu'elle se rencontre au moment que les autres particules de l'œil se forment encore.

Apostile d'un  
de Mrs. les  
Examineurs  
\* Chercher  
d'où vient ce  
Materia 2.

panduës dans le foye, la rate, & la verge, sont ouvertes de toutes parts de pores ronds ou oblongs, n'auront pas de peines à concevoir que la même disposition se doit rencontrer dans toutes les veines des autres parties, puisque la circulation s'y doit faire également comme dans le foye, la rate, & la verge: ainsi ils concevront que les petites veines répanduës dans l'uvée étans ouvertes de semblables pores, l'humeur épanchée dans le globe de l'œil & pressée d'en sortir, trouvant ces voyes ouvertes, s'y glisse aisément & rentre dans les veines pour suivre le mouvement circulaire du sang. Cette teinture noire dont l'uvée est enduite ne s'oposant pas plus à ce passage que celle qui se trouve dans les conduits ci-dessus dits, étant d'une même nature.

Ce sont là mes conjectures touchant la nourriture des deux corps transparens, l'origine & l'entretien de l'humeur aqueuse, & la manière dont cette humeur alimentaire circule dans le globe de l'œil. Si elles ne plaisent pas à tout le monde, j'en suis tout consolé. Je ne m'érige pas en maître absolu: je me contente d'exposer mes sentimens: & je demande seulement que dans les choses qu'on ne peut voir ni montrer, il me soit permis de proposer des conjectures vrai-semblables: celles-ci me paroissent telles, étans fondées sur la structure particulière de l'œil, & sur la règle générale des filtrations: je m'en serviray donc pour expliquer dans la suite de ce traité quelques maladies des deux corps transparens.

*De la Vuë.*

## CHAPITRE XV.

**P**our sçavoir, où, & comment les objets extérieurs agissent dans l'œil pour y exciter le sentiment de la vuë, ce n'est pas assez d'avoir une connoissance parfaite de la structure de cet organe, il faut encore être instruit de quelques expériences, sans lesquelles il seroit impossible de connoître comment ce sentiment se fait.

On ferme la porte & toutes les fenestres d'une chambre, ensorte qu'il n'y entre aucune lumière que par un grand trou de charrière qu'on a fait à la porte ou à un des volets qui répond sur une place bien éclairée. On applique & attache sur ce trou un carton percé d'un trou à laisser passer un gros pois. On présente vis-à-vis de ce trou une feuille de papier ou un linge blanc, que l'on approche ou recule jusques à ce qu'on voye sur ce papier ou linge une peinture plate & renversée des objets de dehors.

Si on met entre ce trou & ce papier à une distance convenable un verre convexe, on rendra cette peinture un peu plus petite & moins confuse. Et si même on met ce verre en dehors au devant de ce trou, on la rendra aussi moins confuse.

Si on fait promener quelque personne dans la place vis-à-vis de ce trou, ensorte qu'elle s'éloigne ou s'approche de la porte ou de la fenestre, on verra la pein-

ture de cette personne devenir plus petites & plus confuse quand elle s'éloignera, & plus grande & moins confuse quand elle s'approchera.

Pour connoître cette expérience il faut admettre pour principe. Que les rayons de lumière qui réjaillissent de chaque petite partie des objets de dehors, décrivent de toutes parts & à la ronde une infinité, ou pour parler plus correctement, une multitude incompréhensible, ou bien un nombre qui ne se peut déterminer, de lignes droites, dont chaque petite partie des objets sont autant de centres: de sorte que tous les rayons qui viennent des différentes parties des objets, se croisent les uns & les autres en une infinité de lieux & en une infinité de distances, sans pour cela s'embarasser ni les uns ni les autres, & sans cesser de continuer leur chemin en ligne droite.

Il résulte delà, qu'il n'entre dans cette chambre, que les seuls rayons réfléchis des objets extérieurs qui se croisent aux environs du trou, pour se peindre sur le papier. Et comme les rayons qui partent des parties supérieures des objets, se croisent avec ceux qui viennent des parties inférieures, ceux des parties droites avec ceux des parties gauches, & ainsi de tous les autres, & qu'ils continuent leur chemin en ligne droite, la peinture en doit être renversée, c'est-à-dire que les parties supérieures des objets doivent paroître en bas, celles des parties basses en haut, celles des parties droites à gauche, & ainsi de toutes les autres.

Mais comme cette peinture est rendue plus petite & moins confuse, quand on met un verre convexe en-

tre le trou & le papier, il s'ensuit que les rayons de lumière qui se croisent & passent par ce trou ne continuent plus leur route en ligne droite, & qu'ils sont rompus par ce verre & déterminés à s'approcher plus près de la ligne perpendiculaire.

En effet, on sçait par expérience que les rayons de lumière qui passent d'un milieu transparent, dans un autre dans lequel ils continuent de se mouvoir, qui est ou plus liquide ou plus solide, & sur la surface duquel ils tombent avec quelque obliquité, s'éloignent ou s'approchent de la ligne perpendiculaire.

C'est ce détour qu'on nomme, *Réfraction*. Comme au contraire la *Réflexion* se fait quand les rayons de lumière tombans sur la surface de quelque corps opaque, massif & poly, qu'ils ne peuvent pénétrer, sont obligés de retourner vers le terme d'où ils sont partis, quand ils tombent perpendiculairement; ou de se détourner par une ligne semblable à celle de leur incidence, quand ils tombent obliquement. De là vient que l'angle de réflexion est égal à celui d'incidence.

---

*Suite du precedent, contenant des expériences pour prouver la réflexion & la réfraction de la lumière.*

#### C H A P I T R E X V I.

**O**N s'assûrera de la vérité que j'ay avancée à la fin du Chapitre précédent par ces expériences dont une partie est tirée de l'optique.

Quand le soleil envoie ses rayons sur la porte de

la chambre ci-dessus, enforte qu'il en puisse passer un rayon par le trou du carton, on reçoit en dedans de la chambre ce rayon sur la surface d'un miroir, ou d'un autre corps opaque, massif & poly posé horisontalement, cependant qu'on fait de la fumée dans les environs, ou que l'on y tamise quelque poussiere legere, & l'on a le plaisir de voir ce rayon, rendu matériel, tomber sur ce corps & s'en réfléchir, & d'en pouvoir même mesurer les angles que l'on trouvera egaux entre eux.

En voici une autre aussi aisée à exécuter, pour montrer dequelle manière les rayons de lumière se brisent en passant dans des milieux de differente nature.

On attache au fond d'un bassin ou d'un autre vase des marques arbitraires, comme des globules de cire, que l'on dispose à certaines distances en ligne droite, selon le diametre du vase: & dans la chambre susdite, on pose horisontalement ce vase au dessous du rayon du soleil qui passe par le trou du carton, de telle sorte que la ligne des marques soit du côté du soleil, & que le rayon tombe sur la première marque. On verse ensuite dans ce vase telle quantité d'eau qu'on veut, apres quoi on voit que le rayon qui tomboit sur la première marque s'est racourci & a avancé vers le centre du fond du vase de deux ou trois marques, & plus même, suivant qu'on a mis plus ou moins d'eau; je veux dire qu'il s'est aproché de la ligne perpendiculaire que l'on feroit tomber au point de son entrée dans l'eau.

Si on trouble un peu cette eau enforte qu'elle ne perde

perde point sa transparence, en y versant quelques gouttes de lait, ou y jettant quelques grains de sel de saturne, ou de telle autre manière qu'on voudra, & que l'on fasse de la fumée aux environs, on verra trois rayons bien exprimez, celui d'incidence, celui de réflexion qui se fait sur la superficie de l'eau, & celui de réfraction, & comme ce dernier rayon se continue en ligne droite depuis qu'il s'est brisé à son entrée dans l'eau.

Et si au milieu du fond de ce bassin, au lieu de marques on met horizontalement un morceau de glace de miroir bien étamée, ou quelque table de métal bien poli, qu'on emplisse ce bassin d'eau, qu'on le mette comme dessus au dessous de ce rayon, en sorte qu'il frappe au milieu de cette glace ou de cette table, troublant tant soit peu cette eau, & faisant de la fumée, on verra cinq rayons tres bien distinguez, celui d'incidence, celui de réflexion, & celui de réfraction, comme dans l'expérience susdite; & outre ce, celui de réflexion qui se fait sur le miroir ou sur la table d'angle égal au rayon de réfraction que l'on doit considerer ici comme d'incidence, & enfin celui de réfraction qui se fait dans l'air à la sortie de l'eau, & qui s'éloigne de la perpendiculaire, de telle sorte qu'il se trouve parallele à celui de la première réflexion.

Enfin si on fait un petit coffre large d'un pouce & demi ou deux pouces, long de sept ou huit pouces, & haut de deux pouces & demi, dont le fond & les deux côtes soient des lames de verre ou de cristal bien égales & unies, & les bouts & soutiens de bois ou

d'autre matière, ayant soin de bien mastiquer les jointures, avec de la cire ou autrement ; on fera avec cet instrument les trois expériences susdites, y procédant comme je l'ay dit, & on aura la facilité de voir & de pouvoir mesurer par le côté tous les angles des rayons avec un quart de cercle gradué. Et outre ce on verra au dessous du fond de ce coffret le rayon de la seconde réfraction qui se fait en passant de l'eau dans l'air, & qui s'éloigne de sa perpendiculaire ; en sorte que s'il étoit prolongé vers haut, il se trouveroit parallèle à celui d'incidence. On remarquera en passant, que la réfraction qui se fait dans la lame du fond du coffret étant tres peu considerable, à cause du peu d'épaisseur de cette lame, l'erreur qui se peut rencontrer dans cette expérience est de peu de conséquence.

On s'assurera aussi de la réfraction qui se fait dans le verre & dans le cristal, si on pose horizontalement sur une table située sous le rayon susdit, un carton ou une feuille de papier sur laquelle on aura tracé une ligne droite divisée à discrétion par degrez ; & ayant mis à deux ou trois pouces de distance aux deux côtes de cette ligne deux liteaux de bois d'égale épaisseur, on observera sur quel degré ce rayon tombe : puis mettant sur ces liteaux une table de verre ou de cristal, unie & d'égale épaisseur, on verra ce rayon racourcy tomber sur un degré ou deux, suivant l'épaisseur de cette table, plus près de la perpendiculaire.

Si on fait les expériences susdites à différentes heures du matin ou de l'après-midi, on remarquera que lorsque le soleil est moins élevé sur l'horison, les ré-

fractions des rayons sont plus grandes que lorsqu'il est plus élevé : & parce que lorsque le soleil est moins élevé, il envoie ses rayons plus obliquement sur la superficie de l'eau, & moins obliquement lorsqu'il est plus élevé ; on doit conclure, que plus les rayons de lumière frappent obliquement la superficie des corps transparens, & plus ils se brisent & s'approchent de la perpendiculaire de leur entrée ; & que moins ils la frappent obliquement, & moins aussi ils se brisent.

On le sçait & les expériences susdites le confirment, que les rayons qui frappent la superficie des corps transparens ne les pénètrent pas tous : il n'y a que ceux qui donnent dans les pores de ces corps, qui les pénètrent, pour tous les autres qui frappent leurs parties solides, ils se réfléchissent comme on l'a vû, & cela d'autant plus que ces rayons y tombent plus obliquement ; parce que dans cette disposition ils rencontrent plus de ces parties solides : car il seroit difficile que les pores de l'air, par exemple, correspondissent juste aux pores de l'eau qui est d'une nature différente.

Mais pourquoi ces rayons en passant d'un milieu transparent dans un autre milieu aussi transparent, mais de différente nature, se brisent-ils ? pour en trouver la raison il faut considérer que comme chaque chose persiste de soi-même autant quelle peut dans sa façon d'être ; quand un corps a commencé à se mouvoir en ligne droite, il doit continuer à se mouvoir suivant cette ligne, & quand il s'en détourne il doit rencontrer quelque obstacle du côté d'où il s'éloigne : ainsi quand un rayon de lumière passe d'un milieu dans un autre

de différente nature & dans lequel il peut continuer son mouvement, il doit se détourner du lieu où la résistance est plus grande.

Et comme les rayons de lumière qui passent dans l'air ont plus d'occasion de perdre de leur mouvement, en le communiquant aux parties de l'air qui les pressent en se déplaçant continuellement : qu'ils en perdent moins dans l'eau, qui en quelque manière à plus de dureté que l'air, & dont par conséquent les pores sont moins traversés par le déplacement de ses parties : & qu'ils n'en perdent que très peu dans le verre & dans le cristal, dont les pores sont déjà tous disposés pour leur passage, & dont les parties résistent entièrement à leur déplacement ; il s'ensuit que la lumière doit passer plus aisément dans l'eau que dans l'air, & plus aisément dans le verre & dans le cristal que dans l'eau.

De là vient que lorsque les rayons de lumière passent obliquement de l'air dans l'eau, ils trouvent plus de résistance dans l'air du côté de l'angle obtus de leur entrée, que du côté de l'angle aigu, ce qui les oblige à se détourner vers le côté opposé à la plus grande résistance, & ainsi s'approcher de la perpendiculaire de leur entrée dans l'eau ou ils se meuvent plus aisément : & de même quand ils passent obliquement de l'eau dans l'air, comme la résistance dans l'air est toujours plus grande du côté de l'angle obtus, ils sont obligés à se détourner en s'éloignant de la perpendiculaire de leur sortie de l'eau : mais quand ils tombent perpendiculairement de l'air dans l'eau, ou de l'eau dans l'air, ils ne doivent point se détourner, parce que la

résistance est égale de toutes parts ; & de même en passant dans le verre & dans le cristal. 69

*Suite des deux précédents , contenant des expériences pour prouver de quelle manière la réfraction se fait dans les verres convexes & concaves.*

## C H A P I T R E X V I I.

**Q**Uand on s'est assuré par les expériences susdites , de quelle manière les rayons de lumière se réfléchissent à la rencontre des corps massifs & polis, & de quelle manière ils se brisent en passant dans des milieux de différente nature ; il est aisé de prévoir ce qui doit arriver quand ces milieux ont différentes figures , & d'expliquer tous les effets qui en résultent. Je ne m'arrêteray point à examiner toutes les expériences que l'on peut faire avec des verres différemment figurez , je me contenteray seulement de faire voir ce qui arrive à l'occasion des corps transparens terminez par des lignes sphériques ; cela seul m'étant nécessaire pour expliquer l'usage des deux corps transparens & de l'humeur aqueuse.

Si on tire une ligne droite sur un carton , qu'on fasse un trou au milieu de cette ligne , & deux autres à ses deux extrémités , en sorte qu'ils soient également distans de celui du milieu & qu'ils n'excedent point le diamètre du disque du verre dont on voudra se servir, qu'on applique ce carton au trou de la chambre susdite quand le soleil y donne, & qu'on fasse de la fumée aux environs , on remarquera d'abord trois rayons sortir

par ces trois trous. Ensuite si on reçoit ces trois rayons sur un verre convexe, enforte que celui du milieu tombe perpendiculairement sur la partie la plus éminente du verre, on verra ce rayon du milieu traverser ce verre & continuer sa route en ligne droite sans se briser, & les deux rayons extrêmes se détourner à leur entrée dans le verre en s'approchant de la perpendiculaire de leur entrée, ce qu'on connoitra par leur sortie qui se trouvera plus près du rayon moyen, & en sortant du verre on les verra encore se détourner en s'éloignant de la perpendiculaire de leur sortie, & s'approcher tellement du rayon moyen, qu'ils s'unissent à lui en se croisant à une certaine distance, & se divisent ensuite de telle sorte, que le rayon qui étoit du côté droit se trouve au gauche, & celui du côté gauche au droit.

Si par delà l'union de ces rayons on met un second verre plus convexe, enforte qu'il reçoive ces trois rayons, on verra celui du milieu continuer aussi sa route en ligne droite, & les deux extrêmes se briser de même & s'approcher tellement du rayon moyen qu'ils s'unissent à lui & se croisent à une certaine distance plus ou moins éloignée du second verre, que ce verre est moins ou plus convexe. Et si on approche un peu plus près ce second verre de la première union, on verra que les rayons extrêmes se briseront moins, & que leur union se fera plus loin de ce verre. Comme au contraire, si on éloigne davantage ce second verre de la première union, leur réfraction sera plus grande, & ils s'uniront plus près de ce verre.

De cette dernière expérience on peut tirer cette con-

séquence. Que les rayons qui réjaillissent de chaque petite partie des objets étant divergents de même que les rayons qui partent de cette première union, ils doivent aussi se briser de la même manière : ainsi rencontrans un verre convexe près de l'objet d'où ils réfléchissent, ils se briseront moins, & leur union par conséquent se fera plus loin du verre ; & au contraire rencontrans le verre plus loin, ils se briseront davantage & s'uniront plus près du verre. Et cette conséquence servira à faire concevoir pourquoi les objets ne sont vus bien distinctement qu'à une certaine distance.

Si au lieu d'un verre convexe on reçoit les rayons qui sortent des trois trous du carton sur un verre concave, en sorte que le rayon moyen tombe perpendiculairement au milieu de ce verre, on verra ce rayon du milieu continuer aussi son chemin en ligne droite, & les deux rayons extrêmes s'approcher de la perpendiculaire de leur entrée, ce qu'on connoîtra par leur sortie du verre plus éloignée du rayon moyen, & en sortant du verre s'éloigner de la perpendiculaire de leur sortie, de telle sorte qu'ils s'écartent toujours de plus en plus du rayon moyen. Ce qui arrive de même à tous les autres rayons qu'on peut s'imaginer passer dans toutes les autres parties de ces verres.

On voit donc par ces expériences qui ne sont que des suites des précédentes, que le verre convexe à la propriété d'assembler les rayons de lumière, c'est-à-dire de les rendre convergens ; & le verre concave au contraire de les éloigner, c'est-à-dire, de les rendre divergens.

*Suite des trois précédens, contenant quelques remarques à faire sur les expériences y contenues.*

### CHAPITRE XVIII.

**E**N faisant ces dernières expériences & quelques-unes des précédentes, on pourra en même tems remarquer tous les rayons qui se réfléchissent de toutes les superficies de tous les differens milieux au travers desquels ils passent, & comme les rayons principaux s'affoiblissent toujours de plus en plus : à l'occasion de quoi on verra comment les rayons qui souffrent le plus de réfraction étant reçeus un peu loin des verres, font naître toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

On remarquera encore que chaque rayon qui passe par chaque trou du carton, s'élargit insensiblement à mesure qu'il s'éloigne du trou ; & cela parce que tous les rayons qui partent de chaque point de la superficie du soleil, s'en éloignent de toutes parts en une infinité de lignes droites qui se croisent en une infinité de lieux & de distances, comme je l'ay dit ci-dessus en parlant de la lumière réfléchie qui suit toujours les déterminations de la lumière seconde ou dérivée, je veux dire de ces rayons qui viennent du corps lumineux : desorte que ce rayon que je suppose seul, est véritablement composé de plusieurs rayons paralleles qui sont traversez par un autre plus grand nombre de rayons qui passent obliquement par ce trou, & qui se croisent aussi aux environs de ce trou. Et comme la distance de la terre  
 au

au soleil est extrêmement grande, l'angle de leur union est fort aigu, & par conséquent celui de leur des-union: ainsi ce faisceau de rayons ne doit s'élargir qu'insensiblement.

Et c'est par cette raison que s'il y a trois ou plusieurs trous sur ce carton disposez en ligne droite ou autrement, les rayons qui passent par ces trous s'unissent à une certaine distance & ne forment plus qu'un gros faisceau de rayons; & si on met l'œil à l'endroit de l'union de ses rayons, on aura le plaisir de ne plus voir qu'un seul trou.

On remarquera enfin qu'il arrive aussi à chaque faisceau de rayons ce qui arrive à tous en général, c'est-à-dire que les rayons qui composent chaque faisceau étant divergents en sortant du trou, en les recevant sur un verre convexe, ils deviennent convergents & tendent à s'unir à un certain point qui est celui de l'union générale.

Si on doutoit de ce que j'ay avancé touchant l'éloignement des rayons de chaque point de la superficie d'un corps lumineux, quoi que cela soit assez facile à concevoir parce que j'en ay dit, on s'en éclaircira encore par cette expérience.

Pendant la nuit on allume une chandelle, on tient auprès de la flamme un carton percé d'un petit trou, on reçoit les rayons qui passent par ce trou sur une feuille de papier blanc qu'on expose à une distance convenable, on voit la flamme, la mèche & la partie supérieure de la chandelle peintes foiblement sur le papier, en sorte que les parties supérieures paroissent en bas, les inférieures en haut, les droites à gauche &

K

les gauches à droite : & à mesure qu'on éloigne ou approche la feuille de papier du trou du carton, cette peinture devient ou plus grande, ou plus petite. Ce qui ne pourroit ainsi se faire si plusieurs rayons ne venoient de différents points de la superficie de la flamme, & ne se croisoient à l'endroit du trou de ce carton.

*Suite des quatre précédents, de la nature de la lumière.*

### CHAPITRE XIX,

**P**uisque la lumière se meut, quelle se réfléchit à la rencontre des superficies solides, & quelle se brise en passant dans des milieux de différente nature; il s'ensuit que c'est un corps qui se meut; & ce corps ne peut être simplement l'air agité, puisque l'air ne peut pénétrer le verre, ce que fait la lumière: c'est donc une substance ou matière plus subtile, & qui se meut avec plus de vitesse.

Et comme il seroit difficile de concevoir que cette substance ou cette matière se pût porter en un instant d'un corps lumineux fort éloigné, comme par exemple du soleil jusques à nous; on peut croire quelle remplit tous les pores de l'air & des autres corps transparens; & que si elle n'excite pas toujours le sentiment de lumière, quoi quelle soit actuellement en mouvement, de même que les autres matières fluides; il y a apparence qu'il lui manque alors quelques mouvemens particuliers qui lui sont absolument nécessaires pour se faire ressentir.

On sçait par les expériences susdites que le mouvement en ligne droite est nécessaire pour exciter le sentiment simple de lumière. Il est plus difficile de déterminer ceux qui doivent accompagner ce mouvement droit, pour exciter le sentiment composé d'où naissent les couleurs. On connoit seulement que les couleurs ne sont point réelles dans les corps, & que ce ne sont que de certaines modifications de la lumière.

On s'en assure en recevant sur une des faces d'un prisme ou verre triangulaire, ou sur la superficie d'un verre plein d'eau, la lumière qui passe par le trou du carton de la chambre susdite, & cette lumière traversant ce prisme, ou l'eau de ce verre, & souffrant de fortes réfractions à son entrée & à sa sortie, acquiert de certaines modifications qui lui font exprimer fort vivement sur les corps opozés à quelque distance delà toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Quoi que je ne m'embarasse point de vouloir déterminer quels sont ces mouvemens ou ces modifications particulières que les particules de la lumière doivent souffrir pour exciter toutes ces couleurs; parce qu'il me semble qu'il est bien difficile de rencontrer juste dans des choses qui ne résultent pas assez clairement des expériences que l'on peut faire: eependant je veux bien avertir ici à l'occasion du prisme, que Monsieur Rohault a s'est trompé dans la figure troisiéme du chapitre 27. de la première partie de sa physique, en faisant croiser au milieu du prisme les rayons qu'il suppose venir du soleil: car outre que cela ne se peut; si on considère que les rayons de lumière ne se brisent point

*Après Mr.  
Dij-cviii*

autrement dans un prisme que dans un verre dont les superficies sont plates, on jugera qu'ils doivent traverser parallèlement le prisme. On s'en assurera encore par cette expérience.

On prendra deux tables triangulaires de bois ou d'autre matière solides, on tracera sur chacune un triangle équilatéral & qui soit égale en chaque table: on fera des rainûres dans les lignes qui termineront ces triangles, & à l'endroit des angles on y fera des trous pour y mettre trois sôutiens égaux en longueur & de même manière, à côté desquels on fera aussi des rainûres qui repondront à celles des tables: on taillera trois verres pour remplir les trois faces de cette machine, & on les introduira dans toutes ces rainûres. Le tout étant bien joint, on mastiquera les jointures avec de la cire ou autrement, & ayant fait un trou au milieu d'une de ces tables, on remplira ce prisme d'eau; on fermera enfin ce trou avec une cheville ou de la cire.

Ayant fait deux trous sur un carton à trois ou quatre lignes l'un de l'autre, on appliquera ce carton au grand trou de la chambre susdite quand le soleil y donne, & faisant de la fumée comme je l'ay dit, on verra deux rayons sortir par ces trous, & recevant ces rayons sur une des faces de ce prisme, on apercevra aisément au travers de la face qui n'est point traversée par ces rayons, que ces deux rayons se brisent en entrant dans le prisme, & sont parallèles en le traversant, bien loin de s'y croiser; & que sortant enfin de ce prisme, ils se brisent une seconde fois, & continuent parallèlement leur route. Ils se joignent ensuite en s'élargissant com-

me je l'ay dit & par la raison raportée au Chapitre precedent, & expriment enfin sur les corps oppozés les couleurs de l'ar-en-ciel, même peu apres qu'ils sont sortis du prisme. La même chose arrive quand il n'y passe qu'un gros rayon par un trou à passer le petit doigt; car on le voit conserver sa grosseur en entrant dans le prisme & en le traversant, & encore en sortant du prisme, & ensuite s'élargir insensiblement & exprimer les mêmes couleurs.

De quelque manière qu'on reçoive les rayons sur un prisme, leurs réfractons sont toujours tres grandes, à cause de l'inégalité de son épaisseur, je puis même dire quelles sont égales; car si on reçoit les rayons moins obliquement sur une des faces, ils se briseront moins à la verité à leur entrée, mais à leur sortie, rencontrant l'autre face fort obliquement, ils s'y briseront plus qu'ils n'auroient fait si on les avoit reçu plus obliquement; ainsi il y a toujours même proportion entre ces réfractons; c'est ce qui fait aussi qu'il en naît toujours les mêmes couleurs. A l'égard de ces couleurs, on remarquera en faisant l'expérience susdite, que la bleuë, est, & vient du côté le plus épais du prisme, la rouge du moins épais, la verte & la jaune ou orangée entre-deux, la verte étant attenant de la bleuë & la jaune attenant de la rouge.

Après cette expérience on jugera comme on voudra du sentiment de Monsieur Rohault touchant l'explication particulière des couleurs qui naissent du prisme, raportée dans les articles 66. 67. & 68, du Chapitre susdit de sa physique. Cependant il sera toujours

vrai de dire que si on considère avec un microscope les différentes figures & les divers arrangemens des petites parties qui composent les corps qu'on nomme colorez, la transparence de ces mêmes petites parties, & la diversité des pores quelles laissent entre elles, il ne sera pas difficile de concevoir que la lumière tombant sur leurs superficies, ne s'en réfléchisse & ne s'affoiblisse en différentes manières, & ne souffre quelques-unes des réfractions qui se font au travers du prisme ou du verre d'eau : mais il est bien difficile, comme je l'ay dit, de déterminer quelles dispositions il faut pour exciter telle ou telle couleur.

Quoi que je dise que les couleurs ne sont point réelles dans les corps que l'on nomme colorez, & que ce ne sont que de certaines modifications de la lumière; je ne pretens pas pour cela disputer avec ceux qui tiennent que les couleurs sont réelles dans les corps; & je seray de leur avis lorsque par réalité ils entendront une certaine disposition dans les petites parties qui composent les corps, permanente & propre à réfléchir la lumière avec les modifications nécessaires pour exciter en nous le sentiment des couleurs.

Comme je ne parle des couleurs que par occasion, je n'en diray rien davantage, cela me suffisant pour expliquer de quelle manière la lumière réfléchie en imprimant dans l'œil la figure des objets visibles, y excite en même tems le sentiment des couleurs qu'on leur attribue.

Pour éclaircir quelques difficultés qu'on pourroit se former sur ce que j'ay dit ci-dessus à l'occasion de

la lumière, on fera les remarques suivantes.

Premièrement que ce terme de lumière se prend en plusieurs sens : ou pour un certain mouvement des parties du corps lumineux qui les rend capables de pousser à la ronde, comme je l'ay dit, cette matière subtile dont j'ay parlé, & c'est ce que l'on appelle *Lumière primitive* ou *Radical* : ou pour l'inclination qu'à cette matière à se mouvoir & s'éloigner en ligne droite du corps lumineux ; qui est ce que l'on appelle *Lumière seconde* ou *Dérivée* : ou pour le changement de détermination qui arrive à cette lumière seconde à la rencontre des corps solides, avec toutes les différentes modifications qui lui arrivent & cette même tendante à s'en éloigner en ligne droite, ce qu'on nomme *Lumière réfléchie* : ou enfin pour le sentiment même qu'excite en nous cette lumière réfléchie, ou cette lumière dérivée.

En second lieu qu'il n'est pas nécessaire que les parties de cette matière subtile, dont j'ay parlé, qui environnent un corps lumineux, se portent jusques à nous ; il suffit qu'étant ébranlées & poussées par l'action du corps lumineux, elles transmettent leurs mouvemens à celles qui les suivent, & ainsi successivement les unes aux autres. Ce qui doit ainsi arriver, parce que tous les pores de l'air & des autres corps transparens sont pleins, comme je l'ay dit, de cette matière subtile. Autrement il seroit impossible de concevoir comment on pourroit voir en un instant le feu d'un canon qu'on tire à une distance éloignée.

Enfin que les corps qu'on nomme transparens sont ceux qui donnent passage à la lumière pour agir sur

nos yeux ; ainsi leur forme doit consister dans la rectitude de leurs pores qui les traversent de tous côtez sans interruption : & qu'au contraire les corps opaques sont ceux qui interrompent l'action ou le passage de la lumière ; parce que leurs pores ne sont point droits , du moins que s'il y en a quelques-uns , ils n'en sont pas entièrement pénétrés de tous côtez.

S'il reste encore quelques difficultés , pour peu qu'on médite sur ce que j'ay dit touchant la nature & les propriétés de la lumière , on les résoudra facilement soi-même : ainsi je ne m'étendray pas davantage sur cette matière , il me suffit d'avoir établi ce qui me peut servir à expliquer l'usage des parties principales de l'œil , & dans la suite quelques symptômes qui arrivent à quelques-unes de ses maladies.

---

*Suite des cinq précédents , contenant le reste de l'explication de la première expérience.*

### CHAPITRE XX.

**T**Out ce que j'ay dit & les expériences que j'ay rapportées depuis le Chapitre quinzième n'ayant été que pour parvenir à une explication claire & exacte de la première expérience , il est tems que je l'acheve : & pour cet effet je reviens au premier principe dont je me suis servi , & que j'ay suffisamment prouvé , par les conséquences qu'on peut tirer des expériences rapportées au Chapitre dix-huitième & autres.

Je dis donc que les rayons qui rejaillissent de chaque  
petite

petite partie des objets, décrivans de toutes parts & à la ronde une infinité de lignes droites, on ne doit considérer de tous ces rayons que ceux qui passent par le trou du carton, & qui forment chacun comme un petit *Faisceau* ou *Pinceau* de rayons disposé en pyramide, dont la pointe aboutit à chaque petite partie des objets, & la base au trou du carton; de sorte que tous ces petits pinceaux de rayons qui viennent de toutes les petites parties des objets, se croisans en passant par le trou du carton, en sortant de ce trou sont non-seulement divergens entr'eux, mais aussi tous les petits rayons dont chacun pinceau est composé, le sont aussi: ainsi rencontrans le papier en cette disposition, ils n'y peuvent exprimer qu'une peinture foible & confuse des petites parties des objets d'où ils partent.

Mais quand tous ces pinceaux de rayons rencontrent un verre convexe entre le trou & le papier, il arrive à chaque pinceau en particulier ce qui arrive à ces pinceaux de rayons dont j'ay parlé au Chapitre 18. c'est-à-dire que les rayons qui les composent, se brisans à leur entrée dans le verre, ils s'aprochent de la perpendiculaire de leur entrée, & que se brisans une seconde fois à la sortie du verre, ils s'éloignent de la perpendiculaire de leur sortie: ainsi tous les rayons de chacun pinceau tendent à s'unir à un certain point plus ou moins éloigné du verre, selon que ce verre est moins convexe ou plus convexe, & à former par conséquent une autre petite pyramide dont la pointe est opposée en quelque manière à la première dont j'ay parlé. Et comme tous ces pinceaux en se terminans en pointes

L

s'aprochent en même tems les uns des autres autour du pinceau du milieu, dont le rayon perpendiculaire ne souffrant point de réfraction, comme je l'ay montré ci-dessus, leur sert d'axe; il s'ensuit qu'ils doivent tracer sur le papier une peinture plus petite & moins confuse des objets de dehors.

On juge bien que si on éloigne le papier au delà de la pointe de ces pinceaux de rayons, ces rayons dont ils sont composez continuans leur chemin en ligne droite, se trouveront divergens, & rendront par conséquent la peinture confuse; & que si au contraire on approche le papier du côté du verre, cette peinture se trouvera aussi un peu confuse, parce qu'alors les rayons qui composent ces pinceaux, n'étant pas encore unis, ils ne la peuvent tracer qu'avec quelque confusion. Et c'est ce qui arrive.

On juge bien aussi que tous ces petits pinceaux de rayons ont dans leurs pointes une partie des mouvemens & modifications qu'ils ont reçu en réfléchissant des petites parties des objets; & qu'ainsi ils peuvent non-seulement exprimer la figure des petites parties d'où ils partent, mais aussi leurs couleurs.

Quand on met ce verre en dehors audevant du trou, il est aisé de concevoir que ce verre doit recevoir un plus grand nombre de rayons de chaque petite partie des objets, qu'il n'en devoit passer par ce trou, & que rendant ces rayons plus convergens, il y en entre aussi davantage, & que par conséquent la peinture des objets en doit être mieux exprimée.

Et quand on fait promener une personne dans la place

vis-à-vis du trou, la peinture de cette personne doit être plus grande quand elle s'en approche; parce qu'alors les rayons extrêmes & les autres à proportion forment un angle plus ouvert en se croisant, & par conséquent celui du dedans de la chambre doit être plus grand & plus ouvert: elle doit aussi être moins confuse, parce que ces mêmes rayons venans de plus près, il en doit passer un bien plus grand nombre par le trou du carton; ainsi leur impression doit être plus forte, & d'autant plus, que cette impression à moins d'occasion d'être affoiblie par l'entrée d'autres rayons qui pourroient venir d'autres objets. Et au contraire, la peinture doit être plus petite, quand cette personne s'éloigne, parce que les angles dont j'ay parlé deviennent plus aigus: & elle doit être plus confuse, parce qu'alors ces mêmes rayons venans de plus loin, il en doit moins passer par le trou du carton; & par conséquent leur impression doit être plus foible, étant même encore affoiblie par l'entrée des autres rayons qui viennent des autres objets voisins.

---

*Suite des six précédents, contenant l'explication de l'usage des parties principales de l'œil, & qui sont nécessaires à la vision.*

### C H A P I T R E X X I.

**L**orsque l'on a une fois bien compris par la première expérience que je viens d'achever d'expliquer, comment les rayons de lumière tracent sur le

L ij

papier la figure des objets d'où ils sont réfléchis, & expriment en même tems leurs couleurs; il n'est plus difficile de concevoir comment ces mêmes rayons peuvent exciter dans la rétine le sentiment de la vue. Si même on considère attentivement la rondeur de l'œil, la plénitude de son globe, la tumeur de la cornée transparente, la figure différente des deux faces du cristallin, la situation & la disposition de la rétine, on jugera que les réfractions de la lumière s'y doivent faire d'une manière plus parfaite, tant parce que la lumière s'y meut avec plus de liberté, que parce que tout concourt à la réunion de chacun pinceau de rayons & à leur réception juste sur la rétine.

Car l'éminence sphérique de la cornée transparente excédant celle du globe, fait que les rayons qui réjaillissent de chaque petite partie des objets, se brisent en s'approchant chacun de la perpendiculaire de leur entrée plus qu'ils ne feroient sans cette éminence, & continuans leur route en cette disposition par l'humeur aqueuse, il en passe un plus grand nombre par la pupille, qui, sans cette réfraction, tomberoient sur l'iris. Chaque pinceau de rayons se rétrécissant donc en entrant dans l'œil, & tous ces pinceaux se croisans pour passer par la pupille, rencontrent ensuite le cristallin, dont la superficie sphérique faisant partie d'un moindre cercle que celui de la cornée transparente, & dont la substance étant plus solide que celle de l'humeur aqueuse, tous les rayons dont chacun pinceau est composé s'y brisent une seconde fois en s'approchant encore davantage de la perpendiculaire; & sortans en cette

disposition du cristallin, & entrans dans le corps vitré, qui n'est pas à beaucoup près si dur que le cristallin, ils souffrent une troisième réfraction en s'éloignans de la perpendiculaire de leur sortie, & s'aprochent par conséquent tellement les uns des autres, qu'ils s'unifient chacun en un seul point lorsqu'ils atteignent la rétine. Et parce que tous ces pinceaux, en se terminant ainsi en autant de pointes s'aprochent en même tems les uns des autres autour du pinceau du milieu dont le rayon perpendiculaire leur sert d'axe, comme je l'ay dit dans le Chapitre précédent, ils doivent tracer sur la rétine une peinture fort racourcie des objets d'où ils partent.

Comme tous les pinceaux de rayons qui se réfléchissent de chaque petite partie des objets, se terminent en autant de points sur la rétine, à l'occasion des réfractations susdites, on peut dire qu'ils y impriment les mêmes mouvemens qu'ils avoient lors de leur réflexion, qui sont à la verité plus foibles, & c'est cette impression de mouvement qui fait ressentir à l'ame la presence des objets extérieurs. Cette même impression est aussi ce que nous apellons, *Image*.

Cette impression ou image se trouve renversée par les raisons que j'ay raportées ci-dessus: elle est très petite à proportion de celle que l'on voit sur le papier dans la première expérience, à cause du nombre & de la nature des réfractations, qui font que les pinceaux qui tombent obliquement s'aprochent d'avantage du pinceau moyen: elle est aussi mieux exprimée, parce que la figure de la rétine étant sphérique, elle se trouve

justement à la pointe de chaque pinceau de rayons.  
 Une juste plénitude du globe de l'œil est si nécessaire pour que les réfractions dont je viens de parler, se fassent régulièrement, que quand elle ne se rencontre plus, comme lorsque l'humeur aqueuse s'est écoulée ensuite de quelque playe, ou qu'elle s'est diminuée ou consommée par quelque maladie, ou par une extrême vieillesse, & que le globe s'affaïse, quoique les autres parties intérieures soient saines, la vue se diminue considérablement ou se perd, & elle ne se rétablit que quand cette humeur se rengendre dans une quantité suffisante pour lui donner sa première extension : & de même quand le globe se remplit par trop, comme je le diray ci-apres en parlant de ses maladies, & cela parce que les parties intérieures ne gardans plus leur situation naturelle, les rayons de lumière n'agissent plus qu'avec confusion sur la rétine.

La dilatation & le resserrement de la pupille ne contribue pas peu à la perfection de la vue, lorsque l'on a dessein de regarder les objets proches, ou éloignés, & ceux qui sont plus ou moins éclairés. Je m'explique.

Si dans le fond d'une chambre médiocrement éclairée, on examine la pupille d'une jeune personne qui ne regarde que les objets qui sont dans cette chambre, ou de plus voisins qu'on lui présente, on la verra fort dilatée : & si on fait approcher cette même personne de la porte ou de la fenestre, on verra que sa pupille se resserrera à mesure qu'elle approchera du grand jour. Y étant, si on lui fait regarder quelque objet éloigné, on apercevra que sa pupille se resserrera encore davantage.

& si on lui presente subitement & assez près quelque objet à regarder , on verra derechef que la pupille se dilatera & se mettra dans l'état quelle étoit avant qu'on lui fit regarder cet objet éloigné. Si enfin on l'expose à la plus grande lumière , comme si on lui fait regarder du côté du soleil , on verra la pupille se reserrer extraordinairement.

De cette expérience j'estime qu'on peut probablement tirer ces conséquences. 1. Que si la pupille se dilate quand la lumière est foible, c'est pour admettre un plus grand nombre de rayons de chacun faisceau, afin que se réunissans, ils ayent plus de force pour ébranler la rétine. 2. Que si elle se resserre quand la lumière est forte, c'est qu'une trop grande lumière, ébranlant extraordinairement la rétine, la blesse & excite de la confusion dans la vision, comme on ne le connoît que trop par expérience.

Or comme les rayons qui viennent des objets éloignés ne peuvent parvenir jusques à l'œil sans qu'ils soient joints en chemin par d'autres rayons qui se réfléchissent d'un très grand nombre d'autres objets, & qui entrent dans l'œil conjointement avec les premiers, il est évident que de ces derniers il y en a beaucoup qui frappent les mêmes fibres de la rétine dans les environs de son centre : ces fibres se trouvent donc doublement & peut être diversément agitez par ces premiers & seconds rayons. Par cette agitation le sentiment de lumière seroit extrêmement augmenté, mais l'ame ne pourroit que très imparfaitement, & même nullement dans une très grande distance, distinguer

les objets principaux vers lesquels l'œil seroit dirigé , si la pupille demeurait autant dilatée quelle le seroit lors qu'on regarde les objets à une mediocre distance : mais pour remedier à cet inconvenient , la nature y a pourvû autant qu'il a été possible , en faisant que la pupille se puisse reserrer ou dilater suivant le besoin. Ainsi lorsqu'on regarde des objets éloignez , la pupille se resserre afin d'empêcher l'entrée à une partie de ces rayons accessoires , & alors l'agitation causée par les rayons qui viennent de ces objets éloignez , surmontant celle qui est excitée par ces rayons accessoires , l'ame aperçoit mieux la figure & la couleur de ces mêmes objets.

Il est vray que si la pupille se resserroit trop , les rayons qui viennent des objets éloignez , quoique réunis sur la rétine , n'ébranleroient pas assez cette membrane pour se faire ressentir , puisqu'étant divergents en partant de chaque petite partie des objets , plus ces objets sont éloignez moins il en passe par la pupille & moins aussi ils ont de force : mais comme elle ne se resserre que jusques à un certain degré pour distinguer les objets situez à un certain éloignement , & quelle ne se resserre plus pour en voir de beaucoup plus éloignez , à telle distance qu'ils puissent être , du moins cela est insensible , il est impossible quelle n'admette encore un assez grand nombre de ces rayons accessoires , pour peu que les objets vers lesquels l'œil est dirigé soient éloignez ; & ces rayons augmentans le tremoussement des fibres de la rétine , font que les objets éloignez paroissent d'une couleur claire ou aptochante de la lumière. Plus même les objets sont éloignez , plus  
cette

cette couleur est claire & plus on a de peine à les apercevoir distinctement. Si même ils se rencontrent à une tres grande distance, ou s'ils n'ont pas une fort grande étendue, ils disparoissent entièrement, parce que de tous les rayons qui se réfléchissent de leurs superficies, il n'en peut venir qu'un tres petit nombre à l'œil par la rayson ci-dessus : ainsi les rayons accessoires prevalans, ils se font seuls ressentir.

Mais lorsque les objets sont proches de l'œil, ils empêchent en cette situation un tres grand nombre de ces rayons qui viennent de quantité d'autres objets de se joindre à ceux qui se réfléchissent de leurs superficies. Il n'y en a que quelques-uns qui viennent des objets qui sont de côté qui puissent parvenir jusques à l'œil, qui frapans la cornée fort obliquement, se terminent en partie sur l'iris, & ceux qui passent par la pupille rencontrent aussi le cristallin si obliquement, qu'en se brisans, ils ne parviennent que vers les côtez de la rétine, & par consequent ne se font que foiblement & confusement ressentir. Ainsi les rayons qui réjaillissent de chaque petite partie des objets proches vers lesquels l'œil est principalement dirigé, frapans seuls le centre de la rétine ou les parties les plus prochaines, ils y impriment plus distinctement leurs mouvemens. Et comme l'ame tend autant quelle peut, suivant la disposition des organes dont elle se sert, à perfectionner ses sensations, elle dilate la pupille pour admettre un plus grand nombre de ces rayons, afin que se réunissans sur la rétine, ils ayent plus de force pour l'ébranler & lui faire appréhender d'une maniere plus parfaite la fi-

M

gure & la couleur de ces mêmes objets.

La pupille se dilate donc & se resserre pour mieux voir les objets proches ou éloignez par la raison des deux consequences ci-dessus : parce que si elle se dilate pour voir les objets proches, c'est qu'il y a peu de rayons capables d'augmenter le sentiment de lumière, & d'affoiblir l'action des rayons qui viennent de ces objets proches, ainsi elle se dilate pour en laisser passer davantage de ces derniers : & que si elle se resserre pour voir les objets éloignez, c'est qu'il se presente un tres grand nombre de rayons capables d'augmenter le sentiment de lumière & d'affoiblir ou éteindre l'action des rayons qui se réfléchissent de ces objets éloignez, ainsi elle se resserre pour s'oposer à l'entrée de ces premiers.

Je me vois encore en quelque manière engagé de monstrier que l'œil ne s'allonge point pour voir les objets qui sont près de lui, & ne se racourcit pas pour voir les objets éloignez, comme quelques-uns se l'imaginent, fondez sur l'expérience d'un œil artificiel qu'on est obligé d'allonger & de racourcir, pour aprocher ou éloigner le vélin du verre convexe. Il est vrai que cela devrait arriver si les deux faces du cristallin formoient chacune une portion réguliere de cercle, car comme les rayons dont chaque faisceau est composé qui se réfléchiroient de chaque petite partie des objets proches, se briseroient moins en pénétrant la cornée, par la raison raportée ensuite de la seconde expérience du chapitre 17. il s'ensuivroit qu'après leur troisième réfraction, leur réunion pourroit se trouver fort éloignée du cristallin, & la rétine trop près; ainsi elle devrait être

reulée, ou le cristallin devoit s'avancer en devant, où la bosse de la cornée transparente devoit être rendue un peu plus éminente, pour que cette réunion se fist juste sur la rétine, ce qui arriveroit par l'allongement de l'œil. Et comme ceux qui se réfléchiroient des objets éloignez se briseroient davantage, comme je l'ay dit au lieu ci-dessus cité, il arriveroit aussi que leur réunion se pourroit faire plus près du cristallin, & l'œil se devoit alors racourcir pour que la rétine se trouvât à leur réunion. Mais la figure particulière des deux faces du cristallin se trouve tellement disposée, que les rayons qui passent au travers de ce corps, se brisent en sortant de sa face postérieure d'une telle manière, que les cônes ou piramides qu'ils forment, ont leurs pointes un peu plus allongées quelles ne seroient, si les deux faces du cristallin étoient terminées chacune par une portion régulière de cercle: ainsi soit que ces rayons viennent d'objets médiocrement proches ou éloignez, s'ils ne frappent toujours de leurs pointes la rétine, du moins ils la rencontrent par un endroit si étroit de leurs pointes qu'ils causent peu de confusion dans la vision. A quoi bon donc vouloir que cette membrane s'approche ou se recule, ou qu'il arrive quelque changement au globe de l'œil: puisque sans cela la vision peut être assez distincte pour l'usage que nous en devons retirer, pourvu toutes fois que la pupille se dilate ou se resserre, comme je l'ay dit. Ceux qui sont versés dans l'optique reconnoîtront cette vérité, lorsqu'ils voudront bien se donner la peine de considérer attentivement le profil du cristallin tiré de la manière

M ij

que je l'ay ci-devant enseignée au chapitre onzième.

Je demeure d'accord que si ces rayons venoient d'objets fort éloignez, ils pourroient se croiser si près du cristallin qu'ils se trouveroient divergens en atteignant la rétine, nonobstant la figure particulière du cristallin : ainsi ils n'exprimeroient la figure de ces objets qu'avec quelque confusion. Et s'ils venoient d'objets extrêmement proches, ils ne pourroient s'unir avant que de rencontrer la rétine, & ils n'agiroient aussi qu'avec quelque confusion, c'est effectivement ce qui arrive ; car on ne voit bien distinctement que les objets qui sont à une certaine distance, & cette distance se termine suivant la figure de la cornée transparente & l'étendue des objets.

Je diray de plus que s'il étoit vrai que l'œil s'allongât ou se raccourcît pour voir les objets proches ou éloignez, on devoit s'en apercevoir particulièrement dans les enfans qui ont les membranes de l'œil fort flexibles. Ce que je n'ay jamais pû remarquer, quoique je l'aie essayé plusieurs fois, en leur faisant regarder des objets fort proches, & subitement de fort éloignez. J'ay seulement remarqué que leur prunelle se dilate davantage que dans les personnes plus avancées en âge, & quelle se meut beaucoup plus librement.

Les muscles obliques qu'on dit l'allonger en le pressant lorsqu'ils se gonflent, ne peuvent avoir cet usage, leur disposition & leur situation y répugnent. Quand un muscle agit, il se resserre & se raccourcit, les moins versés dans l'Anatomie le sçavent. Ils pourroient bien plutôt le tirer dehors, si leur disposition étoit assez

semblable pour le tirer également ; & quand cela seroit, le globe en changeant de situation, n'en changeroit pas de figure. Et les muscles droits s'il étoit vrai qu'ils l'appâtissent en le retirant vers le fond de l'orbite, ils ne le feroient qu'inégalement quand les uns ou les autres se relâcheroient, pendant que leurs antagonistes se raccourceroient pour incliner l'œil vers les différentes parties d'un objet éloigné, ce qui causeroit de la confusion dans la vision.

Ceux qui sont dans ce sentiment prévoyans une forte objection qu'on auroit pû leur faire, à l'égard des oiseaux dont la cornée opaque se convertit en partie en os, & à l'égard des poissons & de quelques autres animaux qui l'ont cartilagineuse, & qui par conséquent ne pourroit être assez flexible pour changer de figure : ils se sont efforcez d'y répondre par avance, en suposant de certaines fibres ou petits filets noirs qu'ils disent ne se point rencontrer dans les yeux des hommes ou des autres animaux, qui attachans le cristallin au fond de l'œil, le peuvent faire aprocher ou reculer de la rétine. Mais ils ont sans doute été trompez en se confians trop au raport de quelques Anatomistes, qui ne se sont pas aperçeus que ces petits filets noirs ne sont autre chose que les fibres de la rétine, qui est effectivement noirâtre dans la plupart des oiseaux & dans quelques autres animaux. Et quand ces petits filets noirs existeroient comme ils le disent, cela ne les empêcheroit pas de tomber dans une erreur manifeste : car si ces fibres ou ces petits filets noirs pouvoient aprocher ou reculer le cristallin de la rétine,

il s'enfuivroit que les fibres morrices des autres parties qui gardent une semblable situation, devroient causer les mêmes mouvemens dans les parties ou elles s'insèrent; ainsi les muscles antagonistes seroient inutiles, ce qui seroit absurde.

Dailleurs ces fibres ou filets n'auroient pas assez de force pour reculer le cristallin, qui étant intimement joint au corps vitré, ne pourroit reculer sans que le corps vitré qui occupe environ les deux tiers du globe de l'œil, reculât en même tems: ce qui ne se pourroit, parce qu'il ne trouveroit point d'espace pour se loger. Il ne serviroit même de rien de dire que ce corps étant fort flexible, il pourroit obeir & s'aplatir; parce que pour cela il faudroit des forces plus grandes que ces filets n'en pourroient avoir; & même il faudroit que les fibres ciliaires qui tiennent le cristallin en sa situation naturelle, pussent obeir ou s'allonger, mais elles sont trop courtes & trop tendres; & dailleurs le cristallin & la partie antérieure du corps vitré étant collez comme ils sont par leurs côtes au cercle ciliaire, ce seroit encore un obstacle pour ce prétendu reculement.

Enfin les muscles obliques ne devroient pas se rencontrer dans ces animaux, puisqu'ils n'y auroient point l'usage qu'ils leurs attribüent dans l'homme & dans les autres animaux; cependant ils s'y rencontrent également; il y a donc aparence qu'ils y ont le même usage que tous les Anatomistes leurs attribüent, comme je l'ay ci-devant dit au Chapitre 4. & comme je le vais encore repeter, apres que j'auray expliqué l'usage de la teinture noire de l'uvée.

La noirceur dont la partie postérieure de l'uyée qui est derrière la rétine est enduite, & qui la rend fort opaque, arrête les rayons de lumière, & les empêche de passer au delà, ou de se réfléchir considérablement: ainsi l'image se forme mieux sur la rétine. Et celle qui se trouve à la partie postérieure de l'iris, fait que les rayons qui se réfléchissent des superficies des corps transparents & même de la rétine, s'y perdent & ne se réfléchissent plus vers le fond de l'œil; ce qui nuiroit à la vision.

Les muscles de l'œil servent à le diriger vers les objets que l'on veut regarder. Ils sont si nécessaires pour la vision, que sans eux on verroit presque toujours les objets doubles, & il seroit même difficile de distinguer les différentes parties d'un objet, sans être obligé en même tems de mouvoir la tête suivant l'ordre qu'on voudra les regarder, afin que chaque partie pût tomber successivement sous l'axe visuel, comme on le connoît que trop par l'expérience de ceux qui les ont affectez de quelque inflammation ou autre maladie qui empêche leur mouvement.

J'appelle *Axe optique* ou *Visuel*, le rayon qui partant d'une partie d'un objet vers laquelle l'œil est dirigé, entre perpendiculairement par la partie la plus éminente de la cornée transparente, pénètre l'humeur aqueuse, le cristallin & le corps vitré, & frappe en un point le centre de la rétine, sans avoir souffert aucune réfraction.

Et comme c'est autour de ce point, que les autres rayons qui viennent des autres parties de cet objet, se

terminent chacun suivant l'ordre de leur réflexion, pour en tracer une peinture juste & en raccourci : il s'ensuit que regardant des deux yeux ce même objet, il s'en fait une peinture en chacun œil, cependant on ne voit qu'un seul objet.

Pour sçavoir comment cela se fait, il faut remarquer que quand on se presse légèrement le globe de l'œil, en posant le bout du doigt sur l'une ou l'autre paupière, en sorte qu'on la hausse ou abaisse : ou quand on s'efforce de tourner chaque œil du côté du nez, comme si on en vouloit regarder le bout, & qu'en même tems on regarde un objet, cet objet paroît double. Or il paroît ainsi, parce que les deux yeux ne gardent plus une situation égale, & qu'aparemment les rayons qui viennent de cet objet ne frappent plus les parties de chaque rétine à une égale distance de leur centre. Il faut donc pour qu'un objet paroisse seul, lorsqu'on le regarde des deux yeux, que les muscles les tournent & les dirigent de telle manière vers l'objet, que les rayons de lumière qui en réfléchissent & qui entrent en chaque œil, frappent à une égale distance du centre les parties de chaque rétine : ce qui arrive lorsque chaque axe optique qui part d'un même point de l'objet, frappe le centre de la rétine de chacun œil ; autrement on verroit tous les objets doubles. Et c'est là le véritable usage de tous les muscles de l'œil.

Par le centre de la rétine, j'entens la partie de cette membrane la plus voisine de l'insertion du nerf optique qui répond vis-à-vis le centre du cristallin, de la pupille & de la cornée transparente, & qui étant plus  
fournie

97  
 fournie des fibres moëlleuses de ce nerf, à un sentiment plus vif. C'est pourquoi on remarquera que des rayons de lumière qui se réfléchissent des objets, il n'y a que ceux qui sont voisins de l'axe optique, & qui frappent le centre de la rétine ou les parties les plus prochaines, qui fassent voir distinctement la partie de l'objet d'où ils partent, tous les autres rayons qui se peignent sur la rétine ne font voir que confusément les autres parties de l'objet. Ainsi lorsque je lis dans ce livre, quoique je découvre d'une même situation d'œil, une ou deux pages & même les objets voisins; cependant je ne vois distinctement que les lettres qui se rencontrent dans l'axe visuel, ou celles qui en approchent; & pour peu qu'un mot soit long, je ne le puis lire sans changer successivement la situation de mon œil depuis la première lettre jusques à la dernière.

De tout ce que je viens de dire, il paroît que la rétine est l'organe de la vue; puisque c'est elle à qui toutes les autres parties de l'œil se rapportent, & que c'est elle seule qui reçoit les impressions des rayons de lumière, qui tracent sur elle les images des objets d'où ils réfléchissent, & dont le caractère ou l'impression est portée au cerveau par le moyen des esprits contenus dans les fibres du nerf optique qui la composent, & cela à la manière des autres sens: ce qui fait que l'ame aperçoit les objets.



*Sçavoir si le Cristallin est absolument nécessaire pour voir.*

CHAPITRE XXII.

J'Aurois pû, en suivant mes expériences, en rapporter quantité d'autres assez curieuses, & expliquer par mes principes plusieurs autres questions d'optique, si j'avois eu dessein d'en faire un traité complet : mais ayant seulement résolu de faire connoître de quelle manière les rayons de lumière se portent sur la rétine pour y exciter le sentiment de la vûe, en expliquant à ce sujet l'usage des parties principales de l'œil, afin de faire mieux comprendre dans la suite quelques-unes de leurs affections. Je crois m'être suffisamment acquité de mon entreprise, & je finirois même en cet endroit cette description, si je ne me trouvois obligé de prévenir la surprise que pourroient avoir quelques-uns de ceux qui liront la suite de ce traité, lorsqu'ils y verront que la cataracte est une altération entière du cristallin : c'est pourquoi je vais montrer en peu de mots que le cristallin n'est pas absolument nécessaire pour voir.

La première expérience que j'ay rapportée en commençant à expliquer la vûe, peut seule faire connoître la vérité que j'avance; puisque par cette expérience on voit manifestement que les faisceaux de rayons qui passent par le trou du carton, étant reçus sur un papier ou sur un linge blanc, y expriment la figure & la couleur des objets de dehors, quoique ces rayons ne souffrent aucune réfraction. Il est vrai que cette si-

gure se trouve grande & confuse, & que si cela se faisoit ainsi dans un œil dont le cristallin seroit détourné, on ne verroit que bien confusément les objets. Mais on remarquera que l'éminence de la cornée transparente tenant lieu du verre convexe qu'on met en dehors audevant de ce trou; il arriveroit que les rayons qui y passeroient & par l'humeur aqueuse se briseroient comme ils se brisent effectivement, en s'approchant de la perpendiculaire: ainsi la figure des objets qui se traceroit sur la rétine seroit moins confuse, comme on le voit dans l'expérience susdite.

Dailleurs le cristallin ne peut être détourné, qu'en même tems le corps vitré n'occupe sa place, comme je le prouveray ci-apres, & ne forme une bosse ronde qui imite en quelque façon la superficie antérieure du cristallin, par laquelle ces rayons continuant leur chemin, apres s'être croisez en passant par la pupille, peuvent se briser une seconde fois en s'approchant encore de la perpendiculaire, & venans en cette disposition se terminer sur la rétine, ils y doivent tracer une figure encore moins confuse.

Mais comme ces rayons ne souffrent que deux réfractions, & que même la seconde est moins parfaite, parce que le corps vitré, quoi qu'alors éminent en sa partie antérieure, n'a pas la dureté du cristallin; ce qui fait que les réfractions qui se font chez lui approchent de celles qui se font dans l'humeur aqueuse; il s'ensuit que tous ceux qui partent d'un même point d'un objet, ne peuvent pas assez se rompre pour se réunir en un seul point sur la rétine: ainsi agissans en mé-

me tems sur différentes parties de la rétine, ils ne peuvent faire voir l'objet d'où ils réfléchissent qu'avec quelque confusion. C'est aussi ce qui arrive à ceux auxquels on a détourné le cristallin, comme je le diray ci-après en parlant de la cataracte. Il est donc constant que le cristallin n'est pas absolument nécessaire pour voir, mais seulement pour mieux voir.

Je ne suis pas le premier qui ay été de cette opinion; Plempius celebre Medecin d'Amsterdam s'en est expliqué avant moi au chapitre 14. du 3. livre de son ophthalmographie, ou, réfutant l'opinion de ceux qui croient que la vüe se fait dans le cristallin, il dit. *Dicamne verò etiam omnibus, inopinatum quidpiam? aio enim verò cristallinum non nobiliori in oculo fungi officio, quàm aqueum. Et exempto cristallino, oppletoque loco ab humore vitreo visionem nihilominus celebratum iri: verum non tam distinctè, quam nunc: confusa enim esset in retiformi picturâ, nisi alio situ, quàm quem nunc obtinet, retiformis locaretur.* Ce sçavant homme n'avoit cependant point d'expérience que le cristallin se pût détourner; puisqu'en parlant de la cataracte il a suivi l'opinion ancienne: il n'y a donc eu qu'une profonde meditation sur les expériences d'optique qui lui ait pû faire embrasser cette opinion.

*Conclusion de la description de l'Oeil.*

C'est un jeu pour un Anatomiste lorsqu'il travaille à examiner des os, à séparer des muscles, à conduire des nerfs, des arteres & des veines, ou à rechercher la structure de quelque partie sensible: mais lorsqu'il s'a-

tache à quelque petit organe, & qu'il en veut découvrir parfaitement la nature, c'est un véritable travail; puisque souvent il ne rencontre que des particules dont la délicatesse est si grande qu'elles fuyent les sens, bien loin de les pouvoir séparer avec son scalpel. Et il a besoin dans cette rencontre d'une grande patience pour surmonter les difficultés qui se présentent à tout moment, & d'une industrie singulière à imaginer des moyens pour parvenir à son dessein.

Je me suis vu dans cet embarras après avoir commencé la description de l'œil, je m'étois d'abord figuré la chose aisée, parce que je me persuadois connoître assez bien la structure de cet organe. Mais lorsque je me suis arrêté à chercher exactement toutes les parties qui sont renfermées dans son globe, que j'ay examiné avec soin toutes les particules qui en composent d'autres un peu plus sensibles, & que j'ay fait réflexion sur les sentimens différens des Anatomistes touchant leur nature & leur usage; j'avoüe que le scalpel m'est presque tombé des mains, & que je me serois délisté dès lors de ma poursuite, si je n'avois considéré que l'explication que j'avois entrepris de faire des maladies de l'œil, auroit été defectueuse, si je ne l'avois appuyée de faits Anatomiques.

J'ay donc continué mon travail, & comme je suis dans cette opinion qu'un Anatomiste qui veut mettre au jour quelque ouvrage, ne doit écrire que ce qu'il voit, ou au moins ce qu'il conjecture si clairement qu'on ne lui puisse raisonnablement disputer: j'ay examiné en général toutes les parties qui entrent en la

composition de l'œil de l'homme, j'ay considéré celles qui se rencontrent également dans les yeux des animaux, & j'ay conclu que puisqu'elles devoient avoir un même usage, elles devoient aussi avoir une structure semblable ou aprochante.

Ainsi lorsque je suis entré dans le détail, & que j'ay voulu décrire chaque particule, j'ay fait voir sa situation, sa figure antérieure, sa composition, les vaisseaux, sa couleur, sa convexion &c. J'ay fait voir, dis-je, toutes ces choses telles quelles se rencontrent dans l'œil de l'homme : mais lorsque la délicatesse de cette même partie m'a empêché de connoître sa structure, j'ay eü recours aux yeux des animaux, chez lesquels j'ay pris seulement ce qui pouvoit me servir pour l'expliquer, & pour tout le reste je l'ay entièrement négligé, comme m'étant inutile.

Si mes sentimens ne s'accordent pas toujours avec ceux des Anatomistes, on en jugera avec équité : je n'ay point crü être obligé de les suivre en toutes choses. Je me suis plutôt attaché à ce que j'ay reconnu moi-même, qu'à ce que les autres ont écrit. J'ay embrassé leurs opinions, quand elles se sont trouvées conformes à la raison & à l'expérience, & lorsque j'ay connu quelles y étoient contraires, je les ay abandonnées.

J'ay eü aussi plus de soin d'établir mes sentimens qu'à détruire ceux des autres : & si je me suis attaché à combattre quelques opinions, je ne l'ay fait que parce quelles sont reçues sans beaucoup de fondement par nos Anatomistes modernes. Je n'ay pas

assez de présomption pour croire que je ne me sois point trompé dans mes raisonnemens , & pour me persuader que rien ne me soit échapé. Au contraire, je ne doute point qu'on ne puisse raisonner plus juste, & qu'on ne puisse faire encore d'autres découvertes sur cette partie. Mais quand cela arriveroit ; j'auray au moins cette consolation , de n'avoir rien négligé pour pousser autant loin que j'ay pû l'anatomie de l'œil.

A l'égard de l'explication que j'ay donnée de la vüe ; on pourra peut-être dire , que pour un Anatomiste j'ay trop raporté d'expériences d'optique , & que je me suis trop étendu sur cette matière. Mais si on considère que les Chirurgiens sont pour l'ordinaire si peu instruits de l'optique , qu'à peine en savent-ils les termes : on jugera aisément que je ne pouvois pas en moins dire pour leur rendre sensible l'usage des parties principales de l'œil ; & pour leur faire concevoir dans la suite les symptomes de quelques maladies. Ceux même qui sont les mieux instruits de cette science , ne seront peut-être pas fâchez de voir la methode que j'ay observée , en ne proposant que des expériences simples , claires , & faciles à faire ; & qui cependant prouvent assez évidemment les principes dont je me suis servy pour expliquer la vüe , & qui ne sont autre chose que les conséquences que j'ay tirées de ces mêmes expériences.

J'ay , ce me semble , assez justifié la conduite que j'ay tenuë pour décrire l'œil , & pour expliquer

104 DESCRIPTION  
la vüe. Il est tems que je décrive toutes les mala-  
dies dont cet organe est affecté, que j'enseigne les  
remedes qui leurs conviennent, & que j'explique  
les operations qui se pratiquent pour les guérir.

*Fin de la description de l'Oeil.*



## DES MALADIES DE L'ŒIL.

## PREMIERE PARTIE.

Contenant les maladies du Cristallin, connues  
vulgairement sous le nom de Cataractes.

*Diverses opinions sur la nature de la Cataracte & quelques  
réflexions sur ces opinions.*

## CHAPITRE I.

**C**Equé les Grecs apellent *Hypochyfis*, ou *Hypochy-  
ma*, les Arabes *Gutta obscura*; ou *Caliginosa*, les  
Latins *Suffusio*, est une seule & même maladie, con-  
nue vulgairement sous le nom de *Cataracte*.

Presque tous nos Auteurs depuis Galien jusques à  
présent, disent que la cataracte est un amas d'humeur  
superflue, lente & épaisse, qui se congele & s'endurcit  
comme une pellicule dans l'humeur aqueuse, selon  
quelques-uns, entre la cornée & le cristallin, & selon  
d'autres, entre l'uvée & le cristallin, & qui empêche  
la vüe.

Cequi les a fait tomber en cette erreur est l'opinion  
fausse en laquelle ils étoient, que le cristallin étoit le  
principal instrument de la vüe, & par conséquent ab-  
solument nécessaire pour voir.

J'ay déjà réfuté cette opinion au chapitre 22. de la

○

description de l'œil, ou j'ay fait voir qu'il ne seroit que pour mieux voir : & dans la suite en parlant des cataractes vraies, je rapporteray des observations qui prouueront encore plus fortement la fausseté de cette opinion.

Constants dans cette opinion, ces Auteurs n'ont jamais pû s'imaginer que la cataracte fût une maladie du cristallin, parce que cet obstacle étant détourné, les malades voyoient. Et c'est sans doute cette raison qui les a induits à s'éloigner du sentiment des plus anciens Medecins, quoique plus conforme à la verité.

Que nos plus anciens Medecins ayent crû que la cataracte fût une altération du cristallin, Galien m'en fera un auteur non suspect. Il dit au chapitre 12. de la particule 4. de son livre, *De oculis*, en parlant de la cataracte, *Hujus aquæ color est diversus: quedam enim aëri, quedam vitro assimilatur, alia est quasi album habens colorem, alia quasi cæli colorem, alia quasi viridem, alia quasi venetum: undè antiqui cataractas, veneticos oculos, appellarunt: sed differentia est, quia venetici oculi duobus modis sunt, vel propter aquam, si nimium fuerit coagulata: vel propter siccitatem, quam patitur cristallinus.*

Oribase qui est venu long-tems apres Galien s'en est expliqué encore plus nettement au chapitre 47. du 8. livre de son abrégé de Medecine. *Glaucoma*, dit-il, & *suffusionem veteres unum eundemque morbum esse existimant: posteriores verò glaucomata humoris glacialis, qui ex proprio colore in glaucum convertatur, & mutetur, morbum esse putaverunt: suffusionem verò esse effusionem humorum inter uveam & crystalloidem tunicam concrecentium: ceterum glaucomata*

*omnia curationem non recipiunt : suffusiones vero recipiunt, sed non omnes.*

Ces deux passages prouvent évidemment que nos plus anciens Medecins, au nombre desquels je pourrois mettre Hippocrate, ne reconnoissoient point d'autres cataractes, que ces maladies ou le cristallin changeoit de couleur & perdoit sa transparence, & qu'ils apelloient *Glaucmata*, soit quelles fussent curables, ou non.

Galien est peut être le premier qui a établi cette difference entre la cataracte & le glaucoma, comme il paroît ci-dessus, ou par une eau trop coagulée, il entend une vieille cataracte, & par la seicheresse du cristallin, le glaucoma. Et il a été si fort prévenu de cette opinion, que dans tous les lieux de ses œuvres ou il parle de la cataracte, il en donne une definition à peu près conforme à celle que j'ay rapportée au commencement de ce chapitre; & dans son livre ci-dessus cité, au chapitre 2. de la 1. particule, pour prouver que la vüe se fait dans le cristallin, il se sert de cette opinion comme d'un principe incontestable. *Quod autem in eo sit visus, dit-il, testatur id, quod videmus in cataractis: aqua enim cum inter crystallinum & corneam steterit, ut non possit species præ aqua ad crystallinum transire, lumen amputat visuale: sed aquâ ablata lumen reparatur.* Il dit aussi la même chose au chapitre 1. du 10. livre de l'usage des parties.

L'autorité de Galien a été d'un si grand poids, que presque tous ceux qui sont venus apres lui jusques à présent, même ceux qui ne suivent point ses principes,

ont embrassé son opinion: & si quelques-uns s'en sont un peu éloignés ça plutôt été à l'égard de la cause de cette maladie & du lieu imaginaire où ils pouvoient quelle s'engendrait, qu'à l'égard de son essence, qu'ils ont toujours estimée semblable.

Mais s'ils avoient bien considéré ce qui se passe dans nos corps, ils ne se feroient jamais imaginé que la cataracte fût une membrane engendrée dans l'humeur aqueuse. En effet, qui a jamais observé, que de nouvelles membranes se soient formées chez nous après notre naissance? si on remarque quelques fois des excroissances, elles tirent leur origine des parties auxquelles elles sont toujours adhérentes: & si dans la pratique on rencontre des tumeurs charnues, ou humorales, qui ont des membranes ou enveloppes particulières, en les examinant il est aisé de juger, que ce ne sont que, ou des glandes malades extrêmement grossies par le suc nourricier plus ou moins vicié, qui s'y porte continuellement par les artères, qui grossissent même considérablement, comme on le voit dans le cancer, dans les écrouelles, dans les schirres & autres maladies de cette nature: ou des extensions de membranes rendues telles par une semblable cause, comme on le remarque dans les *Atheromes*, *Steatomes* & *Meliceris*, & dans d'autres tumeurs semblables.

C'est aussi ce qui a fait dire à quelques nouveaux Médecins, que toutes les parties étant formées dès la première conformation, il ne s'engendrait jamais de Kist ni de membrane absolument contre nature, & que ces Kists, ou ces cataractes qui paroissent, ne sont

que des développemens des membranes & des petites pellicules qui composent les parties : d'où ils concluent que la cataracte ne commence à se former que par une petite pellicule qui se détache du cristallin & qui flore dans l'humeur aqueuse.

Cette opinion semble à la vérité probable : cependant si on l'examine de près, on trouvera quelle n'est point soutenable : parce que s'il étoit vray qu'il se fît des détachemens des pellicules du cristallin, ce qui ne se peut, il seroit impossible que la surface de celles qui restent, ne se ressentissent de l'altération de celles qui seroient séparées : ainsi cette cataracte imaginaire étant abaissée, il resteroit un nuage qui empêcheroit la vue : d'ailleurs cette même surface ne deviendroit jamais assez polie pour laisser passer les rayons de lumière au travers du cristallin, sans leur causer plusieurs fausses réfractions, qui brouilleroient tellement la vue, que toutes les lunettes convexes n'y pourroient remédier.

Voilà les opinions différentes & principales qu'on a eu touchant l'essence de la cataracte. Si celle des anciens n'avoit pas été abandonnée par Galien & par ceux qui sont venus après lui, cette maladie n'auroit peut être pas été si long-tems inconnue : on verra dans la suite quelle aprochoit de la vérité. Celle de Galien quoique plus en vogue, est absolument fautive, & celle des nouveaux Medécins, quoiqu'elle semble plus raisonnable, elle ne peut à mon sens passer pour vraye, parce quelle ne s'accorde pas à l'expérience.

Ce que c'est que Cataracte & de la division des Cataractes.

CHAPITRE II.

Après des expériences & des observations souvent reiterées, j'ay reconnu que le cristallin est attaqué de différentes maladies, qui l'alterent ou en toute sa substance, ou seulement en quelques-unes de ses parties.

L'altération entière du cristallin, qui lui fait perdre toute ou partie de sa transparence, je l'appelle, *Cataracte*; & la particulière je la nomme, *Tache*.

Et comme dans les cataractes, le cristallin se trouve diversément altéré, & que ces diverses altérations ont différentes causes, je reconnois aussi des cataractes de différente nature, que je divise à raison du pronostic qu'on en peut faire, en *Curables*, *incurables*, & en *tres difficiles à guerir*.

Par *Cataractes curables*, j'entens celles ou le cristallin obeissant à l'éguille, peut être conduit en un autre lieu que celui qu'il occupe, au moyen dequoi la vue est rétablie: & je les appelleray dans la suite de ce traité, *Cataractes vraies*, ou simplement *Cataractes*.

Par *Cataractes incurables*, j'entens premièrement celles ou le cristallin est si fortement attaché au lieu qu'il occupe, qu'il n'en peut être séparé pour être conduit ailleurs: secondement celles ou le cristallin est si peu attaché, qu'il peut être conduit dans toutes les autres parties de l'œil, mais sans aucun avantage pour les ma-

lades : je les apelleray, *Cataractes fausses* ou *bâtardes*.  
 Et par *Cataractes tres difficiles à guerir*, j'entens celles qui participent des vrayes & des fausses, & qui sont plus ou moins curables, & qui participent plus ou moins des vrayes ou des fausses : je les apelleray, *Cataractes mixtes*, ou *trompeuses*.

Dans la suite de ce traité on connoitra aisément toutes les raisons qui m'ont obligé à diviser ainsi les Cataractes, c'est pourquoi je n'en diray rien ici.

---

*De la Cataracte vraie.*

### CHAPITRE III.

**L**A *Cataracte vraie*, est une altération de tout le cristallin, qui change de couleur, perd sa transparence, devient plus solide qu'il n'étoit, & qui diminuant un peu en volume, semble cependant augmenter à l'occasion d'une certaine matière mucilagineuse qui s'amasse autour en manière d'appendices qui flotent souvent dans l'humeur aqueuse : & la suite de cette alteration est la perte de la vüe.

Pour prouver la verité de cette description, je pourrois rapporter ici un grand nombre d'observations que j'ay faites en operant sur les cataractes ; mais cela seroit assez inutile, parce que tous les Chirurgiens oculistes qui exercent cette operation les peuvent faire aussi bien que moi : ainsi je me contenteray d'en rapporter seulement deux de celles qui m'ont le plus desabusé de l'opinion commune, que je suivois alors fort religieu-

sement : ensuite j'en rapporteray une autre que j'ay faite apres la mort d'une personne travaillée d'une cataracte, sur laquelle on n'avoit point fait l'operation : & enfin j'en rapporteray deux autres faites apres la mort d'une autre personne , sur laquelle j'avois fait l'operation sur les deux yeux quelques tems avant la mort.

PREMIERE OBSERVATION.

En l'année 1682. j'abaisay une cataracte sur Thomas Charié Maréchal demeurant à Châtres sous Méry. Cette cataracte , avant l'operation , me parut bonne , quoique la pupille eût de la peine à se resserrer. Dans le tems de l'opération, apres que j'eus introduit l'éguille dans l'œil, & que j'eus détaché la cataracte, je m'aperçeus quelle s'avançoit fort en devant , lorsque j'apuyois l'éguille pour l'abaisser, & qu'il sortoit par la pupille quelque chose de blanc & fort flexible. Je crus facilement que c'étoit toute la cataracte qui passoit par la pupille : cela me fit changer la situation de mon éguille , pour en porter doucement la pointe à la partie supérieure de la pupille, afin de retirer en dedans & d'abaisser ce que je voyois : mais je fus surpris, en faisant ce mouvement, de voir un corps gros, blanc & rond, qui n'avoit point la forme d'une membrane, rouler sous mon éguille. Je reportay plusieurs fois la pointe de mon éguille sur ce corps & je l'abaisay : apres quoi je vis l'œil fort clair, & le malade alors distingua les objets communs. Apres avoir enfin tenu quelque tems ce corps sujet, je retiray mon éguille.

Quelques jours apres, la cataracte remonta un peu,  
&

& j'aperçeus quelque chose de blanc par delà la pupille, qui haussoit & baïssoit au moindre mouvement de l'œil. Je crus que cela se précipiteroit dans la suite ; je me trompay : car apres que le malade fut guéry de la piqueure, cela continua, & il passa ainsi l'hyver. C'étoit dans l'automne que l'opération avoit été faite.

Le printems suivant il me vint trouver, & me pria instamment de lui abbaïsser ce nuage, qui l'incommodoit si fort, à ce qu'il me disoit, qu'il étoit obligé de fermer cet œil pour ne s'en servir que de l'autre, qui avoit aussi été travaillé d'une cataracte, dont l'opération avoit été faite il y avoit environ dix huit mois.

J'allay donc chez lui : je remis l'éguille dans son œil ; je la portay au bas de la pupille, pour reprendre ce que j'avois abbaïssé par le bas & lui faire faire la culbute, comme l'enseigne Guillemeau pour les cataractes qui ne demeurent pas sujettes ; & je m'aperçeus aussitôt que je faisois remonter ce corps blanc & rond que j'avois remarqué la première fois, mais qui ne me parut pas si gros : je l'abbaïssay enfin pour la seconde fois, & il resta sujet : & ce qui paroïssoit auparavant disparut entierement. Il vit alors de cet œil comme il voyoit du premier, & a véçu près de 19. ans depuis, n'étant mort qu'en l'année 1701. fort âgé.

Cette observation a été la première qui a commencé à me faire des-abuser de l'opinion commune ; car je raisonnois ainsi : si la cataracte est une membrane qui s'engendre entre l'uvée & le cristallin, étant séparée, elle ne peut contenir un si grand espace, & on pourroit aisement la loger au dessous de la prunelle sans

quelle incommodât, & d'ailleurs la vue seroit aussi bonne comme elle étoit avant la naissance de la cataracte. Si c'est une pellicule qui se détache du cristallin, à la vérité la vue devroit être diminuée après l'opération, mais cette pellicule ne devroit pas paroître sous un si gros corps : il faut donc, disois-je, que ce soit véritablement le cristallin altéré que l'on abaisse. Je n'avois point de peine à concevoir comment on pouvoit voir sans cristallin : j'en étois déjà persuadé par raison d'optique, & par le sentiment de Plempius rapporté au chapitre 22. de la description de l'œil : mais ce qui m'embaroissoit, c'estoit ce je ne sçais quoi de blanc que j'avois vû floter dans l'humeur aqueuse.

## II. OBSERVATION.

Le 5. Octobre 1685. étant mandé à Sezanne en Brie, je fis l'opération de l'abaissement d'une cataracte sur l'œil droit d'un nommé Gobin Cordonnier demeurant au faux-bourg de Broyes. Mon éguille étant dans l'œil, & la cataracte commençant à quitter, fortuitement je fus heurté au bras par quelqu'un des assistants : cela me fit donner un faux mouvement à mon éguille, & je m'aperçeus aussi-tôt que presque la moitié de la cataracte étoit passée par la pupille : elle me parut blanche & ronde, comme dans l'observation précédente, & j'y observay bien mieux ce je ne sçais quoi de blanc & de flexible attaché autour, & dont les extrémités flotoient dans l'humeur aqueuse. J'achevay mon opération comme dessus : la cataracte resta abaissée, & le malade guérit, sans que la pupille soit restée dila-

tée, ce que j'aprehendois bien fort. Il est encore en vie, n'ayant plus que cet œil, l'autre étant perdu par l'imperitie d'un charlatan coureur, qui lui persuada de se mettre entre ses mains, pour le guérir d'une autre cataracte qui commençoit à se former, quand je lui fis l'opération sur l'œil droit.

Cette observation me des-abusa entièrement de l'opinion commune, & je commençay dès-lors à soutenir, quand l'occasion s'en presentoit, que la cataracte étoit une altération entière du cristallin : ce qui me donnoit lieu de résoudre quantité d'objections que plusieurs Medecins ou Chirurgiens me faisoient.

### III. OBSERVATION.

Quelque tems apres, un pauvre passant mourut dans nôtre Hôpital : j'avois pris garde la veille de sa mort, qu'un de ses yeux étoit travaillé d'une cataracte : peu apres qu'il fut mort, je séparay l'œil de son orbite, & je le portay chez moi. L'ayant ouvert, je remarquay que cette cataracte occupoit la place du cristallin, & je crus bien que c'étoit le cristallin même : en effet, apres l'avoir séparé aisément avec la pointe de mon scalpel, je reconnus que c'étoit véritablement le cristallin entièrement altéré : je le rompis avec les doigts pour m'en assurer davantage, & je remarquay que sa substance étoit semblable à celle d'un cristallin infusé dans une liqueur acide, comme je l'ay dit ci-devant.

Je suis fâché d'avoir perdu le memoire de cette observation : cela m'oblige d'en demeurer là, dans la crainte que j'ay d'en imposer au public, si je marquois

les autres circonstances de cette observation, que ma mémoire ne me fourniroit peut-être pas aussi fidèlement, que ce que j'en viens de dire.

Après cette observation, je n'eus plus besoin de raisonner sur les observations que je faisois en operant, pour me fortifier dans l'opinion que je tenois. J'en étois convaincu de vüe & de fait; cependant je n'en pouvois encore convaincre les autres. On m'alleguoit que je pouvois me tromper; & que c'étoit peut-être un glaucoma; que quand on auroit abbaisé ce corps pendant la vie de cet homme, il n'auroit peut-être pas vü, à cause du deffaut du cristallin: que pour détruire une opinion universellement reçeuë, il falloit des observations qui ne laissassent aucun doute, & beaucoup d'autres raisons de cette nature, qui me donnoient lieu d'admirer la facilité avec laquelle on embrasse une opinion peu soutenable, & la difficulté que l'on a de l'abandonner, quand on en est une fois prévenu.

#### IV. OBSERVATION.

Sur la fin du mois d'Octobre de l'année 1691. un pauvre homme m'amena sa femme qui étoit aveugle, & me pria par charité de lui rendre la vüe, si cela se pouvoit. J'examinay ses yeux que je reconnus être travaillez chacun d'une cataracte, celle de l'œil droit étoit d'un blanc de perles, peu luisante, suffisamment étendue & avancée en devant. Le trou de l'uvée se dilatoit & se resserroit ni trop vite, ni trop doucement, quand je frotois la paupière & que je l'ouvrais; & en passant la main entre son œil & le grand jour, elle en distin-

gueoit l'ombre, & de même la lumière & les tenebres. Ces signes me firent juger, quelle étoit meure & confirmée. Cette cataracte s'étoit formée fort promptement, selon le raport que cette femme & son mary m'en firent, qui m'assurèrent qu'il n'y avoit que trois mois quelle se conduisoit encore de cet œil, ce qui me confirma davantage que cette cataracte obeiroit à l'éguille.

Celle de l'œil gauche étoit jaune, elle paroissoit avoir plus d'étenduë que celle de l'œil droit, & s'avancer plus en devant. Le trou de l'uvée se dilatoit & resserroit fort lentement, & distingueoit bien moins l'ombre de la main & la lumière. Je jugeay, par ces signes, quelle étoit vieille, & ces pauvres gens me dirent qu'il y avoit six ans que cet œil étoit perdu : cependant je ne désespéray point que cette cataracte n'obeit à l'éguille, parce quelle étoit vraie, l'iris de l'un & de l'autre œil étoit d'une bonne couleur.

Ayant préparé cette femme à l'opération, je lui abbaissay ces deux cataractes le premier novembre suivant. Celle de l'œil droit ne me fit aucune peine, le cristallin étant abbaissé demeura, & la malade distingua dès-lors toutes sortes d'objets : cela s'entend à la manière de ceux à qui on a abbaissé les cataractes, c'est-à-dire les voyant un peu confusément : & dans la suite il n'y eût à cet œil ni douleur ni inflammation.

L'opération de l'œil gauche fut beaucoup laborieuse, tant pour abbaïsser la cataracte, que pour la tenir sujette, ayant remonté trois ou quatre fois pendant l'opération, & apres l'opération, elle remonta même un

peu, & la malade voyoit un peu moins de cet œil que de l'autre, & fut travaillée d'une inflammation legere, qui se passa entièrement dans sept ou huit jours.

Dix jours apres l'opération cette pauvre femme se trouva entièrement guérie. Et comme son mary & elle, trouverent à s'occuper à préparer du chanvre pour en faire de l'œuvre, le mary à le dégrossir, & la femme à l'affiner, ils résolurent de passer l'hyver dans cette ville: mais cette pauvre femme ayant été attaquée le premier Décembre suivant d'une violente peripneumonie, elle en mourut le sixième jour, nonobstant tous mes soins. Sa mort me fâcha, parce que c'étoient de bonnes gens: je ne fûs cependant pas fâché, de trouver une occasion aussi favorable, pour m'éclaircir davantage de ce qui arrive apres l'opération de l'abaissement des cataractes, tant pour mon instruction particulière, qu'afin de pouvoir mieux détromper le public.

Quelques heures donc apres la mort de cette pauvre femme, je séparay les deux yeux de leurs orbites, je les remarquay par des fils que j'y attachay pour les reconnoître, je les portay chez moy, & je fis les remarques suivantes sur l'œil droit.

1. Avant que d'ouvrir l'œil droit, je le renversay en plusieurs sens, je le secoüay plusieurs fois assez rudement, je le pressay même, sans que la cataracte changeât de place. Ce qui me fit juger, quelle s'étoit affermie au lieu ou je l'avois logée lors de l'opération.
2. Je coupay ensuite la cornée transparente tout autour du cercle extérieure de l'iris, & j'enlevay la piece sans offenser l'iris: je tenois cependant la partie

antérieure de l'œil élevée en haut, pour empêcher qu'il n'arrivât aucune confusion au dedans de l'œil. L'humeur aqueuse s'étant écoulée en partie, j'eus le plaisir de voir au travers de la pupille, que le cristallin n'étoit plus dans le lieu qu'il devoit occuper, qui est le milieu de la partie antérieure du corps vitré.

3. Cet endroit du corps vitré étoit élevé en une bosse fort égale, qui imitoit la surface antérieure d'un cristallin, hors quelle n'étoit pas déprimée: & lors qu'avec un stile je l'enfonçois doucement, elle se relevoit tout aussi-tôt que j'avois ôté le stile, & retournoit en sa première figure.

4. Elevant l'uvée avec le bout d'un stile, j'aperçus le cristallin en sa partie inférieure au dessous de l'iris, ou il avoit été placé lors de l'opération. Pour le mieux voir je fendis la cornée & l'uvée au travers du côté des deux angles de l'œil, le reste de l'humeur aqueuse étant écoulée, & ayant entr'ouvert ces membranes, je vis alors tout le cristallin au lieu dit, ou il étoit affermy per le corps vitré qui étoit enfoncé à l'endroit qui touchoit le cristallin, & par une espee de glu qui le colloit legerement à l'uvée & à la membrane du corps vitré.

5. Ayant tout-à-fait ôté le cristallin du lieu dit, je remarquay que les fibres ciliaires, qui du cercle ciliaire, s'inferent à la membrane du corps vitré, à l'endroit où elle se divise pour recouvrir le cristallin, étoient rompuës & separées de leur cercle, à l'endroit où ce cristallin avoit été conduit lors de l'opération, & dans celui où l'éguille avoit passé; & que dans ces deux en-

droits, le cercle ciliaire étoit de même séparé de la membrane du corps vitré à laquelle il se colle.

6. Examinant ce cristallin, je reconnus qu'il étoit recouvert de deux sortes de substances. La première qui se presentoit, étoit d'un blanc de perles, fort flexible & obeissant, & environnoit inégalement le cristallin, ne le touchant qu'en quelques endroits. Elle ressembloit assez bien à des floçons de neige, ou à des morceaux de gomme fondus à moitié dans l'eau, & attachez en manière d'appendices autour de quelques corps. J'appelleray dans la suite de ce traité cette première substance, *Accompagnemens de la cataracte*; parce que ces sortes d'appendices se rencontrent toujours plus ou moins dans les cataractes vraies, quand elles sont confirmées ou meures.

7. La seconde substance recouvroit tout le cristallin, sa superficie étoit un peu inégale & raboteuse: elle étoit blanche, plus solide que la première, ressemblant à un blanc d'œuf cuit & presque dur, & me paroissoit être la propre substance du cristallin, dont tout le volume sembloit être plus petit qu'il ne devoit, à proportion de la grandeur de l'œil, cette seconde substance comprise.

8. A mesure que cette seconde substance, semblable à un blanc d'œuf endurci, aprochoit le centre du cristallin, elle étoit plus dure, & son blanc tiroit un peu sur le jaune. Et apres avoir ôté toute cette substance, le reste du cristallin me parut plus jaune & plus solide, cependant il étoit un peu transparent, enforte que le presentant au grand jour, on pourroit distinguer  
les

les ombres des objets communs que l'on mettoit au devant.

9. Le rompant, je reconnus qu'il avoit la consistance d'un fromage non passé endurci de seicheresse, qu'on peut broyer sous les doigts; qu'il se divisoit par lames, ou pellicules, dont les fibres qui les composoient, se conduisoient de devant en derriere, ou de derriere en devant, de la même maniere que je l'ay fait remarquer au chapitre II. de la description de l'œil, en parlant du cristallin bouilly, ou préparé avec l'eau forte, en sorte que ces lames ou pellicules avoient plus de disposition à se fendre & se diviser selon cette longueur de fibres, c'est-à-dire de devant en derriere. Leurs superficies étoient aussi fort unies & conservoient leur figure sphérique. Enfin le cristallin ressembloit entièrement à un cristallin préparé comme je l'ay dit, excepté qu'il étoit un peu jaune.

10. Le corps vitré étoit net & transparent à l'ordinaire. L'humeur aqueuse avoit aussi la pureté & la transparence quelle doit avoir, & étoit dans une quantité suffisante pour tenir le globe de l'œil assez tendu. J'avois eu soin de la conserver toute dans un verre pour l'examiner ensuite. Enfin toutes les autres parties de l'œil étoient dans leur état & situation ordinaire.

#### V. O B S E R V A T I O N.

1. Ayant fini d'examiner l'œil droit, je pris l'œil gauche, & apres avoir procedé comme à l'œil droit, je reconnus pareillement que le cristallin n'étoit plus dans le lieu qu'il devoit occuper.

Q

2. Qu'il étoit à la partie inferieure de l'uvée, un peu plus élevé que celui de l'œil droit, parce qu'il avoit remonté un peu apres l'operation, comme je l'ay dit, enforte qu'on en découvroit une tres petite partie par le trou de l'uvée, & aussi des flocons ou accompagnemens dont je vais parler, qui sembloient s'être un peu affaïsez depuis l'operation. Il paroïssoit aussi un peu moins affermi à l'endroit ou il étoit resté.

3. Qu'il avoit beaucoup de cette première substance dont j'ay parlé à l'article 6. de l'observation précédente, qui n'avoit pas la même blancheur : elle étoit aussi plus solide & fibreuse, faisant même ressort.

4. Qu'il avoit tres peu de la seconde substance, qui étoit beaucoup plus jaune & plus dure, & dont la superficie étoit pareillement un peu inégale & raboteuse : tout le reste du cristallin étant aussi plus petit qu'il ne devoit, & étant plus dur, plus jaune & moins transparent que celui de l'œil droit, ayant au reste même disposition de fibres.

5. Enfin que le corps vitré, & l'humeur aqueuse étoient comme à l'œil droit, & toutes les autres parties interieures de même.

---

*Réflexions sur les observations contenues au Chapitre précédent.*

#### CHAPITRE IV.

Toutes les observations que je viens de rapporter, font connoître si exactement ce que c'est que la cataracte, que je ne pense pas qu'on puisse douter que

ce ne soit une altération entière du cristallin. Il faudroit être bien ennemi de la vérité & du bon sens pour persister dans une opinion qui n'avoit pour fondement qu'une idée fautive qu'on s'étoit formée de l'usage du cristallin. On voit par l'article 2. de la 4. observation, & par l'article premier de la 5. que le cristallin n'est point nécessaire pour voir, puisque cette femme voyoit, quoique ses deux cristallins ne fussent plus dans leur lieu, mais seulement pour mieux voir; comme je l'ay prouvé au chapitre 22. de la description de l'œil, & comme l'a reconnu Plempius: ainsi cette opinion quoi qu'universellement reçue se détruit d'elle même.

Les articles 6. 7. 8. & 9. de la 4. observation, & les 2. 3. & 4. de la 5. prouvent que la cataracte n'est point une membrane, ou un autre corps qui s'engendre, ou se congele dans l'humeur aqueuse, mais une altération entière de tout le cristallin, qui change de couleur & perd sa transparence, & que c'est ce cristallin ainsi altéré qu'on détourne avec l'éguille. L'observation 3. fait connoître que c'est ce même cristallin altéré, qui s'opose au passage de la lumière, tant qu'il reste dans son lieu naturel. Enfin la 1. & la 2. observation & toutes les autres que l'on peut faire en opérant sur les cataractes, ont tant de relation avec la 3. 4. & 5. que l'on peut dire que ces derniers, ne sont que des preuves plus évidentes des conséquences certaines que l'on pouvoit tirer de la 1. & de la 2.

Les anciens Medecins avant Galien avoient donc eu raison d'estimer que la *Cataracte* & le *Glaucoma* étoient

Qij

une seule & même maladie : ils ne les confondoient pas pour cela. Le Glaucoma est une espece de cataracte comme je le diray dans la suite : il est vray que c'est une maladie incurable : aussi reconnoissoient-ils de deux sortes de cataractes, de *Curables* & d'*Incurables*, si leurs écrits étoient venus jusques à nous, nous serions peut être mieux éclaircis de leurs opinions, que nous ne connoissons qu'imparfaitement, puisque ce n'est que par le raport de ceux qui les ont abandonnées.

Je diray encore qu'on ne pouvoit trouver une occasion plus favorable que celle qui a donné lieu à la 4. & à la 5. observation ; puisque dans un même sujet on y a trouvé une cataracte nouvellement confirmée, & une vieille cataracte, & toutes les deux abaissées peu de tems auparavant la mort, avec tout le succez possible ; sur lesquelles on pouvoit remarquer en même tems que la facilité, ou la difficulté de les tenir sujettes, dépend de la nature de leurs *Accompagnemens*, qui selon qu'ils sont plus ou moins flexibles, obeissent ou résistent plus ou moins à l'éguille ou au poids du cristallin ; & que cette espece de glu qui colloie légèrement le cristallin à l'uvée & à la membrane du corps vitré, comme je l'ay dit en l'article 4. de la 4. observation ne provient que de la matière gluante de ces mêmes accompagnemens encore tendres : d'où vient que dans les cataractes récemment meures, le cristallin doit être moins sujet à remonter ; que dans celles qui sont vieilles, puisque leurs accompagnemens étant plus solides, ils peuvent moins s'unir aux parties voisines, comme on la vü à la fin de l'article 2. de la 5. observation,

Comme ce n'est pas ici le lieu de m'étendre sur les différents états, de ces accompagnemens, & sur les précautions qu'on doit prendre pour surmonter les difficultés qu'ils causent tres souvent dans les opérations, je n'en diray rien davantage pour le present, je me reserve d'en parler au chapitre suivant & dans les chapitres 7, 8, 9, 13, & 14.

*Des causes des Cataractes vrayes.*

### C H A P I T R E V.

**A** Pres avoir montré que la cataracte vraye est une altération entière du cristallin, il est bon de faire voir quelles peuvent être les causes de cette altération.

En considerant le raport qu'il y a entre un cristallin infusé pendant quelque tems dans une eau composée de trois parties d'eau commune & d'une partie d'eau forte, comme je l'ay dit au chapitre onzième de la description de l'œil; & un cristallin qui a perdu sa transparence & qui s'est endurci dans son lieu naturel, comme il se rencontre dans les cataractes vrayes & dans quelques-unes des fausses, je n'ay pas de peine à concevoir que la cause de l'endurcissement & de la perte de la transparence de l'un, ne soit à peu près semblable à la cause de l'endurcissement & de la perte de la transparence de l'autre.

Ainsi j'estime que la cause des cataractes est une ferrosité acide & mordicante qui se jettant quelques-fois

par voye de fluxion , & d'autres fois s'amassant par congestion entre le cristallin & la membrane qui le recouvre , commence à donner naissance à la cataracte , dont les malades s'aperçoivent par un léger brouillard qui les empêche de bien voir. Que cette serosité agissant ensuite sur la superficie du cristallin , en change sans doute la disposition , & en détache quelques particules peu affermies qui flotants & piroüetants dans cette même serosité , font sembler quelques-fois aux malades qu'ils voyent voltiger en l'air des étincelles de feu : & que cette même serosité s'insinuant toujours de plus en plus , altere aussi de plus en plus le cristallin , en endureissant sa substance & changeant sa couleur , de la même manière que les acides agissants sur la cire , alterent sa substance , en la desseichant , l'endureissant & la changeant de couleur.

Et comme les conduits qui portent la nourriture au cristallin , ne se trouvent pas détruits , ils ne cessent pas aussi de lui en fournir : ainsi cette nourriture ayant du raport à la partie quelle doit nourrir , on peu juger qu'étant épanchée autour du cristallin , & se meslant avec cette serosité acide , ses parties les plus disposées à s'unir y prennent corps , de même que nous voyons que le lait dans lequel on mesle quelque acide ou de la présûre , se coagule.

C'est aussi en partie au suc nourricier du cristallin & en partie aux particules qui se détachent de sa superficie que j'attribuë la naissance de ces additions , ou excroissances que j'appelle accompagnemens de la cataracte : & suivant que ce suc est plus ou moins fourni

de parties liantes, ou rameuse, il fait que ces accompagnemens sont en plus grande ou en moindre quantité, qu'ils sont ou plus flexibles, ou moins flexibles.

Quand ces accompagnemens commencent à se former, c'est alors que les malades semblent voir voltiger en l'air ces choses qui ressemblent à des cheveux, à des fils, à de la poussière, à des toiles d'araignées, à un crespé, à des barres, à des flocons de neige ou de laine, & à des mouches : c'est ce qu'on appelle ordinairement, *Imaginations* ; parce qu'il semble aux malades, que ces choses soient à une certaine distance audevant de leurs yeux. Et ces choses ne paroissent ainsi, que parce que les rayons de lumière rencontrans ces accompagnemens, ne les peuvent penetrer : ainsi il se forme sur la rétine des ombres semblables aux choses qui les causent.

Et quand ces accompagnemens augmentent, on commence à apercevoir dans les yeux malades des nuages blancs, qui augmentent de plus en plus à mesure que ces accompagnemens deviennent plus solides, & que le cristallin perd sa transparence : alors les malades ne distinguent plus aucuns objets, mais seulement une lumière confuse, & les ombres des corps opaques, lorsqu'ils sont situez entre leurs yeux & la lumière.

Cette serosité acide qui en agissant sur le cristallin enduret & dessèche la substance, & agissant sur son suc nourricier le coagule & lui donne corps ; en agissant sur la membrane qui recouvre le cristallin, elle n'y produit pas le même effet ; au contraire, elle la

détruit le plus souvent & la consume, si-non entièrement, du moins dans la plus grande partie. Et la cause, ce me semble, de cette destruction, vient de ce que les parties membraneuses se nourrissant du sang qui leur est porté immédiatement par les artères, cette serosité en s'insinuant dans cette membrane, coagule ce sang & empêche son mouvement circulaire; ce qui fait que cette membrane, faute de nourriture, se consume comme par une espèce de supuration, de même qu'il arrive aux autres membranes de nôtre corps, lorsqu'elles sont abreuvées d'une humeur qui a quelque acidité.

Mais cette serosité qui détruit & consume la membrane qui recouvre le cristallin, pourquoi n'agit-elle pas également sur la membrane qui se rencontre au dessous, & qui recouvre immédiatement le corps vitré? ne seroit-ce point parce que cette membrane étant attachée aux fibres membraneuses de ce corps, & en faisant par conséquent partie, le sang & les esprits qui nourrissent & entretiennent cette membrane, seroient conservés dans leur mouvement par la chaleur & les esprits de ce corps dont elle fait partie: ensorte qu'un acide peu malin. tel qu'est celui qui cause la vraie cataracte, n'auroit pas assez de force d'y agir comme sur celle qui recouvre le cristallin, qui hors dans ses extrémités n'adhère à aucune autre partie, non pas même au cristallin quoiqu'elle le touche: d'où vient aussi que dans quelques cataractes mixtes, & dans quelques fausses, lorsque cette serosité est maligne, la membrane du corps vitré en est affectée, comme je le diray

ray dans la suite. Ou bien ne seroit-ce point que comme dans les pustules, ou petites tumeurs peu malignes qui se font dans les tegumens, la matiere qui est renfermée chez elles, étant poussée par la nature du centre à la circonference, brise la peau qui la recouvre, sans offenser les membranes ou autres parties qui sont au dessous, quoique plus délicates : & que de même l'humeur qui cause la cataracte, étant poussée du centre de l'œil vers sa circonference, seroit plus en état de briser la membrane qui recouvre le cristallin. Il y a quelque apparence que cela se fait de l'une ou de l'autre manière, & il seroit difficile de rendre une autre raison de ce fait.

*Suite du précédent.*

### CHAPITRE VI.

**Q**Ue ce soit donc une serosité acide & mordicante qui soit la cause des cataractes, la conformité qu'il y a dans la disposition des pellicules & des fibres & dans toute la substance même d'un cristallin altéré & tel qu'il se rencontre dans les cataractes, & entre celle qui se rencontre dans un cristallin infusé en une eau acide, comme je l'ay ci-devant dit, le fait bien voir. Dailleurs, la destruction de la membrane qui le recouvre en est encore une autre preuve ; puisque par tout ou on voit une destruction de partie, on demeure d'accord quelle a été causée par une humeur acre, acide ou mordicante.

R

Mais cette conformité n'est pas tout-à-fait semblable, me dira-t'on ? un cristallin infusé dans une eau acide est blanc jusques dans son centre, & même d'un blanc de perles ; & le cristallin altéré comme il l'est dans les cataractes vraies qui sont dans leur maturité, n'est blanc que dans sa superficie, & on voit qu'il jaunit à mesure qu'en le développant de ses pellicules on approche de son centre.

Je répondray à cela en disant qu'il est vray que lorsque l'on fait infuser un cristallin pendant l'hiver dans l'eau acide proposée au chapitre III. de la description de l'œil, il devient blanc en toutes ses parties, & demeure en cet état, tel tems qu'il reste en infusion, & j'en ay même laissay pendant plusieurs mois, sans qu'ils ayent aucunement jaunuy : mais j'ay aussi expérimenté que le faisant infuser dans cette eau acide pendant les grandes chaleurs de l'été, il blanchit les premiers jours & se prépare au reste comme pendant l'hiver, mais dans la suite il jaunit, même si on le laisse un mois ou plus, cette couleur jaune s'obscurcit & il devient noirâtre. Or il y a apparence que la chaleur donnant alors plus de mouvement aux particules acides de l'eau, elles penetrent & agissent si vivement sur les pellicules qui composent le cristallin, qu'elles leur causent une espèce de calcination, qui fait changer leur couleur blanche en une jaunâtre, puis en une noirâtre ; comme on voit que le mercure fixé par les acides, se change en des couleurs différentes, suivant les différents degrez de calcination qu'on lui donne. On peut raisonner de même à l'égard des cataractes, en disant

que la chaleur dont nous jouïssons pendant la vie, faisant agir l'acide, qui est la cause des cataractes, sur les pellicules du cristallin de la même manière que je le viens de dire, de blanches quelles sont d'abord il les doit rendre jaunâtres, & quelques-fois noirâtres dans la suite, comme il arrive assez souvent dans les vieilles cataractes, & conclure de là, qu'il n'y a point de contrariété dans cette confirmation que j'ay dit être entre un cristallin altéré & tel qu'il se rencontre dans les cataractes, & un cristallin infusé dans les acides; puisque ces mêmes acides aidez par la chaleur, lui peuvent faire changer sa couleur blanche en une jaunâtre ou noirâtre.

Que l'humeur qui cause les cataractes s'amasse quelques-fois par voye de fluxion, & d'autres fois par congestion, l'expérience nous le fait connoître; puisque nous voyons des cataractes qui dans l'espace de trois & quatre mois se trouvent confirmées & en état d'être abaissées, comme celle de l'œil droit de cette femme dont j'ay parlé dans la 4. observation du chapitre 3. & d'autres qui sont si long-tems à se former, qu'après deux, trois, quatre, cinq ou six ans, elles sont si peu avancées, quelles ne se trouvent pas en état de soutenir l'opération; même pendant un long-tems on en remarque aucuns nuïages dans les yeux qui en sont travaillez, quoique cependant les malades ne puissent distinguer aucuns objets. J'en donneray quelques exemples dans la suite. Et pour éviter tout equivoque, je diray que par ce terme de fluxion, je n'entens autre chose qu'un amas d'humeur qui se fait en peu de tems, & par celui de congestion, un amas lent & imperceptible.

Que cette humeur se jette d'abord entre le cristallin & la membrane qui le recouvre, il y a apparence ; puisqu'avant que le cristallin ait perdu de sa transparence, les malades ne peuvent bien distinguer les objets : ce qui ne peut arriver que parce que cette humeur élevant en bosse cette membrane, elle est la cause d'une nouvelle réfraction des rayons de lumière, qui les fait agir avec confusion lorsqu'ils atteignent la rétine, comme on peut le concevoir parce que j'ay dit en expliquant la vüe.

Si l'on m'objecte, que si cette serosité ou humeur que je suppose causer l'altération du cristallin, est acide & mordicante, elle peut premièrement altérer l'humeur aqueuse, quand elle se mesle avec elle apres que la membrane qui la retenoit autour du cristallin est rompuë, & ainsi causer l'altération des autres parties de l'œil. Secondement, quelle doit causer de la douleur, lorsqu'elle agit sur la membrane qui recouvre le cristallin, puisque c'est le propre des membranes d'être sensibles.

Je répondray à la première objection, que cette humeur ne fluant pas continuellement, mais seulement pendant un certain tems, comme il arrive dans la plupart des fluxions qui se font sur les autres parties de notre corps, elle n'est pas en assez grande abondance pour altérer l'humeur aqueuse, quand la membrane qui recouvre le cristallin, en se brisant, la laisse écouler ; parce que l'humeur aqueuse étant dans une quantité beaucoup plus grande, elle affoiblit & dompte son acidité, dont même elle se décharge dans les veines,

en circulant comme je l'ay dit dans la description de l'œil.

A la seconde je diray que la membrane qui recouvre le cristallin étant tres subtile, on ne doit point s'apercevoir de la douleur, puisqu'elle ne peut être que tres legere: aussi voyons nous que d'autres membranes beaucoup plus épaissés, causent peu de douleur lorsqu'elles sont piquées, comme par exemple l'uvéé dans l'opération de l'abbaisement des cataractes.

Il y a cependant des malades, qui lorsqu'ils commencent à être travaillez de cataractes, même avant qu'ils commencent à s'en apercevoir, & quelques-fois aussi quand elles sont confirmées, se plaignent d'une douleur au fond de l'œil, qui en quelques-uns est violente, & en d'autres suportable: mais cette douleur n'est point causée par cette setosité acide amassée autour du cristallin & qui cause la cataracte; mais bien par une humeur rhumatifante qui se jette sur les membranes qui forment le globe de l'œil & sur les nerfs & autres parties voisines: & cela est si vray, que ce n'est pas seulement le fond de l'œil qui souffre, mais aussi le devant de la tête, & souvent on ressent même des douleurs de rhumatisme en d'autres parties du corps.

Il est vray que lorsque cette douleur de rhumatisme precede ou accompagne l'humeur qui cause la cataracte, ou quelle contribue à la déterminer à couler au centre de l'œil, la cataracte est ordinairement suspecte, pour la mauvaise impression quelle cause à tout l'œil; ce qui fait que la cataracte change quelques fois de nature: aussi n'en entreprend-t'on point l'opération,

que cette douleur ne soit entièrement apaisée, & que la cataracte n'ait de tres bonnes marques, comme je le diray ci-apres.

J'ay attribué en partie au suc nourricier du cristallin, & en partie aux particules qui se détachent de la superficie de ce corps, la naissance des accompagnemens de la cataracte, ne pouvant l'attribuer à d'autre humeur. Cette serosité acide qui est la cause de l'altération du cristallin, n'est pas capable de prendre corps, ce n'est pas le propre de ces liqueurs : l'humeur aqueuse n'y contribué aulli en aucune manière, parce que si cela étoit, on trouveroit quelques-fois de semblables excroissances dans l'espace que cette humeur occupe, sans que le cristallin fût altéré : il n'y a donc que le suc nourricier du cristallin qui leur puisse donner naissance, en liant avec lui les particules qui se détachent de la superficie de ce corps.

Je n'ay rien dit des causes extérieures des cataractes, comme sont les coups reçeus sur l'œil; parce que ces sortes de cataractes ne sont pas pour l'ordinaire vrayes. Cela viendra dans son lieu : aussi bien n'ay-je eu dessein de traiter ici que des causes intérieures des cataractes. Voyons presentement quelles en sont les differences.



## Des différences des Cataractes vraies.

## CHAPITRE VII.

**L**es cataractes vraies ne diffèrent entre elles, que, ou a raison de leur âge, ou de leur quantité ou étendue, ou de leur couleur.

A raison de leur âge, elles sont ou naissantes & imparfaites, ou confirmées & parfaites.

La cataracte est naissante, lorsque le cristallin commence à s'altérer, & que les accompagnemens commencent à se former, & à paroître comme des nuages blancs au travers de la pupille.

Il y en a de deux sortes, de *Laitenses* & de *Caséuses*, qui ne diffèrent que du plus au moins: car toute cataracte dans sa naissance est laiteuse. & cette matière laiteuse n'est autre chose que ces accompagnemens naissans & encore très tendres, joints à ces particules qui se détachent de la superficie du cristallin. Et lorsque cette matière laiteuse acquiert plus de consistance, elle devient comme un lait caillé qui se peut diviser par morceaux, & forme ainsi la cataracte caséuse. Dans ces deux états, la membrane qui recouvre le cristallin est encore entière.

La cataracte est confirmée & parfaite, lorsque l'altération du cristallin est entière, qu'il a acquis une solidité plus grande qu'il n'avoit, que ses accompagnemens ont plus de consistance, qu'ils ont poussé plus abondamment, que la membrane qui couvre le crist-

tallin est en partie ou entièrement consommée comme par une espèce de supuration louable, & qu'on voit au travers de la prunelle la cataracte entièrement blanche ou d'autre couleur.

Il y a deux degrés de perfection, un de maturité, lorsque les accompagnemens & la superficie du cristallin sont dans un certain degré de consistance, qu'ils ne peuvent plus se séparer du cristallin & se dissoudre dans l'humeur aqueuse quand on les touche avec l'éguille, qu'ils se peuvent détacher de l'uvée s'ils avoient contracté quelque adhérence avec cette membrane & qu'ils sont si flexibles & si obeissans que quand on conduit le cristallin au bas de l'uvée, ils ne font aucun ressort, d'où vient que la cataracte demeure.

L'autre de vieillesse, quand les accompagnemens ont tant de consistance, qu'ils deviennent fibreux & font ressort; d'où vient que la cataracte est fort sujette à remonter lors de l'opération, & qu'ils s'attachent quelques-fois si fort à l'uvée, qu'on a de la peine à les en séparer.

Quand je dis que les cataractes vraies different à raison de leur quantité ou étendue, je n'entens pas que le cristallin alteré soit plus étendu, j'ay dit au contraire qu'il diminueoit en volume: mais j'entens qu'il paroît ainsi, parce que les accompagnemens sont en si grand nombre quelques-fois & si étendus, qu'ils occupent tout l'espace qui est entre le cristallin & l'uvée, & qu'il en passe même au travers de la pupille, comme je l'ay vû quelques-fois, & comme quelques Oculistes peuvent l'avoir vû: & c'est sans doute ce qui a fait

fait dire à quelques Auteurs, que la cataracte s'engendrait quelques-fois entre la cornée & l'uvée. Quand les accompagnemens sont ainsi, la pupille ne se resserre qu'avec peine, parce que l'uvée est pressée par ces accompagnemens, & quand on abaisse la cataracte, quoique le cristallin reste en bas, il paroît souvent de ces accompagnemens en forme de nuages par le trou de l'uvée, qui quelques-fois ne se dissipent pas entièrement. Ces cataractes pour l'ordinaire se forment fort promptement, & pour réussir on doit les abaisser sitôt qu'elles commencent à être meures, parce que si on attend, pour peu de solidité que ces accompagnemens ayent, elles sont sujettes à remonter.

D'autres-fois ces accompagnemens sont en si petite quantité, que les cataractes en paroissent petites & enfoncées. Dans cette rencontre le mouvement de l'uvée est tres libre, son trou se dilatant & resserrant fort promptement. Elles sont pour l'ordinaire long-tems à se former, & souvent elles se trouvent traversées, & ces traverses ou barres ne sont autre chose qu'une partie de la membrane qui couvre le cristallin, qui n'a pas été entièrement consommée, pour la petite quantité de l'humeur qui cause la cataracte; même quelques-fois cette membrane ne se consume point: d'où vient aussi que ces cataractes sont pour l'ordinaire difficiles à separer; mais quand elles sont separées, elles se précipitent aisément.

Enfin les cataractes different à raison de leur couleur, en ce que les unes sont de couleur celeste; d'autres blanches qui sont les plus communes, sous lesquelles

les je comprends celles qui sont d'un blanc de neige, d'un blanc de plâtre, d'un blanc de perles, d'un blanc argentin ou mercuriel, & d'autres blancs meslez : d'autres sont jaunes : d'autres noires : d'autres brunes, ou de couleur de fer, ou de châtaigne : d'autres grises ou cendrées : & d'autres verdâtres. Nos Auteurs en font encore de rouges, mais je n'en ay jamais vû.

Il y a aparence que toutes ces differentes couleurs naissent de la differente action de cette serosité acide, que j'ay suposée être la cause des cataractes. Dabord en détruisant la transparence du cristallin, elle le blanchit, & en conduisant cette humeur qui forme les accompagnemens, elles les rend pareillement blancs, & leur blancheur est diverse, suivant leur diverse disposition : ainsi quand ces accompagnemens sont subtils, ils font paroître une couleur celeste, quand ils sont plus épais, plus épars, ou plus ferrez, ils font paroître differents blancs, qui sont plus ou moins luisants, selon que leur superficie est plus ou moins polie. Cette même serosité acide agissant plus vivement & plus long-tems, elle jaunit non-seulement les cataractes, mais aussi leurs accompagnemens, ensuite elle les noircit, comme je l'ay montré au chapitre précédent : & de ces differents meslanges de blancs, de jaune, & de noir, viennent les verdâtres, les brunes, celles de couleur de fer ou de châtaigne, les grises & les cendrées. On peut encore dire que la diverse temperature des malades, contribue beaucoup à la diversité de toutes ces couleurs, puisqu'un bilieux par exemple est plus sujet aux cataractes jaunâtres ou verdâtres, un melan-

colique aux noires, aux brunes, aux grises ou cendrées, & à celles de couleur de fer ou de châtaigne, & un fanguin & un pituiteux aux celestes & aux blanches, quoique quelque-fois toutes ces especes de cataractes ne commencent que d'entrer dans leur maturité.

Un Chirurgien Oculiste doit considerer attentivement toutes ces differentes couleurs, parce quelles dénotent souvent les differents âges des cataractes, & leurs differentes consistances, qui lui aident à faire un pronostic plus certain de la bonne ou mauvaise reüssite des operations, comme je le diray en son lieu.

*Des signes diagnostics des Cataractes.*

CHAPITRE VIII.

**Q**Uand l'humeur qui cause la cataracte commence à couler ou à s'amasser entre le cristallin & la membrane qui le recouvre, les malades ne s'en aperçoivent pas aussi-tôt; parce qu'il est rare que cette humeur se jette en même tems & également sur les deux yeux: ce n'est que lorsqu'ils regardent à l'ordinaire, & que ferments fortuitement l'œil sain, ils s'aperçoivent de quelque diminution de vüe dans l'autre. Souvent ils ne s'en plaignent pas, ayant quelques-fois ouy dire à quelques personnes, quelles ne voyoient pas également des deux yeux. Et quand ils consulteroient alors quelque Medecin ou Chirurgien, on ne pourroit leur rien dire de certain, ce signe étant équivoque, & on se contenteroit de leur ordonner quelques remedes ge-

neraux , qui n'empêcheroient pas le progrès de leur maladie.

Quand ensuite les malades semblent voir voltiger en l'air , quelques-unes ou plusieurs de ces choses qui ressemblent à des cheveux , à des fils , à de la poussière , à des toiles d'araignées , à un crespé , à des barres , à des flocons de neige ou de laine , & à des mouches , ce que l'on nomme Imaginations , comme je l'ay dit au chapitre 5. on peut s'assurer davantage du commencement d'une cataracte : mais ce signe n'est pas encore certain , à moins qu'en même tems on ne s'aperçoive d'une diminution sensible de la vüe. Il y a des personnes qui sont travaillées de ces imaginations sans que la cataracte arrive , comme je le diray ci-apres au chapitre 22. même il y a des malades qui ne voyent aucunes de ces choses , mais seulement une forte diminution de vüe précède leurs cataractes.

Quand ces choses se fortifient de plus en plus & sans intermission , que la vüe diminue à mesure , & que les malades ne peuvent plus distinguer que confusément les objets communs , on peut s'assurer du commencement d'une cataracte. Et on juge quelle se formera promptement , si tout ce que je viens de dire se fait en peu ; & lentement , si cela ne se fait que dans un long-tems.

Ne confondez pas parmi les signes avant-coureurs des cataractes , ces especes d'imaginations à peu près semblables à celles que je viens de rapporter , ces diminutions & ces errements de vüe qui arrivent à ces personnes cacochymes dont l'estomach est rempli d'im-

puretés, aux personnes atrabilaires, à celles qui tombent dans la frénésie, aux femmes ou filles travaillées de vapeurs ou de suffocations, aux yvrognes & autres. Il est aisé de ne s'y point tromper, parce que ces symptomes ne sont pas continuels y ayant de l'intermission, qu'ils guérissent par les remedes, ou qu'ils cessent quand la maladie ou la cause qui les produit cesse; & les autres au contraire.

On connoît que la cataracte augmente, quand on voit que la couleur de la prunelle se change, que l'on commence à s'apercevoir des nuages blancs, & que la vue est si diminuée, que les malades ne peuvent plus en aucune maniere distinguer les objets communs, mais seulement les couleurs vives & encore tres confusément, & une lumière blanche & confuse lorsqu'on les expose au grand jour.

On connoît quelle est dans son état, lorsque ces nuages sont si fort augmentez que la pupille en paroît toute blanche, ou de quelqu'une des autres couleurs énoncées au chapitre précédent: que cette couleur est égale en toutes les parties, ce qui dénote l'égalité de la substance des accompagnemens: & que les malades n'aperçoivent plus qu'une foible lueur, & les ombres des corps opaques, que l'on interpose ou passe entre leurs yeux & le grand jour.

Raportez ici quelques-uns des signes que vous trouverez dans le chapitre suivant, qui font connoître en même tems l'état de la cataracte & le jugement qu'on en peut faire, & rapportez y aussi quelques-unes des choses dites aux chapitres 5. & 7.

Enfin on peut connoître à peu près l'étendue de la cataracte, je veux dire la plus grande ou la moindre quantité de ses accompagnemens : car si elle paroît petite, enfoncée, luisante, & si on a de la peine à distinguer sa couleur, on juge que ses accompagnemens sont en petite quantité : si au contraire elle paroît grande, peu luisante, superficielle, que regardant de côté la pupille, on voye sortir quelques filaments, que cette pupille soit plus dilatée qu'à l'ordinaire, & quelle ne se resserre que peu & tres lentement, qu'on remarque quelques rayes non naturelles en l'iris, quoique dailleurs d'une bonne couleur, on juge que ses accompagnemens sont en tres grande quantité.

*Des signes prognostics des Cataractes.*

### CHAPITRE IX.

**L**orsqu'on a connu par les signes précédents que la cataracte est à peu près en son état ou maturité, on juge par ceux-ci si en faisant l'operation, la réussite en sera ou bonne ou mauvaise.

Le malade étant au milieu d'une chambre modicement éclairée, & tourné du côté du jour, on prend garde si la pupille est bien dilatée, & si en faisant approcher le malade près de la fenestre ou de la porte, ce trou se resserre à mesure que le malade approche du grand jour.

Le malade assis près de la fenestre ou de la porte, & l'œil sain étant fermé, on pose la main devant &

près de l'œil malade, on observe si la pupille se dilate comme dessus, & ôtant subitement la main, si elle se resserre ni trop vite, ni trop lentement; & si elle retourne en sa première grandeur.

Ou. bien l'œil sain fermé, on pose le doigt sur l'œil malade dont les paupières sont fermées, on frote l'œil doucement en rond pendant un peu de tems, on ôte subitement le doigt, & on commende en même tems au malade d'ouvrir l'œil, on voit ensuite si la pupille s'est bien dilatée, & si elle se resserre comme dessus.

Si par ces trois manières d'examiner l'œil, qui se rapportent l'une à l'autre, la pupille se dilate & se resserre comme il est dit, c'est un tres bon signe; parce que cela marque, premièrement, que la partie de l'uvée qui forme l'iris, le corps vitré, la rétine, & le nerf optique ne souffrent aucune altération; puisque les rayons de lumière qui passent, quoique foiblement, au travers du cristallin altéré, & qui se portent sur la rétine, sont capables d'y exciter cette sensation à l'occasion de laquelle l'ame est muë à dilater & reserrer la pupille, à peu près comme elle le feroit, si l'œil n'étoit point travaillé de cataracte: ainsi on espere que cette cataracte étant détournée, le malade verra.

Secondement, que les accompagnemens de la cataracte, ne sont que dans une mediocre quantité, & qu'ils sont fort flexibles; parce que ne pressants que legeremens l'uvée, ils ne l'empêchent point de se mouvoir, mais retarde seulement un peu son mouvement: ainsi on juge que la cataracte est dans un état de maturité, & qu'étant abaissée, elle restera.

Si au contraire la pupille s'étant dilatée se resserre tres promptement, c'est une marque qu'il y a tres peu d'accompagnemens, qui peuvent même être encore renfermez sous la membrane qui recouvre le cristallin, & qu'ils sont encore laiteux ou caséux, & que par conséquent la cataracte n'est pas dans sa maturité. Ainsi ce signe est suspect pour la réussite de l'operation; tant à cause qu'une cataracte en cet état, est difficile à séparer, que parce que si-tôt qu'on romp la membrane qui recouvre le cristallin, cette matière laiteuse ou caséuse s'épanche & brouille l'humeur aqueuse, ce qui empêche de voir l'éguille, & de distinguer la cataracte, d'où vient que l'operation reste souvent imparfaite.

Et si la pupille s'étant dilatée se resserre tres lentement, c'est une marque que la cataracte est vieille, & que ces accompagnemens sont solides; ou si elle est nouvelle, que ces mêmes accompagnemens sont fort nombreux, puisqu'ils pressent si fort l'uvée, que son trou ne se resserre qu'avec peine. Ce signe aussi est suspect pour la réussite de l'operation, y ayant à craindre que les accompagnemens ne soient adhérens autour du trou de l'uvée, ce qui feroit de la peine à séparer la cataracte; & que la cataracte étant abaissée, ne se relève aussi-tôt, pour l'abondance ou solidité desdits accompagnemens, qui lui feroient faire le pont-levis.

Si la pupille est fort dilatée & quelle ne puisse se resserter, & si elle est changée de figure, ce sont de fort mauvais signes, qui dénotent des cataractes, ou fausses, ou mixtes, auxquelles l'operation est, ou inutile

tile ou tres suspecte. Voyez ci-apres les chapitres 17.  
20. & 21.

Si elle est resserrée, & quelle ne puisse en aucune  
manière se dilater, c'est aussi un fort mauvais signe,  
qui dénote une cataracte fausse ou mixte. Voyez les  
chapitres 19. & 20.

Enfin toute cataracte, lorsque la pupille n'a aucun  
mouvement, quoique dailleurs elle ait quelques bon-  
nes marques, est tres mauvaise; parce que cela deno-  
te, ou son extreme vieillesse qui la rend entièrement  
opaque, ou une fausse cataracte comme je l'ay dit;  
ou bien une obstruction dans le nerf optique; ou quel-  
que autre maladie dans la rétine, ou dans le corps vi-  
tré. Je m'explique.

L'extreme vieillesse d'une cataracte, la rend presque  
toujours incurable; parce qu'étant venue en sa matu-  
rité, & ses accompagnemens ayant cessé de croître,  
ils se lient souvent & se collent insensiblement aux  
parties voisines, & s'endurcissent de telle sorte, que  
lorsqu'elle est parvenue à une extreme vieillesse, ou il  
est tres difficiles de la separer du lieu quelle occupe sans  
interresser lesdites parties, ou si on la separe; il est  
presque impossible quelle reste, à cause de la solidité  
de ses accompagnemens qui la font presque toujours  
remonter. Il est vray que quelques-fois, mais bien ra-  
rement, il se trouve des cataractes extremement vieil-  
les qui sont en état d'être abbaissées & qui réussissent,  
mais elles ont toutes les marques de bonnes cataractes.  
J'en donneray quelques exemples dans la suite.

Je feray aussi voir dans quelques chapitres particu-

T

liers, pourquoi les cataractes fausses sont ineurables. Et à l'égard de l'obstruction du nerf optique, quand elle se rencontre avec la cataracte, l'opération y est entièrement inutile, telle bonté que la cataracte ait; parce que quand elle seroit abaissée, la vüe ne seroit pas rétablie, puisque les passages des esprits qui doivent porter à l'ame le caractère des images peintes sur la rétine, n'en seroient pas plus dégagés.

Outre le signe susdit pour connoître l'obstruction du nerf optique, on demande aux malades, s'ils n'aperçoivent point quelque lumière lorsqu'on leur fait regarder le soleil, ou le feu, ou quand on passe la main ou quelque corps opaque entre leurs yeux & la lumière, s'ils ne voyent point quelque ombrage; car s'ils ne voyent rien, c'est signe qu'il y a quelque autre empêchement que la cataracte.

Les maladies qui changent la disposition de la rétine ou du corps vitré, détruisent aussi la vüe, & rendent inutile l'opération comme je le feray voir ci-apres.

En examinant les signes bons ou mauvais que l'on tire des différents états de la pupille, on observe en même tems la disposition générale de l'œil, & de quelques unes de ses parties, la couleur de la cataracte, & les causes occasionnelles de cette maladie s'il y en a quelques-unes: & de toutes ces choses on s'en forme des signes, qui étant rapportez & comparez avec les précédents, servent à juger plus certainement de la bonne ou mauvaise réüssite des opérations.

Ainsi si la cataracte est inégale dans sa couleur, c'est un signe suspect; parce que cela denote l'inégalité de

la substance de ses accompagnemens qui ne sont pas encore dans leur maturité : ce qui oblige d'en différer l'opération , jusques à ce que ces accompagnemens ayent acquis plus de consistance.

Si elle est traversée ou barrée, elle est aussi suspecte, quoique plus avancées en maturité que la précédente, & on doit pareillement différer l'opération jusques à la parfaite maturité, pour les raisons que j'ay déjà rapportées, en parlant des cataractes laiteuses ou caséuses. Ce n'est pas que ces deux especes de cataractes ne réunissent quelques-fois quand elles sont bien séparées, le cristallin se précipitant souvent de lui même, quand il peut se loger au bas de la pupille, & l'œil s'éclaircissant ensuite, comme je le diray ci-apres ; mais c'est la difficulté de les bien séparer.

Il y a aussi, mais rarement, des cataractes qui sont traversées, quelqu'âge quelles ayent : elles sont pareillement douteuses, parce qu'il est tres difficile de les séparer, mais aussi quand elles le sont, elles se précipitent assez aisément.

Celle dont il n'y a que le centre du cristallin qui soit blanc, est le plus souvent fausse. Voyez à ce sujet le chapitre 22. & si elle est vraie, c'est un signe quelle est encore recente, & qu'on doit attendre sa maturité, d'autant qu'il seroit dangerieux, en voulant l'abaisser, de gêner l'œil & de faire perdre la vüe au malade.

Si la cataracte est d'une couleur égale, qui soit bonne, & que les bons signes ci-dessus énoncez ou qui le seront ci-apres, s'y rencontrent en même tems, l'issue n'en peut être que favorable.

La cataracte estimée la meilleure par tous les praticiens, quant à la couleur, est celle qui est d'un blanc de perles tirant un peu à la couleur celeste. Cette couleur dénote une mediocre quantité des accompagnemens, & leur mediocre consistence.

Celle qui est d'un blanc grisâtre tirant un peu sur la cendre est encore bonne. Elle a aussi une mediocre quantité d'accompagnemens, qui sont d'une consistence un peu plus forte, mais ils obeissent aussi aisément que les précédents.

Celle qui est d'un blanc qui decline tant soit peu sur le verd, est à peu près semblable à la précédente; mais il faut prendre garde de la laisser vieillir, parce que ses accompagnemens deviennent en peu de tems solides, & elle se rendroit difficile.

Celle qui est d'un blanc de neige, est difficile à abaisser & à rester au bas de la pupille, pour l'abondance de ses accompagnemens qui lui font souvent faire le pont-levis, à moins qu'on ne fasse l'operation dès quelle entre dans sa maturité, comme je l'ay déjà dit.

Celle qui est d'un blanc de plâtre, est volontiers fausse, ou à tout le moins trompeuse: voyez les chapitres 19. & 20. & de même celle qui est d'un blanc fort trouble.

Celle qui est d'un blanc argentin ou mercuriel, ou qui est fort claire & luisante, est ordinairement fausse. Voyez le chapitre 16.

Celle qui ressemble à une corne blanche & polie, est toujours fausse, & de même celle qui ressemble à un grain de greffe. Voyez aussi le chapitre 16. & 17.

Celles qui sont fort jaunes ou fort vertes sont ordinairement vieilles & suspectes pour la réussite. J'en ay vû quelques jaunes réussir.

Celles qui sont d'un noir de plomb, ou fort noires, sont pareillement suspecte. J'en ay vû quelques-unes réussir & j'en donneray une exemple au chapitre 14.

Celles qui sont de couleur de fer ou de châtaigne, réussissent assez souvent; mais elles sont difficiles à séparer pour peu quelles soient adhérentes: parce que leurs accompagnemens, quoi qu'en petite quantité, s'allongent souvent sans quitter prise; ou sans se rompre; aussi quand elles sont séparées elles demeurent sujettes.

Il se rencontre quelques-fois des cataractes dont la couleur est bonne & qui sont cependant suspectes, & même entièrement mauvaises, parce quelles sont accompagnées de signes suspects, ou mauvais. Et de même il s'en rencontre dont la couleur est fort suspecte & qui peuvent néanmoins réussir, parce qu'il y a d'autres bons signes qui prévalent. Ce que je justifieray par quelques observations que je rapporteray ci-après.

Si l'œil travaillé de cataracte est plus petit que le sain, c'est un fort mauvais signe; parceque l'atrophie ou l'émaciation, est une marque que la partie ne reçoit pas suffisamment de nourriture. Ainsi il n'auroit point d'honneur pour l'opérateur, ni de profit pour le malade, d'entreprendre l'opération.

S'il est plus gros que l'œil sain, c'est encore un mauvais signe; parce qu'il y a tout lieu d'appréhender que

l'abondance des humeurs étrangères qui le remplissent ne cause une confusion & d'estruction des parties intérieures, qui arriveroit même plutôt ensuite de l'opération; ce qu'on attribueroit à l'opérateur.

En comparant l'œil malade avec l'œil sain, si la couleur naturelle de l'iris se trouve changée en une mauvaise, ou que l'iris soit ridé ou affaissé, c'est aussi un mauvais signe, qui dénote une cataracte purulente, ou quelque autre cataracte faulle, comme je le diray en son lieu, ou un commencement de corruption des parties intérieures de l'œil.

Difficilement l'opération réussit sur une cataracte qui se trouve dans une personne qui a les yeux mauvais, qui est sujette à d'extremes douleurs de tête ou des yeux, & à de violentes fluxions sur ces parties.

Si même cette douleur de tête ou du fond de l'œil, a précédé la cataracte, & quelle ait contribué à déterminer l'humeur acide à couler au centre de l'œil, quoi que le malade n'ait point été sujet avant ce tems là à de semblables douleurs, cette cataracte est souvent suspecte, pour la raison rapportée au chapitre 8. & on n'en doit point entreprendre l'opération, que cette douleur ne soit entièrement apaisée, & que la cataracte n'ait toutes les bonnes marques énoncées en ce chapitre.

L'opération est dangereuse sur une personne qui éternue souvent, qui a une toux violente, qui vomit fréquemment, ou qui a d'autres incommodités fatigantes; parce qu'on doit craindre que les secousses rudes que ces accidents causent, ne fassent remonter la cataracte apres qu'on l'auroit abbaissée, ou n'excitent quel-

que fluxion sur l'œil : ainsi on doit différer l'opération jusques à ce que ces accidens soient cessez. Si toutes-fois ils arrivent apres que la cataracte est abbaissée, il faudra avoir recours à leurs remedes propres.

Elle n'est pas moins dangereuse sur les personnes travaillées souvent de violents accez de vertiges ou d'épilepsie : non-seulement pour la crainte que l'on a que ces accez n'arrivent dans le tems de l'opération, mais aussi pour les desordres qu'ils causeroient s'ils arrivoient ensuite de l'opération.

Les cataractes sont tres facheuses, quand elles sont causées par quelque chute, par quelque coup, par une piqueure de l'œil, ou par d'autres causes extérieures ; parce que dans toutes ces rencontres, les parties intérieures de l'œil sont pour l'ordinaire, ou confonduës, ou détruites, ou beaucoup altérées, & que dailleurs la plupart des cataractes excitées par ces causes, sont fausses.

Un bel œil à fleur de tête & bien ouvert est avantageux pour opérer facilement : au contraire un œil naturellement petit & enfoncé rend l'opération plus difficile.

On n'est pas si sûr de la réussite de l'opération que l'on fait sur un vieil homme, qui sans cette maladie à la vue foible, comme on l'est lorsqu'on opere sur une personne d'un âge moyen. A l'égard des enfans, on differe l'opération jusques à ce qu'ils soient dans un âge raisonnable ; non pas pour la crainte que leurs cataractes n'ayent pas assez de consistence, car le plus souvent elles sont tres loüables, comme je l'ay vû bien

des fois ; mais c'est parce qu'ils ne sont pas assez obeif-  
sants ni assez tranquiles pour soutenir l'operation.

*Si par les remedes on peut guérir la Cataracte naissante ou  
non confirmée, & si on peut la prévenir?*

### CHAPITRE X.

**L**A plûpart de nos Auteurs proposent des reme-  
des, pour empêcher la cataracte de se former  
lorsqu'elle commence, ou pour la guérir quand elle  
n'est pas encore confirmée. Ces remedes selon eux,  
sont generaux, ou particuliers. Par les generaux ils ten-  
dent d'abord à subtiliser & attenüer les humeurs, par  
l'usage des six choses non-naturelles qu'ils disent devoir  
pancher vers une temperature chaude & seiche, & par  
celui de quelques autres remedes qu'ils croyent spéci-  
fiques. Quand ils ont ainsi préparé les humeurs, ils les  
purgent avec d'autres spécifiques dont la base est pres-  
que toujours l'aloës : ils mettent en usage les gargaris-  
mes, masticatoires, sternutatoires, cauterés & autres  
remedes pour dégager le cerveau, ou pour dériver l'hu-  
meur qui cause la cataracte. Enfin ils viennent aux re-  
medes particuliers, qui consistent dans plusieurs especes  
de collyres, liquides ou secs, préparés avec des siels  
d'animaux, gommés, sucs, &c. Je n'entre point dans  
le détail de tous ces remedes, puisque je n'ay pas des-  
sein de les proposer, mais seulement d'examiner, si  
par cette conduite, on peut guérir ou prévenir les ca-  
taractes naissantes ou non-confirmées.

Quand

Quand je considère que la cataracte est une altération entière du cristallin, qui lui fait perdre sa transparence : que cette altération est causée par une humeur que j'ay supposée, avec quelque fondement, être acide, qui, s'insinuant dans les pores du cristallin, dissout son ferment radical, unit ensemble les particules molles & gommeuses qui composent chacune de ses fibres, les endurecit, les desseiche, & changeant la disposition naturelle de ce corps, le met hors d'état de se pouvoir nourrir. Quand je considère encore que toutes ces choses ne se peuvent faire, sans que les pores du cristallin qui donnent passage à la lumière ne soient détruits, qu'il ne perde par conséquent sa transparence, qu'il ne blanchisse, ou prenne les autres couleurs dont j'ay parlé, suivant que cette humeur acide agit plus ou moins vivement ou plus long-tems, ou quelle est pure, ou meslée d'autres humeurs suivant la diverse température des malades ; je ne sçaurois m'imaginer comment un cristallin en cet état, qui est un corps étrange, inutile, nuisible, pourroit se rétablir par les remedes.

Les remedes generaux peuvent digerer, attenuer & subtiliser les humeurs : ils peuvent les détourner & les diminuer, en les évacuant sensiblement ou insensiblement : ils peuvent dégager les parties, y rétablir le mouvement circulaire s'il y étoit empêché, & ainsi prévenir quantité de maladies futures, ou guérir celles qui seroient arrivées. Les remedes particuliers peuvent aussi agir à peu près de la même manière sur les parties malades sur lesquelles on les applique, même

ils adouciſſent, digèrent, réſolvent, conſomment, abſorbent & deſſeichent plus puiffamment. C'eſt ainſi que les uns & les autres diſſipent les inflammations, les éréſipeles & autres maladies intérieures ou extérieures; qu'ils conduiſent à ſupuration les apoſtemes, qu'ils procurent la réunion des playes & des ulceres, qu'ils facilitent l'exfoliation des os, qu'ils arrêtent les gangrenes & hâtent la ſéparation des parties mortifiées: mais ils ne peuvent ni les uns ni les autres, remettre dans le même état les parties dont la diſpoſition naturelle eſt changée ou détruite; la nature même qui eſt la ſouveraine medecine des maladies ne le peut: la réunion des parties ne ſe fait que par une ſeconde intention; dans les parties molles il ſe forme une cicatrice; dans les parties dures un callus: ce n'eſt plus la même diſpoſition, ce ne ſont plus les mêmes parties: comment donc rétabliront-ils en ſon premier état, un criſtallin alteré, un criſtallin corrompu?

On dira peut être, qu'on demeure d'accord que quand le criſtallin eſt entièrement alteré & corrompu, il ne peut ſe rétablir: mais que lorsque l'humeur ne fait que commencer à flüer, quelle n'a alteré que la ſuperficie de ce corps, & qu'il n'a encore perdu que peu de ſa tranſparence, du moins pourroit-on par les remedes empêcher cette humeur d'y flüer davantage, réſoudre celle qui ſeroit flüée, rétablir cette legere alteration, ou au moins empêcher ſon progrès, & rendre ainſi la tranſparence à ce corps, ou entretenir dans le même état celle qui lui reſte encore.

Je repondray, que quand il ſeroit poſſible d'empêcher

l'humeur de flüer, & de résoudre celle qui seroit déjà flüée, comme peut être cela se pourroit faire par les remedes administrez suivant les régles prescrites par nos Auteurs : il seroit cependant impossible, d'arrêter le progrès de l'altération du cristallin, bien loin de rétablir ce corps ; parceque le cristallin étant séparé de toutes parts de la membrane qui l'embrasse. il ne reçoit point sa nourriture de même que les autres parties de nôtre corps, comme je l'ay dit au chapitre 14. de la description de l'œil, mais par imbibition : de sorte que l'humeur qui cause la cataracte, s'épanchant entre ce corps & sa membrane, en altère toute sa superficie ; & cette altération si legere quelle puisse être, ne se pouvant faire sans que les pores superficiels de ce corps, qui donnent passage à sa nourriture ne soient détruits ; il s'ensuit que quand l'humeur qui cause la cataracte pourroit cesser de flüer, & celle qui seroit flüée se résoudre, l'humeur alimentaire ne pourroit pas pour cela pénétrer cette superficie : ainsi tout le cristallin, faute de nourriture, se dessécherait & la cataracte deviendroit mixte, & de la nature de celle dont je parleray au chapitre 16.

De prévenir la cataracte, se seroit une chose bien difficile, quand cela se pourroit, il n'y a point de signe qui précède la fluxion de l'humeur qui la cause, & même les premiers signes sont si équivoques. qu'on ne juge certainement que la cataracte se forme, que lorsque la vüe est fort diminuée, & qu'on commence à apercevoir quelques nuages, dans lequel tems toutes les précautions que l'on pourroit prendre seroient

inutiles , comme je le viens de montrer : ainsi aquoi bon travailler les malades par des remedes ?

Je diray de plus que l'expérience ne s'accorde point aux promesses que nos Auteurs nous font de la vertu de leurs remedes : on n'a point vû encore de cataracte guérir par leur moyen. Je veux bien croire que parmi ces Auteurs, il y en a beaucoup qui n'ont pas eu dessein de nous tromper , ils se sont trompez les premiers en suivant trop aveuglément ceux qui les ont précédé ; & l'opinion qu'ils tenoient touchant la nature de la cataracte , les a confirmé dans leur erreur : aussi nous ont-ils proposé leurs remedes de bonne foy , & suivant les règles de la Medecine. Ils auroient cependant mieux agi , s'ils ne l'avoient fait que problematiquement , cela auroit donné lieu à ceux qui lisent leurs écrits de douter de leur doctrine & de s'en éclaircir par des expériences de pratique. Si même ils avoient eu autant de soin de consulter Galien , qu'ils en ont eu à proposer leurs remedes , ils auroient reconnu que cet Auteur , quoiqu'il crût aussi bien qu'eux que la cataracte fût une humeur épaisse & congelée , se donnoit bien de garde de donner sa hyere , que lorsqu'il jugeoit que les imaginations , signes incertains de cataractes , n'étoient que passagères ; & que quand on le consultoit par lettres pour des suffusions naissantes , il avoit soin avant que d'envoyer ses remedes , de s'informer de toutes les circonstances qui pouvoient l'assurer que ces indispositions ne provenoient que des impuretés de l'estomach , comme on le peut voir en lisant le chapitre 2. de son 4. livre des *Lieux malades* : ils au-

roient aussi reconnu, qu'il doutoit si fort qu'on pût guérir les suffusions par les remèdes, que sur la fin du chapitre 4. de son 4. livre *De la composition des remèdes selon les Lieux*, après avoir proposé les remèdes qui conviennent aux suffusions, il conclut ainsi : *Promissiones itaque omnium horum pharmacorum magne sunt, verum effectus aliquando nullus, aliquando valde exiguus.*

Il y en a aussi d'autres qui se sont vantés un peu trop hardiment d'en avoir guéris, ou prévenu quelques-unes. Il y avoit chez ceux la plus de vanité que de bonne foy ; & le seul récit vague, indéterminé & mal circonstancié qu'ils font de leurs cures, est plus que suffisant pour les confondre de mensonge, ou tout au moins d'erreur, aussi bien que quelque charlatans modernes qui n'ont aucune teinture de Médecine ni de Chirurgie, ou s'ils en ont quelque-une, elle est si médiocre, qu'ils ne méritent pas de porter le titre dont ils s'honorent, & qui cependant exagèrent impunément les vertus de leurs prétendus secrets pour guérir les cataractes, & trompent ainsi le public.

De tout ce que dessus, je conclus qu'on ne peut guérir par les remèdes les cataractes, quand même elles ne seroient encore que naissantes ou non confirmées, & qu'il est très difficile de les prévenir. Qu'ainsi, lorsqu'on a reconnu par les signes diagnostiques ci-dessus expliqués, qu'une cataracte se forme, on doit laisser les malades en repos sans leur faire aucun remède ; à moins qu'il n'arrivât en même tems quelques autres maladies que l'on traiteroit suivant les règles : & au reste leur recommander d'observer un bon régime de

vivre, jusques à ce que leur cataracte soit parvenue à une entière maturité pour la pouvoir abbaïsser par l'operation; les exhortant d'attendre patiemment ce tems, & leur faisant esperer un heureux succez de leur maladie, pour leur diminuer le chagrin quelle leur cause. Et en cas qu'une cataracte soit long-tems à parvenir en sa maturité, on ne doit pas essayer de la faire avancer par l'usage des aliments vaporeux & qui donnent dans la tête, comme quelques Auteurs le conseillent: cette conduite est réprouvée par les meilleurs Praticiens, & avec raison; parcequ'elle seroit capable d'exciter des douleurs de tête fâcheuses, & d'autres desordres dans toute l'œconomie du corps, que l'on ne pourroit ensuite corriger qu'avec peine.

---

*Ce qu'il faut faire avant l'operation, le tems que l'on doit choisir, & la qualité des éguilles.*

#### CHAPITRE XI.

**Q**Uand on s'est assuré par les signes tant diagnostics que prognostics, que la cataracte est dans sa maturité & quelle pourra obéir à l'éguille, on en avertit le malade. Et s'il souhaite ardemment qu'on lui fasse l'operation, la première chose qu'un Chirurgien doit faire, c'est de considerer l'état present de son malade. S'il reconnoit que sa santé soit bonne, n'ayant point d'autre maladie que sa cataracte, il lui doit conseiller de se faire préparer à l'operation par Monsieur son Medecin ordinaire, ou de lui préparer

lui même , s'il ne se rencontre point de Medecin , comme il arrive assez souvent à la campagne, ou si le malade est si dénué de moyens qu'il ne puisse fournir à la dépence pour en faire venir.

Cette préparation consiste à lui prescrire un bon régime de vivre & fort exact quelques jours avant l'opération , lui deffendant le vin & les aliments échauffants ou grossiers & de mauvais suc : lui tenir le ventre libre par le moyen de quelques lavemens émollients & rafraîchissants : le saigner une fois s'il y a plénitude , ou deux fois si la plénitude est grande : le purger enfin , si on juge qu'il y ait encore beaucoup d'excrements retenus que les lavemens n'ayent pû vuidier , ou qu'il y ait quelque indice de cacochymie. La purgation doit être douce , parcequ'on n'a dessein que de purger les premières voyes , sans trop ébranler les humeurs.

Par exemple on prendra deux gros de fenné , un demy gros de rhubarbe , une once de moëlle de cassé & un demy gros de cristall mineral , qu'on fera infuser dans un demy septier mesure de Paris de décoction de racines de cichorée & de chiendent , & dans la coulûre on dissoudra une once de manne & une once de sirop de fleurs de pesché.

Ou , si le malade est d'une complexion fort délicate, on se contentera d'une once de cassé mondée, une once & demie de manne & une once de sirop de cichorée , qu'on dissoudra dans deux verres de petit lait pour deux prises que l'on fera prendre à trois heures de distance l'une de l'autre.

L'intention que l'on a en préparant ainsi le malade, c'est de prévenir la fluxion & l'inflammation qui arrivent souvent ensuite de l'opération, & qui sont à redouter lors qu'elles sont grandes. Ainsi comme l'abondance du sang en pourroit-êre une cause, on diminue sa quantité : & comme la cacochymie & la quantité des excréments retenus en pourroient aussi êre une autre, on corrige l'une & l'autre par les potions purgatives, & par les lavemens, & on empêche par la diete exacte une nouvelle abondance de sang & une nouvelle cacochymie.

C'est pourquoi quand il n'y a ni plénitude, ni indice de cacochymie, on peut omettre la saignée & la purgation, se contentant seulement d'un regime de vivre humectant & rafraichissant, qu'on fera observer au malade trois ou quatre jours avant l'opération, & la veille de l'opération de lui faire recevoir un lavement pour décharger le ventre de ses gros excréments, quand même le malade auroit déjà été purgé.

A l'égard du tems de l'opération, quand on la peut faire dans le printems ou dans l'automne, choisissant le mois de May ou de Septembre, c'est le mieux : mais quand le malade ne peut, ou ne veut differer, ou que la cataracte est d'une nature à s'endurcir, & que l'on appréhende en retardant, que ces accompagnemens ne résistent trop, on la peut faire en tout tems ; évitant seulement les grands froids & les extremes chaleurs, comme contraires aux playes des yeux. Et quand on veut commencer à préparer le malade, il faut choisir un tems beau & qui paroisse stable, afin que le jour  
de

de l'operation puisse se rencontrer beau & serain , parcequ'il faut bien voir pour faire cette operation.

Avant l'operation il faut prendre garde si les éguilles dont on doit se servir sont en état. Elles doivent être d'une moyenne grosseur , à peu près de celles de ces éguilles à coudre en linge commun. Les grosses font une trop grande solution & par consequent beaucoup de douleur , & les petites n'ont pas assez de résistance pour pouvoir pénétrer la cornée sans plier , & ne sont pas si commodes pour abaisser la cataracte. Elles doivent être bien polies , pour glisser plus aisément , bien pointuës pour piquer avec moins de douleur , un peu tranchantes des deux cotez vers la pointe , à peu près comme ces éguilles droites à coudre les playes , pour entrer plus facilement & pour surmonter quelques difficultés qui se rencontrent quelques-fois dans l'operation , dailleurs il est plus aisé de les rendre bien pointuës en les repassant sur des pierres à lancette. Quelques Oculistes se servent d'éguilles rondes , parceque disent-ils les tranchantes coupeut les fibres quelles pénètrent , ce qui est vrai ; mais les rondes meurtrissent aussi davantage les fibres quelles écartent , & ces fibres meurtries se rétablissent plus difficilement. Je m'en suis servi comme eux , & je me suis mieux trouvé des premières par les raisons ci-dessus. Elles doivent être emmanchées dans des manches ronds , longs & déliés faits d'yvoire , d'argent ou d'autre matière , pour les tenir & manier plus aisément. Enfin on en doit avoir au moins deux , afin que si on fait l'operation sur les deux yeux en même tems , on puisse

X

se servir de l'une pour un œil & de l'autre pour l'autre œil ; parceque la première dont on s'est servi , ayant été mouillée de l'humeur aqueuse, quoi qu'essuyée ensuite, n'entreroit que tres difficilement, à cause d'une petite croûte imperceptible & mucilagineuse qui reste dessus, & qui ne s'ôte qu'en la lavant, & on n'est pas alors en un état à prendre cette précaution.

*De la manière d'abaisser la Cataracte.*

## CHAPITRE XII.

**L**E malade étant préparé & le jour de l'operation venu , le Chirurgien operateur se doit rendre chez son malade , sur les huit, neuf ou dix heures du matin , ou sur les trois, quatre ou cinq heures du soir, si le tems du matin est sombre & pluvieux : visiter d'abord le logis, pour choisir une chambre bien éclairée & sur les fenestres de laquelle le soleil ne donne pas, parceque ses rayons frapants l'œil malade en feroient trop resserrer la pupille, & incommoderoit aussi le malade quand la cataracte quiteroit.

Il doit faire préparer deux sièges ; un pour le malade qu'il fera poser vis-à-vis des fenestres, à une distance convenable & un peu de biais, afin que la lumière ne frappe pas à plomb le visage du malade, ce qui rendroit l'œil trop luisant & empêcheroit de bien distinguer la cataracte, & l'éguille quand elle seroit dans l'œil ; l'autre pour lui, qui doit être un peu plus élevé, & ce à proportion de la grandeur du malade ou de celle du Chirurgien, parcequ'il faut que le Chirurgien

soit toujours un peu plus élevé que le malade , pour operer facilement.

Dans les villages ou chez les pauvres , où on ne rencontre pas toujours les commodités , on se sert d'un banc étroit , disposé comme dessus , sur lequel on fait asseoir le malade , jambe deçà , jambe de là , le Chirurgien s'asséyant de même , & se faisant mettre quelque chose sous lui pour l'élever plus que le malade , en cas qu'il ne se trouvât pas assez élevé.

Les sièges étant préparés , on fait aprocher le malade : s'il n'y a qu'un œil d'incommodé , on applique sur le sain une compresse en plusieurs doubles , que l'on contient avec une bande posée obliquement , & cela pour deux raisons ; la première pour empêcher cet œil de se remuer en regardant les assistans ou les choses voisines , ce qui obligerait l'œil malade de se remuer de même ; la seconde pour empêcher la pupille de se resserrer , si le malade tournoit l'œil du côté du grand jour , ce qui arriveroit de même à la pupille de l'œil malade , parceque tous les mouvemens qui se font dans un œil , se font pareillement dans l'autre.

On fait asseoir le malade. Un serviteur debout se tient derrière , & si près , que de ses deux mains posées sur les deux côtés de la tête du malade , il la puisse tenir un peu renversée & appuyée fermement contre sa poitrine. Le Chirurgien s'assie aussi sur son siège vis-à-vis du malade , & s'aproche le plus près qu'il peut : de ses genoux & cuissés , il embrasse les genoux & cuissés du malade , & il le prie de tenir ses mains abaissées sur ses genoux.

Il le prie aussi de tenir son œil ouvert, de le tourner comme s'il vouloit regarder le bout du nez, & lui recommande de le tenir ferme & assuré autant qu'il le pourra en cette situation. Il pose ensuite le doigt indice de sa main droite, si c'est l'œil droit sur lequel il opere, au dessous du sourcil, & le pouce sur la pommette de la joue, pour en les écartant, entretenir les paupières ouvertes : & il remarque l'endroit qu'il veut piquer, qui est le blanc de l'œil du côté du petit angle, à deux lignes presque du cercle extérieur de l'iris, ou un peu plus près, ou un peu plus loin suivant la grosseur de l'œil, & sur la ligne qu'on imagineroit être tirée d'un angle à l'autre, évitant les vaisseaux s'il en paroît quelques-uns.

On choisit cet endroit pour éviter de piquer dans celui où l'uvée s'attache à la cornée par le moyen du cercle ciliaire ; parceque si on piquoit dans ce cercle, il y auroit à craindre dans les opérations laborieuses, de séparer de ce côté là l'uvée de la cornée ; & si cette séparation étoit considérable, l'iris pourroit s'affaïsser & la pupille se dilater & resserrer irrégulièrement, l'insertion des fibres motrices de l'iris n'étant plus stable dans ce lieu. Ce n'est pas à dire qu'on ne réussisse souvent, quoiqu'on pique plus près de l'iris lorsque les opérations ne se rencontrent pas laborieuses ; mais il vaut toujours mieux s'en éloigner & choisir le lieu que j'ay marqué, tant pour la raison dite, que pour pouvoir plus librement & dans une plus grande étendue la pointe de l'éguille.

Le lieu choisi, le Chirurgien de la main gauche, si

c'est l'œil droit sur lequel il opere, & de la main droite si c'est l'œil gauche, prend son aiguille qu'un serviteur lui présente, la tient par le milieu du manche avec le pouce, le doigt indice & le doigt moyen, à peu près comme on tient une plume pour écrire, appuie le petit doigt & l'annulaire sur la tempe pour empêcher sa main de vaciller, & pique hardiment, dans le lieu désigné, les membranes qui composent le blanc de l'œil, la cornée & l'uvée : quand il a pénétré l'uvée, il couche un peu le manche de son aiguille du côté de la tempe & la pousse doucement & en tournant jusques à ce qu'il en voye, au travers de la cornée transparente, la pointe parvenuë aux deux tiers de la pupille ; alors il la hausse & l'abbaisse pour voir si les accompagnemens ne sont point adhérens au bord de la pupille ; ce qu'il connoît, quand il s'aperçoit qu'il meut l'iris & que la pupille change de figure à mesure qu'il meut son aiguille ; en ce cas par ces mouvemens il les détacheroit doucement & petit à petit ; sinon, il porte la pointe de son aiguille vers la partie supérieure de la cataracte ou cristallin alteré, & en l'apuyant un peu vers le centre de l'œil, il l'abbaisse, & reitere ainsi jusques à ce qu'il voye que la cataracte se détache du lieu quelle occupe : alors il gagne tout-à-fait le dessus, & en apuyant doucement, il l'abbaisse entièrement au dessous de la pupille, où elle se fait place entre le corps vitré & l'uvée, le cercle ciliaire se séparant même le plus souvent en cet endroit de la membrane du corps vitré, comme je l'ay fait voir en l'article 5. de la 4. observation du chapitre 3. cela ne se peuvent presque

faire autrement, parceque l'espace qu'il y a du bord de la circonférence de la pupille au cercle ciliaire n'est pas toujours capable de loger le cristallin avec tous ces accompagnemens. Et quoique les fibres ciliaires se trouvent rompus en cet endroit & en celui par lequel l'éguille a passé, le corps vitré ne cesse pas pour cela de recevoir de la nourriture autant qu'il lui en est nécessaire, parcequ'il reste encore assez d'autres fibres entières pour lui en fournir.

Le Chirurgien tient la cataracte en cet état pendant un peu de tems, & relève ensuite la pointe de son éguille: si la cataracte reste abaissée, à la bonne heure, l'opération est faite: si elle remonte & fait le pont-levis, il appuye derechef dessus & l'abbaisse un peu plus que la première fois, & la contient ainsi pendant un peu plus de tems: il relève encore la pointe de son éguille, & si la cataracte remonte encore, il l'abbaisse comme dessus, jusques à ce quelle demeure.

Pendant tout ce tems, si le bras du Chirurgien se fatigue, il se le fait soutenir par un serviteur assuré, afin de s'empêcher de vaciller.

La cataracte étant restée au bas de la pupille, le Chirurgien retire son éguille doucement & dans le même ordre qu'il l'a introduite. Il n'est pas nécessaire de presenter quelques objets au malade, pour les lui faire distinguer & faire connoître aux assistants qu'il void: les malades eux-mêmes ont assez d'empressement de le dire, & le Chirurgien le connoît suffisamment par la noirceur & la netteté de la prunelle. Au contraire il faut les prier de ne point parler, & de ne re-

garder aucuns objets, parceque cela ne se pouvant faire sans que l'œil se meuve, il seroit à craindre que, l'éguille étant encore dans l'œil, il ne se fist quelques faux mouvemens qui pourroient causer quelque desordre.

L'operation faite on ferme les paupières, on applique sur tout l'œil une compresse en plusieurs doubles, trempée dans un collyre fait avec l'eau rose, l'eau de plantain & un blanc d'œuf battus ensemble; & si le malade avoit quelque aversion pour l'eau rose à cause de son odeur que quelques personnes ne peuvent souffrir comme quelques femmes ou filles, on le feroit avec l'eau de plantain seule & le blanc d'œuf: on bande ensuite l'œil malade, bandant aussi le sain sur lequel on laisse la compresse pour les raisons ci-dessus. On reconduit le malade dans son lit, on le fait coucher sur son dos, lui tenant la tête un peu élevée, & on lui recommande de se tenir en repos & de ne point parler.

---

*Comment il faut surmonter les difficultés qui arrivent dans le tems de l'Operation.*

### CHAPITRE XIII.

*Première difficulté au sujet de l'irresolution du Malade.*

**L**A première difficulté qui arrive, c'est quand le malade est si timide & si sensible, qu'il ne peut tenir son œil en une assiette stable, & qu'il a si peu de résolution, que si-tôt qu'il sent la pointe de l'éguille,

il tourne son œil ou en haut, ou en bas, ou vers les côtez. Il faut en cette rencontre l'exhorter à avoir plus de résolution, & l'exciter à tourner l'œil du côté de son nez, & pendant ce tems là tâcher de le surprendre, en piquant promptement dans le lieu designé; quand les membranes sont piquées on n'est alors maître de l'œil, & on finit l'opération comme dessus.

Mais il arrive quelques-fois qu'en piquant ainsi, on pique ou un peu plus haut, ou un peu plus bas que le lieu designé, à cause de l'instabilité de l'œil: il ne faut pas s'en étonner, on ne laisse pas que de réussir. Il est vrai qu'il y a un peu plus de difficulté; car quand on pique bas, on a un peu plus de peine de gagner le dessus de la cataracte, mais aussi il est plus facile de la loger au dessous de la pupille & de la tenir sujette: & quand on pique haut, il est plus facile de gagner le dessus de la cataracte, & plus difficile de la conduire en bas.

### *II. Difficulté au sujet des Cataractes laiteuses.*

La seconde c'est quand on s'est trompé à l'âge de la cataracte: car il y a quelques-fois des cataractes qui paroissent confirmées & meures, & qui cependant sont encore laiteuses; ce qui arrive plutôt aux jeunes gens. Et comme cette matière laiteuse est contenüe au dessous de la membrane qui recouvre le cristallin, & quelle est quelques-fois en si grand quantité quelle forme une humeur, en sorte qu'il semble que la cataracte avance endevant, il arrive quelques-fois qu'en passant l'éguille pour la faire avancer au dessous de la pupille

pupille, on pique cette membrane & on la déchire, & aussi-tôt cette matière laiteuse s'épanche & se mêle avec l'humeur aqueuse, souvent la blanchit & trouble de telle sorte qu'on ne voit ni la pointe de l'éguille, ni la cataracte. En cette rencontre si la membrane qui couvre le cristalin est bien déchirée, l'opération réussit parceque le cristalin tombe de lui même, n'étant plus soutenu par la membrane, même on le voit quelques-fois se précipiter quand l'humeur aqueuse n'est pas bien trouble : Quand cela arrive il faut tâcher d'appuyer l'éguille par dessus pour aider à le loger au bas de la pupille. Mais si la membrane n'est pas bien déchirée, ou quelle ne le soit qu'en sa partie supérieure, le cristalin ne se précipite pas, & il est bien difficile de finir l'opération, si l'humeur aqueuse est beaucoup trouble. Cependant comme on sçait la situation de ce corps, il faut appuyer doucement l'éguille vers sa partie supérieure & l'abaisser ensuite, répéter le même mouvement deux ou trois fois avec prudence, sans s'obstiner davantage, retirer son éguille, de crainte de détruire quelque partie intérieure, ou pour le moins d'altérer la superficie du corps vitré en cas que le cristalin fût précipité. Comme on n'a travaillé qu'en aveugle, on n'est pas sûr d'avoir réussi, & on ne le sçait que quand l'œil est éclairci. Si on n'a pas réussi il faut se donner patience, la cataracte ne laissera pas que de se meurer avec le tems, & être en état de soutenir l'opération.

Il arrive aussi quelques-fois que cette matière laiteuse, ne se trouvant qu'en une mediocre quantité, ne

Y

forme qu'une legere tumeur, qu'on ne rencontre point en conduisant son éguille au dessous de la pupille: de sorte que la pointe de l'éguille étant avancée aux deux tiers de la pupille, quand on panse abbaïsser la cataracte à l'ordinaire, on s'aperçoit quelle enfonce en la pressant, & on diroit quelle flore: ce qui vient de ce que l'éguille la presse inégalement. On fait souvent plusieurs tentatives vaines, parceque l'éguille ne fait que glisser sur la membrane qui recouvre le cristallin, qui en cette rencontre est toujours entière, à moins qu'on ne retire tant soit peu l'éguille, afin d'en porter la pointe vers le milieu de la cataracte, pour en pressant dessus rompre cette membrane: alors on void cette matière laiteuse, s'épancher & se mesler dans l'humour aqueuse, qui souvent ne blanchit que comme une eau de savon, à cause du peu de quantité de cette matière. Si cette membrane est bien rompuë, on void en même tems le cristallin se précipiter, que l'on conduit & affermit au bas de la pupille: si-non, en portant la pointe de l'éguille vers la partie supérieure, & pressant un peu & descendant, on ne manque gueres de le précipiter, parceque pour peu qu'il soit pressé, la membrane acheve de se rompre entièrement.

Dans ces deux rencontres, quand le cristallin se trouve bien abbaïssé, il est rare de le voir remonter, parcequ'il n'a point d'accompagnemens qui le repoussent, même ce deffaut d'accompagnemens, fait que son volume n'étant pas si gros, il se loge plus aisément entre le corps vitré & l'uvée ou il demeure par son propre poids: & quand il n'arriveroit point de séparation

au cercle ciliaire, il demeureroit sur ce cercle entre l'iris & le corps vitré sans causer aucun obstacle à la vue. Il est vrai qu'il en paroîtroit une petite portion par le bas de la pupille; mais elle disparoîtroit dans la suite, quand ce corps se desseicheroit.

On n'est pas toujours sûr de réussir dans ces sortes de cataractes: car si la membrane qui recouvre le cristallin est dans son état naturel, & qu'il y ait peu de matière laiteuse au dessous. souvent on ne la peut rompre & les tentatives que l'on fait sont vaines: c'est pourquoi il est de la prudence du Chirurgien, après avoir essayé deux ou trois fois de la rompre, & en vain, de retirer son éguille & de remettre l'opération dans un autre tems, plutôt que de gêner quelque partie intérieure: mais aussi quand elle est mortifiée & quelle est prête pour ainsi dire à tomber en supuration, on ne manque gueres de réussir, procédant comme je le viens de dire; à moins que l'humeur aqueuse ne fût extraordinairement trouble, encore quelques-fois réussit-on.

Il n'est pas nécessaire de dire ici qu'on ne doit point entreprendre l'opération, quand on soupçonne par les signes tant diagnostics que prognostics que les cataractes sont encore laiteuses; puisque je suppose qu'on s'est trompé dans le jugement qu'on en a fait: étant même difficile qu'on ne le soit, quand ces cataractes paroissent comme des cataractes meures & confirmées, & quelles ne sont ni luisantes, ni inégales, ni traversées ou barrées.

Quoique l'humeur aqueuse soit rendue trouble par

Y ij

le mélange de cette matière laiteuse, elle ne laisse pas de s'éclaircir en peu de jours & de devenir aussi transparente quelle étoit, cette matière laiteuse se précipitant petit à petit : même quand ces cataractes réussissent bien, les malades distinguent souvent mieux les objets ; parceque leur volume n'étant pas si grand, que dans celles où il y a des accompagnemens, quand elles sont logées au bas de la pupille, elles n'aportent pas un si grand changement dans la disposition du corps vitré & la bosse de ce corps qui se forme à l'endroit où étoit le cristallin est plus régulière.

*III. Difficulté au sujet des Cataractes caséuses.*

La troisième c'est quand on s'est aussi trompé à l'âge de la cataracte, & que l'éguille étant dans l'œil, on voit que les accompagnemens encore tendres se séparent du cristallin & flottent dans l'humeur aqueuse. Dans cette rencontre on est bien plus sûr d'abaisser le cristallin que lorsqu'elle est laiteuse, parceque l'humeur aqueuse ne se trouble que peu, & que pour l'ordinaire la membrane qui recouvre le cristallin est ou détruite, ou pour le moins prête à tomber en supuration ; mais aussi on n'est pas certain que tous les accompagnemens séparés se précipitent entièrement, & qu'il n'en reste quelques-uns à l'endroit de la pupille, qui incommovent quelques-fois autant que la cataracte.

Il faut agir ici avec prudence, & d'abord qu'on s'aperçoit que les accompagnemens quittent, il faut porter la pointe de l'éguille vers la partie supérieure & moyenne du cristallin, & en l'appuyant sur ce corps &

l'abaissant, tâcher de le précipiter du premier coup, afin qu'il se sépare moins d'accompagnemens; si on ne réussit pas on réstere. Et quand on void que le cristallin se précipite, ce qu'on connoît par la grosseur de son corps plus considerable que celle des accompagnemens, on l'affermit au bas de la pupille: ensuite avec la pointe de l'éguille, on abaisse les plus considerables piéces des accompagnemens, autant qu'on le peut; pour les moindres qui flotent dans l'humeur aqueuse on les laisse, elles se précipitent d'elles-mêmes dans la suite: aussi bien ne pourroit-on les abaisser, parce que l'éguille n'a point de prise sur elles.

Quand toutes les parcelles des accompagnemens se sont précipitées, l'humeur aqueuse reprend sa transparence ordinaire, & les malades recouvrent la vûe: mais quand il en reste quelques-unes, ou qu'il en remonte de celles qui ont été abaissées, comme il arrive quelques-fois, (car pour le cristallin il est rare qu'il remonte, comme je l'ay dit à l'occasion des laiteuses,) il paroît un nuage au delà de la pupille, qu'on diroit quelques fois être la même cataracte: il est pourtant aisé de reconnoître que ce ne sont que les accompagnemens, par l'inégalité de ce nuage, qui en quelques endroits est rare & transparent, & en d'autres plus ferré & obscur: d'où vient aussi que quelques-fois les malades voyent comme au travers d'un crible, quand les parcelles sont nombreuses; d'autres fois comme au travers d'un petit trou, quand il se trouve quelque division dans leur milieu; quelques-fois aussi ils ne voyent qu'une grandeueur, quand il y a quelque grosse piéce

qui occupe le milieu de la pupille.

Il arrive quelques-fois que ces accompagnemens restent dans le même état, se lians & prenans corps : quand cela arrive on peut remettre l'éguille dans l'œil cinq ou six mois apres, ou quand on juge qu'ils ont assez de consistance : si même il n'y avoit que quelque grosse pièce, on la pourroit remettre le cinq ou le sixième jour apres l'operation. Il arrive aussi le plus souvent que ces pièces d'accompagnemens, restées ou remouées, se flétrissent & se précipitent d'elles mêmes, & ainsi l'œil s'éclaircit & reprend petit à petit son usage : on le connoît quand on les void diminuer de jour à autre ; ainsi quand on s'en aperçoit, il n'est pas nécessaire de remettre l'éguille dans l'œil.

Ce qui est sujet à rester aux malades apres de telles cataractes, & même quelques-fois ensuite des lamenteuses, ce sont des petits ombres, comme des poussières, ordûres ou autres choses semblables, que les malades voyent quelques-fois voltiger devant leurs yeux, quand ils les meuvent brusquement pour regarder en l'air : & ces choses ne sont que ces petites parcelles d'accompagnemens flétries & séparées les unes des autres, qui à cause de leur legereté sont excitées à florer dans l'humour aqueuse par le mouvement précipité des yeux : d'où vient aussi que quand les malades arrêtent leur vue sur un objet, ils voyent ces choses se précipiter & disparaître.

*IV. Difficulté au sujet des accompagnemens nombreux.*

Lorsque les accompagnemens d'une cataracte sont :

fort flexibles & obeïssants, & dans une médiocre quantité, comme ceux énoncez en l'article 6. de la 4. observation du chapitre 3. on ne peut manquer de bien réussir : il y a même des cataractes qui sont dans un degré de maturité si juste & si favorable, que pour peu qu'on les touche avec l'éguille, elles se précipitent, & on n'a point d'autre peine qu'à les presser un peu de la pointe de l'éguille, pour aider à les loger au bas de la pupille. Mais quand les accompagnemens sont nombreux, ils causent plus de difficulté, quand même ils seroient flexibles & obeïssants.

Quand donc on juge par les signes prognostics que les accompagnemens sont nombreux, il faut prendre garde en introduisant l'éguille, de ne l'engager que le moins qu'on pourra dans les accompagnemens : & pour cet effet quand on aura pénétré les membranes de l'œil, il en faut coucher le manche davantage du côté de la tempe, afin de conduire la pointe le plus près qu'on pourra de la partie intérieure de l'iris, prenant toutes fois garde de piquer l'iris par dessous ; & la pointe de l'éguille étant parvenue à l'ordinaire aux deux tiers de la pupille, on agit comme je l'ay dit au chapitre 12. Ce qu'il y a de plus à observer, c'est qu'à toutes les fois qu'on relève la pointe de l'éguille, il faut s'approcher de la pupille, pour la débarasser des accompagnemens qui se replient par dessus, avant que de la porter à la partie supérieure de la cataracte : & quand elle est abaissée, il la faut loger le plus bas qu'on pourra entre le corps vitré & luvée, & l'y tenir assujettie pendant un tems plus considérable que dans les autres ca-

taractes, puis retirer l'éguille dans la même situation quelle se trouve, de crainte que la changeant, on ne fasse remonter la cataracte, dans les accompagnemens de laquelle l'éguille se trouve embarassée.

Ces cataractes sont sujettes à remonter apres l'operation à cause de l'abondance des accompagnemens qui augmentent beaucoup leur volume, & qui les rendent si glissantes, que pour le moindre effort, elles sont repoussées vis-à-vis de la pupille : cela oblige souvent à remettre une seconde fois l'éguille dans l'œil, quatre, cinq ou six jours apres l'operation, si l'inflammation n'est pas considerable.

On peut passer l'éguille par le même trou, s'il n'est point enflammé, ou si on croit le pouvoir faire, sinon, piquer en un autre endroit, pourveu que la seconde piqueure que l'on fera, soit un peu éloignée de la première, afin que les deux trous ne se joignent pas s'il se faisoit ensuite quelque fluxion ou inflammation, & agir au reste comme la première fois.

Il ne seroit pas toujours nécessaire de les abaisser une seconde fois, parceque souvent elles se précipitent d'elles-mêmes quand dans la suite des tems leurs accompagnemens se diminüent en se flétrissans : mais comme il arrive aussi quelques-fois quelles s'affermissent au lieu ou elles sont remontées, particulièrement quand les accompagnemens sont encore un peu tendres, & que dailleurs on peut douter, si elles ne se sont point trouvées adhérentes lors de l'operation, & si elles ne tiennent point encore en quelques endroits, ce qui les empêcheroit de se précipiter, il vaut  
mieux

mieux réitérer l'opération, après laquelle elles restent le plus souvent.

Ce ne sont pas toujours les cataractes qui remontent, ce sont le plus souvent les accompagnemens qui paroissent par la pupille lorsqu'ils sont fort étendus: on les reconnoît lorsqu'on voit qu'ils flotent, ou qu'ils paroissent comme des nuages de différente consistance: ils n'occupent quelques-fois qu'une petite partie de la prunelle, alors ils nuisent très peu, ils en occupent d'autres-fois davantage, & ils nuisent. Pour l'ordinaire ils diminuent & disparaissent dans la suite: quelques-fois aussi ils demeurent dans le même état, & on est obligé de les abaisser derechef, comme on l'a vu dans la première observation du chapitre 3.

*V. Difficulté au sujet des accompagnemens solides.*

La plus grande difficulté qui se rencontre dans l'opération de l'abaissement des cataractes, c'est lorsque leurs accompagnemens sont solides. Cette solidité leur donnant une vertu de ressort, ils obligent souvent le cristallin à remonter en haut, si-tôt qu'il n'est plus assujetty par l'éguille, & d'ailleurs ces sortes de cataractes se trouvent quelques-fois adhérentes.

Pour les abaisser on suit la méthode que je viens d'enseigner, observant seulement de les bien détacher des environs de la pupille, si elles se trouvent adhérentes, quoique rarement, & que ce soit petit à petit, afin de ne point déchirer ou dilater la pupille; car quelques-fois les accompagnemens sont si adhérents en quelques endroits de la pupille, que quand

Z

on presse l'éguille dessus, on voit l'iris suivre le mouvement de l'éguille & la pupille changer de figure. On les doit aussi tenir sujettes le plus qu'on peut quand elles sont abaissées, & si l'éguille n'est point engagée dans les accompagnemens, on la relève pour voir si elles ne remontent point, si elles remontent, on les abaisse derechef jusques à ce qu'elles demeurent.

On n'est souvent obligé de remettre l'éguille plusieurs fois dans l'œil, ces cataractes étant les plus sujettes de toutes à remonter. Je l'ay quelques-fois remise jusques à trois & quatre fois, sans qu'il en soit arrivé aucun accident, même souvent par le même trou.

Quand des accompagnemens de cette nature, ne se trouvent que dans une mediocre quantité, les cataractes réussissent plutôt : quand aussi ils sont nombreux, elles réussissent tres difficilement,

Les reigles que je viens d'établir pour surmonter les difficultes causées par les differents états des accompagnemens des cataractes, se doivent étendre sur tous les autres états moyens, qu'il seroit impossible de dénombrer ici : vû même qu'il est tres rare que deux cataractes qui se rencontrent dans une même personne, ayent une semblable consistence.

*VI. Difficulté au sujet de quelques accidents qui arrivent dans l'Operation.*

J'ay dit sur la fin du chapitre 8. de la description de l'œil, que des nerfs, des arteres & des veines qui se portent au cercle ciliaire, il y en avoit quelques rameaux, qui apres avoir pénétré la cornée, faisoient deux

& trois lignes de chemin entre l'uvée & la cornée avant que de se jeter dans le cercle ciliaire.

Il arrive quelques-fois en operant, qu'après avoir pénétré la cornée, on rencontre avec l'éguille quelques-uns de ces scions de nerfs, alors le malade ressent une douleur vive. Comme il est impossible d'éviter cette rencontre, on doit seulement prendre garde que les mouvemens de l'éguille soient lents & non précipitez afin d'épargner de la douleur au malade.

D'autres-fois on rompt quelqu'un de ces rameaux d'artères ou de veines, alors il se fait un épanchement de sang dans l'œil, qui passe quelques-fois entre l'iris & la cornée & se précipite en bas, quelques-fois aussi il trouble beaucoup l'humeur aqueuse, si l'opération se trouve laborieuse. Il n'y a point d'autre précaution à prendre, quand on commence à voir qu'il s'épanche du sang, que de terminer l'opération le plutôt qu'on pourra. Ce sang épanché se résout dans la suite, & il est rare d'en voir arriver des accidents; à moins qu'il ne se trouve en si grande quantité qu'au lieu de se résoudre il se supure, & alors il peut corrompre les parties intérieures de l'œil; cependant je n'en ay point vû encore arriver en cette rencontre.

Dans le tems de l'opération il se fait presque toujours quelque épanchement de l'humeur aqueuse par le trou qu'on a fait avec l'éguille. Quand cet épanchement est petit ou mediocre, il n'arrive aucun changement à l'œil: mais quand il est considerable, la cornée s'affaisse, l'iris se ride, & les malades ont peine à distinguer les objets, quoique la cataracte se trouve

Z ij

bien abaissée ; ce qui étonne souvent les Novices. On ne doit point tant s'effrayer de cet accident, cette humeur se rengendre assez promptement & la vüe se rétablit, comme je l'ay dit aux chapitres 12. & 13. de la description de l'œil : il le faut cependant éviter le plus qu'on peut ; parceque si cette humeur s'écouloit plus considérablement dans le commencement de l'opération, & que la cataracte se trouvât difficile à abaisser, on auroit beaucoup de peine à finir heureusement l'opération.

Pour cet effet on doit bien prendre garde de presser le globe de l'œil pendant l'opération, pensant par ce moyen l'empêcher de se mouvoir, parcequ'en le pressant ainsi on oblige l'humeur aqueuse de couler : c'est aussi pourquoi il ne faut point se servir de *Speculum oculi*, comme quelques Auteurs le conseillent ; mais se contenter de tenir les paupières ouvertes, comme je l'ay dit au chapitre 12. On doit aussi prendre garde en piquant le globe, que ce soit presque perpendiculairement & non en biaisant, afin que la piqueure ne soit pas plus grande que la grosseur de l'éguille, particulièrement quand on se sert d'éguilles un peu tranchantes vers la pointe, car pour les rondes cela n'est pas tant à appréhender. Et quand l'opération est finie, il faut défendre au malade de se froter ou presser l'œil. On doit extrêmement se défier des yeux bleus dont la cornée est pour l'ordinaire fort mince, & par conséquent tres sujets à cet accident.

Il y a encore d'autres difficultés qu'on rencontre en opérant, dont je ne parleray pas ici, parcequelles ne

dépendent pas des différents états des cataractes vraies, mais des mixtes ou trompeuses, dont je traiteray dans la suite.

*Plusieurs observations de pratique qui ont rapport aux choses ci-devant dites.*

#### CHAPITRE XIV.

*Première observation sur une Cataracte laiteuse.*

**L**E 17. Octobre de l'année 1685, j'allay à Sezanne pour abaisser une cataracte dans l'œil gauche d'un jeune garçon appelé Nicolas Véry valet de Sebastien Coutan laboureur. Cette cataracte me paroïsoit d'une bonne couleur, la pupille se dilatoit lentement & beaucoup & se resserroit de même, quand je passois la main entre l'œil & le grand jour, le sain étant fermé; & le malade ne distinguoit que les ombres des objets & une foible lueur. Ces signes me firent juger que la cataracte étoit meure, & d'autant plus qu'il y avoit près d'un an qu'il ne distinguoit aucuns objets, à ce qu'il me dit. Je me trompay cependant; car en introduisant l'éguille dans l'œil, je m'aperçeus aussi-tôt que l'humeur aqueuse commençoit à blanchir, j'avancay mon éguille à l'ordinaire aux deux tiers de la pupille, je la vis un peu parceque l'humeur aqueuse n'étoit pas encore bien trouble. Et comme j'étois déjà persuadé que la cataracte n'étoit autre chose qu'une altération entière du cristallin, je ne désespéray pas d'achever l'operation. Je portay donc la pointe de mon

éguille vers la partie supérieure du cristallin, & je l'abaissay ensuite doucement, & pendant ce tems l'humeur aqueuse blanchissoit davantage, je la portay une seconde fois de même, & en l'abaissant le malade me dit qu'il voyoit un grand jour; cela me fit juger que le cristallin se précipitoit: en effet, quoique l'humeur aqueuse fût fort trouble, la prunelle ne me parût pas si blanche, & je vis quelle se resserroit beaucoup; ce qui me confirma que le cristallin étoit entièrement précipité. Je retiray peu de tems apres mon éguille, & je pensay le malade à l'ordinaire. Quelques jours apres je retournay le voir, & je trouvoy que l'humeur aqueuse étoit fort éclaircie, & qu'il distinguoit toutes sortes d'objets: je le vis encore sept ou huit jours apres en passant par son village, & je le rencontray faisant son ouvrage & entièrement guéry, sans qu'il parût qu'il eût jamais été incommodé de cataracte.

II. *Observation sur une autre Cataracte laiteuse.*

Le 20. Octobre 1691. j'avois abaissé une cataracte à Bernabé Contant de Vannes près saint Benoît, qui réussit comme on pouvoit le souhaiter, aussi avoit-elle toutes bonnes marques. L'œil gauche dans le même tems étoit travaillé d'une autre cataracte qui ne paroissoit pas être meure, j'en differay aussi l'operation. Au commencement d'Octobre de l'année suivante il me vint trouver. Cette cataracte me parut assez bonne & bien meure, aussi lui donnay-je jour pour l'operation au 11. dudit mois. Quand mon éguille fut dans l'œil & que je travaillay à abaisser la cataracte; je m'a-

perçus qu'en pressant dessus elle enfonçoit, & il me sembloit quelle flotoit dans l'humeur aqueuse; je fis plusieurs tentatives sans avancer en rien, parceque mon aiguille ne faisoit que glisser dessus: je me déterminay à retirer un peu mon aiguille, pour porter la pointe vers le milieu de la cataracte, & en la pressant, je rompis la membrane qui recouvre le cristallin, & aussitôt une matière laiteuse s'épanche & rendit l'humeur aqueuse comme une eau dans laquelle on auroit dissout du savon: en abaissant la pointe de mon aiguille, j'aperçus le cristallin comme un gros pois qui s'abaissoit, je portay dessus l'aiguille pour le loger au bas de la pupille où il demeura. Comme je retirois mon aiguille, l'empressement que le malade eut à répondre à un de ses voisins qui lui demandoit s'il voyoit, lui fit tourner brusquement l'œil en dehors pour le regarder, cela fit que la pointe de mon aiguille rencontra le bord de la pupille & le déchira; quelques jours après l'œil s'éclaircit entièrement & le malade guérit. La pupille est restée un peu dilatée, il void cependant de cet œil les objets proches comme de l'autre, mais les éloignez, il les void un peu confusément, parceque la pupille ne peut assez se resserrer. Cela ne l'empêche pas de travailler aux vignes & de lire dans ses heures.

### III. Observation sur une Cataracte caséuse.

En l'année 1689. le 14. May, je fis l'operation sur un nommé Claude Robert tonnelier au fauxbourg Goyer de Sezanne. Quand mon aiguille fut introduite dans

l'œil, la cataracte me parut se diviser en plusieurs pièces, je portay la pointe de l'éguille vers la partie supérieure & moyenne du cristallin que j'abaissay du premier coup, ensuite je travaillay à abaisser les plus considérables pièces; j'eus beaucoup de peine à en abaisser une qui me paroissoit grande, & il en resta plusieurs autres sur lesquelles mon éguille n'avoit point de prise & qui me sembloient flotter; je cessay mon travail & retiray l'éguille, esperant que ces pièces se précipiteroient dans la suite. Pendant l'operation l'humeur aqueuse se brouilla un peu, & huit ou dix jours apres, retournant à Sezanne, je reconnus que cette humeur s'étoit éclaircie, que les moindres pièces s'étoient précipitées, & qu'il en restoit une qui occupoit le milieu & presque les deux tiers de la pupille, en manière d'un nuage plus épais en son milieu; de sorte que le malade ne voyoit qu'une grande lumière, sans pouvoir distinguer la figure des objets, mais seulement leurs couleurs, comme blanches, rouges, vertes, &c. Ce nuage paroissoit branler quand le malade remuoit l'œil, ce qui me fit croire qu'il se précipiteroit bientôt: cela n'arriva qu'environ quatre mois apres l'operation, comme je l'ay sçeu du malade qui me dit qu'en descendant de sa chambre pour sortir dans la rue, il fut surpris, étant dans l'allée de sa maison, de voir & de connoître les passants. Et depuis ce tems-là, il a toujours continué à travailler de son metier de Tonnelier jusques à présent avec cet œil là, ayant perdu l'autre d'un autre maladie.

Dans ce tems là j'étois persuadé de ce que c'étoit  
que

que la cataracte ; mais je ne pouvois m'imaginer ce que ce pouvoit être que ces pièces qui s'en séparoient, ne connoissant point encore les accompagnemens.

*IV. Observation sur deux Cataractes avec des accompagnemens nombreux.*

Le Mardy 26. Août 1698. j'abaissay deux cataractes à un nommé Carlet dit du Menne Paticier entre les deux portes du faux-bourg Goyer de Sezanne. Je jugeay par les signes ci-dessus , que ces deux cataractes avoient des accompagnemens nombreux, quoique nouvelles l'une & l'autre, celle de l'œil droit étant un peu plus confirmée que celle de l'œil gauche. Je commençay par celle de l'œil droit , & quand j'eus introduit mon éguille comme je l'ay dit ci-dessus au sujet de ces sortes de cataractes , j'eus beaucoup de peine à lui faire quitter le lieu quelle occupoit ; & quand elle l'eût abandonné , j'eus encore plus de peine à le loger au bas de la pupille pour la multitude des accompagnemens qui s'embaroiſſent autour de mon éguille , j'en vint cependant à bout ; mais comme je la contenois ainsi , une legere foiblesse survint au malade , & apprehendant qu'il ne tombât tout-à-fait en syncope , je retiray mon éguille. Quand il fut revenu de sa foiblesse , j'examinay son œil , & je vis que la cataracte étoit restée , & qu'il paroissoit seulement un peu d'accompagnemens vers le bas de la pupille. Je travaillay ensuite à celle de l'œil gauche , qui ne me fit pas tant de peine à abaisser , mais elle remonta plusieurs fois , à la fin elle demeura sujette. Huit jours apres je retournay le voir , & je

A a

trouvay que ces deux cataractes étoient remontées en partie, de sorte que presque les deux tiers de chaque pupille étoient occupées par les accompagnemens & le malade ne distinguoit que tres difficilement les objets. Cela n'étoit arrivé que le cinquième jour apres l'operation, à ce que me dit Monsieur Houllier son Chirurgien ordinaire, qui en attribuoit la cause à l'impairance & à l'emportement que le malade eut ce jour là. Je ne trouvay pas à propos de les abaisser derechef, parceque je les voyois branler au moindre mouvement de l'œil, que le malade voyoit quelques-fois les objets assez bien pendant un peu de tems, que j'étois sûr quelles ne tenoient à aucune partie; & que dailleurs ayant resté pendant cinq jours abaissées je crus quelles ne s'affermiroient pas dans le lieu quelles occupoient. Ainsi j'esperay que quand leurs accompagnemens seroient flétris & diminuez, elles se précipiteroient derechef; ce qui arriva entièrement dans le cinquième mois ou environ apres l'operation, ne s'étant précipitées que petit à petit.

*V. Observation sur deux Cataractes avec des accompagnemens solides.*

Au mois de Juin 1694. une nommée Madame Germain de Villenoxe femme déjà âgée me vint trouver pour lui abaisser deux cataractes, une plus vieille & un peu jaune, l'autre un peu plus nouvelle, plus blanche & meilleure. Je lui fis l'operation chez un Bourgeois de ce lieu chez lequel elle étoit logée le trente du même mois, & je travaillay d'abord sur la meil-

leure, que je trouvay adhérente à la circonférence de la pupille : quand j'eus séparé les fibres qui causoient cette adhérence , j'abaissay la cataracte avec assez de peine, & je la portay au dessous de la pupille ; mais elle n'y fut pas plûtôt, quelle s'échapa de dessous mon éguille & remonta , & cela arriva plusieurs fois. Apparemment que je ne la pressois pas également , car quelques-fois c'étoit par devant mon éguille & d'autres fois par derrière quelle s'échapoit selon que je reculois en arrière ou que j'avançois en devant la pointe de mon éguille : enfin j'apuyay si juste que je la tins sujette pendant du tems , apres quoi je retiray mon éguille & la cataracte resta. J'abaissay ensuite l'autre avec autant de peine , j'en eus même davantage à la séparer , parceque les accompagnemens étoient si solides que je les voyois s'allonger quand je les pressois avec mon éguille. Trois jours apres , la dernière abaissée remonta entièrement , je l'abaissay derechef , & je passay l'éguille par le même trou , ce qui se fit sans douleur. Le 7. Juillet suivant je trouvay que la première abaissée étoit aussi remontée ; je remis ce même jour l'éguille dans l'œil & l'abaissay. Je piquay l'œil dans un autre endroit , parceque le trou de la première piqueure étoit couvert d'un petit grain de chair. Elle s'en retourna chez elle quelques jours apres, étant guérie. Elle n'avoit pas la vüe fort bonne avant que d'être travaillée de ses cataractes , à ce quelle me dit , apres l'operation elle voyoit encore moins comme on le peut juger ; mais elle voyoit assez pour se conduire seule & pour connoître tous les objets communs.

A a ij

On me dit depuis son retour qu'une de ses cataractes étoit un peu remontée environ un mois apres l'operation, & j'ay sçeu aussi quelle s'étoit précipitée de-rechef.

*Vl. Observation sur une operation suivie d'un épanchement considerable de l'humour aqueuse, la Cataracte étant de la nature de celles énoncées dans la 4. observation.*

La femme d'un nommé Roger Marinot de saint Benoit & sœur puînée de Bernabé Contant dont j'ay parlé dans la 2. observation, étoit travaillée de deux cataractes, une confirmée & l'autre naissante. J'operay sur la première, qui étoit à l'œil droit, le 21. Avril 1698. Les accompagnemens se trouverent nombreux, mais obéissans. Comme elle étoit presque abaissée, je ne sçais à quelle occasion cette femme tourna un peu la tête du côté gauche, & cela fit sortir mon éguille de l'œil. Embarassé que j'étois de cet accident, je voulus remettre l'éguille par le même trou; mais cette femme n'eut pas assez de patience: je me resolus donc de piquer en un autre endroit, & le pressement que je fis pour faire entrer l'éguille, fit sortir de l'humour aqueuse par le premier trou: cet écoulement continua pendant le reste de l'operation, & (quoi quelle fût tôt finie) il fut si considerable, que quand mon éguille fut retirée, la cornée transparente me parut affaissée, & l'iris fort ridé. Je ne m'en étonnay pas, ayant vû d'autres fois des écoulemens presque aussi considerables. Le 29. du même mois je l'allay voir, je trouvay le globe de l'œil aussi plein qu'il étoit avant l'opera-

tion, mais la cataracte étoit remontée presque entièrement : doutant quelle se précipitât d'elle-même, je remis l'éguille par une nouvelle piqueure, & l'abaissay de rechef, apres quoi elle demeura, & cette femme guérit sans accident, nonobstant les trois piqueures que l'œil avoit souffert. Le 24. May de l'année suivante je lui abaissay son autre cataracte plus heureusement que la première & sans tant de peine.

Je ne rapporteray point d'observations sur l'épanchement de sang qui se fait quelques-fois dans l'œil dans le tems de l'operation, ni sur cette douleur vive que les malades ressentent aussi quelques-fois, quand on rencontre avec l'éguille ces scions de nerfs qui se glissent entre la cornée & l'uvée. J'ay vû cependant plusieurs fois ces choses arriver; mais n'en ayant jamais vû de mauvaises suites, comme je l'ay dit ci-dessus, j'ay négligé de coter les rencontres ou ces accidents me sont arrivez : ainsi il me seroit difficile de citer les personnes, de marquer les tems, & les autres circonstances particulières. On se contentera donc de ce que j'en ay dit à la 6. difficulté du chapitre précédent.

Voici trois autres observations qui feront connoître que si on s'est quelques fois trompé dans le jugement qu'on a fait de quelques cataractes que l'on a crû bonnes, & qui se trouvent mauvaises; on l'est aussi quelques-fois dans des cataractes que l'on croit desespérées & qui réussissent neantmoins..

*VII. Observation sur une Cataracte de quinze ans & tres  
jaune.*

En l'année 1683, au mois d'Octobre, François Carrougeat Laboureur demeurant à Font-Vanne, étant aveugle à cause de deux cataractes fit vœu d'aller en pèlerinage. Passant par Méry quelques personnes qui eurent compassion de son malheur, le conduisirent chez moi : l'ayant examiné je reconnus que l'œil gauche étoit travaillé d'une cataracte assez louïable, & je sçeus de lui qu'il n'y avoit qu'environ neuf ou dix mois que la vüe étoit entièrement perdue. L'œil droit étoit travaillé d'une autre cataracte d'un jaune fort foncé, & il me dit qu'il y avoit plus de douze ans qu'il n'en voyoit plus : cependant la pupille se dilatoit & se resserroit quand je passois la main entre le grand jour & son œil, & il distinguoit une tres foible lueur. Ce qui me donna quelque legere esperance de réussir.

L'ayant préparé à l'operation, je la fis le 19. du même mois sur l'un & sur l'autre œil, & je commençay par la bonne cataracte, qui réussit comme je l'avois esperé. Je mis ensuite l'éguille dans l'œil droit ; mais je fus bien étonné de voir qu'en pressant l'éguille sur cette cataracte pour l'abaisser, il s'en sépara une humeur grossière, fibreuse & jaune, qui nageoit dans l'humeur aqueuse, & qui passa même par la pupille & se logea entre l'iris & la cornée transparente. Je demeuray un peu de tems sans remuer mon éguille, pour voir ce que deviendroit cette humeur, & je m'aperçus bien-tôt quelle se précipitoit au bas de l'iris, sans quelle troublât le reste de l'humeur aqueuse. J'en vis encore par delà la pupille vers le bas, & je vis ensuite le corps de la cataracte, qui n'avoit pas encore changé

de place. Je portay donc mon éguille vers sa partie supérieure & je l'abaissay sans peine, je le vis même se précipiter comme un gros pois, & quand j'apuyay l'éguille dessus pour le loger au bas de la pupille, je vis l'humeur dont j'ay parlé, qui étoit au delà de la pupille, prendre le dessus de la cataracte, & il en passa même encore par la pupille. Voyant que ce corps ne remontoit pas, je retiray mon éguille, & je pensay le malade à l'ordinaire.

Le lendemain matin, l'allant visiter, je connus que cette humeur qui avoit passé la veille entre l'iris & la cornée transparente, avoit repassé par la pupille, & couvroit toute la partie antérieure du corps vitré : comme je jugeay que la situation basse en laquelle je trouvay le malade, pouvoit avoir été la cause de ce nouveau transport, & voyant qu'il n'y avoit ni douleur, ni inflammation à l'un ni à l'autre œil, je crus qu'en lui faisant tenir une situation contraire, cette humeur se précipiteroit au bas de la pupille, je le fis lever & passer la journée dans un fauteuil. Le soir je le visitay, & je vis en effet que cette humeur se précipitoit, & qu'il y avoit déjà presque moitié de la pupille de découverte : je le fis coucher, la tête extrêmement élevée, & lui recommanday de demeurer en cette situation pendant la nuit, & le lendemain matin de se lever & de passer la journée dans son fauteuil ; ce qu'il continua les jours suivans, & dans quatre jours cette matière se précipita entièrement, & recouvra ainsi la vue des deux yeux. Le dixième jour il s'en retourna chez lui si bien guéry, qu'arrivant pres de son village,

il descendit de sa charette & s'en alla seul à l'Eglise rendre graces à Dieu de sa guérison , à ce qu'il m'a dit depuis.

J'avois lieu d'être surpris de rencontrer sous mon éguille une humeur grossiere & fluante qui accompagnoit une cataracte vieille & jaûne , que je croyois au contraire ne devoir obeïr que difficilement , comme cela se rencontre ordinairement. Et ma surprise n'auroit pas été moins grande, quand dans ce tems là j'aurois connu les accompagnemens, que je n'ay bien découverts que huit ans depuis , ne faisant alors que commencer à abandonner l'opinion commune , & cette observation même fut une de celles qui me confirmèrent dans mon sentiment, puisque je vis fort distinctement le corps de la cataracte que je jugeay être le cristallin. Car comment aurois-je pû m'imaginer que des accompagnemens auroient pû se conserver si long-tems dans une consistence moyenne entre laiteuse & caséeuse ? Je crus d'abord que cette humeur étoit un pus grossier, & que cette cataracte étoit de la nature de ces cataractes mixtes que j'appelleray dans la suite, purulentes , que je connoissois déjà , & je l'avois ainsi marqué dans les notes que j'avois faites alors sur cette observation : ce qui me fit appréhender que dans la suite l'œil ne se corrompît, vû la quantité de cette humeur. Mais deux ans apres cet homme m'étant venu voir pour me remercier, je trouvoy son œil dans un tres bon état, & comme il est encore, l'ayant vû au mois d'Avril 1700. quoique ce bon homme ait plus de soixante & dix ans, ce qui me fit changer de sentiment.

C'est

C'est la seule cataracte vieille & jaûne, que j'aye rencontrée de cette nature ; & je n'en aurois point entrepris l'operation, si cet homme n'avoit pas été aveugle. Je ne raporte pas aussi cet exemple pour servir de reigle general ; mais seulement pour faire connoître, qu'on réussit quelques-fois contre son attente ; & que quand un homme est aveugle on peut tout hazarder, quoi qu'on n'ait qu'une legere esperance, comme l'observation suivante le fera encore connoître.

*VIII. Observation sur une Cataracte noire.*

Le 24. Septembre 1698. j'allay à Vannes pres saint Benoît, chez Edme Coutant frere puîné des deux personnes dont j'ay parlé dans la seconde & sixième observation, pour lui abaisser deux cataractes. Celle de l'œil gauche étoit d'un blanc un peu grisâtre & meure, la pupille se dilatoit & resserroit lentement, & voyoit les ombres des objets que je passois entre son œil & le grand jour. Celle de l'œil droit étoit noire, & il y avoit tres peu de mouvement à la pupille, & par consequent fort suspecte. Je commençay par celle de l'œil gauche dont les accompagnemens se trouverent nombreux mais obeissants, & elle demeura au bas de la pupille. L'operation faite & le malade pansé, je le voulus faire coucher, ne jugeant pas à propos de travailler sur l'œil droit pour la raison ci-dessus. Ce pauvre homme voyant cela, me pria instamment d'essayer de lui rendre la vüe de cet œil, joignit les larmes à ses prières, sa femme en fit autant ; mais je ne pouvois me résoudre à entreprendre une operation que je croyois

B b

désespérée : j'en dis les raisons à Monsieur Potier Chirurgien ordinaire du Roy qui étoit présent , afin d'en dissuader le malade , cela ne servit à rien , l'affliction redoubloit , il fallut travailler. Je lui mis donc l'éguille dans l'œil , je trouvay des accompagnemens solides & en petite quantité , qui se divisoient les uns des autres comme s'ils eussent été fibreux ; je séparay la cataracte le mieux que je pus & je m'efforçay de l'abaisser ; mais quand je mettois l'éguille en sa partie supérieure & que je la pressois vers le bas , elle s'échapoit : je fis plusieurs tentatives en vain , elle retournoit toujours en sa même place , & voyant que je n'avançois en rien , & que l'humeur aqueuse commençoit à se brouïller , à cause d'un peu de sang qui s'étoit écoulé au dedans , je retiray mon éguille , & je pansay le malade.

Le dernier jour du même mois je l'allay voir , mais je fus bien surpris de trouver cette mauvaise cataracte précipitée au moins des deux tiers , le malade distinguant de cet œil toutes sortes d'objets ; ce qui me fit espérer quelle se précipiteroit entièrement : & celle de l'œil gauche au contraire étoit un peu remontée , mais elle se précipita depuis. Douze ou quinze jours après passant chez lui , je trouvay la cataracte noire entièrement précipitée ; & ce qui est assez particulier , c'est qu'il voit beaucoup mieux de cet œil , que de celui où étoit la bonne cataracte.

Je n'aurois pû citer un autre exemple de cataracte noire , puisque c'est la seule dont je viens de parler , qui m'ait bien réussi , encore plus par hazard que par mon adresse , mais j'aurois pû rapporter d'autres exem-

ples de caractes laiteuses semblables à celle énoncée en la seconde observation, & d'autres exemples d'opérations suivies d'épanchement de l'humeur aqueuse presque semblables à celle rapportée en la sixième observation. Si j'ay donc preferé ces exemples à d'autres semblables, ç'a été pour faire connoître deux choses.

La première : que de deux cataractes dont un même sujet se trouve travaillé en même ou en différent tems, l'une peut être loüable sans que l'autre le soit ; & que quoi quelles paroissent égales en bonté & quelles soient d'un même âge, elles ne se rencontrent pas toujours d'une semblable consistence.

La seconde : que l'on peut mettre les cataractes au nombre des maladies hereditaires ; puisque ces deux freres & leur sœur ont été travaillez de cette maladie. On ne doutera même pas que cette disposition ne leur vienne des premiers principes de leur formation, quand on sçaura que la mere de ces pauvres gens avoit pareillement été affligée de deux cataractes dont elle fut delivrée par l'opération, comme je l'ay sçeu d'eux-mêmes, qui m'ont encore assuré que leur mere leur avoit souvent dit que leur grande mere en avoit aussi été incommodée, & que cette maladie leur venoit de famille.

C'est la seule famille à la verité, ou j'ay vû regner cette maladie aussi universellement. J'ay bien abaissé des cataractes à quelques personnes qui m'ont dit que leurs ayeuls ou bis-ayeuls en avoient aussi été travaillez : mais ce malheur n'étoit arrivé qu'à quelqu'un de leurs enfans. Je connois deux Demoiselles de qualité sœurs jumelles, qui toutes les deux ont été assez infortunées

que d'avoir été travaillées d'une semblable maladie, sans que personne de leur famille en ait jamais été affligé, ce qui peut aussi confirmer que les jumeaux naissent quelques-fois avec de semblable dispositions, non-seulement de temperament, mais aussi de parties.

*IX. Observation sur une Cataracte de trente ans.*

Sur la fin du mois de Janvier de l'année 1700. le nommé Chandelier fermier de Panay à une lieue de Troyes, me vint trouver pour me demander conseil sur une maladie qui lui étoit arrivée quelque tems auparavant à l'œil droit, & pour laquelle il n'y avoit point de remede, l'œil étant perdu entièrement. Je remarquay en même tems que son œil gauche étoit travaillé de deux maladies; d'une cicatrice sur le milieu de la cornée transparente, restée ensuite d'une pustule de petite verole dont il avoit été travaillé en sa jeunesse; & d'une cataracte vieille de trente ans à ce qu'il m'assura, & qui étoit cependant blanche & peu luisante: la pupille même se dilatoit & se resserroit assez aisement: ce qui me fit croire que cette cataracte pourroit réussir nonobstant sa vieillesse, & que ce malade verroit assez pour se conduire; parceque cette cicatrice n'occupant que le milieu de la cornée transparente, les rayons de lumière qui passeroient autour de cette cicatrice pourroient être suffisants pour lui faire distinguer les objets qui se trouveroient à côté. Je lui en dis mon sentiment, & remis cette operation au printemps suivant, parce qu'alors la saison étoit fort facheuse. Je fus quelque tems sans avoir de

ses nouvelles : mais le 22. May suivant , étant à Troyes , & cet homme l'ayant sçeu , il m'y vint trouver , pour me dire qu'un nommé Deschamps Operateur ambulans avoit été chez lui & lui avoit persuadé de se mettre entre ses mains pour lui abaisser sa cataracte : ce qu'il avoit fait : mais que comme il ne voyoit point devant soi , à cause de cette cicatrice , il me venoit prier de lui dire si on pouvoit lui ôter , parceque cet Operateur lui avoit promis que quand il seroit guéry de sa cataracte , il lui ôteroit sa cicatrice. Je lui repondis qu'il n'y avoit rien à faire à la cicatrice , nonobstant la promesse de son Operateur , qui au reste avoit autant bien réussi qu'on le pouvoit , en lui abaissant sa cataracte , & qu'il devoit être content de se pouvoir conduire. Cette cataracte étoit à la verité si bien abaissée , qu'il n'y paroissoit pas la moindre partie des accompagnemens , le malade voyant au reste de la manière que je lui avois prédit.

Si j'ay raporté en ce chapitre des observations ou la réussite a été assez favorable , qu'on ne croye pas que ce soit par ostentation : ce n'est pas là mon genie. J'avouë de bonne foi que j'ay trouvé des difficultés que je n'ay pû surmonter , & que je me suis quelques-fois trompé dans le jugement que j'ay fait de quelques cataractes. Ce que j'ay dit sur le prognostic de ces maladies , les reigles que j'ay données dans le chapitre précédent , & ce que je diray dans la suite , en sont des preuves : car je n'avance rien que je ne l'aye reconnu par experience.

Je n'ay donc raporté ces observations , que pour

confirmer les reigles de pratique que j'ay établies & pour empêcher les jeunes Chirurgiens, qui commencent à faire cette operation, de se rebuter quand ils rencontreront des difficultés qu'ils n'auroient pas préveües, en leur faisant connoître qu'on les surmonte le plus souvent quand on agit avec ordre. Et je les ay rapportées suivant les differents états sensibles des cataractes, & suivant l'ordre de leur formation, sans garder celui des tems dans lesquels j'ay fait chaque observation. Ce petit nombre m'a semblé suffisant, puisqu'un plus grand auroit été ennuyeux par les frequentes redites.

---

*Ce qu'il faut faire apres l'operation : & les moyens de remédier aux accidents qui la suivent.*

### CHAPITRE XV.

**L**E malade étant pansé en premier apareil, de la manière que je l'ay dit au chapitre 12. on lui prescrit le regime de vivre qu'il doit observer jusques à ce que le tems de la fluxion & de l'inflammation soit passé. Ce regime consiste à lui faire user de bouillons, de potages, ou panades & de quelques œufs frais, lui défendant le vin au lieu duquel on lui fera boire de la tisanne commune. Le six ou le septième jour de l'operation, s'il n'est arrivé aucun accident, on lui permettra d'user de quelques hachis, ou d'autres viandes aisées à manger & de facile digestion, & de boire du vin trempé; & insensiblement on le remettra à sa vie commune.

Le soir de l'operation on ôte la compresse de dessus son œil , & on en applique une autre trempée dans le même collyre , ce qu'on continue dans la suite soir & matin , & même plus souvent , si elle se dessèche trop. Deux , trois ou quatre jours apres l'operation , on ouvre l'œil malade pour voir si la cataracte n'a point changé de place , ou si l'inflammation n'est point considerable. On prend garde en ouvrant l'œil que la lumière ne soit point forte , de crainte d'exciter de la douleur à l'œil , qui en cet état a de la peine à souffrir le grand jour. Si on reconnoît que tout aille bien , on continue à panser ainsi le malade , jusques à ce que le tems de la fluxion & de l'inflammation soit passé , qui est ordinairement le septième jour. Pour l'ordinaire , la piqueure de l'éguille se trouve presque guérie pendant ce tems là sans autre remede ; si cependant elle ne se trouvoit pas entièrement guérie , on se serviroit alors d'un collyre fait avec quinze grains *Des trochisques blancs de Rhafis* , dissouts dans deux onces *Des eaux distillées de roses & de plantain* , dont on feroit couler quelques gouttes tiesdes dans l'œil malade cinq ou six fois par jour , pour achever de cicatrifer la playe , & par dessus on continueroit à appliquer une compresse trempée comme dessus , & ce jusques à parfaite guérison.

Le tems de la fluxion & de l'inflammation étant passé , si on juge qu'il y ait de la foiblesse à l'œil , ce qu'on connoît par un larmoyement d'humeur sereuse , sans douleur & sans inflammation , ou quand il s'est écoulé de l'humeur aqueuse dans le tems de l'opera-

tion, on cesse l'usage du collyre rafraichissant, pour se servir d'un collyre fortifiant, échauffant & desséchant modérément, qu'on fait avec *Les eaux distillées de fenouil & d'eufraise* mellées ensemble & que l'on anime avec un peu *D'esprit de vin*, dans lequel collyre on trempe une compresse qu'on applique un peu chaudement sur l'œil malade & sur les parties voisines, la renouvelant de tems en tems.

Ou bien on se sert du collyre fait avec une poignée *De semences d'anis ou de fenouil*, qu'on fait infuser dans une pinte *De bon vin blanc ou claret*, pendant vingt-quatre heures, distillant ensuite le tout par l'alambic de verre pour avoir seulement une eau spiritueuse dans laquelle on trempe une compresse qu'on applique comme dessus.

On se sert aussi de l'un ou de l'autre de ces collyres sur la fin de la cure, quand il s'est fait quelque épanchement de sang au dedans de l'œil dans le tems de l'opération, pour en échauffant doucement l'œil, atténuer le reste de ce sang & le faire circuler plus promptement avec l'humeur aqueuse.

Quand il n'arrive point d'accident, le malade se trouve entièrement guéry huit ou dix jours après l'opération, ou tout au plus dans quinze jours il peut souffrir la lumière & se servir de son œil; mais quand il en arrive, il se passe quelques-fois bien du tems, avant que le malade puisse guérir.

Les plus communs symptômes qui suivent l'opération, sont la *Fluxion*, l'*Inflammation* & la *Douleur*. Quand ces symptômes sont légers, ils se corrigent par le collyre

lyre rafraichissant ci-dessus renouvelé plus souvent, y ajoutant même *L'eau de morelle*, pour le rendre plus rafraichissant, & par une diète exacte.

Mais quand ils sont violents, outre ces remedes, il faut s'efforcer de diminuer & d'arrêter le progres de la fluxion, en saignant le malade au bras du côté de l'œil malade, même à la jugulaire du même côté, si la fluxion est extraordinaire. On peut aussi se servir des *Sang-suës* qu'on apliquera à la tempe, & des *Vesicatoires* derrière l'oreille. L'expérience fait connoître que ces remedes generaux contribuent beaucoup à arrêter le progres des fluxions qui se font sur les yeux, en diminuant, détournant & dérivant l'humeur qui les cause. Les lavemens émollients & rafraichissants donnez frequemment pour tenir le ventre libre, qui ne s'endurcit souvent que trop dans ces rencontres, temperent aussi la violence des fluxions; aussi bien que les Apozemes & Juleps rafraichissants.

Quand la fluxion est arrêtée, l'inflammation & la douleur cedent ensuite plus aisément. On les calme encore par les collyres adoucissans & rafraichissans, que l'on fait avec *Les eaux distillées de fleurs de melilot, de lis & de roses*, dans quatre onces desquelles on fait infuser une suffisante quantité *De graine de lin ou de psyllium*, pour les rendre un peu mucilagineuses, & un demy scrupule *De saffran*, & étant passées par un linge, on en fait couler quelques gouttes tièdes dans l'œil malade dix ou douze fois par jour: observant de tenir toujours sur l'œil une compresse trempée dans le collyre rafraichissant susdit.

Pour la même intention, on se sert aussi *Du sang de pigeon*, que l'on coule chaudement dans l'œil : ou *Du lait de femme*, que l'on y trait chaudement, si une nourrice s'en veut bien donner la peine, sinon, on se sert de celui quelle aura trait dans quelque vase, dans lequel on mettra un peu *De saffran*, pour l'empêcher de se cailler & pour adoucir davantage, & l'ayant fait tiédir on en coule quelques gouttes dans l'œil malade, aussi souvent que dessus.

Quoique quelques Auteurs nouveaux réprouvent *Le lait*, dans les maladies des yeux, à cause qu'il est sujet à se cailler, l'expérience toutes-fois fait connoître qu'il est utile dans les playes de ces parties, quand il y a de la douleur, & dans quelques autres maladies comme je le diray dans la suite. En effet, sa substance douce & balsamique, adoucit les humeurs acres, tempere la douleur, & dispose à une supuration douce & loüable les membranes qui ont été piquées, qui sans cette supuration, ne peuvent se réunir comme elles le feroient si elles n'avoient pas été altérées par une humeur acre & mordicante.

Il arrive quelques-fois que l'endroit de la piqueure s'ulcère ensuite de la fluxion & de l'inflammation, alors la douleur augmente dans tout l'œil, & par sympathie à la partie antérieure de la tête. En cette rencontre on continuë les remedes susdits, & alternativement on coule dans l'œil quelques gouttes des collyres suivans, pour mondifier & arrêter le progrès de l'ulceration.

Quand l'ulceration n'est pas bien considerable, ou

quelle ne fait que commencer, on fait un collyre avec *Les eaux distillées de roses, de plantain & d'enfraise*, meslées par parties égales, dans quatre onces desquelles on fait fondre *Douze grains de gomme arabique* en poudre pour les rendre mucilagineuses, & on y dissout ensuite huit grains *De vitriol blanc*, cinq grains *De sel de saturne*, vingt grains *Des trochisques blancs de Rhasis*, & une demie drachme *De sucre candit*.

Quand elle est plus considerable, on ajoute au collyre susdit vingt grains *D'aloës*, dix grains *De myrrhe*, & dix grains *De tuthie préparée*.

On continue ces collyres jusques à ce qu'on voye que l'ulcère soit mondifié : apres quoi on ne se sert plus que d'un collyre fait avec vingt grains *Des trochisques blancs de Rhasis*, & une demie drachme *De sucre candit*, dissouts dans quatre onces des eaux susdites réduës un peu mucilagineuses par l'infusion *Des graines de lin*, ou *De psyllium*, & ce jusques à parfaite guérison.

Il se forme aussi quelques-fois, à l'endroit de la piqueure, une *Excroissance de chair* : quand elle est petite & sans douleur, on la néglige, se guérissant d'ordinaire sans remedes : mais quand elle est considerable & douloureuse, elle se traite avec les collyres qui servent à l'ulcération, ou avec le collyre sec que l'on fait avec parties égales *De sucre candit & d'Iris de Florence*, que l'on réduit en poudre tres subtile, pour en souffler un peu sur l'excroissance avec un tuyau de plume d'oye, & cela cinq ou six fois par jour.

Tous les Symptomes apaisez on finit la cure comme je l'ay dit ci-devant.

*Des fausses Cataractes, & premièrement du Glaucoma.*

CHAPITRE XVI.

**A** Pres avoir décrit les cataractes vrayes, je veux dire celles qui ont toutes les qualités nécessaires pour pouvoir être abaissées: il m'a semblé à propos de décrire les fausses, c'est-à-dire celles qui n'ont point ces qualités, & qui étant des altérations particulières du cristallin, la plupart inconnues jusques à present, ont été souvent mises par nos Auteurs au nombre des cataractes.

Et quoique je reconnoisse que ces cataractes soient incurables de leur nature, je dis qu'il est cependant nécessaire de les bien connoître, pour s'empêcher d'être trompé en les confondant avec les vrayes, & pour faire un pronostic juste & assuré de ces maladies.

Je commenceray par le *Dessèchement du cristallin*, connu par nos anciens Auteurs sous le nom de *Glaucosis*, ou *Glaucoma*, à cause de sa couleur qui est souvent d'un bleu celeste ou d'un verd de mer: d'où vient que quelques-uns d'eux ont apellé de ce nom les cataractes, qui pour être trop vieilles aprochent quelques fois de cette couleur.

Hippocrate a connu cette maladie, comme il est aisé de le juger en lisant le commencement de son livre, *De visu*, & la fin du 31. *Aphorisme de la 3. section*: comme aussi Galien, qui en parle dans son livre, *De Oculis*, au chapitre 12. de la particule 4. où il fait voir la

différence de cette maladie d'avec la cataracte, comme je l'ay dit au chapitre premier. Il en parle encore vers la fin de son Commentaire sur l'Aphorisme susdit, au chapitre 15. de son livre, *De Medico*, aussi vers la fin, & dans quelques autres endroits de ses ouvrages. Les Medecins qui sont venus apres lui ont tenu sa doctrine, qui a été suivie par nos Praticiens modernes, & qui seroit assez conforme à la verité, s'ils ne confondoient pas parmi cette maladie, celle que je décriray dans le chapitre suivant.

Le *Glaucoma*, est une altération toute particulière du cristallin, par laquelle il se desseiche, diminué en volume, change de couleur & perd sa transparence, en conservant sa figure naturelle, & devenant plus solide qu'il ne doit être naturellement; & la suite de cette altération est la partie, ou au moins, une notable diminution de la vüe.

Il y a aparence que le deffaut du suc nourricier est la cause de cette altération. En effet, il est aisé de juger que lorsqu'une partie manque de nourriture, elle doit nécessairement se desseicher ou se corrompre; elle se desseiche, lorsque la nourriture n'y coule pas aussi abondamment qu'il est nécessaire, alors ce n'est qu'une altération imparfaite. Elle se corrompt lorsque la nourriture est entièrement supprimée, ou que les principes de la partie même s'exaltent, alors c'est une altération entière. C'est aussi ce qu'on remarque dans le *Glaucoma*; car, ou le cristallin reçoit encore un peu de nourriture, alors il se desseiche simplement, conserve un peu de sa transparence, & devient de la cou-

leur de l'air, ou d'un blanc verdâtre, & c'est ce qui arrive plutôt aux vieillards : ou il n'en reçoit plus aucune, alors son altération est entière, il perd sa transparence, & devient d'un verd plus foncé, ou jaune, ou noirâtre, ou comme un grain de gresse.

Le cristallin cesse de prendre de la nourriture, quand les canaux qui la portent sont, ou trop étroits, ou obstruez, ou rompus, ou que cette nourriture est trop grossière, ou enfin quand les pores du cristallin ne sont plus proportionnez pour la nourrir. Et quoique toutes ces choses puissent arriver par de certaines dispositions particulieres & naturelles du cristallin & de celle de ses canaux, & par des causes intérieures & ordinaires ; cependant le grand âge, les grandes fluxions sur tout le globe de l'œil, & les coups reçeus en sont aussi des causes fort communes.

Cette maladie pour l'ordinaire n'est précédée ni suivie d'aucune douleur dans son commencement, ni dans ses autres tems, à moins quelle ne soit causée par de grandes fluxions, ou autres intemperies, ou par quelques coups reçeus.

A l'égard des signes du Glaucoma, ils sont aussi équivoques dans son commencement que ceux de la cataracte vraie, & que ceux de la cataracte ci-apres décrite, à l'exception que la pupille n'est pas plus grande qu'à l'ordinaire & quelle conserve toujours sa rondeur. Dans la suite, les malades s'imaginent voir comme au travers d'un brouillard, d'une fumée, ou d'une nuée : la maladie augmentant, on aperçoit que le cristallin change de couleur, le plus souvent il est d'un

verd blanchâtre, ou d'une couleur celeste fort claire : enfin il devient d'un verd plus foncé, ou jaune, ou noirâtre, ou d'un blanc luisant, ou d'un grain de grêle, comme je l'ay dit, & alors il perd sa transparence & la vüe est entièrement ôtée.

Comme cette altération se fait sans que la membrane qui recouvre le cristallin se détruise, je dois avertir ici que dans le Glaucoma & dans les autres maladies du cristallin ou cette membrane reste entière, le cristallin altéré paroît presque toujours luisant : & c'est pour cela que les cataractes luisantes sont toujours tres suspectes, pour la crainte qu'il y à quelles ne soient de fausses cataractes, ou pour le moins quelles n'en participent.

Tant qu'il passe au travers du cristallin des rayons de lumière, le mouvement de l'uvéa se conserve plus ou moins, suivant les différents degrez de la maladie : & quand il n'en passe plus, elle demeure immobile, je veux dire que son trou ne se dilate, ni se resserre, & examinant l'œil de l'une ou de l'autre des trois manières énoncées au commencement du chapitre 9.

Lorsque le Glaucoma arrive par une intemperie de tout l'œil, l'œil se diminüe & dessèche, & quand c'est par une autre cause particulière, il conserve davantage sa grosseur naturelle. Chez les vieillards il diminüe aussi, comme on le remarque par les rides de l'uvéa, alors pour l'ordinaire les deux yeux sont affectez également.

Il arrive quelques-fois que le Glaucoma reste dans un état imparfait sans augmenter, ce qui est plus or-

dinaire chez les vieillards : & comme en cet état les rayons de lumière peuvent encore passer au travers du cristallin , les malades aussi peuvent voir les objets communs , confusément toutes-fois.

Dans cette maladie , le cristallin se desseichant & diminuant en volume , paroît pour cette raison plus enfoncé que dans la cataracte vraie , & dans celle que je décriray ci-apres.

Il est inutile , de marquer ici les différences du Glaucoma d'avec la cataracte vraie : ce que j'ay dit de ces deux maladies , suffit pour les pouvoir distinguer l'une de l'autre ; dailleurs il est difficile de les confondre , & la plupart de nos Auteurs ne s'y sont gueres trompé , quoi qu'ils ayent compris sous cette maladie celle que je décriray dans le chapitre suivant , qui en differe beaucoup comme je le feray voir.

Quoique plusieurs de nos Auteurs proposent des remedes dans le commencement de cette maladie pour empêcher son progrès , l'expérience toutes-fois nous montre qu'ils y sont inutiles ; & pour moi j'ay toujours reconnu cette maladie pour incurable en tout ses états , & en cela je suis du sentiment d'Oribase rapporté ci-devant au chapitre premier , lorsqu'il dit , *Glaucomata omnia curationem non recipiunt.*

Je n'ay point trouvé d'occasion d'observer cette maladie apres la mort de personnes qui en fussent travaillées : mais je l'ay examinée beaucoup de fois sur des personnes vivantes : ce qui m'a donné lieu de faire les remarques susdites. Voici une observation qui fera connoître jusques à quel degré le cristallin se peut desseicher.

Observation

## OBSERVATION.

Etant à Sezanne au mois de Septembre 1700. Mr. Houllier Maître Chirurgien me parla d'un Maréchal du Faux-bourg de Broyes, travaillé d'une cataracte toute extraordinaire. J'eus la curiosité de voir cet homme, je me transportay chez lui avec ledit sieur Houllier. Je reconnus que le cristallin de l'œil gauche étoit si desséché, que les fibres qui forment les pellicules extérieures de ce corps, laissoient entr'elles des petites cannelûres, qui formoient une infinité de lignes tres bien ordonnées, qui partoient du milieu de la superficie antérieure, & s'étendoient à sa circonférence. La couleur de ce cristallin étoit d'un brun jaunâtre, & quand on le regardoit au grand jour, elle paroissoit changeante. Cet homme qui est assez âgé me dit qu'il y avoit bien vingt ans qu'il avoit perdu la vûe de cet œil.

---

2. De la Protuberance du Cristallin.

## C H A P I T R E X V I I.

U Ne maladie contraire à celle ci-dessus décrite, est une excroissance démesurée du cristallin, qui n'a point été remarquée par nos Auteurs, ni même par nos Oculistes modernes, les uns & les autres la confondant avec le Glaucoma. Je l'appelleray, *Protuberance*, à cause que le cristallin dans cette maladie paroît éminent, & qu'il s'avance en devant.

D d

Cette maladie est une altération toute particulière du cristallin, par laquelle il augmente en volume, perd sa transparence & sa figure naturelle, & devient plus solide qu'il ne doit être naturellement.

Si le deffaut de nourriture est la cause du deffechement du cristallin, il y a tout lieu de croire que l'excès de nourriture est la cause de la *Protuberance* : car il est aisé de concevoir qu'un suc nourricier un peu plus visqueux qu'il ne doit être, se portant abondamment par les canaux ciliaires entre le cristallin & la membrane qui le recouvre, ne circule que difficilement, je veux dire, que n'y ayant que les parties les plus subtiles & aqueuses de ce suc, qui puissent traverser les pores de la membrane qui recouvre ce corps pour se mesler avec l'humeur aqueuse & circuler avec elle, les parties les plus visqueuses & les plus disposées à s'unir s'amassent entre ce corps & cette membrane : ainsi ce suc échappé & errant pour ainsi dire autour du cristallin, & entre les interstices de ses fibres, s'épaissit enfin & augmente le volume de ce corps. Et cela de la même manière que le suc nourricier de l'os, s'échappant, ou à cause de quelque solution de l'os, ou à cause de la séparation du perioste, en s'épaississant & prenant corps, forme un callus, ou une exostose.

Que ce soit un suc nourricier qui soit la cause de cette maladie, il y a apparence, puisqu'il est capable d'augmenter le volume du cristallin, sans lui causer d'autre altération que celle de la perte de sa diaphanéité, qu'on doit attribuer seulement au changement que cette humeur cause dans la disposition des pores

de cette partie : de la même manière que les corpuscules du froid, en s'insinuant dans les pores de l'huile, de l'eau & d'autres liqueurs, en changeant les couleurs, & détruisent ou diminuent beaucoup leur transparence en les glaçant.

Les signes de cette maladie dans son commencement sont un peu équivoques ; mais dans son progrès ils deviennent très sensibles.

Les malades se plaignent d'une diminution de la vue de l'un ou de l'autre œil, ou de tous les deux. Le trou de l'uvée paroît un peu plus grand qu'à l'ordinaire, sans se resserrer, & le cercle de l'iris par conséquent est un peu plus étroit, sans qu'on remarque d'abord rien de blanc par de là la pupille, & jusques alors on ne peut encore distinguer cette maladie de la cataracte vraie, & de la maladie que je décriray au chapitre premier de la seconde partie, les premiers accidents de ces maladies se trouvant presque semblables. Mais dans celle-ci, quelque tems apres on remarque un nuage à l'endroit du cristallin, qui augmentant de plus en plus, fait paroître le cristallin plus avancé, & d'une couleur de corne blanche, polie & luisante, quelques fois sa superficie est égale, & fort souvent elle est inégale. Le trou de l'uvée s'agrandit encore, & conserve sa rondeur, lorsque la superficie du cristallin est égale, & quand elle est inégale & cornüe, ce trou n'est plus rond, mais inégale, suivant les inégalités du cristallin qui s'avance. Souvent en cet état les malades voyent une foible lueur, & quelques-fois ils n'en voyent aucune. Et quoi qu'on les ex-

D d ij

posé au grand jour, même au soleil, leur pupille ne se resserre en aucune manière : comme aussi les exposant au fond d'une chambre vis-à-vis des fenestres, ou présentant devant l'œil malade, l'autre étant fermé, la paume de la main, ou quelque corps opaque, la pupille ne se dilate point davantage, ainsi l'uvééc est sans aucun mouvement.

Cette maladie ne cause point de douleur dans son commencement, dans son progrès, ni dans son état: si quelques-fois il s'en rencontre à l'œil ou à la tête, cette douleur à une autre cause que celle de la maladie.

C'est à cette excroissance démesurée du cristallin, qu'on doit attribuer la cause de l'immobilité de l'uvééc, & de la dilatation de son trou; parceque le cristallin ainsi disposé, s'avançant fort en devant s'appuie sur l'uvééc, & la poussant en devant l'étend & l'empêche de se resserrer. Et une preuve que s'en est la seule cause, c'est qu'en cet état, les malades voyent souvent les ombres des corps opaques situez entre leurs yeux & la lumière, de la même manière que ceux qui sont travaillez de cataractes vraies, sans que leur pupille se dilate & se resserre comme dans les cataractes vraies; ce qui devoit arriver, si l'uvééc n'étoit violemment étendue par le pressement du cristallin.

Et comme l'humeur qui cause la protuberance du cristallin: est poussée & s'amasse sous la membrane qui recouvre ce corps; c'est aussi à cette membrane, suivant quelle prête ou résiste, que l'on doit attribuer la cause de l'égalité ou de l'inégalité que l'on remarque au cristallin.

Quoi que cette maladie semble avoir beaucoup de rapport avec la cataracte vraie, elle en differe cependant en plusieurs choses. 1. En ce que dans la cataracte vraie, la membrane qui recouvre le cristallin, s'altere & se consume le plus souvent comme par une espece de supuration, & dans celle-ci elle s'épaissit, s'endurcit & se fortifie. 2. Que dans la vraie cataracte, le cristallin diminue en grosseur, & dans celle-ci son volume augmente. 3. Que les additions qui arrivent en la vraie cataracte, obeissent & flottent dans l'humeur aqueuse, ce qui fait qu'on peut separer le cristallin de son lieu naturel, & dans celle-ci l'humeur qui se congele autour du cristallin forme un corps solide avec lui, & l'attache aux membranes qui le renferment, d'où vient qu'il est impossible de le separer.

Elle differe aussi du Glaucoma. 1. En ce que dans le glaucoma, le cristallin cessant de prendre de la nourriture; il se diminue & se desseiche, & dans celle-ci au contraire, il augmente par une sur-abondance de nourriture. 2. Que dans le Glaucoma il est tantôt bleu, verd, jaune, blanc, &c. & dans celle-ci il est presque toujours de la couleur d'une corne blanche, polie & luisante. 3. Que dans le Glaucoma il paroît plus enfoncé & petit, & dans celle-ci il s'avance fort en devant & paroît fort grand.

Cette maladie est plus commune que le Glaucoma, & arrive à toutes sortes de personnes: elle est aussi bien moins commune que la cataracte vraie. De sa nature elle est absolument incurable, même dans son commencement, les remedes n'y profitants en rien,

& l'operation y étant rout à-fait inutile.

Pour confirmer ce que j'ay dit de cette maladie, je veux bien raporter les deux observations suivantes.

### I. OBSERVATION.

Il y a quelques années qu'un pauvre homme aveugle me vint trouver pour lui apporter quelque secours. Son œil gauche étoit perdu depuis un long-tems, à cause d'un ulcere dont il avoit été travaillé, qui avoit laissé une cicatrice qui occupoit toute la cornée transparente : & son œil droit étoit travaillé d'une maladie semblable à celle-ci décrite, il y avoit environ un an. Ayant reconnu la maladie pour incurable, je lui dis qu'on ne pouvoit lui rien faire : lui au contraire me sollicita fortement de lui mettre l'éguille dans l'œil, sur ce qu'un Operateur coureur qu'il avoit rencontré dans un village voisin, comme il venoit me trouver, lui avoit dit que c'étoit une cataracte & qu'il le guériroit. Ne pouvant le dissuader, & voyant qu'il étoit résolu de se mettre entre les mains de cet Operateur, & d'ailleurs considerant que l'observation que je ferois pourroit un jour être utile au public, sans que ce pauvre homme courût aucun peril, je condescendis à sa forte volonté.

La maladie n'étoit pas encore dans son plus haut degré de perfection; le malade voyant une foible lueur, & distinguant les ombres des corps opaques situez entre son œil & le grand jour; mais l'uvée étoit immobile, ayant son trou fort dilaté & extrêmement rond.

Je me proposay de déchirer la membrane du cris-

tallin, pour ensuite tâcher de le détacher, & de l'abaisser au dessous du trou de l'uvée, s'il n'étoit pas fortement attaché au lieu où il est naturellement situé.

Pour cet effet, je me servis d'une éguille un peu plate & tranchante que j'introduisis à l'ordinaire, & quand je fus parvenu entre l'uvée & le cristallin, & que je vis la pointe de l'éguille par de là les deux tiers du trou de l'uvée, je la hauslay & abaislay sans remarquer aucune adhérence du cristallin avec l'uvée, quoi qu'il fût fortement apuyé dessus. Je m'efforçay ensuite de rompre la membrane du cristallin, mais en vain : ce qui m'obligea d'apuyer bien fortement la pointe de l'éguille à la partie supérieure du cristallin, pour voir si je ne pourrois point le détacher en l'abaissant. Pendant cette action, je m'aperçeus que j'amenois le cristallin en bas, & le malade me disoit qu'il distinguoit mieux la lumière, & effectivement alors quelques rayons de lumière pouvoient passer au travers du corps vitré qui se presentoit un peu vis-à-vis de la partie supérieure de la pupille, en suivant le mouvement du cristallin : mais je reconnus bien-tôt qu'il ne se faisoit aucun détachement du cristallin, & que ce mouvement forcé que j'imprimois à ce corps, ne faisoit qu'affaïsser l'uvée dont je voyois le trou changer de figure, le cristallin remontant aussi-tôt que je relevois la pointe de l'éguille, ou qu'il s'échappoit de lui même. Enfin après plusieurs tentatives vaines, je cessay mon travail, & je pansay mon malade qui fut entièrement guéry de la piqueure de l'éguille huit jours apres l'opération, dont il ne retira aucun profit ; l'œil au reste

II. OBSERVATION.

Quelque tems apres je rencontray fortuitement le chien d'un paysan qui avoit une semblable maladie en un de ses yeux ; desirant de plus en plus découvrir la disposition du cristallin en cet état, je fis enfermer ce chien & le tuer, & j'en examinay anatomiquement l'œil. Je trouvay le cristallin près d'une fois plus gros que celui de son autre œil, ayant une bosse inégale en devant. Sa membrane qui étoit plus épaisse, plus forte & plus polie, le tenoit fortement attaché au corps vitré : ayant coupé cette membrane, je vis l'humeur épaissie & qui grossissoit ce cristallin, qui étoit blanche & avoit une solidité mediocre, à peu près comme celle d'un fromage passé, & étoit un peu visqueuse. Cette substance ne faisoit qu'un corps avec le cristallin, qui étoit pareillement blanc, peu transparent & plus solide qu'il ne devoit être naturellement ; & les autres parties de l'œil étoient dans leur état naturel, à l'exception de l'uvée dont le trou étoit fort dilaté, & inégalement rond, & contre laquelle ce cristallin étoit fortement appliqué.

Par ces deux observations on peut juger de la nature de cette maladie, & du prognostic qu'on en peut faire, pour peu qu'on en fasse l'application à ce que j'ay dit ci-dessus.



3. *De la Cataracte Branlante.*

## C H A P I T R E X V I I I.

Celse en parlant des cataractes dit, que si la cataracte branle & se remüe ça & la, à peine y peut-on jamais remedier par chirurgie : mais il ne nous à point dit la nature de cette cataracte, & pourquoi elle étoit incurable : aparemment qu'il ne la connoissoit pas, puisqu'il n'auroit pas dit, à peine y peut-on remedier par chirurgie, laissant ainsi la chose douteuse ; mais auroit dit absolument, on n'y peut jamais remedier par chirurgie.

Cette maladie est aussi une altération toute particulière du cristallin, qui suit ordinairement la fonte ou la corruption du corps vitré, par laquelle il se diminue, s'endureit, blanchit ou jaunit & perd sa transparence, en conservant sa situation, & demeurant suspendu, & flotant dans les eauës.

Quoiqu'il semble que cette altération du cristallin, ait beaucoup de raport au glaucoma, l'altération du cristallin dans ces deux maladies se trouvant presque égale ; je n'ay point crû devoir en traiter en parlant du glaucoma, parceque sa cause en est entièrement différente, & que de tous les Auteurs qui en ont parlé, & qui ont suivi Celse, aucun ne l'a pris pour un glaucoma, mais veritablement pour une cataracte, selon leur manière de parler.

E c

En exposant la cause de cette maladie, je me vois engagé de parler *De la fonte & corruption du corps vitré*, quoique je n'eusse résolu d'en traiter que lorsque j'expliquerois les maladies de cette partie : mais cette maladie du cristallin me force d'en parler ici. Ce sera donc une chose faite, & on aura recours en ce lieu quand je parleray des autres maladies du corps vitré.

Entre les maladies du corps vitré, *Sa fonte ou corruption*, comme on voudra l'appeler, est la plus considérable. Elle a deux causes. La première vient d'un prompt dépôt d'humeurs sur cette partie, qui lui diminuent d'abord sa transparence ; ensuite ces humeurs s'aigrissant, elles détruisent les membranes & fibres délicates de cette partie, & enfin la fondent ou corrompent entièrement.

Que ce dépôt soit prompt, tous les malades affligés de cette maladie que j'ay interrogés, m'ont dit qu'ils s'étoient aperçus tout à coup de la diminution, & ensuite de la perte de leur vue. Que ces humeurs s'aigrissent, l'expérience nous fait assez connoître que les humeurs amassées en une partie, s'y fermentent & aigrissent, & consomment enfin les parties dans lesquelles elles sont épanchées.

La seconde cause de la fonte ou corruption du corps vitré, vient d'un pus qui s'amasse au dedans de l'œil, soit ensuite de quelque abcès qui se forme dans le cristallin, ou entre ce corps & sa membrane, comme je le diray dans le chapitre suivant : soit ensuite d'autres abcès qui arrivent ou à la membrane uvée, ou en la superficie intérieure de la cornée : soit enfin par un pus

qui se forme d'un sang extravasé au dedans de l'œil ensuite de quelque coup, & qui n'a pû se résoudre pour sa trop grande quantité. De telle manière donc que ce pus soit épanché, par son acrimonie ou son acidité, il altere, corrode, détruit & fond le corps vitré.

Ce corps étant fondu & resôût en une eau claire & jaunâtre, quand cette fonte vient par un dépôt d'humeurs, ou en une eau blanche & trouble; quand elle vient d'un amas de pus, cette eau se melle avec l'humeur aqueuse & en détruit en même tems la viscosité, elle passe au travers des pores de la rétine & la détache de l'uvée, elle altere les conduits qui portent la nourriture au cristallin, elle pénètre la membrane qui recouvre ce corps, & la substance de ce corps même quelle corrompt enfin entièrement.

Voici les signes de cette maladie. Quand la fonte se fait par un dépôt d'humeurs, les malades se plaignent d'abord qu'ils ne voyent pas ou tres peu; quoi qu'alors on ne remarque aucun changement dans l'œil, hors la pupille qui est un peu plus dilatée qu'à l'ordinaire, & cette perte ou diminution de vue est quelques-fois précédée de violentes douleurs à la partie antérieure de la tête & au fond de l'œil, quelques-fois aussi les malades n'en ressentent aucune: peu de tems apres on voit le cristallin fort trouble, & dans la suite il devient blanc, puis jaune, & alors au moindre mouvement de l'œil on le voit tremblotant & branlant comme une giroüette agitée d'un vent mediocre, l'iris perdant sa couleur naturelle, se ridant & se mouvant tan-

tôt en arrière, & tantôt en devant, suivant qu'il est agité par ce cristallin flotant.

Et quand cette fonte est causée par un pus amassé au dedans de l'œil, les signes sont presque semblables dans son commencement, à ceux des cataractes purulentes, ou des autres amas de pus que je décriray ci-après : ce qui fait qu'on ne peut d'abord certainement juger si ce sera une cataracte branlante, parcequ'on ne peut sçavoir si le pus aura assez de malice pour corrompre le corps vitré & altérer le cristallin : ainsi ce n'est que dans la suite qu'on s'en assure, & quand on voit que le cristallin altéré branle, comme je viens de le dire.

C'est cette agitation du cristallin qui a fait estimer à nos Anciens & à nos Modernes, que cette maladie étoit une cataracte de la nature de celles qu'on abaisse, parceque voyants branler ce corps, ils s'imaginoient que c'étoit une membrane qui flotoit dans l'humour aqueuse : & aparemment qu'en ayant voulu tenter l'abaissement, & ayant reconnu par expérience, que ce corps étant détourné les malades ne voyoient rien, ils auroient conclu de là qu'il y avoit obstruction au nerf optique.

Cette fonte du corps vitré demeure en cet état pendant le reste de la vie, sans se communiquer aux membranes qui forment le globe de l'œil, comme je l'ay vû par expérience en beaucoup de personnes, travaillez de cette maladie, entr'autres en une femme âgée de plus de soixante & dix ans, qui avoit une semblable cataracte depuis plus de trente ans.

On peut rendre raison de ce fait, si on considère que quoique le corps vitré soit détruit & le cristallin altéré, cependant l'humeur destinée par la nature pour nourrir ces corps, ne cesse pas pour cela de se filtrer par l'uvée, & par le cercle ciliaire qui ne souffrent aucune altération, & que s'épanchant parmi cette fonte & ce mélange du corps vitré liquifié & de l'humeur aqueuse, elle en adoucit son acidité, & d'autant plus que pouvant circuler de même que je l'ay dit en expliquant la circulation de l'humeur aqueuse, elle peut pareillement entraîner avec elle dans la masse du sang ce qu'il y a d'acide & d'âcre.

J'ay été fort long-tems sans pouvoir connoître au vray, pourquoi dans cette maladie le cristallin altéré branloit au moindre mouvement de l'œil, faute d'occasion de pouvoir anatomiser un œil qui fût affecté de cette maladie : mais le II. de Décembre de l'année 1691. je rencontray par hazard une vache qui en avoit une semblable, je la fis acheter par un boucher pour la tuer, sur l'œil de laquelle je fis l'observation suivante.

#### I. O B S E R V A T I O N.

Ayant détaché l'œil de son orbite, & le tenant à la main, pour peu que je l'agitât ; le cristallin s'agitoit aussi de toutes parts.

Je coupay la cornée transparente tout autour du cercle extérieure de l'iris, tenant le fond de l'œil en bas, & le devant en haut, pour empêcher l'humeur aqueuse de s'écouler : quand elle fut coupée, il s'en écoula environ une sixième partie, & j'aperçeus alors le crist-

tallin flotant sur l'humeur restante, & retenu dans toute sa circonférence par des membranes & des fibres,

Je versay par inclination cette humeur dans un verre, elle me parut d'une consistance d'eau jaunâtre & sans aucune viscosité, & le cristallin demeura suspendu & dans la même situation, étant seulement un peu plus enfoncé.

Je coupay ensuite la cornée en long jusques auprès de l'insertion du nerf optique, & ensuite je fendis l'uvée, & je reconnus que la rétine étoit entièrement séparée de l'uvée, & attachée par derrière au fond de l'œil, à l'entrée du nerf optique, & par devant autour du cercle ciliaire, près le cristallin : de sorte que cette membrane imitoit un cône, dont la pointe étoit à l'entrée du nerf optique, & la base autour du cercle ciliaire.

Au milieu de ce cône formé par la rétine, je remarquay quelques fibres membraneuses, que je crus être la membrane extérieure du corps vitré. En effet, ces fibres toutes sèches, altérées & subtiles quelles étoient, imitoient en quelque manière le cône de la rétine, & paroissoient se continuer autour de la circonférence du cristallin.

C'étoit aussi tout ce qui restoit du corps vitré ; car au reste il estoit entièrement fondu, & ne formoit avec l'humeur aqueuse qu'une même liqueur, qui remplissoit, comme je l'ay dit, tout le globe de l'œil.

Le cristallin étoit renfermé dans sa double membrane, qui me parut entière quoi qu'altérée, & étoit retenu dans l'endroit qu'il occupoit, par les fibres ciliaires qui s'incrent à cette membrane aux côtes du cris-

rallin, & ces fibres sembloient être un peu allongées & beaucoup flétries.

Je séparay ce cristallin pour le comparer à celui de l'autre œil : il étoit plus petit, fort sec, dur, jaûne, & sans humeur muccilagineuse autour.

Je l'examinay anatomiquement, & je reconnus que ses fibres & pellicules étoient disposées de même que celles des cristallins préparés avec l'eau forte ou bouillis dans l'eau.

La cornée au reste & l'uvée étoient dans leur état ordinaire, hors l'iris qui avoit perdu sa couleur naturelle.

En comparant cette observation avec la suivante, on connoitra facilement en quoi differe la fonte & corruption du corps vitré, causée par un dépôt d'humeurs sur cette partie, d'avec celle qui est causée par un amas de pus au dedans de l'œil, sans qu'il soit besoin que je m'en explique davantage.

#### II. OBSERVATION.

Un nommé Claude Merat originaire de Boulage & demeurant à Brandenouvilliers, près de Bar-le-duc, âgé de 40. ans ou environ, me vint trouver le 18. Octobre 1700. pour me consulter sur une maladie qui lui étoit arrivée à l'œil droit, la moisson précédente. En même tems je remarquay que son œil gauche étoit travaillé d'une cataracte branlante, qui avoit été causée par un amas de pus au dedans de l'œil, dont la partie la plus grossière avoit pris corps en se desséchant : ce pus desséché paroissoit être attaché par une de ses extrémités au cristallin, & par l'autre à la cornée trans-

parente, ou je vis une blancheur qui me sembla être une cicatrice intérieure, & à l'endroit de cette blancheur, la cornée formoit une petite bosse en dehors, marque quelle étoit émincée en cet endroit par une ulcération intérieure qui avoit précédé, soit que cette ulcération eût été la suite d'un abcez de la superficie intérieure de cette membrane, & qui s'étoit ouvert en dedans, ou quelle eut été causée par l'acrimonie d'un pus qui se fût amassé en quelque autre partie intérieure de l'œil. Au moindre mouvement de l'œil, ce pus épais étoit & branloit; & comme il n'occupoit qu'environ la moitié de la pupille, vers sa partie inférieure, je voyois en même tems au travers de l'autre moitié supérieure le cristallin altéré & fort blanc floter aussi & branler. Cet œil me parut plus gros que l'autre. La cornée étoit parsemée de gros vaisseaux bleuës & variqueux aux endroits du blanc de l'œil, & de quelques autres petits vaisseaux rouges en quelques autres endroits: & du reste l'humeur qui remplissoit le globe paroissoit fort transparente. Ayant interrogé cet homme, j'appris qu'il y avoit neuf ans qu'il avoit entièrement perdu la vue de cet œil, & qu'il avoit souffert pendant un an une violente douleur en cette partie.

Par ces deux observations, & ce que j'ay dit de la cataracte branlante, on concluëra aisément que cette maladie est absolument incurable; & que si les malades ne voyent aucune clarté, on ne doit pas inferer, que ce soit une obstruction du nerf optique qui en soit la cause, mais la fonte ou corruption du corps vitré, & le des-rangement de la rétine.

4. De

4. De la Cataracte Purulente, ou de l'Abcez du Cristallin.

CHAPITRE XIX.

**R**ien ne ressemblant mieux à une cataracte vraie que l'abcez du cristallin & son ulcération, je dois traiter de cette maladie en parlant des cataractes fausses, puisqu'elle ne reçoit aucune guérison, ni par les remèdes, ni par l'opération.

Par *Cataracte purulente* ou *Abcez du cristallin*, j'entens un amas de pus, ou dans la propre substance de ce corps, ou entre sa superficie & la membrane qui l'enveloppe, qui l'altère, le dessèche, & lui fait perdre sa transparence : ainsi le cristallin se trouve en même tems affecté des trois maladies générales, qui sont l'intempérie, la mauvaise conformation, & la solution de continuité.

Si on ne sçavoit par expérience que le cristallin s'abscède, il y auroit assez de lieu d'en douter ; puisque c'est un corps qui n'a aucune continuité avec les autres parties de notre corps, comme je l'ay dit lorsque je l'ay décrit, qu'il se nourrit d'une manière différente, & que les acides agissans sur lui, au lieu de le consumer & le fondre, l'endurcissent comme je l'ay montré ; cependant comme la nourriture qu'il reçoit vient du sang, on peut juger quelle en doit retenir les mêmes qualités & quelle peut par conséquent souffrir les mêmes altérations.

Ainsi on peut dire vrai-semblablement, que les cau-

Ff

les de l'abcez du cristallin sont semblables à celles des autres abcez de nôtre corps, & qu'une humeur impure séjourne entre ce corps & la membrane qui le recouvre, ou entre les interstices de ses fibres, soit quelle y soit coulée promptement, ou amassée petit-à-petit, se fermente, se corrompt & abscede enfin le cristallin.

On connoît que l'abcez se fait, par une douleur que le malade souffre au dedans de l'œil, qui est plus ou moins grande, selon que l'humeur qui la cause est plus ou moins chaude, & cette douleur s'étend quelques-fois au devant de la tête: par une inflammation au dedans de l'œil, quand l'humeur est chaude; & par un nuage qu'on remarque bien-tôt au travers de la pupille.

Quelques-fois le dépôt est si subit, & cette humeur chaude se fermente si promptement, que le pus se trouve formé & presque entièrement blanc, dans l'espace de trente ou quarante heures. Et il semble alors à ceux qui ne sont pas tout-à-fait versés dans ces maladies, que ce soit une vraie cataracte, à cause de cette blancheur du pus qu'on remarque par delà la pupille, qui imite assez bien une cataracte, & de la perte de la vue qui arrive en même tems que ce pus se forme.

Je ne doute point que ce ne soit une semblable maladie qui a trompé Fernel, lorsqu'il a dit au chapitre 5. du 5. livre de la *Pathologie*, qu'il a vû quelques-fois une suffusion entièrement épaisse & consommée, s'amasser en un jour. *Interdum vidi, dit-il, omnino crassam atque consummatam suffusionem uno die congeri.*

Ce que j'ay dit de la formation des cataractes vrayes, fait assez connoître qu'il ne peut s'en former en un jour, si prompt que le dépôt de l'humeur qui la cause puisse être ; & qu'ainsi Fernel a été trompé par l'apparence. Car quand même on demeureroit d'accord de ses principes, on ne pourroit pas concevoir, qu'une humeur coulée entre l'uvée & le cristallin, pût prendre corps en si peu de tems, pour former selon lui une cataracte parfaite. Et pour la raison qu'il en donne immédiatement apres, quand il dit ; *Et enim si crassus humor in opticum nervum repente incidens subito obcecat ; cur non etiam is longius ob pupillam prolapsus repentinam suffusionem eamque perfectam inducet ?* elle n'a aucun rapport a ce qu'il veut prouver : parceque quand une humeur pourroit tomber subitement dans le nerf optique, ou elle s'engageroit aisement à cause de la disposition de ses pores, & en même tems lui ôter son usage ; il ne s'enfuivroit pas pour cela, qu'une même humeur épanchée entre l'uvée & le cristallin y prît corps en si peu de tems, l'humeur aqueuse avec laquelle elle se trouveroit confondue s'y oposant.

Mais lorsque l'humeur qui cause cet abcez est froide, il est beaucoup plus de tems à se former, il se passe plusieurs mois, quelques-fois des années entieres avant qu'il paroisse du pus : la vue est cependant empêchée, & les malades ont presque tous les mêmes signes, qu'ont ceux qui sont travaillez de cataractes vrayes ; ce qui fait qu'on n'en peut faire de jugement certain. Il en est de même quand l'abcez ne se fait que dans une petite partie de la superficie du cristallin, &

qu'il est d'une mauvaise nature ; parcequ'il n'ulcere que petit à petit le cristallin.

On connoît que le pus est fait par sa blancheur, & par la diminution des symptomes qui l'ont precedé, quand ce pus est louable & en une mediocre quantité, le plus subtil se resoût, & le plus grossier se desseiche, ensemble le cristallin, qui paroît alors comme un Glaucoma, hors qu'il n'est pas si uni, & par consequent moins luisant, & qu'il semble plus petit & plus enfoncé, à cause que la pupille se resserre davantage. Mais quand il est d'une autre nature, qu'il est malin, ou qu'il se trouve en grande quantité, il rompt la membrane du cristallin, se melle dans l'humeur aqueuse, se precipite quelques-fois au bas de l'œil, ou on le voit souvent au travers de l'uyée & par son trou, détruit quelques-fois & fond le corps vitré, & alors le cristallin alteré n'étant plus soutenu branle, comme je l'ay dit au chapitre précédent, & tres souvent ce pus altere les autres parties intérieures de l'œil, qui dans la suite s'atrophie, se corrompt & jaunit : ce qui arrive rarement sans de tres grandes douleurs de cette partie qui se communiquent même à la tête.

Quand le pus est échapé du cristallin, l'ulcère qui reste fait paroître sa superficie blanche, inégale & éloignée : l'uyée se ride, & la couleur de l'iris se convertit en une mauvaise : son trou s'étrécit extrêmement, & souvent même change de figure ; & les malades ne distinguent que tres foiblement la lueur du grand jour.

Voilà ce que l'expérience m'a fait remarquer sur cette maladie, assez aisée à connoître quand elle ne tarde

pas à se former : mais quand elle vient lentement, elle est bien difficile à distinguer de la cataracte vraie, souvent on y est trompé, à cause de leurs signes qui sont à peu près semblables. Voici une exemple de la dernière.

## O B S E R V A T I O N.

Un nommé Claude Durand, homme âgé de saint Julien du Saut, entre Ville-neuve le Roy & Joigny, me vint trouver le premier May 1697. son œil droit depuis cinq ans étoit incommodé d'une tache blanche qui occupoit une partie du cristallin, semblable à une cataracte naissante; & comme le tour du cristallin conservoit encore de sa transparence, il distinguoit de cet œil les objets communs, la lumière, les portes, les fenestres &c. & sur la cornée transparente il y avoit un ulcère superficiel, joint à une legere ophthalmie, causée par des collyres acres qu'on lui avoit donné, dont ayant cessé l'usage, il se trouva bien-tôt guéry de cette inflammation & de cet ulcère, comme je l'ay sçeu depuis.

L'œil gauche se perdoit depuis dix-huit mois : il s'en aperçeut par des fils, flocons, nuages, & autres signes avant-coureurs de cataractes : le milieu du cristallin me parut d'un blanc un peu sale, & le reste de cette partie étoit de couleur d'air un peu obscur. En l'un & en l'autre, la pupille se dilatoit & resserroit, plus cependant du droit que du gauche dont il voyoit moins.

J'estimay que la tache de l'œil droit avoit été causée par une pustule ou petit abcez à la superficie du

cristallin, qui étoit guéry, dont la cicatrice blanche étoit cette tache qui demeureroit en eet état sans augmenter, & je ne me trompay pas : & que celle de l'œil gauche étoit un commencement de vraye cataracte, je me trompay comme la suite me le fit voir.

Car le 2. Avril de l'année suivante, étant venu de-rechef chez moi, je trouvay son œil droit dans le même état que ci-devant : mais pour l'œil gauche, le cristallin m'en parut fort enfoncé, d'un blanc sale, à peu près de la couleur d'un pus épais & peu loüable, la pupille étant fort petite, irrégulière en sa rondeur, ne se dilatant ni resserrant au grand jour, au soleil, à la chandelle, ni à l'obscurité, ni en frotant l'œil, ni par tout autre moyen : l'iris étoit obscur & peu vif, & fort ridé, ne distinguant au reste que tres foiblement la lueur du grand jour & du soleil. Toutes ces mauvaises marques me firent juger que la tache qui paroissoit l'année précédente & que j'avois estimée être un commencement de cataracte, étoit un petit abcez d'une mauvaise nature, dont le pus s'étant étendu insensiblement, avoit enfin rendu le cristallin tout ulcéré & purulant, & que les autres parties intérieures de cet œil étoient altérées par la malice de ce pus : ce qui m'empêcha d'en entreprendre l'opération.

En effet, dans l'abcez & l'ulcération du cristallin, l'opération y est absolument inutile : car quand même on abaisseroit le cristallin, ce qui n'est pas toujours impossible, les malades ne verroient pas pour cela ; parceque la membrane qui recouvre le corps vitré contracte le même vice, & que d'ailleurs le trou de l'uvée

demoure si resserré, que la lumière n'y passeroit qu'avec peine.

A l'égard des remedes ils sont aussi inutiles pour ces maladies. On s'en sert seulement pour temperer les douleurs lorsqu'elles sont violentes, & pour empêcher la fluxion. On employe à cet effet les collyres rafraichissans & anodins, & les fomentations de pareille vertu, la saignée & autres remedes qu'on trouvera ci-apres au chapitre de l'ophthalmie & ailleurs.

---

*Des Cataractes Mixtes, ou Trompeuses.*

CHAPITRE XX.

**S**I la connoissance des *Cataractes fausses*, est nécessaire pour s'empêcher d'être trompé en les confondant avec les *Vraies*; celle des *Cataractes mixtes*, ne l'est pas moins pour s'assurer de la bonne ou mauvaise réussite des operations qu'on entreprend, & pour prévenir les malades, ou ceux à qui ils appartiennent, sur les difficultés que l'on soupçonne se rencontrer dans leurs maladies.

S'il ne se rencontroit que des cataractes vraies & des cataractes fausses, on pourroit avec certitude approuver les unes & rejeter les autres, en observant ce que j'ay dit ci-devant: mais ces maladies ne se trouvent pas toujours ainsi disposées; souvent elles participent des cataractes vraies & des cataractes fausses, & sont plus ou moins mauvaises, quelles approchent plus ou moins des cataractes fausses.

C'est ici la pierre d'achoppement des Chirurgiens Oculistes, qui se confiants trop en leur adresse, promettent aussi avec trop d'assurance à leur malades, un favorable succès de leurs opérations, sans considérer que souvent les apparences sont trompeuses. Une cataracte pour avoir de bonnes marques, n'est pas toujours bonne pour cela ; il faut examiner s'il n'y en a point de mauvaises, & qui sont celles qui prévalent ; & quand elles seroient toutes bonnes, on doit suspendre son jugement. On voit bien la superficie d'une cataracte, mais on ne voit pas son fond. Si on se trompe quelques-fois au jugement d'une cataracte vraie que l'on croit confirmée, & qui dans l'opération se trouve laiteuse, ou caséuse, on peut avec plus de raison être trompé en une cataracte mixte, dont la superficie paroitra bonne, & le fond sera mauvais ; ce qu'on ne connoît à la vérité, que lorsque l'éguille est dans l'œil.

Je ne veux pas pour cela dire, qu'on doive desespérer de toutes les cataractes qui auront quelques signes mauvais ; au contraire je conseille qu'on en entreprenne l'opération. On ne risque rien quand un homme est aveugle, il ne sauroit être dans un pire état, & on peut lui rendre la vue, puisqu'une cataracte un peu mauvaise peut réussir : mais on ne doit pas trop promettre, se ressouvenant du conseil de Guy de Chauliac qui dit, en parlant des cataractes ; qu'il ne faut  
 “ jamais être assez imprudent, que de promettre avec  
 “ assurance, de guérir une cataracte ; parceque les re-  
 “ medes topiques ne profitent gueres ; & que l'opéra-  
 “ tion de l'éguille est assez douloureuse, sur tout si on a  
 manqué

« manqué à bien prendre ses mesures avant que de  
« l'entreprendre.

Par *Cataracte mixte*, j'entens une certaine altération du cristallin, qui tient de la nature de la cataracte vraie, & de la cataracte fausse, & qui a par conséquent pour cause principale, quand elle participe plus de la cataracte vraie, l'humeur qui cause cette cataracte, & pour accessoire, celle qui est la cause des cataractes fausses, & au contraire.

Comme il est difficile de déterminer les différentes combinaisons de ces causes, il est pareillement difficile de décrire juste toutes les cataractes mixtes : c'est pourquoi je me contenteray de décrire succinctement en ce chapitre les plus communes & principales. Et voici comment on les doit concevoir.

*Première Cataracte Mixte qui tient de la nature du  
Glaucoma.*

Quand l'humeur qui cause la cataracte vraie, ne coule que dans une mediocre quantité, capable d'altérer seulement la superficie du cristallin, de commencer à former les accompagnemens, & même d'altérer en quelque partie la membrane qui recouvre ce corps, & que par quelque cause inconnüe cette humeur cesse de flüer, il arrive que cette humeur s'adoucit & se consume : mais comme la superficie du cristallin est déjà altérée, & que ses pores sont changez, le suc nourricier ne la peut plus pénétrer; ainsi le cristallin, faute de nourriture, se desseiche, le reste de la membrane demeure entière, & de cette manière il se fait

G g

une *Cataracte mixte*, qui tient du *dessèchement du Cristallin*.

Cette cataracte, outre les signes communs des deux maladies auxquelles elle a plus de rapport, à aussi ces particulieres.

La couleur de cette cataracte est souvent inégale, à cause de l'inégalité de l'altération du cristallin; en sorte qu'une partie se trouve blanche, & une autre partie comme une eau glacée & un peu trouble.

Elle paroît plus petite & enfoncée que la vraie cataracte; & la pupille se rencontre aussi plus resserrée.

Elle est pour l'ordinaire luisante; & souvent elle est barrée ou traversée.

Elle est enfin tres longtems à se former, & souvent après cinq, six & sept ans elle n'est pas encore confirmée.

De sa nature elle est fort suspecte, étant difficile à séparer, à cause de la membrane qui recouvre le cristallin, qui est presque toujours entiere, & appliquée contre ce corps: souvent même il est impossible de la détacher.

Quand on peut la détacher elle réussit, n'étant guere sujette à remonter, & quand elle remonteroit, elle se précipiteroit derechef assez aisément: mais ce qui reste après que cette cataracte est abaissée, c'est un nuage par delà la pupille, causé par la membrane qui recouvroit le cristallin, qui n'étant que déchirée, reste appliquée sur la bosse du corps vitré, en manière d'un cannepin blanchâtre & extrêmement delié; & ce reste de membrane dans la suite du tems se consume pour

l'ordinaire petit à petit, & alors ce nuage disparoit. Les malades eux-mêmes s'aperçoivent de ce nuage, & un Chirurgien le distingue aisément pour peu qu'il ait bonne vüe : & pour mieux s'assurer qu'il n'est produit que par la membrane qui recouvroit le cristallin, il doit regarder l'œil avec de bonnes lunettes, ou avec une loupe de verre, & il connoitra que ce n'est que cette membrane; il verra même la déchireure ou fente par laquelle le cristallin s'est échapé qui est ou longue ou d'autre figure, & comme dans l'endroit de cette fente la prunelle se trouve noire, au lieu que dans les autres endroits que cette membrane occupe, elle est un peu blanchâtre. La même chose arrive apres l'operation des autres cataractes ou cette membrane ne se trouve point consommée, ou alterée en un tel degré pour se separer entierement & pour suivre le cristallin, comme dans la plûpart des cataractes laiteuses & caséuses, & dans la mixte dont je parleray dans le chapitre suivant.

Je diray encore que cette cataracte, en vieillissant devient assez souvent bonne : cequi arrive aparemment par une nouvelle fluxion de l'humeur qui cause la cataracte vraye, quelques-fois aussi elle reste mauvaise. Je ne donneray point d'exemple de celles qui ont quelque bonté & qui peuvent réussir, comme tenans plus des cataractes vrayes; mais en voici un de celles qui participes plus du glaucoma, & dont on doit le plus se desfier.

## I. OBSERVATION.

Un pauvre homme mandiant de Fere-en-Tertenois Diocèse de Soissons, ayant l'œil gauche perdu d'une maladie pour laquelle il n'y avoit point de remede, & l'œil droit travaillé d'une cataracte que je jugeay participer du glaucoma, me vint trouver pour me prier de lui en faire l'operation.

Cette cataracte me parut blanche, mediocrement luisante, petite & enfoncée : la pupille étoit aussi un peu plus petite que dans la cataracte vraie, & ne se dilatoit ny resserroit que tres foiblement, quand je passois la main entre son œil & le grand jour, mais il en distinguoit l'ombre : le reste de l'œil étoit bien disposé. Quoi que cette cataracte fût confirmée, elle étoit tres suspecte, les mauvais signes prévalants sur les bons : je l'en avertis, il souhaitoit l'operation, je la fis le 15. Avril 1698.

Quand mon éguille fut dans l'œil, je la portay plusieurs fois sur la cataracte pour l'abaisser à la manière ordinaire, mais en vain. Je retiray un peu l'éguille pour en porter la pointe vers la partie supérieure du cristallin, que j'apuyé un peu fermement pour tâcher de rompre la membrane, & abaisser ce corps, ce que je répétay deux ou trois fois inutilement. Je fis enfin un dernier effort qui fut de piquer dans la cataracte même, & d'abaisser ensuite la pointe de mon éguille, croyant par là déchirer plutôt la membrane qui contient le cristallin ; mais il m'arriva ce que j'ay dit dans la première observation du chapitre 17. c'est-à-dire,

que par ce mouvement forcé que j'imprimois au cristallin, il s'abaissoit un peu, mais si-tôt qu'il s'échappoit de mon éguille il reprenoit sa première situation; je réitéray le même mouvement, & voyant que je n'avançois en rien, je retiray mon éguille & je pansay le malade, qui fut ensuite travaillé d'une inflammation douloureuse qui dura sept ou huit jours, dont il fut entièrement guéry aussi bien que de la piqueure le 16. jour, qu'il s'en alla sans aucun avantage de l'opération.

II. *Cataracte Mixte qui tient de la protuberance du Cristallin.*

Une cataracte étant commencée, quand l'humeur qui la cause cesse de fluer, ou quelle s'adoucit, que le suc nourricier du cristallin est un peu plus visqueux qu'il ne doit être, comme je l'ay supposé dans la protuberance, & qu'il ne cesse point de se porter par les conduits ordinaires entre le cristallin & la membrane, faute de circuler entièrement, ce qu'il y a de plus visqueux & de plus disposé à s'unir, s'amasse, prend corps & forme une substance plus solide que celle des accompagnemens ordinaires, augmente de cette manière le volume du cristallin, & forme ainsi une *Cataracte*, qui tient de *L'excroissance immodérée* de ce corps.

Cette cataracte, outre les signes communs des deux maladies auxquelles elle a plus de rapport, à encore ces particuliers.

De toutes les cataractes mixtes, celle-ci est la plus tardive à se former & à mourir, & le cristallin con-

serve fort longtems une partie de sa transparence, en sorte que les malades distinguent confusément la lumière, les couleurs vives & les objets communs.

Quand elle est dans son état, elle est d'un blanc luisant, & rarement elle change de couleur si vieille quelle soit.

La pupille se trouve plus dilatée que dans les cataractes vraies, & un peu moins que dans la simple protuberance : & elle ne se dilate & resserre que tres foiblement, quoiqu'il passe de la lumière au travers du cristallin, plus que dans les cataractes vraies.

Cette cataracte, en vieillissant, se meurt quelques fois & est en état d'être abaissée ; mais ce n'est guères qu'après cinq, six, sept & huit ans, & même davantage. Souvent aussi elle est presque incurable ; parceque la membrane qui recouvre le cristallin restant entière, il est tres difficile de la rompre. Et quand même en vieillissant elle changeroit de nature, par une nouvelle fluxion d'humeur, semblable à celle qui cause la cataracte vraie, qui pourroit la détacher en altérant la membrane qui la tient sujette, elle seroit encore assez suspecte, retenant toujours quelque chose de sa première ferocité. Voici un exemple d'une cataracte de cette nature.

#### II. OBSERVATION.

Monsieur Poüard Curé de sainte Savine, Faubourg de Troyes, travaillé de deux cataractes, me fit prier de l'aller voir au commencement du printems de l'année 1698. Ces deux cataractes me parurent blan-

ches, luisantes, grandes & assez superficielles : les pupilles étoient un peu plus dilatées que dans les cataractes vraies, & se resserroient & dilatoient foiblement, quand je passois la main entre ses yeux & le grand jour, ou que je procedois comme je l'ay dit ci-devant : il apercevoit confusément la lumière, les couleurs vives, & mêmes les objets communs : & celle de l'œil droit paroissoit la plus blanche & la plus avancée en maturité. Par ces signes je jugeay que ces cataractes étoient mixtes, de la nature de celle dont je fais la description, & par consequent douteuses. Je dis au malade quelles n'étoient pas en état d'être abaissées, & qu'il falloit attendre quelles fussent meilleures, aquoi il consentit.

Un Operateur Oculiste renommé pour ses operations, & à la verité habile homme, l'avoit vû avant moy, & lui avoit assuré que ces cataractes étoient fort bonnes. Il le vit encore l'été suivant, & lui assûra derechef quelles étoient en état d'être abaissées, & quelles réussiroient ; il s'offrit même de lui faire l'operation, & je ne sçais pour quelle raison ledit Sieur Pouard le remercia. Quelque tems apres il me fit mander, de le voir quand j'irois à Troyes : je le vis & je le trouvay résolu à souffrir l'operation. Ses cataractes ne me parurent guères meilleures que la première fois, & je doutay toujours de la réussite. Cependant faisant réflexion sur l'habileté & l'expérience de cet Oculiste, & sur le jugement qu'il avoit fait de ces cataractes, je crûs me tromper dans le mien ; mais j'eûs tort : car ayant accordé audit Sieur Pouard de lui faire l'opera-

tion qui fut indiquée au seize Septembre pour lui donner le tems de se préparer, je travaillay sur l'œil droit dont la cataracte paroissoit la plus confirmée & la meilleure, & mon éguille ne fut pas plutôt dans l'œil, que je reconnus la faute que j'avois faite. Il me fut impossible de détacher le cristallin du corps vitré, quoique j'eusse déchiré ou fendu sa membrane, comme je le connus par une legere blancheur de l'humeur aqueuse, qui ne pouvoit venir que de la superficie de cette cataracte dissoute dans cette humeur par le mouvement de l'éguille: je lui imprimois bien le même mouvement dont j'ay parlé dans la I. observation du chapitre 17. mais aussi inutilement. Je cessay donc mon opération qui fut suivie de fièvre, de douleurs à l'œil, & d'une inflammation assez considerable au dehors & au dedans, & qui causa même quelque desordre, comme je le connus apres que ces symptomes furent appaîsez.

Pour connoître que l'impossibilité qu'il y a dans les cataractes fausses, & la grande difficulté qui se rencontre dans les mixtes, de séparer le cristallin du corps vitré, vient principalement de ce que la membrane qui le recouvre est entière, faite attention à l'expérience suivante, que j'ay faite plusieurs fois & qu'un chacun peut essayer.

J'ay piqué à différentes fois des yeux de moutons & de veaux, & ay fait à chacun tous les mouvemens nécessaires pour séparer le cristallin du corps vitré, & lui faire changer de place, sans y avoir pû réussir que rarement: ce que j'ay reconnu apres avoir séparé ces yeux

yeux de leurs orbites & les avoir ouverts. Aux uns je ne remarquois pas la moindre impression de mon éguille, ayant seulement glissé sur la membrane: à d'autres, je trouvois la membrane un peu déchirée en quelques endroits: en d'autres ou j'avois imprimé plus fortement la pointe de mon éguille, elle étoit plus déchirée, & la superficie même du cristallin offensée, sans que pour cela aucun cristallin eût quitté sa place, parcequ'il restoit toujours plus de membrane entière qu'il ne falloit pour le tenir embrassé: enfin quand j'avois de propos délibéré piqué mon éguille dans le cristallin, ou que je l'avois passée par derrière, & que j'avois fait les autres mouvemens pour l'abaisser, je le trouvois quelques-fois culbuté; mais ce n'étoit pas sans lésion du corps vitré.

Je dis donc par comparaison, que dans la cataracte vraie qui est meure, & dont la membrane qui recouvre le cristallin est pour ainsi dire suppurée, le cristallin doit se séparer aisément, n'étant plus retenu que par quelques fibres qui restent entières: aussi voyons nous que dans cet état, pour peu qu'on le touche avec l'éguille, il se précipite.

Que dans une cataracte un peu moins meure & dont la membrane n'est point suppurée, mais fort altérée, & prête à tomber en supuration, le cristallin doit se séparer un peu moins aisément, & c'est ce que l'expérience confirme.

Que lorsque la cataracte est encore moins confirmée, c'est-à-dire, quelle est caséuse ou même laiteuse, & que la membrane ne commence qu'à s'altérer,

H h

il est difficile de la rompre & de séparer le cristallin : cependant on en vient à bout, à cause que la matière caséuse ou laiteuse qui est au dessous, l'éloigne du cristallin ; de sorte qu'apuyant la pointe de l'éguille dessus, elle s'y enfonce, la rompt & a assez de prise pour la déchirer suffisamment pour donner issue au cristallin.

Mais dans une cataracte faussée ou mixte, lorsque la membrane est saine, ou très peu altérée & entière, & quelle est appliquée immédiatement sur le cristallin, comme dans le glaucoma ; ou qu'il y a très peu d'accompagnemens entre elle & le cristallin, comme dans celle qui tient du glaucoma ; ou que l'humeur contenue à une solidité approchante de celle de la superficie du cristallin, & quelle en fait partie augmentant son volume, comme dans la protuberance, en laquelle même la membrane du cristallin acquiert plus d'épaisseur ; ou qu'étant en moindre quantité & moins solide, une nouvelle fluxion d'humeur, semblable à celle qui cause la cataracte vraie, ne l'a point encore atténuée en un degré pour quelle puisse se séparer des parties voisines, ni altéré entièrement la membrane du cristallin, comme dans celle qui tient de la protuberance ; je dis qu'il est presque autant difficile dans toutes ces rencontres, de rompre & déchirer cette membrane, & de séparer le cristallin, que dans l'expérience ci-dessus : & cela parceque la pointe de l'éguille ne peut s'enfoncer dessus & avoir assez de prise pour la déchirer, à cause de la résistance qui est au dessous. Ajoutez à cela que l'espece d'union que le cristallin contracte avec le corps vitré dans le glaucoma & la protuberance,

& dans les cataractes mixtes qui en participent, s'oppose encore beaucoup à son détachement.

Ainsi on ne peut espérer un favorable succès des opérations que l'on entreprend sur les cataractes mixtes qui tiennent du glaucoma, ou de la protuberance, à moins qu'elles n'en tiennent que très peu, ou qu'elles n'aient changé en quelque façon de nature, comme je l'ay dit; encore sont-elles toujours suspectes, & même celles qui tiennent de la protuberance sont presque toujours incurables.

3. *Cataracte Mixte qui tient de la Cataracte Purulente.*

Comme je n'ay point vû de cataracte mixte qui participât de la troisième espèce de cataracte fausse, & que je ne pense pas qu'il s'en rencontre: je passe à celle qui tient de la quatrième espèce, je veux dire de la cataracte purulente, qui est la plus commune des cataractes mixtes & la plus difficile à distinguer.

Pendant qu'une cataracte vraie se forme, ou qu'elle est presque formée, & avant que la membrane qui recouvre le cristallin soit consommée, si le suc nourricier qui continue à se porter entre cette membrane & le cristallin s'altère & se corrompt, ou s'il se rencontre quelque autre cause capable d'absceder, ou d'ulcérer le cristallin, & de corrompre les accompagnemens commencez, il se fait une *Cataracte mixte*, qui tient de l'*Abcez du Cristallin*, ou de son *ulcération*.

Quand cette espèce de cataracte participe plus de la cataracte vraie, elle en a les signes; & quand elle tient davantage de la cataracte purulente, elle en a

H h ij

aussi les mêmes signes : ainsi lorsque le pus ne se trouve que dans une petite quantité , quoi qu'une cataracte ait de bons signes , on est souvent trompé , & on ne peut même l'éviter pour la difficulté qu'il y a de distinguer la couleur du pus de celle des accompagnemens. Je n'ay pû encore jusques à présent reconnoître ces cataractes par aucuns signes particuliers, d'où vient que je m'y suis trompé comme bien d'autres , & il n'y a eü que l'operation qui m'ait éclairci de leur nature.

Lors donc qu'une cataracte paroît bonne , & qu'ayant introduit l'éguille dans l'œil , on voit aussi-tôt un pus grossier ou une matière purulente s'épancher dans l'humeur aqueuse & couler en bas , ou passer même au travers de la pupille , & se loger entre l'iris & la cornée transparente , on juge aisément que cette cataracte tient de la nature de la cataracte purulente.

On distingue le pus de la matière laiteuse & de la caséuse ; en ce que la matière laiteuse blanchit & trouble tout à coup l'humeur aqueuse , que la caséuse se divise par pièces , & que le pus file & se mesle inégalement dans l'humeur aqueuse , se dissout plus lentement dans cette humeur , & trouble plutôt la partie inférieure de l'œil que la supérieure.

Quoique cette cataracte se trouve en cet état , il ne faut pas pour cela laisser l'operation imparfaite , il faut au contraire l'achever ; ( ce qui se fait à la verité avec un peu plus de peine pour les raisons que j'ay déduite en parlant de la cataracte laiteuse ) parceque si ce pus ne se trouve que dans une mediocre quantité , qu'il

soit louable, & qu'il n'ait point ulcéré la partie antérieure du corps vitré sur laquelle le cristallin est situé, l'opération ne laissera pas que de bien réussir.

Un pus qui n'a point de mauvaise qualité, pour être répandu dans l'humeur aqueuse, ne la corrompt pas pour cela, à moins qu'il ne soit dans une grande quantité; il se précipite, prend corps & se dessèche, ainsi l'œil s'éclaircit & le malade recouvre la vue.

Il n'en est pas de même quand il se trouve en grande quantité; car quoique l'opération soit bien faite, que ce pus se soit précipité, que l'œil soit éclairci, & que le malade voye, souvent dans la suite ce pus altere insensiblement l'humeur aqueuse & corrompt les parties intérieures de l'œil. On s'aperçoit de cet altération par la chaleur & la douleur que le malade ressent au dedans de l'œil & à la tête, par la couleur sombre & confuse de l'œil, par le rétrécissement de la pupille & par les rides de l'iris, & enfin par la diminution & la perte de la vue. Et quand ce pus est d'une très mauvaise qualité, en telle quantité qu'il se rencontre soit grande ou petite, il ne manque guères de causer tous ces desordres bien plus promptement & plus violemment.

Mais quand apres avoir abaissé une cataracte, la partie que le cristallin a quittée reste trouble ou blanche: ce qu'on connoît quelques-fois si-tôt que le cristallin est abaissé, quand il n'y a que très peu de pus qui le suit & que ce pus ne brouille pas beaucoup l'humeur aqueuse, & d'autres-fois seulement apres que cette humeur est éclaircie, quand elle s'est brouillée

dans le tems de l'operation pour la quantité du pus ; on juge que la membrane qui recouvre le corps vitré a été ulcérée par ce pus, ou au moins tachée.

Cette tache se dissipe quelques-fois en partie, particulièrement quand elle est fort superficielle, & les malades voyent comme un léger brouillard du côté de la tache : souvent ils ont peine à souffrir le grand jour, à cause des fausses réfractions qui arrivent aux rayons de lumière & qui blessent la rétine, ce qui fait que leur pupille se rétrécit beaucoup : & ils voyent mieux le soir ou quand le tems est sombre, parcequ'alors, la lumière étant foible, ils en souffrent moins, aussi leur pupille se dilate davantage : d'autres-fois elle reste dans le même état, & les malades voyent une ombre. Quand la tache est petite, ils retirent de l'utilité de l'operation, mais quand elle est grande, l'operation leur est presque inutile, ne voyant que confusément une grande lueur.

De toutes les cataractes mixtes, celle-ci est la plus aisée à abaisser, quoique l'œil se trouble quelques-fois dans l'operation ; parceque la membrane du cristallin se trouvant le plus souvent consommée, ou au moins beaucoup alterée, le cristallin se sépare aisément. En voici un exemple.

### III. OBSERVATION.

Le 24. Septembre 1691. j'abaislay deux cataractes à Remy Giraut Charpentier demeurant à Boulage, homme âgé. Ces deux cataractes avant l'operation me parurent vraie & bonnes, leur couleur étant d'un

blanc grisâtre ou cendré, les pupilles se dilatants & resserants ni trop vite, ni trop lentement, & ayant eü auparavant tous les signes avant-coueurs de cataractes vrayes. cependant quand mon éguille fut dans l'œil droit, & que j'eus touché la cataracte, je vis filer un pus grossier dans une mediocre quantité qui ne troubla point l'humeur aqueuse, ensuite la cataracte se sépara sans peine & se précipita à l'ordinaire, mais il resta une tache blanche à l'endroit que le cristallin occupoit, de la grandeur à peu près de la quatrième partie de la prunelle, & se trouvoit située presque au milieu.

La cataracte de l'œil gauche étoit la dernière formée, elle étoit aussi un peu moins confirmée, étant plus blanche que celle de l'œil droit. Quand j'eus introduit mon éguille dans l'œil & que j'eus touché la cataracte, je vis aussi filer un pus, mais moins grossier que dans la première, à peu près dans la même quantité, & qui broüilla un peu l'humeur aqueuse, j'eus à cause de cela plus de peine à séparer & abaisser la cataracte, j'en vint cependant about; & comme l'humeur aqueuse étoit un peu broüillée, je ne pus voir ce qui étoit au delà.

Quelques jours apres j'allay voir ce malade; je trouvay la tache de l'œil droit un peu diminuée, l'œil gauche éclairci, & au fond un nUAGE qui étoit presque de l'étendue de la prunelle. Dans la suite la tache de l'œil droit se diminua tellement, quelle ne paroissoit que comme un nUAGE fort superficiel, & le nUAGE de l'œil gauche disparut presque entièrement. Le malade eut

peine pendant quelque tems à souffrir le grand jour, il ne cessa point de voir quelques nuages des deux yeux, & voyoit assez pour se conduire, & pour discerner tous les objets communs.

Je me crois obligé d'avertir ici que dans ces sortes de cataractes, quoi qu'on ait bien réussi, que les yeux se soient éclaircis, & que les malades voyent ensuite de l'opération, on n'est pas toujours sûr que l'œil demeure en cet état : souvent il se corrompt & se perd, pour l'abondance ou la mauvaise qualité du pus, comme je l'ay dit ci-devant : ce qu'on attribue souvent à l'imperitie du Chirurgien Oculiste, mais à tort, il n'y a point de sa faute ; & il lui est impossible d'éviter ces sortes de désordres, non plus que ceux qui arrivent ensuite d'un grand épanchement de sang au dedans de l'œil, & beaucoup d'autres qui ne dépendent pas de lui.

---

*Du déplacement forcé du Cristallin.*

### CHAPITRE XXI.

**C**ette maladie forcée du cristallin se peut encore loger au nombre des cataractes, puisque le cristallin acquiert souvent la même intemperie qui se remarque dans le Glaucoma, & qu'il empêche également la vue.

Cette espece extraordinaire de cataracte, est une altération qui arrive au cristallin, pour avoir été séparé de son lieu par quelque coup reçu sur l'œil, au moyen de quoi il se desseiche, faute de nourriture, perd sa transparence, devient blanc, & ôte la vue.

II

Il est aisé de concevoir qu'un coup reçu sur l'œil, ébranlant avec violence toutes les parties intérieures de cet organe, rompt aisément la membrane délicate qui recouvre le cristallin, & que s'échappant de cette membrane, il est aisément poussé en devant par le corps vitré sur lequel il est appuyé, & qu'en cet état ne pouvant plus recevoir de nourriture, il faut nécessairement qu'il s'altère & se dessèche.

Les signes de cette maladie sont très apparents : on sçait déjà la cause par le rapport du malade. On regarde l'œil, si le coup est reçu, on remarque souvent du sang extravasé au dedans, qui denote qu'il y a plusieurs parties intérieures intéressées : on voit la pupille plus dilatée qu'à l'ordinaire, ce qui fait connoître que le cristallin est appuyé contre l'uvée, comme je l'ay dit en parlant de la protuberance de ce corps, elle est le plus souvent sans mouvement, où s'il y en a il est très obscur. Dans le commencement comme le cristallin est encore transparent, les malades voyent, mais fort confusément, parceque le cristallin étant plus avancé en devant qu'il ne doit, les réfractions des rayons de lumière doivent être fausses.

Tant que le cristallin est transparent on ne le peut distinguer, puisqu'on ne peut même le voir dans son état naturel : mais quand il commence à blanchir, on le distingue aisément & on le voit alors appuyé contre l'uvée : sa blancheur augmente de plus en plus, & enfin en se desséchant il diminue en grosseur & paroît sous la forme d'une cataracte, telle à peu près que le glaucoma, si on ne considère que son altération, ou

comme la protuberance, si on considère sa situation & la dilatation de la pupille ; alors les malades ne voient plus que comme ceux qui sont atteints de vraies cataractes, c'est-à-dire l'ombre des corps opaques lorsqu'ils sont interposés entre leurs yeux & le grand jour.

Quand le cristallin est appuyé également sur l'uvée, son trou est plus ample & conserve sa figure ronde ; mais lorsqu'il est appuyé inégalement par quelqu'un de ses côtés, le trou de l'uvée devient oblong ou d'une autre figure.

Je ne sçais si quelqu'un a tenté l'opération de cette espèce de cataracte : mais je sçais bien que nos Auteurs l'ont reconnue pour très suspecte, & qu'ils défendent même d'y toucher. Je ne me suis jamais hasardé de la faire dans la crainte que j'ay eue que le corps vitré ne se trouvât des-rangé par le coup, & que d'autres parties ne fussent pareillement interressées, comme cela doit vrai-semblablement arriver, & qu'ainsi l'opération ne fût inutile, quand bien même le cristallin auroit pu être abaissé. Voici un exemple d'une telle maladie.

#### OBSERVATION.

Etant à Sezanne il y a quelques années, un jeune homme m'y vint trouver, pour me demander conseil sur un accident qui lui étoit arrivé quelques jours auparavant, jouant à la longue paume, il reçut un coup de bale sur un de ses yeux ; aussi-tôt il perdit l'usage de cette partie, ne voyant que confusément la lumière. Il y eut une légère échymose au dessous de la corne qui se dissipa bien-tôt, à la faveur d'une saignée

& de quelques legers deffensifs qu'on lui apliqua sur l'œil. Le cristallin qui étoit déjà un peu trouble, me parut appuyé sur l'uvée dans une situation égale, la pupille étoit fort dilatée & ronde, & n'avoit plus qu'un mouvement fort obscur. Comme ce cristallin étoit encore un peu transparent, le malade voyoit la lumière sans pouvoir distinguer aucun corps. Je lui dis mon sentiment sur cet accident.

Quatre ou cinq mois apres étant retourné à Sezanne, il me vint encore trouver pour sçavoir si on ne pourroit point lui ôter cet obstacle qui l'empechoit de voir; je trouvay alors ce cristallin d'un beau blanc, assez semblable à une cataracte louïable, l'uvée dans la même disposition que ci-dessus, & le malade ne voyoit plus que comme ceux qui sont travaillez de cataractes vrayes & confirmées: l'œil ne paroïssoit ni plus gros, ni plus petit que l'autre, & la couleur en étoit bonne. Et lui ayant dit qu'une telle maladie étoit trop suspecte pour en esperer un favorable succès, il se consola de la perte de son œil, sur la bonté de celui qui restoit, sans me prier davantage d'entreprendre une opération que j'aurois toujours refusé de faire pour les raisons ci-dessus.

Il arrive aussi quelquesfois, ( mais cela est bien rare, ne l'ayant encore vû que deux fois, dont la dernière étoit en un Gentil-homme blessé aussi d'une bale en jouïant à la paume, ) que le cristallin ensuite d'un coup reçu sur l'œil, se porte endevant, s'appuye sur l'uvée, dilate son trou, & diminue si considerablement la vüe, que le malade ne peut distinguer les objets, & cepen-

dant le cristallin ne perd point sa transparence dans la suite. Apparemment que dans cette rencontre le cristallin n'est point séparé du corps vitré, & qu'il reçoit sa nourriture à l'ordinaire : mais que cet accident vient de ce que le corps vitré ayant été ébranlé par la violence du coup, il s'est fait solution de quelques-unes de ses fibres intérieures qui sont extrêmement délicates, & particulièrement de celles dont j'ay parlé dans le chapitre onzième de la description de l'œil, & que j'ay dit partir de differents endroits de sa membrane vers sa partie postérieure, & s'unir ensemble vers sa partie antérieure vis-à-vis le milieu de la partie postérieure du cristallin ; au moyen de laquelle solution, ce corps à plus de disposition à s'avancer en devant, & faire avancer ainsi le cristallin.

J'ajoutéray encore ici avant que de finir ce chapitre, que j'ay vû quelques personnes travaillées de cataractes vrayes, auxquelles j'ay fait l'opération assez heureusement, qui m'ont dit ne s'être apperçeuës de leur maladie qu'après avoir reçu un coup sur l'œil : cela peut être. Il peut arriver qu'un coup reçu sur l'œil assez légèrement ébranle le cristallin sans rompre sa membrane, & sans des-ranger ou interresser considerablement aucune autre partie ; & qu'un cristallin ainsi ébranlé se trouve plus disposé à recevoir la fluxion de l'humeur qui cause la cataracte vraye, qui est même déterminée en quelque façon par le coup à couler plutôt sur l'œil, à cause de la foiblesse qui y reste : de la même manière que nous voyons qu'une humeur rhumatifante se jette plutôt sur une partie qui a reçu quelque coup,

ou qui a souffert quelque extension. C'est ainsi qu'on <sup>253</sup> peut concevoir la cause primitive des cataractes. Et comme elles ont les mêmes signes des autres cataractes vraies, quelles se forment dans les mêmes tems, & quelles le sont effectivement, elles se traitent aussi de la même manière.

---

*Des taches du Cristallin, & des Imaginations Perpetuelles.*

## CHAPITRE XXII.

### I. *Des Taches du Cristallin.*

**A** Pres avoir traité des maladies qui altèrent le cristallin en toute sa substance & que j'ay appellées cataractes, il ne me reste plus pour finir la description des maladies de ce corps, que de parler de cette altération particulière ou d'une seule partie de sa substance, que je nommeray *Tache*, & par occasion de dire quelque chose touchant certaines *Imaginations*, que j'appelleray *Perpetuelles*, que l'on prend souvent pour des avant-coureurs de cataractes.

Par *Tache du Cristallin*, j'entens une espece de cicatrice qui est le plus souvent blanche, qu'on remarque sur sa superficie, & qui blesse la vue.

Elle est le plus souvent la suite d'un tres petit abcez ou pustule qui se forme sur la superficie du cristallin, dont l'humeur étant en tres petite quantité & benigne, se resout & se consume, sans causer d'autre alteration au cristallin que celle du lieu ou cette petite pus-

tule se trouve , & cet endroit du cristallin se cicatrise ensuite.

Dans son commencement on la connoît par un nûage fort leger qui paroît sur le cristallin , & par le rapport du malade qui se plaint que sa vûe est broüillée : dans la suite ce nûage devient plus épais & ensuite il blanchit.

On ne peut cependant dans les premiers mois assurer positivement que ce ne soit pas le commencement d'une cataracte , ou d'une ulcération ambulante du cristallin , parcequ'on ne peut juger de la nature de la pustule : mais quand apres un , deux ou trois ans cette tache reste dans le même état , on peut probablement assurer quelle y restera toute la vie.

Quand cette tache est blanche , on la voit aisément , & quand elle est noirâtre ou tres superficielle , on ne la peut distinguer , mais on conjecture quelle y est par le rapport du malade.

Selon l'endroit que cette tache occupe , les malades semblent voir devant l'œil & en l'air un nûage qui suit l'œil en tous les lieux ou la vûe se porte.

Les malades en sont plus ou moins incommodez suivant quelle est plus grande , ou plus petite , ou plus profonde , ou plus superficielle.

Les taches du cristallin ne s'effacent point , ainsi les remedes y sont inutiles : elles n'augmentent point aussi , à moins quelles ne s'ulcérent de nouveau , & elles ne s'ulcérent pas sans qu'il se fasse une nouvelle fluxion d'humeurs sur cette partie : & quand cela arrive , le cristallin s'ulcere quelques-fois entièrement , & il se

forme ainsi une cataracte purulente, ou au moins une mixte qui tient de la purulente.

J'ay donné un exemple de cette maladie en décrivant la maladie de l'œil droit de cet homme dont j'ay parlé dans l'observation du chapitre 19. J'en pourrois encore donner d'autres, ayant plusieurs fois remarqué de semblables taches sur différentes personnes travaillées des mêmes symptômes dont j'ay parlé, & qui sont demeurées dans le même état : mais comme plusieurs observations d'une même nature sont assez inutiles ; je me contenteray de rapporter celle-ci, pour mieux faire connoître ce que c'est que cette maladie.

#### ● O B S E R V A T I O N.

Ayant par hazard vû une vache qu'un Boucher conduisoit à la boucherie, qui avoit une semblable tache sur le cristallin d'un de ses yeux, je priay ce Boucher de m'en envoyer l'œil. L'ayant je l'ouvris, & je remarquay sur la superficie antérieure du cristallin, & un peu à côté, une tache blanche semblable à une de ces cicatrices blanches qui restent sur la cornée transparente apres les ulcères de cette partie : elle étoit de la grandeur d'une lentille, fort luisante & polie, & s'enfonçoit dans le cristallin de l'épaisseur d'un liard. La membrane qui recouroit le cristallin étoit entière, sans être aucunement tachée ou altérée à l'endroit de cette tache, & tout le reste de l'œil étoit dans une bonne disposition.

#### 2. *Des Imaginations Perpetuelles.*

*Les Imaginations Perpetuelles,* sont de certaines ombres

comme des fils d'araignées, des points, des aîles de mouches, des flocons de laine & autres choses de cette nature, qui paroissent à une certaine distance devant les yeux, sans qu'on remarque aucun vice au dedans de leurs globes.

Je les appelle *Imaginations*, à cause de leur rapport à ces imaginations qui précèdent les cataractes : & *Petruelles*, parcequelles subsistent pendant tout le cours de la vie, sans être suivies de cataractes comme les autres.

Dans leurs commencemens, ceux qui en sont incommodés, en regardant l'eau d'un fleuve, le ciel, une muraille blanche un peu éloignée, ou autres corps blancs, s'imaginent voir répandus en l'air un nombre infini de petits points étincelants & se mouvans dans tous les lieux où ils portent leur vûe. Dans la suite ces points étincelants noircissent, & se convertissent en de petits cercles, en fils ou toiles d'araignées, en aîles de mouches, flocons de laine & autres choses semblables, qui insensiblement semblent se rapprocher de leurs yeux: en sorte que ces personnes jugent que ces choses sont à cinq ou six pieds & quelques-fois à un demy pied ou à un pied devant eux.

Les deux yeux n'en sont pas toujours affecté également, & quelques-fois un œil seul en est affecté sans que l'autre le soit; mais le plus souvent ils sont tous les deux affecté en même tems. Ces ombres conservent aussi entr'elles une situation égale.

J'ay connu des personnes qui en étoient si incommodés, que sans y penser elles portoient leurs mains devant leurs yeux pour les détourner, & en lisant ou écrivant

écrivait, il leur sembloit que ces ombres se mouvoient sur le papier.

On distingue ces imaginations de celles qui précèdent les cataractes, en ce que celles sont fort long-tems à se former, étant formées quelles augmentent peu, & quelles n'incommodent pas plus que feroient les choses auxquelles elles ressemblent, si elles étoient posées entre les yeux & les objets qu'on regarde: au lieu que celles qui précèdent les cataractes augmentent tellement, quelles sont bien-tôt suivies d'une diminution tres sensible de la vie.

Ces imaginations, comme je l'ay dit, subsistent toute la vie, sans qu'on les puisse faire dissiper par aucuns remèdes. Ce n'est pas aussi pour les guérir que je les décris ici, c'est seulement afin qu'on puisse assurer ceux qui en sont incommodés quelles ne seront pas suivies de la perte de leur vie: pourveu que l'on sçache qu'il y a plusieurs années qu'ils en sont incommodés, sans augmentation sensible. J'en connois plusieurs qui depuis quinze & vingt ans se sont plaints à moi de telles choses, & qui sont encore à présent dans le même état.

Il est assez difficile de connoître au vray la cause de ces imaginations, & les parties de l'œil dans lesquelles elles se forment. J'ay quelques-fois pensé quelles provenoient d'un vice de quelques fibres de la rétine, & d'autres-fois quelles pouvoient avoir leur siège dans le corps vitré: mais ayant considéré leur raport avec ces imaginations que précèdent les cataractes; que comme elles, elles semblent être hors de l'œil & voltiger en l'air; quelles gardent-elles une situation égalé, & quelles subsistent pendant toute la vie. Je me suis déterminé à penser que leurs

K k

causes devoient se rencontrer, où dans le cristallin même, puisque celles qui précèdent les cataractes y ont leur siège, où dans la membrane qui l'environne. Ce qui me fait conjecturer, où que c'est un vice de quelques fibres qui composent les pellicules extérieures du cristallin, où bien une dilatation des veines répandues par sa membrane. Et ce qui me feroit le plus pencher à cette dernière opinion, c'est que j'ay connu par expérience que ceux qui dans leur jeunesse ont la vie très subtile, & qui sont exposez pendant le cours de leur vie au vent, au froid & aux autres injures de l'air, y sont plus sujets que les autres : parceque ces choses arrestants en quelque façon, dans les veines de cette membrane, le mouvement circulaire du sang, celui qui est poussé continuellement par les artères, trouvant un obstacle qui s'oppose à son cours, étend & dilate insensiblement les vaisseaux qui le contiennent ; ce qui arrive d'autant plus facilement que la tenture de ces parties se trouve très délicate ; & cela de la même manière que les varices se forment dans les autres parties de notre corps.

Voilà toutes les maladies dont le cristallin peut être affecté, du moins celles que j'ay pû connoître : car je sçais bien que beaucoup d'Auteurs lui en attribuent d'autres dont je ne feray point de mention, les croyant plutôt imaginaires que réelles. Je passe donc aux autres maladies qui attaquent les parties intérieures de l'œil, & les membranes qui forment son globe, que je décriray plus succinctement que je n'ay fait celle du cristallin.

*Fin de la première Partie.*

DES MALADIES DE L'ŒIL.  
SECONDE PARTIE.

Contenant les maladies du Corps Vitré, de l'humeur Aqueuse, de la Rétine, du Nerf optique, de l'Uvée, de la Cornée, & des Membranes qui forment le blanc de l'œil.

*Des maladies du Corps Vitré.*

CHAPITRE I.

Puisque j'ay commencé la description des maladies de l'œil par les intérieures, & que d'abord j'ay décrit celles du cristallin, comme étant celles qui ont donné naissance à ce present Traité: je suivray le même ordre & je continueray cette description par les maladies dont chaque partie renfermée dans le globe de l'œil peut être attaquée; puis je passeray à celles de la cornée & de la conjonctive, & ainsi en retrogradant j'expliqueray celles de toutes les autres parties qui sont attachées au globe & contenües dans l'orbite, & enfin je finiray par celles des angles des yeux & des paupières.

1. *De la fonte & corruption du Corps Vitré.*

J'ay déjà parlé *De la fonte & corruption du Corps Vitré*, au chapitre 18. de la première partie, & ce à l'occasion *De la Cataracte Branlante*, c'est pourquoi je n'en diray

K x ij

rien davantage, puisque je l'ay assez expliquée en ce lieu là, & que dailleurs je n'ay point de remedes à proposer pour cette maladie qui de sa nature est incurable.

2. *De son extension non-naturelle.*

Il y a une autre maladie que je lui attribüe, & que j'aurois peine à faire connoître, si je n'en commençois la description par les symptomes qui l'accompagnent.

J'ay vü plusieurs fois des malades qui se plaignoient d'une douleur à la partie antérieure de la tête & à l'œil, quelques-uns d'un seul côté & d'autres des deux cotés: ensuite de cette douleur qui s'apaisoit en quelques-uns & en d'autres qui continuoit moins violemment, le globe de l'œil du côté de la douleur paroissoit un peu plus gros & plus éminent, la pupille se dilatoit beaucoup plus qu'à l'ordinaire sans se resserrer que tres peu & tres difficilement au grand jour ou au soleil, & la vüe se diminueoit si fort qu'à peine pouvoient-ils distinguer la lumière & tres confusément les objets communs, ne pouvant même se conduire seuls. En la plupart ces accidents arrivoient sur les deux yeux, ou en même tems, ou quelques tems apres. En quelques-uns la douleur qui précédoit la diminution de la vüe n'étoit pas bien considerable, ne ressentant même que quelque pesanteur en cette partie; en d'autres elle étoit violente. Quelques-fois je ne pouvois remarquer que le globe de l'œil fût plus éminent qu'à l'ordinaire, particulièrement en ceux qui avoient les yeux noirs naturellement, dont ordinairement les membranes sont plus épaisses & plus fortes, & en ceux qui en étoient travail-

lez également des deux yeux : mais en ceux qui avoient les yeux bleües, ou blancs, ou gris & bien fendus, & en ceux qui n'avoient qu'un œil d'affecté, je remarquois plus aisément que l'œil étoit plus gros. Enfin dans la suite, à la faveur de quelques remedes dont je parleray ci-apres, & même sans remedes, ces accidents diminuoient, & insensiblement la plûpart de ces malades recouvroient la vüe, en telle sorte pourtant qu'ils voyoient un peu moins bien qu'ils ne faisoient avant leur maladie.

Réfléchissant sur tous ces symptomes, je juge que le globe de l'œil ne peut être rendu plus gros & plus éminent, que par quelque humeur qui flüe & s'amasse au dedans de lui. Ceci posé : je dis que cette humeur n'est pas épanchée dans l'espace qu'occupe l'humeur aqueuse, & quelle n'en augmente pas la quantité ; parceque, si cela étoit, le globe de l'œil en seroit à la verité bien augmenté, mais la pupille ne se trouveroit pas dilatée & presque immobile ; puisque cette humeur pouvant passer par la pupille, se logeroit également entre l'iris & la cornée transparente, & ne presseroit point par consequent l'uvée plus d'un côté que de l'autre : ainsi l'uvée conserveroit son mouvement, & son trou sa grandeur ordinaire. Où est-elle donc ? je dis qu'il y a tout lieu de croire quelle est renfermée dans le corps vitré, & quelle en augmente considerablement le volume.

Si on considere ce que j'ay dit au chapitre 14. de la description de l'œil, touchant la nourriture de ce corps, il sera aisé de concevoir, que si le suc nourricier qui se

filtre continuellement par l'uvée & par le cercle ciliaire, & se porte par les fibres ou canaux ciliaires au corps vitré, ou il se répand régulièrement dans toutes ses cellules, est plus visqueux & plus grossier qu'il ne doit être, en telle sorte qu'il ne puisse librement traverser les pores de la membrane extérieure de ce corps pour suivre le chemin de la circulation, il en doit nécessairement rester dans ce corps plus qu'il n'en convient pour sa nourriture & pour son extension naturelle : & parcequ'il ne cesse pas de s'y en porter de nouveau, il s'en suit que ce corps doit s'étendre considérablement.

Or le corps vitré ne peut s'étendre & augmenter en volume que tous les symptômes ci-dessus énoncés n'arrivent. 1. Le globe de l'œil doit paroître un peu plus gros, à moins que l'épaisseur de la cornée ne s'oppose à son extension, puisque naturellement le corps vitré en occupe déjà la plus grande partie. 2. La cornée transparente doit être rendue plus éminente, parceque l'humeur aqueuse est poussée violemment en devant. 3. Les malades doivent ressentir de la douleur à l'œil & par sympathie à la partie antérieure de la tête, dans le commencement & dans le progrès de cette maladie, à cause de la distension des membranes du globe & de celles qui y sont renfermées, & elle doit diminuer ou s'apaiser dans l'état, puisqu'il ne se fait plus de nouvelle extension : & cette douleur doit être moindre, quand l'extension du corps vitré est moins considérable, ou que l'humeur qui l'a causée ne s'écoule qu'insensiblement, ou ne s'amasse que petit-à-petit. 4. La pupille doit être dilatée & presque immobile, parceque le corps

vitré s'étendant, le cristallin qui est attaché au milieu de sa partie antérieure, est avancé en devant & presse la partie antérieure de l'uvée, de la même manière que je l'ay dit en parlant *De la Protuberance du Cristallin*.  
 5. La vue doit extrêmement diminuer, parceque les réfractions des rayons de lumière ne se font plus comme elles le devroient, à cause du changement de situation du cristallin, & que d'ailleurs la rétine étant pressée par le corps vitré, son sentiment en est émoussé.  
 6. Enfin la vue se doit rétablir, quand la circulation de cette humeur sur-abondante se rétablit, & que ce corps revient dans son état ordinaire, à l'exception quelle doit être un peu diminuée, puisqu'un si grand changement ne peut se faire dans le corps vitré, sans qu'il y reste quelque léger désordre, & dans les autres parties du globe qui ont souffert.

Si l'humeur qui remplit & étend le corps vitré, ne s'altère pas pendant quelle y séjourne, c'est une marque quelle est pure & naturelle, & que ce n'est que le suc nourricier de cette partie, comme je l'ay supposé, qui ne peche que parcequ'il est trop visqueux, & qu'il ne peut entièrement circuler : autrement si c'étoit quelque humeur étrangere, acide & maligne, qui se mêlat parmi ce suc, elle l'altéreroit & causeroit la fonte de ce corps, comme je l'ay dit ci-devant en parlant *De la cataracte Branlante*.

Cette maladie dans son commencement est fort difficile à distinguer *De la Protuberance du Cristallin*. même *De la cataracte vraie*. en ayant presque les signes : mais dans la suite, comme on voit que son progrès est

plus prompt, sans qu'il paroisse d'altération dans le cristallin, & qu'étant dans son état, quelque tems après les malades commencent à distinguer un peu mieux la lumière, on s'assûre de sa nature.

Les hommes d'une constitution melancholique & atrabilaire, sont quelques-fois travaillez de cette maladie; mais les personnes qui y sont les plus sujettes, ce sont les femmes grosses qui approchent d'une telle constitution, & chez lesquelles cette maladie commence quelques-fois dès le second mois de leur grossesse & continue souvent jusques après leurs couches; & les filles qui ne sont point réglées ou mal-réglées, auxquelles elle dure aussi quelques-fois quatre & cinq mois.

Nos Praticiens confondent cette maladie avec la Goute serene, à cause qu'il ne paroît point d'autre vice dans l'œil hors la dilatation de la pupille; mais j'en feray voir la différence en parlant de cette autre maladie. Sennert s'y est aussi trompé, & c'est certainement cette maladie qu'il décrit comme maladie du nerf optique au chapitre 37. de la 2. section du 1. livre de la 3. partie de la pratique de Medecine, lors qu'il dit: *Cognoscitur hoc malum, quod oculi planè clari apparent, nihilque vili in iis animadvertitur, nisi quod pupilla nigrior, & amplior apparet.* Et quoi qu'il ne fasse pas mention des autres signes dont j'ay parlé, ceux qu'il rapporte de la noirceur & de l'étendue de la pupille suffisent, pour faire distinguer cette maladie de la goutte serene. De plus l'observation qu'il a faite dans quelques femmes grosses travailées de cette maladie, qui leur avoit duré quatre

quatre, cinq, & six mois, & en quelques-unes <sup>265</sup> jusques  
 apres leurs couches, & qui étoit ensuite cessée d'elle-  
 même, me confirme dans mon opinion

Cette maladie ne se guérit pas toujours : quand l'hu-  
 meur qui la cause est trop visqueuse, & qu'au lieu de  
 se résoudre & de reprendre son chemin ordinaire elle  
 se congèle, elle est souvent incurable ; mais quand  
 elle s'atténue, devient plus fluide & peut circuler, elle  
 est curable. On le connoît si-tôt quelle est dans son  
 état ; car si les malades voient encore quelque lumière,  
 & que quelque tems apres ils commencent à distinguer  
 un peu mieux les objets, c'est un tres bon signe.

Pour la cure de cette maladie, on juge bien que dans  
 le commencement & dans le progrès ; les saignées du  
 bras & de la jugulaire, même de l'artère des tempes,  
 & celles du pied lorsqu'il y a suppression d'hémorroides  
 dans les hommes, ou de mois dans les femmes ou fil-  
 les, conviennent s'il y a plénitude : que le cautere au  
 derrière de la tête entretenu ouvert pendant plusieurs  
 mois, les vesicatoires devant ou derrière les oreilles,  
 & autres remedes de cette nature qui évacuent & déri-  
 vent, & que l'on doit employer suivant la violence de  
 la maladie & les forces du malade, sont aussi utiles  
 dans le progrès de cette maladie : de même que dans  
 l'état & sur le declin, les purgatifs universels que l'on  
 dispose suivant le temperament du malade, ensuite  
 les spécifiques que l'on croit purger plus particulière-  
 ment la tête & les yeux, parcequ'ils incisent davantage  
 les humeurs, les attirent des parties éloignées, & les  
 purgent ensuite, tels que sont les pillules *Sine quibus*,  
 LI

qui se donnent depuis un scrupule jusques à une drachme apres le premier sommeil ou le matin à jeun, Celles de *Hiere avec l'Agaric*, celles d'*Agaric*, les *Cochées* ou autres qui se donnent de même & en même dose.

Ces purgatifs se reiterent de six ou de huit en huit jours, & même plus souvent si on le juge nécessaire. A l'égard des femmes grosses on ne les doit donner qu'avec prudence, & toujours suivant le conseil de Messieurs les Medecins. Dans les jours d'intervale, l'usage de la décoction *D'une once de racines de Salse-pareille*, & d'une demie once de celle *Desquine*, infusées & cuites dans deux pintes d'eau jusques à la diminution d'un quart, dont on fait prendre au malade deux verres le matin & autant le soir à quatre ou cinq heures loin de ses repas, pendant quinze jours ou trois semaines, est utile; pour en consommant & poussant par transpiration les humeurs, diminuer en même tems celle qui est épanchée dans le corps vitré.

Voilà les remedes dont je me suis servi assez utilement dans cette maladie. Pour les fomentations & les collyres, je les crois inutiles dans cette rencontre, & dans quelques autres maladies des parties intérieures de l'œil: du moins je ne me suis pas encore apperçeu qu'ils soient d'un grand secours: si cependant on s'en veut servir, on peut employer ceux qui atténient & résolvent.

### 3. De la solution & autres maladies du Corps Vitré.

La solution de continuité du Corps Vitré, soit quelle arrive par un coup reçu sur l'œil, qui brise & rompt ce

corps, soit par la playe de l'œil faite avec un instrument pointu ou tranchant, soit par l'érosion d'une matière purulente épanchée dans l'œil, se met au nombre de ses maladies : mais comme dans ces rencontres, cette partie n'est pas seulement affectée, mais aussi les voisines, & que la suite de ces maladies communes est la *Confusion & destruction de l'œil*, je n'en parleray qu'au chapitre huitième.

On lui en attribüe encore quelques-autres : comme lorsqu'il diminüe en volume faute de nourriture ; mais cette maladie se doit rapporter à l'*Atrophie* de tout l'œil, dont je parleray au chapitre 7. & lorsqu'il devient plus obscur, ceque je n'ay point encore observé, c'est pourquoi je n'en diray rien, non plus que de sa situation changée.

On veut aussi que la membrane qui le recouvre & le cristallin, ait ses maladies ; quelle devienne plus épaisse lorsqu'elle s'abreuve de trop d'humeur, cequi lui fait diminüer de sa transparence : quelle se relâche & se ride : quelle soit travaillée de petite pustules, de petits ulcères & de petites cicatrices : d'où on fait naître des diminutions de vüe, dont le nom seul fait l'essence : mais je ne reconnois point d'autres maladies de cette membrane, que celles dont j'ay parlé, en traitant des différentes altérations du cristallin & du corps vitré, & celles qui lui arrivent par la destruction des autres parties intérieures de l'œil, ou par les matières purulentes épanchées dans le globe ; ainsi ce sont toutes maladies communes dont il est inutile de parler en particulier.

*Des Maladies de l'humeur Aqueuse.*

CHAPITRE II.

I. *De son abondance non-naturelle.*

L'Humeur aqueuse péche, lorsqu'elle est en trop grande quantité. L'inflammation des parties extérieures de l'œil en est souvent la cause; parceque le sang étant arrêté dans les veines, l'humeur aqueuse ne peut circuler librement, cequi fait quelle séjourne dans le globe & l'étend. Les grands dépôts d'humeurs pituiteuses & visqueuses sur l'œil augmentent aussi cette humeur.

On connoît cette maladie, quand le globe de l'œil est un peu plus gros & plus éminent qu'à l'ordinaire; par la difficulté de voir; par l'étendue naturelle de la pupille; & par la présence des maladies qui la causent & dont celle-ci n'est qu'un symptome.

Quand l'inflammation cesse, la circulation de cette humeur se rétablit, & l'œil se remet dans l'état qu'il étoit; ainsi la trop grande quantité de l'humeur aqueuse qui suit les inflammations des parties extérieures de l'œil cause d'elle-même peu de desordre: mais quand elle est causée par de grands dépôts d'humeurs, souvent elle s'altère & se corrompt, de même que les autres parties intérieures.

Pour la cure de cette maladie, il n'y a rien de particulier à ajouter au traitement des maladies principales dont elle dépend: ainsi voyez les chapitres 6 & 13, suivans.

## 2. De sa diminution &amp; de son écoulement.

Elle péche encore lorsqu'elle se diminue, ou quelle s'écoule. Sa *Diminution* arrive ou par une extrême vieillesse, ou par une violente maladie, ou par l'atrophie de l'œil: & elle s'écoule par la ponction, les playes & les ulcères qui pénètrent la cornée. Et de quelque manière que cette diminution se fasse, l'œil s'affaïsse, l'iris se ride & quelques-fois la cornée, & les malades discernent difficilement les objets.

Quand cette diminution arrive par une extrême vieillesse, il est très rare que cette humeur se rengendre dans une quantité suffisante pour tenir le globe de l'œil étendu comme il étoit auparavant: je ne l'ay point vu arriver, on en cite cependant des exemples.

Quand c'est par une violente maladie, cette humeur se rétablit quand le malade revient en convalescence.

Quand c'est par une atrophie de tout l'œil, il ne s'en fait aucune réparation.

Et quand cette humeur s'est écoulée par quelque ponction de l'œil, ou par quelque playe ou ulcère, elle se rengendre si-tôt que la ponction, ou la playe, ou l'ulcère ne sont plus assez ouverts pour la laisser écouler, & la vue se rétablit, à moins que toutes ces choses n'ayent causé d'autres désordres, ou que l'écoulement n'ait été extraordinaire.

J'ay donné la raison de cette réparation au chapitre 14. de la description de l'œil, & j'ay rapporté un exemple de cette même réparation en la 6. observation du chapitre 14. de la première partie. Dans la suite j'en

raporteray encore quelque autre en parlant des playes de la cornée & de ses ulcères.

Comme cette réparation dépend entièrement de la nature, on n'employe point d'autres remèdes que ceux qui conviennent aux playes, aux ulcères ou autres maladies qui la causent.

3. *De sa consistance vicée.*

C'est aussi un vice, quand cette humeur est plus ou moins visqueuse quelle ne doit être naturellement. Quand elle est plus visqueuse, elle rend l'œil un peu moins clair & brillant, & quand elle l'est moins, il paroît plus clair. Ces vices sont des suites de la disposition générale de la masse du sang : & j'ay remarqué plusieurs fois en ouvrant des yeux d'animaux, que ceux qui avoient des abcez ou tumeurs schirreuses dans les entrailles, l'humeur aqueuse dans ceux là, n'avoit pas plus de viscosité que l'eau commune. Ces vices ne demandent aucuns remèdes particuliers.

*Des Maladies de la Rétine.*

CHAPITRE III.

1. *De l'Aveuglement de nuit.*

**S**I la rétine est un développement, ou plutôt un tissu délié & fort tendre des fibres molles & moëlleuses du nerf optique, comme je l'ay dit au chapitre 9. de la description de l'œil ; on peut dire que les maladies qui attaquent cette membrane, affectent souvent & en

même tems le nerf optique ; & que celles qui travaillent ce nerf, travaillent aussi cette membrane.

Un Chirurgien Oculiste ne peut pas toujours par lui-même découvrir les maladies de ces parties : souvent elles n'ont aucuns signes sensibles, & ce n'est que sur le rapport du malade, qu'il peut juger de son existence.

Ainsi lorsqu'un malade qui a toujours bien vû, & dont l'œil ne paroît nullement affecté, se plaint qu'il voit médiocrement bien pendant le grand jour ; qu'il ne voit qu'avec peine quand la lumière est moindre ; & qu'il ne voit aucunement le soir & la nuit, même quand la lune luit, c'est la maladie que nos Auteurs appellent, *Aveuglement de nuit.* a.

NYCTA-  
LOPIA.

Sans m'amuser à réfuter l'opinion commune de nos Auteurs touchant la cause de cette maladie, dont la principale selon eux, est une épaisseur imaginaire des esprits visuels ; je diray quelle vient, ou de ce que les fibres de la rétine ont un peu trop de consistance, de sorte qu'une forte lumière peut bien les ébranler, mais une foible ne le peut ; ou de ce que ces mêmes fibres sont enduites de quelques humeurs visqueuses qui en diminüent leur sentiment, qui ne peut être excité par une foible lumière, au lieu qu'une forte surmonte cet obstacle.

Lorsque cette maladie est inveterée, & quelle vient de ce que les fibres de la rétine ont un peu trop de consistance, ce qui arrive pour l'ordinaire plutôt aux vieillards, elle ne se guérit point : mais elle se peut guérir quand elle est récente, & quelle vient de ce que ces

mêmes fibres sont enduites de quelques humeurs épaisses & visqueuses, & particulièrement si ce sont de jeunes gens qui en soient affectez, qui souvent mêmes guérissent sans aucuns remedes.

Comme il n'y a point de signes qui fassent connoître cette maladie, hors le rapport du malade, aussi n'y en a c'il point qui fassent juger si cette maladie sera curable, ou non : c'est pourquoi dans le commencement il est toujours bon de faire les remedes qui conviennent à cette maladie.

Pour cet effet, on fait observer au malade un regime de vivre exact : on le saigne du bras, de la jugulaire, ou de l'arrêre des tempes, s'il y a plénitude : on le purge ensuite avec les pillules *Sine quibus*, cochées, lucis, ou autres : on employe quelques-fois *Les vesicatoires, cauterres, masticatoires* & autres remedes semblables, qui évacuent les humeurs des parties voisines : on lui fait prendre enfin la décoction *De felse-pareille & de squine* ; & le tout comme je l'ay dit au chapitre premier. J'en ay traité ainsi plusieurs qui ont recouvré entièrement l'usage de la vüe.

Nos Auteurs employent aussi pour cette maladie plusieurs collyres, qui à la verité sont bons pour quelques maladies de la cornée, & qui sont inutiles dans celle-ci, puisqu'ils ne peuvent pénétrer jusques au lieu où est la maladie. L'idée qu'ils se formoient de cette maladie, pouvoit excuser leur pratique : mais l'inutilité de leur application, qu'ils ont sans doute reconnüe, les rend inexcusables.

## 2. De l'Avenglement de jour, a

Si au contraire un malade se plaint, que pendant le jour il a beaucoup de peine à souffrir la lumière, qu'il ne peut que difficilement distinguer les objets communs, & que le soir, la nuit & à l'ombre il souffre plus aisément la lumière & distingue mieux les objets; on juge aussi que cette maladie est une affection de la rétine, & quelle vient de ce que les fibres de cette membrane sont plus tendues qu'elles ne doivent être, soit par quelque disposition inflammatoire, ou par sécheresse: ce qui fait que la rétine est si sensible, qu'une lumière un peu forte, ébranlant trop ses fibres, la blesse; & qu'une très foible lumière, ne les ébranlant qu'autant qu'il est nécessaire pour voir, ne lui cause aucune douleur.

La disposition inflammatoire de la rétine est le plus souvent causée par une violente ophthalmie; ou par des pustules, abcez, ou ulcères de la cornée; ou par les playes de cette membrane: parceque dans toutes ces rencontres la cornée ne peut être enflammée, sans que l'uvée & la rétine ne se ressentent de cette inflammation: d'où vient que pour l'ordinaire les malades qui sont travaillez de ces maladies, se plaignent d'une douleur chagrinante par tout l'œil. Elle est aussi causée par un écoulement de larmes chaudes & acres; par des violentes douleurs de tête tant sympathiques qu'idiopathiques; par des vapeurs; par de certains accès épileptiques; par des playes à la partie antérieure de la tête; & par toutes les autres maladies qui peuvent causer de

M m

HEMERA.  
LOPIA.

l'inflammation à la dure ou à la pie-mere, laquelle inflammation se communique au nerf optique & par conséquent à la rétine, à cause de la sympathie de ce nerf avec ces membranes. Et la seicheresse de la rétine arrive pour l'ordinaire ensuite des maladies aigües & violentes, qui consomment & atténuent promptement toutes les parties.

*L'Avenglement de jour*, est une maladie qui a des signes sensibles; puisqu'elle se manifeste le plus souvent par les maladies qui la causent, que d'ailleurs les malades ont les paupières fermées pendant le jour, ne les pouvant ouvrir sans souffrir de la douleur; & que même leur pupille se resserre plus qu'elle ne doit à la présence de la lumière, & ne se dilate que dans les ténèbres.

Quand cette maladie est causée par une disposition inflammatoire de quelque cause quelle vienne, elle se termine quand les maladies principales dont celle-ci n'est qu'un symptome, cessent: ainsi elle se guérit promptement, quand les maladies dont elle dépend se guérissent en peu de tems, & elle dure long-tems, quand ces maladies se rendent habituelles. Et quand elle vient de seicheresse, on employe un bon régime de vivre capable de réparer promptement toutes les parties atténuées. Ainsi cette maladie se guérit sans autres remèdes particuliers.

On remarquera que c'est cette maladie qu'Hippocrate au livre 2. de ses prédictions & ailleurs appelle *Nyctalopis*, & ceux qui en sont affectez, *Nyctalopes*: nom cependant que nos Auteurs ont transféré à la maladie

précédente, comme lui convenant mieux selon sa signification étimologique, & ont appelé celle-ci, *Hemeralopia*, c'est-à-dire, *Aveuglement de jour*. 275

3. De quelques autres affections de cette Membrane.

On doit mettre encore au nombre des affections de la rétine, *Ces faiblesses & diminutions de vue, & ces gros nuages noirs, jaunes, ou rouges*, qui arrivent apres avoir regardé fixement le soleil, ou pour avoir été subitement surpris d'une violente lumière, ou pour avoir regardé avec trop d'attention avec des lunettes de longues vue des objets éloignez & fort éclairés, ou pour s'être servi de verres fort convexes pour voir des petits objets, ou enfin pour avoir trop long-tems tenu la vue sur des corps blancs: parceque toute forte lumière, de quelque manière quelle entre dans l'œil, ébranle avec trop de violence la rétine & altère ses fibres. Toutes ces choses disparaissent quand les fibres de cette membrane se remettent dans leur état naturel: mais quand le vice que ces fibres ont contracté est considerable, elles continuent quelques-fois à paroître pendant tout le reste de la vie.

Voilà les maladies qui attaquent plus particulièrement la rétine: mais ne confondez pas parmi ces maladies, ces autres symptomes presque semblables, qui sont des suites de la mauvaise conformation de la cornée, des vices de l'uvée, du cristallin, ou du corps vitré: il est aisé de ne s'y point tromper, puisque tous ces vices ont des signes tres considerables, comme je l'ay déjà fait voir, & comme je le feray encore connoître dans la suite.

*Des maladies du Nerve Optique.*

## CHAPITRE IV.

## I. De la Goute Sereine. a

**A** l'égard des maladies du nerf optique, la plus considérable est *La Goute Sereine*, qui est un aveuglement qui arrive petit à petit, ou tout à coup, tantôt à un œil seul, & quelques-fois à tous les deux, sans qu'il y ait aucun vice apparent dans les yeux qui en sont affectez.

AMAUROSIS.

On croit que la cause la plus ordinaire de cette maladie est une humeur pituiteuse, grossière & visqueuse, qui tombe du cerveau dans les nerfs optiques, & les bouche de telle sorte que les esprits animaux n'y peuvent plus couler. Quoi qu'il en soit, il y a apparence que quelque chose de semblable arrive quand cette maladie se fait subitement sans cause extérieure.

La cause la moins commune est la compression des nerfs optiques, soit quelle arrive par un amas d'humeur qui se fait par voye de fluxion ou de congestion, & qui forme quelque tumeur aux environs de ces nerfs; ou par quelque épanchement de sang ensuite des playes pénétrantes en la partie antérieure de la tête, comme je l'ay vû arriver en deux blesez, ou bien ensuite des playes ou contusions qui pénètrent dans l'orbite & y causent un épanchement de sang, ou quand l'instrument dont elles sont produites en pénétrant dans l'orbite, de jette le globe dans la partie opposée & en dehors, & com-

prime ainsi ou étend violemment le nerf optique.

On peut donc concevoir que la goutte sereine est proprement une paralysie des nerfs optiques, & par conséquent de la rétine dont la cause est semblable à celle de la paralysie des autres nerfs de nôtre corps : ce qui fait que les esprits ne se portant pas par ces nerfs, ils perdent entièrement leur sentiment. Ainsi quoi que les rayons de lumières qui entrent dans l'œil frappent la rétine & y peignent l'image des objets d'où ils partent, il ne se peut faire aucune vision, puisqu'il n'y a plus de sensation.

Quand la vüe se perd tout à coup sans cause extérieure, on juge que la goutte sereine est arrivée par une fluxion d'humeur pituiteuse qui a étouppé les pores de ce nerf, ou relâché ses fibres quand il y a une cause extérieure de la perte subite de la vüe, comme ensuite d'une playe pénétrante à la partie antérieure de la tête, ou des playes ou contusions qui pénètrent dans l'orbite, on s'assûre que c'est un épanchement de sang qui la cause, ou bien que le nerf optique a été violemment étendu ou comprimé par le forjettement du globe : mais quand la vüe ne se perd que petit-à-petit, on connoit quelle vient de quelque tumeur qui se fait aux environs des nerfs optiques, soit au dedans de la tête ou dans l'orbite.

Le nerf optique ne peut être étouppé ou pressé, sans que les fibres de la rétine ne se relâchent & ne perdent leur sentiment ; mais ce vice ne passe point aux autres parties de l'œil : d'où vient aussi qu'il ne paroît rien d'extraordinaire dans les yeux, & qu'on ne peut gué-

re connoître cette maladie que par le rapport du malade.

On distingue la goutte sereine de l'aveuglement de nuit ; en ce que dans la goutte sereine on ne voit aucune lumière, & que dans l'aveuglement de nuit, on voit encore la lumière & les objets quand le jour est beau. On la distingue de l'extension du corps vitré ; en ce que dans cette maladie le globe de l'œil paroît quelques-fois un peu plus éminent, que la pupille se trouve toujours beaucoup plus dilatée qu'à l'ordinaire, & que les malades voient quelque lumière quoi qu'ils ne puissent distinguer les objets communs, & que dans la goutte sereine, au contraire, le globe de l'œil est toujours dans son étendue naturelle, que la pupille quoi qu'immobile n'est pas plus dilatée quelle le seroit pour voir des objets médiocrement éloignés, & qu'enfin l'aveuglement est entier. On la distingue enfin de toutes les espèces de cataractes naissantes, en comparant les signes de ses maladies, avec ce que je viens de dire de la goutte sereine.

Quand je dis, quoi qu'immobile, je n'entens point que la pupille soit absolument immobile dans la goutte sereine : car quand cette maladie n'attaque qu'un œil, la pupille se dilate & se resserre quand les deux yeux sont ouverts, & qu'on regarde de l'œil sain des objets différemment éloignés, ou qu'on passe entre l'œil sain & le grand jour quelques corps opaques ; parce que les nerfs moteurs qui se portent à l'uvée de l'œil malade étant sains, les esprits animaux continuent de se porter aux fibres motrices de cette membrane, ainsi elle

suit les mouvements de celle de l'œil sain : mais quand l'œil sain est fermé, la pupille de l'œil malade reste immobile, parceque la rétine de l'œil malade étant insensible à la lumière, rien n'excite l'ame à déterminer les esprits animaux de se porter aux fibres motrices de l'uvée.

C'est rechercher la pierre philosophale que de vouloir chercher des remedes pour guérir la goutte serene; cette maladie est absolument incurable : & si quelques Auteurs prétendent en avoir guéry, on peut bien penser qu'ils se sont trompez, & qu'ils ont pris l'extension du corps vitré, ou l'aveuglement de nuit pour la goutte serene, étant aisé de les confondre ensemble, si on n'y prend bien garde.

2. *De quelques autres affections de ce Nerve.*

Le nerf optique est aussi quelques-fois affecté d'*Inflammation*, ensuite de celle de la dure ou pie-mere, ou de celle des autres parties de l'œil, comme je l'ay dit en parlant des vices de la rétine : cette inflammation cesse, quand celle de ces mêmes parties cesse, & par les mêmes remedes. Il souffre des *Extensions & contorsions douloureuses* de l'épilepsie, & dans les grandes convulsions : *Des solutions de continuité*, dans quelques grandes playes de l'orbite ; *Et quelques autres vices*, qui pour être des symptomes communs d'autres maladies, ne doivent pas être mis au nombre de ses maladies particulières.



*Des maladies de l'Uvée.*

CHAPITRE V.

I. De ses Inflammations & Abcez.

SI toutes les parties qui se nourrissent de sang sont sujettes à s'enflammer & à s'absceder, on peu juger que l'uvée peut être affectée d'Inflammation & d'Abcez: c'est aussi ce qu'on reconnoît par expérience. L'Inflammation est générale ou particulière. L'inflammation générale arrive plutôt dans les maladies qui attaquent en même tems toutes les parties intérieures du globe, comme je le feray voir ci-apres: & la particulière n'arrive qu'à quelque partie de cette membrane, & le plus souvent elle est suivie d'abcez. Quand cette inflammation est à la partie antérieure de cette membrane, je veux dire à l'iris, elle paroît au travers de la cornée transparente, comme une tache rougeâtre; & quand elle est vers sa partie postérieure, on ne la peut distinguer, & il n'y a que la difficulté de voir & la douleur que le malade souffre qui la pourroient faire soupçonner; mais il faudroit être bien juste dans son jugement.

Quand cette inflammation se résout, il ne reste point de vice à l'uvée: mais quand elle suppure, elle forme un abcez, qui, lorsqu'il est petit & que la matière en est louable, s'ouvre & se vuide au dedans de l'œil sans altérer d'autre partie, parceque la matière se précipite au bas de l'œil, prend corps & se dessèche, & il ne reste à l'endroit de l'abcez qu'une tache ou blanche ou noirâtre

noirâtre qui est la cicatrice, du moins j'en ay vû de semblable sur l'iris apres la guérison de petites pustules ou abcez : mais quand l'abcez est plus considerable, ou que la matière en est maligne, il est souvent cause de l'altération de toutes les parties intérieures de l'œil, comme je le diray ci-apres, ou pour le moins d'une destruction d'une partie de cette membrane.

Pour le traitement de l'inflammation ou de l'abcez de l'uvéé, on met en usage les remedes généraux dont j'ay parlé & dont je parleray encore en traitant de l'inflammation de l'œil : on se sert aussi des topiques, comme *Des collyres rafraichissans*, pour le commencement, & *Des résolutifs & fortifiants*, pour le milieu & la fin, dont on trouverra des formules au chapitre de l'ophthalmie & en plusieurs autres lieux de ce traité.

### 2. De sa sortie ou cheute.

Cette membrane sort par les ouvertures de la cornée & forme différentes *Bosses & tumeurs*, que l'on compte pour autant de maladies de l'uvéé ; mais comme toutes ces dispositions non-naturelles sont des symptomes qui suivent les playes & les ulcérations de la cornée, je n'en parleray qu'au chapitre 18.

### 3. De ses dilacérations & playes.

Elle souffre encore *Des dilacérations & des playes*, lorsque la cornée est tranchée ou piquée, ou par des coups orbes reçeus sur l'œil, & qui arrivent le plus souvent aux environs de la pupille, cequi lui fait changer sa figure ronde en une irrégulière & la dilate souvent ex-

N n

traordinairement; mais comme ces vices ne se rétablissent point par aucuns remedes, & que ceux que l'on y fait ne sont que pour prévenir la fluxion & l'inflammation, on aura recours aux chapitres 8. & 11.

4. *De la dilatation non-naturelle de la Pupille.*

Il ne me reste donc plus que de parler *De la dilatation de la pupille, a & de son rétrécissement ou constriction, b* & d'examiner si nos Auteurs ont eü raison de mettre ces divers états de la pupille au nombre de ses maladies.

<sup>a</sup>  
MYDRIASIS.  
<sup>b</sup>  
PTIRIASIS.

J'ay fait connoître au chapitre 8. de la description de l'œil que la pupille se dilatoit & se resserroit suivant les differents états de la lumière, & suivant les éloignements differents des objets; & au chapitre 21. j'ay donné la raison de ces divers changemens. Ce n'est donc point de cette dilatation de la pupille, & de cette constriction dont j'entens parler ici, puisquelles sont naturelles & nécessaires pour perfectionner la vision; ni de ces autres extensions & constrictions de la pupille qui en de certaines personnes excèdent l'état ordinaire dès leur naissance; mais bien de cette affection non-naturelle de la pupille, par laquelle elle se dilate extraordinairement, & demeure ainsi dilatée sans se resserer; & de cette autre affection par laquelle elle se resserre si fort que souvent elle ne paroît que comme un point noir, dont la cause de l'une & de l'autre affection se rencontre dans l'œil même, & sans qu'au reste la couleur noire de la pupille soit changée.

Pour sçavoir si *La dilatation de la pupille* est une maladie de l'uvéé même, ou si c'est un symptome d'autres

maladies, il faut auparavant se remettre en memoire toutes les maladies principales ou j'ay fait remarquer que la pupille demeuroit dilatée, & ensuite examiner si cette dilatation arrive en d'autres occasions & quelle en est la cause.

Dans le chapitre 17. de la 1. partie, en parlant des signes *De la protuberance du cristallin*, j'ay fait voir que la pupille se dilatoit & restoit ainsi dilatée sans se resserrer, & que la cause de cette dilatation venoit de ceque le cristallin augmentant en volume s'avançoit en devant, & que s'appuyant sur l'uvée, il la pouffoit en devant, l'étendoit & l'empêchoit ainsi de se resserrer.

J'ay fait encore voir dans le chapitre 18. en parlant des signes *De la cataracte branlante*, que dans son commencement, la pupille paroissoit plus dilatée qu'à l'ordinaire, à cause du dépost d'humeurs, qui grossissant le corps vitré, fait que le cristallin est porté en devant sur l'uvée.

Dans le chapitre 21. j'ay fait connoître que le cristallin étant déplacé & s'appuyant contre l'uvée, étoit la cause de la dilatation de la pupille.

Or dans ces trois rencontres & dans quelques autres maladies mixtes ou la pupille se trouve plus dilatée quelle ne le doit, sa couleur noire n'étant point changée dans le commencement, on dit d'abord que la maladie est une simple dilatation de la pupille, quand on se hâte trop de qualifier la maladie : mais quand dans la suite on voit la pupille changer de couleur, on change en même tems de sentiment, & on juge alors qu'il y a une autre maladie principale, &

que la dilatation de la pupille n'est qu'une maladie accessoire.

Dans le chapitre premier de cette 2. partie en parlant de *L'étendue non-naturelle du corps vitré*, causée par un dépôt d'humeurs naturelles, j'ay fait aussi remarquer que la pupille se dilatoit beaucoup plus qu'à l'ordinaire, sans se resserrer que tres peu & tres difficilement, & j'ay attribué la cause de cette dilatation à l'étendue du corps vitré qui fait avancer le cristallin en devant & le presse contre l'uvée.

C'est principalement cette maladie ou l'on prend l'ombre pour le corps, je veux dire, le symptome pour la maladie principale: parceque ne voyant rien d'étranger dans l'œil, hors cette dilatation, on croit que ce n'est qu'un vice de l'uvée, & d'autant plus que les malades se plaignent d'une diminution de vüe que l'on attribüe aisément à cette dilatation de la pupille. Mais si on fait attention à ceque je viens de dire, on se relevera de cette erreur, & on connoitra que cette extension n'est qu'un symptome qui suit l'étendue non-naturelle du corps vitré: & si on se remet en memoire ceque j'ay dit à la fin de la seconde observation du chapitre 14 de la 1. partie, on connoitra que quoi que la pupille soit dilatée, on voit également les objets proches, & qu'il n'y a que les éloignez que l'on voit un peu plus confusément; & qu'ainli cette diminution de vüe, n'a point d'autre cause que celle que j'ay énoncée au chapitre premier, où j'ay parlé plus amplement de l'extension du corps vitré.

La pupille se dilatoit encore extraordinairement dans

la maladie que je décriray au chapitre suivant , & ce par la même cause que dessus.

Enfin elle se dilate dans ceux qui sont travaillez d'accez épileptiques , & de convulsions générales ou de l'œil seul, dans les femmes ou filles travaillées de suffocations hysteriques ou de vapeurs simples , & dans beaucoup d'autres maladies qui ne sont point exemptes de convulsions : & cela parceque dans toutes ces rencontres, les muscles des yeux se retirant violemment vers leur principe , retirent le globe de l'œil au fond de l'orbite, le pressent par conséquent & l'appâtissent; & le corps vitré & le cristallin se trouvant alors dans un état violent , flüent & s'avancent du côté de la moindre résistance ; ainsi s'appuyants contre l'uvéé, ils l'étendent, & dilatent extraordinairement son trou, qui demeure ainsi dilaté tant que ces accéz subsistent, & qui se remet dans son état naturel quand ils cessent.

Voilà toutes les maladies ou j'ay observé que la pupille se dilatoit, n'ayant jamais rencontré de dilatation qui n'ait été causée par l'une ou l'autre de ces maladies. Je laisse donc à présent au Lecteur à juger si on peut dire que la dilatation de la pupille soit une maladie de l'uvéé même, ou si ce n'est pas plutôt un symptôme d'autres maladies ; puisque cette membrane ne s'étend, & que son trou ne se dilate extraordinairement, que lorsqu'elle est pressée par le cristallin & par le corps vitré ; & si enfin nos Auteurs ont eü raison de proposer des remedes pour remettre la pupille dans son état naturel.

## 5. De la constriction non-naturelle de la Pupille.

A l'égard de la constriction de la Pupille, il n'en est pas de même : elle est quelques-fois un vice de l'uvée même, & quelques-fois aussi, elle est un symptôme d'autres maladies.

J'ay toujours remarqué que la pupille se rétrécit plus qu'elle ne doit dans *Les cataractes purulantes*, comme je l'ay dit au chapitre 19. de la première partie en parlant des signes de ces sortes de cataractes, & dans toutes les autres maladies où il y a un pus malin amassé au dedans de l'œil ; & cela parceque la partie de l'uvée qui forme l'iris, étant en quelque manière altérée par le voisinage & l'attouchement du pus qui se trouve au dessous, les fibres se relâchent, elle se ride & s'affaïse, & son trou se rétrécit extrêmement, même souvent la couleur naturelle de l'iris se change en une mauvaise.

Elle se resserre dans *l'Atrophie de tout l'œil*, de quelque manière quelle arrive, dans *Sa paralysie*, & dans *quelques inflammations*, des parties intérieures de l'œil, & qui sont communes à l'uvée ; parceque dans toutes ces maladies, les fibres qui servent à dilater la pupille étant sans action, elles se relâchent, ainsi la pupille se resserre.

L'on m'objectera peut être ici que dans les tenebres, ou quand nous avons les yeux fermés, ou quand nous dormons, nos pupilles se dilatent beaucoup ; & que comme il est vrai-semblable que cela n'arrive que parceque les fibres de l'uvée se relâchent, c'est à tort que j'avance que ce relâchement de fibres est une cause du rétrécissement de la pupille.

Je répondray à cela, que cette dilatation de la pupille dans ces rencontres, ne vient point du relâchement des fibres de l'uvée : qu'au contraire elle vient de ce que les fibres qui dilatent la pupille sont racourcies & par conséquent en action. Et pour concevoir ceci, il faut remarquer que le trou de l'uvée étant destiné pour donner entrée aux rayons de lumière, il doit naturellement demeurer plutôt ouvert que fermé; & que c'est pour cela que les esprits animaux sont déterminés à se porter continuellement dans les fibres dilatantes, soit que nous dormions, ou que nous soyons dans les ténèbres, pour les gonfler & les racourcir: de la même manière que les fibres des muscles qui resserrent l'Anus & le col de la vésie, sont toujours gonflées & racourcies par les esprits animaux qui s'y portent continuellement, soit que nous dormions, ou que nous veillions; & cela parceque ces muscles sont destinés de la nature à tenir les conduits où ils sont situés exactement fermés, pour empêcher l'écoulement involontaire des excréments. Et comme ces muscles ne se relâchent que lorsque nous sommes excités à nous décharger de ces excréments, à moins qu'ils ne soient affectés de quelque maladie; de même aussi les fibres qui dilatent la pupille, ne se détendent que lorsque les rayons de lumière, frappant la rétine, excitent l'ame à resserer la pupille au degré nécessaire pour perfectionner la vision, quand toutes les parties intérieures de l'oeil sont dans leur état naturel: mais lorsque l'uvée est affectée de quelque une des maladies susdites, ces mêmes fibres se relâchent, & la pupille se resserre, &

alors ce rétrécissement de la pupille est un vice de l'uvée même.

Elle se resserre aussi plus qu'elle ne doit, lorsque la rétine est travaillée de quelque inflammation, comme je l'ay dit au chapitre 3. de cette seconde partie en parlant des signes *De l'aveuglement de jour*; parcequ'alors la rétine est si sensible qu'une lumière un peu forte la blesse; & comme l'ame fait toujours la douleur autant quelle le peut, elle envoie une suffisante quantité d'esprits animaux dans les fibres qui resserrent la pupille pour s'opposer à l'entrée des rayons de lumière. Et parceque ce resserrement est forcé, & que toute action violente ne peut subsister long-tems sans causer de la douleur, c'est aussi la raison pourquoi les paupières se ferment incontinent, sans que les malades les puissent tenir ouvertes à la présence de la lumière, à moins de quelque violence.

Enfin la pupille se resserre dans les fausses réfractions de la lumière de quelque cause quelle viennent, parceque toute lumière confuse blesse la rétine comme je l'ay ci-devant dit & comme je le diray encore ci-apres. Et voila comme le rétrécissement de la pupille est quelques-fois un symptome d'autres maladies.

De tout ceque je viens de dire, on doit juger que le rétrécissement de la pupille, soit qu'il vienne d'un vice de l'uvée, ou que ce ne soit qu'un symptome d'autres maladies, n'a besoin d'aucuns remedes particuliers; & que quand il est curable, cequi est rare, à moins qu'il ne soit symptomatique, il se guérit quand les maladies dont il dépend guérissent.

Des

*Des maladies communes à toutes les parties intérieures du globe de l'œil.*

## CHAPITRE VI.

### 1. De sa grosseur & éminence contre nature. a

**C**E n'est point de ces yeux gros & élevez qui se rencontrent naturellement en de certaines personnes, dont j'entens parler en ce chapitre : n'y de cette espece de forjettement de l'œil qui arrive ensuite de quelque relaxation ou paralysie de ses muscles, & dont je parleray au chapitre 2. de la 3. partie : ni enfin de ces yeux éminents & saillants, rendus tels par les violents efforts d'une difficulté de respirer, d'un ténescme, d'un vomissement, d'un accouchement laborieux, & par toutes les autres causes qui en interceptant en quelque manière le mouvement du sang le retirant dans les veines des parties supérieures : mais de cette *Grosseur & éminence contre nature du globe de l'œil*, qui est quelques-fois si élevé, qu'il s'avance hors de l'orbite, sans pouvoit être recouvert des paupières, & qui est accompagnée de violentes douleurs de l'œil & de la tête, de fièvre & d'insomnies.

Cette maladie est causée, ou par un prompt dépost d'une humeur chaude, acre, & visqueuse, qui augmente outre mesure non-seulement l'humeur qui remplit naturellement le corps vitré, mais aussi l'humeur aqueuse, & qui abbreuve en même tems les autres par-

o o

EXOPHTHALMIA.

ties intérieures du globe, les altère. & souvent les détruit.

La chaleur & l'acrimonie de cette humeur se manifestent par l'inflammation intérieure & extérieure de l'œil, & par la douleur ; & sa viscosité par la grosseur & l'éminence de son globe, puisqu'il n'est rendu tel que par le séjour de cette humeur, & ce séjour ne se fait que par un défaut de circulation de cette humeur.

Ou elle est causée par une humeur moins chaude & moins acre, mais très visqueuse, qui s'amasse par congestion & grossit insensiblement le globe de l'œil jusques à un tel degré, que quelques fois il sort entièrement hors de l'orbite.

Que le corps vitré soit augmenté outre mesure, cela paroît par l'extrême dilatation de la pupille que l'on remarque toujours en cette rencontre, & qui ne peut avoir d'autre cause, comme je l'ay dit au chapitre premier de cette seconde partie.

Que l'humeur aqueuse soit pareillement augmentée, on le juge par la profondeur & l'éloignement de l'uvée, & par l'éminence de la cornée transparente.

Le globe de l'œil ne peut grossir extraordinairement, qu'il ne s'avance hors de l'orbite, & il ne peut s'avancer hors de l'orbite, sans que le nerf optique, les muscles de l'œil, & toutes les membranes ne soient violemment étendus : & c'est d'où vient cette violente douleur que les malades ressentent continuellement au fond de l'œil & à la tête, & qui est la cause de la fièvre qui leur arrive, de l'insomnie, & de l'inflammation que l'on remarque non-seulement aux parties in-

rières de l'œil, mais souvent aussi aux parties extérieures; & cette douleur est d'autant plus cruelle, que l'humeur qui cause cette maladie à plus de chaleur & d'acrimonie.

Cette maladie avance beaucoup en peu de tems, & quand elle est parvenue en son état, elle y demeure long-tems: souvent aussi les malades souffrent pendant plusieurs mois sans s'appercevoir d'aucune diminution de douleur; & il est rare que l'œil se diminue & revienne en sa grosseur naturelle, sans que la vue se perde, ou diminue considérablement. Même quand l'humeur s'amasse par congestion, la maladie subsiste quelques-fois des années entières, & tres rarement l'œil se remet dans sa grosseur naturelle.

Soit que cette maladie se fasse par fluxion ou par congestion, il arrive quelques-fois que l'humeur qui la cause s'échauffe à un tel degré, que les malades ressentent des élancemens de douleurs si terribles qu'ils n'ont aucuns moments de repos, & qu'ils souhaitent plutôt la mort que la vie: alors l'inflammation augmente au dedans & au dehors, les membranes qui forment le blanc de l'œil se tuméfient extraordinairement, les paupières se renversent, il survient un flux de larmes chaudes & acres, & l'œil se brouille enfin; ce qui est un signe avant-coureur de suppuration des parties intérieures & de leur destruction.

Dans la suite de la suppuration la cornée transparente s'ulcere & s'ouvre, les humeurs suppurées & amassées au dedans s'écoulent, les douleurs alors commencent à diminuer, l'œil continue à supputer jusques à ce que

toutes les parties altérées soient mondifiées, il diminue au delà de sa grosseur naturelle, & se cicatrise enfin.

Mais souvent aussi l'humeur qui cause cette maladie ne s'échauffe pas jusques à suppurer : en se fermentant elle s'attenüe si fort, qu'insensiblement elle se résout, je veux dire quelle reprend le chemin de la circulation; alors la douleur & les autres accidents se calment, & l'œil se remet dans sa grosseur naturelle, quelques-fois aussi il demeure plus petit. Et quoi que dans ce cas l'œil ne suppure point, la vüe cependant se perd; parceque le globe de l'œil ne peut s'étendre si violemment, sans que ses parties intérieures ne souffrent une altération considerable qui change leur disposition, & que le corps vitré souvent ne se détruise; même que le cristallin ne perde quelques-fois sa transparence, & ne se corrompt de même que dans la cataracte branlante, ou dans les cataractes purulentes.

Pour le traitement de cette maladie, de quelque cause quelle vienne, on doit d'abord s'appliquer fortement à vuidier la plénitude, en seignant le malade au bras, du côté de l'œil malade deux ou trois fois & même plus, suivant la grandeur de la maladie & les forces du malade. On ouvre ensuite la jugulaire du même côté, ou l'artère des tempes, pour dériver de la partie malade. Pour la même raison on applique des *Vesicatoires* devant ou derrière les oreilles, & si on juge que la maladie soit longue, on ouvre un *Cautere* au derrière de la tête, ou on y passe un *Setum*.

On fait aussi dès le commencement recevoir au malade des *Lavemens émolliants & rafraichissants*, que l'on

continue pendant tout le traitement suivant le besoin. On lui donne *Des juleps, émulsions, ou apozemes rafraichissantes, ou autres remedes propres à calmer le mouvement du sang & l'adoucir* : observant aussi de lui prescrire un regime de vivre fort exact & tendant à même fin.

Tous ces remedes généraux doivent être administrez avec ordre & prudence, & suivant le conseil d'un habile Medecin. Et quoi que ce soit de ces remedes dont on doit attendre le plus d'effet pour arrêter le progrès de cette maladie, on ne doit pas cependant négliger les remedes topiques.

Quand l'humeur qui cause cette maladie est chaude & acre, on se sert dans le commencement *Des eauës distillées de roses, de plantain, de laitues, de morelle, de pavot, ou autres eauës rafraichissantes*, dans l'une ou l'autre desquelles, ou dans plusieurs, on melle *Un blanc d'œuf* pour faire un collyre, dans lequel on trempe des compresses qu'on applique tièdes sur l'œil, le front & la tempe du même côté.

Ou bien on prend *Des eauës de roses & de plantain ou autres, de chacune deux onces, & quinze ou vingt grains de sel de saturne*, qu'on melle ensemble pour s'en servir comme dessus.

On se sert aussi de la même manière *Des sucs dépurez de ces plantes au deffaut de leurs eauës distillées*, qui font le même effet : & on a soin de renouveler de tems en tems les compresses imbuës de ces remedes, sans les laisser seicher sur la partie ; afin que la peau étant humide, les pores soient toujours ouverts pour faciliter la transpiration.

C'est pour la même raison qu'on doit faire tiédir ces remèdes avant que de les appliquer, parceque la chaleur douce relâche la peau, & que le froid au contraire la resserre & empêche la transpiration: cependant quelques Auteurs conseillent de les appliquer actuellement froids. Les remèdes actuellement froids qu'on applique sur les parties enflammées appaise à la vérité pour un moment la douleur, parcequ'en refroidissant la partie malade, ils en émoussent le sentiment, & suspendent pendant un peu de tems la fermentation: mais comme ils resserrent en même tems les pores & empêchent la transpiration, l'humeur épanchée se trouve ensuite plus abondante, elle se fermente davantage; ainsi la partie s'échauffe plus quelle n'étoit & la douleur augmente, comme l'expérience ne le fait que trop voir.

Ces remèdes ne servent qu'à temperer la chaleur & l'inflammation extérieure de l'œil; car pour l'inflammation intérieure ils y servent peu, les envelopes extérieures de cet organe étant trop solides pour que leur vertu les puisse pénétrer. On peut se contenter de ceux que je viens de proposer jusques à ceque la maladie soit dans son plus haut degré, ou bien on en choisira quelques autres de ceux que je proposeray ci-apres pour le commencement de l'ophthalmie qui conviennent également ici.

Je ne propose point dans le commencement de cette maladie de remèdes qui ayent beaucoup d'astringtion, quoi que la plupart de nos Auteurs s'en servent, & conseillent de les appliquer sur le front & sur les par-

ties voisines de l'œil ; croyant par là arrêter le cours des humeurs qui flüent en l'œil : parceque je suis persuadé par l'Anatomie, que les artères qui pénètrent la cornée, sont trop profondes, pour que les remedes tirez de la classe des astringents, puissent ralentir chez elles le mouvement du sang ; & que dailleurs je n'ay point encore connu par expérience aucun bon effet de ces remedes en cette rencontre.

Lorsque cette maladie se fait par congestion, comme la chaleur & l'acrimonie de l'humeur est moins grande, on obmet les collyres susdits, pour se servir d'abord du premier que je vais proposer, & on en poursuit la cure comme lorsqu'elle est causée par voye de fluxion, parceque les suites en sont semblables, hors que les mouvements n'en sont pas si prompts.

La maladie étant dans son déclin, ce qu'on connoît par la diminution de l'inflammation & de la douleur, on se sert alors des remedes *Résolutifs*, c'est-à-dire de ces remedes qui par leur chaleur douce, qui est un effet des parties subtiles, volatiles & balsamiques dont ils sont fournis, échauffent doucement l'œil, atténuent & subtilisent les humeurs, font transpirer les plus superficielles, & font reprendre aux autres le chemin de la circulation. Par exemple.

On prend *Des semences de lin & de fenugrec de chacune deux gros, des fleurs de camomille & de melilot deux pincées de chacune, & deux gros d'encens*, qu'on fait bouïllir & infuser dans une suffisante quantité *Des eaux distillées de fanouil, de ruë & d'eufraise, ou de chelidoine* : on passe ensuite le tout par un linge, pour avoir un Collyre muc-

cilageux, dans lequel on dissout Dix ou douze grains de camphre, & dont on se sert comme des susdits.

On anime quelques-fois ce collyre avec un peu D'esprit de vin, quand on ne remarque point de chaleur à l'œil, & quelques-fois aussi on y fait infuser quelques Clouds de girofle: & on continue l'usage de ce collyre jusques à la fin de la maladie.

C'est aussi sur le déclin de la maladie, & quand la fièvre, s'il y en a, est appaisée, qu'on doit commencer à purger le malade dans l'ordre & comme je l'ay dit ci-devant au chapitre premier de cette seconde partie: lui faisant aussi user Des décoctions de false-pareille & de squine, comme je l'ay proposé au même chapitre, & pour les mêmes raisons que j'y ay rapportées.

Si par ces remedes l'humeur se résout, & que l'œil se remette insensiblement en son état ordinaire, à la bonne heure, le malade guérira sans autre accident, hors toutes-fois la perte de la vüe, ou tout au moins une grande diminution, & quelques-fois aussi l'atrophie de l'œil: mais si au contraire l'humeur s'échauffe extraordinairement, que les accidents susdits augmentent, & que l'œil se dispose à suppurer, on change alors de methode; à l'égard Des remedes topiques, qui doivent être en même tems Rafrachissans, anodins & émollians: on ne craint pas même de s'en servir en forme de cataplasmes pour avancer d'avantage la suppuration.

On fait une forte décoction De racines & feuilles de guimauves, de feuilles de violier, de laitues, de mercuriale & de parietaire, de feuilles & fleurs de boüillon blanc, dans laquelle

laquelle on fait bouillir une suffisante quantité <sup>D</sup> <sup>fa-</sup> rines de graines de lin & de psyllium & des poudres de fleurs de camomille & de melilot, & quand le tout est réduit en consistance de cataplasme, on y ajoute environ Un gros de safran en poudre, pour une demie livre de cataplasme. On étend ce cataplasme sur un linge & on l'applique chaudement sur l'œil malade, le renouvelant deux fois le jour.

Quand on connoît que le pus est fait, il n'est pas nécessaire, d'attendre que la cornée s'ouvre d'elle-même; on doit épargner au malade les cruelles douleurs qu'il seroit obligé d'endurer jusques à ce tems, en ouvrant l'œil avec la lancette, pour procurer l'écoulement des humeurs purulentes & des autres parties corrompues. Même pour cette raison, on est quelques-fois obligé d'en faire l'ouverture avant que le pus soit entièrement fait; & cela quand la fluxion est extraordinaire & que les douleurs sont excessives.

Le lieu ou on doit faire l'ouverture est celui ou on voit que le pus se dispose à sortir, & ou souvent on remarque une petite tumeur particulière sur la cornée, qui vient de ceque cette membrane est déjà évincée par le pus. Et si le pus ne se dispose pas plus à sortir par un lieu que par un autre, on la peut faire en celui qu'on voudra, pourvû qu'il soit déclive, la cicatrice restante n'augmentera pas beaucoup la difformité de l'œil. Si cependant le blanc de l'œil n'est point extrêmement tumescé, ou qu'il ne soit pas fortement enflammé, on fera l'ouverture du côté du petit angle de l'œil à côté de l'iris. On doit avancer la pointe de la lan-

cette jusque par de là l'uvée, & faire autant d'ouverture qu'on en feroit pour une saignée ordinaire.

L'ouverture étant faite, les humeurs suppurées ne s'écoulent pas toujours ; elles sont quelques-fois si gluantes quelles imitent de la colle à moitié figée : en ce cas il faut agrandir l'ouverture afin que la cornée prête davantage & que ces humeurs s'écoulent plus promptement. A mesure que le globe se vuide, il se flétrit, & les douleurs diminuent à proportion que les parties altérées se mondifient. On panse ensuite l'œil avec *Les collyres détersifs & mondifiants*, que je décriray en parlant de l'ouverture & de l'ulcération de la cornée. On en continue l'usage jusques à ce que l'ouverture soit disposée à se cicatrifer ; alors on se sert des *Desiccatifs*, & on pourvoit à l'*excroissance de chair*, qui survient quelques-fois après l'ouverture ou l'ulcération de la cornée, comme je le diray ci-apres.

---

2. De l'*Atrophie ou diminution de l'œil*.

CHAPITRE VII.

**L**A maladie contraire à celle que j'ay décrite dans le chapitre précédent, est cette affection contre nature par laquelle le globe de l'œil, faute de nourriture, se diminue, se flétrit & s'enfonce au dedans de l'orbite, avec perte entière de la vüe, ou tout au moins une très grande diminution.

Cette maladie est quelques-fois une fuite de la pré-

cédente, comme je l'ay dit, & des autres amas de pus au dedans de l'œil; ce qui arrive à cause de la destruction commune des vaisseaux & des parties intérieures de l'œil, causée par l'acrimonie du pus ou matière purulente: elle suit aussi quelques-fois les grandes inflammations intérieures ou extérieures de cet organe; parce que souvent ensuite de l'inflammation, les vaisseaux se rétrécissent & se resserrent de telle sorte, que le sang n'y peut couler librement: elle est encore une suite des coups orbes reçeus sur l'œil, des playes & des dilacerations considérables de la cornée & de l'uvée, à cause de la rupture des vaisseaux qui se fait en ces rencontres; enfin l'atrophie de l'œil est causée par l'obstruction des vaisseaux qui lui doivent porter sa nourriture, & par la paralysie de ses nerfs.

Quelques Auteurs croyent aussi que les grandes évacuations, comme les larmes continuelles, le flux immodéré d'humeurs acres qui se fait en quelques maladies de l'œil, les veilles excessives, & la fièvre hectique sont des causes de l'atrophie de l'œil.

Dans cette maladie la partie de l'uvée qui forme l'iris se ride & s'étrécit, à cause du dessèchement de cette membrane: la couleur naturelle de l'iris se change souvent en une étrangère: la rétine se flétrit & dessèche: le corps vitré diminue en volume: le cristallin s'altère quelques-fois comme dans le glaucoma; & l'humeur aqueuse se consume en partie, ou s'absorbe entièrement.

Quand cette maladie est une suite de celles qui changent la disposition des parties intérieures de l'œil

& de ses vaisseaux, ou qui les détruisent, elle est incurable, & la perte de la vüe irréparable.

Quand elle vient d'une obstruction des vaisseaux, ou d'un deffaut de sang & d'esprits, quoi que toutes les parties intérieures gardent leur situation naturelle, la cure en est tres suspecte, on tente cependant quelques remedes.

Pour cet effet on employe des remedes généraux & des particuliers, ceux qui peuvent produire un bon sang, & qui peuvent le déterminer à se porter à l'œil, L'usage des viandes d'un bon suc & fort nourrissantes, & celui d'un vin délicat, servent à remplir la première intention. Les frequentes frictions de la tête & de l'œil même : *Les fomentations d'eau tiède sur l'œil, ou de lait de vache, ou de celui de femme, & les Fomentations émoullientes & humectantes faites, par exemple, avec Une once de chacune des racines de mauves & de guimauves, une demie once de chacune de leurs semences & de celle de fenugrec cuites dans l'eau, servent à remplir la seconde.*

Quelques Auteurs conseillent encore l'usage *Des collyres acres*, qui provoquent abondamment les larmes, pour en irritant & échauffant l'œil ; y attirer le sang & les esprits. D'autres les réprouvent, croyants que ces remedes le dessécheront trop, & augmenteroient l'atrophie. Et quelques-autres tiennent le milieu, & proposent des collyres qui n'ont qu'un peu de chaleur & d'acrimonie, pour en échauffant doucement l'œil & en l'éguillonnant un peu, y attirer l'aliment. Je ne me mettray point en peine d'examiner ici lequel de ces sentimens est le meilleur, croyant cela assez inutile,

puisque jusques à present je n'ay point vû d'atrophie d'œil se guérir par aucuns remedes.

3. Du des-rangement des parties intérieures de l'œil, ou de leur confusion. a

### CHÂPITRE VIII.

**L**Es Coups orbes & violents, reçeus sur l'œil, ou, ce qui est la même chose, les cheutes sur quelques corps éminents & durs, font quelques-fois tant d'impression sur cet organe, que les parties extérieures & la cornée ne sont pas seulement contuses, mais aussi les parties intérieures se trouvent en même tems déchirées; rompües & séparées, en telle sorte que ne gardants plus leur situation naturelle, l'œil paroît confus & broüillé avec perte entière de la vüe. SYNCRISII.

Outre les coups orbes, Les piqueres de l'œil, soit quelles arrivent fortuitement, ou quelles soient faites exprés, comme lorsqu'on erre dans l'opération de l'abbaissement des cataractes, sont aussi quelques-fois des causes de la confusion, quand les instruments piquants pénètrent jusques au corps vitré, qu'ils le brisent ou déchirent & en même tems les attaches du cristallin, la rétine & l'uvée, & qu'ils changent en quelque manière la situation de ces parties.

L'amas du pus au dedans de l'œil de quelque cause qu'il vienne, quand il ulcère & détruit les parties intérieures, est quelques-fois aussi, mais plus rarement, une cause de la confusion.

Comme dans la confusion le corps vitré se trouve déchiré & détruit, & que l'humour qui le remplit naturellement s'échape & se melle avec l'humour aqueux; que le cristallin étant détaché & souvent hors de son lieu, s'altère & se desseiche quand il ne peut plus recevoir de nourriture comme dans le glaucoma; que la rétine qui est ou déchirée ou contuse change pareillement sa situation naturelle; & que l'uvée est souvent aussi déchirée: on juge bien que tous ces désordres ne peuvent se rétablir ni par la nature, ni par les remèdes, & que la perte de la vûe est par conséquent irréparable.

Ce n'est donc pas à ce dessein qu'on s'en sert dans les confusions récentes & qui viennent des causes extérieures: mais bien pour calmer l'inflammation tant intérieure qu'extérieure, pour appaiser la douleur, pour résoudre le sang extravasé au dedans & au dehors de l'œil, pour l'empêcher de suppurer; & prévenir par ce moyen la suppuration de tout l'œil & la difformité qu'une telle suppuration causeroit.

La saignée étant le remède le plus prompt pour prévenir ou calmer l'inflammation, on la doit faire incontinent au bras du côté de l'œil blessé, la réitérant suivant les forces du malade. On doit aussi en même tems faire couler chaudement dans l'œil malade *Du sang de pigeon*, que l'on tire sous l'aile, couvrant l'œil d'une compresse trempée dans un *Deffensif fait avec le blanc d'auf ou l'aufentier, le vin & l'huile rosat*, battus ensemble. On renouvelle ces remèdes de tems en tems & on les continue pendant deux ou trois jours, ou jusques à ce que l'on voie que le sang extravasé commence à se

résoudre ; ce qu'on connoît quand les lieux ou le sang est épanché , jaunissent. Si pendant ce tems l'inflammation se rendoit considerable , au lieu *Du vin* , on melleroit dans le deffensif susdit *De l'eau destillée de plantain ou quelque autre eau rafraichissante* , & on en continueroit l'usage jusques à ceque l'inflammation fût calmée.

Ensuite on foment l'œil avec une décoction d'*Absinthe* ou d'*hyssope* , de *fenoüil* & de *fleurs de camomille* & de *melilot*. Quand l'œil est nettoyé , on distille dedans *Du lait de vache tiède* , dans lequel on a fait infuser un peu *De saffran* , ou bien on se sert de *Celui de femme* ; on trempe enfin une compresse dans la décoction susdite , que l'on applique chaudement sur l'œil & les parties voisines.

Ces derniers remedes se continüent jusques à la fin , à moins qu'il n'arrivât quelques autres accidents , comme une ulcération de la cornée , un amas de pus , ou quelque fluxion , que l'on traiteroit suivant les reigles & par les remedes prescrits pour ces maladies.

4. De l'œil crevé ou rompu. a

### CHAPITRE IX.

QUand les coups reçeus sur l'œil sont si violents, <sup>RHEXIS.</sup> qu'ils ne brisent pas seulement les parties intérieures comme dans la maladie précédente , mais brisent aussi , rompent & déchirent la cornée : alors non-seulement l'humeur aqueuse s'écoule , mais aussi le cristallin & le corps vitré ; en telle sorte que le globe

de l'œil se vuide entièrement, quand dans la suite l'uvééc & la rétine, contusés & déchirés, sont suppurés.

Cette maladie est encore une suite des grandes playes de l'œil, faites par des instruments tranchants, & des grandes ulcérations de la cornée, soit que ces ulcérations commencent sur la superficie extérieure de cette membrane, ou quelles soient causées par un amas considérable de pus au dedans de l'œil.

On juge bien que la rupture de l'œil ne peut guères arriver par des coups, sans que les parties voisines de l'œil ne soient en même tems contusés ou dilacérés, ni par des instruments tranchants, sans que d'autres parties que le globe de l'œil ne soient aussi blessées : & qu'ainsi on doit pourvoir suivant les reigles ordinaires de la Chirurgie, à tous les désordres qui accompagnent cette rupture, quand ils sont de conséquence & qu'ils demandent un traitement particulier, cependant qu'on travaille à prévenir l'inflammation, à appaiser la douleur, à résoudre le sang extravasé, à procurer la suppuration des membranes coupées ou déchirées, & à les mondifier & cicatrifer.

La saignée au bras réitérée suivant le besoin, *Le sang de pigeon*, versé dans l'œil, & *Le deffensif fait avec l'œuf, le vin & l'huile rosat*, étant administrés dans l'ordre prescrit au chapitre précédent, servent à prévenir l'inflammation & à appaiser la douleur. *Le jaune d'œuf délayé avec du lait de femme y ajoutant un peu de safran en poudre subtile*, qu'on applique avec la frange d'une plume sur la rupture de la cornée y procure une suppuration douce. L'inflammation diminuant, ou n'étant plus

à craindre, La fomentation faite avec l'absinthe, l'hyssope, le fœnoüil & les fleurs de camomille & de melilot infusées ou cuites dans le vin, dans laquelle on trempe des compresses qu'on applique chaudement sur tout l'œil & les parties voisines, résout le sang extravasé. On anime aussi quelques-fois cette fomentation Avec l'esprit de vin quand le sang extravasé est dans une quantité à faire craindre, par la corruption, une gangrenne.

Quand il est tems de mondifier, on se sert Du miel rosat meslé avec un jaune d'œuf & un peu des poudres de myrrhe & d'oliban. Ou bien on se sert d'un collyre fait Avec de la myrrhe & de l'aloës de chacun une demie drachme, dix grains de saffran en poudre & une demie once de miel rosat dissouts dans quatre onces d'eau distillée d'absinthe rendüe mucilagineuse par l'infusion d'un peu de semence de fœnugrec.

Et le même collyre y ajoutant Une demie drachme de tuthie préparée & autant de plomb brulé & lavé, sert enfin à dessécher & cicatrifer.

Si pendant la cure il survenoit des chairs fongueuses, on auroit soin de les consommer avec une poudre faite De parties égales d'alum calciné, d'iris & de sucre candid. Et si ces chairs avoient quelque disposition à repulluler, on y ajouteroit au collyre susdit, Dix grains de vitriol blanc, ou quinze grains de pierre medicamenteuse de crollius, pour le rendre plus dessicatif.

Quand la rupture de la cornée vient de l'ulcération de cette membrane, on la traite d'abord avec les remèdes mondifiants, & on poursuit la cure comme je le viens de le dire, pourvoyant aux autres accidents qui peuvent accompagner cette ulcération, comme je le di-

Qq

ray au chapitre 17. ou je traiteray en particulier des ulcères de cette membrane.

On remarquera que lorsque l'humeur aqueuse & les corps transparents se sont écoulés ensuite de la rupture ou de la playe de la cornée, les douleurs & l'inflammation ne sont pas si grandes, ni si à appréhender comme dans la confusion. Et la raison c'est que dans la confusion les membranes contuses & dilacérées s'enflamment, le corps vitré, l'humeur aqueuse & le sang épanché s'échauffent, se fermentent & étendent la cornée, & quelques-fois même suppurent, & toutes ces choses ne se peuvent faire sans de grandes douleurs.

Si la plus grande partie de l'uvée reste dans le globe de l'œil sans s'être écoulée dans la suppuration, & que la perte de la substance de la cornée ne soit pas considérable; quand ces membranes sont entièrement cicatrisées, il s'engendre ou s'amasse au dedans de l'œil une humeur semblable à l'humeur aqueuse, qui le remplit & l'étend médiocrement; en telle sorte que les malades pour ôter la difformité, peuvent s'accommoder d'un œil artificiel qui suit les mouvements du globe de l'œil, & qui font croire à ceux qui ne le savent pas, que l'œil est naturel. Mais quand l'uvée est entièrement suppurée, ou que la cornée est consommée dans sa plus grande partie, ce qui reste est si enfoncé, & les paupières sont si renversées au dedans, qu'il est difficile d'y faire tenir un œil artificiel; & si quelques-fois les ouvriers réussissent à en faire un qui puisse tenir, il se trouve alors sans mouvement.

## 5. De la sortie entière de l'œil hors de l'orbite.

## C H A P I T R E X.

**I**L arrive aussi quelques-fois que par un coup du bout d'un bâton, d'une bale à jouer à la longue paume, d'une pierre, ou d'autres instruments semblables poussés violemment sur l'œil, le globe n'est pas seulement contus & meurtri, & les parties intérieures brisées & confoutuës ; mais aussi les membranes communes, les muscles & les autres attaches de l'œil sont déchirées & brisées, en telle sorte que le globe de l'œil se sépare & se jette entièrement dehors, & quelques-fois tient encore à quelques fibres nerveuses, ou charnues, ou membraneuses.

Quand le globe de l'œil est ainsi jetté hors de l'orbite, quoi qu'il tienne encore à quelques nerfs, muscles, ou membranes, il ne faut pas croire qu'étant remis & contenu dans l'orbite, il puisse s'y unir derechef & recevoir de la nourriture, puisqu'il n'y reste plus de canaux entiers & suffisants pour lui en porter. Quelques Auteurs cependant en rapportent quelques observations, entre lesquelles je ne puis m'empêcher d'en examiner une de Joseph Couillard : c'est la 17. de son traité des principales opérations de Chirurgie, conçue en ces termes.

“ Le Sieur Guillaume Vincent Orfèvre de cette ville  
 “ du Montelimard, reçut à l'œil un coup de bale de  
 “ raquette, si fort, qu'il lui sépara toute la circonfé-

Qq ij

" rence de l'œil de son orbite. Je fus appelé pour le  
 " traiter, & trouvay un sien Cousin ayant les ciseaux  
 " à la main, pour couper les nerfs, par le moyen des-  
 " quels il restoit attaché : je m'opposay à cette action,  
 " & ayant remis l'œil à sa place, le plus proprement  
 " & promptement qu'il me fut possible, je poursuivis  
 " la cure, & mes soins réussirent si bien, qu'il guérit  
 " sans que sa vüe ait été aucunement diminuée.

Quand on ne rapporte des observations de pratique  
 que par ostentation, on grossit pour l'ordinaire les ob-  
 jets plus qu'ils ne sont, & souvent par les circonstan-  
 ces mêmes de ces observations, on en fait découvrir la  
 fausseté. C'est ainsi que cet Auteur en a agi : car quand  
 il dit avoir remis à sa place & guéri un œil séparé dans  
 toute la circonférence de son orbite, & dont on vou-  
 loit couper les nerfs par le moyen desquels il restoit  
 attaché, il avance une chose fautive ; parcequ'un œil  
 ne peut être en cet état, sans que la conjonctive ne soit  
 entièrement rompue & séparées, & sans que les vais-  
 seaux qui suivent cette membrane & qui portent la  
 nourriture à la superficie antérieure de l'œil ne soient  
 pareillement rompus, de même que les muscles & les  
 vaisseaux qui les abreuvent. Et comme ces parties ainsi  
 divisées se retirent vers leur principe & changent de  
 situation, il s'ensuit que chaque parcelle ne peut se ren-  
 contrer avec sa semblable, quoi qu'on remette l'œil  
 dans l'orbite : & quand cela se pourroit, il ne se feroit  
 point d'union ; parceque pour qu'une partie considéra-  
 blement divisée se réunisse, il faut que les deux extre-  
 mités de cette même partie reçoivent du sang pour

fournir chacune reciproquement le suc nourricier necessaire pour leur reunion ; or les extremités des parties divisées qui restent du côté du globe de l'œil n'en peuvent recevoir , puisque les vaisseaux qui le doivent porter de ce côté-là sont rompus ; elles ne peuvent donc fournir de suc nourricier , & par consequent il ne se peut faire d'union.

D'ailleurs quand même on supposeroit que le rameau de la carotide qui accompagne le nerf optique & qui fournit des artères à la cornée & aux parties intérieures du globe , pourroit ne pas être rompu , & qu'ainsi il fourniroit non-seulement du sang à la cornée & aux parties intérieures du globe , mais aussi aux extremités des parties divisées qui restent du côté du globe : je répondrois que quand cela seroit , il pourroit bien continuer quelque tems à fournir du sang à la cornée & aux parties intérieures du globe ; mais non pas aux parties divisées qui restent attachées du côté du globe ; parceque les artères qui se jettent dans la cornée , ou elles finissent entre ses pellicules , ou elles les pénètrent & entrent dans le globe , sans qu'il s'en réfléchisse aucuns rameaux aux muscles & membranes communes de l'œil.

De plus le globe de l'œil dans cet état , quand il recevroit encore du sang par le rameau de la carotide qui accompagne le nerf optique , il ne pourroit pas pour cela subsister long-tems en vie , parceque pour qu'un membre conserve sa vie , il faut qu'il demeure uni dans sa plus grande partie au tout dont il fait partie ; & quand il en est tant separé qu'il ne tient plus au tout

que par quelque parcelle, quand même en cet endroit il se trouveroit des vaisseaux pour l'abreuver de sang, & des nerfs pour lui fournir des esprits animaux, il tomberoit en pourriture & mortification; parceque ces vaisseaux ne se distribuans point dans toutes les particules qui composent ce membre, il ne pourroit recevoir assez de sang pour vivre d'une vie commune avec le tout.

Ajoutez à cela, qu'un membre ainsi séparé est bientôt pénétré de l'air extérieur qui lui fait perdre sa juste température, d'où s'ensuit la coagulation du sang, le deffaut de sa circulation, & enfin la mortification du membre: sans parler des autres désordres qui suivent les dilacérations, contusions & autres especes de solutions dont un tel membre se trouve affecté.

Une autre chose absurde qu'avance cet Auteur, c'est de dire que ce malade guérit sans que la vue ait été aucunement diminuée. Si cet œil eut été dans l'état qu'il le décrit, supposé qu'il eut pû se réunir, la vue auroit été entièrement perdue: premièrement parceque le nerf optique n'auroit pû souffrir une si grande violence sans que la substance moëlleuse eut été des-rangée & confonduë, & qu'ainsi le passage des esprits n'eût été entièrement intercepté: & en second lieu parcequ'un tel coup n'auroit pû séparer entièrement l'œil de la circonférence de l'orbite, sans causer en même tems de la confusion dans les parties intérieures du globe, quand même la cornée auroit résisté au coup sans se rompre.

Voilà ceque les circonstances de cette observation font connoître de faux, & voici cequelles peuvent marquer de vrai.

La bale avoit apparemment donné en biaisant sur l'orbite du côté du petit angle, ou les os qui forment ce bord, se terminent en une crête fort aiguë & tranchante; ainsi la conjonctive & les autres parties qui se trouvent entre la bale & ce bord se rompirent, & l'œil se trouva de ce côté-là séparé du bord de l'orbite. Cette séparation jointe à l'échimosé qui devoit suivre ce coup, en étoit assez à un homme peu connoisseur pour lui faire croire que c'étoit un œil perdu & qu'il le falloit ôter: mais nôtre Auteur plus avisé, s'y opposa, & effectivement il le guérit, rien ne s'opposant à la réunion, comme on le peut juger par ce que j'ay dit ci-dessus. La vüe ne fut point diminuée, parceque le globe de l'œil ne fut point contus, ou s'il le fut, ce fut si legerement qu'aucune partie intérieure ne fut ni dilacérée, ni desrangée.

Comme il se trouve un grand nombre de Chirurgiens du caractère de cet Auteur, qui pour s'attirer de la réputation, ne craignent point d'outrer la vérité, en avançant des cures impossibles qu'ils se ventent d'avoir faites? J'ay bien voulu examiner cette observation, pour faire connoître qu'il ne faut pas recevoir indifféremment toutes les histoires ou observations de pratique pour s'en faire des reigles, sans auparavant examiner si elles sont conformes à la raison & à l'expérience.

Je reviens à mon sujet & je dis, que puisqu'il est impossible qu'un œil séparé de l'orbite, comme je l'ay supposé, puisse se réunir, il faut couper les foibles attaches qui restent & le séparer entierement comme un membre inutile; puis remplir l'orbite *De charpy sec,*

pour arrêter le sang s'il ne flüe que lentement, & s'il flüe abondamment on y mettra avec le charpy Des poudres de mastich, de gomme Arabique & de bol d'Armenie meslées par parties égales, qui ne manqueront pas d'arrêter le sang, & par dessus on appliquera des compresses trempées dans le deffensif fait Avec le blanc d'œuf, l'huile rosat, le vin & le bol, que l'on contiendra avec le bandage ordinaire.

On prévientra l'inflammation & la fièvre par la saignée du bras, les lavemens émollients & rafraichissants & par un regime de vivre exact.

Dans le second ou troisiême pansement & dans les suivans, on se servira du digestif fait Avec la térébenthine, le jaune d'œuf & le miel rosat, continuant par dessus le deffensifs susdit. Et quand la suppuration se fera, on ajoutera à ce digestif Les poudres d'aristoloche & d'alloës, pour mondifier, ou bien on se servira Du mondificatifs d'ache, ou autre semblable, & au lieu du deffensif on trempera les compresses dans la fomentation décrite au chapitre précédent.

Et quand les chairs seront mondifiées & quelles auront suffisamment poussé, on les desseichera & cicatrisera à la manière des autres playes.

Quand l'œil est entièrement hors de l'orbite, les douleurs & l'inflammation ne sont pas si à craindre que lorsqu'il reste ensuite de quelque coup pour les raisons que j'ay dites au chapitre précédent: & c'est pour cela qu'on traite la playe restante à peu près à la manière des playes contuses, n'y ayant point d'autres indications à prendre, excepté qu'il ne faut pas procurer  
une

## 6. Des Playes des Yeux &amp; de leurs Contusions.

## CHAPITRE XI.

Puisque dans les trois chapitres précédents j'ay traité des désordres qui arrivent à tout le globe de l'œil par de violentes causes extérieures, j'ay crû devoir parler ensuite de ses moindres playes & contusions, pour le rapport quelles ont entr-elles, tant à l'égard de leurs symptômes, qu'à l'égard des vües que l'on doit avoir pour leurs traitement: quoique cependant, pour suivre l'ordre que je m'étois proposé, j'aurois dû les ranger dans les lieux ou je traite des maladies de chaque particule.

Les *Playes des yeux*, de leur nature ne sont pas mortelles, puisque la plupart de ceux qui sont blesez en ces parties guérissent; cependant elles sont tres mauvaises & tres dangereuses, non-seulement pour la perte de la vüe qui est souvent inévitable; mais pour les symptômes fâcheux qui les peuvent suivre, comme fluxion, inflammation, douleur, veilles, delyre & autres.

Pourvû que les playes de l'œil ne soient pas bien grandes, quelles ne changent point la disposition des parties intérieures, quelles ne soient point situées sur la cornée transparente vis-à-vis de la pupille, & quelles guérissent promptement & sans autres fâcheux accidents, elles ne détruisent pas toujours la vüe, quoiqu'elles pénètrent quelques-fois la cornée, & qu'il s'y

R r

faîte épanchement de l'humeur aqueuse.

Mais quand elles sont considerables, quelles changent la disposition des parties intérieures, quelles occupent la plus grande partie de la cornée transparente; ou quoique petites, quand l'inflammation, la fluxion, la douleur & autres accidens sont grands, elles sont presque toujours suivies de la perte de la vue: & cela, ou à cause des grandes cicatrices qui restent, ou pour les ulcérations, abcez, ou grandes suppurations qui surviennent, & qui sont souvent les causes de la destruction de cet organe.

Les playes causées par des instrumens piquans ou tranchans sont plus aisées à guérir, proportion gardée, que celles qui sont faites par des instrumens contondans.

Celles qui sont faites entre le globe de l'œil & l'orbite, sans lésion des muscles ou des nerfs, se guérissent assez promptement sans être sujettes à beaucoup d'accidens: mais quand les muscles ou les nerfs sont offensés, ou l'œil se retire plus d'un côté que de l'autre, ou il arrive paralysie à l'œil, ou il se forme des abcez dont les suites sont souvent fort fâcheuses.

<sup>a</sup> Voyez le symptôme qui suit cette extraction au chap. 2. de la 3. partie.

Et si ces playes passent outre, soit quelles n'offensent point le globe ou quelles l'offensent, elles causent quelques-fois une mort subite, à cause que les os qui forment le fond de l'orbite, étant fort minces, ils ne peuvent arrêter la violence du coup, & empêcher que le cerveau ne soit offensé.

Pour guérir les playes des yeux, on doit prévenir la fluxion, l'inflammation & la douleur, qui sont les plus communs symptomes qui les accompagnent & qui don-

nent naissance aux autres ; par la saignée du bras du côté de l'œil malade & reiterée suivant les forces du blessé & la grandeur de la playe ; par un regime de vivre fort exact ; par les frequents lavemens, & par les autres remedes généraux proposez ci-devant & dont je traiteray plus à fond en parlant de l'ophthalmie.

On prévient aussi la fluxion, l'inflammation & la douleur en ôtant les corps étrangers, s'il y en est resté quelqu'un fiché dans l'œil, ou entre le globe & les paupières, & par les remedes ci-apres proposez.

Si les Corps étrangers sont grossiers & sensibles, on les ôte avec des petites pincettes quand ils sont fichés dans la cornée ou ailleurs ; & quand ils sont entre le globe & les paupières, on les fait sortir avec le bout d'une feuille de mirthe, ou avec une mèche de linge. Si ce sont Quelques petits éclats pointus de pierre ou d'autres corps durs, qui soient fichés sur le globe, comme cela arrive quelques-fois aux Meufniers en batant leurs meûles & à d'autres ouvriers, & qu'on ne les puisse faire sortir par les moyens susdits, à cause de leur petitesse & de l'instabilité de l'œil, on prend le quart ou environ d'un tuyau de paille de la longueur d'un doigt, on le passe plusieurs fois, pour le rendre souple & uni, entre l'ongle du pouce & le doigt indice, la superficie intérieure étant du côté du pouce, on tient ensuite une de ses extrémités entre le grand doigt & le doigt indice, & l'autre extrémité entre le même doigt indice & le pouce, & on forme par ce moyen une anse avec laquelle on ôte ces éclats en ratissant doucement l'œil en l'endroit où ils sont fichés, & tenant la paupière supérieu-

re bien ouverte ou même renversée si on peut. Mais si ce ne sont que *Quelques poussières ou petits sables*, on en nettoye l'œil en ouvrant la paupière supérieure & versant dedans *Quelques gouttes d'eau rose ou d'autres eaux ophthalmiques* : ou on prend avec le pouce & le doigt indice les cils de la paupière supérieure, & les tirant en bas on étend la paupière, puis fermant l'œil sain, on commande au malade de ciller l'œil blessé, & à la faveur de ce mouvement & des larmes, ces petits corps sont entraînez dehors : ou bien on introduit *Un grain d'orvale*, entre le globe & la paupière supérieure, qui en s'enflant à cause de l'humidité qui le pénètre, écarte la paupière du globe, & par le mouvement de l'œil, il roule par différents endroits sans le pouvoir blesser, & les petits corps sont ou entraînez par les larmes, ou ils s'attachent à ce grain autour duquel il s'est formé un muccilage, & sortent avec lui.

A l'égard des remèdes topiques, soit que la playe soit grande ou petite, soit quelle soit contuse ou non, ou soit quelle soit dans la cornée ou seulement dans la conjonctive, & quelle pénètre dans l'orbite, on doit d'abord couler dans l'œil *Du sang de pigeon*, que l'on tire sous l'aile, *Ou du lait de femme*, nouvellement trait, ou *De celui de vache*, dans lequel on a fait infuser *Un peu de safran*, qui sont les remèdes les plus familiers & les plus propres pour conserver la température naturelle de cet organe, pour empêcher l'inflammation & la douleur, & pour disposer par une douce suppuration la réunion des membranes divisées ; & par dessus l'œil appliquer des compresses trempées dans le

Collyre fait avec l'eau rose & le blanc d'œuf battus ensemble, renouvelant ces remèdes cinq ou six fois par jour.

A chaque pansement, si la playe pénètre la cornée, il se faut bien donner de garde de presser le globe en ouvrant l'œil, de crainte d'exprimer l'humeur aqueuse, ou de faire présenter l'uvéa par la playe; ou même la playe étant grande de faire écouler les parties intérieures, ou au moins d'empêcher la réunion de la playe. Il faut même empêcher le plus qu'on peut l'œil de se mouvoir, en quelque partie que la playe soit; & pour cet effet il est à propos de tenir les deux yeux bandez, afin que l'œil malade soit plus en repos.

Quand la cornée n'est ouverte que par une simple piqueure, comme d'épine, d'éguille ou autre instrument fort pointu, quoi qu'au moment du coup l'œil se soit affaîlé & ridé par l'écoulement de l'humeur aqueuse, un jour ou deux après l'œil se trouve rempli sans que rien s'écoule par l'ouverture, non plus qu'après la ponction que l'on fait pour abaisser les cataractes; comme je l'ay remarqué plusieurs fois, s'y faisant seulement une petite bosse rouge à l'endroit de la piqueure. Il arrive même quelques-fois que des playes de la longueur d'une ligne & même plus, par lesquelles l'humeur aqueuse s'est écoulée d'abord, deux ou trois jours après n'en laissent pas écouler une goutte, quoi que le globe paroisse presque aussi plain qu'avant la playe: ce qui vient de la solidité de la cornée joint à l'inflammation qui y survient, qui tuméfie un peu cette membrane & fait que les bords de la playe se joignent de si près qu'ils empêchent la sortie de cette humeur. Quand

même l'inflammation n'augmente pas considérablement, la playe s'unit insensiblement: mais quand l'inflammation devient grande, il ne s'y fait point d'union, & lors de la suppuration on voit la cornée se relâcher & l'humeur aqueuse couler de nouveau, & quelques-fois l'œil se vuider entièrement: c'est pourquoy on doit toujours se deffier de ces sortes de playes, & suspendre son jugement jusques à ce que la suppuration soit bonne & qu'on voie une vraye union.

Quoique Galien estime que la régénération de l'humeur aqueuse soit une chose fort rare, à l'occasion de l'histoire qu'il rapporte dans son premier livre *Des causes des Symptomes*, vers la fin du chapitre 2. de cet enfant piqué à l'endroit de la pupille, dont l'humeur aqueuse s'écoula en si grande quantité, que la pupille en fut retrecie & la cornée ridée, & qui étant guéri vit fort bien, l'humeur aqueuse s'étant rengendrée: nos Auteurs cependant nous en ont laissé plusieurs exemples, & je pourrois aussi en rapporter quelques-uns ou j'ay vû arriver la même chose, si déjà je n'avois assez prouvé la régénération de cette humeur.

L'inflammation s'appaisant, ce qui n'arrive geures qu'après le septième jour, & la suppuration commençant à être bonne, ce qu'on connoit par la chassie qui s'épaissit & blanchit, & par la couleur vive & naturelle de la playe, on cesse les remedes susdits pour se servir Du collyre fait avec vingt grains des trochisques blancs de Rhasis, dix grains de tuthie preparée, dix grains de myrre, du vitriol blanc & du saffran de chacun cinq grains & une demie dragme de sucre candit, qu'on dissout dans quatre onces des eaux de roses, de

Plantin & de herbe terrestre, dans lesquelles on aura fait infuser une suffisante quantité de graine de lin ou de psyllium pour les rendre un peu mucilagineuses. Ce collyre mondifié, incarné & desséché modérément, qui sont les intentions qu'on doit avoir alors.

Ou bien on se sert de cet autre, Fait avec quinze grains de sarcocole nourrie en lait de femme, de l'encens, de l'aloës & de la myrrhe de chacun dix grains, cinq grains de saffran & quinze grains de tuthie, qu'on dissout dans quatre onces d'eau d'eufrase & de fenouil rendüe mucilagineuse par l'infusion de dix grains de gomme Arabique.

Mais si l'inflammation au lieu de diminuer s'augmente & que le globe se tumefie, comme il arrive quelques-fois apres les playes contuses de la cornée & de la conjonctive, & même apres les non contuses quand elles sont grandes, ou quelles sont faites dans des sujets mal-habituez, quoique souuent ces playes ne pénètrent pas; il faut s'attacher uniquement à diminuer & d'étourner l'humeur qui cause la fluxion, & à calmer l'effervescence de l'humeur déjà amassée; n'y ayant nulle union à espérer, que ces symptomes ne soient appaisés.

On reitere à cet effet la saignée du bras, on passe à celle de la jugulaire du côté de l'œil malade, on applique des vesicatoires devant & derrière les oreilles, on ouvre même un cautere ou on passe un setum à la nuque, si on juge par l'abondance des larmes, par leur chaleur & par la cachexie du malade que la fluxion doit subsister long-tems: & à l'égard des remedes topiques on suivra ce que je diray ci-apres à l'occasion des violentes ophthalmies.

Et si la playe s'ulcere, & jette une sanie virulente & corrosive, ou si elle devient putride, on la traitera comme je le diray au chapitre des ulcères : ce qu'on observera à l'égard des autres symptômes communs à d'autres maladies de cet organe.

A moins que la playe qui pénètre la cornée ne soit un peu grande, ou quelle ne soit angulaire, l'uvééc ne s'y présente guères, & cela à cause de la solidité de la cornée qui fait que ses bords ne s'éloignent pas facilement : mais quand elle s'ulcere, l'ouverture s'élargit, ce qui donne plus d'occasion à l'uvééc de se jeter au travers & de former le *Staphylome*. Dans cette rencontre, si-tôt que l'on voit que l'uvééc se présente, on doit se servir de collyres qui ayent de l'astringtion, tels que ceux que je proposeray vers la fin du chapitre des ulcères, que l'on doit rendre en même tems mondifiants par l'addition *De la myrthe & de l'aloës*.

Quand la playe qui est seulement dans la conjonctive pénètre dans l'orbite, & qu'il y a quelques vaisseaux d'ouverts, comme les attaches qui y arrêtent le globe de l'œil sont fort lâches afin qu'il s'y meuve plus aisément, cela donne occasion au sang de s'épancher entre le globe & l'orbite, quelques-fois en si grande quantité, qu'il tumesce de toutes parts la conjonctive, en sorte quelle paroît comme un cercle éminent autour du globe, & quelques fois même le globe est poussé en dehors. Cet épanchement & amas de sang se fait plutôt quand la playe est petite, que lorsqu'elle est grande ; parcequ'alors il s'écoule en dehors à mesure qu'il sort des vaisseaux. On ne doit pas cependant conclure, qu'il

qu'il seroit donc avantageux d'agrandir la playe trop petite pour procurer cet écoulement, & empêcher le sang de s'amasser & de se cailler: parcequ'il est à craindre, en coupant la conjonctive, qui est la plus forte & la plus considerable attache qui contienne le globe de l'œil dans son orbite, que, 1. Le globe ne se déjette dans la partie opposée à la playe. 2. Que l'air extérieur en s'insinuant dans l'orbite n'y cause de l'altération. 3. Qu'on n'offense quelque muscle, ou quelque nerf, ou le globe même, à cause du peu d'espace qui se rencontre entre lui & le bord de l'orbite. Il vaut donc beaucoup mieux que ce sang qui se caille peu de tems apres qu'il est épanché, se rende fluide & s'écoule de lui-même par la playe, cequi arrive lorsque la suppuration est prête à se faire; & jusques à ceque tout ce sang soit écoulé, ne mettre dans l'œil que *Le sang de pigeon, ou le lait*, comme je l'ay dit ci-devant, & par dessus tout l'œil appliquer le deffensif fait *Avec l'auf entier, le vin & le saffran battus ensemble*, à moins que l'inflammation ne devint grande, car en ce cas on suivroit la reigle ordinaire. Il peut aussi arriver que, la playe se reserrant par l'inflammation, ce sang ne puisse s'écouler, & qu'ainsi il suppure & forme un abcez; alors on auroit recours au chapitre premier de la troisième partie ou je parleray de l'abcez de l'orbite.

Il arrive aussi quelques fois que la conjonctive est déchirée & dilacérée par des instrumens contondans poussés en biaisant sur le bord de l'orbite du côté du petit angle, à cause que de ce côté là les os qui forment ce bord se terminent en une crête aiguë & tran-

chante , comme je l'ay dit dans le chapitre précédent, fans que la peau des paupières se trouve toujours rompue ; parcequ'étant plus épaisse , plus forte & moins voisines des os , elle résiste davantage à la violence du coup. Dans cette rencontre pour peu que cette dilacération soit grande , l'œil se déjette dans la partie opposée , & s'avance quelques-fois si fort hors de l'orbite , que l'on découvre les muscles du côté de la dilacération , en sorte que l'on croiroit l'œil perdu : cependant il se peut réunir & rétablir dans sa situation ordinaire, fans même que la vüe soit interressée , pourveu que d'ailleurs le globe n'ait point été pressé ; parceque cette dilacération n'étant qu'en une partie de la conjonctive , cette membrane reçoit assez de nourriture pour procurer sa réunion. Ce qui est seulement à craindre , c'est que l'air qui pénètre dans l'orbite n'altère le globe & n'y excite de l'inflammation , qui seroit suivie d'une suppuration qui dans la suite seroit cause que le globe s'uniroit de ce côté là si étroitement à l'orbite , qu'il demeureroit immobile.

Si au contraire l'œil a été pressé , comme lorsque la dilacération a été causée par quelque instrument contondant qui ne s'est point arrêté sur le bord de l'orbite , & qu'il y ait quelque des-rangement dans les parties intérieures , ou même si l'instrument a seulement donné à côté du globe & l'a déjetté violemment dans la partie opposée & en dehors , & que par ce moyen le nerf optique ait souffert une violente extension , quoi que souvent la conjonctive ne se trouve point déchirée : dans ces deux cas la vüe reste considérablement dimi-

nuée, ou tout-à-fait perdue; parceque les parties intérieures étant des-rangées, les rayons de lumière ne se trouvent plus dirigés pour se porter dans leur ordre naturel sur la rétine; & que par la violente extension du nerf optique, ses fibres moëlleuses sont ou rompues ou confonduës, cequi lui fait perdre son sentiment.

Les mêmes remèdes dont on se sert pour les playes de la cornée & de la conjonctive, servent pour la dilacération de cette membrane: ce qu'on doit faire de particulier, c'est que si-tôt que l'on voit l'œil se déjetter hors de l'orbite, on doit l'y repousser & l'y contenir par des petites compresses épaisses qu'on applique sur les paupières, & par un bandage un peu serré, & cela tant que l'on voie que l'œil soit reüni, observant de tenir aussi l'autre œil couvert & bandé comme je l'ay déjà dit.

Quand ensuite de quelques coups moins violents que les précédents, ou par quelque cause intérieure, les vaisseaux de la conjonctive se trouvent rompus & ouverts, le sang s'épanche entre ses pellicules & les rend rouges & ensuite livides. Quand l'épanchement est abondant, il occupe tout le blanc de l'œil & le tumefie: quand il est en moindre quantité, il n'en occupe qu'une partie qui est le plus souvent l'inférieure; & quelques-fois il est en si petite quantité, qu'il forme seulement une tache rouge dans les environs du vaisseau d'où il s'est échappé. Et de quelque manière que cet épanchement se fasse, & en quelque quantité que le sang se trouve épanché, on appelle en françois cette maladie, *Oeil poché.* <sup>a</sup>

<sup>a</sup> Les Grecs  
la nomment  
HYPO-  
PHAGMA.  
Les Arabes  
TARTEN.

Soit que cet épanchement vienne d'une cause intérieure, comme lorsque les vaisseaux de la conjonctive sont d'une texture si foible qu'ils ne peuvent soutenir l'effort d'un sang échauffé, rarefié & abondant sans se rompre, comme on le voit arriver assez fréquemment à quelques personnes, particulièrement ensuite de quelques mouvemens violens & dans les grandes chaleurs de l'été; ou qu'il soit excité par quelques causes extérieures; on traite cette maladie de même que les playes contuses de cette partie, quoi quelle ne soit accompagnée d'aucune solution extérieure. Ainsi dans le commencement on saigne le malade, on coule dans l'œil *Le sang de pigeon, ou le lait de femme, ou celui de vache mélé de saffran*, & par dessus on applique les compresses trempées dans le collyre *Fait avec le blanc d'œuf & l'eau rose*; & quand on ne craint plus d'inflammation, on travaille à résoudre le sang épanché, en coulant dans l'œil quelques gouttes du collyre *Fait avec quatre onces des eaux de fenouil & de rue rendües mucilagineuses par une infusion de graine de fenugrec, dans lesquelles on dissout dix grains de camphre & autant de saffran*, & sur tout l'œil on applique une compresse trempée dans une *Décoction d'hyssop, d'absinthe & de fleurs de camomille & de melilot*.

Il arrive aussi qu'ensuite de quelques coups orbes moins violents que ceux énoncés au chapitre 8. le globe de l'œil se trouve pareillement contus; qu'il y a du sang épanché, ou entre les membranes propres, ou au dedans de l'œil, sans toutes-fois qu'on remarque de confusion ou de dérangement dans les parties intérieures, ni de dilacération sensible: cependant on doit

craindre en cette rencontre la perte, ou au moins, une notable diminution de la vûe, si le sang épanché au lieu de se résoudre, suppure; puisque tout pus épanché au dedans de l'œil, pour peu malin qu'il soit, quand il est en quantité, peut détruire les parties intérieures & causer leur confusion, ou au moins les altérer considérablement. On prévient autant qu'on le peut les suites fâcheuses de cette contusion intérieure, en la traitant comme la précédente; se conformant aussi à ce que j'ay dit au chapitre 8. & ailleurs.

Pour la foiblesse qui reste à l'œil apres la guérison des playes & contusions, on se conformera à ce que j'ay dit à l'occasion de celle qui reste apres l'opération de l'abbaissement des cataractes, & pour cet effet on aura recours au chapitre 13. de la première partie, ou ci apres à la fin du chapitre 13.

---

*Digression, sur les causes générales & particulières des fluxions, inflammations & autres maladies locales; sur le bon usage de la saignée dans les inflammations & autres maladies, contre l'opinion de quelques Modernes; & sur l'action des remèdes purgatifs pour corriger l'intempérie du sang.*

#### CHAPITRE XII.

ON n'auroit jamais fait, & il seroit même fort ennuyeux, si en traitant de chaque maladie en particulier, au lieu d'en rechercher la cause la plus prochaine, on vouloit toujours remonter jusques à la première source; & si en prescrivant les remèdes généraux;

on étoit obligé de retoucher les fondemens sur lesquels leur usage est établi. Cependant comme l'explication particulière de chaque maladie dépend autant des notions générales qu'on se forme de leurs causes, comme des notions particulières ; & que les reigles particulières de pratique sont fondées sur les générales ; je me vois obligé, avant que de poursuivre la description des maladies de l'œil, d'expliquer succinctement dans ce chapitre les causes générales & particulières des fluxions, inflammations & autres maladies locales, de dire quelque chose sur le bon usage de la saignée contre l'opinion de quelques Modernes, & sur l'effet des remedes purgatifs pour corriger l'intemperie du sang ; afin d'éclaircir quelques difficultés qu'on pourroit faire naître de l'explication des causes des maladies dont j'ay parlé ci-devant, & de celles dont je traiteray ci-apres, & de confirmer quelques reigles de pratique que j'ay suivies & que je suivray dans la suite de ce traité.

*1. Des causes générales & particulières des fluxions, inflammations, &c.*

Si on considère comment le sang, en se fermentant, se perfectionne & se rend propre à entretenir toutes les parties de nôtre corps, quand sa fermentation est naturelle & bien reiglée, & comment, au contraire, il s'éloigne de sa perfection & tend à la destruction de ces mêmes parties, quand elle est non-naturelle & déreiglée ; il sera aisé de concevoir l'origine non seulement, des inflammations, mais aussi de toutes les autres tumeurs & abcez, des ulceres, & de tous les symp-

romes qui arrivent aux playes & à toutes les maladies locales. Je m'explique.

La masse du sang considérée dans son état naturel & comme elle se doit trouver dans les vaisseaux, dans les visceres & dans toute l'habitude du corps, pour nourrir & entretenir toutes les parties, est un assemblage ou un composé de plusieurs petites parties différentes, délayées dans une certaine quantité de liqueur aqueuse qui leur sert de véhicule commun, que je diviseray suivant la doctrine des Anciens en quatre classes, sçavoir, en parties sanguines, pituiteuses, bilieuses & mélancoliques : entendant par les parties sanguines, ces parties spiritueuses, douces, huileuses & balsamiques de la masse du sang, qui ne sont autre chose que les parties les plus pures & tempérées du chyle qui ont souffert une coction modérée & parfaite : par les parties pituiteuses, celles qui sont encore cruës, insipides & visqueuses, qui ne sont autre chose que les parties les plus cruës du chyle qui ne sont pas encore converties en sang, & qui dans la suite, par la coction, s'y rendent en partie semblables : par les parties bilieuses, celles qui sont subtiles, pénétrantes, ameres & faciles à s'échauffer, qui sont proprement les parties mêmes du sang trop atténuées & volatilisées : & par les parties mélancoliques, celles qui sont grossières, terrestres & acides, & qui sont comme la lie ou le résidu de toutes les autres.

C'est de l'abondance de l'une ou de l'autre de ces parties d'où tous les hommes prennent la différence de leur temperament, qui change en chaque homme

suivant les différents âges, les différentes saisons, & les différents aliments: ainsi l'abondance des parties sanguines, rendent l'homme d'un temperament sanguin; les pituiteuses, d'un temperament pituiteux; les bilieuses, d'un temperament bilieux; & les melancoliques, d'un temperament melancolique.

Comme la chymie m'apprend que les liqueurs dont les parties sont uniformes, n'ont point d'autres mouvements que celui qui est commun à tous les liquides; & que celles, au contraire, dont les parties sont de différente nature, outre ce mouvement, en ont encore un autre beaucoup plus sensible, par lequel elles se fermentent & changent de nature; je n'ay point de peine à concevoir que le sang qui est composé de tant de parties différentes les unes des autres en figure & en propriétés, se meuve de lui même & se fermente.

Par la fermentation du sang, j'entens un mouvement continuel de toutes ses parties différentes, par lequel, en s'entre-choquant, elles se brisent, changent leurs figures, en acquierent de nouvelles, se subtilisent, volatilisent, & se rendent propres aux usages destinez par la nature; & ce mouvement est suivi de l'effervescence & de la chaleur.

Ce mouvement est moderé par la partie aqueuse du sang dans laquelle nagent toutes ces particules: il est facilité par les particules de l'air qui entrent dans les poumons & qui se meslent dans la masse du sang: il est entretenu par le chyle nouveau, auquel le sang déjà fait, sert de levain: & il est communiqué également à toutes les particules de la masse, par le mouvement général

néral de toute la même masse, je veus dire par la circulation.

C'est par la fermentation que les parties du chyle encore cruës & visqueuses, eü égard au sang, sont attenuées autant quelles le peuvent être, & renduës semblables au sang, si-non routes, au moins une partie; & c'est ce changement de chyle en sang qu'on nomme seconde coction. C'est aussi par la fermentation & par l'effervescence modérée qui la suit, que les parties hétérogènes & ineptes à la nourriture, j'entens les excréments, sont disposées à se separer de la masse.

Ces excréments & les autres particules inutiles & sur-abondantes de la masse avec lesquelles ils sont mellez, sont portez indifferemment avec le sang par les arteres à de certaines parties qui ont une certaine configuration de pores propre à les laisser écouler: ainsi chaque excrément se separe de la masse du sang par son filtre propre: & ce mouvement de séparation se nomme filtration.

Les excréments ainsi separez se portent hors du corps, comme choses inutiles, ou ils rentrent une seconde fois dans la masse du sang.

Les excréments qui se portent hors du corps, sont tous ceux qui se separent & transpirent par la peau, ou sous le caractere de vapeurs fuligineuses & insensibles, ou sous celui de sueurs: les urines qui se separent par les reins: les mucosités qui se filtrent par les membranes glanduleuses du nez: les larmes par les glandes des yeux, &c.

Ceux qui rentrent une seconde fois dans la masse du

T r

sang, y rentrent, ou apres s'être purgez de certaines parties impures & grossières : ou ils y rentrent dans le même état qu'ils sortent des glandes. Les premiers sont l'une & l'autre humeur bilieuse qui se sépare par le foye: l'humeur qui se filtre par le pancreas & par les glandes du mesenteres dont les canaux excrétoires se terminent dans les intestins : celle qui se sépare par les membranes glanduleuses de l'œsophage, de l'estomach & des intestins, & la salive par celles de la bouche & par les glandes des environs. Et de tous ces excréments, les uns sont nécessaires pour délayer les aliments & pour leur servir d'un levain pour en faire la première coction dans l'estomach ; & les autres pour préparer le chyle dans les intestins.

Les seconds, sont tous les autres excréments qui se filtrent par toutes les autres glandes du corps, & qui sont versez par leurs canaux excrétoires dans les veines, ou ils se meslent avec le sang qui est reporté au cœur, soit pour y être perfectionnez, ou pour rendre le sang plus fluide, ou pour lui servir en quelque manière d'un levain nouveau pour aider à sa fermentation.

Tant que le sang se purge bien de ses excréments, & qu'il se décharge de ses autres parties sur-abondantes & inutiles, sa temperature est bonne & loüable, & la fermentation est bien reiglée ; parceque la fermentation suit la temperature, comme la temperature est entretenüe reciproquement par la fermentation : & au contraire, quand les excréments & les autres parties sur-abondantes & inutiles restent dans la masse du sang,

sa température devient viciée, & la fermentation s'ouvent se déreigle.

Je ne parleray point des dispositions qui se doivent rencontrer dans la masse du sang & dans les parties par lesquelles il passe pour que sa température soit louable, on les connoitra assez par le contraire de celles qui produisent l'intemperie, que voici en peu de mots, pour abreger cette digression.

Je dis donc que lorsque quelques-unes ou plusieurs des différentes parties qui constituent la masse du sang, dominant jusques à un tel point quelles détruisent, pour ainsi dire, les autres, le sang acquiert de lui même différentes intemperie, qui sont les causes de quantité d'effervescences viciées, de dissolutions, coagulations & autres altérations de la masse du sang, & par conséquent les causes de plusieurs maladies.

Que quand le sang est en si grande quantité, qu'il remplit trop les vaisseaux & toute l'habitude du corps; desorte que ne pouvant librement se fermenter, il ne peut se décharger de tous ses excréments; les plus grossiers demeurants confondus dans la masse, y causent aussi différentes intemperies, sources de plusieurs especes de fièvres & d'autres maladies; ou s'arrestants dans les parties, y causent différentes obstructions, qui sont aussi l'origine de plusieurs maux.

Que le deffaut de sécrétion des excréments, & des autres parties sur-abondantes du sang, qui vient du rétrécissement ou de l'obstruction des vaisseaux, ou des pores des émonctoires qui les doivent séparer, ou de celles de leurs canaux excrétoires, conduit dans l'inten-

perie : parceque ces excréments , ou ces parties surabondantes restant dans la masse du sang , y causent une plénitude cacochymique , qui est suivie d'autres désordres ; ou s'accumulent petit-à-petit dans les parties obstruées , y forment par leur altération particulière différents levains & différentes tumeurs.

Que toutes les évacuations immodérées dépouillant le sang de ses plus utiles parties , disposent le reste de la masse à une température vicieuse. Et que les violentes passions de l'ame , en déréglant tous les mouvements naturels , causent souvent du désordre dans la masse du sang.

Que l'excez du travail & les veilles continuelles , épuisants le sang de ses esprits , le disposent à s'altérer. Et que le sommeil excessif & la vie trop sédentaire favorisent l'amas de beaucoup de parties impures.

Que le grand froid extérieure en refroidissant le corps , condense le sang , & en resserrant les pores de la peau , il empêche la transpiration : & qu'au contraire la chaleur excessive , en l'échauffant , rarifie trop le sang , & en ouvrant trop les pores de la peau , excite trop de transpiration.

Que toutes les matières impures ou vénéneuses , de quelque manière quelles entrent dans le corps , ne manquent jamais d'altérer considérablement la masse du sang ; soit en rarefiant trop le sang , ou en le condensant excessivement , ou lui imprimant d'autres mauvaises qualités : de même que tous les levains malins qui s'engendrent dans les tumeurs ou apostemes dans les ulcères & dans les playes des parties intérieures ou extérieures.

Que la trop grande abondance du chyle qui vient des aliments trop nourrifans & pris trop assiduément, produit la plethore qui dégénere souvent en cacochymie. Et que la disette du chyle qui vient du deffaut d'aliments, ou de cequ'il ne passe pas de chyle autant qu'il en faut dans la masse du sang pour l'entretenir dans une juste quantité, à cause de l'obstruction des glandes ou des veines lactées, ou des autres conduits par lesquels il doit couler, fait que la masse diminue & s'altère.

Que tous les aliments liquides ou solides qui ont des qualités excessives; les grossiers, terrestres, cruds, indigestes, faciles à se corrompre, ou qui ont d'autres mauvaises qualités, étant pris assiduément, ou excessivement, impriment dans la suite une température vicieuse au sang.

Je dis encore que le sang ne peut être vicié, sans que tous ses excréments ne le soient pareillement: ce qui fait que les excréments utiles ou levains qui retournent dans la masse du sang, y retournent avec les mêmes qualités qu'ils avoient quand ils se sont filtrez dans les glandes, & même plus puissantes s'ils y ont séjourné, & qu'ainsi ils l'entretiennent dans son intemperie; & que ceux qui se portent dans l'estomach & dans les intestins dérégle toujours la première coction. Car si ces levains acides sont trop foibles ou en trop petite quantité, la digestion sera imparfaite, & le chyle qui en proviendra sera fort incipide, crud & visqueux: s'ils sont trop forts, ou en trop grande quantité, la digestion ne se fera pas, ou si elle se fait, elle sera précipitée, & le chyle qui en proviendra sera fort acide & chargé de

parties terrestres & grossières; & s'ils ont quelque mauvaise qualité, ils la communiqueront au chyle, qui en contractera encore d'autres en passant par les intestins, suivant les vices des suc biliaire, pancréatique & autres, ou suivant l'abondance ou le deffaut de ces suc, ou suivant les autres matières impures qui se rencontreront dans les intestins. Et c'est ainsi que l'intemperie du sang est augmentée par les vices de la première digestion.

Ce sont là les causes de l'intemperie du sang & de ses fermentations déréglées, je veus dire de toutes les effervescences extraordinaires, des exaltations, dissolutions, coagulations, précipitations, & de toutes les autres altérations, tant générales de la masse du sang, que des altérations particulières de quelque portion de ce même sang dans les parties où il se trouve arrêté & épanché, & par conséquent de ces saleures, acetés, acidités & de toutes les autres qualités viciées dont le sang pour être susceptible, & qui sont des suites du déréglement de la fermentation, qui sont plus ou moins malignes, selon que le sang est plus ou moins dépouillé de ses parties spiritueuses, douces, huileuses & balsamiques.

Ainsi on peut juger que l'intemperie du sang, est non-seulement la cause de toutes les différentes maladies qui travaillent le corps en général; mais aussi de la plupart de celles qui attaquent quelque partie en particulier, comme de toutes les inflammations & autres tumeurs & abcez, des ulceres & de tous les symptomes qui arrivent aux playes & autres maladies locales.

Si l'intemperie du sang est la cause qui le dispose à s'échauffer & à enflammer les parties dans lesquelles il s'est arrêté & épanché ; il ne reste plus que de sçavoir les causes qui peuvent déterminer ce sang à s'arrêter, & à s'épancher plutôt dans une partie que dans une autre : & je trouve qu'il y en a qui se rencontrent dans la partie même, & qu'il y en a d'autres qui viennent du dehors.

Je dis premièrement que la foiblesse d'une partie, qui consiste dans le relâchement de ses fibres, soit que cette partie soit telle naturellement, ou accidentellement, est une cause qui détermine le sang à s'y arrêter : car quand le sang dispose comme je viens de le dire, est poussé vigoureusement & en abondance dans cette partie, il en écarte les fibres qui ne peuvent résister à la violence de son mouvement, il s'échape entre leurs interstices & y séjourne.

2. Que l'obstruction des vaisseaux d'une partie, soit quelle vienne d'un sang grossier ou grumelé, ou de quelque autre humeur semblable qui les remplisse, soit quelle soit causée par la compression de quelque tumeur schirreuse, de quelque glande grossie, ou d'autres parties, s'opposant au cours réglé du sang, les particules les plus subtiles de ce sang sont contraintes de s'échaper par les pores des vaisseaux & de s'épancher dans les espaces voisins : & comme le sang est continuellement poussé avec violence, ces pores se dilatent insensiblement, ce qui donne occasion aux autres parties du sang les plus grossières de s'extravafer.

3. Qu'un levain acide ou malin, quoi qu'en perite

quantité, engendré dans une partie, soit par la corruption du suc nourricier de cette partie, ou de l'humeur excrémenteuse d'une glande, ou de quelqu'autre suc que ce soit, en se répandant entre les fibres voisines, les altere, les détruit, pénètre les vaisseaux, les ouvre, & se mêlant avec le sang qui s'épanche, le fermente, l'échauffe & le corrompt, quand même ce sang n'y auroit que peu de disposition.

A l'égard des causes extérieures & sensibles, on sçait premièrement, que dans les playes & dans les contusions, le sang s'arrête & s'épanche, ne pouvant continuer son mouvement, à cause de la solution & destruction des vaisseaux, & de la défiguration des pores des parties.

2. Que les fortes ligatures des parties l'arrêtent pareillement, & quelles sont aussi cause de son épanchement quand elles subsistent long-tems; de même que les luxations des os & leurs fractures quand elles ne sont pas reduites, & que les vaisseaux voisins des os luxez ou fracturez se trouvent comprimés.

3. Que la chaleur actuelle & potentielle, quand elle est assez violente pour altérer la juste température du sang en l'échauffant & raréfiant excessivement, ou pour détruire la disposition naturelle des pores des parties, détermine aussi le sang à s'arrêter & à s'épancher.

4. Que le froid extérieur qui saisit une partie, en resserrant & coagulant le sang, l'empêche de se mouvoir, & ce sang est obligé dans la suite de se corrompre & de s'épancher par la corruption des vaisseaux mêmes qui le contiennent & qui suit celle du sang.

5. Et

Et qu'enfin les piqueures ou morsûres d'animaux venéneux, les vapeurs âcres & malignes, & toutes les autres choses qui peuvent irriter les parties fort sensibles, ou y introduire une qualité maligne, sont capables d'y corrompre le sang & d'arrêter son mouvement.

De ce que je viens de dire, on juge bien que toutes ces dispositions particulières ne seroient pas toujours suffisantes pour être les causes de tous les épanchements, ou pour me servir des termes ordinaires, de toutes les fluxions qui se font sur les parties, si le sang n'étoit poussé avec violence sur ces mêmes parties: il faut donc encore rechercher la cause de ce mouvement rapide du sang.

Quand le sang n'est que dans une juste quantité, les mouvements du cœur sont libres & bien reiglez, le sang coule à l'aïse de son ventricule droit dans les pûmons. & des pûmons dans son ventricule gauche, d'où il est poussé aussi librement dans les artères qui sont les couduits qui le portent dans toutes les parties du corps pour les nourrir, & apres les avoir abbreuvées, il entre avec la même facilité dans les veines par leurs pores qui sont toujours ouverts pour le recevoir: & quoi qu'alors son mouvement soit moindre, en ayant beaucoup perdu en passant par toutes ces parties, il en conserve cependant assez pour être reporté dans le ventricule droit du cœur & achever son cours circulaire pour le commencer de nouveau.

Quand il est dans une moindre quantité, tous ces mouvements se font à la verité, mais ils sont plus languides; d'où vient aussi que le sang circule plus lentement.

V u

Dans ces deux états le sang est peu disposé à faire des fluxions, à moins qu'il ne s'éloigne beaucoup de sa juste température, ou qu'il ne rencontre dans les parties par où il passe quelque levain acide & malin qui l'altère, ou quelque'une des autres causes ci-dessus dites.

Mais quand le sang est en tres grande quantité, les mouvements du cœur sont extrêmement forcez, le sang qui tombe dans son ventricule droit l'étend violemment, parcequ'il y tombe en trop grande abondance; ce ventricule ne s'en peut vider qu'avec peine, pour la difficulté que ce sang a de se loger dans les poumons qui n'en sont déjà que trop remplis; des poumons il se porte dans le ventricule gauche avec la même violence: & comme ce ventricule est fourni d'un beaucoup plus grand nombre de fibres musculuses que n'en a le ventricule droit, il pousse ce sang dans les artères avec plus de vigueur; mais les artères se trouvant pleines & toute l'habitude du corps pareillement, ce sang ne peut se dégorger librement dans les veines qui n'en ont que trop, ainsi son mouvement circulaire ne se fait que difficilement. Le sang étant donc dans un état si violent dans les vaisseaux & dans toute l'habitude du corps, pour peu qu'il soit vicié, pour peu qu'il rencontre dans les parties quelque'une de ces dispositions particulières dont je viens de parler, il s'échape des vaisseaux, il s'épanche dans les parties, il produit différentes inflammations, différentes tumeurs, différents abcez, suivant les différents sucs impurs dont il est mélé. La plénitude est donc la cause de ce mouvement rapide & des-ordonné du sang, & par conséquent une des cau-

ses les plus puissantes des fluxions.

Cette verité a été reconnüe par Hippocrate, comme on le peut voir dans son livre, *De locis in homine*, ou il dit, *Carnes valde plena facta cum capere non possint, fluit humor qui capi non potuit*; & elle a été reçüe par tous les Medecins qui sont venus apres lui & qui ont suivi sa doctrine, comme une maxime incontestable, qui a servi de reigle à leur pratique, quoi qu'ils ignorassent le mouvement circulaire du sang.

2. *Du bon usage de la saignée dans les inflammations, & autres maladies, contre l'opinion de quelques Modernes.*

Quoi que la saignée ait de tout tems passé pour un des remedes les plus puissants pour calmer les inflammations, & beaucoup d'autres maladies; il se trouve cependant quelques Modernes qui la décrivent si fort, qu'ils la rejettent universellement pour toutes les inflammations extérieures & intérieures; prétendants assez purifier le sang avec leurs remedes diaphorétiques, sudorifiques & autres.

Mais s'ils consideroient attentivement qu'il arrive peu d'inflammations sans qu'il y ait plénitude, comme je l'ay fait voir ci-devant; & qu'il n'y a point de plénitude, sans qu'il y ait en même tems ou peu de tems apres beaucoup d'excréments & de parties inutiles retenüs & confonduës dans la masse du sang, qui ne peuvent s'en dégager que par une fermentation & une effervescence modérée: ils connoïtroient que par la methode qu'ils tiennent, bien loin de modérer cette fermentation, ils l'augmentent excessivement, & aug-

V u ij

mentent par conséquent la confusion du sang & la plénitude ; d'où il arrive que ce sang , ne pouvant assez s'étendre , se jette avec plus de violence sur les parties ou il a commencé à fluër , & y augmente ainsi l'inflammation , à moins qu'heureusement les pores de toutes les parties par lesquelles le sang se purge , & leurs canaux excrétoires , ne soient si ouverts , que le sang y trouvant une issue plus facile , se décharge en même tems par une crise générale de toutes ces parties excrémenteuses , ou sur-abondantes & inutiles ; cequi est assez rare.

Par la methode ordinaire , au contraire , en diminuant le sang par la saignée , celui qui reste ayant plus d'espace pour s'étendre , il n'est plus si en état de se jeter sur les parties ou il a commencé de fluër ; & d'ailleurs sa masse étant diminuée , il peut recevoir une plus grande quantité de chyle nouveau , qui étant chargé de peu de parties nourricières , à cause de la diète exacte , ne peut augmenter de beaucoup les excréments du sang ; mais ayant au contraire beaucoup de parties aqueuses , il augmente aussi de beaucoup de celles du sang ; & ce sont ces parties aqueuses qui moderent la fermentation , qui temperent son effervescence & la chaleur , & qui servent de véhicule pour entrainer par les reins & par les autres émonctoires hors du corps , toutes les parties hétérogenes & impures de la masse , à mesure quelles sont atténuées par cette fermentation modérée du sang.

La saignée ne sert donc pas seulement à diminuer la plénitude , elle aide encore à corriger l'intemperie du

fang ; ainsi c'est un remede qui convient à toutes les inflammations & autres fluxions quand elles sont causées par une plénitude cacochymique.

3. *De l'action des remedes purgatifs pour corriger l'intemperie du sang.*

Ce que j'ay dit ci-dessus de la fermentation du sang & de la sécrétion de ses excréments , peut faire concevoir de quelle manière tous les remedes qui le purifient , & particulièrement les purgatifs agissent dans les vaisseaux pour accélérer ou rétablir cette sécrétion : car si les particules hétérogenes de la masse du sang sont capables de le mettre en mouvement & de le fermenter , à plus forte raison les particules les plus subtiles des purgatifs introduites dans la masse du sang par les voyes du chyle , ensuite de cette digestion imparfaite qui s'en est faite dans l'estomach & dans les intestins gressés ; puisque ces particules sont beaucoup plus différentes du sang que celles qui proviennent des aliments. Et comme ces particules sont ténues & acres , elles pénètrent , agitent , atténüent & fondent les humeurs visqueuses & excrémenteuses contenuës dans la masse du sang , ou arrêtées dans les vaisseaux ou dans les conduits des émonctoires quelles ouvrent & débouchent , & elles irritent en même tems toutes les parties qui servent à la sécrétion des excréments. Ainsi ces humeurs visqueuses & excrémenteuses liquéfiées , ensemble ces particules des purgatifs , sont contraintes de s'écouler & de se porter dans les intestins par les canaux cholodoque , pancréatique & autres canaux excrétoires

qui s'y terminent ; dans l'estomach , par les canaux excrétoires des glandules de cette partie ; dans la vefcie , par les uréteres ; dans la bouche , par les canaux falivaux ; & dans les narines , par les canaux excrétoires de leurs glandes : cela s'entend pourveu que ces humeurs ne soient point trop visqueuses , & que les obstructions quelles causent ne soient point trop invétérées : car si cela est ainsi , l'action prompte d'un seul remede purgatif ne pourra les surmonter , à moins qu'il ne soit plusieurs-fois réitéré , ou que l'on ne fasse user au malade pendant quelque tems des apozemes un peu purgatives , ou que l'on ne se serve d'autres remedes capables de les dissoudre petit-à-petit , quand les malades ne peuvent supporter qu'avec peine les frequents purgatifs.

A l'égard de l'action des purgatifs dans l'estomach & dans les intestins , on est assez persuadé qu'un remede purgatif étant descendu dans l'estomach , s'y mêle avec le résidu des derniers aliments & avec les levains qui y coulent continuellement & en abondance , à cause de l'irritation que les particules acres de ce remede causent à cette partie : qu'il s'y fermente & dissout les humeurs grossières & visqueuses attachées contre les parois intérieures ou autrement contenuës dans ce viscere , dans lequel ce remede reste peu de tems à proportion des aliments ordinaires , à cause que cette fermentation est trop prompte & que l'irritation est trop violente ; d'où vient que l'estomach se resserrant il s'en décharge dans les intestins où il agit de même que dans l'estomach , & y excite même une plus grande

effervescence par le mélange des sucs biliaire, pancréatique & autres : que dissolvant les matières grossières, ensemble les humeurs visqueuses qui enduisent la membrane veloutée de ces longs tuyaux, il ouvre les entrées des veines lactées, les parties les plus subtiles s'y insinüent & se portent comme le chyle dans la masse du sang, pendant que les parties les plus grossières irritent les fibres expultrices des intestins, y augmentent leur mouvement peristaltique, & les contraignent de se décharger de leurs excréments grossiers mellez avec ces mêmes parties grossières des purgatifs & les autres humeurs visqueuses quelles ont liquifiées ou détachées: & qu'enfin l'estomach & les intestins étant déchargés de ces humeurs & excréments, & les extrémités de tous les canaux excrétoires qui finissent dans ces parties s'en trouvant débarassées, les humeurs excrémenteuses de la masse du sang liquifiées par les particules les plus subtiles des purgatifs, se déchargent & s'écoulent plus abondamment par ces voyes que par les autres émonctoires; d'où vient aussi qu'après que les intestins se sont vuidez des excréments grossiers, ceux qui suivent sont tres liquides, & que la quantité des excréments grossiers & liquides que l'on rend après avoir pris un remede purgatif, excède de beaucoup celle qui pourroit être contenuë auparavant dans l'estomach & dans les intestins gresles & gros.

Puisque les remedes purgatifs agissants sur la masse du sang augmentent sa fermentation & lui donnent plus de mouvement quelle n'en avoit, on juge bien qu'on ne les doit mettre en usage qu'après que l'on a

diminué la plénitude, & que l'inflammation est vers la fin de son déclin : parceque si on s'en servoit lorsque les vaisseaux sont encore pleins, au lieu de diminuer les excréments du sang en les évacuant, on augmenteroit au contraire leur confusion, puisqu'alors cette fermentation ne seroit point libre, & on contraindroit aussi le sang de se jeter avec plus de violence sur la partie où il a commencé de flüer; ainsi on augmenteroit l'inflammation, comme on le connoît par expérience: même si on s'en servoit lorsque l'inflammation n'est encore que dans le commencement de son déclin, quand bien il n'y auroit plus de plénitude, on pourroit aussi renouveler l'inflammation; parceque les voyes par lesquelles le sang a flué sur une partie, étant encore ouvertes, pour peu que l'on agite & que l'on atténüe le sang, il se porte aisément sur cette partie: c'est aussi ce que l'expérience fait souvent voir.

Quoique l'on dise des purgatifs, que les uns purgent les humeurs bilieuses, d'autres les pituiteuses, d'autres les mélancoliques, ce n'est pas à dire qu'un remede purgatif ne purge qu'une seule humeur; il les purge toutes, mais plus ou moins suivant que le purgatif est plus ou moins violent, ou selon que l'humeur dominante est plus ou moins facile à mettre en mouvement: ainsi les excréments bilieux, par exemple, qui sont assez à ébranler, cedent à un purgatif foible; les pituiteux & les mélancoliques qui sont plus difficiles à é-mouvoir demandent des purgatifs plus violents, qui, pour purger ces humeurs excrémenteuses, ne laissent pas aussi de purger en même tems les excréments bi-  
lieux

lieux. Et comme il est rare que dans une maladie, <sup>345</sup> une seule humeur excrémenteuse abonde, on dispose le remède purgatif en sorte qu'il puisse purger toutes celles que l'on croit pouvoir causer la maladie, ayant égard seulement à celle qui semble plus dominer.

*Des maladies de la cornée & par occasion de celles des membranes qui forment le blanc de l'œil.*

### CHAPITRE XIII.

#### I. De l'Ophthalmie ou inflammation de l'œil.

Comme l'Ophthalmie, précède ou suit la plupart des maladies qui arrivent à la cornée, & aux autres membranes extérieures de l'œil, & quelle est encore un symptôme de quantité d'autres maladies de cet organe, comme on l'a vû ci-devant & comme on le verra encore dans la suite; je ne dois pas différer davantage à traiter de cette maladie non-seulement comme symptôme, mais aussi comme maladie propre & particulière à l'œil.

Quoique par Ophthalmie, on entende communément une inflammation des membranes qui forment le blanc de l'œil, que l'on comprend d'ordinaire sous le nom de la principale qui est la conjonctive: on ne doit pas penser que cette inflammation n'occupe toujours que le blanc de l'œil, elle s'étend souvent dans toutes les parties extérieures de l'œil, & même aux paupières.

Quand cette inflammation est légère, la moiteur peu considérable, & la douleur supportable, c'est ce

<sup>a</sup> TARAXIS  
id est oculi  
perimbatio.

qu'on nomme, *Ophthalmie fausse*. <sup>a</sup> Quand au contraire elle est plus forte, que les vaisseaux du blanc de l'œil & de la cornée sont apparents & tendus, & que la douleur est violente, on l'appelle, *Ophthalmie vraie*. Si cette même inflammation est accompagnée d'un écoulement de larmes chaudes & abondantes, on dit que l'*Ophthalmie est humide* : & s'il n'en coule que tres peu qui excitent un prurit cuisant à l'œil & aux paupières, on dit que l'*Ophthalmie est sèche*. Et quand l'inflammation est si grande, que les membranes qui forment le blanc de l'œil sont boursoufflées & si élevée au dessus de la cornée, quelle paroît comme dans un fond, & que les paupières, outre leur rougeur & chaleur, sont quelques-fois renversées, ne pouvant qu'à peine couvrir l'œil, c'est *La plus violente Ophthalmie*. <sup>b</sup>

<sup>b</sup> On la nomme  
CHEMOSIS.

Si les inflammations des autres parties de nôtre corps sont des suites du mouvement du sang arrêté, & de l'épanchement qui suit ce deffaut de mouvement ; on ne doit point rechercher d'autre cause prochaine de l'inflammation de l'œil, puisque cette inflammation est semblable aux inflammations des autres parties, comme on le remarque par la réplétion ou tumeur des membranes de l'œil & de leurs vaisseaux, par leur rougeur, par la douleur accompagnée de battements, & par la grande chaleur qui la suit.

Ainsi quand le sang est déterminé à s'arrêter & à s'épancher par quelque cause extérieure de peu de conséquence, comme par quelque coup léger, par la poussière ou autres petits corps qui entrent dans l'œil, par la fumée, par l'ardeur du soleil, par un vent froid, ou

autres causes semblables capables d'exciter une mediocre douleur à l'œil, il ne produit qu'une legere inflammation, ou *Fausse Ophthalmie*; pourveu toutes fois qu'il n'y ait ni plénitude, ni intemperie, ou qu'au moins elles soient peu considerables: car si ces causes extérieures ou autres sont plus violentes, ou que la plénitude ou l'intemperie soient plus considerables, elles exciteront une *Ophthalmie vraie*.

Un sang vicié chaud & acré qui s'arrêté & s'épanche à la manière des autres fluxions sans le concours d'aucunes causes extérieures, produit aussi l'*Ophthalmie vraie*.

Si ce sang est mélé de beaucoup de sérosités salines, il s'en s'éparera aussi beaucoup par les glandes lacrimales, & ainsi l'*Ophthalmie sera humide*.

Si, au contraire, ce sang est dépouillé de sérosités & qu'il soit d'une temperature fort bilieuse, il engendrera une *Ophthalmie seiche*.

Et si enfin ce sang est fort vicié, s'il est fort acré ou acide, & s'il flüe abondamment, il gonflera extraordinairement les membranes du blanc de l'œil, & causera l'*Ophthalmie la plus violente*.

Les signes de l'ophthalmie sont si sensibles, qu'il ne faut qu'ouvrir l'œil malade, voir la rougeur & tumeur du blanc de l'œil, la tension de ses petits vaisseaux, & entendre les plaintes du malade touchant l'ardeur & la douleur qu'il y ressent, pour connoître l'ophthalmie. On sçait du malade quelles ont été les causes extérieures, & ce que j'ay dit des différences & de leurs causes, & la consideration de la temperature dominante

du malade, de son âge, de sa manière de vivre, & de la constitution de l'air & de la region en feront connoître l'espece.

Pour le prognostic. L'ophthalmie est aisée à guérir quand elle vient de causes legeres & externes, & qu'il n'y a ni grande plénitude, ni intemperie considerable. Au contraire elle est plus difficile à guérir lorsque les causes externes sont violentes, que la plénitude est grande, & que le sang s'éloigne davantage de sa temperature naturelle.

Elle dure long-tems dans les enfants & dans les vieillards, qui abondent en humeurs sereuses & pituiteuses qui s'aigrissent aisément par le deffaut d'une bonne fermentation, & de leur sécrétion.

Par la même raison elle est tres difficile à guérir, & est même fort sujette à recidive dans ceux qui sont travaillez de tumeurs scrophuleuses, ou d'autres tumeurs froides, ou qui par la constitution de leur sang y ont un panchant, & dans ceux dont l'humeur est si acre & flüe en si grande quantité quelle affecte les deux yeux, & se jette sur le nez & les lèvres quelle tumefie souvent & ulcere.

Quand la douleur est violente & quelle subsiste long-tems, c'est un mauvais signe, y ayant à apprehender que l'humeur ne corrode & ulcere les membranes de l'œil, ou qu'il n'arrive des pustules ou abcez à la cornée, dont les suites sont souvent fâcheuses, ou qu'enfin il ne se fasse quelque tumeur ou abcez dans les parties voisines de l'œil.

Quand l'ophthalmie est symptomatique, elle est

plus ou moins aisée à guérir, suivant que la maladie dont elle est un symptome, est plus ou moins mauvaise.

Dans l'ophthalmie, quand les larmes diminuent, quelles deviennent gluantes, & quelles se convertissent en une chassie molle & d'une substance égale & unie, c'est une marque quelle finira bien-tôt: au contraire quand la chassie est seiche, rude, inégale, & comme des petits grains, elle denote que l'humeur est fort acre & que l'ophthalmie durera long-tems.

Voici l'ordre qu'il faut suivre pour guérir l'ophthalmie. Si elle vient de causes extérieures, il faut d'abord éloigner ces causes si elles sont encore presentes, autrement on travailleroit en vain. Ainsi si la poussière, le vent, la fumée &c. ont produit ce mal, on les évitera. S'il reste quelques corps étrangers qui pour l'ordinaire se rencontrent entre le globe de l'œil & la paupière supérieure, on les fera sortir par les moyens que j'ay enseignez au chapitre onzième.

Les corps étrangers ôtez, si l'inflammation est légère, on fera couler dans l'œil quelques gouttes du collyre fait *Avec les eaux distillées de roses & de plantain & un blanc d'œuf battus ensemble*, & par dessus l'œil on appliquera une compresse trempée dans ce même collyre, & ce quatre ou cinq fois par jour jusques à parfaite guérison.

Ou bien on se sert de la même manière *De ces mêmes eaux, ou autres eaux rafraichissantes & ophthalmiques, dans trois onces de l'une ou l'autre desquelles on fait fondre cinq ou six grains de sel de saturne.* Ces remedes suffisent pour guérir

les fausses ophthalmies excitées par de legeres causes extérieures : mais quand ces causes sont plus violentes, ou que déjà l'inflammation s'est renduë considerable, on y remédie comme dans la vraye ophthalmie.

Les vües générales que l'on doit avoir pour guérir la vraye ophthalmie, sont de diminuer la plénitude & l'intemperie du sang : cequi s'exécute par les remèdes généraux deuëment administrez.

Pour cet effet, on ordonne d'abord au malade un regime de vivre rafraichissant, humectant & exact, lui deffendant toutes les choses acres, salées, épicées, vaporeuses, & celles qui s'aigrissent aisément dans l'estomach.

On lui fait recevoir des lavements émolliants & rafraichissants, que l'on continue pendant le traitement, autant qu'il en est de besoin pour lui entretenir le ventre libre, & le décharger de ses gros excréments.

Après le premier lavement, & quelques-fois même auparavant, quand l'ophthalmie est violente, on le saigne au bras du côté de l'œil malade, & on reitere la saignée suivant le degré de la plénitude & les forces du malade, sans crainte de diminuer la vüe, comme le pense le vulgaire ignorant. Si on soupçonne qu'une suppression de mois ou d'hémorroïdes ait contribué à causer l'ophthalmie, on saigne au pied pour les mois retenus, & on se sert de sang-suës pour vider les veines hémorroïdales, ou on les provoque à flüer par quelque autre moyen. Dans les grandes & opiniâtres ophthalmies, on saigne ensuite de la jugulaire pour dériver. Nos Auteurs conseillent aussi l'ouverture des vei-

nes du front & des tempes, même de celles des angles des yeux; mais le peu de sang que l'on tire de ces veines, n'est pas capable d'apporter un grand soulagement: & c'est pour cette raison que l'on préfère plutôt l'ouverture de l'artere des tempes qui se fait par une simple ponction, pour en tirer du sang comme dans les saignées ordinaires.

On ajoute dans la suite à ces évacuations sensibles, celles que l'on procure par l'application des *Vesicatoires* devant ou derrière les oreilles, & du *Cautere* ou du *setum* au derrière de la tête. Les *Vesicatoires* conviennent particulièrement dans les ophthalmies humides quand l'humeur s'étend aux paupières & dans les environs de l'œil; ce qu'on connoît par l'inflation du cuir & des paupières. On laisse flûer autant qu'on le peut les ulcères qu'on a excités, pour diminuer d'autant plus la serosité épanchée. A l'égard Du *cautere* ou du *setum*, on ne les applique que lorsque la fluxion se rend habituelle, afin de la détourner insensiblement, aussi les tient-on fort long-tems ouverts pour pouvoir procurer du soulagement.

Quand on a suffisamment vuïdé la plénitude, on travaille plus particulièrement à corriger l'intemperie du sang. Si l'ophthalmie est violente & rebelle, ou si elle est accompagnée de fièvre, on tempere d'abord l'effervescence du sang, par l'usage des émulsions faites Avec les semences froides dans une décoction rafraichissante, auxquelles on ajoute le sirop de nymphe & quelques cuillerées d'eau rose. Ou bien on se sert des juleps fait Avec les eaux de cichorée, de laitues & le sirop de limons, ou le sirop

*violat ou de nenuphar.* Pour les malades qui ont quelque aversion pour les eaux distillées, on se sert *Des décoctions des mêmes plantes, ou d'autres* suivant l'espece de l'interperie: on y ajoute quelques fois *Quelques gouttes d'esprit de vitriol, ou de soulfre, même le cristal mineral.* S'il est nécessaire, on use apres d'apozemes, qui sont plus puissantes pour lever les obstructions & disposer les excréments du sang à reprendre leur cours par les voyes ordinaires. Dans une ophthalmie bilieuse, on les fait, par exemple, *Avec les racines de cichorée, d'ozeille, de chientent, de fraisier & d'aigremoine de chacune une once, les feuilles de buglose, de pimpinelle, de chacune une poignée, une drachme des semences froides & une demie poignée d'orge, dont on fait une décoction pour trois doses, à chacune desquelles on ajoute une once de sirop de capillaires ou violat, & quelques fois aussi un demy gros de cristal mineral, ou quelques gouttes d'esprit de vitriol ou de soulfre, pour en donner au malade une dose soir & matin.* On diversifie ces remedes selon la nature de l'humeur dominante, & suivant les voyes par lesquelles le sang à plus de disposition à se purger: ainsi on les vend plus ou moins incisifs, aperitifs, diuretics, &c.

Sur la fin de l'ophthalmie on met en usage la purgation pour décharger le sang de ses excréments, & ôter par ce moyen la cause d'une nouvelle inflammation. Dans une ophthalmie bilieuse, par exemple, on fera prendre au malade la potion suivante.

*Dans une quantité suffisante d'une décoction rafraichissante, on fera bouillir legerement & infuser deux gros de senné, un demy gros d'anis, une once de moëlle de casse nouvelle & un demy*

demij gros de crème de tartre, & dans l'expression on dissoudra une once de manne & une once de sirop de fleurs de pesché, ou de celui de roses passées.

Si il est nécessaire de purger plus fortement, on augmentera La dose du senné, & au lieu de la casse on dissoudra six drachmes de catolicon double de rubarbe.

Cette purgation conviendra dans la plûpart des ophthalmie, observant seulement d'y ajouter Huit ou dix grains de poudre de racine de jalap, ou six grains de sa résine quand on voudra purger plus fortement les sérosités, ou, Une demie once de l'électuaire diacaribane au lieu du catholicon.

Pour les malades qui ont de l'aversion pour les potions, on pourra les purger Avec six gros de moëlle de casse, trois gros de catolicon double & un gros de rhubarbe en poudre qu'on mêlera ensemble pour en faire un bol Avec du sucre pulvérisé, auquel on ajoutera même, s'il est nécessaire, La poudre ou la résine de jalap, dans la dose ci-dessus prescrite.

Quoique ces remedes purgatifs suffisent pour l'ordinaire dans la plûpart des ophthalmies, on n'en doit pas cependant exclure beaucoup d'autres qui y conviennent également & dont je ne feray point de mention, me contentant d'avertir qu'à l'égard de ces purgatifs & de tous les autres remedes généraux que j'ay proposez & que je proposeray dans la suite, il est du devoir & de l'honneur d'un Chirurgien de prendre l'avis de Messieurs les Médecins & de s'y conformer autant qu'il le pourra, comme je l'ay déjà dit ailleurs.

Pendant l'administration des remedes généraux, on

Y y

ne néglige pas les remèdes particuliers & topiques ; ainsi dès le commencement on travaille à modérer l'effervescence particulière du sang par l'application des collyres que j'ay proposez pour l'ophtalmie legere. On doit rejeter dans ce tems tous les remèdes repercussifs qui ont beaucoup d'astriction , parcequ'en resserrants trop les pores superficiels des parties enflammées ils empêchent la transpiration des humeurs les plus subtiles , qui étant retenues augmentent par leur agitation la douleur & l'inflammation. Et par la même raison on rejette aussi tous les remèdes emplastiques & onctueux , comme contraires aux inflammations. On se contente donc de ces remèdes ou autres qui n'ont qu'une astriction legere , capables seulement d'empêcher le trop grand relâchement des fibres , & de tempérer la trop grande effervescence du sang épanché , jusques à ce qu'on ait diminué l'abondance des humeurs & corrigé l'intemperie par les remèdes généraux ci-devant prescrits , qui souvent guérissent l'ophtalmie sans le secours d'autres remèdes.

Si la douleur est violente on se sert des collyres faits *Avec le lait de femme , ou à son deffaut avec celui de vache , dans lequel on fait infuser pendant quelques heures Du saffran\*\* en poudre , étant passé par un linge on y ajoute Parties égales de mucilages de semences de coins tirez avec les eaux de roses & de plantain , dont on fait couler quelques gouttes tièdes dans l'œil malade , & par dessus l'œil on*

*a. Ici & dans tous les autres lieux où la dose du saffran n'est pas fixée , on en mettra seulement autant qu'il en faudra pour rendre le lait ou les autres liqueurs d'un beau jaune.*

applique une compresse en double trempée dans ledit collyre, réitérant ce remède de deux ou au plus de trois en trois heures, ayant soin à chaque fois de nettoier l'œil avec quelques eauës ophthalmiques tiedes.

Notez que tous les collyres dans lesquels entre le lait ne se conseruent pas long-tems sans s'aigrir, & que pour cet effet il est necessaire tous les jours d'en preparer de nouveaux; parcequ'au lieu d'appaïser la douleur, ils l'augmenteroient par leur acidité, & que c'est aussi pour cette raison que leur application en doit être plus frequente. Remarquez aussi que ceux qui sont rendus mucilagineux par l'infusion de quelques semences, ne se conseruent guères que cinq ou six jours sans se corrompre pendant l'hyver, & que deux ou trois jours pendant l'été, & que pour cette raison on les doit renouveler environ dans ce tems là. Cela soit dit une fois pour toutes.

Ou on se sert de celui que j'ay proposé au chapitre 15. de la première partie fait *Avec les eauës distillées de fleurs de melilot, de lys & de roses meslées par parties égales, dans quatre onces desquelles on fait infuser douze ou quinze grains de saffran & de la graine de lin ou de psyllium autant qu'il en faut pour les rendre un peu mucilagineuses, dont on fait couler quelques gouttes tiedes dans l'œil malade dix ou douze fois par jour, appliquant ensuite sur l'œil une compresse double trempée dans ledit collyre, ou dans quelque autre collyre plus rafraichissant, si les paupières sont en même tems beaucoup enflammées.*

• Ou bien on prend *Parties égales des eauës distillées de fray de grenouilles, de roses, de morelle ou de pavot, dans lesquelles*

Y y ij

on fait infuser du saffran & de la graine de lin ou de psyllium dans les mêmes doses que dessus, préparant au reste ce collyre & s'en servant comme du précédent.

Les raisons pour lesquelles on rend un peu mucilagineux les collyres que l'on introduit dans l'œil, sont premièrement parceque les mucilages des semences de lin, de psyllium, de coins & de quelques autres médicaments, qui déjà de leur nature sont anodins, embarassent les particules acres ou acides des humeurs féreuses qui coulent sur l'œil, & les empêchent de piquer si vivement la superficie; & en second lieu, parceque les collyres ayant un peu plus de corps, ils séjournent plus long-tems sur l'œil & agissent plus efficacement.

Dans les douleurs tres violentes nos Auteurs conseillent d'avoir recours à *L'opium*, mais avec prudence & beaucoup de précaution, dans la crainte ( disent-ils ) de trop condenser les esprits, les humeurs & les membranes de l'œil, & de diminuer ainsi la vüe. Je n'examine point si leur crainte est bien fondée, n'ayant nul dessein d'en proposer en cette rencontre, ni autre remede de pareille espece hors ceux ci-dessus : mais je sçais bien que si *L'opium*, que l'on prend en dedans en assoupissant les malades, diminue le sentiment de leurs douleurs, il n'agit pas de même étant appliqué sur des parties renduës tres sensibles par quelques maladies, l'ayant plusieurs fois expérimenté, en meslant de l'opium dans des remedes que j'appliquois sur des ulceres douloureux, sans avoir remarqué aucune diminution de douleur ensuite de cette application.

Il est vray que les eauës distillées de quelques plantes narcotiques, comme de *Morelle*, de *Ciguë*, de *Pavot*, même leurs sucës depurez conviennent dans les inflammations & en appaisent souvent les douleurs: mais ce n'est point en condensant les humeurs & les parties sur lesquelles on les applique; au contraire, c'est en relâchant les fibres des parties membrancuses, ouvrant leurs pores, fondant les humeurs & les disposant à transpirer ou à reprendre leurs cours ordinaire. C'est aussi pour cette raison qu'on se sert de ces plantes dans les tumeurs schirreuses que l'on veut ramollir pour les résoudre ou amener à suppuration, & l'expérience fait connoître quelles n'y sont pas inutiles. Et comme dans les inflammations il y auroit à apprehender qu'en relâchant trop, on ne causât de la putréfaction dans la partie enflammée, c'est la raison pourquoi on ne se sert point des eauës distillées de ces plantes, qu'on n'y mette au moins un tiers de quelque eau spiritueuse rafraichissante & un peu astringente, ou quelque autre remede à peu près de semblable vertu, & qu'on cesse l'usage de ces eauës si-tôt que l'inflammation commence un peu à diminuer, ou qu'on remarque dans la partie quelque legere tumeur œdemateuse.

Il arrive quelques fois que la chaleur est si grande, particulièrement quand les paupières sont enflammées, que les compresses imbuës des collyres que l'on applique sur l'œil sont incontinent seiches; cequi oblige de les renouveler souvent. En ce cas pour ne point tant fatiguer le malade, on se sert de quelqu'un des cataplasmes anodins & rafraichissants suivans.

On prend environ *Une once & demie de moëlle de pomme douce cuite auprès du feu, une once de mucilages de semences de coins tirées dans l'eau rose, un blanc d'œuf réduit en eau, deux ou trois cuillerées de lait de femme & dix ou douze grains de sulfur en poudre, on meste le tout ensemble en forme de cataplasme, que l'on étend sur un linge & que l'on applique tiède sur l'œil malade, dans lequel on a fait couler auparavant quelques gouttes d'un des collyres susdits.*

*Ou, on fait infuser De la mie de pain blanc & rendre, dans parties égales de lait de femme, & d'eau rose, ou autres eaux rafraichissantes, qu'on applique comme dessus sur l'œil malade.*

*Ou on prend Parties égales de moëlle de pommes cuites & de casse récemment mondée, qu'on meste ensemble, y ajoutant de l'eau de roses & du lait de femme, autant quelles en peuvent absorber, pour en faire un cataplasme qu'on applique comme il a été dit.*

On peut laisser ces remedes six ou sept heures sans les changer, à moins que la chassie soit en si grande quantité & si acre qu'on apprehende que par son trop long séjour elle n'ulcere l'œil ou n'augmente au moins l'inflammation; alors on les leve plutôt afin de nettoyer l'œil & le laver avec quelqu'un des collyres susdits.

Quand la douleur & l'inflammation commencent à s'appaiser, qui est une marque que les humeurs ne fluënt plus avec tant de violence sur l'œil, & que la maladie est près de son declin; on doit alors se servir de remedes qui digerent, attenuënt & resolvent les humeurs, & qui en même tems aient de l'astringent, afin

de rendre aux fibres leur vertu élastique, pour quelles puissent en se resserrant, se décharger plus aisément de l'humeur qui les abreuve.

On se sert pour cet effet en la manière ci-dessus dite, du collyre fait Avec parties égales des eaux distillées de roses, d'ensuise & de chelidoine, dans quatre onces desquelles on fait infuser une pincée de roses rouges & de la semence de fœ-nugrec autant qu'il en faut pour les rendre mucilagineuses, étant passées par un linge, on y ajoûte Sept ou huit grains de sel de saturne, & cinq ou six grains de camphre.

Si les canaux lacrimaux sont si relâchez que les larmes sortent abondamment & sans douleur, au lieu Du sel de saturne, on fait fondre dans le collyre susdit pareille quantité De vitriol blanc.

Les eaux distillées De petites marguerites, de brumelle, de bugle, de lierre terrestre & d'autres plantes vulnénaires, seules ou meslées avec les susdites pour en faire un collyre comme le précédent, font aussi un tres bon effet.

Si les membranes du blanc de l'œil ont été enflées & boursoufflées par la violence de la fluxion, & quelles ne se réduisent pas dans leur état naturel par l'usage de ces collyres, on y ajoûte Sept ou huit grains d'alum pour les rendre plus stipliques, ou on augmente la dose Du vitriol blanc, cela s'entend pourveu que la douleur soit appaisée.

Ou on met Un blanc d'œuf, dans un plat d'étain, on l'agite avec un morceau d'Alum, jusques à ce qu'il acquierre une consistance approchante de celle de l'onguent; on étend ce remede sur un linge, & apres en avoir introduit un peu dans l'œil, on en couvre les

paupières l'ayant fait un peu chauffer auparavant. Ce remede par son astringion est propre aussi à remettre les paupières relâchées par la violence de la fluxion, & à les dessécher aussi bien que les parties voisines de l'œil qui ont été excoriées par l'acrimonie des larmes.

Si on apprehende la trop grande astringion de ce remede, ou que le relâchement des paupières ne soit pas considerable, on se servira du cataplasme fait Avec la moëlle de coins cuits dans l'eau rose & l'eau de plantain, dans deux onces de laquelle on mettra un gros de poudre de roses rouges & un demy scrupule de sel de saturne, ayant soin en même tems de couler dans l'œil quelques gouttes d'un des collyres sùsdits.

Sur la fin de l'ophthalmie on ne travaille plus qu'à resoûdre l'humeur qui peut être restée sur & aux environs de l'œil, & à le fortifier: pour cela on se sert du collyre fait Avec les eaux distillées de fenouil & d'estrasse dans lesquelles on meste un peu d'esprit de vin; ou de celui fait Avec les semences d'anis ou de fenouil, infusées dans le vin & distillées, en la manière & comme je l'ay dit au chapitre 15. de la première partie: ou bien on se sert Des eaux distillées de ruë, d'absinthe, d'hyssope, de mélisse, ou autres de cette nature, seules ou mellees ensemble & animées Avec un peu d'esprit de vin. On peut aussi se servir de la décoction de ces mêmes plantes qui fait le même effet.

Il y a des ophthalmies inveterées & si opiniâtres quelles résistent à tous les remedes ordinaires; ou si elles guérissent, elles récidivent peu de tems apres. Comme elles sont pour l'ordinaire causées par une fluxion habituelle d'humeurs sereuses & pituiteuses aigries  
par

par le deffaut d'une bonne fermentation, comme il arrive souvent chez les enfans & les vieillards, & dans ceux qui font fujets aux tumeurs fcrophuleufes & autres tumeurs froides; ou par des levains chancreux, fcorbütiques, véroliques, ou autres infignes intempéries du fang: on doit pour les guérir détruire auparavant, autant qu'on le peut, toutes ces caufes mauvaiſes, tant par les remedes généraux qui leurs conviennent, que par les remedes ſpécifiques à ces fortes de maladies.

A l'égard des ophthalmies qui font fuivies de puſtules, abcez, ulceres, ou autres maladies de l'œil, ou des ophthalmies qui font des ſymptomes de ces mêmes maladies, on aura recours pour les guérir aux chapitres ou je traite en particulier de ces maladies.

Tous les remedes topiques que je viens de propoſer, conviennent dans toutes les vraies ophthalmies, puifque leurs différences ne demandent point d'indications oppoſées: il eſt ſeulement de la prudence du Chirurgien Oculiſte de bien obſerver leurs différens degrez & leurs divers états, pour y appliquer les remedes dans l'ordre & ſuivant les reigles preſcrites. J'aurois pû en propoſer un plus grand nombre, mais ceux là ſuffiſent: chaque Chirurgien peut ſe ſervir de ceux qui lui font familiers; pourveu que ce ſoit avec raifon.

Je ſçais que beaucoup de Praticiens ſe ſervent indifféremment & ſans raifon dans les ophthalmies de pluſieurs eſpeces de collyres, dans leſquels ils font entrer *La tuſſie, le verdet, la pierre calaminaire, l'aloës, la ſarocolle, l'encens, le maſtich & autres*, ſuivants effectivement en cela les ſentiments de quantité de nos Auteurs qui

Z z

proposent ces sortes de remedes , comme s'ils convenoient dans les inflammations. La cause de leur erreur vient sans doute, de cequ'ils confondent l'ophthalmie qui n'est suivie ou qui ne dépend d'aucune autre maladie de l'œil , avec celle qui est suivie , ou qui dépend des ulceres de la cornée ou de la conjonctive , ou de ceux des paupières , ou d'une fluxion habituelle de larmes acres , ou d'autres maladies que j'ay déjà décrites ou que je décriray ci-apres : car s'ils avoient fait cette distinction , auroient-t'ils proposé ces remedes si indifferemment , & n'auroient-t'ils pas expliqué les cas dans lesquels ils conviennent ? Mais non , ils ont fait comme ceux qui diroient que *L'ægyptiac* , le *sublimé corrosif* , *l'esprit & l'huile de vitriol* , le *feu même* , sont des remedes rafraichissans , resolutifs & desiccatifs , & qu'ils sont propres pour guérir les inflammations , sous pretexte qu'ils auroient vû des inflammations qui accompagnoient des ulceres virulents , corrosifs , gangréneux , & autres de cette nature , guéries ensuite de l'application de ces remedes ; sans considerer que ces inflammations n'étant que symptomatiques , ont dû guérir quand le levain malin qui étoit la cause de ces ulceres , & par consequent de ces inflammations a été absorbé & détruit par ces remedes violents. Je ne suivray donc point leurs traces , & en proposant leurs mêmes remedes , quand l'occasion s'en presentera , je ne le feray que dans les maladies où ils conviennent , & cela dans l'ordre & avec toutes les précautions nécessaires , comme je l'ay déjà fait dans quelques chapitres qui précèdent celui de l'ophthalmie.

2. De l'Oedeme, ou fluxion Oedemateuse de la conjonctive,  
& de ses autres inflations.

#### CHAPITRE XIV.

**I**L arrive quelques-fois qu'ensuite de l'ophthalmie, & souvent aussi sans que l'ophthalmie ait précédé, il s'y fait une fluxion si considerable d'humeur pituiteuse sur l'œil, que la conjonctive en est si élevée & tumescée, ( sans toutes-fois qu'il y ait de l'inflammation ) quelle sort assez souvent hors des paupières, perdant sa couleur naturelle, & causant une demangeaison incommode à tout l'œil.

Comme cette maladie n'arrive qu'à ceux qui sont d'un temperament pituiteux ou autrement mal-habitué, on doit pour la guérir ordonner un bon regime de vivre, & purger frequemment le malade, pour consumer l'humeur pituiteuse qui domine dans la masse du sang & pour l'obliger à reprendre son cours ordinaire; ayant soin même avant que d'en venir à la purgation, d'y préparer le malade par des juleps, apoze-mes, ou tisannes propres à enlever les obstructions, s'il y a long-tems que la cachexie dure: ensuite employer les *Vesicatoires*, *Cautere* ou *Setum*, comme je l'ay dit en d'autres rencontres, pour détourner & dériver l'humeur qui stüe sur les yeux, le tout suivant la grandeur de la fluxion; car si l'oedeme est peu considerable, les seuls remedes topiques suffisent.

A l'égard des remedes particuliers, on se sert pour couler dans l'œil & le laver dix ou douze fois par jour,

Z z ij

du collyre fait Avec quatre onces des eaux distillées de fenouil & de roses, dans lesquelles on fait infuser une quantité suffisante de graines de fenugrec & de lin, pour les rendre mucilagineuses, dissolvant dans l'expression Une demie drachme de myrrhe & huit grains de camphre: & par dessus l'œil on applique des compresses trempées dans des fomentations fortifiantes & résolatives, faites Avec les feuilles d'absinthe, de sauge & de betoine, de chacune une demie poignée, des fleurs de camomille, de melilot & de roses rouges de chacune deux pincées, & des semences de fenugrec, d'anis & de fenouil de chacune deux gros, que l'on fait bouillir dans une suffisante quantité De vin rouge, pour s'en servir comme dessus. On anime quelques-fois ces fomentations avec un peu D'esprit de vin, particulièrement quand les paupières se trouvent en même tems fort tumefiées & comme transparentes.

Remarquez que telle extension que la conjonctive souffre en cette rencontre, elle se retire & se remet d'elle-même à mesure que l'humeur pituiteuse se résout, & qu'ainsi on n'en doit rien couper, quoi quelle sorte dehors.

Si le blanc de l'œil n'étoit composé que des aponévroses des muscles de l'œil & de la conjonctive, il seroit difficile de concevoir comment il pourroit s'étendre si considérablement; mais on n'aura pas de peine de le concevoir, si on demeure d'accord qu'il est encore recouvert de la peau ou membrane qui revest entièrement les paupières qui se produit & s'étend jusques au cercle extérieur de l'iris, je veux dire qui s'attache au commencement de la cornée transparente; car

étant fort lâchement tendue, elle s'étend aisément par les humeurs qui abreuvent le blanc de l'œil. Il est même fort aisé de remarquer que cette membrane extérieure souffre la plus forte extension dans cette maladie ; puisque souvent le blanc de l'œil & les paupières ne semblent former qu'une même tumeur recouverte par une seule membrane.

La conjonctive s'enfle & se boursouffle encore par une humeur flatueuse qui se jette entre les différentes pellicules & qui l'étend si fort quelle sort quelques-fois aussi gros des paupières, comme dans la fluxion œdémateuse ci-dessus, de laquelle elle ne diffère que parcequ'elle est transparente, & que quand on la touche & presse, on ne sent point d'humeur au dedans, & quelle revient aussi-tôt en son état naturel, comme toutes les autres tumeurs flatueuses : elle est aussi quelques-fois une suite des grandes ophthalmies & malignes, soit quelles soient maladies principales ou symptomatiques. Quand cette inflation de la conjonctive se fait d'une humeur flatueuse, elle se traite comme l'inflation œdémateuse ; & quand elle est produite par une ophthalmie, on suit ce que j'ay dit à cette occasion en parlant de la cure de l'ophthalmie.

---

3. *Des Pustules de la Conjonctive & de la Cornée.*

CHAPITRE XV.

**I**L arrive de deux sortes *De pustules*, communes à la conjonctive & à la cornée ; les unes sont des petites vésicles tres superficielles pleines d'eau, semblables à

ces petites vésicles qui sont excitées par le feu, l'eau bouillante, & les remèdes vesicatoires ; on les nomme vulgairement *Phlyctenes* : & les autres sont des petites vésicles ou tumeurs un peu plus enfoncées remplies d'une humeur purulente assez semblable à celle des pustules qui arrivent à la superficie de la peau ; je les appelleray simplement *Pustules*, pour les distinguer des phlyctenes.

Ces maladies sont le plus souvent des suites de l'ophthalmie : car quand le sang arrêté & épanché, ne transpire ou ne rentre dans les vaisseaux, en séjournant il se corrompt, & corrompt en même tems les parties qui le contiennent ; ou quand il est si acre qu'il corrode les fibres membranées entre lesquelles il s'échappe, il ne tarde gueres à les élever en tumeur. Et toute la différence qui se rencontre entre les phlyctenes & les pustules quant à la cause, c'est que les phlyctenes sont causées par une sérosité un peu chaude & acre, qui ne peut transpirer au travers de la surpeau qui recouvre les membranes de l'œil, & les pustules par un sang un peu plus acre qui se convertit en pus.

Elles sont encore produites par l'humeur qui cause la rougeole & la petite verole, lorsque cette humeur se jette sur les yeux. Et enfin elles sont excitées par des causes extérieures, comme par l'ardeur du soleil, par l'entrée dans l'œil de quelques petits corps ignez, de quelques liqueurs acres, acides & corrosives, de mouches, moucheron, araignées, ou autres corps étrangers, capables par leur acrimonie d'exciter des phlyctenes, même dans d'autres parties du corps.

Comme les phlyctenes sont transparentes, elles paroissent de la couleur de la partie de l'œil qu'elles occupent : ainsi quand elles sont des suites de l'ophthalmie, celles qui sont à la superficie de la conjonctive paroissent rouges, parceque dans l'ophthalmie cette membrane est rouge ; quand elles occupent la superficie de la cornée à l'endroit de l'iris, elles semblent être noirâtres ou des autres couleurs de l'iris ; & à l'endroit de la pupille elles paroissent noires ; cela s'entend quand on les regarde de face, car quand on les regarde de côté, on reconnoit véritablement leur transparence. A l'égard des pustules, elles paroissent d'abord comme des petites tumeurs plus rouges dans leur circonférence que n'est la conjonctive, quand elles se forment sur cette membrane, & dans la suite elles blanchissent : & quand elles se forment sur la cornée transparente, elles paroissent obscures de tel sens qu'on les regarde, mais peu de tems apres elles blanchissent.

En général les phlyctenes & les pustules mettent le malade en peril de perdre la vie, parcequ'il y a à craindre qu'elles ne dégènerent en ulceres malins & corrosifs, dont les suites sont toujours fâcheuses, comme on le verra dans le chapitre des ulceres. En particulier, les phlyctenes ne sont pas si mauvaises que les pustules, parcequ'elles sont plus superficielles, & que l'humeur qu'elles contiennent n'est pas si acre. De plus les phlyctenes & les pustules qui viennent sur la conjonctive ne sont pas si dangereuses que celles qui viennent sur la cornée ; & celles qui viennent sur la cornée à l'endroit de l'iris, incommodent moins par leurs cicatrices res-

tantes, que celles qui viennent vis-à-vis de la prunelle; enfin celles qui viennent des causes extérieures sont moins fâcheuses que celles qui sont excitées par des causes intérieures.

La cure des phlyctenes & des pustules est semblable. Dans leur commencement on les traite avec les mêmes remèdes proposés pour le commencement de l'ophtalmie, soit quelles soient des symptômes de l'ophtalmie, ou que l'ophtalmie soit un symptôme de ces maladies; parceque la première intention que l'on doit avoir, est d'appaier l'inflammation. Ainsi on employe la saignée & les autres remèdes généraux dans l'ordre & comme je l'ay dit au chapitre 13. & on se sert des collyres rafraichissans & adoucissans, & des autres remèdes proposés audit chapitre, suivant que l'inflammation & la douleur sont plus ou moins violentes.

Lorsque l'inflammation commence à s'appaier, si les phlyctenes & les pustules diminuent & semblent se résoudre, on continue la cure comme dans la suite de l'ophtalmie; quelques-fois par ces remèdes elles se dissipent: mais si au contraire elles augmentent, on juge qu'il ne se fera point de résolution, & que par conséquent elles se termineront comme des autres pustules du corps, c'est-à-dire, par l'issuë de leur matière. C'est pourquoi on se sert alors de collyres qui amollissent & résolvent en même tems, comme de celui fait Avec une demie once de racines d'althea, des fleurs de camomille & de melilot de chacune une pincée, qu'on fait bouillir un peu de tems dans Six onces des eaux distillées

de

de roses & de fenouil, ensuite on y fait infuser Un demy <sup>369</sup> scrupule de safran, & le collyre étant passé par un linge, on en fait couler quelques gouttes dans l'œil malade dix ou douze fois par jour, mettant dessus à chaque fois une compresse trempée dans un collyre rafraichissant, ou quelqu'un des autres remedes proposez pour l'ophthalmie.

Si elles tardent à s'ouvrir, le plus seur est de les ouvrir avec la pointe d'une lancette, ou avec une éguille, pour empêcher que l'humeur quelles contiennent par son trop long séjour, n'excave la cornée & ne cause un ulcere plus profond, dont la cicatrice restante, étant plus épaisse, empêcheroit davantage la vüe; particulièrement si ces pustules se rencontrent sur la cornée transparente, vis-à-vis de la pupille.

La manière de les ouvrir est de les piquer à côté, comme on fait ordinairement les pustules qui arrivent sous l'épiderme. Si on se sert de la lancette, il est bon d'envelopper le fer & les chasses d'une petite bande de linge, ne laissant que la pointe de découverte; tenant la lancette par les chasses comme on tient l'éguille pour abbaïser les cataractes, on pique comme dessus, le plat de la lancette étant du côté de l'œil. Toutes ces précautions ne servent que pour s'empêcher de blesser l'œil.

Soit que les phlyctenes ou les pustules se soient ouvertes d'elles mêmes; ou qu'on les ait ouvertes, on traite les ulceres qui restent avec les collyres mondifiants & desséichants que l'on compose, par exemple, Avec un scrupule des trochisques blancs de Rhasis, dix grains de myrthe, cinq grains de vitriol blanc & une demie drachme

A a a

de sucre candit, que l'on dissout dans *Quatre onces des eaux distillées de roses & de hyerre terrestre*. On en met trois ou quatre gouttes dans l'œil dix ou douze fois par jour, & on couvre l'œil d'une compresse trempée dans un collyre rafraichissant tant qu'il y a de l'inflammation.

Si même la douleur est violente, on coule dans l'œil alternativement du collyre susdit, & de quelqu'un des collyres adoucissans proposez dans le chapitre 13. & ce, tant que la douleur subsiste.

Si ces ulceres ne guérissent point par ces remedes, on aura recours au chapitre 17. ou on choisira les collyres qui leurs conviendront.

On ne traite point d'une autre manière les pustules qui sont produites par la petite verole: mais on s'efforce autant qu'on le peut, d'en deffendre les yeux. On se sert à cet effet de remedes qui relâchent & ouvrent la surpeau des environs des yeux, & qui atténüent l'humour qui cause les pustules, afin quelle puisse transpirer à mesure quelle aborde: on emploie utilement *Le lait de femme*, ou à son deffaut, *Celui de vache*, dans lequel on fait infuser *Une quantité suffisante de saffran*, pour en faire une forte teinture, dont on oint les paupières & les environs quatre ou cinq fois par jour, & dont on coule même quelques gouttes dans les yeux.

Ou on se sert de la même manière d'un collyre fait *Avec parties égales des eaux distillées de lys & de fray de grenouilles*, dans lesquelles on fait infuser *De la graine de lin*, autant qu'il en faut pour les rendre mucilagineuses, *Et du saffran comme dessus*, étant passées par un linge, on dissout dans deux onces *Sept ou huit grains de*

*camphre*. Souvent par ces remèdes ou autres on empêche les pustules de la petite verole de pousser dans les yeux, pourvu qu'on s'en serve de bonne heure.

Paré, au chapitre 3. de son vingt-sixième livre, se sert *De l'eau rose, du verjus & du camphre*, pour mettre autour des paupières; ou bien d'une décoction *De simach, de berberis & d'écorces de grenades*, y dissolvant de l'a-lôès & un peu de safran, & propose aussi pour la même fin *Le jus de grenades*. Cette pratique, quoi qu'elle semble contraire à la précédente, convient cependant avant que les pustules aient commencé à pousser à la superficie de la peau; parceque ces remèdes ayants beaucoup d'attribution en resserrent les fibres, ainsi la matière des pustules s'y loge plus difficilement; mais aussi quand la peau en est déjà abreuvée, ces remèdes qui s'opposent à la transpiration seroient plus capables d'augmenter l'inflammation & les pustules, & d'exciter de plus grands desordres; c'est pourquoi il vaut mieux agir suivant l'intention que j'ay proposée, & qui est la plus universellement reçue; & cela, d'autant plus qu'on n'est guères appelé en ces rencontres que lorsque les pustules commencent à pousser.

#### 4. De l'Hypopyon, ou Abcez de la Cornée.

### CHAPITRE XVI.

**P**AR *Hypopyon*, nos Auteurs entendent deux choses:  
*Primo*. Un amas de pus derrière la cornée & dans le globe même: 2. Un amas de pus qui se fait entre les pellicules mêmes de la cornée.

A a a ij

Comme la première signification à trop d'étendue, puisquelles comprend tous les amas de pus qui viennent des abcez des parties intérieures de l'œil, ou du sang épanché au dedans de l'œil & qui suppure; je la retrairay à cet épanchement de pus derrière la cornée ensuite de l'ouverture de l'abcez qui se fait en la superficie intérieure de cette membrane: ainsi par *Hypopyon*, j'entendray aussi deux choses, premièrement & principalement l'amas de pus, ou l'abcez qui se fait entre les pellicules de la cornée; & en second lieu l'épanchement qui s'en fait au dedans de l'œil, lorsque cet abcez s'ouvre en dedans.

Cette maladie est souvent une suite des grandes inflammations des yeux, lorsquelles ne se terminent point par résolution; elle arrive aussi quelques-fois par un sang chaud & acre qui flüe & s'amasse dans une seule partie de la cornée, à la manière des autres abcez: & elle arrive encore ensuite d'un sang épanché entre les pellicules de la cornée par quelque coup, ou autre violence extérieure, quand ce sang, au lieu de se résoudre, suppure.

Elles diffèrent des phlyctènes & des pustules; en ce que ces maladies ne sont qu'à la superficie intérieure de la cornée, & que la matière qu'elles contiennent est fort fluide, & que celle-ci est entre les pellicules, & que sa matière est plus épaisse & assez semblable à celle des abcez: aussi l'*Hypopyon*, est proprement *Un abcez de la cornée*.

Quand cet abcez se forme, l'inflammation est violente, & les douleurs sont vives & élançantes, qui

continüent même quoique le pus soit formé. Cet abcez est quelques-fois si petit, qu'il n'a pas plus d'étendue qu'une pustule, & d'autres fois il est si étendu qu'il occupe une grande partie de la cornée.

Quand le pus s'amasse entre les pellicules de la superficie extérieure de la cornée, il forme en dehors une tumeur pointuë en manière d'un cloud : entre les moyennes, la tumeur est platte & déprimée : & entre les pellicules de la superficie intérieure, souvent il ne paroît aucune tumeur en dehors, la tumeur étant au dedans de l'œil.

Quand il ne paroît point de tumeur en dehors, pour juger si le pus est entre les pellicules de la cornée transparente, il faut regarder l'œil par le côté & par l'endroit sain de la cornée transparente, & si l'iris & la pupille paroissent dans leur état naturel, vis-à-vis de l'amas, c'est une marque que l'abcez est dans la cornée. Il est plus difficile à juger, quand il s'amasse vers la superficie intérieure de la cornée opaque, & qu'il ne paroît point de tumeur en dehors, n'y ayant que les signes généraux qui le fassent connoître, qui sont la douleur plus violente en cet endroit, l'inflammation plus considérable, la tension des vaisseaux plus grande dans les environs, & la couleur sombre vers le milieu de l'amas.

Quoique la cornée transparente soit fort solide, le pus qui se trouve renfermé entre ses pellicules, s'étend quelques-fois si fort en large, que la tumeur qu'il formoit en dehors s'applatit & disparoît, ne laissant qu'une grande tache blanche : quelques-fois aussi ce pus étant

amassé vers le haut ou vers le milieu de la cornée, fait fusée & descend en bas, laissant un vestige blanc ou trouble dans le lieu qu'il occupoit, & dans celui par lequel il a passé: & cette extention & transposition de pus est le plus fort argument qui fasse connoître que cette membrane est composée de plusieurs pellicules, par la raison que j'ay rapportée au chapitre 7. de la description de l'œil.

Quand le pus fait ainsi fusée, il s'arrête au bas de la cornée transparente, & quand il y est en une certaine quantité, il s'y étend & forme une tache blanche à peu près semblable à celle qu'on remarque à la racine des ongles. Cette tache est beaucoup plus apparente, quand l'abcez se rompt au dedans de l'œil, & que le pus s'épanche entre l'iris & la cornée transparente: & c'est proprement cette espee *D'Hypopyon*, que nos Anciens ont appelée, *Onyx*.

L'abcez de la cornée est une maladie tres fâcheuse, puisque la plûpart de ceux qui en sont travaillez perdent la vüe, soit par les cicatrices qui restent & qui sont fort épaisses; soit par l'ulcere de la cornée qui suit l'ouverture de l'abcez, & qui est presque toujourns d'une nature fort maligne; soit par la rupture de cette même membrane, dont s'ensuit l'écoulement de l'humeur aqueuse, qui est quelques-fois si considérable, que les parties intérieures en changent de situation & se confondent; soit enfin par la suppuration de tout l'œil, ou au moins d'une partie, quand le pus qui s'échappe au dedans est d'une mauvaise qualité. Voila pour ce qui regarde le prognostic général.

Quant au particulier : les petits abcez dont le pus ne s'étend pas entre les pellicules de la cornée, marquent moins de malignité & peuvent plutôt recevoir guérison. Ceux qui sont vers la superficie extérieure de cette membrane sont moins mauvais que ceux qui en occupent le milieu, & ceux-ci sont aussi moins fâcheux que ceux qui se forment vers la superficie intérieure. Enfin ceux qui se forment dans la cornée opaque sont moins dangereux, proportion gardée, que ceux qui se forment sur la cornée transparente, & ceux qui sont vis-à-vis de l'iris incommodent moins par leurs cicatrices restantes quand ils guérissent, que ceux qui sont vis-à-vis de la pupille.

Pour la cure de l'abcez de la cornée, on se sert dans le commencement des remèdes tant généraux que particuliers que j'ay proposés pour l'ophthalmie, observant ce que j'ay dit dans le chapitre précédent à l'occasion de la cure des *Phlyctenes* & des *Pustules*. Et quand l'inflammation commence à s'appaiser, si on voit qu'il y ait peu de matière amassée & quelle ne soit pas d'une mauvaise qualité, ce qu'on connoît si l'inflammation diminue considérablement, on la dissipe si on peut par l'usage des collyres résolutifs & un peu émollients, faits Avec les fleurs de camomille & de melilot, les semences de fenugrec & de fenouil, de chacune une pincée, & un scrupule de myrrhe, que l'on fait bouillir légèrement dans six onces des eaux distillées de roses & de rue, & ensuite on y fait infuser un demy scrupule de safran, pour étant passé par un linge, l'appliquer à l'ordinaire.

Si par l'usage de ce remède ou autre de semblable

vertu, le pus ne se resoût, il faut venir à l'extrême remède, quand l'abcez est grand, qui est de piquer avec une lancette la cornée à l'endroit de l'abcez pour en faire sortir le pus, sans attendre qu'il se fasse jour lui même par l'ulcération de la cornée, pour éviter les cruelles douleurs qu'il causeroit au malade, & les autres defordres qui surviendroient par un trop long séjour du pus.

La manière de faire cette opération, est de situer commodément le malade sur son lit, la tête bien appuyée de crainte qu'il ne la remuë, & tenant du pouce & du doigt indice d'une main l'œil ouvert & sujet, de l'autre tenir la lancette comme si on vouloit saigner, & piquer la cornée au lieu le plus panchant de l'abcez, si profondément que l'on parvienne jusques au pus, faisant ensuite une petite élévation pour rendre à peu près l'ouverture de la grandeur du demi diamètre de l'abcez. On ne doit pas toujours s'attendre que le pus suive la pointe de la lancette, il est quelques-fois si épais qu'il ne coule qu'à mesure qu'il s'atténüe: dailleurs la cornée est si solide que les lèvres de l'ouverture s'approchent d'abord si fort, qu'elles s'opposent à sa sortie; mais dans la suite elles s'ouvrent & le pus s'écoule insensiblement.

Immédiatement apres l'ouverture, on se sert du collyre fait *Avec le lait de femme & le saffran*, ou de quelque autre collyre anodin pour appaiser la douleur: ensuite on se sert des collyres mondifiants & desseichants, comme de celui que j'ay proposé apres l'ouverture des pustules, remédiant à l'inflammation & à la douleur,

si

si ces accidents se renouvellent , par les remedes que j'ay ci-devant proposez : enfin suivant que l'ulcere se rend plus ou moins mauvais , on le traite comme je le diray ci-apres au chapitre des ulceres.

Notez que si le pus avoit déjà fait fusée , ou qu'il se fût étendu comme je l'ay dit ci-dessus , il seroit bon d'attendre quelques jours avant que d'en venir à l'ouverture , & pendant ce tems l'a se servir des collyres resolutifs pour tâcher de le dissiper , comme quelques-fois cela arrive : mais si apres quatre ou cinq jours on ne s'apperçoit d'aucune résolution , & qu'au contraire le pus augmente dans le lieu ou il a coulé , il ne faut pas tarder à lui donner jour au lieu même ou il a flué , sans se mettre en peine de celui ou il s'est amassé la première fois. L'expérience fait connoître que c'est là que l'ouverture doit être faite , puisque faute d'ouverture , il s'y fait souvent jour.

Remarquez encore , que lorsque l'abcez s'est ouvert au dedans de l'œil , & que le pus s'est épanché entre la partie inférieure de l'iris & la cornée transparente , quand il n'est pas d'une mauvaise qualité , il se dessèche quelques-fois en cet endroit , sans causer d'autre desordre , qu'un changement en la couleur de l'iris , & une tache blanche qui est la cicatrice de l'ulcere intérieure de la cornée , d'où le pus s'est épanché : mais quand il est d'une mauvaise qualité , il altere non-seulement la partie de l'uvée qui forme l'iris , mais encore les autres parties intérieures de l'œil , & souvent même ulcere & perce la cornée transparente , si on differe à lui donner jour.

B b b

Avant que d'en venir à l'opération, si vous n'avez aucune esperance que la vüe se puisse rétablir, ayez bien soin d'en avertir le malade, & lui faites connoître que l'opération que vous lui proposez n'est que pour l'empêcher des cruelles douleurs qu'il souffriroit, si on attendoit que le pus se fist jour de lui-même par ulcération, & pour éviter la difformité que la suppuration de tout l'œil causeroit; afin qu'il n'impute point à l'art, ce qui est une suite malheureuse de sa maladie.

J'ajouteray à la fin de ce chapitre que Galien, *Au chapitre 19. du quatorzième livre de la methode*, rapporte que de son tems un nommé *Justus* Medecin oculiste, guérissoit plusieurs personnes travaillées *D'Hypopyon*, en leur secouant rudement la tête jusques à ce que l'on vit le pus descendre au bas de l'œil, où il demeurait par sa pesanteur. Ne vous servez point de cette pratique qui ne vous réussiroit pas, quoique ce fait puisse être vray en trois rencontres. Premièrement, quand le pus s'est amassé vers la superficie intérieure de la cornée, & qu'il est prest à l'échapper : 2. Quand l'abcez s'est formé en la partie antérieure de la membrane uvée, & qu'il est pareillement prest à se rompre : 3. Quand le pus s'est amassé au dedans de l'œil, soit à cause d'un sang épanché qui n'a pû se résoudre, ou par quelque autre cause; car nos Anciens appelloient *Hypopyon*, tout amas de pus qui se faisoit ou dans l'épaisseur de la cornée, ou par delà : dans ces trois rencontres, dis-je, les secouilles peuvent avancer la précipitation du pus, qui se feroit même naturellement, ou à la faveur des frictions de l'œil, comme je l'ay vû arriver plusieurs

fois. Mais quand le pus s'est amassé, entre les pellicules de la cornée, & qu'il n'a point de disposition à s'échapper au dedans de l'œil, toutes les secousses, ou autres moyens ne lui peuvent faire changer de place : & s'il s'étend souvent, ou se précipite au bas de la cornée transparente, comme je l'ay dit ci-dessus, c'est un de ces effets de la nature, que l'art ne peut pas produire.

5. Des Ulceres de la Conjonctive & de la Cornée.

## CHAPITRE XVII.

**L**es Ulceres de la conjonctive & de la cornée, sont les maladies les plus communes qui arrivent aux yeux. L'inflammation, les pustules, les abcez, les playes, & généralement toutes les solutions de continuité de ces parties, non-seulement les causent; mais aussi toutes les fluxions d'humeurs acres & mordicantes qui se font sur les glandes des yeux, & sur les paupières les excitent, quand ces humeurs coulent & sejournerent sur l'œil.

Ils sont ou *Superficiels*, ou *Profonds*. Les *Superficiels*, qui sont ordinairement causez par des humeurs acres & mordicantes, qui sortent des glandes & qui abbreuvent l'œil, ou par des *Phlyctenes*, ou par quelques corps étrangers & peu de consequence, qui entrent dans l'œil & qui le blessent, sont de quatre especes, qui ne different entre-elles que du plus au moins. La première, est un leger-ulcere qui paroît en manière d'un brouillard tres superficiel sur la cornée transparente, & qui

B b b ij

en occupe souvent la plus grande partie ; ce n'est proprement qu'au commencement d'ulcération de la surpeau qui recouvre la cornée ; aussi quand cet ulcere ne passe point outre & qu'il guérit , il ne reste point de cicatrice , cette surpeau se rengendrant facilement ; nos Auteurs appellent cette espece d'ulcere , *Brouillard* , à cause effectivement qu'il ne paroît que comme un petit brouillard.

a.  
ACHLYS,  
ou Caligo.

La deuxième , est un ulcere semblable au précédent , un peu plus profond & plus blanc , qui occupe souvent moins de place ; & comme en cet ulcere la superficie de la cornée se trouve aussi ulcérée , il reste une cicatrice legere apres sa guérison , qui incommode un peu la vue quand elle se trouve au dessus de la pupille : nos Anciens l'ont appelée , *Nuage* , parcequ'il est plus opaque que le précédent , & qu'il ressemble à un petit nuage.

b.  
NEPHELION  
ou Nubecula.

La troisième , est un ulcere rond & plus profond que les précédents , qui suit souvent l'ouverture des pustules , & qui paroît blanc quand il est sur la cornée transparente , & rougeâtre quand il occupe le blanc de l'œil : & quand il se trouve en telle situation qu'il occupe en même tems partie du blanc de l'œil & partie de la cornée transparente , il paroît des deux couleurs ci-dessus , c'est-à-dire , rougeâtre au blanc de l'œil , & blanc sur la cornée transparente. La cicatrice qui reste apres sa guérison , empêche de distinguer les objets quand elle est vis-à-vis de la pupille. Nos Auteurs le nomment , *Ulcere rond* , à cause de sa figure , qui est mieux circonscrite que celle des précédents.

c.  
ARGEMON,  
ou Ulcus rotundum.

La quatrième, est un ulcere brulant, douloureux, d'un gris cendré, inégal & rude, paroissant comme un petit flocon de laine quand il est sur la cornée transparente. C'est le plus mauvais des ulcères superficiels, étant sujet à dégénérer en ulcere profond & sordide. Il laisse une cicatrice plus épaisse que le précédent. Il est appelé à cause de la chaleur & de la douleur qu'il cause, *Ulceré brûlant*.

d.  
EPICRIMA,  
ou Ulcus  
inustum.

Tous ces ulcères étant négligés, ou arrivants dans un corps de mauvaise complexion, sujet à des fluxions habituelles, dégénèrent souvent en *Ulcères profonds*.

Les *Ulcères profonds*, sont encore causés par l'ouverture des abcez qui se font dans l'épaisseur de la cornée, par des playes & autres causes : on les distingue ordinairement en trois espèces.

La première, est un ulcere étroit, profond & dur, dont la cornée transparente, quand il est au dessus de l'iris ou de la pupille, ne paroît point changée de couleur, ne blanchissant que lorsque l'ulcere se cicatrise : & quand il est sur la cornée opaque à l'endroit du blanc de l'œil, il est fort rouge en sa circonférence & son milieu paroît noirâtre, à cause que la cornée est émincée en cet endroit. On l'appelle, *Une fossette*, à cause de sa profondeur.

e.  
BOTHRION,  
ou Pustula,  
& annulus.

La deuxième, est un ulcere semblable au précédent, hors qu'il est plus large & qu'il semble moins profond, parceque la cornée étant émincée, est un peu poussée au dedans de l'ulcere par l'humeur aqueuse, à cause de l'étendue de cet ulcere. On le nomme, *Encaneure*.

f.  
CÆCOTIA,  
ou Cavitas.

La troisième, est un ulcere sordide & pourri, jettant

une sanie épaisse, inégale & mauvaise. Il retient le nom d'*Ulceré fordide*. s.

ENCARMA  
ou Ulcus  
fordidam.

Voilà toutes les espèces d'ulceres que nos Anciens ont décrit, avec les noms qu'ils leurs ont donné, dont on ne doit pas fort se mettre en peine, pourvu que l'on connoisse bien la nature de chaque ulcere. Si on vouloit s'attacher à examiner plus particulièrement toutes les autres circonstances qui les peuvent accompagner, on en trouveroit un bien plus grand nombre; mais comme toutes ces circonstances ne font point changer l'ordre de leur traitement, il est inutile d'augmenter le nombre des espèces de nos Anciens: il suffit qu'un Chirurgien Oculiste s'applique à reconnoître toutes leurs complications essentielles & principales pour en tirer ses indications curatives.

Les ulceres des yeux sont si aisez à connoître, qu'il ne faut qu'ouvrir l'œil malade pour découvrir leur nature, & dailleurs ce que j'ay dit de leurs différences, renferme en même tems leurs signes diagnostics.

Pour le prognostic, en général; on peut juger que les ulceres des yeux sont des maladies tres facheuses, tant pour la difficulté qu'il y a de les guérir, à cause des cruelles douleurs qu'ils causent à l'œil & à la tête, des violentes inflammations qui les suivent, & de la nature des parties ulcerées, que par les autres symptomes qui les accompagnent souvent, comme la rupture de la cornée, les excroissances de chairs, les fistules, & enfin par les cicatrices qui restent toujours apres leur guérison. Tous symptomes qui détruisent entièrement la vüe, ou qui la diminuent au moins considerablement.

En particulier, les ulcères qui n'occupent que la conjonctive sont moins dangereux que ceux qui passent à la cornée, & ceux qui sont en la cornée opaque, ou dans la transparente, vis-à-vis de l'iris, quand ils guérissent, n'incommodent point la vue par leurs cicatrices restantes, comme ceux qui se trouvent vis-à-vis de la pupille.

Plus les ulcères sont superficiels, plus ils sont aisez à guérir, & moins ils incommodent par leurs cicatrices; & plus les ulcères sont profonds, plus il y a à craindre que la cornée se rompe, que l'œil se flétrisse & que l'uvééc sorte par la rupture.

Les ulcères qui rendent une sanie claire ou rousse, & qui est si acre, quelle ronge les parties voisines de l'ulcère, les paupières & les autres parties sur lesquelles elle s'épanche, sont difficiles à mondifier: & ceux qui rendent une sanie inégale, crouteuse, noirâtre & mauvaise, sont aussi très difficiles à mondifier & doivent faire craindre la suppuration de tout l'œil.

Ceux qui sont entretenus par une fluxion habituelle d'humeurs acres qui se fait sur les glandes de l'œil, ou sur celles des paupières, comme il arrive souvent dans les enfants sujets aux tumeurs scrophuleuses, dans ceux qui sont travaillez de scorbut, verole, ou autre insigne intemperie du sang, ne guérissent point qu'on n'ait auparavant détruis toutes ces mauvaises causes. Et quand ils sont entretenus par les poils des paupières qui se renversent dans l'œil, ils ne guérissent qu'après qu'on a arraché ces poils, ou qu'on les a détournés.

Les yeux affoiblis par des ulcères précédents ou par

des fluxions, ou par un grand âge, & pour être continuellement exposez aux injures extérieures, faute d'être recouverts des paupières, sont fort sujets à être ulcerez, & quand ils le sont, les ulceres en sont difficiles à guérir,

Un symptome commun à ceux qui sont travaillez de violentes ophthalmie, de playes, de pustules, d'abcez & d'ulceres à la cornée, & de quelques autres maladies, c'est de ne pouvoir souffrir la lumière du grand jour sans de grandes douleurs : ce qui oblige les malades à tenir toujours les yeux fermez à la presence du grand jour, & de ne les ouvrir que dans les tenebres, ou lorsque la lumière est fort foible.

En parlant des maladies de la rétine, j'en ay attribué la cause à la disposition inflammatoire de cette membrane, parcequ'il est impossible que toutes les parties sensibles de l'œil, & particulièrement la rétine, ne se ressentent de l'inflammation douloureuse de la conjonctive & de la cornée, soit que cette inflammation soit seule, ou quelle accompagne les playes, les pustules, les abcez, ou les ulceres, puisque même les autres parties voisines de l'œil s'en ressentent.

Une preuve que cette difficulté de souffrir la lumière, ne vient point de la sensibilité extraordinaire que la conjonctive ou la cornée contractent dans ces maladies, c'est que lorsque les ulceres, si enflammez & si sensibles qu'ils soient, occupent la cornée transparente, & empêchent entièrement les rayons de lumière de pénétrer l'œil & de se porter sur la rétine, les malades ouvrent aisément l'œil à la presence du grand jour sans

en

en souffrir aucune douleur ; & au contraire, quand ils sont dans d'autres parties de la cornée & qu'ils n'empêchent point le passage des rayons de lumière, ou que la cornée ulcérée à encore assez de transparence pour être pénétrée par les rayons de lumière, comme il arrive dans les ulcères les plus superficiels & dans quelques autres, si en même tems il y a de l'inflammation, les malades souffrent de si grandes douleurs de la lumière, qu'ils ne peuvent tenir l'œil ouvert : ce qui fait qu'on a beaucoup de peine à faire ouvrir les yeux aux enfants peu raisonnables, & qu'on est obligé de leurs ouvrir de force pour reconnoître leurs maladies, ou pour y introduire des remèdes.

Cette difficulté de souffrir le grand jour sert même pour le prognostic des ulcères ou des autres maladies qui la causent ; parceque si-tôt que l'on voit un malade qui ne peut ouvrir l'œil sans de grandes douleurs, on juge avant que de l'examiner, que la vue n'est point perdue.

Pour la cure des ulcères des yeux, on travaille d'abord à réprimer l'inflammation si elle est grande, en diminuant, détournant & dérivant les humeurs qui la causent, par le régime de vivre, les lavemens, la saignée, les vesicatoires, les cauterés, & les autres remèdes généraux, administrez dans l'ordre & comme je l'ay dit en parlant de l'ophtalmie, & cela, suivant le degré de l'inflammation,

On doit aussi en même tems se servir des remèdes topiques qui conviennent à l'inflammation & dont j'ay aussi parlé en la cure de l'ophtalmie, & de ceux qui

peuvent mondifier les ulcères : & voici l'ordre qu'il faut tenir dans l'usage de ces remèdes.

Si l'ulcère est superficiel, & que l'inflammation soit peu considérable, on se sert du collyre fait *Avec cinq grains de vitriol blanc, cinq grains de sel de saturne, vingt grains de trochisques blancs de Rhafis, & un scrupule de sucre candi*, qu'on dissout dans *Trois onces des eaux distillées de roses, de plantain & d'eufraise*, dans lesquelles on a fait fondre auparavant *Dix grains de gomme arabique en poudre*, pour les rendre muccilagineuses : on en fait couler quelques gouttes tièdes dans l'œil malade dix ou douze fois par jour, & par dessus l'œil on applique une compresse trempée dans un collyre rafraichissant, fait *Avec un blanc d'œuf, & les eaux de roses & de plantain*, battues ensemble.

Ou bien on se sert du collyre de camphre que l'on fait *Avec dix grains de camphre, autant de vitriol blanc, &*

*NOTE.* Les trochisques qu'on appelle chez les Apotiquaires, *Trochisques blancs de Rhafis*, ne sont pas tout à fait semblables à ceux de *Rhafis*; puisqu'on en ôte *L'opium*, auquel on substitue *Le camphre*, & qu'on y ajoute *La gomme arabique & l'amidon*: cependant comme c'est de ces trochisques officinaux dont j'entens parler, j'ay crû qu'il étoit à propos de n'en pas taire la description.

On prend *Dix drachmes de cernse lavée*, comme je le diray ci après, *Six drachmes de sarcocolle subtilement pulvérisée, quatre drachmes d'amidon, des gommés arabique & tragacanth bien pulvérisées, deux drachmes de chatune, & une drachme de camphre*. On broye le camphre avec un amande pelée dans le petit mortier, on y ajoute peu à peu une cuillerée *D'eau rose*, puis les poudres qu'on triture bien, y ajoutant encore *De l'eau rose*, s'il en est besoin, pour rendre le tout en consistance de pâte un peu solide, dont on forme des trochisques, qu'on fait seicher à l'ombre. Il est assez inutile de nourrir la sarcocolle avec le lait de femme, puisque ce qu'il en reste quand les trochisques sont secs, ne peut être d'une grande vertu, & que d'ailleurs on peut ajouter le lait, si on le juge nécessaire, dans les collyres que l'on fait avec ces trochisques.

un scrupule de sucre candit, qu'on dissout dans pareille quantité Des eaux sulfites, pour s'en servir de même.

Quoique le camphre se dissolue assez bien dans les eaux distillées en le broiant dans le petit mortier avec le sucre, & versant les eaux dessus petit à petit; on le dissout cependant plus aisément si on le broie avec le quart ou la moitié d'une amande pelée, ou une semence ou deux de concombre mondée, ou autres semences huileuses, & de cette manière on le dissout sans sucre dans toutes sortes de liqueurs.

Le camphre par la tenuité de ses parties, pénètre & s'insinüe aisément dans les pores des parties, atténüe les humeurs grossières, les détache & leur fait quitter prise, corrige le virus des ulcères par sa qualité balsamique, & conserve ainsi la température des parties; c'est pourquoi il convient fort dans les remèdes ophthalmiques. Il est vrai qu'en l'appliquant il cause une douleur un peu vive, parcequ'il s'insinüe promptement, mais cette douleur se passe en un instant, & dailleurs il ne cause aucune inflammation, au contraire en discutant l'humeur qui la cause, il l'appaise; d'où vient qu'on l'à crû froid.

Si l'ulcère ne se mondifie pas bien par ces remèdes, ou s'il est plus considerable, on rend ces collyres un peu plus puissants, en diminuant la quantité des eaux distillées, ou augmentant la dose des remèdes qui entrent dans leur composition. Ce qu'on doit observer dans tous les collyres que j'ay ci-devant proposez, ou que je proposeray dans la suite: car il est de la prudence d'un Chirurgien, d'observer continuellement l'ef-

fet de ses remedes par la consideration de la partie malade sur laquelle il les applique : ainsi quand il voit, par exemple, qu'un ulcere de l'œil se desseiche & s'échauffe au lieu de se mondifier, il doit juger que ces remedes sont trop violents, & alors il les doit adoucir en les étendant par l'addition des eauës distillées, ou se servir d'autres remedes plus doux : quand au contraire il reconnoît qu'un ulcere s'humeëte trop & se fâlit, il doit inférer qu'ils sont trop foibles, & alors il doit rendre ses collyres plus pénétrants, mondifiants, & desseichants, en diminuant les cauës, ou augmentant la dose des remedes principaux qui en servent de base, ou se servir d'autres remedes plus puissants : & quand il s'apperçoit que la suppuration se rend loüable, que l'ulcere se mondifie, & que l'inflammation s'apaise, il doit continuer ses mêmes remedes jusques à ce qu'une indication contraire l'oblige à les changer ; puisqu'il doit juger qu'ils sont dans le degré nécessaire pour détruire la maladie. C'est ainsi qu'on doit rectifier tous les remedes topiques : car les doses que l'on prescrit dans les formules, étant ordinairement reiglées pour les corps d'une texture mediocre, il se trouve souvent que ces remedes sont trop foibles pour un corps d'une texture plus serrée & plus robuste, & trop forts pour un corps d'une texture plus delicate & foible : ainsi un remede qui mondifie dans un sujet, ne fera que supputer dans un autre.

Si l'ulcere est profond & qu'il n'y ait pas grande malignité ; cequ'on connoît quand la couleur en est blanche & assez unie, que les larmes sont peu chaudes &

acres, que l'inflammation n'est pas considerable, & que la douleur n'est que mediocre; on se sert en la maniere susdite du collyre fait Avec de l'aloës & de l'encens un scrupule de chacun, six grains de saffran, du camphre & du vitriol blanc huit grains de chacun, vingt grains de tuthie préparée & une demie drachme de sucre candit, qu'on dissout dans Quatre onces des eaux distillées de roses & de chélidoine, rendues mucilagineuses par l'infusion De quinze grains de gomme arabique ou de tragacanth. Ce collyre mondifie, incarne & desseiche.

Quand il y a de la malignité, comme dans les ulcères dont les bords paroissent calleux, & le fond d'une couleur inégale, que les larmes sont chaudes & acres, & que l'inflammation & la douleur sont grandes; & dans ceux qui changent peu la couleur de la cornée, & qui sont accompagnés desdits accidents, il faut tâcher d'en corriger le virus, en l'adoucissant & mortifiant avec les collyres dans lesquelles on fait entrer quelques minéraux, comme celui fait Avec la tuthie préparée. Le plomb brûlé & lavé. Et l'antimoine lavé. De

NOTES. 1. Comme il se peut trouver des Chirurgiens qui ne sauroient pas la maniere de préparer La Tuthie, le Plomb, l'Antimoine & quelques autres minéraux, dont on se sert dans les collyres; je veus bien la marquer ici, pour leur épargner la peine de la chercher ailleurs.

On fait rougir La Tuthie, dans un creuset ou dans une cuillere de fer sur un feu de charbons, & on l'éteint dans de l'eau, ce qu'on reitere cinq ou six fois afin de la reduire plus aisement en poudre, apres quoi on la broye sur un porphyre ou dans un mortier de fonte, jusques à ce qu'elle soit en poudre presque impalpable; on la verse alors dans de l'eau froide qu'on agite pour y délayer la poudre, on laisse un peu rasseoir l'eau, afin que les parties les plus grossières se précipitent au fond; on verse l'eau trouble, chargée des parties les plus subtiles de la Tuthie, dans une terrine ou bassine, on remet les parties grossières sur le porphyre

chacun vingt grains, un scrupule de myrrhe, six grains de safran & une demie drachme de sucre candit, qu'on dissout dans quatre onces des eaux de roses & de fray de grenouilles, dans lesquelles on aura fait fondre quinze grains de gomme tragacath, pour s'en servir comme des susdits : observant seulement que dans les intervalles de son application, il est bon d'instiller dans l'œil quelques gouttes du collyre anodin fait de Lait de femme ou de vache, de safran, & des mucilages de semences de coins, en la manière que je l'ay dit en la cure de l'ophthalmie ; & cela tant pour appaiser la douleur, que pour amollir l'ulcere & le disposer à une suppuration louable, laquelle étant arrivée & l'inflammation appaisée, on quitte ces collyres pour se servir de celui énoncé dans l'article précédent.

Les ulcères dont je viens de parler deviennent quelques-fois si malins, qu'ils tiennent des ulcères chancreux : pour lors les douleurs en sont cruelles, non-seulement à l'œil, mais dans toutes les parties voisines & particulièrement à la partie antérieure de la tête, & aux tempes, à cause de l'inflammation continuelle de la

ou dans le mortier, on les broye déréchef & on les met dans de l'eau comme dessus, ce qu'on continue jusques à ce qu'on ait ainsi réduit toute la Tuthie en poudre si subtile, quelle puisse être enlevée par l'eau : ensuite on laisse reposer l'eau de lotions jusques à ce quelle soit claire, & que toute la Tuthie se soit précipitée au fond, on verse l'eau par inclination, & on en remet de nouvelle sur la poudre, on l'agite déréchef, & on la laisse reposer pour la verser comme dessus ; enfin on verse sur la poudre restante de l'eau de roses & de fenouil ou autres eaux ophthalmiques, & on procede de même ; & apres on fait seicher la poudre à l'ombre, ou on la réduit en Trochisques, que l'on serre pour le besoin. Voilà ce qu'on appelle Tuthie préparée ou lavée.

2. Le Plomb, se brûle ou calcine en deux manières, sans addition, ou avec addition.

cornée & de la conjonctive, causée par l'humeur acré & maligne qui découle de ces ulcères, leurs bords paroissent plus élevez & plus durs, & les vaisseaux qui les environnent deviennent tres apparens & variqueux: souvent ils s'appaisent & semblent se cicatrifer; mais peu de jours apres ils se renouvellent. Ils sont tres difficiles à guérir, & souvent même ne guérissent que par la perte entière de l'œil.

On ne doit point négliger les remèdes généraux dans cette rencontre; & pour les topiques, on se servira du précédent collyre si les malades le peuvent supporter, ou si les ulcères ne s'irritent point ensuite de son application; sinon, on en ôtera la myrrhe, ou bien on se contentera seulement d'un collyre fait *Avec les mucilages de semences de coins & de lin, tirez avec les eaux de fray de grenouilles & de plantain*, dont on continuera l'usage jusques à cequ'on voye qu'ils ne soient plus irrités; alors on reprendra le précédent collyre, & dans la suite, si ces ulcères se rectifient, on achevera de les guérir comme les autres. Observant pendant tout leur

*Sans addition*: on le fait fondre dans un pot de terre propre à soutenir le feu, ou dans une cuillère de fer sur un feu modéré, l'agitant continuellement avec une spatule de fer, & separant de tems en tems la poudre grise tirant sur le jaune qui s'amasse dessus, & continuant ainsi jusques à ce que tout le plomb soit converti en cette poudre ou chaux; on la lave ensuite & passe par l'eau de même que la tuthie.

*Avec addition*: le plomb étant fondu comme dessus, on jette dessus petit à petit environ la moitié de son poids de souffre en poudre, remuant continuellement avec une spatule de fer jusques à ceque le souffre soit entièrement consommé; & par ce moyen le plomb se brûle plus promptement que dans la préparation précédente, & se convertit en une poudre obscure qui est proprement ce qu'on appelle *Plomb brûlé*. On broye cette poudre sur le porphyre on dans le mortier, & on la lave &

traitement ce que j'ay dit à l'occasion des ophthalmies opiniâtres.

Quand l'ulcere est *Sordide & pourry*, ce que dénotent la sanie noirâtre, épaisse, inégale & mauvaise, & la pourriture de la cornée dont les pellicules corrompues s'élèvent en tumeur & se divisent en filaments par l'humidité maligne qui les abreuve, on doit beaucoup craindre que toute la cornée ne se rompe & que toutes les parties intérieures ne s'écoulent : c'est pourquoi on doit travailler promptement à arrêter le progrès de cette pourriture autant qu'on le peut, par l'usage des collyres qui desseichent puissamment, & qui absorbent le virus malin & putrefactif dont la cornée est imbuë.

Si cet ulcere ambule, pourrit, corrode & ronge promptement l'œil & les parties voisines, jette un pus puant & en quantité, excite une grande douleur, qui est suivie de fièvre & quelques-fois de cours de ventre, les Latins l'appellent, *Ulcus depascens*, qui ne différant de l'ulcere sordide que parceque ses progrès sont

Les Grecs  
N O M E.

passer par l'eau de même que la tuthie. On se sert également de ces deux préparatiops de plomb.

La *Ceruse* & la *Litharge*, qui sont d'autres especes de plomb calciné, n'ont besoin d'autre préparation que d'être pulvérisées, lavées & passées par l'eau comme la tuthie.

3. L'*Antimoine crud*, se pulvérise, se lave & se passe par l'eau de la même manière que la tuthie. On se sert également *Du soye d'antimoine*, que l'on pulvérise & lave de même.

On lave & passe par l'eau tous ces remedes pour les adoucir & pour les rendre en poudre impalpable, afin qu'ils se puissent mesler plus aisément dans les liqueurs, & qu'étant introduits dans l'œil, ils ne l'offensent par leur apreté, & qu'ils agissent plus efficacement. On doit agiter les collyres ou ces remedes entrent, à chaque fois qu'on s'en sert; afin que les poudres, qui, quoique subtiles, se précipitent toujours au fond à cause de leur pesanteur, soient répandues également dans toute la liqueur.

plus

plus prompts & plus violents, ne demande point que l'on change l'intention précédente.

Pour l'accomplir, on se sert du collyre fait Avec quinze grains de verdet, dix grains de camphre, un scrupule de myrrhe & une demie drachme de sucre candit, qu'on dissout dans Deux onces des eaux de roses & d'absinthe, rendues mucilagineuses par l'infusion De dix grains de gomme tragacanth. Et comme le verdet se trouve souvent mêlé de beaucoup d'impuretés, il est bon de le dissoudre d'abord avec la quantité des eaux susdites, les laisser reposer quelques heures & ensuite en tirer à clair la liqueur colorée, qu'on passe par un linge fin & dans laquelle on dissout la gomme, le camphre, la myrrhe & le sucre à la manière ordinaire.

Ou bien, on se sert de celui fait Avec quinze grains de vitriol de chypre, un scrupule de myrrhe & une drachme de miel rosat, qu'on dissout dans pareille quantité Des eaux susdites.

On augmente ou diminue la dose Du verdet ou Du vitriol, suivant le degré de la pourriture & la constance du malade à supporter la douleur que causent ces violents remèdes.

Il vaut mieux que ces collyres soient un peu plus chargez De verdet ou De vitriol, que de n'y en avoir pas assez, afin d'arrêter plus promptement le progrès de la pourriture. S'ils causent un peu plus de douleur, & augmentent davantage l'inflammation, ces symptômes n'en durent pas si long-tems, puisqu'on en cesse l'usage si-tôt que la pourriture est arrêtée, & dailleurs la douleur & l'inflammation qui est excitée par ces re-

medes se calme bien-tôt après qu'on les a abandonnez: au lieu que s'ils en étoient moins chargez, ils agiroient si lentement qu'ils n'arrêteroient qu'avec peine la pourriture & leur longue application feroit que les malades en souffriroient davantage, tant par la douleur que par l'inflammion qui augmenteroit plus par une irritation continuë, quoique moins violente, que par une plus violente & qui ne feroit que passagère.

La manière de se servir de ces collyres, n'est point différente de celle des autres: il faut seulement remarquer qu'on n'en doit appliquer que trois ou quatre fois par jour, à cause de la douleur qu'ils excitent: & dans les intervalles de leur application, se servir des collyres anodins & rafraichissans, comme je l'ay déjà dit ci-dessus. On choisira dans le chapitre de l'ophthalmie ceux qui y conviendront le mieux, & toujours par rapport à la douleur, à l'inflammation & aux autres accidens qui les suivent. Et si-tôt qu'on voit la pourriture arrêtée; ce qu'on connoît quand les pellicules pourris se desseichent & commencent à se separer des parties saines de la cornée, qu'un pus blanc, uni, & épais, paroît, & que les autres symptomes s'appaissent, on cesse ces collyres pour se servir de celui que j'ay proposé ci-dessus, pour l'ulcere profond & peu malin, ou de quelque autre de semblable vertu, parce qu'alors on ne doit plus travailler qu'à mondifier doucement, incerner & desseicher l'ulcere.

Si les collyres secs ont lieu, c'est particulièrement dans ces sortes d'ulceres, pourvû que l'inflammation ne soit pas considérable, comme il arrive quelques fois.

Et comme leur vertu est plus unie & plus forte par consequent, on ne met dans leur composition ni *Verdet*, ni *Vitriol de Chypre*, ni autre remede de pareille force, de crainte de trop irriter la conjonctive & la membrane intérieure des paupières; ce qui augmenteroit trop considérablement l'inflammation & la douleur: on se contente donc de les faire *Avec vingt grains d'aloës, quinze grains de vitriol blanc*, qui est beaucoup moins violent que celui de chypre, quoiqu'il ait au moins autant d'astringtion, *Dix grains de sel de saturne, une demie drachme de tuthie préparée, autant d'iris de florence, & une drachme de sucre candit*, qu'on réduit en poudre tres subtile, pour, avec un tuyau de plume en souffler deux ou trois grains sur l'ulcere: l'œil étant ensuite fermé, ce collyre se fond avec les larmes, s'épanche par tout l'œil & agit de même que les autres collyres. On en reitere l'application trois ou quatre fois par jour, observant ce que j'ay dit ci-dessus pour appaiser la douleur.

On se sert aussi pour ces ulceres de collyres en forme de liniment, que l'on fait *Avec deux drachmes de myrrhe, un scrupule de vitriol blanc, douze grains de camphre, & une demie once de sucre candit*, qu'on réduit en poudre, dont on remplit les cavités *De plusieurs blancs d'aufs*, qu'on a fait durcir & dont on a ôté *Les jaunes*, on reunit ces blancs, on les lie avec du fil, & on les met à la cave ou en un lieu humide, sur une claye posée sur un bassin de fayance ou de terre vernissée, pour recevoir la liqueur qui en coulera, dans laquelle on trempe l'extrémité d'une plume de l'aile de quelque petit oiseau dont on touche l'ulcere quatre ou cinq fois par jour, observant ce que dessus.

D d d ij

Les ulcères causez & entretenus par une fluxion habituelle d'humeurs pituiteuses & âcres, qui se fait non seulement sur les yeux, mais aussi sur les jouës, le nez, les lèvres & autres parties voisines, & qui même les ulcère souvent, se traitent de la même manière que ceux avec lesquels ils ont rapport en tant qu'ulcères: cequ'il y a de plus à ajouter, c'est qu'on doit travailler fortement à détourner ces humeurs & à les détruire, tant par les remèdes généraux que spécifiques, sans quoi ces ulcères ne guérissent pas; & sur les ulcères croûteux qui se font aux nez, au lèvres & autres parties, se servir *Du beurre de saturne*, ou *De pommades desiccatives*, ou autres remèdes semblables.

Lorsque les ulcères, de quelque nature qu'ils ayent été, sont mondifiez, si on voit que la cornée soit fort émincée & quelle commence à s'élever en bosse, on se sert des collyres desséichants & astringents, que l'on fait *Avec une demie once d'écorces de grenades*, & deux gros de racines de grande consoude, que l'on pile grossièrement & que l'on fait bouïllir dans *Six onces des eauës de roses* & de plantain, & dans quatre onces de la coulûre, on dissout *Un scrupule des trochisques blancs de Rhasis*, vingt grains de tuthie, quinze grains d'alum, dix grains de camphre & une demie drachme de sucre candit.

Au lieu des *Trochisques blancs de Rhasis*, on se sert également dans ces collyres *De la ceruse lavée*, ou de la *litharge lavée*; on y ajoute quelques-fois *La pierre hamalite*, préparée de la même manière que la tuthie, *La corne de cerf*, calcinée & réduite en poudre tres subtile, ou *Les coquilles de limaçons*, ou celles d'œufs, préparées

de même: la dose de ces remèdes est depuis *vingt grains* jusques à *Une demië drachme*, & même plus si on veut plus fortement dessécher; cela s'entend dans la quantité de la liqueur susdite.

Ou bien on les fait *Avec les feüilles & les extremités tendres de ronces, de bourse de pasteur & les fleurs de roses rouges*, qu'on fait cuire dans *L'eau de grande consouïde*, pour faire la liqueur du collyre, on ajoute même *Les fleurs de grenades ou son écorce, & les galls vertes*, quand on veut que la liqueur ait plus d'astringtion, & dans *Quatre onces de cette liqueur on dissout de l'aloës, de la ruthie, de l'antimoine, des coques d'œufs calcinées, & de la sarcocole, de chacun douze grains, du saffran & du sel de saturne, de chacun huit grains*, pour s'en servir de même que du précédent.

Observez que où *Les gallès, & autres simples de cette nature entrent*, on ne doit point mettre de *Vitriol*, parcequ'il noirciroit le collyre comme de l'encre, mais substituer à sa place *Le sel de saturne ou l'alum*.

Les ulcères étant entièrement desséchez & cicatrisez, s'il reste de la foiblesse à l'œil, on employe les collyres fortifiants, dont j'ay parlé à la fin de la cure de l'ophthalmie.

J'ajoutéray en finissant ce chapitre, par forme d'avertissement, que toutes les fois qu'on pansé les ulcères des yeux, on doit avoir soin de nettoyer & d'ôter la chassie qui s'amasse dans les yeux ou autour des paupières, tant en les lavant avec des eaux ophthalmiques, qu'en les essuyant doucement avec des linges bien blancs. Qu'on doit faire tiédir tous les collyres ou autres re-

medes dont on se sert avant que de les couler dans les yeux, ou les appliquer dessus, ne devant jamais se servir de remedes actuellement froids sur ces parties. Que si la douleur est grande, il faut couvrir les deux yeux, quoi qu'il n'y en ait qu'un d'affecté, & cela afin que l'œil malade qui suivroit les mouvements du sain, soit en repos. Que les compresses doivent être de linges bien blancs, pliées en quatre doubles au plus, pour ne point trop charger l'œil, & qu'on doit, autant qu'on le peut, les renouveler à chaque pansement.

Que les bandages doivent être seulement contentifs, évitant le nombre des circonvolutions si on les fait avec la bande roulée, & le nombre des doubles linges, si on se sert de mouchoirs ou de serviettes. Qu'on doit faire coucher le malade sur son dos, la tête un peu élevée, ou s'il n'y peut demeurer, l'avertir de ne se pas coucher du côté de l'œil malade, & lui recommander de garder le plus de repos qu'il pourra. Toutes ces choses ne regardent pas seulement le traitement des ulcères, mais aussi celui de toutes les autres maladies de l'œil, qui sont de consequence.

---

6. *Des Symptomes qui suivent les ulcères des yeux.*

#### CHAPITRE XVIII.

*De la chute de l'Uvée ou Staphylome, 1. Symptome.*

**Q**uand ensuite des grands ulcères virulents & corrosifs qui rongent insensiblement la cornée, ou des ulcères putrides qui en occupent une grande par-

tie & qui la font tomber en pourriture, cette membrane se romp entièrement, ou quand elle est autrement rompue par des instruments piquants, tranchants, ou contondants, non-seulement l'humeur aqueuse s'écoule, mais souvent aussi la plûpart des parties intérieures du globe sortent de l'œil. Comme j'ay parlé de cette maladie commune à tout le globe au chapitre 9. je n'en diray rien ici davantage.

Mais quand les ulcères sont moindres & fort profonds, ou ils éminent si fort la cornée, quelle se relâche & forme une bosse en dehors, ou ils la rompent entièrement: & alors si l'uvée se rencontre au dessous, elle est poussée au travers de cette rupture par l'humeur aqueuse, & forme une tumeur en dehors, qui prend différentes figures, suivant que cette rupture est plus ou moins grande: & si l'uvée ne se rencontre point au dessous de la rupture, comme lorsqu'elle se fait vis-à-vis de la pupille, l'humeur aqueuse s'écoule.

Nos Auteurs appellent, *Proptosis*, toutes les éminences ou tumeurs particulières que l'on remarque au dessus de la cornée, soit quelles soient formées par la cornée éminente & relâchée, ou par l'uvée qui se pousse au travers de la rupture de la cornée; comme ils appellent aussi de ce nom tous les forjettemens du globe de l'œil hors de l'orbite: ainsi je ne me serviray point de ce terme, trop étendu, pour signifier ces especes de tumeurs que l'on comprend sous le nom de *Staphylome*.

Ces sortes de tumeurs se divisent ordinairement en quatre especes, qui tirent leurs noms des choses auxquelles elles ressemblent. La *Première*, qui est la prin-

**A.**  
STAPHY-  
LOMA.

cipale & comme générale, dont la base est large & la superficie arrondie, ressemblant à peu près à la moitié d'un grain de raisin, se nomme à cause de cela, *Staphylome*, <sup>A.</sup> ou *Raisnière*; & est de deux sortes: l'une quand la cornée est si évincée & relâchée que l'humour aqueux, qui naturellement remplit avec quelque violence le globe de l'œil pour l'entretenir dans sa grosseur & rondeur naturelle, trouvant moins de résistance de ce côté là, pousse cette membrane en dehors, & la fait élever en une bosse qui est pour l'ordinaire de la même couleur de la cornée; ainsi dans le commencement quand cette membrane est encore ulcérée, elle est d'une couleur obscure, & quand elle est entièrement cicatrisée, elle est blanche & luisante: l'autre, quand la cornée est entièrement rompue, & que l'humour aqueux pousse l'uvée au travers de la rupture & la fait sortir en une bosse ronde & noire, à cause de la couleur de cette membrane.

**B.**  
MELON,  
ou  
Malum.

La *Deuxième espèce*, est quand la membrane uvée est sortie en si grande quantité, quelle forme une tumeur & plus grande & plus grosse que la précédente, représentant en quelque façon une petite pomme; alors le *staphylome* change de nom & on l'appelle <sup>B.</sup> *Une pomme*.

La *Troisième*, est quand l'uvée étant ainsi avancée & sortie dehors, s'endurcit & se resserre à la base de la tumeur quelle forme, ou que la cornée s'endurcit pareillement & se resserre, en telle sorte que la base de la tumeur étant fort rétrécie, la tumeur en paroît éminente & arrondie en manière de la tête sphérique d'un  
cloud

cloud ; ce qui lui fait changer le nom De *pomme*, en celui de *Cloud*.

La *Quatrième*, est alors que la rupture de la cornée est si petite que l'uvée qui s'avance en dehors forme une tumeur qui n'est pas plus grosse que la tête d'une mouche, qui à cause de cette ressemblance se nomme *Tête de mouche*.

Toutes ces tumeurs se trouvent quelques-fois irrégulières dans leurs figures, y en ayant des *Oblongues*, des *Angulaires*, des *Meurales*, & autres, qui ne dépendent aussi que des différentes figures de la rupture de la cornée, ou de ce que l'uvée prête plus aisément en des endroits & résiste plus en d'autres.

Les trois premières especes détruisent entièrement la vue & causent une grande difformité à l'œil ; la quatrième especie ne cause pas tant de difformité, quelque partie de l'œil quelle occupe, & ne détruit pas entièrement la vue quand elle se trouve dans la cornée opaque ; mais quand elle est dans la cornée transparente, elle la détruit presque toujours, ou la diminue considérablement, tant à cause du des-rangement de l'uvée, que par la cicatrice qui reste de l'ulcere qui a précédé.

On peut mettre ces maladies au nombre des incurables, puisque par les remèdes on ne peut rétablir la vue, & que ceux que l'on fait ne sont que pour empêcher l'accroissement de ces tumeurs, ou pour diminuer un peu la difformité, encore faut-il s'y prendre de bonne heure.

Ainsi si-tôt que l'on voit que la cornée émincée s'élève en bosse, ou qu'étant rompue l'uvée se présente en

E c c

c.  
HELOS,  
ou  
Clavus.

d.  
MYOCER-  
PHALON,  
& des Ara-  
bes,  
Formicalit.

dehors, il faut se servir des mêmes collyres desséchants & astringens énoncez à la fin du chapitre des ulcères, afin de resserrer & de dessécher ces membranes. Il est vrai que tous les remèdes qui ont beaucoup d'astringion enflamment un peu les parties ulcérées & causent de la douleur; à cause que resserrants les fibres, ils suppriment l'écoulement des matières, qui étant retenues, sont la cause de cette inflammation; mais on remarquera que cette légère inflammation favorise le rétrécissement des parties divisées, parceque les fibres étant alors pressées les unes contre les autres, elles y demeurent dans une espèce de repos, ce qui fait quelles s'unifient insensiblement, & ne sont plus en après si en état de se relâcher. On ne doit point craindre dans ce tems là de mauvaises suites de cette légère inflammation causée par l'action de ces remèdes, puisque je suppose que l'ulcère est mondifié & pres à se cicatrifer, ou tout au moins en bonne suppuration; & que de plus on peut cesser ces remèdes, si on voit que les bords ulcerez de la rupture se salissent, pour se servir des collyres mondifiants & simplement desséchants, jusques à cequ'ils soient mondifiez une seconde fois, & ensuite remettre en usage les collyres susdits. On observera aussi que pendant l'usage de ces collyres, il est toujours bon d'appliquer sur tout l'œil une compresse trempée dans quelqu'un des collyres rafraichissans proposez pour l'ophthalmie, & cela pour deffendre les paupières de l'inflammation.

Souvent ces remèdes diminüent les staphylomes recents, ou tout au moins les empêchent d'augmenter;

mais quand ils sont plus vieux, ou que les bords de la cornée sont cicatrisés, ou que l'uvéa est fort déjetée en dehors, comme dans la seconde ou troisième espèce, ou que cette membrane est déjà endurcie, tous ces remèdes n'y servent de rien, & il n'y auroit plus que l'opération, si elle réussissoit comme on se le propose. Voici la manière de la faire.

Le Chirurgien étant assis, fait asseoir le malade à ses pieds, & le prie de renverser & d'appuyer la tête sur ses genoux : ensuite, si c'est un staphylome à base étroite, il prend une éguille enfilée d'un double fil de lin, & l'œil étant ouvert, il la passe par le milieu de la base du staphylome, commençant du côté du grand angle & finissant vers le petit : le fil étant passé il le coupe près de l'éguille, & prend les deux extrémités d'un même fil, & fait un nœud de Chirurgien à côté de la base du staphylome, serrant modérément de crainte de la couper, mais assez pour la faire mortifier : il fait un semblable nœud de l'autre côté avec l'autre fil, & le staphylome étant ainsi lié tombe ensuite, se séparant insensiblement. Si même il est fort gros, on l'ouvre par la pointe après qu'il est lié, afin de le vider & d'apporter par ce moyen quelque soulagement au malade. L'opération faite, on coule dans l'œil, & on applique dessus quelques collyres rafraichissants & anodins, prenant garde en levant l'appareil dans les pansements suivans, de tirer les fils, de crainte de faire séparer trop tôt le staphylome, parceque l'œil se vuideroit & s'enfonceroit. Le staphylome étant tombé, on panse l'ulcère restant avec les collyres mondifiants &

E c c ij

deffichants, comme je l'ay dit au chapitre précédent.

Voilà à peu près la manière d'opérer de Celse, & que tous ceux qui ont écrit depuis lui ont suivie. Les manières d'opérer de Paul & d'Aëce n'en different qu'en ce que le premier passe d'abord de bas en haut au travers de la base du staphylome une simple éguille, & en passe une autre enfilée d'un double fil du grand au petit angle par dessous la première, & procedé au reste comme dessus; la première éguille qu'il retire apres que le staphylome est lié, ne servant que pour le tenir plus en état pendant l'opération: & que le second se sert de deux éguilles enfilées chacune d'un double fil qu'il passe en chi X majuscule à la base du staphylome, & fait quatre nœuds aux quatre côtez de la base, c'est à dire un nœud avec chaque fil; avertissant auparavant que les staphylomes, dont la base est large & les veines pleines de sang, sont difficiles à guérir, & que ceux qui sont fort éminents, dont la couleur est changeante, & qui causent une douleur qui se communique aux tempes, sont incurables, & ne demandent que des remedes propres à appaiser la douleur.

Si je rapporte les manières de faire l'opération du staphylome que nos Anciens ont proposées & que tous nos Modernes enseignent sans (je pense) les avoir pratiquées; ce n'est que pour contenter ceux qui ne les veulent pas ignorer, & pour avoir occasion d'en dire mon sentiment, fondé sur la raison & sur ce que j'en ay vû par expérience.

Il y a bien trente ans que je vis faire une semblable opération par un Chirurgien habile Opérateur, qui o-

pera à la manière de Celse & comme je l'ay dit ci-dessus ; la ligature fut faite si à propos , que le fil & le staphylome ne tomberent que le neuf ou dixième jour de l'opération , mais la playe de l'uvée ne se trouva point fermée & l'œil se vuida entièrement & se flétrit ; cependant l'ouverture de la cornée se ferma & cicatrisa dans la suite , apres une suppuration qui arriva. Voila la seule opération que j'aye vû faire.

Il y a environ quinze ans qu'un homme qui avoit un staphylome de la troisième espece qui l'incommodoit fort , parce qu'avençant beaucoup , il étoit rencontré des cils des paupières , qui par leur frottement l'irritoient continuellement , cequi lui causoit de l'inflammation , de la douleur & un larmoïement incommode , me vint trouver pour me prier de lui ôter : je l'avertis que son œil pourroit se vider , dont il ne se soucia point pourvû qu'il fût soulagé. Je le liay d'un seul fil , sans me servir d'éguille , parceque la balle en étoit fort étroite , il tomba sept ou huit jours apres , & il resta une petite fistule par laquelle l'humeur aqueuse s'écouloit de tems en tems. C'est la seule opération du staphylome que j'ay faite , ne l'ayant point voulu entreprendre depuis , comme je l'avois toujours refusé auparavant.

En effet , réfléchissant sur l'issuë de ces deux opérations , je ne vois pas qu'il en puisse arriver autre chose dans la plupart des opérations qu'on pourroit faire. Car si on considère que l'uvée est une membrane tres mince , que sa superficie intérieure dans cette maladie est continuellement abreuvée de l'humeur aqueuse , & que l'extérieure ne touche qu'à la cornée qui est une

autre membrane fort solide, on doit juger de la difficulté que l'uvéé a de s'unir à l'endroit de la ligature, puisque d'un côté le peu de suc nourricier quelle peut fournir & qui seul est capable de faire cette union, est continuellement affoibli par l'humeur aqueuse, & que de l'autre la cornée qui est sèche & peu fournie de sang ne lui peut guères fournir de ce suc, & cela d'autant plus que cette membrane a contracté une callosité dans le contour de sa rupture: de sorte que quand même il y auroit déjà un commencement d'union dans l'uvéé, elle ne pourroit subsister, la ligature étant tombée, à cause de l'effort de l'humeur aqueuse qui déjà a été la cause du staphylome, comme je l'ay dit au commencement de ce chapitre: ainsi l'œil est toujours en péril de se vider & se flétrir, si la rupture de la cornée est tant soit peu considérable, ou il doit rester presque toujours une fistule si cette rupture est fort petite, comme il est arrivé dans les deux opérations précédentes.

Pour les staphylomes à base large, soit qu'ils viennent de ce que la cornée est évincée, & relachée, ou de ce qu'étant rompuë l'uvéé est poussée dehors, les novices peuvent aisément juger qu'ils ne peuvent soutenir l'opération, quand même on passeroit en leur base deux éguilles en chi à la manière d'Aëcc, parceque ces membranes étant fort éloignées dans la base du staphylome, il seroit impossible de les rapprocher & de les joindre ensemble par les nœuds du fil sans les déchirer & sans procurer en même tems l'écoulement de l'humeur aqueuse & des autres parties intérieures de

l'œil, & cela à cause de la plénitude du globe.

Puisque l'issuë de ces opérations est si douteuse, & que l'avantage que les malades en peuvent retirer est de si peu de conséquence, ne consistant que dans une légère diminution de la difformité que ces maladies apportent; il est assez inutile d'exposer les malades aux douleurs que cause l'opération, & qui souvent aigrissent & augmentent ces maladies; à moins que les staphylomes avançant extraordinairement en dehors, ne soient irrités par la rencontre des cils: en ce cas pour éviter cette incommodité, on pourroit les lier si leur base est fort étroite, comme je l'ay dit dans la seconde observation; sinon, les couper dans leur pointe pour faire écouler l'humeur aqueuse, parcequ'alors les membranes se retirent en dedans & le staphylome disparaît; cela fait, mettre dessus un peu de poudre faite avec parties égales de tuthie, d'iris & de sang de dragon, pensant ensuite l'œil avec les collyres rafraichissants & anodins, & la douleur étant appaisée, avec ceux qui mondifient & desseichent, comme je l'ay dit en parlant des ulcères. On évitera ainsi les douleurs que les autres manières d'opérer causent; puisque de quelque manière qu'on opere, on ne peut éviter que l'œil ne se vuide & se flétrisse, ou qu'il ne demeure fistuleux.

Dans tous les autres cas, il ne faut point toucher aux staphylomes, d'eux-mêmes dans la suite du tems ils se retirent un peu & diminuent en se desseichant, & souvent leur superficie blanchit; en telle sorte que la difformité paroît moins, & que les malades peuvent tenir l'œil ouvert sans souffrir de douleur.

*Suite des Symptomes qui suivent les Ulceres des Yeux.*

CHAPITRE XIX,

*De la Fistule de la Cornée, 2. Symptome.*

**U**N autre symptome qui suit, mais rarement, les ulceres des yeux quand la cornée se romp, c'est *La fistule*. Elle arrive quand la rupture est fort étroite, & que les bords deviennent calleux, enforte qu'il demeure au milieu un petit trou rond. Elle suit aussi les playes faites par quelques instruments piquants lors quelles dégènerent en ulceres calleux.

Ce qui suit cette maladie, est que l'humeur aqueuse se vuide de tems en tems, & alors les membranes paroissent affaisées & flétries : & comme cette humeur se reengendre continuellement, comme je l'ay dit ci-devant, deux ou trois jours apres l'œil paroît aussi plein qu'au paravant ; mais il ne reste pas long-tems en cet état, car si-tôt que cete humeur étend un peu plus le globe, elle recommence à suinter & couler comme devant.

Quand la fistule est dans la cornée opaque & que la cicatrice du tour n'a pas une grande étendue, les malades peuvent distinguer les objets quand le globe est plein, pourvû qu'il n'y ait rien de dérangé au dedans de l'œil, mais non, quand l'humeur aqueuse est écoulée : & quand elle est dans la cornée transparente, l'a-veuglement la suit presque toujourns en quelque endroit quelle soit, parcequ'il est impossible que l'iris ne s'altere dans sa situation, & que dailleurs la cornée ne perde

perde sa transparence par la cicatrice de l'ulcere qui a  
causé la fistule. 409

Si pour guérir les fistules il faut ôter ou consumer la callosité des bords des ulcères fistuleux pour le pouvoir unir ensuite; on juge bien que cela ne se peut pratiquer aux fistules de la cornée, & qu'ainsi elles sont sans remèdes. Je n'en ay vû encore que quatre, une arrivée après l'opération du Staphylome dont j'ay parlé ci-devant, deux autres qui avoient succédé à des ulcères étroits qui avoient rompu la cornée, & une autre qui étoit survenue après une playe faite d'un éclat pointu de bois qui avoit percé la cornée opaque vers le petit angle de l'œil, mais elle se ferma sept ou huit mois après, s'y étant engendré un petit bouton de chair qui s'endurcit & s'unit, de manière que depuis la fistule ne coula plus, même le malade voyoit assez pour se conduire de cet œil.

*Des excroissances de Chairs, 3. Symptôme.*

Quoi que la cornée soit une membrane solide & qui paroît très peu fournie de sang, il ne laisse pas quelques-fois de survenir aux ulcères dont elle est affectée, & même ensuite des playes, *Des excroissances de chairs*, plus ou moins grandes, & qui sont tantôt *Fort éminentes & fongueuses*, tantôt *Assez fermes mais sans malignité*, & d'autres fois *Si malignes*, quelles tiennent *Du cancer*.

Les ulcères ou playes qui arrivent à la cornée opaque, sont les plus sujets à ces *Excroissances de chairs*, à cause du plus grand nombre de vaisseaux dont elle est arrosée en sa superficie, & de la nature des membranes qui

forment le blanc de l'œil : il s'y en fait cependant quelques-fois dans les ulcères de la cornée transparente ; & même quand la cornée est rompuë , quelques-unes ont leur fondement sur l'uvée , comme je le feray voir dans l'histoire suivante.

Lorsque ces excroissances ne sont pas de conséquence , elles se traitent avec les collyres desséichants & un peu astringents , ou bien , avec le collyre sec fait *Avec parties égales de sucre candit , de tuthie & d'iris de Florence*. Si ces remèdes ne sont pas assez puissants pour les desséicher , ou que ces excroissances soient plus considérables , on ajoute au collyre sec susdit , *Un peu de poudre d'alum brûlé* , dans la dose de moitié d'une des autres drogues , on augmente même cette dose suivant qu'on le juge nécessaire : quelques-fois aussi au lieu *D'alum* , on se sert *Du vitriol blanc calciné* , & cela quand ces excroissances résistent aux plus doux cathérétiques : on est même obligé , mais rarement , de passer à de plus violents remèdes , comme on le va voir.

Il suffit de souffler sur ces excroissances un peu de ces collyres secs avec le tuyau d'une plume cinq ou six fois par jour , ou d'en sapoudrer ces excroissances si elles sont grandes ; & s'ils causent de l'inflammation se servir dans les autres tems d'un collyre anodin & rafraichissant , comme je l'ay dit ci-devant en d'autres rencontres.

Quand ces excroissances sont excessives , on est quelques-fois obligé de les lier , si cela se peut , sinon , de les couper pour avancer besogne , achevant après de les desséicher avec les collyres secs susdits.

La plus grande excroissance de chair que j'aye vüe  
 & partie dans la cornée transparente en la partie infé-  
 rieure de l'iris, fut en un nommé Nicolas Noël dit la  
 seine, qui servoit dans les troupes en qualité de Cava-  
 lier, il y a dix-huit ou vingt ans. Elle étoit si considé-  
 rable quelle s'avançoit hors les paupières comme un  
 champignon qui couvroit tout l'œil & étoit horrible à  
 voir. Plusieurs Chirurgiens des Hôpitaux d'Armées &  
 des Troupes, à cequ'il me dit, l'avoient déjà extirpée  
 plusieurs fois par ligatures & avec les ciseaux, & avec  
 des remedes, mais trois semaines ou un mois apres  
 elle repulluloit si fort quelle étoit dans le même état  
 d'auparavant; ainsi l'ayant jugée incurable, il fut con-  
 gedié. S'étant retiré dans ce lieu, il me vint trouver  
 pour l'en delivrer, & le soulager des cruelles douleurs  
 qu'il souffroit: m'ayant dit ceque dessus & ayant exa-  
 miné cette excroissance & reconnu quelle n'étoit point  
 chancreuse, quoi qu'un peu maligne, je me détermi-  
 nay à la consommer avec les cathérétiques; j'en ap-  
 pliquay quelques-uns, mais en vain: cela m'obligea à  
 me servir d'une poudre faite *Avec une partie de sublimé  
 corrosif & quatre parties de croûte de pain bien desseichée,*  
 j'en sapoudrois un peu avec les doigts toute la superfi-  
 cie de l'excroissance, & si-tôt que je voyois les chairs  
 blanchir, je lui lavois l'œil avec des eauës ophthalmi-  
 ques un peu tièdes, pour empêcher le sublimé dissout  
 dans les humidités de l'excroissance d'agir sur les par-  
 ties voisines, & ensuite j'y appliquois des compresses  
 trempées dans le collyre fait *Avec le blanc d'œuf & l'eau*

*rose.* Les escharres se formoient assez promptement,omboient le soir ou le lendemain matin, étant tombez j'y appliquois de nouveau de la poudre & procedois comme dessus. Dans quatre jours tout cequi excédoit les paupières fut consommé : alors j'affoiblis ma poudre y ajoutant de la croûte de pain, & quand je l'appliquois je tenois les paupières ouvertes jusques à cequ'elle eût agi & que j'eusse lavé l'œil comme dessus, & cela pour deffendre la partie intérieure des paupières. Plus j'avançois vers la racine & plus les chairs étoient solides & plus aussi la douleur que ma poudre caufoit étoit grande; cependant les escharresomboient à l'ordinaire & je ne remarquois pas plus d'inflammation à l'œil. Dans trois autres jours l'excroissance se trouva consommée à niveau de la cornée, & je reconnus alors que sa base n'occupoit pas plus de place que la moitié du petit ongle, que la cornée étoit ulcérée & rompuë de la même grandeur, & que les racines de cette excroissance passoient au delà & avoient leur fondement sur l'uvéa : cela m'obligea à quitter cette poudre pour me servir d'une autre moins violente, mais nonobstant son usage les chairs repulluloient de jour à autre; je repris donc la précédente pour détruire entièrement toutes les racines de cette excroissance, aussi bien l'œil étoit t'il perdu. Apres la seconde application, comme l'escharre se sépara, non-seulement l'humeur aqueuse s'écoula, mais en même tems le cristallin & le corps vitré fluèrent par l'ouverture, & l'œil étant vuide, toutes les douleurs cessèrent & l'ulcere se mondifia & cicatrifa entièrement en quinze jours de tems

par l'usage d'un collyre mondifiant & desseichant, <sup>473</sup> sans que le malade depuis ce tems la ait ressenty aucune douleur, quoique continuellement exposé à toutes les injures extérieures, étant Marinier de sa profession.

Quand les excroissances de chairs sont veritablement chancreuses; cequ'on connoît par leur dureté, par leur inégalité, par leur couleur diverse, par l'écoulement d'une sanie maligne, virulente & corrosive, qui échauffe & ulcere les parties sur lesquelles elle coule, par les grosses veines qui rampent à la base de ces excroissances & dans les environs, & par la douleur violente de la partie malade qui se communique à la tête & aux tempes; on n'y doit nullement toucher si petites qu'elles soient, parcequelles s'irritent considerablement, non-seulement par les remedes violents, mais encore par ceux qui ont tant soit peu d'acrimonie & de chaleur. Ainsi on doit se contenter d'appliquer dessus des collyres faits *Avec la ceruse lavée ou les autres préparations de plomb, que l'on mesle à la quantité d'une drachme dans quatre onces des eaux distillées de fray de grenouilles, de morelle & de roses, dans lesquelles on fait fondre Quinze grains de gomme Arabique, y ajoutant même Un scrupule de poudre de corne de cerf brûlée ou de coquilles d'aufs, ou autres remedes semblables, capables aussi d'adoucir l'acide malin qui y domine, & de rendre les douleurs qu'il cause plus supportables, en empêchant ou plutôt retardant l'augmentation de ces excroissances chancreuses. & du reste s'efforcer par un bon regime de vivre, & par les remedes généraux, & spécifiques pris intérieurement d'éloigner autant qu'on le peut les suites funestes de cette maladie.*

*Des Cicatrices de la Cornée , 4. Symptomes.*

Lorsque les ulcères ou les playes de la cornée sont guéries, il y reste *Des cicatrices*, de même que dans les autres parties du corps qui ont souffert quelque solution; ces *Cicatrices*, dans la cornée transparente paroissent comme *Des taches blanches*, plus ou moins étenduës & plus ou moins épaissies, selon que les ulcères ou les playes dont elles sont des suites, ont été plus ou moins étenduës ou profondes. Elles sont pour l'ordinaire unies & luisantes, d'autres-fois elles sont enfoncées, & quelques-fois aussi elles sont un peu éminentes & inégales. Dans la cornée opaque souvent elles ne paroissent pas ou tres peu, à cause de la couleur blanche des membranes de la conjonctive, quelques-fois aussi elles paroissent *Rougeâtres ou un peu éminentes*, & d'autres-fois *Un peu obscures*, particulièrement quand les ulcères ont été étendus & profonds.

De toutes les cicatrices de la cornée, il n'y a que celles qui sont sur la cornée transparente vis-à-vis de la pupille qui ôtent ou diminuent la vüe, toutes les autres n'incommodent point, quand dailleurs il n'y a point de changement dans la disposition naturelle des parties intérieures du globe.

Celles qui suivent les ulcères superficiels ne paroissent que comme un léger broüillard qui diminué plus ou moins la vüe, suivant qu'il a plus ou moins d'étenduë, ou plus ou moins d'épaisseur. Et celles qui suivent les ulcères profonds paroissent comme une corne blanche & polie: & comme elles détruisent la transparence de

la cornée, elles empêchent entièrement le passage <sup>415</sup> des rayons de lumière, & cela plus ou moins, suivant celles occupent plus ou moins de place.

Incontinent après la guérison des ulcères, ou des plaies, les cicatrices paroissent avoir plus d'étendue, à cause d'un léger brouillard qui les environne, qui n'étant causé que par un reste d'humeur contenuë entre les pellicules de la cornée, se dissipe quand cette humeur est entièrement resouïte : & alors les cicatrices ne paroissent pas plus grandes qu'étoient les solutions de continuité qui les ont précédé, même elles sont tant soit peu plus petite, à cause du rétrécissement & dessèchement des fibres membraneuses cicatrisées.

C'est une erreur de croire que les cicatrices de la cornée se puissent ôter ou effacer par aucuns remèdes, elles sont absolument ineffaçables & elles subsistent toute la vie, comme l'expérience le fait voir, nonobstant toutes les promesses que la plupart de nos Auteurs font en nous proposant leurs remèdes : s'ils les avoient essayez, ils auroient eux-mêmes reconnu cette vérité. C'est encore une erreur que de s'imaginer de les pouvoir teindre & noircir pour en diminuer la difformité, avec des collyres, ou eneres faites *Avec les galles, les écailles de grenades & de noix, le vitriol, la litharge, le plomb brûlé & autres de cette nature.* Tous les remèdes au contraire avec lesquels on prétend les ôter ou effacer, ou les teindre, & que nos Auteurs proposent en assez grand nombre, seroient plus capables par leur acreté, ou leur astringtion, de les ulcerer de nouveau & de les rendre ainsi plus fâcheuses.

## 7. De l'Aigle, ou Aige, &amp; du Leucoma ou Albugo.

## CHAPITRE XX.

**L**orsque quelques-uns de nos Auteurs parlent des taches de la cornée, ils les confondent souvent avec les pustules, les abcez & les ulceres; & quelques autres qui les distinguent fort bien de ces maladies, les confondent néanmoins entre-elles, & sous ce nom generique de taches, comprennent les cicatrices, l'aigle, & le leucoma, maladies cependant qui different les unes des autres. J'ay parlé des cicatrices, parcequelles sont toujourns des suites des ulceres & des playes, je vais à present traiter des deux autres sortes de taches.

*L'Aigle* ou *Aige*, est une tache blanchâtre qui paroît au blanc de l'œil, & qui est causée par une humeur pituiteuse & gypsée, qui s'amasse par congestion entre les pellicules du blanc de l'œil & la cornée, & qui forme souvent une espece de petite tumeur. Et quand cette humeur ou matière est plus endurcie & quelle forme comme une espece de durillon, c'est ce que l'on nomme, *Poros* ou *Porosis*.

Comme ces maladies sont des especes de petits *Atheromes* de la conjonctive, on n'en doit pas craindre de mauvaises suites: souvent elles n'excedent pas un grain de millet, & quand elles se trouverroient avoir un peu plus d'étendue, il est rare quelles augmentent jusques à incommoder. Si elles sont de nature à suppurer dans la suite, cela se fait sans presque causer de douleur &  
sans

sans aucune inflammation : elles s'ouvrent & il en sort un pus de matière épaisse, & l'ulcere se mondifie avec un peu de poudre d'iris & de sucre candit, qu'on souffle dans l'œil, ou avec quelque collyre mondifiant & desséchant, & il se referme bien-tôt apres. Il y reste cependant une petite tache, même quelques-fois le follicule se remplit, quoique rarement, il se rouvre aussi de même sans autre accident : ainsi il est inutile de les écorcher comme quelques Auteurs le proposent, ou de tâcher de les dissiper par des remèdes, puisqu'on se mettroit en danger, les voulant guérir ainsi, d'exciter une plus grande maladie.

On peut mettre encore au nombre de ces maladies, De petites excroissances de chairs blanchâtres, & d'autres petites excroissances graisseuses, qui se forme sur la conjonctive, dont on voit quelques personnes qui en ont sans en recevoir aucune incommodité, & qui ne demandent aucuns remèdes, à moins quelles ne soient excessives, ce qui est rare : en ce cas on les accroche subtilement avec un petit crochet pointu, prenant garde de n'y point comprendre la conjonctive ; ou on passe au travers une petite éguille courbe, enfilée d'un fil de soye, & pendant qu'on les souleve avec le crochet ou le fil, on les coupe avec la pointe des ciseaux sans offenser la conjonctive ; on y souffle ensuite un peu de la poudre susdite, & on achève la cure avec les collyres mondifiants & desséchants.

Le *Leucoma* ou *Albugo*, est une tache blanche & superficielle sur la cornée transparente, causée par une humeur pituiteuse & comme caséuse qui s'amasse in-

G g g

insensiblement & se glisse au dessous de la surpeau qui recouvre cette membrane, & qui empêche la vüe tant quelle subsiste. Les vicillards & les enfans dont la chaleur est foible, & qui sont travaillez de legeres fluxions habituelles sur les yeux sont les plus sujets à cette maladie; elle est aussi quelques-fois excitée par des causes extérieures.

On distingue *L'Albugo* des cicatrices, en ceque les cicatrices sont pour l'ordinaire d'un blanc luisant, quelles sont sans douleur, & quelles sont des suites des solutions de la cornée, & que l'albugo est d'un blanc non-luisant comme de craie, qu'il est accompagné d'une leger fluxion, d'un peu d'inflammation & de douleur, d'un petit larmoïement, & qu'il arrive sans qu'aucun ulcère ait précédé, au contraire il est en quelque façon le commencement d'un ulcère: on le distingue cependant des ulceres, en ceque dans les ulceres si superficiels qu'ils soient, on y remarque quelque enfonçure & solution, & que leur couleur est sombre ou cendrée, & que dans l'albugo il ne paroît ni enfonçure ni solution hors quand la surpeau se rompt, & que sa couler en est beaucoup plus blanche. Il differe des pustules & des abcez, en ceque leur figure ou tumeur est régulièrement circonscrite, & que celle de l'albugo ne l'est pas, s'étendant tantôt plus dans un lieu que dans un autre, & tantôt étant plus épais & plus blanc dans un endroit, & moins blanc & moins épais dans un autre. Enfin l'albugo differe de l'aigle ou aige, en ceque cette maladie-ci occupe le blanc de l'œil & à peu d'étenduë, & que l'albugo se trouve toujours

sur la cornée transparente & à une plus grande étendue.  
 Quand cette maladie subsiste long-tems, il est à craindre que dans la suite elle n'ulcere petit à petit la cornée, & alors apres sa guérison elle laisseroit un nuage qui ne s'effaceroit point ; au lieu que lorsqu'elle ne dure pas long-tems, pour l'ordinaire il en reste peu de vestiges.

Ainsi on doit travailler à la guérir le plus promptement qu'on peut ; & pour cet effet apres avoir prescrit les remedes généraux propres pour détourner la fluxion habituelle, en détruisant la source de l'humeur qui la cause, on vient aux remedes particuliers qui sont de diverses sortes.

On dissout, détache & nettoie l'albugo avec des remedes *Acres & volatils*, comme *Avec les fiels de brochet, de carpe ou autre poisson ; ou avec Ceux d'oiseaux de proie, de perdrix, ou autres ; dans l'un ou l'autre desquels on trempe la frange d'une plume pour en toucher l'albugo deux fois le jour.*

Ou bien on se sert *De la suie humide de drapeau ou de papier*, que l'on fait brûler entre deux assiètes laissant, assez d'espace pour que le linge ou papier puisse brûler, & ramassant *Cette suie*, on la délaie avec un peu de salive pour en toucher l'albugo comme dessus.

On se sert encore également & de la même manière *De l'huile de gayac, ou de celle de buys.* Et comme tous ces remedes sont acres & cuisants, on nettoie l'œil demie heure apres ou environ, avec un collyre rafraichissant, dans lequel on trempe aussi une compresse qu'on applique sur l'œil malade.

G g g ij

On le mondifie aussi avec une liqueur faite Avec un demi gros de myrrhe, cinq grains de camphre, & cinq grains de vitriol blanc, qu'on dissout dans Deux gros de miel & du suc de fenouil, autant qu'il en faut pour rendre le tout en forme de liniment un peu liquide, dont on touche l'albugo comme dessus.

Le collyre sec fait Avec l'iris, le sucre candir, la myrrhe, un demi gros de chacun & quinze grains de vitriol blanc, y est aussi fort bon. On peut encore se servir d'autres remèdes, mais ceux-ci suffisent.

De quelque manière qu'on ait fait séparer l'albugo, on en finit la cure avec les collyres proposez pour les ulcères superficiels.

---

8. Du Pterygion, ou Ongle.

CHAPITRE XXI.

**L**E Pterygion ou Ongle, est une excroissance de chair membraneuse, qui pour l'ordinaire commence à pulluler au grand angle de l'œil, & s'étend insensiblement & se glisse en manière d'une aile sur & le long de la conjonctive, entre cette membrane & la surpeau qui la recouvre, jusques au cercle extérieur de l'iris, & quelques-fois passe outre & couvre la cornée transparente en telle sorte quelle empêche la vüe. Elle commence aussi quelques fois au petit angle, mais plus rarement, & il est encore rare quelle commence à la racine des paupières; j'en ay vü cependant, mais je n'en ay point encore trouvé qui ayent assez incommodé pour obliger à en venir à l'opération.

Nos Anciens en ont reconnu *De trois especes* : un qu'ils ont appelé *Membraneux*, parcequ'en effet il ressemble à peu près à une membrane charnuë & nerveuse. Le second *Adipeux*, parcequ'il ressemble en quelque sorte à une graisse congelée, étant même plus blanc que le premier, & qu'aussi il se rompt aisément quand on le veut séparer. Le troisiéme, qu'on peut nommer *Variqueux*, étant entrelassé & tissu de quantité de veines & d'arteres assez grosses, d'où vient qu'on l'appelle, *Panniculus*; c'est proprement *Le Sebel* des Arabes; il est le plus fâcheux de tous pour l'inflammation, l'ulcération, le prurit & la douleur qui l'accompagnent le plus souvent.

Ceux qui sont sujets aux fluxions sur les yeux, & ceux qui ont été travaillez de quelque grande inflammation, ou de quelque épanchement de sang entre les membranes du blanc de l'œil, ou de quelque ulcere ou autre semblable maladie du grand angle, sont les plus exposez à cette maladie; parceque toutes ces choses ne peuvent gueres arriver, sans que les vaisseaux capillaires ne soient, ou rompus, ou rongez, ou autrement défigurez; cequi donne occasion au suc nourricier de s'échapper plus abondamment entre les intestices des membranes extérieures de la conjonctive, de s'y figer faute de pouvoir rentrer dans les veines, & de former ainsi les deux premières especes d'ongle; ou au sang de s'arrêter & de s'amasser insensiblement dans les vaisseaux, de les gonfler, de les rendre variqueux, & de produire la troisiéme espece.

*L'Ongle* se forme aussi sans avoir été précédé des ma-

ladies fufdites , & feulement par une legere fluxion d'humeur acree , qui par les prompts defordres quelle caufe aux vaiffeaux & membranes exterieures de la conjonctive , donne aufli-tôt naiffance à l'ongle ; mais cela eft beaucoup plus rare.

*L'ongle adipeux* , n'eft point fujet à devenir malin : *Le membranex & le variqueux* , au contraire , quand ils font caufez ou abbreuvez par une fluxion habituelle d'humeur acree ou falée , deviennent quelques-fois fi malins , qu'ils ne font traitable ni par les remedes ni par l'opération : même le variqueux fans être abbreuvé de cette humeur le devient fouvent , à caufe du fang qui en féjournant dans les vaiffeaux s'y grumelle , s'y feiche , s'y aigrit , & acquiert quelques-fois un degré de virulence capable d'altérer les parties voisines ; d'où vient aufli que le *Sebel* , eft le plus fâcheux des trois efpeces d'ongle.

On demendera peut-être pourquoi l'ongle commence plutôt au grand angle de l'œil qu'au petit , ou à la racine des paupières ? On ne peut rendre une raifon anatomique allez probable , en difant que le plus grand nombre de vaiffeaux que la conjonctive reçoit venant du côté du grand angle , cette membrane doit aufli recevoir plus de nourriture de ce côté là , comme on remarque effectivement dans beaucoup de perfonnes quelle y eft plus épailfe , & qu'ainfi quand ces vaiffeaux font affectez par quelqu'une des caufes ci-deffus , l'ongle à plus d'occafion de s'y former.

L'ongle dans fa naiffance demeure quelques-fois en un certain état de grandeur fans augmenter & fans ap-

porter aucune incommodité pendant le cours de la vie, comme on le voit assez souvent dans des personnes qui en portent depuis un tres long-tems. A ceux-là il ne leur faut aucuns remedes.

Quelques-fois aussi à l'occasion d'une nouvelle inflammation, il pullule de nouveau & grossit ensuite considérablement.

Quand il est nouveau & médiocre, on le guérit quelques-fois par les remedes, ou pour le moins on le diminuë & on l'empêche de croître: mais quand il est confirmé, & qu'il est si augmenté qu'il commence à couvrir la cornée transparente, les remedes n'y font plus rien, & il n'y a que l'opération qui le puisse guérir.

Pour être traitable par l'opération, il faut qu'il soit sans douleur, qu'il soit blanc, qu'il soit molasse, & obéissant quand on le touche, & qu'il ait cependant assez de consistance pour résister sans se rompre. Et si sa base est étroite, & qu'il n'adhère que par ses deux extrémités, se séparant aisément dans son milieu, il obéira, encore plutôt à l'opération.

Ainsi l'ongle adipeux est difficile à enlever par l'opération, à cause qu'il est tres sujet à se rompre en le soulevant. Et celui qui est gros & renversé, éminent, endurci, inégal, noirâtre, ou de diverse couleur, douloureux & dont la douleur se communique aux tempes, est absolument incurable, parcequ'il est malin & chancreux, & le sebel qui est le plus sujet à toutes ces mauvaises qualités, quand il les a, il est pareillement incurable.

Pour parvenir à la cure de l'ongle, s'il est traitable

par les remèdes , je veus dire s'il est médiocre & recent , on doit avoir en vüe de l'attenuer & consommer si on le peut , ou tout au moins de faire en sorte de le dessécher & emmaigrir pour l'empêcher de croître davantage ; cequi s'exécute par l'un ou l'autre des remèdes suivants.

On fait un collyre sec *Avec un scrupule d'os de seiche , un demi scrupule de cristal fin , quinze grains de vitriol blanc , une demie drachme d'iris de Florence , & une drachme de sucre candit* , qu'on réduit en poudre tres subtile , dont on répand quelques grains sur l'ongle , ou avec les doigts , ou par le moyen d'un tuyau de plume , & cela trois ou quatre fois par jour ; observant de laver l'œil demie heure apres son application avec quelques eauës ophthalmiques.

Le cristal qui entre dans ce collyre & dont chaque particule conserve des petits angles tranchants , comme on le reconnoit avec le microscope , ne sert que pour excorier en quelque manière la superficie de l'ongle , pour donner occasion aux humidités qui l'abbreuvent de s'écouler , & pour exciter en même tems une legere suppuration , aulli bien que pour favoriser la pénétration & l'action des autres remèdes. On ne doit point craindre de se servir de ce remède , quoiqu'il semble nouveau , pouvant assûrer que je n'en ay point vü arriver de mauvais effets , m'en étant servi plusieurs fois , à l'imitation d'un vieux Praticien que j'ay connu autres fois , qui faisoit une poudre avec parties égales de sucre candit & de cristal , dont il se servoit non - seulement pour les ongles naissants , mais aulli pour l'albugo , & pour

pour les ulcères qu'il ne pouvoit mondifier, & cela avec assez de succès. Et je ne doute pas même que nos Anciens & nos Modernes qui font entrer la pierre ponce dans les collyres, n'ayent le même dessein.

Le collyre sec fait *Avec une demie drachme d'os de seiche, un scrupule de vitriol blanc douze grains de sel de Saturne & une drachme de sucre candit*, réduits en poudre subtile, dont quelques Chirugiens se servent pour souffler sur l'ongle, est aussi fort bon pour le diminuer, & pour l'empêcher de croître quand il ne fait que commencer à naître.

Ou enfin on se sert du collyre vert que l'on fait *Avec un scrupule de verdet, seize grains de vitriol romain calciné jusques à rougeur, du borax & de la pierre ponce douze grains de chacun, & une drachme du sucre candit*, qu'on dissout dans *Quatre onces des eaux distillées de rue & de thélidoine*, rendus un peu muccilagineuses par l'infusion de la gomme Arabique. On en fait couler quelques gouttes sur l'ongle cinq ou six fois par jour.

Si par ces remèdes ou autres semblables, on ne peut l'empêcher d'augmenter, comme il arrive souvent quand il est parvenu à un certain degré d'étendue & de solidité; ou qu'étant inveteré & grossi, & couvrant déjà une partie de la cornée transparente, on apprehende que bien-tôt il ne s'étende au dessus de la pupille, on doit au plutôt l'emporter par l'opération; parceque si on tardoit elle seroit infructueuse pour le rétablissement de la vue, à cause de la cicatrice qui resteroit en forme de niage sur la cornée transparente vers l'extrémité de l'ongle qui s'y trouve toujours adhérent.

te : mais auparavant il faut prendre garde si l'œil n'est point actuellement travaillé de fluxion ou d'inflammation, parcequ'en ce cas il ne faudroit point faire l'opération, que ces symptomes ne fussent appaîsez, dans la crainte de les augmenter par la douleur de l'opération, quoique legere.

Pour faire cette opération, le Chirurgien s'assied, fait asseoir le malade à ses pieds, & lui fait renverser & appuyer la tête sur ses genoux. Un serviteur situé à côté tient une paupière ouverte, & le Chirurgien l'autre; puis il passe une éguille un peu courbe dont la pointe est émoullée, & enfilée d'un fil de soye retors & fin, ou d'un crin de queue de cheval, & par dessous l'ongle environ son milieu, ensorte qu'il le comprenne tout avec son éguille : l'éguille étant passée outre, il la tire & coupe le fil ou le crin près l'éguille, & de chaque main il prend une extrémité du fil ou du crin, qui doit rester simple, le plus près de l'œil qu'il peut, & l'étendant, il le fait glisser comme en sçiant par dessous l'ongle vers sa racine du côté du grand angle, il le ramene ensuite de la même manière vers son autre

NOTE 1. L'éguille doit être ronde, & un peu longue pour la tenir aisément avec les doigts, elle doit être cependant un peu deliée : on la detrempe en la faisant rougir à la flamme d'une chandelle & on la courbe suivant qu'on le juge à propos : on en émoullé ensuite la pointe en la frottant sur une pierre de levant ou autre propre à aiguïser, afin quelle ne pique point & quelle se glisse plus aisément entre l'ongle & la conjonctive sans la blesser, n'étant pas necessaire quelle pique pour rompre la sarpeau qui le recouvre & qui le tient attaché sur la conjonctive, cette sarpeau étant si delicate quelle se rompt pour le moindre effort.

NOTE 2. Le crin de cheval est assez fort pour cette opération, il glisse un peu plus aisément que le fil de soye, on s'en sert cependant également pourveu qu'il soit retors & fin.

extrémité du côté de la cornée transparente, & le sépare ainsi de la conjonctive. S'il voit que l'ongle ait de la peine à se séparer, ou qu'il apprehende, étant adipeux, qu'il ne se rompe, il tient les deux extrémités du fil ou du crin d'une main, & soulevant un peu l'ongle il le sépare doucement de côté & d'autre, selon sa longueur, avec la pointe d'une lancette qu'il tient de l'autre main, prenant garde d'offenser la conjonctive; ou bien au lieu de lancette, il se sert d'un petit déchaussoir bien tranchant, ou d'une plume d'oye coupée en manière d'une pointe de lancette à peu près comme ces plumes qu'on taille pour se curer les dents. Cela étant fait, de chaque main il prend une extrémité du fil ou du crin & le fait glisser comme dessus d'une extrémité à l'autre de l'ongle: le voyant bien séparé, il le lie avec le même fil ou crin vers son milieu, <sup>3.</sup> & tenant d'une main les deux extrémités du fil ou du crin, il élève un peu l'ongle, & de l'autre il le coupe le plus près qu'il peut de la cornée transparente, <sup>4.</sup> avec le tranchant d'une lancette, <sup>5.</sup> ou avec des ciseaux bien tranchants; lâchant un peu le fil, il coupe ensuite l'ongle vers sa racine, prenant garde de couper cette petite avance de

NOTE 3. L'ongle étant séparé, on le lie dans son milieu pour le tenir pendant qu'on le coupe dans ses deux extrémités, autrement ayant coupé une extrémité, il seroit difficile de couper l'autre, parcequ'il se retire & s'accourcit beaucoup.

NOTE 4. Il n'importe quelle extrémité on coupe la première, étant toujours maître de l'ongle par le moyen du fil dont il est lié: ainsi on peut commencer par celle du grand angle, si on veut en cela suivre nos Auteurs, ou bien par l'autre comme je l'ay dit, cela est égal.

NOTE 5. Si on se sert d'une lancette, il la faut entortiller d'une petite bande, ne laissant que la pointe de découverte, & cela pour la tenir plus commodément.

H h h ij

chair glanduleuse située au grand angle, de crainte qu'étant coupée, il n'en arrive un larmoïement involontaire. L'opération faite, il met dans l'œil *Un peu de poudre de sucre candit*, & par dessus une compresse trempée dans un collyre rafraichissant; & dans la suite il panse l'œil avec les collyres proposez pour les ulcères superficiels qu'il continue jusques à la fin de la cure, sans craindre que les paupières s'unissent à la conjonctive, comme quelques Auteurs le craignent sans raison, parce que deux parties ne peuvent s'unir, s'il n'y a en même tems solution de continuité dans l'une & dans l'autre.

Cette manière d'opérer ne differe de celles de Paul, d'Aëce, de Celse, & d'autres Anciens qui se sont copiez les uns & les autres & que nos Modernes à leur tour ont copié, qu'en ce que les deux premiers accrochent d'abord l'ongle avec un petit crochet, & passent ensuite par dessous une éguille enfilée en même tems d'un fil de lin & d'un crin, soulevant l'ongle avec le fil de lin qu'ils font tenir par un serviteur, cependant qu'avec le crin ils séparent l'ongle en sciant, comme je l'ay dit, & le coupent ensuite à sa racine avec les mêmes précautions que j'ay rapportées; & que le troisième qui se sert aussi du crochet ne passe qu'un fil, procédant au reste comme les deux autres: sans que les uns ni les autres se soient avisez de lier l'ongle apres être séparé, hors Albucasis & Avicenne, qui, au rapport de Guy de Chauliac, le lient avec le fil de lin avant que de le séparer avec le crin. Ainsi on peut juger que la manière que j'ay proposée est la plus sûre

& commode, étant exemte de la multiplicité des instruments, & du ministère d'un serviteur pour soulever l'ongle qui est aisé à rompre, pour peu que ce serviteur peu instruit tire trop le fil ou le crochet, & que dailleurs l'ongle étant séparé & lié, il est bien plus facile au Chirurgien de couper sûrement les deux extrémités sans en rien laisser.

Pour *L'Ongle Graisseux*, s'il se rompt pendant l'opération, on ôte cequi reste autant qu'on le peut avec la pointe du ciseau, ou on l'écorche avec la pointe de la lancette, prenant garde de blesser les autres parties de l'œil; & ensuite on consomme cequi peut encore rester avec le collyre vert ci-dessus.

A l'égard *Du Sébel*, quand il n'a aucune malignité, cequi est assez rare, il s'ôte de la même manière que l'ongle. Je n'ay fait encore l'opération que sur deux: le premier, je l'extirpay de la manière susdite, & pour arrêter le sang, je me servis d'une poudre faite avec parties égales de gomme Arabique & de bol, & d'une sixième partie de colcotar: le second, comme les vaisseaux étoient gros, pour éviter le flux de sang, qui est toujours assez incommode à l'œil, quoi qu'il ne flüe qu'en petite quantité, apres être séparé de la conjonctive, je le liay avec le même fil près du grand angle, & je le coupay ensuite à son autre extrémité, la ligature tomba cinq ou six jours apres, & tous les de ux réussirent assez bien.

Mais quand il est accompagné d'une cuisson ou d'une demangeaison incommode, de croûtes, d'ulcères, d'inflammation, d'un flux de larmes acres, que les vais-

seaux en sont gros & durs, rouges ou noirs, qu'il est fort élevé, que la cornée transparente est trouble, que les paupières sont tumefiées, que le malade ressent une grande douleur à l'œil, aux paupières & aux tempes, & qu'il ne peut en aucune manière souffrir le jour, soit que toutes ces choses se rencontrent en même tems ou qu'il n'y en ait que quelques-unes, il ne faut nullement en entreprendre l'opération : on ne doit pas même se servir d'aucuns remèdes qui aient la moindre acrimonie ou chaleur, mais seulement se contenter d'y appliquer des collyres rafraichissans & anodins pour appaiser autant qu'on le peut ces fâcheux symptômes, cependant qu'on travaille par les remèdes généraux à corriger l'intempérie du sang, & à divertir l'humeur qui fluë sur les yeux.

9. Du Rétrécissement, ou des Rides de la Conjonctive & de la Cornée.

## CHAPITRE XXII.

ON compte aussi parmi les maladies de la conjonctive & de la cornée, cette *Contraction*, ou *Rétrécissement*, qui leur arrive quand le globe de l'œil se diminue ou par une extrême vieillesse, ou par quelque une des causes dont j'ay parlé en traitant du *Rétrécissement de l'uvée*, de l'*Atrophie* de l'œil, & de quelques autres maladies : mais comme ces vices ne sont pas de propres affections de la conjonctive ni de la cornée, non plus que de l'uvée, ni des autres membranes intérieures, mais bien des accidents ou symptômes d'autres ma-

adies, qui d'ailleurs ne sont point guérissables, à moins que les maladies dont ils dépendent ne le soient; il est assez inutile d'augmenter le nombre des maladies de l'œil de celle là, puisqu'aussi bien il n'y a point de remède particulier à y apporter, quand même elle viendroit de vicieuse.

10. Des Yeux de travers, ou des Yeux louches.

### CHAPITRE XXIII.

Uoique quelques Auteurs rapportent cette maladie que les Grecs nomment, *Strabismus*, les Latins, *Strabositas*, par laquelle on regarde de travers ou par le côté, au cristallin, croians qu'il est situé de travers, ou qu'il panche de côté ou d'autre; que d'autres la rapportent à un vice de tout l'œil, ou à de certains vices imaginaires d'esprits visuels; & que quelques autres l'attribuent à une convulsion ou rétraction de quelques muscles de l'œil: je la mettray cependant au nombre des maladies de la cornée, parcequ'il est constant que cette maladie ne vient que d'une mauvaise conformation de la cornée transparente, qui étant plus tournée du côté du grand angle ou du petit angle, ou vers haut ou vers bas, oblige ceux qui ont un tel vice à regarder de travers ou par le côté.

Mais comme il arrive plus ordinairement que ceux qui regardent de travers regardent en même tems de près, je comprendray aussi sous cette maladie cette autre que quelques autres Auteurs en distinguent & qu'ils nomment, *Myopia*, ou *Lusciositas*, par laquelle on ne peut

voir que de bien près les objets; puisque ce n'est proprement qu'une même maladie, & qui dépend de la même cause, je veux dire de la mauvaise conformation de la cornée.

Pour s'éclaircir d'où vient ce vice, il n'y a rien de plus aisé que de considérer & d'examiner les yeux de ceux qui en sont affectés, & de remarquer que presque tous ont la cornée transparente plus éminente & plus voûtée qu'à l'ordinaire, avec cette différence que les uns l'ont moins voûtée & les autres plus voûtée & éminente; & que ceux qui regardent simplement de près ont bien la cornée transparente plus éminente & voûtée, mais la pointe de cette éminence est tournée un peu plus du côté du nez qu'elle n'est ordinairement dans les autres hommes; & que ceux qui regardent de travers ou de côté l'ont de même pour l'ordinaire plus éminente & voûtée, mais la pointe de cette éminence est tournée à l'opposé & regarde en quelque façon le côté du corps, ou bien elle est tournée vers le bas, ou elle regarde le haut.

Ceci connu, il n'est pas difficile de concevoir que lorsque les Louches veulent regarder à la manière ordinaire des autres hommes, ils ne peuvent voir distinctement comme eux les objets: parceque les petits pinces de raïons de lumière qui partent de chaque petite partie des objets & qui parviennent à leurs yeux, rencontrants chez eux la cornée transparente plus éminente & plus voûtée, ils doivent se briser davantage en s'approchant de la perpendiculaire de leur entrée, lorsqu'ils pénètrent cette membrane & qu'ils entrent  
dans

dans l'humeur aqueuse ; ainsi par une suite nécessaire tous les rayons qui composent chaque petit pinceau , dans cette disposition , doivent , suivant la seconde expérience rapportée au chapitre 17. de la description de l'œil , s'unir & se croiser dans le corps vitré avant que d'atteindre la rétine ; ils doivent donc se trouver divergents quand ils rencontrent cette membrane , & par conséquent ils n'y peuvent former qu'une peinture confuse des objets d'où ils partent , si ces objets sont un peu éloignés ; comme je le suppose , & s'ils sont petits.

Car pour que la peinture fût distincte , il faudroit , ou que la rétine s'approchât plus près du cristallin , ou le cristallin plus près de la rétine , ce qui ne se peut , comme je l'ay dit en expliquant la vüe ; ou bien il faudroit que le cristallin fût moins éminent , mais il ne se rencontre point d'autre figure dans les yeux louches que dans les autres ; ou enfin que le globe de l'œil fût plus aplati , comme dans les Chat-huants & les autres oiseaux qui ont la cornée transparente fort éminente , & il est rond à l'ordinaire : quel remède donc ?

Les Louches eux-mêmes le trouvent. Il ne faut que s'approcher plus près des objets , ou approcher les objets plus près des yeux : car alors tous ces petits pinceaux de rayons de lumière , dont je viens de parler , qui réfléchissent de chaque petite partie des objets , étant plus courts ; puisque l'œil se trouve plus près de tous les centres d'où ils partent , & que je considère ici comme autant de points d'union , ils doivent se moins briser en pénétrant cette membrane & passant dans l'humeur aqueuse , de même en traversant le cristallin

434  
 & le corps vitré, & par conséquent tous les raïons qui composent chaque petit pinceau doivent s'unir plus loin du cristallin, suivant ce que j'ay dit, & par la conséquence que j'ay tirée de la même expérience seconde, du chapitre 17. de la description de l'œil. Et comme ces raïons ne peuvent s'unir plus loin du cristallin sans rencontrer à leur pointe ou union particulière la rétine, ils y doivent par conséquent peindre plus distinctement la figure des objets d'où ils partent. Et c'est ce qui arrive aux Louches.

Il s'ensuit de tout ce que dessus, que plus la cornée est voûtée, & plus les Louches doivent approcher les objets près de leurs yeux, pour les pouvoir voir distinctement.

Que ceux qui regardent simplement de près, pour voir un petit objet, ou pour lire, par exemple, dans un livre, doivent approcher le livre fort près de leur nez, mais régulièrement devant eux.

Que ceux dont l'éminence de la cornée transparente est tournée en dehors, sont obligez pour regarder un objet ou pour lire dans un livre, de mettre le livre à côté, ou de tourner la tête vers le côté opposé à l'objet qu'ils veulent regarder, & que souvent même ils ne peuvent lire que d'un œil, si l'éminence est grande & si elle est fort tournée en dehors; parcequ'en cette disposition les deux yeux ne se peuvent assez tourner pour que les deux axes optiques se puissent rencontrer en regardant de si près.

Que ceux dont l'éminence de la cornée transparente regarde le bas, sont obligez de lever la tête & de met-

tre le livre vers leur menton , pour pouvoir lire , & quand ils marchent dans les ruës , d'avoir toujours le nez en l'air : & que ceux dont la même éminence est tournée vers le haut , sont obligez de baisser la tête ou d'élever le livre en l'approchant de leur front pour lire , & d'avoir la tête baissée pour voir devant eux quand ils marchent dans les ruës. Et tout cela , parcequ'il faut nécessairement que l'objet que l'on veut voir distinctement soit dirigé vers la partie la plus éminente de la cornée , afin que les raïons qui partent de cet objet se puissent porter vers le centre de la rétine , comme je l'ay dit en expliquant la vüe : & comme les Louches n'ont pas les muscles des yeux autrement disposez que ceux des autres hommes , ils ne peuvent assez tourner leurs yeux vers le côté opposé à l'éminence pour voir comme les autres hommes ; ainsi ils sont obligez de suppléer à ce deffaut , comme je le viens de dire.

Il s'ensuit encore que les Louches doivent voir les objets plus gros que ne les voient les autres hommes , parceque l'angle par lequel ils voient & par lequel on juge de la grosseur des objets est plus ouvert , à cause de la grande voûture de la cornée transparente ; d'où vient aussi que la plûpart des Louches , en écrivant , font leurs caractères fort petits.

Que les Louches pendant la nuit voient mieux que les autres hommes , & qu'ils peuvent lire au clair de la lune ; parceque leur cornée , étant plus éminente , rassemble davantage de raïons de lumière qui passent par consequent en plus grand nombre par la pupille , qui chez eux se dilate même plus que dans ceux qui

ont la cornée transparente formée à l'ordinaire,

Qu'ils peuvent voir plus loin avec des lunettes dont les verres sont concaves, parcequ'ils rendent les raïons divergens; & qu'au contraire ils ne peuvent voir avec des lunettes dont les verres sont convexes, parceque leur cornée n'est déjà que trop voûtée.

Que plus ils vieillissent & plus ils peuvent voir loin, à cause que par l'âge, la cornée en se desseichant s'affaïsse & n'est plus si éminente; & de là vient que leur vüe se perfectionne encore lorsque celle des autres hommes au contraire diminuë, & qu'ils peuvent parvenir jusques à une grande vieillesse sans être obligez de se servir de lunettes pour lire & pour écrire.

De ce que je viens de dire des yeux des Louches & de la cause de ce vice, on peut juger si nos Auteurs ont bien rencontré dans les differents raisonnemens qu'ils ont fait sur cette maladie, s'il m'est permis de me servir comme eux de ce terme, & s'ils ont eü grande raison de proposer des remedes pour rétablir ce vice naturel de lui même irréparable, non pas même par les masques que l'on vente si fort pour rectifier les yeux travers, quelque assiduité qu'on ait à les faire porter. Je pourrois réfuter toutes leurs raisons, si ce que je viens de dire n'étoit plus que suffisant pour les détruire: ainsi je passe outre pour commencer la troisième partie.

*Fin de la seconde Partie.*



DES MALADIES DE L'ŒIL.  
TROISIÈME PARTIE.

Contenant les maladies des Parties situées entre le Globe & l'Orbite, celles des Angles des Yeux, & celles des Paupières.

*Des Abcez qui se forment entre le Globe de l'Œil & l'Orbite.*

CHAPITRE I.

**I**L s'amasse quelques-fois du pus ou autre matière entre le globe de l'œil & l'orbite, ou par voie de fluxion, ou de congestion; ou par le séjour d'un sang extravasé, ensuite de quelque violence extérieure, qui n'a pû se résoudre.

Lorsque *l'Abcez* se fait par fluxion, on le connoît par l'inflammation qui survient à l'œil & qui est souvent plus grande du côté de l'amas; par la douleur violente & pulsative que le malade ressent dans l'orbite & au fond de l'œil, & qui se communique à toute la partie antérieure de la tête; par la pesanteur de la tête, l'insomnie & la fièvre; & enfin par la tumeur qui paroît ensuite au dedans de l'œil entre le globe & la paupière, ou au dehors vers la racine de la paupière du côté de l'amas.

De plus, quand l'abcez est grand, l'œil se déjette en la partie opposée à l'amas & semble se renverser, & quand il est profond il pousse l'œil en dehors, en-

sorte que quelques-fois il ne peut être recouvert des paupières, de même que dans cette maladie dont j'ay parlé au chapitre sixième de la deuxième partie, avec cette différence toutes fois que dans celle-là le globe de l'œil est beaucoup plus gros qu'il ne doit être, & que dans celle-ci il n'excede point sa grosseur naturelle.

Quand cet abcez se fait par congeltion, il est fort difficile à connoître dans son commencement, à cause que les progrès sont lents, qu'il n'y paroît point ou peu d'inflammation, & que la douleur n'est que mediocre; mais dans la suite il se fait connoître par la plûpart des signes précédents.

Et quand il se forme par un sang épanché ensuite de quelque cause extérieure, on le connoît par la présence de la playe ou de la contusion, ou par le rapport du malade, si on ne remarque ni playe ni contusion.

L'abcez de l'orbite est une maladie dont les suites sont toujours fâcheuses, à moins qu'il soit peu considérable, ou qu'il se fasse vers le bord de l'orbite; car on doit craindre ou que le nerf optique ne soit pressé ou étendu, & que sa substance moëlleuse ne soit par consequent confondue, ce qui cause la perte entière de la vûe, comme je l'ay dit au chapitre quatrième de la deuxième partie: ou que les autres nerfs qui se distribuent aux muscles & qui entrent dans le globe ne s'abreuvent & se relâchent, ou même se pourrissent & ne causent la paralysie de l'œil: ou que les autres vaisseaux se détruisent & ne le conduisent dans l'atrophie par le deffaut de sang: ou que quelques-uns de ses muscles ne suppurent totalement ou en partie, d'où il arrive-

roit un changement en sa situation, ou au moins une difficulté de se mouvoir : ou que les os de l'orbite ne se carient, ce qui causeroit un ulcere fistuleux de longue durée : ou qu'enfin apres la guérison de l'abcez, l'œil ne se trouve si uni à l'orbite qu'il en demeure comme immobile.

Pour le traitement de cet abcez, on doit dès le commencement & quand la fluxion se fait encore, diminuer abondamment le sang pour empêcher que l'amas soit si grand : ce qui s'exécute par un régime de vivre très exact ; par la saignée fréquemment réitérée, aiant égard cependant aux forces du malade ; & par les autres remèdes tant généraux que particuliers, proposez pour le commencement de l'ophthalmie. Et quand par les signes ci-dessus, on connoit que l'abcez se fait, & qu'il ne se terminera pas par résolution, on doit avancer la suppuration autant qu'on le peut par l'usage des fomentations ou cataplasmes émolliens & temperez. Par exemple.

On prend des racines & feuilles de guimauves, des feuilles de violier, de mercuriale, de parietaire, & des feuilles & fleurs de boüillon blanc, de chacune une demie poignée, des semences de lin & de psyllium une once de chacune, que l'on fait boüillir dans une suffisante quantité d'eau pour en faire une décoction mucilagineuse, dans laquelle on trempe des compresses que l'on applique chaudement sur l'œil & que l'on renouvelle de trois ou de quatre en quatre heures.

Ou bien on prend des poudres de fleurs de camomille & de melilot, & des farines de lin & de fenugrec, une once de

*chacune*, que l'on fait bouillir dans une suffisante quantité d'une forte décoction *des plantes susdites*, pour rendre le tout en consistance de cataplasme, auquel on ajoute sur la fin *une once de moëlle de casse mondée*. On étend ce cataplasme sur un linge qu'on applique chaudement sur l'œil malade, le renouvelant deux ou trois fois le jour.

Quand le pus est fait, il se pousse & fait tumeur au dehors des paupières vers le bord de l'orbite, ou au dedans de l'œil par la conjonctive entre le globe & le bord de l'orbite. Quand l'abcès paroît en dehors, qui est la plus favorable issue, & que l'on connoît que le pus est fait, on l'ouvre suivant sa longueur qui suit ordinairement celle des paupières, prenant garde de faire l'ouverture trop grande; & le pus étant écoulé, on met seulement pendant deux ou trois jours à l'entrée de l'ouverture une mèche de charpi pour l'empêcher de se resserrer trop promptement, que l'on couvre d'un emplâtre de diapalme dissout avec l'huile rosat, & par dessus le tout une compresse trempée dans le blanc d'œuf & l'eau rose battus ensemble. Dans le second pansement & les suivants on se sert pour mondifier l'ulcère de l'injection faite, avec l'aristoloche, l'encens, la myrrhe & le sucre, infusés dans le vin; & l'ulcère étant mondifié, on l'incarne & cicatrise, comme ceux des autres parties molles.

Et quand l'abcès paroît en dedans & que le pus est fait, on l'ouvre aussi, faisant de même l'ouverture selon la longueur de la tumeur qui suit pareillement celle de l'œil ou des paupières, la ménageant en sorte  
quelle

quelle soit seulement suffisante pour écouler le pus. On ne tente rien au dedans de l'œil, mais on peut se servir de la même injection, pourvu qu'on fasse l'infusion avec l'eau d'eufraise & de rhûë : ou bien on se servira de l'un ou de l'autre des collyres que j'ay proposez pour modifier les playes de la conjonctive & de la cornée, ou de quelque autre, à peu près semblable, que l'on choisira dans le chapitre des ulceres. Enfin on finira la cure comme je l'ay dit en parlant des playes ou des ulceres de cette partie.

Quand le pus est écoulé, la tumeur qui étoit grande dans les environs de l'œil se dissipe, l'inflammation s'apaise, & l'œil se retire insensiblement dans l'orbite; mais il y reste une legere tumeur œdemateuse que l'on dissipe avec les collyres ou fomentations fortifiantes & résolutes, dont j'ay parlé ailleurs, que l'on anime même avec l'esprit de vin.

A l'égard des abcez qui se font par congestion, les remedes y profitent si peu que l'on n'en fait aucuns, à moins qu'il n'y survienne quelque inflammation douloureuse, que l'on tempere avec des collyres rafraichissants & anodins. Comme ces tumeurs sont pour l'ordinaire de la nature des Athéromes, des Steatomés, ou des Meliceris, elles demeurent souvent un long-tems sans augmenter; quelques-fois aussi elles augmentent si prodigieusement quelles poussent entièrement l'œil hors de l'orbite; ce qui n'arrive point sans des douleurs fort cruelles. Quand cela arrive il n'y a point d'autre moyen pour faire cesser ces douleurs, que d'amputer l'œil pour vuider la matière contenuë dans l'orbite, cela s'entend.

K K K

pourvu que la tumeur ne soit point chancreuse, traitant ensuite l'ulcere comme je l'ay dit au chapitre 10. de la seconde partie. On m'amena sur la fin de l'hyver de 1701. une fille qui depuis six ans étoit travaillée d'une semblable tumeur qui avoit augmenté jusques à un tel degré, que le globe de l'œil étoit entièrement hors de l'orbite & lui pendoit sur la joue, je n'ozay entreprendre l'amputation à cause que la tumeur étoit fort grosse, dure, inégale, douloureuse, enflammée, & environnée d'un grand nombre de vaisseaux gros, variqueux & durs: je lui conseillay seulement quelques remedes pour temperer l'inflammation & la douleur.

Et quand l'amas est moins considérable & qu'il paroît en dehors, il n'est pas nécessaire d'amputer l'œil; mais il faut se conformer sur ce que j'ay dit à l'égard du traitement de celui qui se fait par fluxion, & de même quand le pus se forme d'un sang épanché ensuite de quelque violence extérieure.

---

*Des maladies des Muscles de l'œil, & de celles de ses Nerfs.*

## CHAPITRE II.

**Q**uand quelques-uns des muscles ou des nerfs moteurs de l'œil sont coupez, comme il arrive quelques-fois dans les playes qui pénètrent dans l'orbite, ou quand ils sont consummez ou rongez par une matière purulente, comme par celle des abeez de cette

partie, le globe de l'œil est retiré dans la partie contraire, comme cela arrive à tous les autres membres, lorsque quelques-uns de leurs muscles ou de leurs nerfs sont entièrement coupez ou autrement détruits.

Quand les esprits animaux s'y portent avec violence & inordinément, ils souffrent des convulsions ou rétractions extraordinaires; d'où vient que le globe de l'œil prend différentes situations ou attitudes, suivant que ces muscles ou ces nerfs sont affectez, comme il arrive dans les accez épileptiques, dans les suffocations ou vapeurs hystériques, dans les convulsions générales & autres maladies.

Et quand ces mêmes esprits y coulent seulement inordinément & sans violence, ils sont la cause de cette instabilité des yeux par laquelle ils ne peuvent demeurer dans une même situation, se mouvants continuellement de côté & d'autre. Cette maladie <sup>a</sup> vient ordinairement de naissance, quelques-fois aussi elle est un accident des fièvres ardentes.

<sup>a</sup> Appellé des Grecs  
HYPROS.

Mais lorsque les esprits animaux ne peuvent couler par les nerfs à cause de quelque obstruction de quelque cause quelle vienne, les muscles se relâchent & demeurent sans mouvement, aussi bien que l'œil dont le sentiment diminue aussi ou se perd entièrement: ainsi l'œil tombe dans la *Paralyse*, & souvent se porte ou s'incline hors de l'orbite. Quand cette maladie n'est pas tout à fait confirmée, c'est ce que nos Auteurs appellent, *foiblesse de l'œil*, qui est un acheminement à la *Paralyse*.

Dans cette maladie, quand il n'y a qu'un muscle

Κ κ κ ij

de relâché, le globe de l'œil est seulement retiré dans la partie contraire, à cause de l'action plus forte du muscle antagoniste qui ne perd ni son mouvement, ni son sentiment, non plus que les autres muscles & nerfs de l'œil. Et toute l'incommodité que les malades souffrent de cette rétraction du globe, & de celle qui lui arrive quand quelqu'un de ses muscles ou nerfs moteurs sont coupez ou rongez, c'est qu'ils voient tous les objets doubles lorsqu'ils les regardent des deux yeux; & cela parceque les deux yeux ne gardent plus une situation égale, comme on peut le concevoir par ce que j'ay dit vers la fin du chapitre 21. de la description de l'œil, en expliquant l'usage de ses parties principales.

Si je décris si succinctement ces maladies, ce n'est seulement que pour les faire connoître, afin qu'on ne les confonde pas avec d'autres, & qu'on les puisse distinguer de celles quelles peuvent en même tems accompagner, pour en faire un prognostic juste, & non pas pour proposer des remèdes pour tenter de les guérir, les croiant entièrement inutiles, puisque ces maladies sont incurables; à moins que la seconde & la troisième ne soient que symptomatiques, & encore dans ce cas les remèdes particuliers y seroient inutiles, parceque si elles peuvent guérir, elles cessent d'elles mêmes quand les maladies dont elles dépendent sont guéries.



*Des maladies des Glandes des yeux.*

CHAPITRE III.

Quand l'œil est enflammé, les glandes se ressentent pareillement de l'inflammation : elles filtrent alors une plus grande quantité de larmes, parce que le mouvement du sang n'est pas libre dans les veines, & que les artères poussent avec violence. Ces larmes sont chaudes & acres, à cause du vice général du sang, & de l'intempérie particulière qu'il contracte dans la partie même enflammée : elles flüent & coulent le long des paupières à cause de leur quantité, & de ce que les canaux qui devoient les reporter par le nez, apres avoir abreuvé l'œil, se trouvent resserrez par l'inflammation.

Cet *écoulement de larmes* ne se considere pas comme une maladie particulière des glandes, mais comme un symptome de l'inflammation, qui cesse le plus souvent lorsque l'inflammation cesse : aussi ce symptome ne demande point d'autres remedes que ceux qui conviennent à la maladie dont il dépend, je veus dire à l'inflammation.

Mais quand l'inflammation a été grande & quelle a subsisté long-tems ; que les pores des glandes & leurs canaux excrétoires se sont dilatez & agrandis par l'abondance de l'humeur qui y a coulé ; & que, l'inflammation cessée, ces pores & ces canaux ne se resserrents & ne se remettants point dans leur état naturel, les lar-

mes quoique sans acrimonie & claires continüent de couler ; on ne considère plus cette affection comme un symptome de l'inflammation, quoi quelle lui ait donné naissance, mais comme une maladie particulière ; & le terme dont on se sert pour la désigner c'est de dire qu'il y a *foiblesse aux glandes*.

Ce *flux de larmes* arrive aussi quelques-fois dans les fièvres violentes lorsque la plénitude est grande ; & alors il n'est considéré que comme un symptome, cessant ordinairement quand la fièvre cesse.

Il arrive aussi naturellement, quand dès l'enfance les pores & les canaux des glandes se trouvent si ouverts qu'ils ne peuvent empêcher les larmes de couler immodérément ; ainsi les yeux sont toujours mouillez & pleurants, & quelques-fois ce vice dure toute la vie. Ceux qui y sont sujets ont ordinairement la tête grosse & large, sont d'un temperament phlegmatique & travaillez souvent de fluxions sur les yeux. Ce *flux habituel* est ce que nos Auteurs appellent, *delacrymatio* ou *epiphora* ; quoique d'autres n'entendent par *epiphora* que ce flux de larmes chaudes & acres qui accompagne les grandes ophthalmies. Comme ce terme est équivoque, se prenant pour toute défluxion d'humeurs en quelque partie que ce soit, on l'entendra ici comme on voudra ; je ne dispute point des noms.

Il arrive encore un autre *flux de larmes* quand cette petite chair glanduleuse qui est au grand angle de l'œil a été coupée, ou consommée par quelque ulcère ; on appelle cette espèce de flux, *Rhyas*, ou *Rhæas*.

A l'égard de tous les autres flux de larmes excitez

par la tristesse, par la joye & par d'autres passions, par un froid extreme, par le vent, par la fumée, par les choses acres, par l'ivrognerie & par d'autres causes, on ne les compte point parmi les vices des glandes; parceque tous ces écoulements ne sont que passagers, cessants par l'absence des causes qui les ont produit.

Lorsque la foiblesse des glandes est la cause du flux de larmes, on les fortifie avec les collyres que j'ay proposé vers la fin du chapitre de l'ophthalmie, se servant de ceux qui ont de l'astriktion pour couler dans l'œil, & de ceux qui fortifient pour tremper les compresses qu'on applique dessus.

Ou bien on se sert pour couler dans l'œil d'un simple collyre que l'on fait avec un scrupule de vitriol blanc, fondu dans quatre onces d'eau de pluie ou de riviere, y ajoutant si on veut une demie drachme de sucre candit.

Ces mêmes collyres servent aussi pour le flux de larmes habituel, & pour l'autre que l'on nomme *Rhyas*, pourvû que l'on augmente leur astriktion.

On ne s'avise guères de pousser les remedes généraux au degré que nos Auteurs les proposent pour ces flux de larmes, à moins qu'on ne voie qu'ils augmentent considérablement & que les larmes en deviennent acres; en ce cas, pour prévenir quelque nouvelle fluxion on les met en usage suivant les reigles prescrites au chapitre de l'ophthalmie.



Des maladies des Angles des yeux, & premièrement de  
l'Anchilops ou abcez du grand Angle.

#### CHAPITRE IV.

**L'***Anchilops* est une petite tumeur ou abcez qui se forme entre le grand angle de l'œil & le nez, cette tumeur est ou *phlegmoneuse*, ou elle est de la nature des *atheromes*.

La *Phlegmoneuse* qui est la plus commune, commence d'abord par une inflammation du grand angle qui se communique le plus souvent à l'œil & aux paupières, & qui est accompagnée d'une douleur piquante & d'une tension au lieu où l'abcez se doit former : l'inflammation augmentant ensuite, la tumeur se circonscrit & enfin l'abcez se forme assez promptement. Sa cause est semblable à celle des phlegmons des autres parties.

Celle qui est de la nature des *Atheromes* & qui est la moins commune, à ses progrès plus lents, elle n'est point précédée par l'inflammation : elle commence par un petit *tubercule* assez dur, qui augmente insensiblement, sans douleur ou au moins elle est fort légère, & sans que la peau qui le recouvre soit changée de couleur : la tumeur étant plus augmentée, elle devient molle, & quand on l'ouvre on en voit sortir une humeur épaisse & gluante qui en quelque sorte ressemble à celle des *atheromes*, ou des *steatomes*, ou des *meliceris*, & souvent cette matière se trouve renfermée dans un *chyst*.

Toutes

Toutes les tumeurs qui viennent au grand angle <sup>452</sup>, sont sujettes apres leur ouverture à dégénérer en fistules, qui sont d'une difficile cure quand l'os est carié. De plus les *phlegmoneuses* s'étendent quelques-fois si fort & si promptement qu'elles se font jour d'elles-mêmes lorsqu'on s'y attend le moins ; elles pourrissent aussi quelques-fois l'angle de l'œil, enforte qu'on ne peut empêcher l'œil d'être éraillé, ou elles forment des *sinus* qui s'étendent en d'autres parties. Et celles qui tiennent des *athéromes* s'endurcissent quelques-fois & dégénèrent en *schirre* ou en *cancer*.

Pour la cure de l'abcès du grand angle, quand il est *phlegmoneux*, on emploie dans le commencement & quand l'inflammation commence à paroître les remèdes tant généraux que particuliers qui conviennent au commencement de l'ophthalmie ; afin de diminuer & détourner l'humeur qui flüe, & empêcher l'abcès d'être si grand. Et si-tôt qu'on s'apperçoit que la tumeur commence à se former, on se sert de remèdes qui résolvent medioerement & qui en même tems amolissent & relâchent la peau, pour déterminer le pus à se porter en dehors, comme d'un cataplasme fait avec les farines *resolutives*, cuites dans l'*oxciérat* fait avec les eaux de roses & de plantain & un peu de vinaigre, auquel on ajoute du miel & sur la fin de la décoction un jaune d'œuf & un peu de safran en poudre : on étend de ce cataplasme sur un linge & on l'applique chaudement sur la tumeur & les environs, observant de ne point couvrir l'œil ; & par dessus on applique les compresses trempées dans le *deffensif* fait avec l'eau rose & le blanc d'œuf.

Je ne sçaurois approuver la conduite de ceux qui se servent dans le commencement de remedes qui ont beaucoup d'astriction, prétendants repousser l'humeur & empêcher sa suppuration : parceque ces remedes, quoi qu'ils repoussent à la verité l'humeur en resserrant les fibres de la peau, n'empêchent pas cependant que l'abcez ne se forme, quand une fois elle a commencé de s'amasser : au contraire ces remedes seroient plutôt cause que l'amas se feroit plus profondément, & que la matière seroit plus en état de carier l'os, de l'étendre dans les environs, de pénétrer dans le sac lacrimonal, & de sortir par le canal nasal ou par le coin de l'œil ; ce qu'on doit toujours éviter le plus qu'on peut, pour la difficulté qu'il y auroit d'y appliquer des remedes & d'empêcher la fistule.

Et quand cet abcez tient de la nature des *Athéromes*, on se sert d'un emplâtre de *diachylon gommé* pour l'amollir & conduire à suppuration, ou de quelque autre semblable : parcequ'on doit toujours avancer la suppuration de ces sortes de tumeurs autant qu'il est possible, & qu'il n'y a nul danger de les échauffer un peu par les remedes emplastiques, puisque par ce moien on peut procurer la suppuration de leur *chyst*.

Il y a de deux sortes d'abcez qu'on ne peut trop tôt ouvrir pour empêcher la fistule, celui du grand angle de l'œil & celui du fondement. Car si on attend à les ouvrir que le pus soit entièrement formé & qu'il commence à émincer le cuir ; ou bien si on attend qu'il se fasse jour de lui-même, il est tres rare qu'il ne reste fistule : parceque dans celui du fondement qui est une

partie graisseuse & fort humide, le pus s'étend en dedans, forme plusieurs sinus, & perce même l'intestin, en sorte qu'après que l'abcès est ouvert il est difficile de le mondifier & de l'incarner à cause de la perte de la substance qui est grande & qui fait que ses parois intérieures ne peuvent s'approcher & s'unir, & à cause de l'humidité du lieu qui s'oppose à cette réunion. Et que dans celui du grand angle, le pus en séjournant s'étend pareillement, forme des sinus, pénètre & ulcère le sac lacrimonal, carie les os voisins & consomme cette petite chair glanduleuse située au grand angle, & par où il se fait quelques-fois jour de lui-même : d'où vient qu'après que l'abcès est ouvert, il est pareillement difficile de le mondifier & de l'incarner, à cause du vuide qui reste & qui ne peut se remplir de chairs assez solides pour se cicatrifer, parceque ce vuide est continuellement abreuvé d'humidités, ou à cause de la carie de l'os sur lequel il ne se peut faire aucun bon fondement, à moins que ce qui est carié ne soit séparé.

Ainsi si-tôt que l'on voit que la tumeur est circonscrite & que le pus commence à se former, il faut l'ouvrir sans attendre que le pus soit entièrement fait ; parce qu'alors n'y aiant encore aucun vuide sensible, les fibres entre lesquelles l'humeur étoit épanchée & qui sont presque entières s'en trouvant débarassées, elles se resserent & s'unissent aisément, aussi bien que la playe que l'on a faite, à mesure que ce qui reste de cette humeur s'écoule par une douce & loüable suppuration.

Mais parcequ'en faisant l'ouverture de bonne heure, il ne sort de la tumeur qu'un sang un peu purulent,

quelques Chirurgiens craignent de recevoir du blâme des malades ou de ceux qui les approchent, particulièrement si ce sont des personnes de distinction, & que cela fasse tort à leur réputation. Il est bon de prévenir auparavant ces personnes, & leur remontrer les raisons que l'on a d'agir ainsi, elles sont toujours assez raisonnables pour juger qu'on ne le fait que pour leur avantage.

On fait l'ouverture sur la tumeur, s'éloignant le plus qu'on peut de l'angle de l'œil. On la fait à peu près de la grandeur de celle d'une saignée & un peu plus suivant l'étendue de l'abcès. On se sert d'une lancette que l'on enfonce jusques au centre de la tumeur, on laisse écouler le sang & le pus, & ensuite on met dans l'ouverture une petite mèche de charpi, & par dessus un emplâtre de diapalme dissout dans l'huile rosat, on couvre enfin tout l'œil d'une compresse seiche s'il n'y a plus d'inflammation, & s'il y en a encore on la trempe dans les eaux de roses & de plantain, dans lesquelles on a fait fondre un peu de sel de Saturne.

Dans le second pansement on se sert du digestif fait avec deux parties du suppuratif, une partie de térébantine une demie partie des poudres de myrrhe & d'aloës; & quand l'ulcère est en bonne suppuration on se sert du mondificatif d'ache ou autre semblable, diminuant tous les jours la mèche de plus en plus; & enfin on cicatrise l'ulcère à la manière des autres. Par cette conduite il est tres rare que l'abcès du grand angle dégénere en fistule.

Si on a été appelé à tard & que l'abcès soit déjà formé, on l'ouvre dans l'état qu'il est, faisant l'ouver-

cure un peu plus grande, afin d'y introduire plus aisément les remèdes pour le mondifier : ou si l'ouverture s'est faite d'elle-même, on se contente de la dilater autant qu'il le faut, procédant au reste comme dessus pour le premier appareil,

Au second pansement on examine si l'os n'est point découvert ; & s'il l'est, on agit comme je le diray dans le chapitre suivant en parlant de la cure de la fistule. S'il ne l'est pas, on mondifie & desseiche l'ulcère avec une lotion faite avec l'*aristoloche*, la *myrthe*, l'*aloës*, l'*encens* & le *sucré*, qu'on fait infuser dans le *vin*, procédant au reste comme dessus. Et notez qu'il vaut mieux en cette rencontre ne point se servir de remèdes onctueux, de crainte d'augmenter la suppuration qui n'est d'ordinaire que trop grande, à moins que ces remèdes ne soient fort mondifiants & desseichants, en ce cas je ne les des'approuve point.

Enfin si l'abcès est de la nature des *athéromes*, après être ouvert & pansé comme dessus, au second pansement on le sonde pour voir si l'os n'est point découvert & y remédier comme dans le chapitre suivant : & s'il ne l'est pas, comme ces sortes d'abcès ont ordinairement un *chyst*, on travaille à le consommer & faire tomber en suppuration avec un peu de poudre de *mercure rouge précipité* qu'on melle dans du *suppuratif*, ou un peu de poudre de *trochisques de minio*, ou un peu d'*egyptiac*, de l'un ou l'autre desquels on se sert de fois à autre, jusques à ce qu'on voie par la chute ou suppuration des escharres que le *chyst* soit entièrement consommé ; achevant la cure comme je l'ay dit ci-dessus.

## 2. De l'Ægilops ou fistule lacrimale.

## CHAPITRE V.

L'Abcez du grand angle est si sujet à dégénérer en fistule, que si-tôt qu'il est ouvert, la plupart des Chirurgiens qualifient par avance l'ulcère qui reste, du nom de fistule, quoique véritablement ce n'en soit pas une, puisque souvent il ne pénètre pas dans le sac lacrimonal, que l'os ne se trouve pas toujours découvert ou carié, & que l'ulcère n'est pas encore calleux. Et quand même il pénétreroit dans le sac lacrimonal & que l'os seroit découvert & carié, ce ne seroit pas encore proprement une fistule, puisque ce qui constitue la fistule est la callosité des bords & de la superficie intérieure de l'ulcère, & sa sinuosité.

L'ægilops ou fistule lacrimale est donc proprement un petit ulcère calleux, profond & quelques-fois sinueux situé au grand angle de l'œil, duquel il découle continuellement ou de tems en tems une humidité purulente ou glaireuse. Et improprement elle se prend pour tout ulcère intérieur du grand angle, qui a quelque issue par ou l'humeur qui s'amasse dans le vuide s'écoule, quoi qu'il soit récent & sans callosité.

Des fistules lacrimales, les unes sont apparentes & ce sont celles qui sont ouvertes par dehors; & les autres sont cachées, qui sont celles qui s'ouvrent du côté de l'œil à l'endroit de cette petite chair glanduleuse située au grand angle, ou qui ont leur issue par le canal nasal.

Les premières sont ordinairement causées par ces petites tumeurs phlegmoneuse qui poussent en dehors, & moins souvent par ces autres tumeurs de la nature des athéromes, soit qu'on ait ouvert ces différentes tumeurs, ou que d'elles mêmes elles se soient fait jour. Et les secondes sont le plus souvent causées par la matière même des larmes qui s'amasse dans le sac lacrimonal à cause de quelque obstruction de ses conduits, & qui par son séjour s'échauffe & s'aigrit, excorie ou ulcère légèrement la superficie intérieure de ce sac, & forme une petite éminence ou tumeur de la grosseur d'un pois ou plus, qui étant pressée se vuide ou du côté de l'œil ou par le canal nasal, quand l'humeur contenue est assez fluide pour pouvoir passer par ces conduits, ou que ces conduits sont assez ouverts pour la laisser écouler, si elle est plus épaisse.

Dans les premiers, quand elles sont causées par une humeur chaude, qui en s'aigrissant aisément pourrit & consume les chairs ou autres parties molles voisines qui en cet endroit ont bien peu d'épaisseur, l'os se trouve souvent découvert & carié, & cette carie d'os est la cause quelles dégèrent plus promptement en vrayes fistules; parceque le suc nourricier qui s'échappe de l'os, en s'altérant, contracte une certaine acidité maligne, qui lorsqu'elle est grande endurecisse & rend calleuses les chairs de l'ulcère, & lorsqu'elle est moins grande, les rend fongueuses, & cela en fixant trop promptement le suc nourricier des parties molles. Et quand elles sont causées par une humeur grossière & froide dont les progrès sont lents, elles sont sujettes à

être calleuses; mais rarement elles pénètrent jusques à l'os, à moins que cette humeur, en séjournant tres long tems, ne s'échauffe & s'altère par le mélange de quelque autre suc ou levain impur; cequi n'arrive gueres sans une nouvelle fluxion.

On accuse ordinairement *l'os unguis* d'être carié dans les fistules lacrimales, cequi n'est pas toujours vray: il l'est quelques-fois, je l'avoüe; mais souvent c'est la partie supérieure de *l'os principal* de la machoire qui se joint à *l'os coronal*, & par son côté au côté antérieur de *l'os unguis* avec lequel il forme ce sinus ou longue cavité qui contient le sac lacrimal, & à la partie inférieure de laquelle est le trou qui pénètre dans le nez. Il est fort aisé de s'en éclaircir en sondant les fistules, car selon que la sonde entre avant, on juge si c'est l'os unguis sur lequel elle s'arrête; ou si c'est l'os de la machoire: dailleurs en frappant avec le bout de la sonde l'os unguis, on ne trouve pas la même résistance & le même rapport de son, comme en touchant l'os de la machoire, parceque l'os unguis est tres mince, & qu'il n'a pas la même solidité de l'os de la machoire.

Le propre des fistules c'est de flüer pendant un tems, & de seicher en d'autre, ou au moins de jeter peu d'humidités, & de recommencer ensuite à flüer. La même chose arrive à quelques fistules lacrimales, car il y en a qui sont un tems sans flüer, puis elles se rouvrent & flüent abondamment, & il y en a aussi d'autres qui flüent perpetuellement. Quand elles cessent de flüer, cela vient ou de ce qu'il n'afflüe point d'humeurs excrémenteuses dans l'ulcère fistuleux, comme lorsqu'on  
les

les a épuisées détournées par les purgatifs ; ou que la nature elle même leur a fait reprendre le chemin de leurs émonctoires ordinaires ; ou de ce que par une légère inflammation les parois intérieures de la fistule se trouvent étranglées , enforte que l'humeur ne peut passer au travers , comme on le voit arriver aux playes ou aux ulcères qui s'enflamment : ou enfin de ce que leurs issues se trouvent bouchées de quelques chairs fongueuses ou calleuses. Mais lorsque les humeurs excrémenteuses abondent dans la masse du sang par le défaut de leur sécrétion , ou que les parois intérieures de la fistule se relâchent quand l'inflammation cesse , ou que les chairs fongueuses ou calleuses se fondent ou pourrissent par l'exaltation du levain de la fistule , quoi qu'en petite quantité , alors les fistules recommencent à fluër comme elles faisoient auparavant , & quelques-fois même davantage.

Les fistules lacrimales qui suivent de grands abcez , ou qui arrivent à des sujets mal-habituez & enclins à de grandes fluxions , sont sujettes à avoir plusieurs sinus & plusieurs issues , à de grandes caries , & à de grands écoulements de matière purulente.

Celles qui sont ouvertes en dehors & dont le fond à peu d'étenduë , qui sont récentes , sans callosités & sans carie d os , sont les plus aisées à guérir. Au contraire quand elles sont vieilles , profondes & calleuses , & qu'il y a carie , elles sont tres difficiles à guérir.

Les cachées , soit quelles aient leur issue du côté de l'œil ou du côté du nez , lorsquelles se vident aisément quand avec le doigt on presse le coin de l'œil ,

M m m

que l'humeur qui en coule est claire & glaireuse, que la tumeur qui paroît en dehors quand la fistule est pleine est tres petite, & qu'il n'y a ni douleur au coin de l'œil, ni inflammation, peuvent se desseicher & guérir d'elles mêmes; parceque l'ulcération du sac lacrimonal n'est que legere & superficielle: & au contraire, quand l'humeur est purulente & quelle sort en quantité, il est rare quelles guérissent à moins qu'on ne leur donne une issue par dehors & qu'on ne les mondifie & desseiche, à cause que l'ulcération du sac lacrimonal est alors plus considerable.

Enfin soit quelles soient cachées ou apparentes, quand l'humeur qui en découle est sanieuse, acree, noirâtre & d'une mauvaise odeur, indices souvent de la carie de l'os, elles ne guérissent point qu'on ne les ouvre ou dilate, qu'on ne les mondifie & desseiche, qu'on ne corrige la carie de l'os ou par les remedes ou par le feu, & que l'os carié ne soit ensuite separé du sain par la nature. Mais quand les fistules deviennent si malignes quelles tiennent de la nature du *cancer*, cequi est rare, elles ne peuvent se guérir ni par les remedes, ni par l'opération.

Pour la cure des fistules lacrimales, on doit d'abord prévenir la fluxion qui pourroit survenir pendant le traitement, par la saignée, s'il y a plénitude, & par les autres remedes proposez dans le *chapitre de l'ophthalmie*, pour diminuer & détourner ailleurs les humeurs qui peuvent flüer; & s'il y a intemperie cacochymique, par les purgatifs que l'on diversifie suivant la nature de l'humeur dominante: cela s'entend si la fistule est con-

sidérable, & que pour la guérir, on se propose de passer aux derniers remedes ; parceque si elle est de peu de conséquence, & qu'il ne soit nécessaire de se servir que des remedes les plus doux, on peut obmettre les remedes généraux sans crainte d'aucun accident.

Ensuite si la fistule est ouverte par dehors, que son fond soit un peu large, quelle soit sans callosités, & que l'humeur qui en découle soit claire & visqueuse, ou qu'étant purulente elle soit blanche & unie, on la mondifie & dessèche avec la lotion ci-devant proposée, faite avec l'aristoloche, la myrrhe, l'aloës, l'encens & le sucre infusez dans le vin, dans laquelle on trempe une petite mèche qu'on introduit dans la fistule pour la remplir, apres y avoir seringué un peu de ladite lotion, & par dessus on y met un petit emplâtre de diapalme dissout comme dessus ou autre semblable. Et en cas que l'entrée fût trop étroite on la dilateroit auparavant avec un peu d'éponge préparée ou de la racine de gentiane sèche, ou avec la lancette, suivant qu'on le jugeroit plus à propos. On dissout quelques-fois dans la lotion susdite un peu de camphre & de vitriol blanc quand les humidités sont abondantes & que les chairs ont peu de solidité. A mesure que la fistule se mondifie & dessèche & que les chairs nouvelles & bonnes poussent, on diminue la mèche en sa longueur, jusques à ce que la fistule soit presque remplie de chairs, apres quoi on se contente d'un petit plumaceau sec & de l'emplâtre ; & si alors les chairs poussent trop, on se serviroit d'un peu de poudre d'alum brûlé pour les consumer & dessécher.

M m m ij

On peut aussi se servir au lieu de la précédente lotion, du baume vert de Metz, de l'onguent mondificatif d'ache, dans lequel on doit dissoudre un peu de verdet pour le rendre plus deterfif, ou y mesler de l'onguent des Apostres; ou même se servir d'autres baumes ou onguents à peu près semblables pourvû qu'ils soient assez chargez de verdet pour empêcher qu'il ne s'engendre des chairs fongueuses: mais les lotions sont toujours à preferer aux remedes onctueux.

Si l'ouverture de la fistule est étroite & calleuse, on la dilate en consommant la callosité avec un petit trochisque pointu de minio qu'on introduit dedans; & l'escharre étant tombé, s'il reste encore de la callosité au fond de la fistule, on y porte un peu de ce trochisque en poudre, ou bien on se sert du mercure rouge precipité seul ou meslé avec parties égales d'alum brûlé, ou d'autres semblables remedes cathérétiques; & apres que la callosité est consommée on mondifie & desseiche l'ulcère comme dessus.

Et comme ces remedes pendant leur action, causent de la douleur qui peut être suivie d'inflammation, il en faut deffendre l'œil & les paupières par l'application fréquente des compresses trempées dans un collyre rafraichissant.

Si l'os est carié, on dilate la fistule jusques dans son fond, si elle ne l'est pas assez, ou avec le trochisque de minio quand il y a callosité, ou s'il n'y en a point, avec l'éponge préparée, ou la racine de gentiane, ou par une petite incision faite avec la lancette particulièrement quand la peau est peu ouverte. Et quand la dilatation est assez

grande, on examine l'os pour reconnoître de quelle piéce de carie il est affecté : car si elle est simple & peu humide ( comme il arrive aux os découverts par quelque cause extérieure, ou par un pus peu malin, & qui sont touchez de l'air ) on peut le desseicher & en avancer l'exfoliation par les remedes. On se sert à cet effet de l'esprit de vitriol ou de celui de souphre, dans l'un ou l'autre desquels on trempe un petit globule de charpi ou de coton que l'on introduit au fond de la fistule immédiatement sur l'os, remplissant le reste de la fistule de charpi sec pour l'entretenir ouverte ; & aiant continué cette application pendant deux, trois ou quatre pansemens, on en cesse l'usage, pour ne plus se servir que de l'huile de gayac, ou de la teinture de myrrhe & d'aloës tirée avec l'esprit de vin, ou de l'esprit de vin camphré, jusques à ce que l'os soit exfolié : ensuite on mondifie, desseiche & cicatrise l'ulcère comme je l'ay dit.

Ce qu'on appelle *exfoliation* est la séparation de la superficie altérée de l'os qui est plus ou moins épaisse selon que l'altération de l'os est plus ou moins profonde. Quand cette exfoliation est tres superficielle, souvent on ne s'en apperçoit par la sortie d'aucune piéce sensible de l'os ; mais on reconnoît quelle se fait, ou quelle est faite, par des chairs rouges & solides qui grainent immédiatement sur l'os : & cette exfoliation si superficielle quelle soit, ne se fait point en l'os unguis parce que cet os est tres mince, mais la partie altérée de cet os se sépare entièrement ; d'où vient qu'il reste percé, & que les humidités qui entrent dans la partie du sac lacrimial qui reste entière s'écoulent pour l'ordina-

re par le nez, sans que les Malades en reçoivent grande incommodité.

Quand la carie est fort humide, ou que l'os découvert se trouve exostosé, c'est-à-dire, qu'il est recouvert d'une croûte osseuse fort tendre, qui n'est autre chose que le suc nourricier de l'os qui s'échappe & se condense sur sa superficie, les remèdes ordinaires ne peuvent détruire cette carie humide non plus que l'exostose, & la ruginé ne s'y peut porter pour l'emporter, à cause du peu d'étendue du lieu & du voisinage de l'œil : ainsi il est nécessaire d'y employer le dernier remède qui est le feu ; comme aussi dans cette autre espèce de carie humide accompagnée de *vermoulure* qui est la plus mauvaise de toutes les caries, étant ordinairement causée par un pus acide & malin qui s'engendre dans l'ulcère, qui pénètre l'os, altère son suc nourricier & le rend si malin & destructif, qu'il ronge & corrode non-seulement l'os dont il sort, mais aussi corrompt les chairs & les autres parties voisines qu'il touche. Et la raison pour laquelle on se sert du feu dans ces espèces de caries, c'est pour, en brûlant l'os, le dessécher promptement jusques en sa partie saine, & consommer en même tems ce virus malin qui réside dans l'os carié : & comme l'os ainsi brûlé & desséché est rendu plus solide qu'il n'étoit, le pus ou la sanie qui s'engendre dans l'ulcère des chairs, ne le peut plus pénétrer ; ainsi dans la suite rien n'empêche plus que cet os desséché soit séparé de sa partie saine, à mesure que le suc nourricier qui s'amasse au dessous & qui donne naissance à une espèce de chair qui a ses fondemens dans les pores mêmes de

l'os sain, le pousse dehors.

Pour faire sûrement cette opération, apres avoir préparé le Malade par les remedes généraux s'il en est nécessaire, & suffisamment dilaté la fistule comme je l'ay dit ci-dessus, on le situe commodément, ou sur son lit, la tête bien appuyée sur l'oreiller, ou sur une chaise à haut dossier & un peu renversé, sur lequel on appuie aussi la tête que l'on fait tenir fermement par un serviteur, observant quelle soit en telle situation, que l'appuy se fasse sur l'oreille & la tempe opposée à l'œil malade : & aiant couvert l'œil sain d'une compresse affermie par un bandeau, pour ôter au Malade l'appréhension du feu, & appliqué sur l'œil malade une autre compresse imbuë de quelque eau rafraichissante, ne laissant que l'endroit de la fistule de découvert ; on introduit dans la fistule & jusques à l'os une cannule de fer ou d'argent faite en manière de la douille d'un petit entonnoir, & qui autour de sa partie supérieure à un bord applati & l'arge d'environ le travers d'un doigt avec un petit manche pour la tenir : on pousse au travers de cette cannule une ou deux fausses mèches de linge pour épuiser le sang ou les humidités qui peuvent être écoulées sur l'os, afin quelles n'émoussent point l'action du feu, & qu'étant échauffées elles ne brûlent point les chairs voisines, cequi pourroit exciter une grande inflammation à l'œil ; & en retirant la fausse mèche on plonge en même tems par la cannule un petit cauterer bien rouge qu'on appuie à plat sur l'os ; & son action étant passée, on le retire & on ôte aussi la cannule que l'on trempe dans de l'eau pour la refroidir.

dir ; l'ayant essuïée promptement on l'introduit de .re-  
 chef dans la fistule & on plonge dedans un second cau-  
 tere comme dessus ; ce qu'on reitere deux ou trois fois  
 suivant la grandeur de la carie. Et l'os étant ainsi bien  
 cauterisé & desséché ; on remplit la fistule de charpi  
 sec que l'on couvre d'un petit linge sur lequel on a  
 étendu un *céram rafraichissant*, & par dessus on met une  
 compresse en plusieurs doubles si petite & étroite quelle  
 puisse tenir entre le nez & l'œil, & sur le tout une au-  
 tre assez grande pour couvrir l'œil & les parties voisi-  
 nes, les aiant auparavant trempées dans un deffensif  
 ordinaire, contenant enfin tout l'appareil avec un ban-  
 dage convenable.

Il faut observer, que lorsque c'est l'os unguis qui est  
 carié, on le perce ordinairement en le brûlant à cause  
 de son peu d'épaisseur comme je l'ay dit ; ainsi la fis-  
 tule se trouve alors ouverte du côté du nez : d'où vient  
 que l'on dit qu'en faisant cette opération l'on conver-  
 tit la fistule extérieure en une intérieure : mais cette  
 fistule intérieure n'apporte point d'incommodité sensi-  
 ble ; parceque le tour de l'os se couvre d'une chair sub-  
 tile qui se cicatrise d'un côté avec la membrane qui  
 forme le sac lacrimonal qui reste entière, & de l'autre  
 avec la membrane glanduleuse qui revêt la partie in-  
 térieure du nez : & que tout ce qui peut s'écouler par  
 ce nouveau trou ne sont que les humidités qui entrent  
 dans le sac lacrimonal, qui pour être naturelles, ne cau-  
 sent aucune mauvaise odeur.

Il faut encore remarquer que dans cette rencontre il  
 reste souvent deux trous qui du sac lacrimonal se commu-  
 niquent

niquent dans le nez : celui dont je viens de parler qui est accidentel, & le trou lacrimonal qui est naturel. Car il ne faut pas penser que par l'opération on ne fasse qu'agrandir le trou lacrimonal, cela ne se peut ; parceque ce trou est à la partie la plus inférieure de ce sinus formé par l'os unguis & l'os principal de la machoire, & ou on ne peut porter la cannule. Ce qui arrive seulement, c'est que ce trou se trouvant quelques-fois obstrué, ou par des chairs fongueuses, ou par l'épaisseur de la membrane enflammée, se desopile dans la suite, ou par la suppuration des chairs fongueuses excitée, & par l'opération & par les remèdes dont on se sert ensuite, ou par la réduction de la membrane épaissie en son état naturel ; à cause de la cessation de l'inflammation & du dessèchement qui suit l'écoulement libre des matières qui s'amassoient auparavant dans la fistule.

Et lorsque c'est la partie supérieure de l'os principal de la machoire qui est cariée, le caustique ne le perce point, parceque cet os a assez d'épaisseur pour résister à l'action du feu, ainsi il s'exfolie de même que les autres os ; & après l'exfoliation la fistule se dessèche & cicatrise plus promptement que lorsque c'est l'os unguis, parcequ'elle n'est pas si profonde, & que pour l'ordinaire elle n'intéresse pas si fort le sac lacrimonal.

Dans le second pansément & dans les suivans, on applique sur l'os une petite mèche trempée dans l'esprit de vin ordinaire, ou camphré, ou chargé de la teinture de myrthe & d'aloës ; on peut même toucher l'os avec l'huile de gayac, ou se servir des poudres céphaliques \* pour tou-

\* NOTE. Les meilleures & principales sont les poudres d'aloës, de  
N n n

jours le desseicher davantage & en avancer l'exfoliation, apres laquelle on incarne l'ulcère, on le desseiche & cicatrise comme je l'ay dit ci-dessus.

A l'égard des fistules cachées, soit quelles se voident par le coin de l'œil ou par le dedans du nez, si l'humeur qui en découle est purulente & abondante, ce qui denote l'ulcération du sac lacrimonal, il est plus utile pour en tarir la source de les ouvrir par dehors: & quand elle est sanieuse, acre & noirâtre, outre l'ulcération du sac lacrimonal, il y a tout lieu d'apprehender la carie de los, & on ne peut absolument se dispenser de les ouvrir. L'ouverture des unes & des autres se fait avec la lancette, comme je l'ay dit en parlant des abcez de cette partie, & non point avec le *cautere potentiel* comme quelques Auteurs le proposent, tant à cause du voisinage de l'œil que le cautere, en s'étendant, pourroit offenser puisqu'on n'est point maître de son action, qu'à cause de la difformité qu'une plus grande cicatrice, qui suivroit l'application du cautere, causeroit. L'ouverture étant faite, si l'os ne se trouve point carié, on traite la fistule comme je l'ay dit ci-dessus: mais s'il est carié, on le desseiche & on en procure l'exfoliation par les remedes ci-dessus proposez, quand cette carie est simple, ou par le feu, quand l'os est exostosé ou vermoulu, en observant au reste ce que j'ay dit à l'occasion du traitement de ces sortes de caries.

*myrte, d'encens, de mastich, de sabine, de centaurie, d'irru, d'aristoloché, de gentiane, seules ou quelques unes meslées ensemble: on les appelle céphaliques ou cataplasmatiques, parcequ'on s'en est d'abord servi aux fractures des os de la tête pour aider à séparer les os cariez superficiellement.*

Mais si l'humeur qui decoule d'une fistule cachée est claire & glaireuse, si la tumeur quelle forme en dehors est petite, & s'il n'y a ni douleur ni inflammation comme je l'ay déjà dit, elle se guérit le plus souvent sans remedes & sans opération, pourvû que les Malades aient le soin de se presser avec le doigt le coin de l'œil pour faire couler cette humeur & empêcher que par son séjour elle ne s'aigrisse & ulcère le sac lacrimonal dans lequel elle s'amasse : car cette humeur n'est autre chose que l'humeur excrémenteuse & naturelle qui se filtre dans ce sac & qui devient glaireuse, ou à cause quelle s'y melle avec le suc nourricier de cette partie qui a été relâchée par l'inflammation précédente, ou à cause d'une simple obstruction du trou nasal, qui empêchant l'écoulement de cette humeur par le nez, fait qu'elle s'échauffe par son séjour, qu'elle s'aigrit & qu'elle altère la temperature de ce sac. De là vient qu'après des abcez des angles des yeux, non-seulement de la nature des *phlegmons*, mais aussi de celle des *athéromes* qui ne pénètrent point dans le sac lacrimonal, comme on le connoît après leur ouverture, & qui guérissent fort promptement, & aussi après des inflammations des angles des yeux guéries sans suppuration, il reste quelques-fois aux Malades de ces sortes d'écoulements de matières claires & glaireuses pendant plusieurs mois & quelques-fois des années entières, & qui enfin se desseichent & se suppriment entièrement.

Cette dernière espece de fistule, qui est une des plus communes, quand elle dure long-tems, & qu'on n'a pas le soin d'en exprimer l'humeur à mesure quelle s'a-

N n n ij

masse, dégénere souvent dans la précédente, parceque cette humeur se corrompant par un trop long séjour acquiert un plus haut degré d'acreté, devient purulente, ulcère un peu plus profondément le sac lacrimonal & le rend un peu calleux. Cependant il n'est pas toujours nécessaire d'en venir à l'opération pour la guérir, à moins que l'humeur comme je l'ay dit ci-dessus ne soit abondante, ou qu'on doute que l'os soit carié; l'expérience faisant connoître quelle se guérit souvent aussi d'elle-même dans la suite du tems: & même il arrive qu'après une nouvelle fluxion, elle se desseiche & guérit promptement, parcequ'il s'y fait alors une nouvelle suppuration qui détruit la callosité & qui desobstruë le trou nasal. Quoi que cette fistule se puisse guérir d'elle-même, il est cependant plus sûr d'avancer sa guérison par l'ouverture & par les remedes propres à la mondifier & desseicher.

En finissant ce chapitre, je me crois obligé d'avertir qu'après l'opération des fistules ou l'os s'est trouvé carié, soit qu'on en ait procuré l'exfoliation par les remedes ou par le caustere actuel, & même après le traitement des autres fistules, quoique l'ouverture extérieure soit bien cicatrisée, il reste souvent un écoulement d'humidités par le coin de l'œil, & quelques-fois par le nez, qui subsiste plus ou moins selon que les Malades sont d'un temperament plus ou moins humide & sujets aux fluxions, & qui se desseiche enfin. C'est pourquoi il est bon d'en prévenir les Malades avant même l'opération, afin de leur ôter le chagrin qu'un tel reste de maladie leur pourroit causer, si un tel écoulement res-

roit, & les empêcher de se plaindre de leur Chirurgien. Je dirai encore qu'on voit quelques-fois des fistules de toutes especes, même ou il y a carie, se guérir sans remedes & sans opération, quand les sujets sont d'un bon temperament : les exfoliations se faisant naturellement, & les callosités se détruisants par de nouvelles fluxions & suppurations. Je pourrois en rapporter plusieurs exemples, mais je me contenteray de ces deux.

Un païsan assez jeune & robuste, travaillé en même tems de deux abcez fort considerables aux grands angles des yeux, me vint trouver il y a quelques années pour les lui ouvrir, la matière étant déjà prête à percer la peau : étant ouverts, non-seulement la partie supérieure des os principaux de la machoire, mais aussi les os *unguis* se trouverent découverts & cariez ; voiant ce desordre, je lui conseillay de souffrir l'application du feu, à quoi il ne voulut consentir, quoique je lui fisse connoître l'incommodité qu'il recevroit des fistules qui resteroient. Il se contenta de me demander des remedes pour se panser lui-même & s'en retourna. Quelque tems apres les ouvertures se resserrerent & se convertirent en fistules calleuses, jettants du pus & beaucoup de sanie noirâtre, cequi continua pendant trois ans, & quelques esquilles étant sortis, ces fistules se cicatriserent au dehors, mais il resta des fistules intérieures ou cachées dont les humidités purulentes se vuidoient du côté de l'œil qui subsisterent encore plus d'un an, puis se dessicherent, & le Malade se trouva entièrement guéri, sans que depuis il en ait ressenti aucune incommodité.

Une Dame d'un tempéramment assez cacochyme & délicate, sujette à des fluxions sur les yeux, fut travaillée il y a environ trois ans d'un abcez au grand angle de l'œil qui dégénéra en fistule cachée. Elle consulta plusieurs Medecins & Chirurgiens qui lui conseillerent l'opération, à laquelle ne pouvant se résoudre, elle sortit de Paris ou elle étoit, pour venir prendre l'air en une de ses terres, où étant, elle voulut avoir mon avis sur ce qu'elle devoit faire. Voiant que la tumeur qui se formoit quand la fistule étoit pleine étoit fort petite, quelle se vuidoit aisément du côté de l'œil quand elle la pressoit du bout du doigt, que la matière qui en sortoit à son réveil étoit assez louable, & que celle qui sortoit pendant la journée étoit claire, glaireuse & peu purulente, n'y aiant au reste ni inflammation, ni douleur; je lui dis qu'en souffrant l'opération, comme on lui avoit conseillé, elle guériroit plus promptement & plus sûrement; mais que quisqu'elle ne pouvoit se résoudre à ce remede douloureux, elle devoit au moins ne point s'affliger si un jour il survenoit une nouvelle fluxion, ou une suppression entière des matières qui avoient accoutumé de couler, & que l'abcez qui se formeroit pourroit prendre son cours par le nez, & qu'ensuite elle guériroit: cequi effectivement lui arriva l'hyver suivant étant de retour à Paris, & elle guérit comme je lui avois prédit. Elle m'en donna aussi-tôt avis: & ce mois de Juillet 1701. tems auquel j'écris ce traité, cette Dame étant en Champagne, je l'ay vüe & ay reconnu moi-même la verité de cette guérison.

## 3. De quatre autres maladies du grand Angle.

## CHAPITRE VI.

## 1. D'une excroissance de chair dite Encanthis.

IL arrive encore aux angles des yeux quelques autres maladies, qui quoi qu'elles paroissent petites & de peu de conséquence, ne laissent pas que d'apporter des incommodités quelques-fois fâcheuses aux Malades qui en sont atteints.

Telle est l'excroissance de chair au grand angle de l'œil, dont il y a deux especes : une qui est fongueuse, rougeâtre & indolente, qui obéit souvent aux remèdes ; & une autre qui est plus solide, quelques-fois blanchâtre, & d'autres-fois un peu plombée, un peu douloureuse & qui résiste aux remèdes ordinaires, n'obéissant qu'à l'opération.

\* appelée  
ENCANTHIS.

Si l'errément du suc nourricier des parties molles est la cause de toutes les excroissances charnuës, on ne doit point chercher d'autre cause de celle-ci : ainsi quand le suc nourricier de cette petite chair glanduleuse qui se rencontre naturellement au grand angle, se trouve abondant, grossier, ou en quelque manière altéré par quelque levain non naturel coulé & infiltré en cette partie, soit par une ulcération de cette même chair glanduleuse, ou par un reste d'ongle qui n'a pas été emporté dans l'opération, ou que l'on n'a pas suffisamment desséché, il donne naissance à cette excroissance ou addition de chair, qui semble être une appendice ou

une excroissance même de cette petite chair glanduleuse du grand angle.

Quand cette excroissance est fongueuse, rougeâtre, indolente & peu considérable, elle se sépare quelques-fois d'elle-même & se guérit sans remèdes, comme je l'ay vû arriver; mais souvent aussi si on la néglige, ou elle croît des-mesurément & incommode, ou elle s'ulcère & cause une inflammation douloureuse, & un écoulement fâcheux de larmes acres, ou quelques-fois elle devient chancreuse.

Pour la guérir: lorsqu'elle peut obéir aux remèdes, on la consume & dessèche avec le collyre sec fait avec quinze grains de verdet brûlé, dix grains d'alum calciné, un scrupule d'iris & une dragme de sucre candit, réduits en poudre très subtile, dont on met un peu sur l'excroissance trois ou quatre fois par jour, lavant l'œil demie heure après avec quelque eau ophthalmique, ou bien on se sert du collyre vert que j'ay ci-devant proposé pour l'ongle.

Quelques Auteurs conseillent de se servir du verdet seul, ou de l'alum; d'autres du précipité rouge de mercure; & quelques autres ne craignent point de toucher cette excroissance avec l'esprit de vitriol: mais comme on ne peut appliquer ces remèdes si juste sur l'excroissance qu'ils ne se répandent peu de tems après aux environs, & que l'œil qui ne peut souffrir de si forts caustériques n'en soit offensé, on ne s'en doit point servir, à moins qu'on ne les étende avec d'autres remèdes plus doux pour affoiblir leur action. Même on doit rejeter absolument en cette rencontre l'esprit de vitriol, & les autres esprits  
acides

acides, parcequ'ils se répandent en même tems qu'on les applique, & agissent si promptement qu'il est impossible d'arrêter le progrès de leur action.

Mais si cette excroissance est plus solide & peu douloureuse, quelle ait beaucoup d'étendue, ou quelle résiste aux remèdes ordinaires, on l'extirpe en cette manière.

On passe au travers une éguille enfilée d'un fil avec lequel on la lie, & soutenans d'une main les bouts du fil on l'eleve doucement, puis on la coupe avec la pointe des ciseaux, ou avec la lancette ou le scalpel, tout auprès de cette petite chair glanduleuse du grand angle sur laquelle elle prend naissance, & que l'on doit éviter d'offenser pour la raison que j'ay donnée en parlant de l'opération de l'ongle; il est aisé de les distinguer en ce que leur couleur n'est pas tout à fait uniforme. On met ensuite un peu de poudre de *sucre candit* dans l'œil & par dessus des compresses trempées dans un *collyre rafraichissant*, pansant au reste le Malade avec les *collyres mondifiants & desseichants* proposez pour les ulcères superficiels.

Si enfin cette excroissance est fort dure, inégale & douloureuse, qui sont des marques quelle est maligne & chancreuse, on n'en entreprend point l'opération qui ne seroit que funeste, on se sert seulement des *collyres rafraichissants & anodins* pour diminuer la douleur & empêcher autant qu'on le peut l'augmentation de cette maladie.

## 2. De la consommation de la chair glanduleuse du grand Angle.

Une maladie contraire à la précédente est la *consommption* de cette petite chair glanduleuse du grand angle, qui cause ce flux de larmes dont j'ay parlé ci-dessus au chapitre troisiéme. Cette *consommption* arrive, ou pour avoir emporté cette chair glanduleuse en extirpant l'excroissance ci-dessus, ou bien en séparant l'ongle, ou par un pus fort acere qui découle d'une fistule lacrimale ouverte du côté de l'œil & qui ulcère & ronge cette petite chair glanduleuse, ou par des petits abcez ou des ulcérations qui s'y font, ou enfin par l'action de remèdes trop acres dont on s'est servi inconsidérément pour quelque maladie de cette partie.

Comme le flux de larmes qui suit cette consommation est incommode & fâcheux durant quelques-fois toute la vie; on doit dès le commencement s'efforcer de le prévenir autant qu'on le peut, par l'usage des collyres qui peuvent resserer & desseicher cette chair glanduleuse, & dont j'ay parlé au chapitre 3. à l'occasion de ce flux, ajoutant dans ces mêmes collyres de l'encens, s'il est nécessaire d'incarner, ou de la myrrhe, ou de l'aloës, s'il est besoin de mondifier.

## 3. Des Pustules du grand Angle.

Il se forme quelques-fois aux angles des yeux des petites pustules rougeâtres & fort douloureuses, semblables à ces petites pustules qui arrivent en d'autres parties du corps connuës sous le nom d'*Epinyctis*, à cause

de la douleur qui augmente pendant la nuit. Ces petites pustules s'ouvrent bien-tôt d'elles-mêmes jettant un peu de bouë sanglante, & se convertissent en des petits ulcères. Avant que d'être ouvertes on les traite avec des collyres rafraichissans & anodins; & quand elles sont ouvertes, on se sert de ceux qui mondifient & desseichent. Et mêmes comme ces petits ulcères occupent des parties charnuës, on peut se servir de l'onguent de tuthie auquel on ajoûte un peu de poudre de myrrhe & d'aloës pour les mondifier & desseicher.

4. Des Ulcères prurigineux du grand Angle.

Enfin il survient aussi en ces parties des petits ulcères prurigineux, incommodes pour la necessité ou se trouvent ceux qui en sont attaquez de se froter souvent les yeux comme s'ils avoient du sable ou quelque ordure au coin de l'œil. Cette maladie est causée par une humeur acre & salée qui abreuve cette petite caroncule ou chair glanduleuse du grand angle & les environs.

appelle  
PERIBROSIS.

On desseiche ces petits ulcères & on éteint la demangeaison qu'ils causent avec le collyre de vitriol décrit au chapitre 3. ou avec le collyre verd décrit au chapitre 21. de la deuxième partie. Et si ces petits ulcères ambulent & s'étendent le long du bord des paupières, pour leur traitement on suivra ceque je diray ci-après au chapitre dix-septième, ou je parleray des ulcères prurigineux des paupières.



Des maladies des Paupières.

## CHAPITRE VII.

## I. De leur Enflûre.

**L'**Enflûre ou tumeur des paupières est excitée par des causes extérieures, ou intérieures. Les extérieures sont les contusions, les playes, les piqueures de mouches à miel, de guêpes, d'araignées, ou d'autres semblables infectes, les attouchements d'orties ou autres causes semblables, capables d'arrêter le mouvement du sang & de le faire épancher, ou de lui imprimer une qualité maligne qui altère sa substance. Les intérieures sont toutes les humeurs impures & excrémenteuses qui coulent sur ces parties & y séjournent à cause des obstructions qui s'y rencontrent, ou à cause de la nature même de l'humeur, qui étant grossière ou peu animée, s'arrête & s'épanche entre les interstices de leurs fibres.

De là vient qu'il y a des enflûres qui d'elles-mêmes sont maladies principales, & que d'autres sont symptomatiques, dépendantes d'autres maladies, comme des grandes inflammations de l'œil, des apostemes ou des ulcères qui occupent les parties voisines, des cachexies, hydropisies & autres inlignes intempéries du sang.

Toutes ces enflûres tiennent, ou de l'inflammation, ou de l'emphysème, ou de l'œdème, ou bien elles sont mixtes. L'inflammation se connoît par la rougeur, la tension & la douleur si elle est phlegmoneuse, & si elle est érisipélateuse elle est d'un rouge jaunâtre : l'emphysème

par la tumeur plus grande, qui est pâle, transparente, sans douleur, & qui revient aussitôt en son état lorsqu'on la presse avec les doigts; l'adème par les mêmes signes, hors que la tumeur n'est pas si transparente, & qu'étant pressée l'impression des doigts y reste: & les mixtes par les signes communs de chaque maladie dont elles sont composées. Elles causent toutes une pesanteur dans les paupières & une difficulté dans leurs mouvements, d'où vient qu'elles demeurent presque toujours fermées, particulièrement quand l'enflure est grande.

Pour guérir toutes ces sortes d'enflures, on doit premièrement avoir égard à corriger l'intempérie du sang, par la saignée, la purgation & par les autres remèdes généraux qui conviennent à chaque espèce d'intempérie, en cas que ces enflures soient de conséquence & quelle dépendent du vice général du sang: puis on doit travailler à corriger l'humeur coulée & infiltrée dans les paupières & à la résoudre.

Pour cet effet si l'enflure tient de l'inflammation, on se sert des collyres rafraichissants qui conviennent à l'ophtalmie, dans lesquels on trempe des compresses qu'on applique sur les paupières enflammées, & on en poursuit la cure comme je l'ay dit en parlant de la cure de l'ophtalmie: si de l'emphysème ou de l'adème, on met en usage les fomentations fortifiantes & résolutes, qu'on fait par exemple avec les feuilles & sommités d'hyssop, d'absinthe, de poulion & d'origan, & les fleurs de roses, de camomille & de melilot, que l'on fait bouillir dans du vin, & dans ces fomentations, que l'on anime quelques fois avec l'esprit de vin si l'adème est grand, on trempe

des compresses qu'on applique chaudement sur les paupières malades, les renouvelant quatre ou cinq fois par jour.

Ou bien on se sert du cataplasme fait avec les quatre farines résolatives, les poudres d'absinthe, de scordium & de fleurs de camomille & de melilot, que l'on fait cuire avec le vin & le miel en consistance de cataplasme qu'on étend sur un linge & qu'on applique chaudement sur les paupières, le renouvelant au moins deux fois le jour.

Si ces enflures sont mixtes, on proportionne ces remèdes suivant leur complication, aiant toujours plus d'égard à la maladie qui domine. Par exemple, si c'est une inflammation œdémateuse, on se sert des résolutifs rafraichissants, comme du cataplasme fait avec la moëlle de coins cuits sous la cendre ou au four, les poudres de fleurs de camomille, de melilot & de roses, & les mucilages de semence de fenugrec tirez avec de l'eau de roses ou de plantain que l'on melle ensemble & que l'on fait boüillir pour l'appliquer comme dessus. Et si c'est un œdème phlegmoneux on se contente de la fomentation susdite, excepté qu'on se sert d'eau & non pas de vin pour faire la décoction.

Si l'emphysème ou l'œdème sont causez par des piqueures de mouches à miel ou de guêpes, l'éguillon ôté, elles se résolvent le plus souvent d'elles-mêmes, à moins que celui qui est piqué soit d'un mauvais tempéremment: en ce cas pour empêcher de plus fâcheuses suites, on se sert des fomentations ci-dessus pour résoudre plus promptement la tumeur qui s'est faite:

ou bien si-tôt qu'on est piqué on écrase la mouche même sur la piqueure, ou on la frote de miel. Si par une piqueure d'araignée, on se sert de thériaque ou de mithridate en forme de cataplasme. Si par un attrouchement d'orties ou autres choses semblables capables d'exciter une enflûre avec chaleur, on emploie le liniment fait avec le blanc d'œuf, l'huile rosat & le suc de plantain ou de joubarbe.

A l'égard des autres enflûres qui dépendent des playes, des apostemes ou des ulcères des parties voisines de l'œil, elles se guérissent par les remedes qui conviennent à chacune de ces maladies.

2. De l'abcez des Paupières & de leur pourriture.

### CHAPITRE VIII.

QUand la tumeur phlegmoneuse des paupières ne se résout pas, elle se convertit en abcez, qui ne différant point des abcez des autres parties molles de nôtre corps, demande aussi les mêmes remedes. Ce qu'il y a seulement à observer, c'est de ne point se servir de remedes trop humides & pourrissants, à cause du peu d'épaisseur des paupières qui tomberoient aisément en pourriture. On peut se servir utilement du cataplasme proposé pour l'abcez du grand angle; ou si l'abcez est petit de l'emplâtre de diachylon simple dissout dans un peu d'huile rosat; appliquant sur le reste des paupières & sur les environs de l'œil un deffensif ordinaire; & si-tôt que le pus paroît fait on lui doit donner jour.

La manière de faire l'ouverture, c'est de suivre avec la lancette la rectitude des fibres du muscle orbiculaire, épargnant le cuir autant qu'on le peut pour éviter la difformité. Et la raison pourquoi on la fait ainsi, c'est premièrement pour s'empêcher de couper de travers les fibres de ce muscle, & en cela on suit la règle générale des autres ouvertures quand elles doivent pénétrer jusques aux muscles : & en second lieu, c'est que si on faisoit l'ouverture de haut en bas, comme les paupières se rident d'un angle à l'autre quand elles sont ouvertes, il arriveroit que l'ouverture s'entr'ouvreroit en son milieu, en telle sorte que ses angles s'approcheroient l'un de l'autre, & que se cicatrisant en cet état, pour peu quelle fût grande, la paupière demeureroit ridée en cet endroit & ne pourroit que difficilement couvrir l'œil : au lieu que l'ouvrant comme je l'ay dit, les deux lèvres de l'ouverture s'aprochent simplement l'une contre l'autre, quand l'œil est ouvert, & s'unissent ainsi sans que la même incommodité puisse arriver ; à moins qu'il n'y eut déperdition de substance, comme lorsque l'abcez tombe en pourriture, auquel cas on agiroit comme je le diray en un autre lieu.

L'ouverture de l'abcez étant faite, on ne met dedans ni tentes, ni mèche, à cause du peu d'épaisseur des paupières, on se contente d'appliquer dessus un plumaceau sec que l'on couvre d'un emplâtre de *diapalme dissout avec l'huile rosat* pour le premier appareil, ensemble les *deffensifs ordinaires* ; & dans les autres pansemens on se sert des remèdes mondifiants, incarnants & cicatrisants ordinaires.

Et

Et quand la tumeur œdemateuse des paupières est si grande que l'humeur, au lieu de se résoudre, s'aigrit & devient purulente ; ce qui arrive encore plutôt quand elle est phlegmoneuse ou érysipélateuse, l'un ou l'autre de leurs superficies se pourrit, s'ouvre en plusieurs endroits, & il en découle en abondance une humeur sanieuse & purulente. Quelques Auteurs appellent cette maladie, *Mydesis*, nom cependant commun à de semblables pourritures des autres parties du corps.

Comme en cette rencontre l'humeur est épanchée abondamment & également entre les interstices des fibres de l'une ou l'autre paupière, il est rare quelle s'amasse en un seul lieu & forme un vrai abcès ; mais à la manière des autres œdèmes, à mesure quelle s'aigrit elle se pousse à la superficie, pénètre les pores de la peau quelle dilate en les pourrissant, élève & sépare la surpeau, & se fait jour en dehors. Et parceque la membrane qui revest entièrement les paupières est plus mince & plus tendre que la peau qui les recouvre en dehors, & que ses pores sont plus ouverts, de là vient que cette humeur se fait plutôt des issues vers la partie intérieure des paupières.

Toutes les grandes suppurations qui suivent les œdèmes, menacent les parties dans lesquelles elles se font de grande pourriture, même de gangrenne, & d'autant plus si ces parties sont déjà foibles de leur nature, comme sont les paupières. Il y a de plus à appréhender que les matières qui coulent du côté du globe de l'œil ne l'ulcèrent par leur acrimonie, ou au moins ne l'enflamment.

P p p

Pour prévenir tous ces fâcheux accidents & remédier à cette maladie, dès qu'on voit que l'œdème ne peut se résoudre & que l'humeur commence à s'aigrir, il faut faire quelques legeres mouchetûres dans les endroits les plus déclives des paupières, pour la faire écouler petit à petit & les en décharger plus promptement; & cependant continuer à appliquer dessus les *fomentations fortifiantes & résolutives* décrites dans le chapitre précédent & animées avec l'*esprit de vin*. Et si déjà l'humeur s'est fait jour, il n'est point besoin de mouchetûres, elle s'écoulera assez par les passages quelle s'est fait, il faut seulement s'opposer aux progrès de la pourriture par l'usage d'un collyre fait avec de la myrrhe & de l'aloës un scrupule de chacun, du camphre & du vitriol blanc huit grains de chacun & une drachme & demie de miel rosat, qu'on dissout dans quatre onces des eaux distillées de roses & d'absinthe, pour introduire souvent dans l'œil, si la matière s'est fait jour de ce côté là: ou bien on se sert de la teinture de myrrhe & d'aloës tirée avec le vin & animée avec un peu d'esprit de vin pour en laver entièrement les paupières, si l'humeur a ses issues en dehors. Et même si la pourriture est grande, on peut se servir avantageusement d'un peu d'*œgyptiac* dissout dans du vin, pourvû qu'on se donne de garde qu'il n'en entre dans l'œil. On peut même laisser sur la paupière un petit linge imbu de ces liqueurs, & par dessus le tout appliquer les compresses trempées dans les fomentations susdites.

Quand les paupières sont déchargées de toute l'humeur qui les abbreuve, & que les endroits par lesquels elle s'est écoulée sont mondifiés, on incarne & desse-

che les ulcères restants, soit qu'ils soient au dedans ou au dehors des paupières, avec le collyre fait avec l'aloës, l'encens, la tuthie préparée & des trochisques blancs de Rhasis, un scrupule de chacun, dix grains de pierre medicamentuse de Crollius & une drachme de sucre candit, qu'on dissout dans quatre onces des eaux de roses & de plantain pour s'en servir comme dessus.

Si la peau qui recouvre les paupières a été pourrie dans toute son épaisseur & que la perte de la substance soit considérable, il est difficile d'empêcher quelle ne soit raccourcie & que l'œil ne demeure éraillé: & si la même chose arrive en la membrane de sa superficie intérieure, il est pareillement difficile d'empêcher que la paupière ne rentre en dedans, & que les cils ne blessent le globe de l'œil. On prévientra autant qu'on le pourra ces choses comme je le diray au chapitre dixième.

3. De la dureté & du schirre des Paupières.

CHAPITRE IX.

**L'**Inflammation des paupières causée par un sang grossier & mélancolique, lorsqu'elle est grande & quelle subsiste long-tems, se convertit quelques fois, mais rarement, en une espee de tumeur dure & mal circonscrite accompagnée de rougeur & de douleur. On la nomme, *Scleriasis*, ou *durities palpebrarum*, parcequ'en effet on ne s'en apperçoit que par la dureté des paupières, & par leur épaisseur.

Difficilement cette tumeur se guérit entièrement,

P p p ij

substant même apres que l'inflammation est cessée ; & quelques-fois aussi elle s'endurcit si fort quelle passe en vrai schirre ; alors sa couleur rouge se convertit en une couleur un peu livide. Quand elle est convertie en vrai schirre elle est indolente , elle incommode cependant , parcequ'elle rend les paupières si pesantes quelle les empêche souvent de s'ouvrir , & que quelques-fois elle y provoque des fluxions qui se renouvellent de tems en tems , quand déjà les Malades y sont sujets de leur nature ; & ces différentes fluxions , la font même dans la suite dégénérer quelques-fois en cancer.

Pour la guérir on doit dès le commencement & si-tôt qu'on s'apperçoit de la dureté , se servir de fomentations émolliantes faites avec les racines & feuilles de mauves & de guimauves , les feuilles de violier , de pariétaire & de mercuriale de chacune une demie poignée , & une demie once de graine de lin ou de coins qu'on fait bouillir dans une suffisante quantité d'eau , & dans la décoction on trempe des compresses qu'on applique chaudement sur les paupières , les renouvelant cinq ou six fois par jour. Apres s'être servi pendant sept ou huit jours de ces fomentations , si la dureté subsiste & que l'inflammation soit entièrement passée , on applique sur la tumeur ou le diachylon gomme , ou l'emplâtre de mucilages , ou celui de vigo avec le mercure , en cas que la dureté paroisse en dehors. Et si au contraire elle paroît dans la partie intérieure des paupières , on ne peut se servir que des mucilages de semences de lin & de coins tirez avec l'eau rose , & dans lesquels on dissout quelques-fois un peu de myrrhe & de saffran pour introduire dans l'œil , & par dessus

les paupières les fomentations susdites.

Si apres s'être servi pendant quelque tems de ces remedes ou d'autres de semblable vertu, on s'apperçoit que la tumeur ne s'amollisse & ne se résolve pas, ou quelle passe en *vrai schirre*, on en discontinuë l'usage, étant inutile de fatiguer en vain un Malade. Mais si dans la suite il se faisoit quelque nouvelle fluxion, on y remedieroit comme je l'ay dit ailleurs. Et si enfin la tumeur devenoit *chancreuse*, on se conformeroit pour le traitement sur ce que je diray ci-apres en parlant du cancer des paupières.

4. De l'*Anthrax* ou charbon des Paupières.

CHAPITRE X.

**I**L survient quelques-fois à l'une ou à l'autre paupière ou dans leurs environs, une petite pustule rouge & fort brûlante, qui se noircit bien-tôt apres & cause une si grande inflammation, tumeur & tension aux paupières, quelles viennent d'un rouge livide, avec grande dureté & douleur tant aux paupières qu'à l'œil & aux parties voisines. La pustule s'agrandissant continuellement, il s'y forme un escharre dur comme si le feu y avoit passé, & quelques-fois cette pustule croît si démesurément, quelle consume entièrement la paupière ou elle a pris naissance, & gête souvent l'œil. Ceci n'arrive point sans qu'il s'y fasse de grandes fluxions sur les parties voisines, que les glandes voisines des oreilles se tumefient, & que la fièvre ne survienne.

Nous voions ordinairement que cette maladie n'arrive gueres que vers la fin de l'été dans le tems de la moisson , particulièrement quand les secheresses sont tres grandes. Les pauvres gens obligez à passer les jours entiers à scier les bleds sont sujets à être travaillez de cette maladie, non-seulement aux paupières, mais aussi au visage & autres parties , & croient que cela leur vient de dormir sur terre apres leur repas.

Un sang grossier & brûlé, dépouillé de ses parties spiritueuses & balsamiques, & de son vehicule ordinaire est sans doute la cause principale de cette maladie, comme il l'est de tous les autres charbons & de toutes les autres maladies communes de cette saison : d'où vient aussi qu'il n'y a gueres que les pauvres mal nourris, continuellement exposez au travail & aux injures de la saison, qui y soient sujets. Elle arrive à d'autres personnes, & aussi en d'autres saisons; mais cela est beaucoup plus rare.

Pour la cure de cette maladie, si-tôt que l'on voit la pustule commencer, il n'y a point de tems à perdre pour en arrêter le progres : il faut saigner le Malade une fois ou deux au bras suivant ses forcès, lui donner des *lavemens émolliants & rafraichissans*, lui faire prendre des *émulsions* ou des *juleps rafraichissans* deux ou trois fois par jour, & lui prescrire sur tout un bon regime de vivre tendant à même fin.

Sur la partie malade il faut appliquer dans le commencement des compresses trempées dans les *mucilages de semences de coins & de psyllium*, tirez avec les *eaux de roses & de plantain*, mellez avec parties égales de *lait de*

*femme ou de vache*, que l'on renouvelle souvent. Ou se servir de même *des eaux de roses & de plantain*, dans quatre onces desquelles on fait fondre *un scrupule de sel de saturne & autant de nitre purifié*.

Si l'inflammation ne s'appaise pas, & qu'au contraire on la voie augmenter, que la pustule noircisse, & que l'escharre se forme, on le fend & coupe avec la lancette, & on le lave avec la lotion faite avec un peu d'*agiptiac*, dissout dans le *vin & l'eau de vie*. Si même la tumeur est grande & que la rougeur soit pourprée ou obscure, on fait avec la lancette plusieurs mouchetûres sur toute la partie tumescée, principalement aux environs de l'escharre, laissant flûer le sang à volonté: ensuite on lave le tout avec la lotion susdite pour empêcher les mouchetûres de se fermer si tôt, afin que les sérosités acres & malignes qui abbreuvent la partie puissent s'écouler; puis on applique un cataplasme fait avec les farines de *fèves, d'orobe & de seigle*, les poudres d'*absinthe & de scordium*, & de fleurs de *camomille & de melilot*, parties égales de chacune, qu'on fait bouillir dans le *vin & le miel*, & dans quatre onces de ce cataplasme on melle une demie once ou environ de *myrthe pulvérisée*. On en renouvelle l'application deux ou trois fois par jour.

Si l'escharre s'étend & devient plus épais on l'incise derechef & on le touche avec l'*esprit de vitriol* ou de celui de *souffre*, ou bien avec l'*eau de sublimé* qui est encore plus spécifique pour arrêter le progrès de ces sortes d'escharres. Elle se fait avec une demie drachme de *sublimé corrosif* réduit en poudre que l'on met dans une phiole dans laquelle on verse deux onces, plus ou moins, suivant qu'on

la veut rendre plus forte ou plus foible, *d'eau de pluie* ou *d'eau de plantain*, & que l'on fait ensuite digerer sur les cendres chaudes, jufques à ce que le *sublimé* foit diffoût, on doit fe donner de garde en touchant l'efcharre avec ces remedes, qu'ils n'en coule dans l'œil, quoique les paupières foient fermées. Si les mouchetûres fe font refermées, on les renouvelle, & on les lave comme deffus, appliquant ensuite le cataplafme fufdit.

Nos Chirurgiens de campagne qui voient de tems en tems quelques-unes de ces maladies & qui en fçavent par expérience les mauvaises fuites, ne fe contentent pas des mouchetûres. ils font des fcarifications en forme, fans fe mettre en peine de la difformité quelles caufent. Il eft vrai quelles arrêtent plûtôt le progrès de la maladie, en évacuant plus promptement le fang, & les férofités malignes qui abbreuvent les paupières; mais on ne les doit pas faire fans grande néceffité, parcequelles font caufé que la peau des paupières fe retire davantage, ce qui rend l'œil trop défiguré. Dailleurs il eft rare qu'on n'arrête pas tous ces fâcheux fymptomes par les remedes ci-deffus, fans qu'on foit obligé d'en venir aux fcarifications.

L'efcharre étant arrêté & terminé, on avance fa chute avec le digeftif fait avec le *jaûne d'œuf*, le *miel rofat*, un peu de *faffran en poudre* & la *poudre de myrrhe* mellez ensemble, dont on couvre un plumaceau qu'on applique sur l'efcharre, & par deffus le cataplafme fufdit que l'on continuë jufques à ce que les paupières foient prefque reduites dans leur état naturel.

Quand l'efcharre eft feparé, on mondifie & cicatrife l'ulcère

l'ulcère restant à la manière des ulcères des autres parties molles de nôtre corps : observant seulement que comme il y a perte de substance dans la peau de la paupière, la cicatrice qui survient la rétrécit beaucoup & la fait renverser ; ce qu'on doit éviter le plus qu'on peut, en tenant la peau de la paupière étendue. Et pour cet effet, en pansant le Malade, on lui fera fermer l'œil, & par dessus les remèdes appliquez sur l'ulcère mondifié & prest à se cicatrifer, on mettra un emplâtre adhérent, comme celui de diapalme ou autre semblable dissout avec un peu de térébenthine, qui couvrira non seulement les deux paupières, mais aussi un peu du front & de la joue, y faisant seulement une petite échancrûre à l'endroit du grand angle, afin que les humidités ou la chassie puissent s'écouler, continuant à mettre un semblable emplâtre jusques à ce que l'ulcère soit entièrement cicatrifié : & par ce moien on empêchera l'œil de s'ouvrir & la peau de la paupière de se tant rétrécir.

Il est cependant bien difficile d'empêcher que l'œil ne demeure éraillé, & même il est impossible qu'il ne le soit, quand l'escharre a été grand, ou qu'il s'est formé vers le bord des paupières.

Comme dans la violence de la fluxion les paupières sont toujours fermées sans qu'on les puisse ouvrir, on ne peut rien mettre dans l'œil pour en adoucir la douleur : ainsi il faut se contenter à chaque pansement de nettoier la chassie qui s'amasse vers le grand angle ou ailleurs, avec des cauës ophthalmiques.

5. De l'Orgeolet, de la Gresse, & de la Pierre ou Gravelle des Paupières.

## CHAPITRE XI.

### I. De l'Orgeolet.

En Grec  
CRITHE.  
en Latin  
HORDEO  
LUM.

L'Orgeolet ou orgueil, est une petite tumeur longue, à peu près de la figure & de la grosseur d'un grain d'orge, qui naît pour l'ordinaire à l'extrémité de la paupière supérieure près ou entre les cils, & plus rarement dans les autres endroits de cette paupière ou à la paupière inférieure, dont la matière qui s'amasse par congestion est renfermée dans une petite membrane, & qui difficilement suppure, étant en quelque façon de la nature des athéromes.

Ces petites tumeurs ne causent pas grande incommodité aux Malades qui les portent quelques-fois fort long-tems sans s'en plaindre, à moins quelles ne s'échauffent, alors elles causent un peu de douleur; mais aussi quand cela arrive elles grossissent un peu plus & s'ouvrent quelques fois d'elles mêmes.

Il s'en rencontre quelques-unes qui se dissipent & qui renaissent ensuite quelque tems apres: quelques-fois aussi qu'en les échauffant à force de les froter quand elles commencent à naître, & appliquant ensuite dessus quelques emplâtres émolliants & résolutifs, on les dissipe entièrement.

Pour guérir l'orgeolet, quand la tumeur n'est pas encore meure, on applique dessus un petit emplâtre de gal-

banum, ou d'ammoniac, ou de diachylon avec les gommés, ou autre semblable pour l'amollir & suppurer; & ensuite on l'ouvre selon sa longueur avec la pointe de la lancette, on en exprime l'humeur & on introduit dans l'ouverture un peu de miel rosat & par dessus on met un petit emplâtre de diachylon.

Si on doute que la petite membrane qui renferme la matière ne soit pas consommée par la suppuration naturelle ou excitée par les emplâtres ci-dessus, ce qui est cependant assez rare quand la suppuration est faite, on touche le dedans de l'ulcère avec un petit morceau pointu de pierre infernale attaché au bout des petites pincettes, ou au bout d'un porte-craion; ou bien avec un pinceau très délié trempé dans un peu d'esprit de vitriol on touche de même le fond de l'ulcère, que l'on pansé au reste comme dessus, jusques à parfaite guérison.

Quelques Auteurs croient que la matière de l'orgeolet peut par son séjour altérer ce petit cartilage membraneux qu'on nomme *tarfe*; ce que je n'ay point encore vû, quoi que j'en aie traité de bien vieux; & quand cela arriveroit, il ne seroit pas nécessaire de raclez ce qui seroit gâté, comme ils le conseillent, pouvant se mondifier avec le miel rosat seul, ou mélé avec un peu de poudre de myrrhe.

Quand l'orgeolet s'engendre vers le milieu de la paupière supérieure, quoi que rarement, il devient plus long & un peu plus gros, & se guérit comme dessus, & même plus aisément, parcequ'on y peut mieux contenir les remèdes.

Q q ij

<sup>a</sup>  
en Grec.  
CHALAZEON  
en Latin.  
GRANDO

*La gresse des paupières est une autre petite tumeur ronde, mobile, dure, blanche & en quelque façon transparente, ressemblant assez à un grain de gresse, qui s'engendre également dans les deux paupières. Elle diffère de l'orgeolet par sa figure ronde, sa transparence & sa mobilité.*

Il y a de deux sortes de gresse, une *grosse* & l'autre *petite*, qui occupent ou la superficie extérieure des paupières, ou leur superficie intérieure. *La grosse* est le plus souvent unique, & *la petite* paroît comme plusieurs petits grains dispersés en différents endroits de la paupière. L'une & l'autre contiennent une humeur un peu dure, qui par sa blancheur, sa transparence & sa consistance ressemble à un blanc d'œuf desséché.

De plus *la grosse* qui imite quelques-fois une petite fève en grosseur, fait de la douleur lorsqu'on la presse rudement, & d'ailleurs elle incommode par sa grosseur, & *la petite*, au contraire, n'en fait point & incommode très peu, si long-tems qu'on la porte, hors celle qui est en la partie intérieure des paupières quand elle est très superficielle.

On propose des remèdes pour amollir *la gresse*, mais ils sont inutiles, & si on la veut guérir il faut avoir recours à l'opération qui se fait ainsi.

Ayant situé commodément le Malade : quand la gresse est à la superficie intérieure de l'une ou l'autre paupière, on prend avec deux doigts la paupière près des cils, on la renverse en sorte qu'on puisse bien voir

Les grains qu'on veut ôter, on fait avec la pointe de la lancette une petite incision sur la gresse, selon la hauteur de la paupière supérieure quand c'est en cette paupière que la gresse se rencontre, & quand c'est en la paupière inférieure on la fait selon la longueur, pénétrant jusques au grain, & avec une petite curette on fait sauter le grain. Et s'il y en a plusieurs on fait la même chose à chacun grain; puis on met dans chaque ouverture un peu de miel rosat, & dans la suite on introduit dans l'œil quelques gouttes d'un collyre fait avec un gros de miel rosat, un scrupule de myrrhe & huit grains de safran qu'on dissout dans deux onces d'eau de plantain, & qu'on continuë jusques à parfaite guérison.

Et quand elle est à la superficie extérieure de l'une ou l'autre paupière, on étend avec les doigts la peau de la paupière d'un angle à l'autre afin d'affermir la gresse, sur laquelle on fait une petite incision selon la longueur de la paupière & de l'étendue du grain que l'on fait sortir comme dessus; appliquant de même dans l'ouverture un peu de miel rosat, & par dessus un petit emplâtre de diachylon, procédant au reste comme je l'ay dit en parlant de la cure de l'orgeolet.

J'ay déjà donné la raison pour laquelle les incisions des parties extérieures des paupières se doivent faire selon leur longueur, c'est-à-dire, d'un angle à l'autre. Par une semblable raison les incisions intérieures de la paupière supérieure se font de haut en bas pour s'empêcher de couper de travers les fibres de l'aponévrose du muscle releveur de cette paupière. Et celles que l'on fait à la partie intérieure de la paupière inférieure se font

à l'ordinaire selon sa longueur, parceque cette paupière n'a point d'autre muscle que l'orbiculaire.

3. De la Pierre ou Gravelle.

Il arrive encore à la partie extérieure ou intérieure des paupières une autre petite tumeur blanche, raboteuse, plus dure & plus calleuse que les précédentes, dont l'humeur renfermée ressemble en consistance, ou à du tuf, <sup>a</sup> ou à de la pierre ou gravelle, <sup>b</sup> & qui ne differe de la gresle qu'en ce que celle-ci est une tumeur unique, quelle est plus dure, & quelle est raboteuse; car pour le reste elle est assez semblable à la gresle: on la traite aussi de même tant pour l'opération que pour les remedes.

<sup>a</sup> ΤΟΡΗΗΣ  
en Latin.  
ΠΟΡΟΣΙΣ  
en Grec.  
<sup>b</sup> ΛΑΠΙΣ,  
& en Grec  
LITHIASIS.

Ces trois especes de tumeurs approchent si fort les unes des autres, que si on n'y prend bien garde de près, il est aisé de prendre souvent l'une pour l'autre, principalement quand la seconde & la troisième se trouvent près des cils on les prend souvent pour l'orgeolet. Ce ne seroit pas à la verité une grande faute de s'y tromper, puisquelles sont produites par les mêmes causes, quelles ne different entr'elles que par le plus ou le moins d'endurcissement de leur matière, & que pour les guérir on tient le même chemin, soit pour l'opération, soit pour les remedes. Cependant pour l'honneur de la profession, il est toujours plus avantageux de qualifier juste la maladie que l'on veut traiter. On ne se trompera pas en celles-ci, si on considere les differences essentielles énoncées en chaque description.

Il se forme encore aux paupières des petites pustules pu-

*ruentes*, sans malignité, qui pour naître près ou entre les cils sont quelques-fois prises pour l'orgeolet, mais à tort, n'en aiant aucunes marques. Ce ne sont que *pustules communes* qui suppurent & s'ouvrent promptement, & guérissent de même, souvent sans remedes, ou si on s'en sert, on n'emploie que quelques *petits emplâtres de diachylon simple ou de diapalme*, ou d'autres emplâtres communs.

6. De l'*Athérome*, du *Stéatome*, & du *Méliceris* des *Paupières*.

## CHAPITRE XII.

Outre ces petites tumeurs décrites dans le chapitre précédent, il en naît encore d'autres plus grandes, dont l'humeur qui s'amasse par congestion est lente & épaisse, & est renfermée dans une membrane ou Kist, & sont proprement de véritables *athéromes*, *stéatomes* & *méliceris*.

Tous les suc impurs qui s'amassent par congestion entre les interstices ou dans les petites cavités des parties, par leur long séjour s'y fermentent diversement, & se convertissent en differents corps étrangers suivant qu'ils sont plus ou moins chargez de parties salines, fixes & grossières, & meublées avec le suc nourricier des parties. Ils ne produisent pas un vrai pus, parceque ne s'amassants que petit à petit, leur fermentation est fort lente & ne se fait que de tems en tems; de telle sorte qu'à mesure qu'un nouveau suc aborde, celui qui

avoit précédé se trouve déjà dépouillé de ses parties les plus subtiles & actives qui se sont évaporées au travers des pores des parties, & converti en quelque autre chose différente d'un vrai pus. Ainsi les tumeurs produites de cette manière ne suppurent point, si par un dépôt plus prompt des humeurs nouvelles n'y abordent dans une quantité suffisante pour y exciter une prompt fermentation, & remettre en mouvement les matières déjà coulées, comme on le voit dans toutes les tumeurs qui se font par congestion, qui ne suppurent jamais d'elles-mêmes sans qu'il s'y fasse une nouvelle fluxion; ce qu'on connoît par l'augmentation prompt de la tumeur, par l'inflammation & par la douleur: ou si par l'application de remèdes chargez de parties fort volatiles, pénétrantes & incisives, on ne met ces matières paresseuses en mouvement, supposé quelles n'aient pas encore acquis un degré de consistance capable de résister à l'action de ces remèdes.

C'est ainsi qu'on peut concevoir pourquoi dans ces petites tumeurs décrites dans le chapitre précédent, on rencontre tantôt une matière molle, tantôt une plus solide, & ressemblant à un blanc d'œuf desséché, & tantôt une autre qui a la dureté du tuf ou de la pierre: pourquoi dans l'*athérome* la matière est semblable à de la bouillie, dans le *stéatome* à du suif ou à de la graisse, & dans le *méliceris* à du miel: & pourquoi dans d'autres tumeurs on trouve d'autres matières plus étrangères ou diversément mélangées.

Les *athéromes*, *stéatomes* & *méliceris* qui se forment aux paupières étant semblables aux autres tumeurs de cette nature

nature qui viennent dans les autres parties du corps, ils sont si aisez à distinguer des autres tumeurs de différente espece, qu'il n'est pas nécessaire d'en marquer ici les signes ; mais pour les distinguer entr'eux il est assez difficile avant qu'ils soient ouverts & que l'on voie les matières.

A l'égard du prognostic qu'on en peut faire, je diray que ces tumeurs ne peuvent que beaucoup incommoder par la tension & la pesanteur quelles causent aux paupières, & le relâchement qui en peut arriver ; & que si elles sont grandes il sera tres difficile de les guérir sans qu'il en reste quelque difformité considérable.

Ainsi pour leur cure, on doit dès le commencement & quand elles sont encore petites tâcher de les résoudre, ou au moins de les disposer à suppuration par le moien des cérats, emplâtres & autres remedes émolliants & résolutifs, tel qu'est par exemple le cérat fait avec une demie once de gomme ammoniac dissoute dans le vinaigre & passée, deux gros de cire neuve & une once de moëlle de veau, fondues & dissoutes ensemble ; ou l'emplâtre suivant.

On prend une demie once de gomme ammoniac de la plus pure, qu'on met dans le petit mortier chauffé, & avec le pilon pareillement chauffé, on la triture jusques à ce quelle soit amollie, on y ajoute ensuite une once de poix noire que l'on triture de même, puis on y mesle deux gros de fleurs de souffre, pour en faire une masse d'emplâtre dont on étend un peu sur du linge ou de la peau & qu'on applique sur la tumeur. On peut aussi le ser-

R r t

408  
 vie efficacement de l'emplâtre *exsiccatum* ou du diachy-  
 lon sur les cornes, ou de l'emplâtre *de Vigo* avec la mer-  
 curie. Si par ces remèdes ou autres la tumeur ne se résout  
 pas, & qu'au contraire elle s'échauffe, & s'aggrave  
 ou s'il y a déjà long-tems quelle dure, & quelle soit  
 grosse, il est inutile de tenter sa guérison par les remè-  
 des, on doit en venir à l'opération.  
 Quelques Auteurs conseillent d'inciser en long des  
 papiers la peau qui recouvre la tumeur, & quand  
 elle est bien decouverte, de passer au travers une égula-  
 le enfilee, pour en tenant les deux extrémités de fil  
 élever la tumeur d'une main & de l'autre main avec  
 la pointe du scalpel la séparer doucement de la pau-  
 piere en sorte qu'on l'enleve entièrement avec son Kist.  
 Cela est fort aisé à dire à un Theoricien qui n'a jamais  
 mis la main au scalpel, mais tres difficile à exécuter.  
 Si la paupiere étoit stable & quelle eût beaucoup d'é-  
 paisseur; ou si d'ailleurs le Kist qui renferme la matiè-  
 re de l'atherome ne tenoit aux parties voisines que par  
 quelques fibres membrancules & délicates, ou par quel-  
 ques petits vaisseaux, comme il arrive à deux ou plus-  
 sieurs muscles qui se touchent, cela se pourroit; mais  
 il n'en est pas de même, cette membrane n'étant autre  
 chose qu'un composé des fibres membrancules, ou  
 plutot que la membrane même des parties extérieures, les-  
 quelles la matière de l'atherome a commencé de s'é-  
 paissir, qui s'est étendue, épaissie & endurcie à me-  
 sure que le suc nourricier s'y est épanché & amassé, elle  
 se trouve intimement unie aux parties voisines, en telle

sorte qu'on ne l'en peut separer sans les interresser. Et comme cette union est d'autant plus forte que les parties sont plus privées de graisse; comme on le remarque dans les diverses opérations que l'on fait pour separer de semblables tumeurs en d'autres parties: il seroit tres difficile pour ne pas dire impossible de separer un atherome ou une autre semblable tumeur qui seroit dans la paupiere, sans endommager considerablement le muscle orbiculaire, ou d'autres parties, ou meme sans percer entièrement la paupiere, vu quelle est privée de graisse, quelle a fort peu d'épaisseur & quelle est fort mobile. Pour donc éviter ces accidents voici comme on doit agir.

On ouvre la tumeur selon son étendue avec la lancette, faisant l'incision suivant la longueur de la paupiere; on fait ensuite sortir la matiere le plus qu'on peut; puis éloignant avec deux doigts les levres de la playe, on touche le fond avec la pierre infernale, ou avec l'esprit de vitriol comme je l'ay dit ci-devant: on couvre apres l'ouverture d'un petit plumaceau sec & d'un petit emplâtre de dtapalme dissolu avec l'huile rosat, & sur tout l'œil on met un deffensif, une compresse & le bandage ordinaire.

Dans le second pansement on trouve l'ouverture diminuée en grandeur & le Kist si reserré que le fond paroît fort superficiel: on y introduit avec un petit pinceau un peu d'agiptiac meslé avec partie égale de suppuratif pour l'affoiblir, & dans cet état & pour la petite quantité qu'il en reste dans le vuide, il ne sert que pour modifier un peu fortement. Dans les autres pansements,

R r r ij

quand la suppuration commence à se faire & que l'ulcère se mondifie, on juge si le Kist est suffisamment consommé, ce qu'on connoît par sa couleur vive; s'il ne l'est pas, on le touche encore comme dessus, ou on y introduit un peu d'*agiptiac* ou autres cathériques doux: & quand on voit qu'il l'est assez, on acheve de guérir l'ulcère par les remèdes ordinaires.

On ne doit point craindre que la pierre infernale ou l'esprit de vitriol pénètrent trop profondément. Comme ces remèdes ne sejourneront pas, ils n'enlèvent qu'une petite superficie. Dailleurs quand la tumeur est vuide, le Kist en se resserrant, acquiert d'abord un peu plus d'épaisseur que ces remèdes ne peuvent enlever d'un premier coup. Il n'est pas même nécessaire de le consommer entièrement, pourveu qu'on emporte sa superficie intérieure; il suffit; le reste se diminue si fort par la suppuration qu'il ne s'y peut plus faire d'amas nouveau. J'ay guéri plusieurs tumeurs semblables suivant cette methode, sans qu'il soit arrivé aucune recidive; & entre-autres un *Athérome* qui étoit gros comme le pouce, quoi qu'il soit rare d'en voir de cette grosseur aux paupières.

---

7. De l'*Hydatis des Anciens*, ou tumeur adipeuse des Paupières.

### CHAPITRE XIII.

CE terme d'*hydatis* semble d'abord signifier simplement une petite vésicle superficielle pleine d'eau, suivant l'usage ordinaire, & comme on appelle les pe-

tes tumeurs remplies de serosités qui se font sous l'épiderme, ou celles qui se font à la superficie des parties intérieures du corps. Ce n'est pas cependant ce que nos Auteurs entendent par ce terme à l'égard des paupières.

Paul, livre 6. chap. 14. dit, que c'est une substance grasse & contre nature, couchée sous la peau de la paupière supérieure. Qu'en quelques-uns & particulièrement aux enfans qui sont fort humides, cette substance croît & cause plusieurs accidens fâcheux; quelle charge l'œil, excite des fluxions & des inflammations qui sont plus violentes le matin, d'où vient que les Malades ne peuvent voir le grand jour, & que l'œil leur tremble & pleure; que les paupières semblent être enflées au dessous des sourcils, & quelles ne peuvent se relever quand il est besoin d'ouvrir l'œil; & qu'enfin lors qu'on les comprime avec les doigts écartez, ce qui est au milieu s'enfle.

Que pour guérir cette maladie par l'opération, aiant situé commodément le Malade, on presse la paupière avec le doigt indice, & celui du milieu un peu écartez pour ramasser au milieu toute la substance grasse, pendant qu'un serviteur de bout derrière le Malade lui soutient la tête, & de ses doigts posez sur le milieu du sourcil souleve doucement la paupière, on fait avec une lancette une incision de travers en la paupière, (*cela se doit entendre est égard à toute la face, c'est-à-dire, selon la longueur de la paupière*) qui ne soit pas plus grande que celle d'une saignée & qui ne pénètre que la peau ou jusques à la substance grasse, se donnant de garde

de pousser plus avant, de crainte de bloquer les muscles de la paupière, même de la percer entièrement, & d'offenser la cornée; l'incision faite, si l'hydatide paroît on la tire, sinon, on augmente doucement l'incision, & l'hydatide se présentant, avec les doigts enveloppez d'un linge usé, on la prend, & la remuant de ça & de là & quelques fois en la tournant, on l'arrache. Puis on applique des linges trempés dans de l'eau de chaux, & d'ordinaire que l'on contient avec un bandage convenable. Il ajoute que quelques uns jettent dans l'ouverture avec le bout de l'éprouvette du sel brisé, afin que s'il reste quelque chose de l'hydatide, elle soit consommée, & qu'au second pansement, s'il n'y a point d'inflammation; on applique des collyres en forme de liniment, ou du lycium, ou du glaucum, ou du safran, & s'il y en a; outre ces collyres on se sert des cataplasmes, ou autres remèdes propres à l'appaiser.

Celse, livre 7. chap. 7. décrit différemment cette maladie, disant qu'il vient en la paupière supérieure des vésicles grasses & pesantes qui l'empêchent de s'ouvrir qu'avec peine, & qui provoquent une fluxion de pituite légère & subtile (il entend un larmoiement d'humour seruse) & que pour l'ordinaire cette maladie arrive aux enfants.

Pour l'opération il agit comme Paul: il dit seulement de plus, qu'il faut se donner de garde de blesser la vésicle qui renferme l'humour, & qu'ainsi entière on l'arrache aisément; mais que lorsque la vésicle est incisée & l'humidité épanchée, il est bien difficile, & que si cela arrive il y faut appliquer des remèdes suppuratifs.

Adco appellé simplement cette maladie *unum* pour les  
 l'œil se dit que sa cause vient d'une fluxion d'humeur  
 aqueuse en que ses signes sont l'enture & l'élevation de  
 la paupière qui est décolorée pesante & difficile à red  
 muer si quelle est quelque fois pâte & quelques fois si  
 relâchée que son bord descend plus bas que de loin de  
 l'œil avec une curieuse qui obéit & se perd quand  
 on la presse du doigt & soudain retourne comme il  
 arrive aux tumeurs ventruses & qu'on toutes fois pour  
 l'ordinaire elle est sans douleur & de même couleur  
 que l'habitude naturelle. Ceci Auouu l'ignit sans Clu  
 virgie par *différence*, *abstrés* *construptions* *font* *adionis*  
*mesis* & c. p. & c. l'ui & c. l'is de c. l'ogorq l'up noit d'q l'

Nos Modernes qui ont écrit de cette maladie ont  
 plusieurs chapitres du texte de ces Auteurs que je n'ens  
 de rapporter ni d'où vient que les descriptions qu'ils ont  
 fait de cette maladie sont si confuses qu'il est difficile de  
 connoître ce qu'ils ont voulu enseigner. En effet q  
 peut-on juger d'une description composée de trois des  
 criptions & plus même, aussi dissemblables, & à quod  
 son tenu ? *construptions* *font* *adionis* *mesis*  
 Pour moi, comme je ne sçavois écrire d'une mala  
 die que je ne connois point & qui n'est point com  
 bé en pratique, j'ay mieux aimé rapporter en abrégé  
 & séparément les différents textes des Auteurs qui en  
 ont fait une description plus exacte afin de pouvoir  
 au moins faire connoître ce qu'ils ont entendu par  
 la description de Paul, c'est un anas d'une grosse  
 tumeur humide, puisque la presante avde deux doigts écaré  
*construptions*

rez, ce qui est au milieu s'enfle, & quelle est capable d'exciter tous les symptômes rapportez. Il y a apparence qu'il n'a pas crû quelle fût recouverte d'une membrane, puisqu'il n'avertit pas de se donner de garde de la blesser dans l'opération, mais seulement d'offenser les muscles ou de percer la paupière & de blesser l'œil : & elle doit selon lui être fort fibreuse, puisque pour la tirer il enseigne de la prendre avec les doigts, & de l'ébranler deçà & delà & en tournant. J'avouë que je n'ay point encore vû de semblable maladie ; mais que si la description que Paul en fait est vraie, & si cette maladie se rencontre quelques-fois en pratique, je dis que l'opération qu'il propose est assez juste & qu'on la peut pratiquer.

Par celle de Celse, c'est un amas d'humeur dans une vésicle ou Kist particulier : ce qui a fait conjecturer à quelques-uns qu'il entendoit par *hydatis* un *athérome* : cela peut être : mais cet *athérome* seroit de la nature de ces *faux athéromes*, qui ne renferment qu'une humeur claire, glaireuse ou onctueuse, comme on en rencontre souvent de semblables en d'autres parties. Et quand cela seroit, la membrane ne quitteroit pas si aisément, comme je l'ay dit dans le chapitre précédent ; & pour en faire l'opération, il faudroit suivre la methode que j'ay proposée dans ledit chapitre.

Et enfin selon la description d'Aëce, *l'hydatis* ne semble être autre chose qu'un *adème* de la paupière dont j'ay parlé ci-devant ; & en ce sens il a eü raison de ne point proposer d'opération, cette maladie se pouvant guérir par les remedes. J'ay vû souvent de semblables  
adèmes

œdèmes & qui sont même fort communs non-seulement aux enfants, mais aussi aux personnes plus âgées, que j'ay guéri comme je l'ay dit au chapitre septième.

## 8. Des Verruës des Paupières.

## CHAPITRE XIV.

Les Verruës, qui sont des petites excroissances, ou des petites tumeurs charnuës qui s'élevënt au dessus de la peau, & dont la cause est semblable à celle de toutes les autres excroissances charnuës, attaquent les paupières comme beaucoup d'autres parties du corps. Elles naissent ou sur leur superficie extérieure, ou sur l'intérieure, ou sur leurs bords.

Celle qui a la base ou racine grêle & longue, & une tête plus large & de mediocre grandeur, vient le plus souvent sur la superficie extérieure ou au bord des paupières. C'est la première espece de verruë pendente.

Celle qui est appelée, *Thymale*, à cause quelle ressemble en figure & en couleur à la tête du vrai thym blanc de Candie, où *verruë porrale*, pour sa ressemblance à la tête d'un porreau, seconde espece de verruë pendente, est une petite éminence charnuë pareillement étroite, mais plus courte par le bas & large par le haut, âpre, inégale ou crévacée par dessus, de couleur blanchâtre ou rougeâtre, & sans douleur quand elle est benigne; & quand elle est maligne, cette éminence est plus grande, plus dure, plus âpre, de couleur livide, sanieuse, douloureuse, & s'irritant quand on la touche.

<sup>a</sup> Elle est appelée  
ACROCHOR  
DON.  
<sup>b</sup>  
VERRUCA  
pendilis.  
<sup>c</sup>  
THYMUS.

ou qu'on y applique des remèdes. Elle se forme plutôt en la partie intérieure des paupières, & quelques-fois aussi en l'extérieure. Quand cette verruë est petite, elle retient le nom de *thymale*, & quand elle est fort grande on l'appelle *un fic*, à cause de sa ressemblance à une figue.

d  
FICUS  
en Latin.  
SYCOEIS  
en Grec.  
e  
VERRUCA  
scillis.  
f  
MYRNECIA  
des Grecs.  
& FORMICA  
des Latins.

Et celle qui est à base large, qu'on peut appeller *fourmilliere*, parceque par le grand froid elle cause des douleurs qui imitent les picotements des fourmis, est une éminence de la peau peu élevée, aiant la base large & qui diminuë vers le haut, qui est calleuse, quelques-fois noirâtre & le plus souvent rougeâtre ou blanchâtre, ou de la couleur de la peau, & qui a plusieurs petites éminences semblables aux petites éminences ou aux grains d'une meure, d'où vient qu'on l'appelle aussi *meurale* ou *morale*. Elle vient plus ordinairement en la partie intérieure des paupières. Voila les trois especes de verruës qui arrivent le plus communément en ces parties. Je n'ay rapporté leurs differents noms, qu'afin qu'on les puisse reconnoître dans les Auteurs.

Quand ces verruës sont au dehors, elles sont plus seiches, plus fermes, moins sujettes à saigner quoique crévassées, & souvent elles sont presque de la couleur de la peau, particulièrement quand elles ne sont pas chancreuses : & quand elles sont à la superficie intérieure des paupières, elles sont humides, mollasses, sujettes à saigner pour le moindre attouchement, même à être purulentes quoique non malignes, à cause quelles s'échauffent & s'ulcerent aisément pour l'humidité du lieu & le frottement fréquent des paupières ;

leur grosseur le plus souvent n'excede pas celle d'un pois, & leur couleur est ordinairement d'un rouge blanchâtre, à peu près comme ces chairs fongueuses qui naissent dans les ulcères.

Les verruës pendantes, quoi qu'étroites par le bas, ont des vaisseaux à leur base qui les abbreuvent & qui sont si considérables, eû égard à leur peu de volume, que lorsqu'on les extirpe il en sort du sang assez abondamment. Quelques-fois elles tombent, se dissipent & se guérissent d'elles-mêmes, particulièrement celles qui viennent en la partie intérieure des paupières, qui renaissent aussi assez souvent; quelques-fois même les unes & les autres s'enflamment ou s'abscedent en leur tête, ou s'ulcerent; & quelques-fois aussi apres être tombées, abscedées, ou ulcérées, leur racine restante se grossit insensiblement & se convertit en une tumeur schirreuse ou chancreuse.

La première espece, quand on la tranche, ne laisse aucune racine & par conséquent ne revient point; & la seconde espece, à cause d'une petite racine ronde & quelques-fois filamenteuse, qui reste enfoncée dans la chair, est sujette à germer de nouveau, à moins qu'on ne consume cette petite racine.

Les verruës à base large rarement guérissent, si on ne les pansé, & même souvent on ne les peut dissiper: & quand leur base est fort large, on ne les peut couper sans qu'il y reste un grand ulcere, dont les suites seroient fâcheuses; c'est pourquoi on ne coupe que celles dont la base n'a pas plus d'étendue que leur corps. Celles qui sont malignes & chancreuses ne guérissent.

point par les remèdes, & il est très rare quelles guérissent par l'opération quand leurs racines sont grosses & dures, & quelles rampent en plusieurs endroits de la paupière, à moins qu'on n'emporte la pièce qui les contient, encore cela est-il fort suspect.

On dissipe ou emporte les verruës des paupières par les remèdes ou par l'opération. Les remèdes ne conviennent qu'aux verruës de leur superficie extérieure, l'œil ne pouvant souffrir de tels remèdes, si on vouloit s'en servir pour les verruës intérieures. Et l'opération convient également aux extérieures & aux intérieures.

Les remèdes dissipent & emportent les verruës en desséchant & absorbant l'humeur qui les nourrit, ce qui fait quelles s'atrophient ensuite & s'évanouissent. Et de ces remèdes les uns agissent si lentement qu'à peine s'aperçoit-on de leurs effets, d'où vient qu'on dit qu'ils agissent par une propriété occulte, comme le suc laiteux de pissenlit, le suc de cichorée verrucaire, de *geranium robertianum*, de pourpier, de mille feuille &c. & les autres agissent plus puissamment, comme le suc de racines de grande chélidoine, la poudre de sabine &c. On doit préférer ces derniers aux autres; & pour s'en servir pour les paupières, on doit incorporer la poudre de sabine avec un peu de miel, pour en oindre les verruës trois ou quatre fois par jour; ou les oindre de même du suc de chélidoine, jusques à ce quelles disparaissent. Mais on les détruit plus promptement par les remèdes caustiques, comme en les touchant légèrement avec l'eau forte, l'esprit de vitriol, l'eau de sublimé, décrite au chapitre 10. que l'on rend plus forte, s'il en est besoin, ou celle-ci.

Prenez du verdet, de l'alum & du sel commun une drachme de chacun, du vitriol romain & du sublimé corrossif, de chacun une demie drachme, pilez ces choses & les faites bouillir dans quatre onces d'eau de pluie ou d'eau de plantain, filtrez la liqueur & la conservez dans une phiole pour vous en servir comme dessus. Prenant garde qu'il n'entre d'aucuns de ces remedes dans l'œil.

L'opération qui est le plus sûr moiën & le plus prompt pour emporter les verruës considérables des paupières, soit extérieures ou intérieures, se fait en deux manières, ou en les liant, ou en les coupant. La ligature convient aux deux especes de verruës pendantes quand elles sont en dehors des paupières, ou à leurs extrémités : on les lie d'un nœud de Chirurgien, le plus près de la peau qu'on peut, avec un fil de soye ou de lin ; ce nœud se fait en passant deux fois l'extrémité du fil par l'anneau qu'on forme d'abord, & par ce moiën on le serre quand on veut de jour à autre jusques à ce que la verruë soit tombée. S'il reste quelque petite racine, on la consume en la touchant avec quelque une des eaux caustiques susdites, pour empêcher quelle ne repullule ; ensuite on desseiche l'ulcere restant ou avec l'onguent de tuthie, ou quelque collyre desiccatif.

La ligature ne se pratique point pour les intérieures, parceque le fil seroit un corps étranger qui incommoderoit trop l'œil : ainsi on les coupe. Et pour ce faire on prend avec le pouce & le doigt indice de la main gauche le bord de la paupière, on la renverse, & avec des ciseaux qu'on tient de l'autre main on coupe les verruës tout près de la peau, soit quelles soient à base

large ou à base étroite; on laisse ensuite abaisser la paupière & le sang s'arrête presque toujours de lui-même; s'il tarde à s'arrêter, on ferait couler dans l'œil quelques gouttes d'un collyre fait avec quinze grains de vitriol blanc & un scrupule de bôl de levant lavé, dissouts dans deux onces d'eau de plantain, renduë fort mucilagineuse par l'infusion de la gomme Arabique ou tragacanth. On dessèche enfin l'ulcère avec un collyre dessicatif.

On coupe aussi les verruës extérieures des paupières & celles qui pendent à leurs bords de la même manière que les intérieures: & pour le faire sûrement, on étend avec deux doigts la paupière & on les tranche avec la pointe des ciseaux; & si le sang ne s'arrête, on se sert d'une poudre faite avec une partie de vitriol romain calciné, deux parties de gomme arabique & trois parties de bôl de levant, dont on met un peu sur un plumageau qu'on applique sur la playe & que l'on contient avec les doigts jusques à ce que le sang soit arrêté. On applique ensuite dessus un petit emplâtre de diapalme, une compresse & le bandage ordinaire; finissant la cure comme je l'ay dit ci-devant.

---

9. Du Cancer des Paupières.

CHAPITRE XV.

**L**Es paupières sont aussi quelques-fois travaillées de cancer, de même que les autres parties de la face. La dureté de la tumeur, son inégalité, sa couleur livide ou plombée, la grosseur & la dureté des vaisseaux qui rampent en sa base, la douleur quelle cause,

& l'irritation qu'on y remarque ensuite de l'applica-<sup>511</sup>  
tion des remèdes ordinaires aux autres tumeurs, font  
assez connoître cette maladie.

Il commence ordinairement par une petite tumeur  
dure & douloureuse de la grosseur d'un grain de bled  
& qui augmente insensiblement; & quelques-fois aussi  
par quelqu'une de ces petites tumeurs qui se font par  
congestion & dont j'ay parlé ci-devant; ou par une  
verruë naissante, quand ces maladies dégèrent de  
leur nature à l'occasion de quelque acide malin qui  
s'y melle dans la suite.

Fort souvent le cancer des paupières ne s'ulcère point,  
demeurant dans un état fixe sans augmenter. Il croît  
aussi quelques-fois démesurément ou s'ulcère. Et de  
quelque manière qu'il soit, il s'irrite lorsqu'on veut  
tenter de le guérir ou par les remèdes ou par l'opéra-  
tion, à moins qu'il ne soit encore que naissant.

Ainsi quand il est dans cet état fixe & sans ulcéra-  
tion, on ne doit point entreprendre de le guérir par les  
remèdes qui amollissent, suppurent ou résolvent les au-  
tres tumeurs, dans la crainte de reveiller son levain  
malin, ce qui le feroit manifestement augmenter & ul-  
cérer; au lieu que le laissant en repos, il peut demeurer  
fort long-tems en cet état sans que de lui même il  
s'échauffe ou s'ulcère, comme l'expérience le fait con-  
noître. L'opération y est aussi si suspecte quelle est re-  
jetée unanimement par les meilleurs Praticiens, non seu-  
lement pour les cancers des paupières, mais aussi pour  
tous les cancers de la face, qu'ils ont à ce sujet appel-  
lez, *noli me tangere*, & cela à cause des mauvaises illuës

des opérations qu'on n'en a entrepris. En effet, on ne peut couper un cancer des paupières, sans enlever en même tems une partie de la paupière pour emporter au moins ses principales racines; ce qui causeroit une difformité plus grande, & pour le moins aussi incommode que le cancer; parceque l'œil étant découvert se trouveroit exposé à toutes les injures extérieures. Dailleurs comme il seroit impossible d'emporter toutes ses racines, on ne pourroit appliquer sur cette partie des remèdes pour les consommer; ainsi bien-tôt apres le cancer pulluleroit de nouveau, & au lieu d'être *caché*, c'est-à-dire, *non ulcéré*, comme il étoit, il s'ulcereroit si prodigieusement qu'il occuperoit les parties voisines, & seroit ensuite périr misérablement le Malade.

On ne peut donc entreprendre qu'une cure palliative, quand le cancer s'échauffe, pour en retarder l'ulcération; & quand il est ulcéré, pour empêcher le progrès de l'ulcération & éloigner autant qu'on le peut les suites funestes de cette maladie.

A cet effet, on emploie les remèdes généraux, comme le bon régime de vivre, la saignée & les purgations douces, & souvent reiterées. Ces remèdes sont si absolument nécessaires que sans eux les remèdes topiques procureroient peu de soulagement aux Malades. On connoit aussi par expérience que les évacuations naturelles, comme le flux des hémorroïdes & celui des menstruës sont si profitables, que souvent elles arrêtent l'inflammation & appaisent la douleur: ainsi on les doit exciter quand elles n'arrivent pas naturellement à ceux qui y sont sujets.

En

En commençant les remedes généraux, on met aussi en usage les remedes topiques, choisissant ceux qui rafraichissent, temperent, dissolvent & repoussent doucement les humeurs malignes qui se mettent en mouvement, tels que sont les eaux distillées de morelle, de ciguë, de plantain, de fray de grenouilles ou de grenouilles entières, de vers de terre, seules ou meslées ensemble, & dans lesquelles on fait fondre du sel de saturne. On se sert aussi des sucz de ces plantes & de ceux de geranium, de scabieuse & d'herniaire, même du suc d'écrevices pilées dans un mortier de plomb. On trempe des linges dans ces liqueurs tièdes qu'on applique sur le cancer & qu'on renouvelle à mesure qu'ils seichent. On y applique même du fromage mou, ou du lait caillé, des tranches de chair de veau, que l'on change quand elles se corrompent, & plusieurs autres remedes semblables, se donnant bien de garde de se servir d'aucuns remedes qui suppurent, ou qui repoussent fortement, ou qui soient trop actifs ou pénétrants, parceque tous ces remedes seroient capables d'augmenter le mouvement de l'humeur & de la fermenter à un tel degré, que le cancer s'ulcéreroit infailliblement.

Quand le cancer est ulceré les remedes susdits y conviennent, mais on adoucit plus puissamment l'acide malin & corrosif, en y appliquant aussi en même tems la poudre faite avec le plomb fondu, avec le mercure crud. Le plomb brûlé & lavé, la litharge, la ceruse & le minium aussi lavés, la tuthie préparée, & tous les bols & terres sigillées, adoucissent aussi l'acide du cancer. Les poudres d'écrevices, de crapaux calcinez, sont estimez de bons

T r t

spécifiques pour mortifier l'acide malin de tous les cancers ulcérés. La corne de cerf calcinée, toutes sortes de coquillages, les os ou arrêtes des poissons de riviere, ceux de morue ou d'autres poissons de mer, n'ont pas un moindre effet.

On se sert de toutes ces poudres seules, on de quelques-unes mêlées ensemble, on en sapoudre le cancer ulcéré, & par dessus on applique des linges ou compresses imbuës de quelques-unes des liqueurs susdites. Ou bien on en prépare des espèces d'onguents ou liniments que l'on fait avec quelques-unes de ces poudres minérales & parties égales de quelques-unes des autres poudres que l'on mêle ensemble, & que l'on triture bien dans un mortier de plomb, en y ajoutant petit à petit une quantité suffisante de quelques-uns des sucés susdits, rendus fort mucilagineux par l'infusion de la semence de coins, jusques à ce que le tout soit en consistance de liniment. Quelques-uns ajoutent dans ces sortes de liniments l'huile d'aufs, ou celles d'amandes douces, ou autres : mais les huiles sont toujours pernicieuses aux cancers.

Voilà une partie des remèdes, & je puis dire les meilleurs, dont on peut se servir pour la cure palliative des cancers, soit ulcérés ou non ulcérés. Ne croiez pas cependant qu'ils soient immanquables, je ne les propose pas pour tels, car ils profitent quelques fois si peu qu'ils ne peuvent arrêter la furie de cette maladie, tant l'acide qui la cause est malin & corrosif.

Ce que je viens de dire des cancers des paupières, se doit entendre des cancers parfaits & confirmés : car quand ils sont encore naissants, qu'ils n'excèdent pas en grosseur un grain de bled, qu'ils sont immediate-

ment sous la peau extérieure des paupières, qu'ils sont mobiles, sans racines, qu'ils causent très peu de douleur, & que le Malade est d'une bonne complexion, on peut les enlever par l'opération: & pour cela il faut bien prendre ses mesures pour n'en point laisser & pour s'empêcher d'offenser considérablement les paupières. Voici comme j'ay fait une fois cette opération. Je fis pincer en long la peau extérieure de la paupière près du cancer, & je la coupay avec la pointe des ciseaux de côté & d'autre de la tumeur; puis je passay une petite éguille courbe enfilée, d'une incision à l'autre par la base de ladite tumeur; & l'élevant avec le fil, pendant que je faisois étendre la paupière d'un angle à l'autre, je séparay entièrement la tumeur avec la pointe de la lancette, & je pansay ensuite la playe à la manière des playes recentes qui fut bien-tôt guérie, sans qu'il en soit arrivé dans la suite aucun accident, le Malade aiant vécu plus de dix ans apres l'opération.

10. *Des Varices des Paupières.*

CHAPITRE XVI.

**L**orsqu'un sang grossier & mélancolique se grumèle & s'arrête dans quelque rameau considérable de veines, il y intercepte la circulation du sang; de sorte que le sang nouveau qui est continuellement poussé par les artères dans les autres petits rameaux qui sont en deça de l'obstruction, ne pouvant librement circuler, remplit & étend tellement ces petits rameaux

T r t ij

de veines que leur membrane se relâche, quelles grossissent considérablement, s'endurcissent & forment ce qu'on appelle *Varices*.

Le sang dans la constitution naturelle peut encore dilater les veines & produire des *varices* lorsqu'il est arrêté dans quelques troncs ou rameaux considérables de veines, par la compression quelles souffrent à l'occasion de quelques tumeurs schirreuses ou autres, ou de quelques autres causes.

C'est ainsi que les paupières sont quelques-fois travaillées de *varices* qui viennent ou à cause que le sang s'arrête dans leurs veines par la compression de quelques tumeurs schirreuses ou autres; ou à cause d'un sang grossier & mélancolique qui s'arrête comme je viens de le dire.

Ce n'est point de ces *varices des paupières* qui accompagnent les tumeurs de ces parties dont je prétend traiter ici, puisque ces sortes de *varices* ne sont proprement que des maladies symptomatiques: mais de ces autres espèces de *varices* qui ne semblent avoir d'autres causes qu'un sang mélancolique & grossier, & qui par elles mêmes peuvent être considérées comme maladies.

Quand le sang qui aborde incessamment dans les *varices* peut trouver quelques petites veines qui se joignent à d'autres qui s'insèrent au rameau obstrué au de là de l'obstruction, ou à d'autres rameaux (comme ces sortes d'unions ou anatomoses sont fréquentes dans les veines) il dilate insensiblement ces petites veines, s'y fait des passages: & quoi que son cours ne soit pas tout à fait libre, il ne laisse pas que de se renouveler

& d'entraîner avec lui quelques parties impures les plus subtiles du sang le plus grossier qui reste dans les varices, & par ce moien il l'adoucit & l'empêche de s'al-térer ou de s'aigrir considérablement : de là vient que ce sang grossier peut rester fort long-tems dans les varices, sans y causer d'autre-désordre que de les gonfler.

Mais lorsque le sang qui aborde ne trouve aucune issue pour circuler, il reste dans ces veines, se mesle avec celui qui y étoit déjà coulé, se lie avec lui, se fige & se grumelle, & la lymphe alors se séparant, s'aigrît & s'échauffe, passe au travers des membranes de ces vaisseaux, & se jette dans les parties voisines quelle picore & enflamme, & quelques-fois les ulcere.

Voilà pourquoi on remarque de deux sortes de *varices* aux paupières de même que dans les autres parties du corps, de *benignes*, c'est-à-dire, qui peuvent subsister du tems sans apporter de grandes incommodités aux Malades, & de *malignes*, qui sont toujours accompagnées de symptomes fâcheux.

Les *benignes* causent quelque difformité à la paupière, & un peu de pesanteur ou de difficulté à se mouvoir : mais les *malignes*, outre ces symptomes qui sont beaucoup plus considérables, causent tantôt de la chaleur & un picotement douloureux aux paupières, & tantôt un écoulement de sérosités acres & mordicantes, qui échauffent, grossissent & ulcerent les bords des paupières ou leur partie intérieure, & excitent quelques-fois une inflammation habituelle à l'œil. Et quelques-fois aussi elles acquièrent un si haut degré de malignité qu'elles tiennent en quelque façon de la nature du *cancer*.

On ne travaille point à guérir les *varices des paupières* par l'opération, on y seroit mal reçu à cause de la nature de ces parties : on se contente seulement avec les remèdes de les diminuer autant qu'on le peut, ou tout au moins de les empêcher d'augmenter, & d'en appaiser les plus fâcheux symptômes, puisqu'on ne peut rétablir entièrement la confirmation viciée des vaisseaux variqueux.

Et pour celà on à recours aux remèdes généraux qu'on commence par la saignée s'il y a plénitude, pour en diminuant le sang pouvoir plus aisément le purger de ses parties grossières & mélancoliques, tant par les remèdes purgatifs ordinaires & propres à évacuer cette humeur, que par les autres remèdes spécifiques destinez à corriger le dérèglement du sang, si on juge qu'il tende trop à l'épaississement & à la coagulation, comme sont les décoctions de *squime*, de *gayac* & de *falfe-pareille*, ou les décoctions des plantes *vulnèraires*, ou autres remèdes semblables.

Puis on passe aux remèdes topiques, & on met d'abord en usage ceux qui amollissent & fondent le sang épaissi & grumelé renfermé dans les varices, afin de le mettre en état de reprendre son cours ordinaire. Comme par exemple, on prend des *semences de lin*, de *psyllium*, & de *fenugrec concassées*, un gros de chacune, des *fleurs de camomille* & de *melilot* deux pincées de chacune, un demi gros de *saffran*, & deux gros de *myrrhe en poudre*, qu'on fait bouillir ensemble dans une quantité suffisante d'eau de *pluye* ou d'eau de *fray de grenouilles*, & sur la fin de la coction, on y ajoute un gros & demi de *sel armoniac*: aiant

passé le tout par un cannevas, on trempe des compresses dans cette décoction mucilagineuse, & on les applique chaudement sur les paupières, les renouvelant quatre ou cinq fois par jour. On en continuë l'usage pendant cinq ou six jours, ou jusques à ce qu'on juge que le sang grumelé soit dissout. Ensuite on se sert de fomentations qui resserrent & fortifient les vaisseaux dilatez, comme par exemple de la suivante.

On prend deux pincées de roses rouges, deux gros d'écorces de grenades concassée, une demie poignée de feuilles d'absinthe & un gros d'alum, qu'on fait cuire dans une suffisante quantité de vin rouge: on passe ensuite le tout par un linge, & on trempe des compresses dans cette fomentation tiède qu'on applique comme dessus.

Si les varices sont suivies de quelques ulcérations des paupières, on se sert des collyres mondifiants & desseichants proposez pour les ulcères des yeux: si ces ulcérations sont à leurs bords, on se sert utilement de l'onguent de tuthie, ou de quelques autres remedes choisis dans le chapitre suivant. Et si elles ont excité une inflammation habituelle à l'œil, on y remédie comme je l'ay dit au chapitre de l'ophthalmie.

Mais si les varices sont parvenues à un si haut degré de malignité quelles soient chancreuses, on doit se donner de garde d'y appliquer aucuns des remedes susdits, de crainte de les irriter; & on doit se contenter de ceux proposez dans le chapitre précédent.



11. Des Ulceres prurigineux, ou gratelles des Paupières, & par occasion de la Chassie ou Lippitude.

### CHAPITRE XVII.

**L**es paupières sont sujettes à plusieurs especes de gratelles qui approchent si fort les unes des autres, que toutes leurs différences ne consistent qu'au plus ou au moins de malignité: d'où vient aussi qu'on les traite presque d'une même manière.

Lorsque les bords des paupières & leurs angles sont rouges & légèrement ulcerez, qu'il en découle une sannie ou chassie baveuse & gluante mêlée de larmes acres & salées qui causent une demangeaison incommode, & une extension de chaleur & de rougeur à toutes les paupières & à l'œil, les François appellent cette maladie, *Galle des paupières.*<sup>a</sup>

<sup>a</sup> Les Grecs  
PSOROPH-  
THALMIA,  
Les Latins  
LIPPIDO  
Pruriginosa.

Quand les paupières sont peu enflées & peu humides, & que la chassie, au contraire, est sèche, quelles sont rouges, médiocrement douloureuses & pesantes, & que de nuit elles s'attachent & se collent ensemble à l'occasion d'une humeur plus grossière & épaisse, ce qui travaille beaucoup les Malades le matin quand ils s'éveillent: cette maladie est un *galle ou gratelle sèche des paupières.*<sup>b</sup>

<sup>b</sup> Les Grecs  
l'appellent  
XEROPH-  
THALMIA,  
Les Latins,  
ARIDA  
lippitudo.

Mais lorsque les bords des paupières & les paupières mêmes sont plus dures que de coutume, quelles sont plus rouges & douloureuses, que le matin elles ne peuvent s'ouvrir que difficilement & avec douleur, sans qu'il

qu'il en sorte aucune humidité, s'y amassant seulement à leurs bords & à leurs angles un peu de chassie tres seiche & dure, & que l'œil est pareillement rouge & douloureux; c'est une *galle ou gratelle dure des paupières.* <sup>c</sup>

Enfin quand dans la partie intérieure de l'une & de l'autre paupière, il y a des apretés, inégalités, ficosités, fentes & duretés accompagnées de rougeur & de prurit, c'est proprement une *dartre des paupières,* <sup>d</sup> dont on fait trois especes, ou plutôt trois degrez différents. Le premier est, quand en renversant les paupières, on voit quelles sont en dedans rouges, inégales & âpres & que le Malade se plaint d'une demangeaison cuisante. <sup>e</sup> Le second est, quand ces symptomes sont plus violents, & que l'on voit qu'il s'y eleve des petites éminences à peu près comme des grains de figue. <sup>f</sup> Et le troisieme, est quand la maladie est si invétérée, que la partie intérieure des paupières est ulcerée, & qu'il y a des fentes & des duretés calleuses. <sup>g</sup>

La cause prochaine de toutes ces maladies, est une humeur acide, âcre, mordicante & salée. Et toutes les différences que l'on remarque dans ces gratelles & darts, ne vient que du différent mélange des particules pituiteuses, bilieuses & melancoliques, & de la chaleur de l'acreté ou de l'acidité, plus ou moins grande que ces humeurs contractent, suivant quelles sont plus ou moins alterées & corrompues.

Ainsi plus de particules pituiteuses & moins de bilieuses, en se corrompant, ulcerent le bord des paupières & produisent cette *chassie gluante & prurigineuse*: moins de pituiteuses & plus de bilieuses, par leur cor-

V u u

<sup>c</sup> Dite des Grecs  
SCISROPH-  
THALMIA,  
Les Latins  
Lippido dura.  
<sup>d</sup> On l'appelle  
TRACHOMA.  
<sup>e</sup> DASITE'S,  
ou  
Densitas palpebrarum.  
<sup>f</sup> SYCOSES,  
ou  
Ficositas, & ficosita palpebra;  
<sup>g</sup> TYLOSIS,  
ou  
Callofitas palpebrarum.

ruption, causent cette *chassie sèche* : le mélange des melancoliques fait la *chassie dure* : & quand les melancoliques excèdent, ou quelles sont également mêlées avec les bilieuses, elles constituent le *Trachoma*, dont les différents degrez ne dépendent que du plus ou du moins d'altérations de ces humeurs.

On ne peut, à la verité, juger des différentes combinaisons de ces humeurs que par opinion : cependant si on considere que parmi ceux qui sont travaillez de ces maladies, ceux que l'on dit être d'un tempérament pituiteux, sont les plus sujets à la première espee, les bilieux à la seconde, & les melancoliques à la troisième & à la quatrième ; on connoitra que cette opinion n'est pas sans quelque fondement. Et quoi qu'il en soit, il est toujours constant que ces humeurs étant échappées en quelques parties, en se corrompant, elles s'échauffent, s'aigrissent & deviennent fort âcres, & quelles sont les causes non-seulement de ces maladies, mais aussi de quantité d'autres de cette nature,

Ces maladies sont aisées à connoître par la description que j'ay faite de chaque espee, ainsi je ne diray rien davantage de leurs signes. J'ajouteray seulement quelles n'occupent pas toujours les deux paupières, n'y en aiant quelques-fois qu'une d'incommodée, & quelques-fois même qu'une seule partie : que pour l'ordinaire elles commencent par le bord des paupières, particulièrement les trois premières especes : que d'abord les Malades y ressentent un prurit qui les oblige d'y porter souvent les doigts ; ensuite on remarque que le bord des paupières est un peu plus gros qu'à l'ordinaire.

re, & que les Malades ont un peu plus de peine à mou-  
voir les paupières ; puis ce bord rougit insensiblement  
& se renverse à mesure qu'il s'endurcit, alors il com-  
mence à couler de la chassie. Si on regarde ce bord a-  
vec une loupe de verre ou de bonnes lunettes, on ap-  
perçoit une rangée de petits ulcères superficiels qui  
croissent de jour à autre : ce qui fait connoître que ce  
sont les extrémités de tous ces petits canaux excrétoires  
qui se terminent le long du bord des paupières par de-  
là les cils qui sont ulcerez, & que ces maladies com-  
mencent d'abord par l'inflammation de toutes les peti-  
tes glandules d'où partent ces canaux.

Suivant que l'humeur qui s'écoule de ces petits ul-  
cères est chaude & âcre, elle échauffe la partie inté-  
rieure des paupières & enflamme aussi la conjonctive,  
y excite quelques-fois des pustules & des ulcères même  
aussi à la cornée transparente : ainsi cette inflammation  
alors ces pustules & ces ulcères sont des symptômes de  
ces petits ulcères prurigineux, comme il arrivent quel-  
ques-fois que ces petits ulcères sont des symptômes  
d'une longue ophthalmie, & que souvent aussi ils sont  
des symptômes des ulcères des yeux, du sebel malin,  
de la fistule lacrimale, du cancer, des varices des pau-  
pières & de beaucoup d'autres maladies.

La quatrième espèce commence plus rarement par le  
bord des paupières, quoique dans la suite il s'ulcère ;  
mais par une chaleur & un prurit de leur partie inté-  
rieure qui augmente de jour à autre jusques à les ren-  
dre inégales & âpres, & à y causer ensuite les ficolités,  
ulcères, fentes & duretés ci-dessus énoncées. Et com-

me cette espece de gratelle participe bien plus de la dartre que les autres, elle s'étend aussi davantage, & est plus sujette à passer aux parties extérieures des paupières.

Toutes ces maladies sont tres opiniâtres & tres difficiles à guérir, & quelques-fois mêmes elles se rendent incurables pour la difficulté qu'il y a d'appliquer aux paupières des remedes assez puissants pour éteindre & absorber le levain acide infiltré dans ces parties, & qui n'est pas exempt de malignité.

Les vieillards rarement en guérissent entièrement quand une fois ils en sont travaillez, quoique souvent il n'y ait chez eux que le bord des paupières qui en soit affecté. Et ceux qui en ont été travaillez dès leur enfance y sont fort sujets pendant leur vie, aussi bien que ceux qui sont travaillez d'écroüelles ou d'autres maladies froides, ou dont le temperament y panche, & ceux qui ont eü les paupières gatées de pustules de la petite verole, de brûlures, d'ulceres ou autres semblables maladies.

Lorsque ces maladies se rendent habituelles, on peut dire en quelque manière quelles se convertissent en des petits ulceres fistuleux, puisqu'en effet on remarque aux bords des paupières de la callosité, & qu'il s'en écoule toujours quelque humeur gluante qui de tems en tems fluë plus abondamment. Et quand elles se sont renduës ainsi habituelles, elles deviennent supportables par la diminution de la chaleur, du prurit & de la douleur.

Pour la cure des ulceres prurigineux, il faut remar-

quer que lorsqu'ils n'occupent que le bord des paupières, qu'ils sont sans inflammation ou très légères, que le prurit est peu considérable, que la chassie n'est ni âcre, ni abondante & quelle est lotiable, que le Malade n'est point d'ailleurs sujet aux fluxions sur les yeux, & qu'il n'y a chez lui ni plénitude, ni indice de cacochymie, on peut obmettre les remèdes généraux; & cela encore d'autant plus si ces ulcères sont des suites d'autres maladies qui sont guéries ou qui sont prest de l'être & pour lesquelles on les a déjà mis en usage: mais dans toutes les autres rencontres, on doit commencer par ces remèdes. Ainsi on prescrit au Malade un régime de vivre doux & rafraichissant pour temperer la chaleur & l'acrimonie du sang: on le saigne, s'il y a plénitude: on le purge pour décharger le bas ventre de ses excréments & pour faciliter la sécrétion de ceux qui sont contenus dans la masse du sang: on passe quelques-fois au *cautere* ou au *setum* quand la maladie est violente ou habituelle; on emploie aussi le *bain d'eau tiède*, & généralement tous les remèdes propres à humecter, fondre & évacuer les humeurs impures & à les éloigner des paupières.

Pour ce qui est des remèdes topiques, on doit se servir d'abord de ceux qui humectent, amolissent, & temperent la chaleur & l'acrimonie de l'humeur contenue dans les paupières; puis on vient à ceux qui détergent & dessèchent les ulcères.

On commence donc par une fomentation qu'on fait avec les racines de guimauves, les feuilles de violier, les fleurs de camomille, de melilot & de bouillon blanc, & les semen-

*ces de lin & de fenugrec* cuites dans une suffisante quantité d'eau : la décoction étant passée, on y fait fondre, pour demie livre, quinze ou seize grains de sel de saturne ; & dans cette décoction tiède, on trempe des linges avec lesquels on fomente les paupières plusieurs fois le jour, les appliquant ensuite dessus.

Ou on se sert de la même manière des eaux distillées de fray de grenouilles & de lis mellées par parties égales, dans lesquelles on fait infuser des semences de lin & de phyllium pour les rendre mucilagineuses, y ajoutant, après les avoir passées, pareilles quantité de sel de saturne pour pareille quantité de ces eaux.

Quand après l'usage de ces remèdes ou autres de semblable vertu, on voit que les paupières ne sont plus si dures ni enflammées, & que la chassie n'est plus si croûteuse; on se sert pour les ulcères de leur superficie intérieure de collyres plus ou moins mondifiants & desséchants, suivant que ces ulcères sont plus ou moins violents. Comme par exemple pour la première espee.

On prend de la myrrhe, de l'aloës & de la tuthie préparée de chacun un scrupule, du camphre & du saffran de chacun six grains, qu'on dissout dans quatre onces des eaux distillées de fenouil & de miel ; & de ce collyre tiède, on lave les paupières intérieurement dix ou douze fois par jour, & on laisse dessus un linge imbibé de ce remède.

Pour la seconde espee, on rend ce collyre plus détensif & dessiccatif en y ajoutant un gros de sucre candit & seize grains de vitriol blanc : & souvent en cet état il convient aussi pour la troisième espee. Ou bien on se sert du suivant.

On prend de la myrrhe & de l'aloës de chacun un scrupule, du plomb brûlé & lavé & de l'antimoine lavé, de chacun vingt grains, un gros de sucre candit, douze grains de sel armoniac, & six grains de camphre, qu'on dissout dans pareille quantité des eaux susdites.

On ajoute quelques-fois dans ces collyres de la corne de cerf calcinée & subtilement pulvérisée, ou autres semblables *Alkalis fixes*, dont la dose est depuis douze jusques à vingt grains : quelques-fois aussi on y met dix ou douze grains de fleurs de soufre. Comme aussi au lieu de l'antimoine lavé on se sert de son foye bien pulvérisé, & au lieu de plomb brûlé on prend la litarge ou la ceruse, qui font le même effet. On peut même se servir également, au lieu des collyres susdits, de ceux que j'ay proposé pour les ulcères de la cornée, en observant le même ordre.

Tous ces collyres servent aussi pour le *Trachoma* pourvû qu'on les rendent un peu plus forts en augmentant les drogues qui entrent en leur composition, ou seulement en diminuant la quantité des eaux dans lesquelles on les dissout, ou y ajoutant quelques grains de verdet ou de vitriol s'il n'y en a déjà. Ou on se sert du suivant.

On prend une drachme de tuthie préparée, deux scrupules d'aloës, un scrupule de verdet, & dix grains de camphre, qu'on dissout dans six onces d'eau de roses & de vin blanc meslez par parties égales, on fait ensuite infuser le tout dans une phiole ou petit matras, pour se servir de la liqueur claire comme dessus.

On augmente ou diminue la force de ce collyre suivant les degrez du *Trachoma* : on peut même en l'affoiblissant, s'en servir pour les autres ulcères prurigineux.

L'exemple des collyres proposez pour les ulceres de la cornée fait voir qu'on emploie quelques-fois de plus violents collyres nonobstant la sensibilité des yeux. Si on pouvoit guérir ces maladies avec de plus doux remedes, ce seroit le mieux : mais souvent ces gales participent si fort des dartres, que les remedes foibles n'y font rien. C'est aussi cequi obligeoit nos Anciens ( quoi qu'ils se servissent des collyres plus violents que les susdits, comme on peut le voir dans Galien, dans Paul, dans Aëce & autres ) de ratisser la partie intérieure des paupières avec la pierre ponce, ou l'os de seiche, ou les feuilles de figuier, pour, en exoriant ces gales prurigineuses, en faire écouler le sang, ensemble les sérosités bilieuses, âcres & malignes, & faciliter la pénétration de leurs remedes. Pratique rude, qui leur devoit beaucoup faire appréhender l'augmentation de la fluxion & de l'inflammation.

Quand ces ulceres ou gales prurigineuses occupent la superficie extérieure des paupières, il n'est pas besoin de tant de précautions : apres qu'on les a humectées & amollies avec les fomentations précédentes, on se sert du collyre ci-dessus pour les mondifier & dessécher ; on le rend même plus puissant, s'il est besoin, en augmentant la dose du verdet : ou bien, on se sert de celui fait avec *une drachme d'agiptiac* qu'on dissout dans *trois onces d'eau de plantain* : mais il faut bien prendre garde, quand les collyres sont si âcres, qu'il n'en entre dans l'œil de crainte de l'enflammer. Cette femme dont Paré parle *au chapitre dixième de son 17. livre*, qui, pour un prurit, se lavoit les yeux du plus fort vinaigre

naigre quelle pouvoit trouver, n'appréhendoit point cependant d'augmenter l'inflammation ni la douleur, puisqu'au contraire elle avoüoit n'avoir trouvé un remede plus singulier.

Les yeux sont plus offensez par l'application des remedes onctueux, quoique doux, que par celle de beaucoup de collyres soit secs ou liquides, quoi qu'ils semblent plus piquants & plus âcres : cependant beaucoup de Praticiens, contre cette verité que l'expérience confirme, souvent ordonnent indifféremment des remedes onctueux, comme onguents ou pomfades ophthalmiques, dans des inflammations de la conjonctive & des paupières, sous pretexte qu'ils en ont vû quelques-unes guéries apres l'application de ces remedes ; sans considérer que ces remedes qui ne conviennent qu'aux ulcérations extérieures des paupières & à celles de leurs bords ou de leurs angles, parceque ces parties sont de la nature des parties languines, n'ont guéri ces inflammations des paupières ou de l'œil que par accident ; ou plutôt que ces inflammations n'ont cessé, que quand les ulceres extérieurs des paupières ou de leurs bords qui les causoient ont été guéris par ces remedes.

Tous les ulceres prurigineux des parties extérieures des paupières & de leurs bords ne guérissent pas même par ces remedes : ceux qui participent beaucoup des dartres y résistent, & même deviennent quelques-fois plus rebelles : il n'y a que les simples ulcérations & celles qui tiennent de la gale qui leurs cedent ; encore guérissent-elles plus promptement par les collyres ci-

X x x

dessus. Cependant comme on a souvent à traiter des Malades qui ne peuvent s'assujettir à se faire appliquer plusieurs-fois le jour des remedes sur les yeux, ou qui sont si délicats qu'ils ne s'accoutument pas toujours de remedes un peu cuisants, ou d'autres que la nécessité de vaquer à leurs affaires les empêche de se servir de remedes pendant le jour, on est souvent contraint d'employer ces remedes onctueux qui sont plus doux pour les parties extérieures de l'œil, parcequ'ils agissent plus lentement, & dont une seule application suffit pour toute une nuit ou pour tout un jour.

Par exemple, pour une legere ulcération du bord des paupières on se sert de l'onguent de tuthie, que l'on fait avec deux gros de tuthie préparée & une once de beurre frais lavé plusieurs-fois dans de l'eau commune & ensuite dans de l'eau de roses, que l'on melle bien ensemble en les agitant dans un petit mortier de cuivre ou de plomb. On en met la grosseur d'un petit pois dans le grand angle de l'œil malade; on ferme ensuite les paupières, & l'onguent en se fondant s'étend par tous leurs bords dont il mondifie & cicatrise insensiblement les petits ulceres, en appaise la chaleur, la douleur & le prurit, & en tarit la source de la chassie.

On ne doit préparer cet onguent que lorsqu'on s'en veut servir; parceque le beurre, en vieillissant, devient âcre, à cause des parties caséuses & séreuses qu'on ne peut si bien séparer par les lotions qu'il n'y en reste. Et c'est pour cette raison, que lorsque l'on veut conserver quelque tems cet onguent, au lieu du beurre lavé, on doit employer du beurre fondu & purifié à la manière

de celui que l'on prépare pour la cuisine.

Si ces petits ulcères ne se mondifient pas suffisamment par le moien de cet onguent, on y ajoûte un peu de myrrhe & d'aloës en poudre subtile, ou on se sert de la pommade suivante.

On prend de la tuthie préparée & du foye d'antimoine lavé, de chacun un gros, un demi gros d'aloës en poudre subtile, six grains de camphre pilé avec une amande pelée, & une once d'axonge de porc bien lavée dans de l'eau simple & dans l'eau rose, on melle le tout ensemble pour s'en servir comme dessus.

Pour les ulcérations extérieures des paupières, on se sert des mêmes remedes dont on les oint deux fois le jour. Ou bien on se sert du liniment fait avec la litharge lavée, que l'on triture dans un mortier y mellant petit à petit de l'huile d'olives, du suc de racines de patience & un peu de vinaigre distillé, le tout dans une quantité suffisante pour pouvoir nourrir la litharge & la reduire en consistance de liniment.

On ajoûte aussi quelques-fois dans ces onguents, pommades, ou liniments, un peu de souphre vis en poudre, ou de la fleur de souphre, particulièrement pour les gales extérieures des paupières.

Lorsque l'inflammation de l'œil, qui accompagne ordinairement toutes ces maladies est peu considérable, on n'y fait point de remedes particuliers; tous les susdits, en guérissant ces maladies, guérissent en même tems l'inflammation qui n'en est qu'un symptome: mais si elle est tres considérable, on y emploie alternativement les remedes proposez pour l'ophthalmie. *La chassie*

qui est aussi un symptôme de ces maladies se guérit par les mêmes remèdes.

Les ulcérations habituelles des bords des paupières qui deviennent rouges, durs & renversez, avec un écoulement continuel de chassie, résistent souvent à tous ces remèdes, particulièrement quand elles arrivent à des personnes âgées ou extrêmement cacochymes. Dans ces rencontres, je me suis quelques-fois servi avec succès d'un collyre mercurial, fait avec six grains de sublimé corrosif, autant de camphre & vingt grains d'alum, réduits en poudre, que l'on met dans une phiole dans laquelle on verse trois onces d'eau de plantain, puis on fait infuser le tout sur les cendres chaudes pendant cinq ou six heures, & ayant filtré la liqueur, on trempe un pinceau dedans avec lequel on touche les bords des paupières cinq ou six fois le jour, prenant garde qu'il n'en entre dans l'œil.

Quoique le sublimé corrosif serve de base à ce collyre, on ne doit point craindre de s'en servir, il fait si peu de douleur qu'à peine s'en apperçoit-on, à cause de la petite quantité qu'il y en entre & qu'il se trouve étendu dans beaucoup de liqueur : il ne laisse pas que de fondre puissamment les callosités de ces ulcères & d'en éteindre le levain malin : on en augmente quelques-fois la dose quand on juge quelle n'est pas assez forte.

*De la Chassie ou Lippitude.*

Comme dans ces maladies & dans beaucoup d'autres de l'œil, il s'amasse toujours de la chassie qui s'épaissit pendant la nuit, que de jour elle se trouve plus

délaïée de larmes âcres qui fluënt quelques-fois abondamment, & qu'enfin ces maladies sont presque toujours suivies de l'inflammation de l'œil ; la plupart de nos Auteurs confondent l'*ophthalmie* avec la *lippitude*, comme si elles n'étoient qu'une seule & même maladie : & quelques autres confondent aussi la *lippitude* avec les *larmes* ; parceque ces deux excréments se rencontrent toujours mellez ensemble.

Mais pour distinguer toutes ces choses, il faut voir premièrement ce qu'on entend par ces deux excréments ; & en second lieu en quelles maladies on les rencontre.

Par *larmes*, on entend un excrément séreux ou aqueux qui se filtre par les glandes des environs des yeux, qui dans son état naturel sert à humecter l'œil & à conserver la cornée dans sa polissûre & transparence mais lorsqu'il dégénere beaucoup de sa nature, il contracte une acrimonie qui échauffe & corrode la superficie non-seulement de la cornée & de la conjonctive, mais aussi celle de la partie intérieure des paupières & tous les autres lieux par lesquels il passe.

Quand cet excrément s'épaissit & devient gluant, on l'appelle *lippitude* ou *chassie*. Or il ne vient en cet état que par l'ulcération ou des membranes de l'œil, ou de la partie intérieure des paupières, ou de leurs bords, ou par l'altération des glandules de ces parties : car la *chassie* n'est proprement que la matière purulente qui découle des ulcères & qui est délaïée & entraînée par les larmes ; ou bien le suc nourricier vicié qui s'écoule des glandules altérées & qui est aussi délaïé & entraîné par les larmes.

Dans l'*ophthalmie* & dans les *ulcérations* de la cornée & de la conjonctive il y a pour l'ordinaire beaucoup de *larmes*, particulièrement quand ces maladies sont dans leur vigueur, parce qu'alors l'irritation est grande; mais on ne rencontre que peu ou point de *chassie*, à cause que la matière de la *chassie* étant en petite quantité & délaïée dans une grande quantité d'eau, elle est peu sensible: & quand ces maladies commencent à décliner les *larmes* diminuent & elles deviennent alors gluantes & se convertissent en *chassie*. Dans la *fistule lacrimale* ouverte du côté de l'œil, & dans toutes les *ulcérations* de la partie intérieure des paupières & de leurs bords, & dans quelques autres maladies de cette nature, on remarque beaucoup de *chassie*, parcequ'il y a beaucoup de pus ou matière purulente délaïée dans peu de *larmes*. Enfin dans la *foiblesse*, ou dans l'*ulcération* des glandules des yeux ou des paupières qui viennent ensuite des fluxions qui s'y sont faites, on rencontre encore de la *chassie*, parceque dans ces rencontres les pores de ces glandules étant ou dilatez par l'abondance de de l'humeur qui y a coulé, ou rongez & rompus par l'acrimonie de cette humeur, le suc nourricier trouvant ces voies ouvertes s'écoule facilement avec les *larmes* & se condense en *chassie*.

Puis donc que la *chassie* se rencontre en plusieurs maladies, on ne doit point appeller l'*ophthalmie*, *lippitude*, quoique l'*ophthalmie* soit quelques-fois accompagnée de *lippitude*; & d'autant plus que la *lippitude* qui n'est qu'un symptôme non-seulement de l'*ophthalmie*, mais aussi de toutes les maladies ci-dessus énoncées,

arrive souvent dès l'enfance, & continuë toute la vie, quand elle est excitée par un vice particulier des glandes ou par quelques ulcères fistuleux : au lieu que lorsqu'elle est une suite de l'ophthalmie, elle ne subsiste qu'autant que l'ophthalmie. On ne doit pas non plus confondre les larmes avec la lippitude, puisque leur consistance est différente, & que d'ailleurs les larmes coulent souvent sans être mêlées de chassie.

Si la chassie pendant la nuit s'amasse plus abondamment autour des paupières, cela vient de ce que pendant ce tems il ne s'écoule pas une si grande quantité de larmes, parceque les yeux & les paupières étant alors sans mouvement, les glandes de ces parties ne sont pas exprimées comme pendant le jour ; & de ce qu'au contraire il coule plus de chassie, parcequ'alors les paupières étant fermées, l'air extérieur ne desseiche & ne resserre point la superficie des ulcères qui la produisent. Comme nous voions que les playes & les ulcères qui sont exposez à l'air, ne suppurent pas autant, comme lorsqu'on empêche l'air de les toucher.

La chassie, étant aux ulcères des yeux & des paupières ce que le pus est aux autres ulcères de nôtre corps, comme je viens de le montrer, les différentes consistances doivent faire connoître les différents états des maladies qui la produisent : ainsi quand elle est en petite quantité & fort delaiée de larmes, c'est une marque que la maladie est encore dans son commencement : quand elle est plus abondante & quelle à un peu plus de consistance, quelle est dans son progrès : quand elle est plus gluante, plus blanche & plus égale, quelle est

dans son état : & quand ensuite elle diminuë & qu'il y a tres peu de larmes, quelle est vers la fin. Tout cela s'entend quand il n'y a point de malignité dans la maladie ; car quand la *chassie* paroît comme des petits grains, ou comme des petites écailles, quelle est fibreuse ou filamenteuse, quelle est de diverse couleur ou autrement inégale, quelle cesse de couler sans que la maladie soit diminuée, on juge ou que les ulceres d'où elle découle sont virulents & corrosifs, ou qu'ils sont putrides ou en chemin de le devenir, ou qu'ils s'enflamment de nouveau.

12. De la chute des Cils, de leur des-rangement, & de leurs autres vices.

## CHAPITRE XVIII.

### 1. De leur Chûte.

**L**A chute & le des-rangement des cils sont souvent des symptomes des ulceres prurigineux qui attaquent les bords des paupières ; car quand l'humeur qui cause ces ulceres est fort âcre & salée, & quelle pénètre jusques aux racines de ces poils, ou elle en altere si fort l'humeur qui les doit nourrir quelle est incapable de se porter dans leurs pores & d'y prendre corps, ce qui fait que les cils se desseichent & tombent ; ou bien elle corromp ces mêmes racines & les détache des parties dans lesquelles elles sont implantées, par les ulcérations profondes quelle y cause : ainsi les paupières se dépilent par des causes presque semblables à celles qui font que les

les cheveux, les sourcils & les autres poils du corps tombent dans ceux qui sont infectez de teigne, de lepre, de grosse verole & d'autres maladies. 537

Les cils tombent encore de même que les cheveux ensuite de quelques fièvres malignes; mais comme la cause de cette chute n'est que passagere, & quelle ne détruit ni leurs racines, ni la disposition des pores de la peau, ils repullulent quelques tems apres; aussi ne met t'on point cette chute au nombre des maladies des cils.

Nos Auteurs qui ont toujours eü grand soin de donner des noms Grecs aux moindres maladies comme aux plus grandes, ont appellé d'un nom général la chute des poils des paupières, *Madarosis*, & en particulier celle en laquelle le bord des paupières est fort rouge, *Milphosis*, ou *Miltosis*, & celle en laquelle il est épais, dur & calleux, *Prilosis*.

Comme on ne doit point espérer que les cils renaissent quand leurs racines sont entièrement consommées, ou quand les pores de la peau dans lesquels ils sont implantez sont détruits, il est assez inutile d'employer ces remedes chimeriques proposez & tant vantez par nos Anciens pour les faire engendrer de nouveau, comme sont les fientes d'hyrondelle & de souris, les mouches brûlées, les noiaux de datte calcinez, la graisse d'ours, le miel & autres remedes semblables: mais on doit bien plutôt s'appliquer à guérir les maladies qui ont causé leur chute, avec les remedes énoncez dans le chapitre précédent. S'il reste encore quelques racines saines, & si les pores de la peau ne sont pas détruits, les cils regermeront assez d'eux mêmes.

Y y y

## 2. Du des-rangement des Cils.

De quelque manière que les cils soient des-rangez, quand ils entrent dans l'œil & qu'ils le piquent, on appelle ce vice en général, *Trichiasis*, \* dont on fait trois especes. La *première* est, quand il paroît un double rang de cils, dont les uns se portent en dehors & les autres au dedans de l'œil & l'offensent. † La *seconde* est, quand on en remarque un plus grand nombre; † ou selon Paul, lorsque le bord de la paupière se renverse au dedans de l'œil, sans qu'il y ait de relaxation à la paupière. Enfin la *troisième* est, quand la paupière est relâchée & que son bord se retourne en dedans, ensemble le poil qui blesse aussi l'œil. †

<sup>a</sup> TRICHIASIS  
<sup>b</sup> DISTICHIASIS.  
<sup>c</sup> PHALANGOSIS.  
<sup>d</sup> PHOTOSIS.

Que des humeurs superflües & sans acrimonie qui se portent abondamment aux bords des paupières, y engendrent des cils superflus, comme quelques Auteurs nous le disent, prévenus de cette opinion commune, que les poils sont engendrez des excréments de la troisième coction, c'est de ce dont je ne demeurerai jamais d'accord avec eux: puisqu'au contraire j'estime qu'après la naissance, il ne naît pas un seul poil nouveau sur toute la superficie du corps, étant tous formez de même que les ongles & toutes les parties dès le tems de la première conformation, & que s'ils ne paroissent pas tous dès le moment de la naissance, c'est qu'ils sont si courts & si subtils qu'ils fuient souvent les sens, mais on les discerne tres bien avec une loupe de verre, & mieux encore avec le microscope, aussi bien que l'ordonnance qu'ils doivent garder pendant le cours de la vie.

D'où viennent donc, me dira-t'on, ces doubles rangs de cils que l'on remarque plusieurs-fois aux paupières? Je répons premièrement, qu'à l'égard de ces cils qui semblent former deux ou plusieurs rangées où auparavant on n'en remarquoit qu'une, cela vient de ce que la même humeur qui est la cause des gales ou ulcères prurigineux des paupières, s'amassant vers les racines des cils, y forme des petites tumeurs longuettes & dures, & grossit en même tems le bord des paupières: & comme ce bord ne peut s'étendre aisément suivant sa longueur, à cause du *Tarse* qui est ce petit cartilage membraneux & demi-circulaire qui donne la même figure aux paupières & sur lequel les cils sont implantez, il faut nécessairement que de ces petites tumeurs, les unes se portent en dehors & les autres en dedans, & qu'il se fasse comme des petits plis au dedans de ce bord: ainsi les cils, qui sont obligez de suivre la même disposition, doivent se des-ranger & se porter les uns au dedans de l'œil & les autres au dehors, & former par conséquent de nouvelles rangées, quoique leur nombre n'en soit pas augmenté; comme il est facile de s'en convaincre quand il n'y a qu'un œil affecté de cette maladie, en comparant la paupière de l'œil sain avec celle du malade.

Secondement, je dis que ceux qui ont un double rang de cils, s'il est vrai que cela se rencontre dans quelques-uns, sans que leurs paupières soient affectées d'aucunes maladies, les ont dès leur naissance; & que ces cils ne doivent point par conséquence les incommoder, à moins que de leur nature, ou pour la tempe-

Y y y ij

rature de la region qu'ils habitent, ils ne soient fort sujets aux fluxions sur les paupières; en ce cas ils en seroient fort souvent offenz; de même que les habitans d'Alexandrie en Egypte, chez lesquels on dit que la *Trichiasse* est si familière, que pour la guérir ou la prévenir, on applique communément sur le bord des paupières une *lame d'or*, rougie au feu pour former une *carrice* sur les pores par lesquels les cils sortent.

La même humeur qui cause la *lippitude seiche*, ou celle qui cause la *lippitude dure*, quand elle se jette seulement aux bords des paupières elle les tumefie & les endurecit du côté où elle se jette, & elle les rétrécit dans la partie opposée: ainsi ces bords sont déterminez ou à se renverser en dehors, ou à se replier en dedans, suivant que cette humeur se porte plus vers un côté que vers l'autre. Quand les bords se renversent en dehors, ils causent plus de difformité que de douleur; mais lorsqu'ils se replient en dedans, tous les cils se tournent du côté de l'œil & causent par leurs frottemens & picotemens continuels une douleur tres vive.

Voila donc comme les deux premières especes de *Trichiasse* aussi bien que la *chûte des cils* n'ont point d'autre cause que celle qui produit les ulceres prurigineux des bords des paupières: mais pour la troisième espece qui suit la relaxation de la paupière, elle arrive quand une humeur serieuse ou autre humeur subtile & de même nature fluë vers la superficie extérieure de la paupière, quelle abbreuve, relâche & tumefie: cequi est proprement un *Oedème* ou un *emphysème* de la seule partie extérieure: car si cette humeur abbreuvoit égale-

ment toute la paupière, elle se relâcheroit, à la vérité, mais son bord au lieu de se renverser en dedans, tomberoit ou se porteroit sur l'autre paupière & la couvrirait en partie; ainsi les cils de cette paupière relâchée n'incommoderoient point l'œil, mais bien ceux de l'autre paupière, qui, en frotants contre la superficie intérieure de la paupière relâchée, y exciteroient de la douleur & de l'inflammation: parceque, pour que ce bord se renverse, il faut qu'il soit tiré inégalement. De là vient, que non-seulement dans cette rencontre, mais aussi dans toutes les tumeurs extérieures des paupières, leurs bords se renversent, quand ces tumeurs sont beaucoup étendus.

C'est toujours une fâcheuse maladie quand les cils entrent dans l'œil & qu'ils le piquent, parcequ'ils y excitent une douleur vive qui est suivie de fluxion, d'inflammation, d'un écoulement continuel de larmes, & souvent d'ulceres de l'œil: tous symptômes qui augmentent considérablement la maladie dont ils dépendent, & qui souvent sont cause de la perte de la vue.

Pour la cure, voici l'ordre qu'il faut tenir. Les remèdes généraux, en cas qu'il en soit besoin, dûment administrez, on doit d'abord se servir dans la première & seconde espèce de *Trichiasé* de la *fomentation émolliante* proposée pour le commencement de la cure des ulceres prurigineux, ou d'autre de même vertu, pour tâcher en humectant & amolissant le bord des paupières, d'y exciter une légère suppuration qui puisse décharger ce bord d'une partie des humeurs qui y sont infiltrées, &

par ce moien souvent ce bord se relâche & les cils changent de disposition.

Si ce remede est sans effet, soit à cause que ces maladies sont trop violentes ou trop invétérées, il faut avec une petite pincette arracher les uns apres les autres tous les cils qui piquent l'œil, le plus subtilement & avec le moins de douleur qu'on pourra : ainsi l'œil n'étant plus piqué, la fluxion & l'inflammation s'apaiseront plutôt, & on aura le tems de rétablir le bord des paupières, avant que les cils aient repoussé.

Quelques Auteurs enseignent de prendre les cils qui piquent l'œil, de les renverser sur la face extérieure de la paupière, & de les y coller pour leur faire prendre un autre pli ; mais il n'y a ni colle, ni glu, ni emplâtre qui les y puisse faire tenir, à cause des larmes abondantes qui humectent trop la paupière, & d'ailleurs ils sont trop courts pour les pouvoir manier si dextrement.

D'autres conseillent de brûler l'extrémité de la paupière à l'endroit des cils d'un angle à l'autre, avec un petit *cautere actuel* pointu ; pour consommer la racine des cils & les empêcher de renaître : mais nos Européens sont trop délicats pour se soumettre à une telle opération ; & de plus c'est que par l'escharre qu'on formeroit, on diminueroit trop le bord de la paupière, & la cicatrice qui y surviendroit le rétréciroit considérablement.

D'autres enfin veulent qu'apres avoir arraché les cils, pour les empêcher de repousser, on oigne fréquemment le lieu avec du lait de chienne, ou du fiel de veau, ou du sang de grenouilles vertes, ou du remede d'Archigenes com-

posé de parties égales de castoreum, de fiel & de sang de hérisson : mais Gallien au livre 10. des facultés des simples médicaments, assure que cela est faux à l'égard du sang de grenouilles vertes, apres en avoir fait lui même l'expérience, & dans un autre endroit du même livre il n'estime pas plus le lait de chienne.

Je puis dire, sans l'avoir expérimenté, la même chose de leurs autres remedes, quoique fort recommandez par les Anciens & par quelques Modernes ; puisque pour empêcher les poils de renaitre, il faut absolument ou emporter leurs racines, ou les consommer avec les cauterés actuels ou potentiels, ce que ne peuvent faire les remedes susdits.

Les cils étant arrachez, on remedie à l'inflammation de l'œil si elle est grande par les remedes proposez au chapitre de l'ophthalmie, aux ulcérations, s'il y en a ; par les remedes qui conviennent aux ulcères des yeux : & enfin on traite les ulcères prurigineux du bord des paupières comme je l'ay enseigné au chapitre précédent.

Si pendant le traitement quelques cils repoussent, on les arrache de nouveau si-tôt qu'on les peut prendre avec les pincettes, parce qu'étant courts, ils piquent plus vivement que s'ils étoient longs : ce qui n'arrive que lorsque les ulcères sont invétérés & que la callosité est grande ; car autrement, ils sont presque toujours guéris avant que les cils aient eü le tems de repousser. Même souvent quand ils repoussent, ils sont si fins & mollets, qu'ils se replient du côté ou il y a moins de résistance & se jettent par conséquent en dehors ; particulièrement quand en les arrachant on a

emporté une partie de leurs racines, n'y aiant que ceux dont les racines se sont rompues à la superficie du bord qui soient durs & piquants lorsqu'ils repoussent.

Pour la troisième espece de *Trichiasis*, on se sert des *fomentations fortifiantes & résolutes* proposées au chapitre 7. à l'occasion de la cure de l'emphysème & de l'œdème: parcequ'en résolvant l'humeur qui relâche la partie extérieure de la paupière, cette partie se remet dans son état naturel, & alors les cils reprennent leur situation sans qu'il soit besoin de les arracher. L'inflammation de l'œil qui avoit été excitée par le frottement des cils se guérit en même tems si elle est legere; & si elle est considérable, on la guérit comme je l'ay dit, & de même les ulceres s'il y en a.

Je ne sçauois m'empêcher d'examiner ici en peu de mots l'opération que nos Anciens enseignent de faire en cette rencontre. Ils proposent d'inciser le bord intérieure de la paupière un peu par de là les cils d'un angle à l'autre, afin qu'il se relâche & se retourne en dehors; & si cela n'arrive, ils conseillent de faire une incision en long sur la paupière & qui ne pénètre que la peau, l'éloignant des cils autant qu'il est nécessaire pour poser dans la peau un point d'éguille, puis une autre incision en croissant qui commence à une extrémité de la première incision & finisse à l'autre, ensuite d'ôter, en écorchant toute la peau comprise entre les deux incisions, & de joindre en après les deux bords de la playe restante avec un seul point d'éguille ou plusieurs s'il en est nécessaire, pour reduire la paupière dans son état naturel. Voyez plus au long si vous le voulez

voulez, la manière de faire cette opération avec toutes les précautions nécessaires dans *Paul, Celse, Avice, Albucrasis*, & autres Anciens, & même dans nos autres Modernes qui les ont copiez : car pour moi je ne puis m'arrêter à décrire toutes les minuties d'une opération que je ne veus que réfuter ; ce que j'ay dit suffisant pour la faire connoître.

Il est hors de doute que cette opération a été imaginée dans le cabinet, sans avoir été jamais mise en pratique, & encore si mal imaginée, qu'aucun des Anciens ni même des Modernes leurs imitateurs n'a prévu ce qui arriveroit ensuite, car s'ils y avoient bien fait réflexion, ils auroient jugé que l'humeur rhumatifante ou humidité superflue qu'ils reconnoissoient être la cause de la relaxation de la peau extérieure de la paupière, étant tarie & desséchée, cette peau devoit ensuite se remettre en son état naturel ; & qu'en emportant une partie de cette peau relâchée, quoi qu'alors superflue, apres l'union & cicatrisation de la playe & le dessèchement de cette humeur, la peau restante se devoit trouver trop courte pour permettre à la paupière de s'abaisser sur l'œil, & qu'ainsi l'œil devoit rester éraillé, comme nous le voyons tous les jours arriver apres les cicatrices qui suivent les brûlures, les ulcères & quelques playes de cette partie, quoique souvent il ne se rencontre pas une telle perte de substance. Ils auroient aussi jugé que cette première incision qu'ils conseillent de faire au dessous des cils, pour faire renverser le bord de la paupière en dehors, devoit avoir un effet tout contraire ; puisque par la cicatrice qui devoit sui-

Z z z

vre, ce bord devoit se resserrer en dedans & ainsi s'y replier davantage.

Ils auroient enfin reconnu qu'il étoit donc inutile de se donner tant de peine à tailler & retailler une si foible partie, & qui souffre si difficilement des incisions, & de tant faire souffrir de douleurs pour si peu de profit.

Nos Praticiens qui ont obmis ou condamné cette opération & quelques autres plus étranges que nos Anciens proposent pour la même fin & que je ne raporte pas, parceque les moindres Chirurgiens en peuvent connoître les deffauts, ont donc eü plus de raison que ceux d'entre nos compilateurs Modernes qui les ont transcriptes dans leurs livres comme ils les ont trouvées dans les anciens, sans se mettre autrement en peine si elles étoient d'usage, ou non.

### 3. Des Poux qui s'engendent entre les Cils.

On ajoute encore parmi les maladies des cils celle qu'on nomme, *Phthiriasis*, qui est quand des petits poux larges & plats s'engendent entre les cils. Je n'en ay point encore rencontré, quoi que j'aye exercé la Chirurgie assez long-tems dans l'Hôtel-Dieu de Paris, & que journellement je l'exerce sur les pauvres & les malheureux, qui par la mauvaise nourriture, la malpropreté & les autres suites de la pauvreté, y devoient être les plus sujets. J'ay bien vü quelques-fois des *Morpions* s'attacher à la racine des cils, comme dans les autres lieux pileux; mais cela ne constituë pas une maladie particulière, & dailleurs ce n'est pas de cette espeece de vermine dont nos Auteurs entendent parler. Quoi

qu'il en soit, quand il s'engendreroit des poux entre les cils, il ne seroit pas difficile de les détruire, ou en les ôtant & les lentes qu'ils auroient pû produire, ou en les faisant mourir avec des médicaments amers, comme en lavant les paupières avec de l'aloës dissout dans l'eau rose, ou par le moien des autres remedes propres à faire périr toutes ces sortes de vermines.

13. *De la relaxation & foiblesse de la Paupière supérieure & de son cillement involontaire.\**

CHAPITRE XIX.

ATONIA-  
TONBLE-  
PHARON.

**I**L arrive quelques-fois que la paupière supérieure est entièrement relâchée & affoiblie, en telle sorte quelle demeure abbaisée sans que le Malade la puisse relever qu'en y portant la main, & sans que les cils blessent l'œil, comme dans la précédente relaxation, ni qu'il paroisse rien d'extraordinaire au dehors ni au dedans de cette paupière hors quelle est plus allongée.

Toutes les tumeurs humorales qui ont de l'étendue, & quelques insignes fluxions inflammatoires ou autres qui se font sur les paupières, les étendent & allongent souvent en toutes leurs parties & les font abaisser: mais comme cette sorte d'extension & allongement n'est qu'un symptome d'autres maladies qui cesse par la cessation de ces mêmes maladies; ce n'est pas de cette espece de relaxation dont j'entens parler en ce chapitre, mais seulement de celle que l'on estime être causée par une humidité superflüe qui amollit, relâche & fait tomber la paupière.

Z z z ij

Je puis dire avec quelque fondement que cette maladie est proprement une *paralyse de la paupière*. En effet je ne l'ay jamais remarquée que dans quelques paralytiques, & quand je l'ay rencontrée, j'ay en même tems observé que la joue du même côté étoit travaillée d'un pareil relâchement, que la machoire & la langue se ressentoient aussi de la paralyse, & que l'œil même en étoit pareillement affecté.

Je ne veus pas pour cela nier absolument que la paupière ne puisse se relâcher simplement par une humidité superflue, comme l'ont pensé nos Auteurs, quoi que je n'en aie point d'exemple: mais si cela est, je veus croire aussi qu'en cette rencontre, cette maladie pourroit se guérir par l'usage des *fomentations fortifiantes & résolutes* énoncées au chapitre 7. ou d'autres semblables, aidées des remèdes intérieurs propres à épuiser les humidités sur-abondantes de la masse du sang: au lieu que si cette relaxation vient de paralyse, j'estime que tous les remèdes qu'on y pourroit faire y seroient bien peu profitables.

A l'égard de l'opération que nos Auteurs proposent pour relever la paupière, en emportant une partie de la peau extérieure, de la même manière que je l'ay dit vers la fin du chapitre précédent, elle doit être également rejetée par les raisons que j'ay déjà avancées. J'ajouteray de plus qu'ils ont encore plus mal pris leurs mesures en la proposant pour cette maladie-ci; puisque si toutes les parties de la paupière sont également relâchées, comme elles le sont effectivement, en enlevant une partie de la peau extérieure & réunissant par cou-

tête les extrémités de la peau restante, ils doivent causer une maladie plus fâcheuse que celle qu'ils ont dessein de guérir; parceque les autres parties de la paupière conservant toute leur étendue, elles doivent nécessairement, quand la seule peau extérieure sera accourcie, se présenter en dehors en se repliant, & ainsi le Malade en doit être plus incommodé que si toute la paupière étoit également abaissée.

*Du cillement involontaire de la Paupière supérieure.*

Il y a une maladie des muscles ou des nerfs des paupières qui est si rare que je ne l'ay rencontrée que deux fois en pratiquant. Je la joins ici, parceque j'ay si peu de chose à en dire, que cela ne merite pas que j'en fasse un chapitre particulier.

C'est un *cillement* involontaire, extrêmement prompt & comme convulsif des paupières supérieures, qui cesse quelques moments de tems en tems, & qui recommence de même qu'auparavant. Quand le *cillement* cesse les Malades voient à l'ordinaire; & lorsqu'il subsiste, ils ont peine à se conduire.

Apparemment que ce *cillement* ou mouvement involontaire des paupières, vient de ce que le muscle *relèveur* de chaque paupière supérieure est affoibli à cause de quelque obstruction imparfaite dans les petits rameaux de nerfs qui se distribuent dans ce muscle, qui empêche les esprits animaux d'y couler assez abondamment: de sorte que l'action de ce muscle, qui s'accourcit naturellement & sans qu'on y pense pour tenir la paupière ouverte quand on veille, n'étant pas égale à

celle de l'*orbiculaire*, cette paupière est aussi-tôt entraînée en bas par l'action plus forte de l'*orbiculaire*, ce qui doit exciter ces mouvements redoublez & comme convulsifs des paupières. Et si ce *cillement* cesse pendant quelques moments, cela peut venir de ce qu'alors il est coulé assez d'esprits animaux dans ce muscle *releveur* pour rendre son action à peu pres égale à celle de l'*orbiculaire*. Mais comme ces esprits sont bien-tôt dissipés, & qu'il n'en coule de nouveaux qu'avec peine, ce *cillement* doit recommencer comme auparavant.

N'ayant vû que deux personnes affligées de cette maladie, il me seroit difficile de dire si elle est curable ou non : & d'autant plus que les observations que j'avois commencées n'ont pas été suivies ; ces deux personnes aiant negligé de revenir chez moi dans les tems que je leur avois marqué.

---

14. De l'éraïllement des Paupières, & premièrement de celui de la Paupière supérieure.

#### CHAPITRE XX.

**L**A paupière supérieure se trouve quelques-fois si retirée en haut, quelle ne peut être abaissée entièrement, enforte que l'œil n'en peut être couvert en dormant. Et comme on dit que les *Lièvres* dorment les paupières ouvertes, on appelle à cause de cela cette maladie, *œil de lièvre*.

LAGOPH-  
THALMOS.

Tous nos Anciens ont reconnu que cette maladie provenoit de différentes causes. 1. D'un vice de nature, quand dans le tems de la première conformation il y

a eût un deffaut de matière pour engendrer la paupière. 2. De la convulsion du muscle *releveur* de la paupière, & en même tems de la paralysie du muscle *orbiculaire* qui l'abaisse. 3. D'un trop grand dessèchement de la substance même de la paupière, qui fait quelle se rétrécit. 4. Par les cicatrices qui restent ensuite des playes, des ulcères & des brûlures de cette partie.

Je ne disputeray point les trois premières causes, encore bien que je n'aie vû aucun *érraillement d'ail* qui en fût produit. Je diray seulement que les cicatrices qui suivent les playes, les ulcères & les brûlures en sont les causes les plus communes, & que les *érraillements* sont plus ou moins grands, suivant que ces maladies ont plus ou moins causé de perté de substance en la paupière, ou suivant quelles ont été plus ou moins étendus.

Mais je ne me tairay pas sur l'opération que les Anciens & leurs imitateurs Modernes proposent pour guérir cette maladie, & que voici en peu de mots. Ils avoient d'abord que lorsque la paupière est beaucoup trop courte, elle ne peut se rétablir; mais ils disent aussi que lorsqu'il s'en faut peu, il est aisé d'y remédier: & que pour cet effet, si la paupière est rétrécie par une cicatrice, il faut inciser entièrement cette cicatrice, séparer les bords de cette incision avec de la charpie mises entre, & continuer ainsi à les tenir séparés jusques à la fin de la cure; observant de ne se servir pendant tout ce tems d'aucuns remèdes qui dessèchent, mais seulement de ceux qui humectent & relâchent, comme de l'onguent de basilicon, des mucilages de fenugrec &c. & que

si la paupière est rétrécie par une autre cause, il faut inciser la peau au dessous du sourcil en forme de *croissant*, dont les extrémités soient tournées en bas & près du bord de la paupière, & la partie gibbe en haut; diviser ensuite la peau pour la faire descendre en bas & donner moien à la paupière de s'abaisser; l'entretenir en cet état avec de la charpie, quelques Modernes ajoutent avec une petite platine de plomb logée entre les deux lèvres de la playe; & procéder au reste comme dessus.

Pour sçavoir si cette opération est bonne ou mauvaise, il ne faut qu'examiner ce qui arrive à toutes les cicatrices qui suivent la guérison des playes des autres parties, & on connoitra qu'il ne s'en fait aucune sans que la peau soit rétrécie, quoi qu'il n'y ait même que la peau d'incisée. Il est aisé de s'en éclaircir sûrement; car en mesurant une playe recente faite *en ligne droite* avant que d'y appliquer le premier appareil, & la mesurant apres être cicatrisée, on verra que la cicatrice n'est pas si longue qu'étoit la playe: cequi ne peut arriver sans que la peau soit rétrécie à l'endroit de la cicatrice.

C'est aussi ce rétrécissement de peau qui fait que lorsque les playes au lieu d'être *en ligne droite* sont *en ligne courbe*, la partie de la peau qui est renfermée par cette *ligne courbe* devient éminente en se cicatrisant: que lorsquelles sont faites *en chévron brisé*, *en croix*, ou quelles sont autrement *angulaires*, tous les angles de la peau renfermez par ces lignes deviennent pareillement éminents en se cicatrisant: que lorsqu'il y a *perte de substance*

stance en la peau, cette peau se resserre de toutes parts, en sorte que la cicatrice qui survient est beaucoup plus petite que n'étoit la piece emportée : & que dans les playes profondes, les cicatrices en sont enfoncées & que le bord de la peau se replie en dedans l'enfonceure.

C'est encore ce rétrécissement de peau qui fait que lorsque les lèvres, les ailes du nez, les paupières, le lobe de l'oreille, & la peau du prépuce sont fendus, elles s'écartent & ne se réunissent point comme elles étoient, à moins qu'elles n'aient assez d'épaisseur pour souffrir des points d'éguille pour les rapprocher, & les tenir réunies l'une contre l'autre, comme les lèvres & le lobe de l'oreille : & cela parceque la peau extérieure & l'intérieure de chaque côté, se resserrent & s'unissent ensemble par une cicatrice, ce qui fait que ces fentes demeurent ouvertes.

Si donc dans toutes ces rencontres la peau se rétrécit, que doit-t'il arriver ensuite de l'opération susdite ? le voici. Si l'éraillage est causé par une cicatrice, & que l'on coupe cette cicatrice, il s'en fera une autre qui resserrera encore davantage la paupière ; parceque par la suppuration qui suivra, une partie de la première cicatrice se consommera ; ainsi y ayant plus de perte de substance, il y aura plus de rétrécissement. Si l'éraillage à une autre cause, & qu'on incise la peau de la paupière en croissant, il arrivera que la peau renfermée dans le croissant, en se rétrécissant dans sa circonférence, deviendra seulement un peu plus éminente sans que la paupière en ait plus d'étendue, au contraire elle en sera un peu plus raccourcie. Mais, dira-

A a a a

t'on, on tient les lèvres écartées avec de la charpie, ou avec une petite lame de plomb : cela ne se peut, à cause du peu d'épaisseur de la paupière & de son instabilité ; mais quand cela se pourroit, je dis que cette charpie ou ce plomb ne demeureroient pas long-tems dans la playe, parceque les chairs en croissant les pousseroient dehors, & que ces mêmes chairs en se desséchant & se cicatrisant ne pourroient empêcher la peau de se retirer. Ainsi il n'y a personne, pour peu de réflexion quelle fasse sur ce que je viens de dire, qui ne juge que cette opération est plus préjudiciable que profitable ; puisqu'elle ne peut qu'augmenter la difformité en faisant souffrir le Malade ; & qu'on doit par conséquent laisser la paupière en l'état quelle est, sans y rien faire.

15. De l'érailement de la Paupière inférieure.

### CHAPITRE XXI.

**L**orsque la paupière inférieure se renverse & se retire en dehors, enforte quelle ne peut remonter pour couvrir le blanc de l'œil, c'est ce que nos Auteurs appellent proprement, *Erailement*, \* peut être parceque cette paupière y est plus sujette que la supérieure.

<sup>2</sup>  
E C T R O.  
P I O N.

Nos Anciens nous disent qu'il ne vient point naturellement, comme celui de la paupière supérieure, ni par le desséchement de la paupière ; mais 1. Par le relâchement de la partie intérieure de la paupière, causé par un trop long usage de remèdes émolliants : 2. Par la paralysie de cette partie : 3. Par quelque excroissance

de chair qui s'est insensiblement engendrée dans <sup>555</sup> la partie intérieure : 4. Par les cicatrices qui suivent les playes, les ulcères & les brûlures de cette partie.

Je ne m'arrêteray point à examiner toutes ces causes, je me contenteray seulement de dire que les cicatrices en sont les causes les plus ordinaires : & que si cette maladie vient d'un relâchement de la partie intérieure de la paupière à l'occasion seulement d'un long usage de *remedes émolliants*, on pourroit tenter de corriger ce vice par un usage continu de *remedes fortifiants, astringents & desséchants*, & non point par les *cauteres actuels* ou *potentiels*, comme quelques-uns le veulent : que si elle vient d'une excroissance de chair, si cette chair est fongueuse & petite, on la pourra consommer & dessécher par le moien des *remedes* proposez ci-devant pour de semblables excroissances ; si au contraire elle est vieille & dure, on pourra l'ôter en la coupant avec la pointe des ciseaux, pourvû qu'on reconnoisse quelle ne soit nullement chancreuse, prenant garde d'offenser le corps de la paupière ; même pour la couper plus facilement, on pourra, comme nos Auteurs l'enseignent, passer une éguille enfilée au travers de sa base, & former avec les deux bouts du fil une anse avec laquelle on l'élèvera pendant qu'on la coupera petit-à-petit, ou avec le bistory courbe, ou la lancette, ou la pointe des ciseaux, se servant ensuite des *remedes* dont j'ay parlé à l'occasion des verruës : mais si l'*éraillement* est causé par une paralysie de la paupière, ou s'il vient des cicatrices ensuite des playes, des ulcères & des brûlures, il est absolument incurable.

A a a ij

Cependant nos Anciens & nos Modernes, toujours remplis de leurs mêmes idées, conseillent deux opérations par le moien desquelles ils prétendent réduire la paupière en sa grandeur naturelle. 1. Quand l'érailement vient de ce que la peau de la paupière inférieure est rétrécie par quelque cicatrice, ils veulent que l'on y fasse aussi une incision en croissant dont les extrémités tendent vers l'un & l'autre angle & approchent près du bord de la paupière, & la partie gibbe en bas du côté de la joue, qu'on en separe la peau pour la faire remonter, qu'on l'entretienne en cet état avec de la charpie, & selon quelques Modernes avec une petite lame de plomb, & qu'on procede au reste comme dans l'érailement de la paupière supérieure.

2. Quand il vient des autres causes, ils veulent qu'on fasse deux incisions dans la partie intérieure de la paupière, qui commencent chacune vers chaque angle de l'œil près le bord de cette paupière, & que les continuant obliquement vers le milieu & le fond de la paupière, on les joigne ensemble, en sorte quelles y forment un angle; puis levant la peau intérieure comprise par ces deux lignes, on la coupe enfin près le bord de la paupière: ce qui est proprement, afin qu'on l'entende mieux, enlever une pièce triangulaire de la peau intérieure de la paupière, dont la base se prend du côté des cils, & la pointe vers le fond de la paupière. Cela fait, quelques-uns veulent qu'on fasse deux points d'éguille pour réunir la peau restante; d'autres se contentent d'incarner, de desseicher & de cicatrifer.

Comme la première de ces opérations est semblable

à celle proposée par nos Auteurs pour l'érailement de la paupière supérieure, il n'est pas besoin de la refuter ici, puisque je l'ay déjà refutée dans le chapitre précédent. Il ne me reste donc plus que d'examiner si la seconde peut avoir quelque utilité dans l'érailement de la paupière inférieure.

Je dis premièrement, que quand elle auroit quelque utilité, il seroit bien difficile de l'exécuter, tant pour faire les incisions obliques, que pour enlever cette pièce triangulaire de peau, sans offenser le reste de la paupière, à cause du peu d'épaisseur de cette partie: secondement que bien loin d'être utile pour faire redresser la paupière inférieure, elle la resserreroit & rétréciroit si fort quelle s'en raccourceroit & descendroit plus bas, & son bord même se renverseroit davantage, comme on le voit arriver lors qu'ensuite de quelque pourriture, il s'y fait quelque perte de substance dans la partie intérieure de cette paupière. Ainsi cette opération difficile & laborieuse pour le Chirurgien, douloureuse & cruelle pour le Malade, ne peut qu'augmenter la maladie.

Il arrive encore une autre espèce d'érailement commun aux deux paupières, qui se fait ordinairement quand par une playe, ou un ulcère ensuite de quelque pourriture, charbon, gangrenne ou autre maladie, le bord de la paupière est fendu ou consommé en partie, & que les angles de part & d'autre de cette fente, & même les bords se retirent & se renversent. Nos Auteurs disent aussi que ce défaut vient quelques-fois par un vice de la première conformation: je ne l'assûreray

b  
 COLOROMA,  
 nom commun  
 pour signifier  
 toutes ces ma-  
 ladies.

pas, n'en aiant jamais rencontré. Quoi qu'il en soit, cette maladie aiant quelque rapport au bec de lièvre & aux fentes & mutilations des oreilles & des ailes du nez, on l'appelle, *Mutilation*,<sup>b</sup> ou *accourcissement de la paupière*, quand une partie de sa substance est emportée ou consommée; & simplement, *fente*, quand il n'y a rien d'emporté.

Ceux qui ont écrit de cette maladie, disent que lorsque elle est grande on ne la peut guérir, & que si on tente de la guérir, on rend l'œil plus difforme: mais que lorsque la mutilation est peu considérable, on la peut guérir par une opération semblable à celle que l'on fait pour les *becs de lièvre*. Pour moi je ne suis pas de ce sentiment, & je l'estime incurable si petite quelle soit, & cela parceque la paupière à trop peu d'épaisseur pour pouvoit être retaillée, & pour soutenir une ou deux éguilles autant de tems qu'il en faudroit pour l'union.

---

16. De la conjonction des Paupières.

CHAPITRE XXII.

2  
 Dite des Grecs  
 ANCYLO-  
 BEEPHARON.

**I**L arrive quelques-fois, mais bien rarement, que par un vice de conformation l'extrémité de la paupière supérieure se trouve unie & jointe avec l'extrémité de l'inférieure, en telle sorte que l'œil ne peut être découvert quand cette union est parfaite, & qu'il ne peut se découvrir qu'en partie lorsqu'elle est imparfaite.

Je n'ay point vû jusques à present d'union parfaite:

elle m'a cependant été assurée autres-fois par un Chirurgien qui disoit l'avoir vüe dans un enfant nouveau né, cela peut être : mais j'ay vü cinq ou six fois de ces unions imparfaites plus ou moins grandes, dont la plus considérable étoit d'un peu plus de la moitié des paupières, en une fille de quinze ou seize ans; & c'est ce qui m'a donné occasion de faire les remarques suivantes.

1. Que ces jonctions arrivent ordinairement du côté du petit angle, du moins toutes celles que j'ay vues y étoient.

2. Qu'à l'endroit de la jonction on remarque une ligne qui fait la séparation des deux bords des paupières, & qui est d'un autre couleur que la peau qui recouvre les paupières, & cette ligne s'étend jusques à l'angle extérieur des paupières & s'y termine.

3. Que non-seulement les cils de l'une & de l'autre paupière gardent leur ordre, mais aussi cette petite rangée de trous qui sont par de là les cils, se trouvent hors de l'union, & quand les enfants pleurent on les voit s'humecter.

4. Que lors qu'avec les doigts on élevé la paupière supérieure & que l'on abaisse l'inférieure, l'endroit de l'union s'élargit, ensorte qu'on reconnoît manifestement que cette union ne se rencontre que dans les extrémités de cette membrane ou peau qui revêt la partie intérieure des paupières.

Suivant ces remarques, on juge bien qu'on peut par la Chirurgie diviser les paupières ainsi unies, & les empêcher de s'unir derechef en opérant de la manière suivante, à l'imitation des Anciens.

On introduit entre le globe de l'œil & les paupières tout le long de l'union une petite sonde cannelée, en sorte que la cannelure soit justement au dessous de l'union : on éloigne cette sonde du globe de l'œil, tant pour ne le point incommoder, que pour étendre par ce moyen les paupières, & rendre cette ligne formée par l'union plus apparente ; puis avec une lancette bien tranchante, ou avec un petit scalpel on coupe sur la cannelure de la sonde cette espece de lien ou de membrane qui forme l'union, justement dans son milieu, & on poursuit l'incision jusques au petit angle, prenant garde de l'offenser ; ce qui est facile à éviter étant tres aisé à distinguer. Ou bien on se sert de ciseaux bien tranchants, & introduisant une de leurs pointes dans la cannelure, on fait de même l'incision : ou bien même sans sonde cannelée, on la peut couper avec des ciseaux à bouton ; puisqu'il n'importe de quelle manière on fasse l'opération, pourvû qu'on coupe l'adhérence sans blesser ni l'œil, ni les bords des paupières, ni leur angle.

L'opération faite, on laisse couler le sang jusques à ce qu'il s'arrête de lui même, puis on nettoie l'œil avec quelque *can ophthalmique*, & on lave ensuite les paupières dix ou douze fois le jour avec un *collyre dessiccant*, sans y appliquer ni compresses, ni bandages, pour ne point donner occasion au Malade de tenir les paupières fermées : au contraire, il faut lui bien recommander de les tenir toujours ouvertes, pour empêcher quelles ne se réunissent ; & pour cela il ne le faut laisser dormir que le moins qu'on pourra, & même à plusieurs

siens reprises ; & apres le réveil , il faut à chaque fois avoir soin d'éloigner avec les doigts les paupières l'une de l'autre , afin que , s'il s'étoit fait quelque commencement d'union , de la séparer. Quelques Auteurs conseillent de mettre entre les paupières un petit linge mollet trempé dans quelque collyre pour mieux les empêcher de s'unir : cela seroit bon si l'œil pouvoit le souffrir. Ordinairement dans sept ou huit jours les paupières se trouvent entièrement cicatrisées.

Lorsque les paupières sont peu unies , comme d'une demie ligne ou d'une ligne au plus , l'œil à la vérité n'est pas si ouvert qu'il le devoit ; mais cela n'empêche point de voir , & la difformité n'est pas considérable , y paroissant seulement comme un petit lien en dedans qui unit les paupières : ainsi cela ne vaut pas la peine d'en faire l'opération. Mais quand l'union est grande , comme d'un tiers ou de moitié des paupières , outre la difformité , cela empêche de bien voir de cet œil ; aussi l'opération y est plus nécessaire.

Je ne conseillerois point de faire l'opération sur les enfans , pour l'impossibilité qu'il y a de leur faire tenir les yeux ouverts , à cause de leur peu de raison ; ce qui seroit que les paupières se reüniroient : ainsi je conseillerois plutôt d'attendre un âge plus raisonnable ; cette maladie n'étant point du nombre de celles qui se rendent plus mauvaises en vieillissant.

Les paupières s'unissent encore ensuite de quelques brûlures ou de quelques ulceres de leurs bords ; mais comme ces accidents n'arrivent gueres sans qu'il se fasse quelque perte de substance en ces parties , les

B b b b

cicatrices qui se forment sont si irrégulieres, & rétrécissent tellement la peau des paupières, que quand on les fendoit derechef, les Malades n'en recevroient aucun soulagement: au contraire la difformité seroit plus grande, parceque l'œil se trouveroit découvert & éraillé à l'endroit de la séparation, comme il est aisé de le juger. J'en ay vû plusieurs à qui un semblable accident étoit arrivé, mais j'ay mieux aimé les renvoyer sans leur rien faire, que de les exposer à les rendre plus difformes.

Nos Auteurs mettent encore sous ce titre l'union qui se fait de la partie intérieure de la paupière avec la conjonctive, & quelques-uns disent aussi avec la cornée, ensuite de quelques ulcères ou brûlures en ces parties, ce qui empêche le mouvement de la paupière. J'ay bien vû la paupière unie avec la conjonctive, mais je ne l'ay point vüe avec la cornée & cela est fort difficile à concevoir. Quoi qu'il en soit, ils enseignent que pour guérir ce vice, on doit élever la paupière avec quelque instrument propre, puis séparer doucement l'adhérence avec le tranchant d'une lancette, prenant garde d'offenser la paupière ni les membranes de l'œil, ensuite mettre entre la paupière & l'œil un peu de charpie, ou quelque linge délié, imbu de quelque liqueur propre pour empêcher que la paupière se rejoigne, & d'avoir même soin de la renverser tous les jours, tant pour empêcher cette union, que pour y appliquer des remèdes.

Pour moi je mets encore cette opération au nombre des imaginaires, quoique nos Modernes l'enseignent

après l'avoir transférée fort religieusement de nos Anciens. 1. Parceque cette séparation est tres laborieuse, tant pour le Malade que pour le Chirurgien. 2. Pour le peril qu'il y auroit de causer une maladie bien plus grande que la première, soit en perçant ou coupant la paupière, ou en offensant l'œil, ou quand ni l'un ni l'autre n'arriveroient, pour la crainte qu'il y auroit que par l'inflammation qui surviendroit, la paupière ne tombât en pourriture ou gangrene à cause de son peu d'épaisseur; ou qu'au moins la suppuration fût si grande, que la paupière en se cicatrisant ensuite se rétrécit beaucoup. 3. Parcequ'il seroit tres difficile, quand le tout tourneroit à bien, d'empêcher que la paupière ne s'unit derechef, vû que le moien qu'ils donnent pour l'empêcher, en mettant un linge entre la paupière & l'œil, ne se peut exécuter, l'œil ne pouvant souffrir un tel corps étranger entre lui & la paupière. Par ces raisons, j'estime que cette maladie est incurable, & en cela je suis de l'opinion de *Celse* qui avoüe ingenuëment n'en avoir vû guérir aucun par l'opération susdite.

Je veus bien croire que cette opération & toutes les autres que je viens de réfuter, ne sont point à present en usage, & je ne pense pas même quelles y aient été: du moins je puis dire que si on les a voulu quelques-fois mettre en pratique, la mauvaise réussite qui s'en est ensuivie les a fait abandonner par ceux qui se confiant trop aux Auteurs, ont eu assez de hardiesse, pour ne pas dire de témérité, de les entreprendre, sans prévoir ce qui en pouvoit arriver.

Si j'ay donc réfuté ces manières d'operer, c'est

B b b b ij

qu'ayant considéré que parmi nos Anciens Praticiens, un grand nombre les ont décrites si uniformément, qu'il semble quelles fussent en commun usage; quoique cependant ils aient puisé leurs descriptions les uns des autres, comme il est aisé de le connoître par la conformité de leur texte, & ainsi entassé erreurs sur erreurs; qu'une partie de nos Praticiens Modernes, ceux même dont on se fait une loi de suivre les sentimens, les ont rapportées dans leurs livres, sans se mettre autrement en peine si elles étoient possibles, ou non; qu'il y a encore des Chirurgiens, même de réputation, qui les enseignent publiquement & aussi sérieusement que si elles leurs étoient fort familières; & qu'enfin entre le petit nombre des Anciens & des Modernes qui les désapprouvent, les uns ne le font que tacitement, c'est-à-dire, en n'en parlant point dans leurs livres de pratique; & les autres les exposant simplement en citant les Auteurs dont ils les ont tirées, & se contentent ensuite de dire quelles ne se pratiquent plus, parcequ'elles sont trop douloureuses ou cruelles. Aiant dis-je considéré toutes ces choses, j'ay crû que je devois relever les jeunes Chirurgiens du doute ou ils pourroient être à l'égard de ces opérations, en leur montrant par des raisons de pratique, quelles ne doivent point être mises en usage; & cela pour les empêcher de tomber dans des fautes autant désavantageuses pour leur réputation, que funestes pour leurs Malades.



## 17. Des maladies des Paupières excitées par des causes extérieures.

## CHAPITRE XXIII.

**L**es paupières sont souvent offensées par des causes qui les meurtrissent, les déchirent, ou les tranchent, sans que les autres parties de l'œil soient blessées.

Les contusions se guérissent comme celles des autres parties du corps. Cependant comme les paupières se tumescent & enflamment aisément, on doit s'appliquer d'abord à empêcher ces symptômes. Ainsi on se sert dans le commencement des *deffensifs* faits avec l'eau rose, le blanc d'œuf & un peu de saffran; ou de celui dont j'ay parlé ci-devant, fait avec l'œuf entier, le vin & l'huile rosat.

Si la lividité est grande, qui est une marque qu'il y a beaucoup de sang extravasé, on oint les paupières de suc d'absinthe meslé avec du miel, ou on applique dessus des linges imbus de cette mixtion. Ou bien on se sert d'une fomentation faite avec les feuilles d'absinthe & de scordium, les sommités de thym, les fleurs de camomille & de melilot, & la semence d'anis, que l'on fait cuire avec le vin, dans laquelle on trempe des compresses qu'on applique chaudement sur les paupières, & qu'on renouvelle trois ou quatre fois par jour. Ou on emploie de la même manière le suc de racines de sceau de Salomon, ou la décoction des mêmes racines faite avec le vin.

A l'égard des playes, si elles sont faites avec des

instruments trenchants, on les oint d'huile d'hypericon, dans laquelle on ajoute de la térébantine de Venise, ou d'autres baümes ou onguents vulnérâires, & par dessus on applique un petit plumaceau & un emplâtre de diapalme dissout avec l'huile rosat : & si ce sont des playes contuses ou dilacérées, on se sert bien des mêmes huiles, baümes ou onguents, mais au lieu de l'emplâtre de diapalme, on applique les deffensifs susdits.

Si ensuite de ces playes, il se faisoit une fluxion & tumeur considérable aux paupières, on l'appaiseroit par le moien d'un cataplasme fait avec deux onces de mie de pain blanc, demie once des farines de semences de fenugrec & de lin, que l'on feroit cuire dans le lait de vache, y ajoutant sur la fin un jaune d'œuf, vingt grains de saffran en poudre & une demie once d'huile rosat, que l'on appliqueroit chaudement sur les paupières & leurs environs. Et si cette tumeur devenoit œdemateuse, on se serviroit pour résoudre & fortifier de celui fait avec deux onces des farines d'orge & de fèves, une once des poudres de fleurs de camomille, de melilot & de roses rouges, & une once & demie de miel, que l'on feroit cuire dans une décoction de feuilles de betoine & d'œufraise, que l'on appliqueroit comme dessus.

Les paupières sont encore offensées par des brûlures qui se guérissent en les oignant avec l'onguent populeum ou l'huile d'œuf, ou le beurre de Saturne, & autres remèdes usitez pour les brûlures. On doit seulement prendre garde de dessécher les ulcères qui leurs succèdent trop promptement, de crainte que les cicatrices, en se resserrant trop, ne rétrécissent beaucoup les paupières,

& ne causent un érailement, qu'il est cependant bien difficile d'éviter, pour peu que les brûlures soient profondes : & en cas que les bords de l'une & de l'autre paupière fussent ulcerez, on doit pareillement prendre garde que les deux paupières ne s'unissent ensemble ; & pour l'empêcher autant qu'on le pourra, il sera bon de les ouvrir de tems en tems, & de mettre sur leurs bords un peu de *tuthie lavée* ou du *plomb brûlé*, tant pour desseicher les ulcérations de chaque bord, que pour servir d'un moien pour empêcher leur union. Si on pouvoit faire tenir entre les deux bords un petit morceau de cannepin imbû de quelque collyre desiccatif cela seroit commode ; mais l'œil difficilement souffre de tels corps étrangers. Enfin si les bords des deux paupières ne sont point ulcerez, pour empêcher les érailements, servez vous des moiens énoncez vers la fin du chapitre dixième ; mais s'ils le sont, ne vous en servez point ; parcequ'il vaut mieux que les paupières demeurent éraillées, quoi que cette difformité soit grande, que de rester unies.

*Conclusion des maladies de l'œil.*

**S**I je n'ay point mis de préface au commencement de ce Traité, je dois au moins en le finissant faire connoître les motifs qui m'ont engagé de l'écrire, & rendre raison de l'ordre que j'ay observé en décrivant les maladies qui y sont contenuës.

Mon premier motif a été de communiquer au Public les découvertes & les observations que j'ay faites depuis plusieurs années sur les maladies des yeux ; &

en cela m'aquiter du devoir de ceux de ma Profession, qui s'étant dévoüez pour le service du public, ne peuvent sans injustice se rendre secrettes les connoissances particulières qu'ils acquerrent dans l'exercice de leur Art.

En effet, si ceux qui nous ont précédé, ne nous avoient pas laissé leurs découvertes, leurs observations & leurs méditations sur toutes les parties de la Medecine, cette science seroit encore dans le berceau, & nous aurions juste sujet de nous plaindre d'eux: mais ils l'ont fait si libéralement, qu'à leur imitation nous ne devons point priver le public du fruit de nos veilles & de nos travaux.

Et comme les Sciences & les Arts ne se perfectionnent qu'avec le tems: que plus les Sciences & les Arts ont d'étendue, & plus il faut de tems pour les conduire à leur entière perfection: & que même il y en a, comme par exemple la Medecine, qui n'arriveront jamais à ce degré tant recherché & tant désiré: on ne doit point s'étonner, si nos Auteurs tant Anciens que Modernes se sont trompez en plusieurs rencontres. C'est beaucoup pour eux qu'ils nous aient frayé le chemin: que par leurs observations & leurs expériences, ils nous aient découvert les signes pour connoître les maladies, & pour en faire un pronostic bon ou mauvais: qu'ils nous aient montré les indications que nous devons avoir pour parvenir à leur cure: & qu'ils nous aient donné les remedes pour les combattre, & enseigné les opérations pour les détruire. Nous devons profiter de leurs connoissances, & nous devons nous servir  
judicieusement

judicieusement des reigles qu'ils ont établies pour perfectionner de plus en plus les choses qu'ils nous ont laissées comme imparfaites, & pour découvrir celles qu'ils n'ont pû véritablement pénétrer.

Le second motif est, qu'ayant considéré que tres peu de Praticiens ont écrit sur les maladies des yeux, & que parmi les Modernes la plûpart n'ont presque fait que colliger ce qu'ils ont trouvé dans les Anciens, sans y rien ajouter du leur, hors quelques noms grecs de maladies, capables plûtôt de rebuter que d'instruire; j'ay crû obliger les jeunes Chirurgiens qui voudront s'appliquer à connoître à fond ces maladies, & apprendre à les traiter tant par les remedes, que par les opérations, en leur en traçant un plan en quelque manière nouveau, par lequel ils s'instruiront en peu de tems de toutes les choses necessaires pour les connoître & pour les guérir.

Je suis persuadé qu'ils loueront mon dessein & qu'ils l'approuveront, quand apres avoir lû ce Traité & apres avoir conféré les descriptions que j'y fais des maladies avec celles qu'ils liront dans les Auteurs, ils trouveront que dans celles ou je suis entièrement d'un sentiment opposé, je me soutiens & par la raison & par l'expérience comme sur deux pivots inébranlables; au lieu que celles de nos Auteurs ne sont appuyées que sur des opinions si peu probables, que pour peu qu'on les examine, il est assez difficile de s'imaginer comment elles ont pû avoir cours pendant un aussi long-tems: & que dans celles où je ne m'éloigne pas tout à fait de leur sentiment, je ne me contente pas seulement de rapor-

C c c c

ter ce que j'ay trouvé chez eux de conforme à l'expérience; mais que j'y ajoute encore des éclaircissements utiles pour la connoissance, pour le prognostic, & pour la cure de ces maladies.

Ce que je viens de dire, n'est point pour critiquer nos Auteurs ni ceux qui suivent leurs sentiments; j'ay trop de respect pour l'Antiquité & pour mes Maîtres. S'ils se sont trompez en bien des choses, ce n'est pas leur faute. L'opinion, par exemple, qu'ils avoient de l'usage du cristallin, & de la manière qu'ils pensoient que la vüe se faisoit, n'a pas peu contribué à leur donner une idée fausse de la cataracte, & de quelques autres maladies de l'œil: & je puis dire que j'en aurois encore la même idée, si j'avois toujours été persuadé que le cristallin fût le principal instrument de la vüe. Cependant, quoi qu'ils n'aient pas véritablement connu la cataracte, cela ne les a pas empêché d'inventer une opération si juste pour la détourner, que la réussite a répondu à leur dessein, quelle est encore heureusement pratiquée par nos Oculistes Modernes qui suivent leur doctrine, & quelle le sera dans la suite tant que la Chirurgie subsistera.

A l'égard de l'ordre que j'ay observé dans ce Traité, il paroitra d'abord irrégulier, je l'avoue. Je sçais bien que je devois commencer par les maladies des parties extérieures de l'œil, & décrire de suite celles des membranes extérieures du globe, puis celles des parties intérieures, & enfin celles du nerf optique: mais voici pourquoi cet ordre est renversé. C'est que mon pre-

mier dessein n'étoit que de faire un petit Traité des maladies du cristallin, pour donner au Public mes découvertes sur la cataracte. Ce Traité étant ébauché, j'en conféray avec quelques-uns de mes amis qui me sollicitèrent de n'en pas demeurer là, & de donner mes remarques sur les autres maladies de l'œil, je suivis leur conseil, & je continuay mon travail sans en changer l'ordre. Ainsi comme la description des maladies du cristallin avoit trop d'étendue pour être placée selon son ordre, j'en ay fait la première partie de mon Traité; & pour cela je l'ay augmentée de beaucoup d'observations de pratique pour éclaircir de plus en plus les choses que j'y avois avancées; j'ay décrit ensuite les maladies du corps vitré & des autres parties intérieures de l'œil, & celles des membranes qui forment son globe, pour en faire la seconde partie: puis j'ay passé suivant le même ordre à celles des parties extérieures de l'œil, pour en composer la troisième & dernière partie. Peut être même que cet ordre ne déplaira pas, quand on verra que j'ay tellement disposé les chapitres, que souvent les précédents servent à mieux faire entendre les maladies contenües dans les suivants.

Dans la première partie j'ay rapporté des observations sur toutes les différentes altérations du cristallin, parceque j'ay traité des maladies de ce corps, comme si j'étois le premier qui en eût parlé; & effectivement nos Auteurs les ont peu connuës. J'ay même rapporté quelques-unes des observations que j'ay faites sur des

yeux d'animaux, qu'on ne doit pas pour cela rejeter; puisque les yeux des animaux sont travaillez des mêmes maladies que ceux des hommes, comme on peut le connoître pour peu qu'on veuille s'appliquer à les examiner. Mais dans la seconde & dans la troisième partie, je n'en ay point rapporté, hors quelques-unes de pratique; & cela parceque je n'en avois pas assez de bien circonstanciées, pour en fournir à tous les chapitres; m'étant contenté pendant plusieurs années de faire seulement des remarques courtes & simples sur les différentes maladies que je traitois, pour ne servir qu'à mon instruction particulière, n'ayant alors aucun dessein d'écrire sur ces maladies. Cependant comme toutes les descriptions que j'y fais des maladies, sont fondées sur ces remarques & autres observations, ( car je n'avance aucun fait que je ne l'aie auparavant reconnu par expérience, ) je puis dire que chaque description est véritablement une observation complète.

Je n'ay point voulu paroître singulier, en donnant des noms nouveaux à quelques maladies, quoi que les idées que j'ay de quelques-unes soient entièrement différentes de celles des Anciens & des Modernes: je me suis servi de ceux que l'antiquité leur a donné: ainsi j'ay appelé *Cataracte*, l'altération du cristallin, quoi que la cataracte soit autre chose au sentiment de nos Auteurs. J'ay même conservé la plupart des noms Grecs des maladies, dont je pouvois cependant me passer, étant assez exprimez par ceux qui sont usitez en nôtre langue; afin, comme je l'ay dit ailleurs, de donner de

la facilité à ceux qui voudront lire ces mêmes maladies dans les Auteurs, de les y trouver. Et quand j'ay décrit quelque maladie que je n'ay point trouvée dans nos Auteurs, je l'ay exprimée par les termes les plus significatifs de nôtre langue.

Si je me suis beaucoup étendu sur les descriptions de quelques maladies, c'est que j'ay eü dessein qu'on les connût suffisamment pour les pouvoir traiter: & si j'ay marqué exactement toutes les minuties des opérations, c'est parceque je sçais qu'on ne sçauroit trop instruire les jeunes Chirurgiens qui n'ont pas encore mis la main à l'œuvre, & qui souvent se trouvent embarrassés quand ils commencent à opérer, faute de connoître quantité de petites choses que la plûpart de nos Auteurs négligent d'écrire, & dont la connoissance ne s'acquiert que par un long travail: ce sont mêmes ces minuties qui font connoître un Chirurgien habile & expérimenté, d'avec celui qui ne l'est pas.

Pour les remedes, je n'ay proposé que ceux dont je me suis utilement servi, & dont je me sers journellement pour les mêmes maladies. Je me suis même appliqué à n'en proposer qu'un certain nombre, qui suffit pour remplir toutes les intentions que l'on peut avoir pour guérir les maladies des yeux, pourvû qu'on les allie & qu'on les dose de la manière que je l'ay enseigné. J'ay écrit les formules sans abbreviations & sans me servir des caracteres ordinaires; parceque souvent dans les impressions, il se glisse de si grandes fautes à l'égard de ces caracteres & chiffres, qu'il est difficile

de démêler les doses, si on ne connoît parfaitement la matière medicinale.

Je ne prétens point exclure quantité de remedes que nos Auteurs proposent judicieusement pour les maladies des yeux : ni quantité d'autres dont on se fert journellement, & que plusieurs personnes tiennent fort secrets ; pourvû qu'on s'en serve avec methode & raison & qu'on n'en fasse pas des remedes à tous maux ; car c'est l'abus ordinaire où tombent la plûpart de ces gens à secrets, qui faute de connoissance, profanent souvent les meilleurs remedes,

Il y a quelques redites en plusieurs lieux de ce Traité, mais on ne peut pas toujours les éviter dans un ouvrage de cette nature, si on veut se rendre plus intelligible. C'est aussi ce qui m'a fait préférer une narration simple & étendue, mais claire & instructive, à une concise mais obscure : persuadé que je suis que ce ne sont point les paroles choisies qui guérissent les maladies, mais une juste application des remedes, & un industrieux mouvement de la main.

Pour mieux éclaircir quelques matières, j'ay été obligé de faire souvent plusieurs digressions. Il y en a de courtes, & d'autres assez longues. J'ay laissé les courtes dans le corps du discours de chaque chapitre, parcequelles arrêtent si peu le Lecteur, quelles ne sont pas capables de l'ennuier : mais pour les longues, je les ay séparées, afin que ceux qui voudront seulement voir la suite de la maladie dont je traite, ou qui n'auront pas besoin des éclaircissements que je donne dans

ces digressions, les puissent passer, quand ils n'auront pas le tems de les lire.

Quoi que je me sois donné assez de peine pour décrire autant nettement que je l'ay pû les maladies des yeux, & pour ne me point laisser tromper par les apparences dans les observations que j'ay faites, je ne me flate pas cependant que ce Traité soit parfait, & que j'aie épuisé tout ce qu'on peut dire sur ces maladies : je crois au contraire qu'on pourra faire encore de nouvelles découvertes qui serviront de matière à de nouvelles réflexions. J'invite les Chirurgiens zelez à y travailler, & je les prie, que s'ils en font quelques-unes, de ne les point laisser périr dans l'oubli : comme je leurs promets, en cas que je découvre encore quelque chose dans la suite, de leur communiquer, en l'ajoutant à ce Traité.

Je sçais que la plûpart des Chirurgiens négligent de s'appliquer aux maladies des yeux ; parcequelles sont si nombreuses qu'on s'en fait un monstre : & que l'on croit quelles demandent toute l'application d'un homme, & une adresse toute singulière pour exécuter les opérations qui leurs conviennent. Il n'est rien de tout cela ; elles sont nombreuses à la verité, mais elles sont tres faciles à apprendre à un Chirurgien déjà éclairé dans sa Profession : elles n'ont point d'autres reigles pour leur traitement, que celles que l'on suit pour guérir les autres maladies ; pourvû seulement que l'on ait égard à la nature de l'œil : & il n'est besoin que d'une adresse mediocre & d'un peu de jugement pour en

TABLI

576 DES MALADIES DE L'OEIL.  
faire les plus difficiles opérations. Je souhaite que ce  
Traité puisse exciter un grand nombre de jeunes Chi-  
rurgiens à s'adonner à l'étude particulière de ces mala-  
dies ; afin que s'étant rendus capables de les traiter,  
les pauvres comme les riches en puissent recevoir du  
soulagement ; & que ce soit pour la plus grande gloire  
de Dieu.

*Fin des maladies de l'œil.*



TABLE

TABLE DES MATIERES PRINCIPALES.

A.

- A**bcex du grand Angle, & ses signes. Page 448. Son pronostic & sa cure. pag. 449. L'Abcez du grand Angle est un de ceux qu'on ne scauroit trop tôt ouvrir pour empêcher la fistule. pag. 450. Comment on doit faire l'ouverture. pag. 451.
- Abcez de la cornée. pag. 371. Cause de cette maladie. pag. 372. En quoi elle differe des phlyctenes & des pustules. ibidem. Ses signes diagnostics. ibid. & pag. 373. Son pronostic général. pag. 374. Son pronostic particulier. pag. 375. Sa cure. ibidem.
- Abcez qui se forment entre le globe de l'œil & l'orbite. pag. 437. Signes que ces abcez se font par fluxion. ibid. Signes qu'ils se font par congesti. n. pag. 439. Signes qu'ils se font par un sang épanché ensuite de quelque cause extérieure. ibid. Prognostic de ces abcez. ibid. Comment on les traite. pag. 439. Quand l'abcez paroît en dehors, comment on doit l'ouvrir. p. 440. & comment quand il paroît en dedans. ibid. Quand ces abcez se font par congestion, les remèdes y profitent peu. pag. 441.
- Abcez des paupières, & comment on les doit traiter. pag. 479. manière d'en faire l'ouverture. pag. 480.
- Abondance non naturelle de l'humeur aqueuse, ses causes & comment elle se termine. pag. 268.
- Accompagnemens de la Cataracte, ce que c'est. pag. 120. ce qui leur donne naissance. pag. 126. ce qui paroît quand ils commencent à se former, & lors qu'ils augmentent. p. 127. Eclaircissement sur leur naissance. p. 134.
- ACHLYS, Ulcere de l'œil. p. 380.
- ACROCHORDON, effec de verrou des paupières. pag. 505.
- ÆGYLOPS, ce que c'est. pag. 454.
- Aigle ou aige, ce que c'est. pag. 416. comment on traite cette maladie. ibid.
- Albugo ou Leucoma, ce que c'est. pag. 417. comment en distingue l'Albugo des cicatrices, des ulcères, des pustules, des abcez & de l'aigle. p. 418. Prognostic de cette maladie & sa cure. pag. 419.
- AMAUROSIS, ce que c'est. pag. 276.
- ANCHILOPS, ce que c'est. pag. 448.
- ANCYLO-BLEPHARON, ce que c'est. pag. 558.
- Angles de l'œil. pag. 3.
- Annulus, ulcere de l'œil. pag. 381.
- Anthrax ou Charbon des paupières. pag. 485. Les pauvres gens sont plus sujets à cette maladie. pag. 486. Sa cause & sa cure. ibid.
- Arc en-ciel, ses couleurs naissent des rayons de lumière qui souffrent le plus de réfraction. pag. 72.
- ARGEMON, ulcere de l'œil. pag. 380.
- Arteres des yeux. pag. 13. Les arteres qui vont à l'œil & au cercle ciliaire comment elles pénètrent la cornée. pag. 29.
- Athérome, Stéatome & Melicceris des paupières. pag. 495. Cause de ces
- D d d

- maladies. *ibid.* Il est aisé de les distinguer des autres tumeurs de différente espèce. pag. 496. Leur prognostic. *ibid.* Leur cure par les remèdes. pag. 497. Quand l'opération y convient. pag. 498. Opération de quelques Anciens résistée. *ibid.* Comment on doit faire l'opération. p. 499.
- ATONTATON-ELPHARON**, ce que c'est. pag. 547.
- Atrophie ou diminution de l'œil**, ce que c'est. pag. 298. Ses causes. *ibidem.* Ce qui arrive au dedans de l'œil en cette maladie. pag. 299. Cette maladie est incurable ou au moins très suspecte. pag. 300. Remèdes que l'on peut tenter. *ibid.*
- Aveuglement de nuit**, ses causes & sa cure. pag. 271. Comment on distingue la gante serena de l'aveuglement de nuit. pag. 298.
- Aveuglement de jour & ses causes**. p. 273. Les signes de cette maladie & comment elle se termine. pag. 274.
- Axe optique ou visuel**, ce que c'est. pag. 32. & 95.
- B.**
- BLanc de l'œil**, ce que c'est. pag. 16.
- BOTHRION**, ulcère de l'œil. pag. 381.
- Brouillard**, ulcère superficiel de l'œil. pag. 380.
- Brûlures des paupières**, & comment on les guérit. pag. 566.
- C.**
- CALigo**, ulcère de l'œil. pag. 380.
- Callositas palpebræ**, espèce de dartre des paupières. pag. 521.
- Camphre**, manière de le dissoudre dans les liqueurs, & ses effets. pag. 387.
- Cancer des paupières**, ses signes. pag. 510. Comment il se forme. pag. 511. Ulcère ou non, il s'irrite lors qu'on veut tenter de le guérir par les remèdes ou par l'opération. *ibid.* On ne peut entreprendre qu'une cure palliative. pag. 512. Par quels remèdes on l'excite. *ibid.* Quand ils sont naissans & qu'ils n'excedent en grosseur un grain de bled, &c. on peut les enlever par l'opération & comment. pag. 514.
- Cataracte**, ses noms. pag. 105. Ce que c'est selon les Anciens. *ibid.* Cause de leur erreur. *ibid.* Nos plus anciens Medecins ont cru quelle étoit une altération essentielle du cristallin. p. 106. Galien est peut-être le premier qui a établi une différence entre la cataracte & le Glaucoma. pag. 107. Réfutation de l'opinion des Anciens. pag. 108. Opinion de quelques nouveaux Medecins sur la cataracte. *ibid.* Réfutation de cette opinion. pag. 109.
- Cataracte**, ce que c'est selon l'Auteur, & la division qu'il en fait. p. 410.
- Cataracte vraie**, sa description. p. 111. Première observation pour prouver ce que c'est que la cataracte. pag. 112. Seconde observation. pag. 114. Troisième observation. pag. 115. Quatrième observation. pag. 116. Cinquième observation. pag. 121. Reflexions sur ces observations. pag. 122.
- Cause des cataractes vraies**. pag. 125. Pourquoi ceux qui commencent à être travaillés de cataractes semblent quelquefois voir voltiger en l'air des étincelles de feu. pag. 126. La serosité acide qui cause la cataracte détruit le

**DES MATIÈRES PRINCIPALES;**

plus souvent la membrane qui recon-  
vra le cristallin. pag. 127. Pourquoi  
elle ne détruit pas celle qui est au  
dessus. pag. 128. Objection qu'on peut  
faire sur la cause des cataractes, &  
la réponse à cette objection. pag. 130.  
Preuve que l'humeur qui cause les  
cataractes s'amasse quelques fois par  
voie de fluxion & n'arrive-foit par  
congestion. pag. 131. Que l'humeur  
qui cause la cataracte se jette d'abord  
entre le cristallin & la membrane qui  
le reconvre. pag. 132. Deux objections  
que l'on peut faire sur l'acidité de l'hu-  
meur qui cause la cataracte, & ce  
qu'on y peut répondre. *ibid.*

**Les différences des cataractes vraies.**  
pag. 135. Les différences qui se tirent  
de leur âge. *ibid.* Les cataractes lat-  
entes, quelles elles sont. *ibid.* Les ca-  
taractes castenses, quelles elles sont.  
*ibid.* Les cataractes confirmées, quel-  
les elles sont. *ibid.* Les différences qui  
se tirent de leur quantité ou étendue.  
pag. 136. Les différences qui se tirent  
de leur couleur. pag. 137. & 138.  
D'où naissent toutes les différences  
couleurs des cataractes. *ibid.*

**Signes diagnostiques des cataractes.** pag.  
139. Signes qui font connoître que la  
cataracte augmente. pag. 141. Signes  
qui font connoître quelle est dans son  
état. *ibid.* Signes qui font connoître  
l'étendue de la cataracte. pag. 142.

**Signes pronostics des cataractes.** *ibid.*  
Signes bons ou mauvais des catarac-  
tes qui se tirent de la dilatation de  
la pupille. pag. 143. & suivantes.  
Signes bons ou mauvais des catarac-  
tes qui se tirent de leur couleur. p.  
145. & suivantes. Signes bons ou  
mauvais des cataractes qui se tirent

de la disposition de l'œil & d'autres  
choses accessoires. pag. 149. & sui-  
vantes.

**De deux Cataractes, dont un même su-  
jet se trouve travaillé, l'une peut  
être louable sans que l'autre le soit.**  
pag. 195. On peut mettre les cata-  
ractes au nombre des maladies héré-  
ditaires. *ibid.*

**Fausse Cataracte.** pag. 204.

**Cataracte branlante, ce que c'est.** pag.  
217. Observation sur cette maladie.  
pag. 221. Autre observation. pag.  
223. Cette maladie est incurable. p.  
224.

**Cataracte purulente, ou Abcez du cris-  
tallin, ce que c'est.** pag. 225. Ses  
causes. *ibid.* Ses signes. pag. 226.  
& suivantes. Erreur de Fernel sur  
cette maladie. *ibid.* Observation sur  
cette maladie. pag. 229. Cette ma-  
ladie est incurable. pag. 230.

**Cataractes mixtes ou trempées, ce que  
c'est.** pag. 231. & 233.

**Première cataracte mixte qui tient de  
la nature du Glaucoma, ibid.** Ses  
signes. pag. 234. Le pronostic qu'on  
en peut faire. *ibid.* Ce qui peut arri-  
ver dans la suite de l'opération. *ibid.*  
Cette cataracte en vieillissant devient  
souvent bonne. pag. 235. Observation  
sur cette maladie. pag. 236.

**Seconde cataracte mixte qui tient de la  
protuberance du cristallin, & ses  
signes.** pag. 237. En vieillissant elle  
se menroit quelques-fois. pag. 238.  
souvent aussi elle est incurable. *ibid.*  
Observation sur cette maladie. *ibid.*  
Eclaircissement sur l'impossibilité qu'il  
y a dans les cataractes, & la difficulté  
qui se rencontre dans les mixtes de  
séparer le cristallin. pag. 240.

- Troisième Cataracte mixte qui tiens de la cataracte purulente. pag. 243. Ses signes. *ibid.* Comment on distingue le pus de la matiere laiteuse & de la castene. pag. 244. Comment on doit se comporter dans l'opération. *ibid.* Un pus qui n'a point de mauvaise qualite, pour être tiré dans l'humour aqueux, ne la corrompt pas toujours. pag. 245. Quand apres avoir abaissé une cataracte, la partie que le cristallin a quittée reste trouble ou blanche, c'est une marque que la membrane qui recouvre le corps vitré a été nécrotisée ou tachée. *ibid.* Ce qui fait cette tache. pag. 246. De toutes les cataractes mixtes, celle qui vient de la purulence est la plus aisée à abaisser. *ibid.* Observation sur cette maladie. *ibid.* Avertissement sur les suites fâcheuses qui arrivent quelques fois apres l'opération des cataractes mixtes qui tiennent de la purulence, quoi qu'on ait bien réussi. pag. 248.
- Cavitas, ulcere de l'œil. pag. 281.
- Causés générales & particulières des fluxions, inflammations, &c. pag. 326.
- Centre de la retine, ce que c'est. pag. 96.
- Cercle ciliaire, sa description. pag. 50. Divers usages de ce cercle. pag. 52. & 53. Cercle ciliaire consacré comme un filtre. pag. 56.
- CHALAZION, ce que c'est. pag. 492.
- Charbon des paupières. v. Anthrax.
- Chasse ou Lippitude. pag. 532. Pourquoi il s'anais plus de chasse pendant la nuit. pag. 535. Les différentes circonstances de la chasse font connoître les différents traits des maladies qui la produisent. *ibid.*
- CHEMOIS, ce que c'est. pag. 346.
- Choroïde, membrane de l'œil. pag. 22.
- Chûc des cils, & la cause de cette maladie. pag. 536.
- Châte de l'urde, v. Staphylome.
- Cicatrices de la corne, quelles maladies elles suivent. pag. 413. Elles ne peuvent s'ôter on effacer par aucuns remèdes. pag. 415.
- Cillement involontaire de la paupière supérieure. pag. 549. Conjectures de l'Auteur sur la cause de cette maladie. *ibid.*
- Cils des paupières, ce que c'est. pag. 4.
- Circulation de l'humour qui nourrit les corps transparents & qui entretient l'humour aqueux. pag. 57. 58. 59 & 60.
- Cloud, troisième espece de Staphylome. pag. 401.
- Coction seconde, ce que c'est. pag. 329.
- COELOMA, ulcere de l'œil. pag. 381.
- COLOBOMA, ce que c'est. pag. 558.
- Conclusion de la description de l'œil. pag. 100.
- Conclusion des maladies de l'œil. pag. 567.
- Cône formé par les fibres membranées au dedans du corps vitré. pag. 40.
- Confusion des parties intérieures de l'œil, & les causes de cette maladie. pag. 201. La perte de la vue est irréparable. pag. 302. Les remèdes qui conviennent dans les confusions récentes. *ibid.*
- Congestion, ce qu'on entend par ce terme. pag. 131.
- Conjonction des paupières. pag. 558. Remarques de l'Auteur sur cette maladie. pag. 559. Ce qu'on doit faire pour guérir cette maladie. *ibid.* On ne doit point faire l'opération sur les enfans & pourquoi. pag. 561.
- Autre espece de conjonction des paupières

## DES MATIERES

*pitres causés par des brûlures ou par des ulcères, & le sentiment de l'Anteur, pag. 561.*  
 Autre espece de conjonction, lorsque la partie intérieure d'une paupière s'unis avec la conjonctive &c. & l'opération de nos Anteurs en cette rencontre, pag. 562. Résultat de cette opération, *ibid.*  
 Consistance vicie de l'humeur aqueuse, pag. 270.  
 Consomption de la chair glanduleuse du grand angle, pag. 474. Ce qu'on y doit faire, *ibid.*  
 Constriktion non-naturelle de la pupille, pag. 286.  
 Contusions des paupières & comment on les guérit, pag. 565.  
 Cornée, membrane de l'ail, sa description, pag. 17. Elle n'est point une extension ou developement de la membrane extérieure du nerf optique, p. 20. A quoi sert l'éminence sphérique de la cornée transparente, pag. 84.  
 Corps transparents (parties de l'ail) sont deux, pag. 34. Comment ils se nourrissent, pag. 532 & suivantes.  
 Circulation de l'humeur qui les nourrit & qui entretient l'humeur aqueuse, pag. 57. & suivantes.  
 Corps transparents, ce que c'est, p. 79.  
 Corps opaques, ce que c'est, pag. 80.  
 Corps vitré, sa composition, pag. 34.  
 Premier moyen pour découvrir sa structure, pag. 35. Second moyen, *ibid.*  
 Troisième moyen, *ibid.* L'espace qu'il occupe & sa figure, pag. 37. La membrane qui le recouvre est double en sa partie antérieure pour embrasser le cristallin, *ibid.* Ses vaisseaux, p. 38. Il reçoit sa nourriture immédiatement des fibres ciliaires, pag. 56.  
 Couleur noire dont l'iris est enduit.

## PRINCIPALES.

561  
 pag. 22, à quoi sert cette couleur, pag. 95.  
 Les couleurs de l'arc-en-ciel naissent des rayons de lumiere qui souffrent le plus de réfraction, pag. 72.  
 Les couleurs ne sont point réelles dans les corps, pag. 75. Expérience pour le prouver, *ibid.*  
 Cristallin, sa description, pag. 38. Premier moyen pour lui ôter sa mollesse & sa transparence, afin de le mieux anatomiser, pag. 39. Second moyen, *ibid.* Le cristallin n'est point à aucune partie, n'étant contenu que par la membrane qui le recouvre, pag. 41. & 45. Etant préparé avec l'eau forte, il se develope plus aisément, pag. 41. Ce n'est qu'un amas de plusieurs pellicules, *ibid.* Il ne se dissout point dans l'eau composée d'eau commune & d'eau forte, pag. 43. Examen du cristallin sans préparation, pag. 45. Sa figure, *ibid.* Il est d'une substance tres pure, pag. 46. Il est un des corps les plus pesants qui se rencontrent dans l'homme & dans les autres animaux, *ibid.* & pag. 47. Son usage, pag. 84. Les petites fibres ou filets noirs qu'on suppose se trouver dans les yeux des oiseaux, des poissons & de quelques autres animaux qui ont la cornée en partie élastique ou cartilagineuse, ne pourroient faire approcher ou reculer le cristallin de la rétine, quand même ils existeroient, pag. 91. & 94. Le cristallin n'est pas absolument nécessaire pour voir, pag. 98. Tant que le cristallin est transparent, on ne peut le distinguer en regardant l'ail, pag. 249.  
 CRISTAL, ce que c'est & sa care, pag. 490.  
 Ecco

**D**ASITES ou densitas palpebrarum, espece de dartre des paupieres. pag. 351.  
 Delachrimatio, ce que c'est. pag. 446.  
 Déplacement forcé du cristallin, ce que c'est. pag. 248. Ses signes. pag. 249. Quand il est appuié sur l'uvete, ce qui arrive à la pupille. pag. 250. L'opération est inutile en cette maladie. ibid. Observation sur cette maladie. ibid. Autres remarques sur cette maladie. pag. 251. & 252.  
 Derangement des parties intérieures de l'œil, & les causes de cette maladie. pag. 301.  
 Derangement des cils. v. Trichiasis.  
 Desseichement du cristallin. v. Glaucoma.  
 Difficultés qui arrivent dans le tems de l'opération de l'abaissement des cataractes : dont la première est au sujet de l'irrésolution au malade. pag. 162. La seconde, au sujet des cataractes luteuses. pag. 168. La troisième, au sujet des cataractes castenses. pag. 172. La quatrième, au sujet des accompagnemens nombreux. pag. 174. La cinquième, au sujet des accompagnemens solides. pag. 177. La sixième, au sujet de quelques accidens qui arrivent dans l'opération. pag. 179.  
 Digression sur les causes générales & particulieres des fixions, inflammations &c. pag. 325.  
 Dilatation non-naturelle de la pupille. pag. 282.  
 Diminution & écoulement de l'humeur aqueuse & leurs causes. pag. 269. Quand cette humeur s'est étonnée, elle se recondre. ibid.

**D**ISTICHIASIS; premiere espece de Trichiasis. pag. 385.

Dartre & sclurre des paupieres, & sa cause pag. 483. Difficilement cause l'humeur gâtée entièrement ibid. Comment on la doit traiter. pag. 484.

## E.

**E**CTROPION, ce que c'est. pag. 554.

Eminence, spherique de la corne transparente, à quoi sert. pag. 84.

Encaveure, ulcere de l'œil. pag. 381.

ENCAUMA, ulcere de l'œil. pag. 382.

ENCANTHIS, ce que c'est. pag. 471.

Enflure ou tumeur des paupieres & ses

causes. pag. 476. Il y en a de diverses sortes, & les signes pour les distinguer. ibid. Leur cure. pag. 477.

EPICAUMA, ulcere de l'œil. pag. 381.

EPIPHORA, ce que c'est. pag. 446.

Erailement de la paupiere superieure. pag. 550. Sentiment de nos Anciens sur les causes de cette maladie. ibid. Operation de nos Anciens pour cette maladie. pag. 551. Réfutation de cette operation. pag. 552.

Erailement de la paupiere inferieure. pag. 554. Sentiment de nos Anciens sur les causes de cette maladie. ibid. Sentiment de l'Auteur. pag. 555. Deux operations proposées par nos Anciens, & refusées par l'Auteur. pag. 556.

Erailement de la même paupiere different du precedent, & ses causes. pag. 557. Sentiment de nos Anciens sur la cure de cette maladie. pag. 558. Estimée incurable par l'Auteur & pourquoi. ibid.

Erreur de beaucoup de Praticiens touchant les remedes ophthalmiques.

- pag. 371.
- Excrements du sang qui se portent hors du corps pag. 329. Ceux qui restent une seconde fois dans la masse du sang, ibid. Tant que le sang se purge bien de ses excréments, sa température est louable & la fermentation est bien réglée, & pourquoi. pag. 330.
- Excroissances de chairs qui surviennent à la cornée. pag. 409. Maniere de les traiter. pag. 410. Histoire d'une excroissance excessive & comment elle fut guérie. pag. 411. Quand ces excroissances sont chancreuses, ce qu'on doit faire. pag. 413.
- Excroissance de chair au grand angle, de deux sortes. pag. 471. Cause de cette maladie. ibid. Prognostic & cure pag. 472.
- Exfoliation, ce que c'est. pag. 461.
- Exophthalmia, ce que c'est. pag. 289.
- Expérience d'optique pour expliquer la vue. pag. 61.
- Expérience pour prouver la réflexion. pag. 63.
- Expérience pour prouver la réfraction. pag. 64.
- Expérience pour voir en même tems la réflexion & la réfraction de la lumière. pag. 65.
- Expérience pour la même chose, & pour mesurer les angles des rayons de lumière. pag. 65. & 66.
- Expérience pour connoître la réfraction qui se fait dans le verre ou dans le cristal. pag. 66.
- Expérience pour prouver de quelle manière la réfraction se fait dans les verres convexes. pag. 69. & 70. Suite de cette expérience & la conséquence qu'on en peut tirer. pag. 70. & 71.
- Expérience pour montrer comme la réfraction se fait dans les verres convexes ou concaves. pag. 71.
- Expérience pour montrer que les rayons qui partent de chaque point de la superficie d'un corps lumineux s'éloignent les uns des autres. pag. 73.
- Expérience pour prouver que les couleurs ne sont points réelles dans les corps. pag. 75.
- Expérience pour prouver que les rayons de lumière qui traversent un prisme, ne se croisent l'un au milieu du prisme. pag. 76.
- Extension non-nasale du corps vitré, ce que c'est & ses signes. pag. 260. La cause de cette maladie. pag. 261. Explication des symptômes qui suivent cette maladie. pag. 262. Pourquoi l'humeur qui la cause ne l'altère pas. pag. 263. Il est difficile de la distinguer dans son commencement de la protubérance du cristallin & même de la cataracte vraie. ibid. Les personnes qui sont sujettes à cette maladie. pag. 264. Nos Praticiens confondent cette maladie avec la goutte seréine. ibid. Elle ne se guérit pas toujours. pag. 265. Sa cure. ibid.

## F.

- Faisceaux de rayons &c. v. Pinceaux.
- Fente de la paupière inférieure. pag. 358.
- Fermentation du sang, ce que c'est. pag. 328. Effets de la fermentation. pag. 329.
- Fibres de l'ovule différentes des fibres membranenses. pag. 24. Elles se glissent en lignes droites & parallèles par le travers de la superficie interne.

- rière du cercle ciliaire, *ibid.* & p. 25. Elles laissent des cunelères entrecilées remplies d'une teinture noire. *ibid.* Elles forment les fibres ou proctez ciliaires. *ibid.* & pag. 52.
- Fibres qui consistent Piru. pag. 25.
- Fibres qui dilatent la papille. pag. 26.
- Fibres qui la resserrent. pag. 27.
- Fibres ou filets noirs qu'on suppose se trouver dans les yeux des oiseaux, des poissons &c. ne pourroient faire approcher ou reculer le cristallin de la rétine. pag. 93. & 94.
- Ficostas ou ficola palpebra, espèce de dartre des paupières. pag. 521.
- Ficas, espèce de verruë. pag. 506.
- Filtration, ce que c'est. pag. 329.
- Fistule de la cornée. pag. 408. En cette maladie l'œil se vuide de tous en tous & se remplit. *ibid.*
- Fistule lacrimale, ce que c'est. pag. 454. Il y en a d'apparentes & de cachées. *ibid.* Dans les fistules lacrimales, ce n'est pas toujours l'os unguis qui est carié; mais la partie supérieure de l'os principal de la mâchoire supérieure. pag. 456. Prognostic des fistules lacrimales pag. 457. Leur cure. pag. 458. Ce qu'on doit faire quand l'os est carié. pag. 460. En quelles parties le feu convient. pag. 462. Comment on fait l'opération. pag. 463. Remarques sur cette opération. pag. 464.
- Fistules cachées, comment on doit les ouvrir. pag. 466. Quelques fistules cachées guérissent souvent sans remède, & sans opération. pag. 467. Après l'opération des fistules lacrimales, il reste souvent un écoulement d'humidité. pag. 468. Histoire d'un Paysan guéri de deux fistules lacrimales avec carie sans remède & sans opération. pag. 469. Histoire d'une Dame guérie d'une fistule cachée sans remède. pag. 470.
- Flux différents de larmes. pag. 445 & 446. Remèdes pour ces maladies. pag. 447.
- Fluxion, ce qu'on entend par ce terme. pag. 131.
- Foiblesse de l'œil. pag. 443.
- Fonte ou corruption du corps vitré & de ses causes pag. 218. & 219. Signes de cette maladie & de la cataracte branlante dont elle est la cause. pag. 219. Cette fonte demeure en un même état pendant toute la vie sans corrompre le reste de l'œil. pag. 220.
- Formica, espèce de verruë. pag. 506.
- Fossula ou fossette, ulcère profond de l'œil. pag. 381.
- G.
- G**lande lacrimale, ce que c'est. pag. 6. Elle est plus considérable dans les animaux qui ont une troisième paupière que dans l'homme. *ibid.*
- Glande sans nom. pag. 7. Usage de ces glandes. pag. 8.
- GLAUCOMAS ou Glaucofis, pour quoi on appelle ainsi le dessèchement du cristallin. pag. 204. Hippocrate & Galien ont connu cette maladie. *ibid.* Sa description. pag. 205. Sa cause. *ibid.* Ses signes. pag. 206. C'est une maladie incurable. pag. 208. Observation sur cette maladie. *ibid.*
- Globe de l'œil, sa composition. pag. 14. Il est formé par la cornée. pag. 18. Il est rond dans l'homme & dans les animaux quadrupèdes. *ibid.* Il est aplati dans les oiseaux & dans les poissons. pag. 19.
- Goutte lécine, ce que c'est. pag. 476. Ses

DES MATIERES PRINCIPALES.

Se*s* cause*s*. *ibid.* La goute seraine est une paralysie des nerfs optiques & par consequent de la rétine. p. 277. Pourquoi il ne paroît rien d'extraordinaire dans les yeux travaillez de goute seraine. *ibid.* Comment on distingue cette maladie de l'Aveuglement de nuit, de l'Extension du corps vitré, & de toutes les especes de cataractes naissantes. pag. 278. La pupille n'est pas absolument immobile dans la goute seraine, & pourquoi. *ibid.* C'est une maladie incurable. pag. 279.

Graisse de l'orbite. pag. 9.

Gresse des paupières, il y en a de deux sortes. pag. 492. Les remèdes sont inutiles pour amolir la gresse. *ibid.* Comment on fait l'operation pour la guerir. *ibid.*

Grossèur & éminence contre nature du globe de l'œil. pag. 289. Cause*s* de cette maladie. *ibid.* Symptomes qui la suivent. pag. 291. Sa cure. pag. 292.

Gutta obscura ou caliginosa, ce que c'est. pag. 105.

H.

**H**ELIOS, troisième es*pe*ce de Staphylome. pag. 401.

HEMERALOPIA, v. Aveuglement de jour.

Histoire de deux operations faites à deux Staphylo*m*es. pag. 404.

Histoire d'une excrissance excessive de chair à la cornée & comment elle fut guerie. pag. 411.

Histoire d'un P*ai*san guerri de deux fistules lacrimales avec carie sans remèdes ni operations. pag. 469.

Histoire d'une Dame guerie d'une fistu-

le cachée sans remèdes. pag. 565.

Hordeolum, ce que c'est. pag. 470.

Humeur aqueuse, sa description. pag.

48. Pourquoi ainsi appelle*e*. *ibid.*

Elle a une viscosité que l'eau n'a pas.

*ibid.* L'espace quelle remplit. pag. 49.

Elle peut se reengendrer lorsqu'elle s'est

écoulée par quelque ponction de l'œil,

ou quelle s'est diminuée par quelque

maladie. *ibid.* Et cette régeneration

n'est pas une chose si rare que Galien

le pense. pag. 318. Comment elle cir-

cule & comment elle est entretenue.

pag. 37. 38. & 39.

**H**YDATIS des Anciens, ou tumeur asipense des paupières. pag. 500.

Opinion de Paul, touchant cette ma-

ladie, & la maniere dont il la traite.

pag. 501. Opinion de Celse. p.

502. Opinion d'Acce. pag. 503.

Sentiment de l'Anteur sur ces opi-

nions. *ibid.*

**H**YPOCHYSIS ou **H**YPOCHIMA, ce que c'est. pag. 105.

**H**YROPYON ou abcès de la cornée.

pag. 371. Cause de cette maladie.

pag. 372. En quoi cette maladie dif-

feré des phlyctenes & des pustules.

*ibid.* Signes diagnostics de cette ma-

ladie *ibid.* & pag. 373. Prognostic

general. pag. 374. Prognostic particu-

lier. pag. 375. Cure de cette maladie.

*ibid.*

**H**YPPOS, ce que c'est. pag. 443.

**H**YPOSPHAGMA, ce que c'est. pag.

323.

I.

**I**maginations, ce que c'est. pag. 127.

Ce quelles prognostiquent. pag. 140.

Imaginations perpetuelles, ce que c'est.

pag. 255. Pourquoi ainsi appelle*e*.

E f f f

pag. 256. Leurs signes. *ibid.* Comment on les distingue de celle qui précèdent les cataractes. pag. 257. Elles subsistent toute la vie. *ibid.* Sentiment de l'Auteur sur leurs causes. *ibid.*  
 Intemperie du sang, ses causes. pag. 331. & suivantes.  
 Iru, ce que c'est. pag. 23. son trou appelle pupille ou prunelle. *ibid.* Ce trou se dilate & se resserre, quand. pag. 24. Il paroît noir dans l'homme &c. & pourquoi. *ibid.* Fibres qui constituent l'iru. pag. 25. Fibres qui dilatent la pupille. pag. 26. Fibres qui la resserrent. pag. 27. La dilatation & le resserrement de la pupille sert à la perfection de la vue. pag. 86.

## L.

**L**AGOPHTHALMOS, ce que c'est. pag. 550.  
 Lapis ou Lithialis, quelle maladie. pag. 494.  
 Larmes, leur source. pag. 8.  
 LEUCOMA, v. Albugo.  
 Lippitude, v. Challic.  
 Lippido pruriginosa, espece de gratelle des paupieres. pag. 520. Arida lippitudo, autre espece. *ibid.* Lippitudo dura, autre espece. pag. 521.  
 Loüches, pourquoi regardants à la manière ordinaire des autres hommes, ils ne peuvent voir distinctement comme eux les objets. pag. 432. Pourquoi ils voient les objets plus gros que ne les voient les autres hommes. pag. 435. Pourquoi ils voient mieux pendant la nuit, & qu'ils peuvent lire au clair de la lune. *ibid.* Pourquoi ils voient plus loin avec des verres creux. pag. 436. Pourquoi plus ils vieillissent &

plus ils peuvent voir loin. *ibid.*  
 Lumière, est une substance ou matiere plus subtile que l'air, & qui se meut avec plus de vitesse. pag. 74. Cette matiere remplit tous les pores de l'air & des autres corps transparents. pag. 74.  
 Lumière primitive ou radicale, ce que c'est. pag. 79.  
 Lumière seconde ou derivate, ce que c'est. *ibid.*  
 Lumière estivoie, ce que c'est. *ibid.*  
 Luciositas, ce que c'est. pag. 431.

## M.

**M**ADAROSIS, ce que c'est. pag. 537.  
 Maladies de la Réine. pag. 270.  
 Maladies du nerf optique. pag. 276.  
 Maladies de l'uvete. pag. 280. Ses inflammations & absces. *ibid.* Comment on les traite. pag. 281. Sortie ou chute de l'uvete. *ibid.* Ses playes & dilacerations. *ibid.* La dilatation non-naturelle de son trou. pag. 282.  
 Maladies des muscles & des nerfs moteurs de l'œil. pag. 442.  
 Maladies des glandes des yeux. pag. 445.  
 Manière de préparer l'œil pour anatomiser plus facilement les parties intérieures du globe. pag. 43.  
 Manière d'examiner l'œil travaillé de cataractes. pag. 142.  
 Malle du sang atvisée en parties sanguines, pituiteuses, bilieuses & melancoliques. pag. 327.  
 MALON ou Malum, seconde espece de Staphylome. pag. 400.  
 Membrane intérieure des paupieres. pag. 3. Cette membrane est une continuation de la peau extérieure. pag. 4.

Membrane charnue des paupières. *ibid.*

Membranes communes de l'œil. pag. 14.

Membrane, appelée, conjonctive. p. 15.

Membrane, dite, innomée. *ibid.*

Membranes propres de l'œil. pag. 17.

Membrane, appelée, cornée, sa description. *ibid.*

Membrane, appelée, Uvée, sa description. pag. 22. La corne & l'uvée

ne sont point des développemens des

membranes qui recouvrent le nerf op-

tique. pag. 32.

Membrane, appelée, Rétine. C'est un

développement ou dilatation des fibres

molleuses du nerf optique. pag. 33.

Sa situation & sa consistance. *ibid.*

Ses vaisseaux. pag. 34. Elle est le

siège de la vue. *ibid.*

La Membrane qui recouvre le corps vi-

tre est double en sa partie antérieure

pour embrasser le cristallin. pag. 37.

MILPHOSIS ou MILTOIS, ce

que c'est. pag. 537.

Moïens pour ôter les corps étrangers en-

trez dans l'œil. pag. 315.

Mouvement tonique, ce que c'est. p. 10.

Muscles des paupières. pag. 4.

Muscles de l'œil. pag. 9. Quatre mus-

cles droits. pag. 10. Deux obliques.

pag. 11. Leur vrai usage. pag. 95.

Mutilation de la paupière inférieure.

pag. 558.

MYDRIASIS, ce que c'est. pag. 282.

MYOCEPHALON, quatrième espèce

de Staphylome. pag. 401.

MYOPIA, ce que c'est. pag. 431.

MYRMECIA, espèce de verrue. p. 506.

## N.

NEPHELION, ulcère de l'œil.

pag. 280.

Nerfs qui se distribuent aux paupières;

aux glandes, aux muscles & au glo-

be de l'œil. pag. 12.

Nerfs moteurs, seconde paire des An-

ciens & troisième des Modernes. *ibid.*

Nerfs pathétiques, quatrième paire

des Modernes. *ibid.* Un rameau de

la troisième paire des Anciens ou cin-

quième des Modernes. pag. 13. Un

rameau de la quatrième paire des

Anciens ou sixième des Modernes.

*ibid.* Un rameau de la cinquième

paire des Anciens ou septième des

Modernes. *ibid.*

Les petits nerfs qui se portent à l'uvée

& au cercle ciliaire, comment ils

penètrent la cornée. pag. 30.

Nerfs optiques, leur description. pag.

31. Leur origine. *ibid.* Leur insertion.

*ibid.* Ils sont les plus gros de tous ceux

qui sortent du cerveau. *ibid.* A quoi

sert cette union. *ibid.* Agnoi

se fait leur union. *ibid.* La cornée

& l'uvée ne sont pas des développe-

mens des membranes qui les recou-

vrent. *ibid.*

Noli me tangere, ce que c'est. pag. 501.

Nubecula ou nuage, ulcère de l'œil.

pag. 380.

NYCTALOPIA. pag. 271. & 274.

NYCTALOPES. pag. 274.

## O.

Objets éloignés paroissent d'une cou-

leur claire ou approchant de la

lumière & pourquoi. pag. 88.

Objets, pourquoi on ne les voit pas dou-

bles en les regardant des deux yeux.

pag. 95. & 96. En quelles maladies

on les voit doubles lorsqu'on les ré-

garde des deux yeux. pag. 454.

Observation pour prouver ce que c'est

que la cataracte. pag. 112. Autre

- observation. pag. 114. Troisième observation. pag. 115. Quatrième observation. pag. 116. Cinquième observation. pag. 121. Reflexions sur ces observations. pag. 122.
- Observation sur une cataracte laiteuse. pag. 181. Autre observation. pag. 182.
- Observation sur une cataracte lactesce. pag. 183.
- Observation sur deux cataractes avec des accompagnemens nombreux. pag. 185.
- Observation sur deux cataractes avec des accompagnemens solides. pag. 186.
- Observation sur une operation suivie d'un épanchement considerable de l'humour aqueux, la cataracte étant de la nature de celles énoncées dans la quatrième observation. pag. 188.
- Observation sur une cataracte de douze ans & tres jaune. pag. 189.
- Observation sur une cataracte noire. pag. 193.
- Observation sur une cataracte de trente ans. pag. 196.
- Observation sur un Glaucoma. pag. 208.
- Observation sur une protuberance du cristallin. pag. 214. Autre observation. pag. 216.
- Observation sur une cataracte branlante. pag. 221. Autre observation. pag. 223.
- Observation sur une cataracte purulente. pag. 229.
- Observation sur une cataracte mixte qui tenoit de la nature du Glaucoma. pag. 236.
- Observation sur une cataracte mixte qui tenoit de la protuberance du cristallin. pag. 238.
- Observation sur une cataracte mixte qui tenoit de la cataracte purulente. pag. 246.
- Observation sur un déplacement forcé du cristallin. pag. 350.
- Observation sur une tache du cristallin. pag. 355.
- Observation de Joseph Conillard sur un œil hors de l'orbite. pag. 307. Examinée par l'Auteur. pag. 308.
- Observation du nerf optique, comment on la connoit. pag. 145. & 146.
- Oedeme, ou fluxion œdemateuse de la conjonctive, & de ses autres inflations. pag. 363. Cure de cette maladie. ibid.
- Oeil, ce que c'est. pag. 2. Sa division. ibid. L'œil ne s'allonge point pour voir les objets proches, & ne s'accourcit point pour voir les loignés. pag. 90. Les muscles obliques ne peuvent l'allonger. pag. 92. Ils ne devoient donc pas se rencontrer dans les oiseaux, les poissons & dans quelques autres animaux qui ont la corne en partie osseuse ou cartilagineuse & dont les yeux ne peuvent s'allonger. pag. 94.
- Oeil crevé ou rompu. pag. 303. Comment on doit traiter cette maladie. pag. 304.
- Oeil poché, ce que c'est. pag. 325.
- Oeil de lièvre, ce que c'est. pag. 550.
- Ongle ou pterygion, ce que c'est. pag. 420. Il y en a de trois especes. pag. 421. Causes de l'ongle. ibid. Prognostic de cette maladie. pag. 422. & 423. Pourquoi l'ongle commence plutôt au grand angle de l'œil qu'au petit, on à la racine des paupières. pag. 422. Cure de l'ongle par les remèdes. pag. 423. Comment on le traite par l'operation. pag. 426.
- O N X, espece d'hypopyon. pag. 374.
- Operation de la cataracte, ce qu'il faut faire avant. pag. 158. Le tems que l'on doit choisir. pag. 160. La qualité des aiguilles. pag. 161. Le choix du jour, du lieu & des sièges. pag. 162.

162. L'attitude qu'on doit faire garder au Malade, & la situation du Chirurgien. pag. 263. Le lieu qu'il doit choisir pour piquer. pag. 164. De quelle main il doit tenir son éguille & comment. *ibid.* Les parties qu'il doit piquer & comment il les doit piquer. pag. 165. Les mouvements qu'il doit faire au dedans de l'œil pour détacher la cataracte & pour l'abaisser, & ce qui arrive au dedans de l'œil par cette opération. *ibid.* Comment il doit la contenir & ce qu'il doit observer. pag. 166. Comment il doit retirer son éguille, & ce qu'il doit recommander au Malade. pag. 166. Comment il doit panser le Malade, l'opération faite. pag. 167. Après l'opération, le régime qu'il doit prescrire au Malade. pag. 168. Comment il doit le panser le soir de l'opération & les jours suivants, jusqu'à ce que le tems de la fluxion & de l'inflammation soit passé. pag. 169. La fluxion & l'inflammation cessées, s'il reste de la faiblesse à l'œil, ce qu'il doit faire. pag. 200. Moïens de remédier à tous les symptômes qui suivent l'opération. pag. 200 & suivantes.
- Opération de la fistule lacrimale. pag. 463. Remarques sur cette opération. pag. 464.
- Opération proposée par nos Anciens, lorsque le bord de la paupière entre au dedans de l'œil & que les cils le blessent. pag. 544. Résutation de cette opération. pag. 545.
- Opération que nos Auteurs proposent pour relever la paupière, & révoquée par l'Auteur. pag. 548.
- Opération de nos Anciens pour l'étraiement de la paupière supérieure. pag. 551. Résutation de cette opération. pag. 552.
- Deux opérations proposées par nos Anciens pour l'étraiement de la paupière inférieure & révoquées par l'Auteur. pag. 556.
- Ophthalmie ou inflammation de l'œil. pag. 345. Ses différences. *ibid.* Ses causes. pag. 346. Ses signes. pag. 347. Son pronostic. pag. 348. Sa cure. p. 349. Les remèdes repercussifs qui ont beaucoup d'affriction ne conviennent point dans le commencement de l'ophtalmie. pag. 354. ni les remèdes emplastiques & onctueux. *ibid.* Erreur de beaucoup de Praticiens touchant les remèdes ophthalmiques. pag. 361.
- Orgeolet, ce que c'est & sa cure. pag. 490.
- P,
- P** Aralytie de l'œil. pag. 443.
- Parties transparentes. v. Corps transparents.
- Paupières, leur composition. pag. 3. Leur peau intérieure. *ibid.* Leur usage. p. 5. Rangées de points ou pores au bord intérieur de chaque paupière. pag. 7. Peigne ou Tarsus, cartilage des paupières. pag. 4.
- PEREBROSIS, ce que c'est. pag. 475.
- PHALANGOSIS, seconde espèce de Trichiasis. pag. 538.
- PTHIRIASIS, maladie podiculaire des cils. pag. 546.
- PTHTISIS, ce que c'est. pag. 381.
- PTOSIS, troisième espèce de Trichiasis. pag. 538.
- Pierre ou gravelle des paupières. pag. 494.
- Pinces de ratons qui passent par un trou, sont disposées en pyramide, dont.
- G G G

- la pointe aboutit à chaque petite partie des objets, & la base, au tron. pag. 81. Ce qui arrive à ces pinceaux quand ils rencontrent un verre convexe entre le tron & le papier. ibid. Et qui leur arrive quand on met ce verre au devant du tron. pag. 82.
- Plaies de l'œil & leur pronostic, pag. 313. Comment on les doit traiter, pag. 314. Si la plaie pénètre la cornée, si ne faut point presser le globe de l'œil, & pourquoi. pag. 317. Ce qui arrive lorsque la cornée n'est ouverte que par une simple piquette. ibid. La régénération de l'humeur aqueuse n'est pas une chose si rare que Galien le pense. pag. 319. En quelles plaies de la cornée le staphylome se forme. pag. 320. Quand la conjonctive a été déchirée, quel symptôme survient. pag. 321. Quels symptômes suivent le pressement de l'œil & l'extension du nerf optique.
- Plaies des paupières & comment on les guérit. pag. 365.
- Plénitude, c'est une des causes les plus puissantes des fluxions. pag. 338.
- Points lacrimaux. pag. 6.
- Pommette, seconde espèce de staphylome. pag. 400.
- POKOS ou POROSIS, ce que c'est. pag. 416. & 494.
- Poudres céphaliques. pag. 405.
- Poulie, petit cartilage au grand angle. pag. 11.
- Portiture des paupières qui suit une tumeur adematense, ce qu'on en doit traîner. pag. 481. Ce qu'on doit faire en cette rencontre. pag. 482.
- Préparation de la stobie, du plomb, de l'antimoine & de quelques autres minéraux dont on se sert dans les collyres. pag. 389.
- Prisme, les rayons qui passent au travers ne se croisent point au milieu, comme Monsieur Rohault l'a pensé. pag. 75. Expérience pour le prouver. p. 76.
- Procès ciliaires. v. Fibres ciliaires.
- PROPTOSIS, ce que c'est. pag. 398.
- Protubérance du cristallin, ce que c'est. pag. 209. Sa cause. pag. 210. Ses signes. pag. 211. Pourquoi en cette maladie l'vue est immobile & la pupille fort dilatée. pag. 212. En quoi cette maladie diffère de la cataracte vraie & du glaucome. pag. 213. Cette maladie est incurable. ibid. Observation sur cette maladie. pag. 214. Autre observation. pag. 216.
- Prunelle ou pupille. v. Iris.
- PROOROPHTHALMIA, espèce de graille des paupières. pag. 520.
- PTERYGION ou ongle, ce que c'est.
- PTILOSIS, ce que c'est. pag. 537.
- Pus, comment on le distingue de la matière laiteuse & de la castense. pag. 244. Un pus qui n'a point de mauvaise qualité, pour être répandu dans l'humeur aqueuse, ne la corrompt pas toujours. pag. 245.
- Pustules de la conjonctive & de la cornée. pag. 365. En quoi elles diffèrent des phlyctènes. pag. 366. Causes des pustules & des phlyctènes. ibid. Signes diagnostiques & pronostics de ces maladies. pag. 367. Leur cure. pag. 368. Comment on doit les ouvrir. pag. 369.
- Pustules produites par la petite vérole & comment on en doit dessécher les yeux. pag. 370.
- Pustules du grand Angle, & comment on les traite. pag. 474.

DES MATIERES PRINCIPALES.

**Q**uestion 1. Si le cristallin est absolument nécessaire pour voir ? pag. 98.  
 Question 2. Si par les remèdes on peut guérir la cataracte naissante ou non confirmée, & si on peut la prévenir ? pag. 152.

R.

**R**aisons de lumière ; pourquoi en passant d'un milieu transparent dans un autre, se brisent-ils ? pag. 67. Ceux qui frappent la superficie des corps transparents ne les pénètrent pas tous, pag. 67. Ceux qui passent par un trou s'élargissent insensiblement à mesure qu'ils s'éloignent de ce trou. pag. 72.

Raisinière, première espèce de staphylome. pag. 400.

Réflexion, ce que c'est. pag. 63.

Réfraction, ce que c'est, ibid. La réfraction est plus grande lorsque les raisons de lumière frappent plus obliquement la superficie des corps transparents. pag. 66. & 67. Les raisons de lumière qui souffrent le plus de réfraction, étans reçus un peu loin des verres, font naître toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. pag. 72.

Réflexion & foiblesse de la paupière supérieure. pag. 547. Cette maladie est proprement une paralysie de la paupière. pag. 548. Operation que nos Auteurs proposent pour relever la paupière, & rejetée par l'Auteur. ibid.

Rétine, elle est un développement ou dilatation des fibres molles du nerf optique. pag. 33. Sa situation & sa consistance. ibid. Ses vaisseaux. pag. 34. Elle est le siège de la vue. ibid. & pag. 97. Son centre ce que c'est. pag. 96.

Rétrécissement ou rides de la conjonctive & de la cornée. pag. 340.  
 Rhagoïde membrane de l'œil. v. Uvée.  
 RHINXIS, ce que c'est. pag. 303.  
 RUYASON Rhœas, ce que c'est. p. 446.

S.

**S**ac lacrymal, ce que c'est. pag. 6.  
 Saigné, son usage salutaire dans les inflammations & autres maladies contre l'opinion de quelques Modernes pag. 339. & suivantes.

Sang, les causes qui le déterminent à s'arrêter & à s'épancher plutôt dans une partie que dans une autre. pag. 335. & suivantes. Comment les remèdes purgatifs corrigent son intempérie. pag. 341. & suivantes.

Schirre des paupières. pag. 483.

Sebel des Arabes, ce que c'est. pag. 421.

SCLEROPHTHALMIA, espèce de graille des paupières. pag. 521.

Solution & autres maladies du corps vitré. pag. 266.

Sortie entière de l'œil hors de l'orbite. pag. 307. Ce qu'il faut faire en cette maladie. pag. 311.

Sourcils. pag. 6.

Speculum oculi, pourquoi on ne s'en doit point servir dans l'opération des cataractes. pag. 180.

Staphylome, ce que c'est. pag. 298. Il y en a de quatre espèces. pag. 399.

Prognostic de ces maladies. pag. 401. Ce qu'on doit faire pour les diminuer. pag. 401. & 402. Manière de faire l'opération pour les faire tomber. pag. 403.

Histoire de deux opérations faites à deux staphylomes. pag. 404. Réflexions sur l'issue de ces deux opérations. pag. 405.  
 Stéatome & Meliceris des paupières.

v. Athéromc.  
 STRABISMOS, ce que c'est. pag. 431.  
 SYCOSES, espec de verrues. pag. 506.  
 SYNCHIASIS, ce que c'est. pag. 301.

## T.

**T**Ache du cristallin, ce que c'est & sa cause. pag. 253. Ses signes diagnostics & prognostics. pag. 254. Les remedes sont inutiles pour cette maladie. *ibid.* Observation sur cette maladie. pag. 255.  
 TARAXIS, *id est*, Oculi perturbatio. pag. 346.  
 Tarsus des Arabes, ce que c'est. pag. 323.  
 Tarse ou peigne, cartilage des paupieres. pag. 4.  
 Tête de mouche, quatrième espec de saphyisme. pag. 401.  
 Thymus, espec de verrue. pag. 505.  
 Tophus, ce que c'est. pag. 494.  
 TRACHOMA, espec de dartre des paupieres. pag. 521.  
 TRICHIASIS, ou TRICHIASIS, ce que c'est. pag. 538. Des humeurs superflus & sans acrimonie, n'engendrent point de nouveaux cils. *ibid.* D'où viennent ces doubles rangs de cils, & la cause de tous leurs derangemens. pag. 539. & 540. Prognostic de cette maladie & sa cure. pag. 541. Comment on doit arracher les cils. pag. 542. Ce qu'on doit faire apres qu'ils sont arrachés. pag. 543. Les cils ne peuvent se coller sur la face extérieure de la paupiere. pag. 542. On ne doit point brûler l'extrémité de la paupiere en l'endroit des cils pour les empêcher de renaître, & pourquoi. *ibid.* Les remedes proposés par nos Anciens pour empêcher les cils de repousser, sont inutiles. *ibid.*

Operation proposée par nos Anciens lorsque le bord de la paupiere entre en dedans l'œil & que les cils le blessent. pag. 544. Resutation de cette operation. pag. 545.

Trochisques blancs de Rhafis, leur description. pag. 186.

TYLOSIS, espec de dartre des paupieres. pag. 520.

## V.

**V**arices des paupieres & leurs causes. pag. 515. Il y en a de benignes & de malignes. pag. 517. Symptomes des unes & des autres. *ibid.* Elles ne se traitent point par operation. pag. 518. Les remedes qui y conviennent. *ibid.*

Veines des yeux. pag. 14.

Verrues des paupieres, ce que c'est & leurs differences. pag. 505. En quoi les verrues extérieures different des intérieures. pag. 506. Prognostic de ces maladies. pag. 507. Les remedes ne conviennent qu'aux extérieures, & quels ils sont. pag. 508. L'operation qui est le plus sûr moyen & le plus prompt pour les emporter, se fait en deux manieres. pag. 509.

Vision. Explication de l'usage des parties principales de l'œil & qui sont nécessaires à la vision. pag. 83.

Ulcères de la conjonctive & de la corne, & leur causes. pag. 379. On les divise en superficiels ou profonds. *ibid.* Les superficiels sont de quatre especes. *ibid.* Les profonds sont de trois especes. pag. 381. Prognostic general de ces ulcères. pag. 382. Prognostic particuliers. pag. 383. Leur cure. pag. 385. Avertissemens sur ce qu'on doit observer en pansant les ulcères.

DES MATIERES PRINCIPALES.

larmes des yeux. pag. 397. Symptomes qui suivent les ulcères des yeux. pag. 398. VUC, son explication. pag. 41. 57

X.

XEROPHTHALMIA; espece de gratelle des paupieres. pag. 510.

Y.

YEUX de travers ou Yeux loüchez. pag. 431. Ils ne peuvent se redresser, non pas même par les masques. pag. 436.

Les yeux sont plus offensés par des remedes onctueux qu'on ne croit, que par d'autres remedes plus piquants & plus acres. pag. 529.

Ulcères prurigineux du grand Angle, & comment on les traite. pag. 475. Ulcères prurigineux ou gratelle des paupieres. pag. 510. Leurs especes & differances. ibid. Causes de ces ulcères. pag. 511. Commencement de ces ulcères & leur progrès. pag. 523. Leur prognostic. pag. 524. Leur cure. ibid. Uvée, membrane de l'œil, sa description. pag. 22. Elle n'est point une extension ou développement de la membrane interieure du nerf optique. pag. 29. L'uvée considerée comme un grand filtre. pag. 56. A quoi sert la couleur noire dont elle est enduite. pag. 95.

Fin de la Table des matières.

Fautes à corriger.

Page 17. Ligne 13. Sclérotique, lisez, sclérotique, pag. 18. l. 5 & 9. humeurs lisez, tumeurs: & à la lig. 11. lisez, tumeur. pag. 24. l. 26. pausent, lisez, pensent. pag. 36. l. 7. l'ébullition, lisez, l'ébullition. pag. 38. l. 20. épaille, lisez, épaillie. pag. 46. l. 20. par les acides quelle est, lisez, par les acides: quelle est. pag. 50. l. 20. lieu, lisez, lieu. pag. 62. l. 4. connoître, lisez, concevoir. pag. 76. l. 11. manière, lisez, matière. pag. 92. l. 13. termine, lisez, détermine. pag. 95. l. 17. voudra, lisez, voudroit. pag. 101. l. 14. chercher, lisez, rechercher. pag. 102. l. 8. antérieure, lisez, extérieure. pag. 196. l. 17. assimilatur, lisez, assimilatur: & à la lig. 22. sivitatem, lisez, siccitatem. pag. 108. l. 3. pausioient, lisez, pensioient. pag. 113. lig. 26. à me faire desabuser, effacez, faire. pag. 120. l. 30. pourroit, lisez, pouvoit. pag. 131. l. 23. on en, lisez, on ne. pag. 138. l. 12. conduisant, lisez, condensant. pag. 140. l. 24. en peu, &, lisez, en peu de tems; &. pag. 141. l. 11. s'apercevoir, lisez, apercevoir. pag. 163. l. 26. s'allie, lisez, s'allied. pag. 168. l. 28. humeur, lisez, tumeur. pag. 170. l. 21. &, lisez, en. pag. 181. l. 8. Sezanne, lisez, Savière. pag. 183. l. 8. s'épanche, lisez, s'épancha. pag. 185. l. 17. à le loger, lisez, à la loger. pag. 205. l. 16. partie, lisez, perte. pag. 206. l. 7. droits, lisez, étroits: & lig. 10. nourrir lisez, recevoir. pag. 207. l. 20. & examinant, lisez, en examinant. pag. 226. l. 17. se fermento, lisez, se fermente. pag. 227. l. 10. suffusionem, lisez, suffusionem.

H h h h

faiblenes. pag. 228. l. 7. comme un, *lis.* comme au. pag. 249. l. 11. recour, *lis.* re-  
cent. pag. 257. l. 27. que precedens, *lis.* qui precedent. pag. 258. l. 18. couture, *lis.*  
texture. pag. 275. l. 27. tres considerables, *lis.* tres sensibles. pag. 275. l. 15. les fi-  
bres quand, *lis.* les fibres: quand. pag. 284. l. 30. se dilatoit, *lis.* se dilato. pag.  
288. l. 8. fait, *lis.* fait. pag. 289. l. 15. le rotirant, *lis.* le retiennent. pag. 334. l. 19.  
pour, *lis.* peut. pag. 337. l. 27. commencer, *lis.* recommencer. pag. 343. l. 25. pour-  
roit, *lis.* pouvoit. pag. 352. l. 21. on les vend, *lis.* on les rend. pag. 353. l. 21. diacari-  
thane, *lis.* diacarthame. pag. 359. l. 16. vulnairaires, *lis.* vulnenaies: & lig. 23. sti-  
ptiques, *lis.* stiptiques. pag. 364. l. 18. entierement, *lis.* interieurement. pag. 365. l.  
11. gros, *lis.* hors. pag. 372. l. 23. interieure, *lis.* exterieure. pag. 381. l. 29. enca-  
neure, *lis.* encaveare. pag. 417. l. 2. un pus, *lis.* un peu. pag. 422. l. 20. on ne peur,  
*lis.* on en peut. pag. 450. l. 10. de l'etendre, *lis.* de s'etendre. pag. 482. l. 20, &  
21. entierement, *lis.* exterieurement. pag. 498. l. 2. denigo, *lis.* de vigo. pag. 523.  
l. 18. cette inflammation alors ces pustules & ces ulceres sont des, *lis.* cette inflam-  
mation, ces pustules & ces ulceres sont alors des. pag. 532. l. 9. mercurial, *lis.* mer-  
curiel. pag. 539. l. 2. plusieurs fois, *lis.* quelques-fois. pag. 564. l. 17. expolant, *lis.*  
exposent.

### PLACES A CORRIGER